



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

















**HISTOIRE**  
**DU BAS-EMPIRE.**  
**TOME DEUXIÈME.**

*Liban*  
1512  
~~1766 D~~



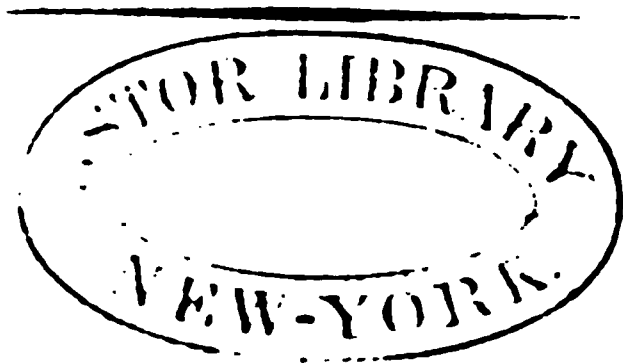


**HISTOIRE**  
**DU BAS-EMPIRE,**

**COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.**

**PAR CH. LE BEAU.**

**TOME DEUXIÈME.**



**DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.**

**PARIS,**

**CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,**

**RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.**

**M. DCCCXIX.**

NEW-YORK  
PUBLIC  
LIBRARY



WYOMING  
1984  
MAY 1984

# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE ONZIÈME.

### SUITE DU RÈGNE DE CONSTANCE.

La conduite de Julien dans la Gaule avoit été jus- An. 360,  
alors irréprochable. Chéri des peuples, redouté des  
barbares, il avoit délivré la province des vexations do-  
mestiques et des incursions étrangères. La révolution  
qui va suivre répand sur sa vertu un violent soupçon  
d'hypocrisie. Il est difficile de sonder la profondeur de  
son esprit dissimulé. Le glaive qui avoit brillé à ses  
côtés dès son enfance, et qu'il voyoit sans cesse suspendu  
sur sa tête, l'avoit trop bien instruit à se contrefaire.  
Entre les auteurs anciens, les uns s'étudient à le justi-  
fier; ils prétendent qu'il n'accepta qu'à regret le titre  
d'Auguste: les autres l'accusent de rébellion. Ceux-là  
sont adorateurs de Julien, ainsi que de ses divinités;  
ceux-ci, dont le témoignage est d'ailleurs très-respecta-  
ble, ne voient jamais en lui que l'ennemi du vrai Dieu.  
Les ressorts qui produisirent ce changement de scène  
sont inconnus. Si Julien fut criminel, il sut si bien  
s'envelopper, que l'œil critique et impartial de la pos-  
térité ne peut du moins avec évidence démêler l'arti-  
fice. Il paroît cependant que, s'il ne fit rien pour se pro-  
curer le diadème, il ne fit pas tout ce qu'il auroit pu

pour se défendre de l'accepter. Un esprit tel que le sien étoit bien capable de trouver des moyens plus efficaces. De plus, les manifestes qu'il répandit ensuite contre Constance décèlent une haine invétérée, qu'il avoit su déguiser jusqu'à composer en l'honneur de ce prince les panégyriques les plus outrés. Cette fausseté de caractère le rend légitimement suspect; le flatteur déjà perfide n'a qu'un pas à faire pour devenir rebelle. Je vais exposer les circonstances de ce fameux événement : c'est au lecteur à juger, et à donner aux faits les qualifications qu'ils méritent.

*Ann. l. 10,  
c. 2.*

Constance étant pour la dixième fois consul, et Julien pour la troisième, les préparatifs de Sapor alarmoient l'empire. Ce prince, toujours animé par Antonin et par Craugase, menaçoit de nouveau la frontière. L'empereur, comme s'il eût été d'intelligence avec les Perses, laissoit échapper ses ressources à mesure qu'il voyoit croître le péril. Il commença par éloigner pour toujours Ursicin, le seul guerrier capable de résister aux Perses. Dès que ce général fut revenu à la cour, ses anciens ennemis l'attaquèrent, d'abord par des censures qu'ils hasardoient sourdement, ensuite par des calomnies qu'ils débitaient avec hardiesse. L'empereur, crédule et accoutumé à ne voir que par les yeux d'autrui, nomma commissaire, pour informer de sa conduite, Arbétion, l'auteur secret de ces intrigues, et Florence, maître des offices, et différent du préfet de la Gaule. Ils avoient ordre de l'interroger sur les causes de la prise d'Amide. Ursicin n'avoit pas de peine à prouver qu'on ne devoit attribuer cette disgrâce qu'à la lâcheté de Sabinien. Mais ses raisons n'étoient pas même écoutées. Les commissaires, de crainte d'offenser le grand-chambellan, dont Sabinien étoit la créature, n'évitoient rien tant que de découvrir la vérité; et à dessein de s'en écarter comme d'un écueil dangereux, ils se jetoient dans des discussions frivoles et étrangères. Ursicin, naturellement

patient, fatigué de cet indigne manége, ne put se tenir. *Quoique l'empereur me méprise*, dit-il, *au lieu de ne daigner m'entendre, l'affaire est assez importante pour n'être pas abandonnée à la discrétion de quelques-uns : c'est à lui seul qu'il appartient d'en connaître et de punir les coupables. En attendant qu'il s'y termine, faites-lui savoir que, tandis qu'il déplore la perte d'Amide, il se forme sur la Mésopotamie un mouvement, qu'il ne pourra lui-même conjurer à la tête de toutes ses troupes.* Ces paroles hardies, envenimées encore par la malignité des délateurs, excitèrent la colère de Constance : il fit cesser l'information; et sans avoir s'instruire de ce qu'on affectoit de lui cacher, cassa Ursicin de la cour, et le relégua dans ses terres. Ursicin, qui n'étoit alors que commandant d'une des compagnies de la garde, fut revêtu de la charge importante de général de l'infanterie; et Ursicin passa le reste de ses jours dans une obscurité plus fâcheuse pour l'état que pour lui-même.

Les intrigues de cour venoient d'enlever à l'empereur son plus habile et le plus fidèle de ses généraux; sa propre imprudence lui enleva la moitié de l'empire. Lucien n'ayant été envoyé en Gaule pour y tenir la place de Julien; mais il n'étoit pas capable de le remplacer dans le cœur de Julien. Ennemi secret de ce prince, il se joignit à Florence et à la cabale de la cour pour déterminer l'empereur à rappeler le César, ou du moins à désarmer, en lui retirant ses meilleures troupes. La crainte de Constance appuya ces conseils pernicieux. Il fit partir Décence, secrétaire d'état, avec ordre de lui retirer les Hérules, les Bataves, et deux légions gaules renommées pour leur bravoure, avec trois cents hommes choisis dans chacun des autres corps. C'étoit la force de l'armée de Julien. Ces troupes devoient partir en diligence à Constantinople, pour marcher contre les Perses au commencement du printemps. Les

*Amm. l. 20, c. 4.  
Jul. ad Ath. Lib. 10, 21.  
Zos. l. 5.*

ordres étoient adressés à Lupicin. Constance en envoya d'autres à Gintonius Sintula, grand-écuyer de Julien ; il le chargeoit de choisir les plus braves des soldats de garde, et de les amener lui-même. Il n'écrivit à Julien que pour lui enjoindre de presser l'exécution de ses volontés.

*Amm. l. 10, c. 1. Cellar. geog. l. 2, c. 4, art. 25.* Lupicin n'étoit pas alors en Gaule, Julien l'avoit passé avec quelques troupes dans la Grande-Bretagne pour arrêter les incursions des Ecossois et des Pictes qui, s'étant tenus tranquilles pendant dix-sept ans depuis l'expédition de Constant, recommençoient leurs ravages. Lupicin partit de Boulogne au milieu de l'hiver, aborda à Rutupies, aujourd'hui le port de Richborough, et se rendit à Londres. Ce général savoit la guerre mais c'étoit un homme hautain, fanfaron, aussi cruel que crnel.

*Amm. l. 10, c. 4. Jul. ad Ath. Lib. or. 10, 12. Zos. l. 3.* Décence, en l'absence de Lupicin, se mit en devoir d'exécuter les ordres de Constance. Sintula, qui ne cherchoit qu'à signaler son zèle pour avancer sa fortune, s'acquitta d'abord de sa commission à la rigueur : il avoir choisi l'élite des troupes qui gardoient la personne de Julien, il se mit en marche à leur tête. Il s'agissoit de faire partir le reste, dispersé en différens quartiers d'hiver. On étoit alors à la fin du mois de mars. Julien, après avoir protesté qu'il étoit parfaitement soumis aux volontés de l'empereur, représenta seulement qu'il ne pouvoit sans injustice, ni même sans péril, entreprendre de faire partir les Herules et les Bataves, qui ne s'étoient donnés à lui qu'à condition qu'on ne leur feroit jamais passer les Alpes ; il ajouta qu'en leur manquant de secours, on se privoit à jamais du secours des étrangers qui ne viendroient plus offrir leurs services. Ses raisons n'étant pas écoutées, il se trouvoit dans un grand barras : s'il obéissoit, il dégarnissoit la province ; restoit presque sans défense, exposée aux insultes des barbares : s'il refusoit d'obéir, il s'attiroit l'indignation



l'empereur. C'étoit là le moment critique qui devoit amener la révolution. On ne voit pas que Julien ait fait à l'empereur aucune remontrance, ni qu'il ait pris aucune mesure pour disposer les esprits à obéir. Du moins il ne mit en œuvre que de foibles expédiens, qui ne pouvoient produire d'autre effet que de le garantir de toute imputation. Il envoya ordre à Lupicin de revenir; il invita Florence à se rendre auprès de lui pour l'aider de ses conseils. Celui-ci étoit le premier auteur de tous ces troubles; et pour se mettre à couvert des suites, il s'étoit retiré à Vienne sous prétexte d'y amasser des vivres. Il refusa constamment de quitter cette ville. En vain le César lui écrivit des lettres pressantes; en vain il protesta que, si Florence s'obstinoit dans son refus, il alloit renoncer à la qualité de César: qu'il aimoit mieux s'abandonner à la merci de ses ennemis, que d'encourir le reproche d'avoir laissé perdre une si belle province. Dans le manifeste qu'il adressa quelque temps après aux Athéniens, il prend les dieux à témoin qu'il pensoit en effet sérieusement alors à se dépouiller de sa dignité et à s'éloigner entièrement des affaires.

Pendant ces délais une main inconnue fit courir dans le quartier des deux légions gauloises un libelle rempli d'invectives contre Constance, et de plaintes sur le déplorable sort des soldats, qu'on exiloit, disoit-on, comme des criminels aux extrémités de la terre: *Nous allons donc abandonner à une nouvelle captivité nos enfans et nos femmes, que nous avons rachetés au prix de tant de sang.* Ce libelle séditionnel effraya les officiers attachés à l'empereur: les principaux étoient Nébride, Pentade, Décence. Ils pressèrent plus vivement Julien de faire partir les troupes, pour ne pas donner à ces murmures le temps de s'accroître et d'éclater par une révolte. Julien persistoit dans la résolution d'attendre Florence et Lupicin. On lui représenta que c'étoit le moyen de fortifier les soupçons de l'empereur; que, s'il attendoit

ces deux officiers, Constance leur attribuerait tout le mérite de l'obéissance. Il se rendit à ces instances. Il n'étoit plus question que de la route qu'on feroit tenir aux soldats. Julien n'étoit pas d'avis qu'on les fît passer par la ville de Paris, où il étoit alors : on devoit craindre que la vue d'un prince qu'ils chérissent, et dont on les forçoit de s'éloigner, n'échauffât leurs esprits. Dèce prétendoit au contraire que Julien seul étoit capable de les calmer et de les porter à la soumission. Julien céda encore sur ce point important, dont il paroît cependant qu'il étoit le maître. On envoya donc aux divers corps de troupes l'ordre de se rassembler à Paris. Au premier mouvement qu'elles firent, toute la Gaule s'ébranla : l'air retentissoit de cris confus ; c'étoit une désolation générale. On croyoit déjà voir les barbares rentrer dans la province, et y rapporter tous les désastres dont elle venoit d'être délivrée. Les femmes des soldats, pleurant et éplorées, leur présentant leurs enfans à la main, les conjuroient à grands cris de ne les pas abandonner ; les chemins étoient bordés d'une multitude de tout âge et de tout sexe qui les supplioit de rester et de conserver le fruit de leurs travaux. Au milieu de ces gémissemens et de ces larmes, les soldats, à la fois attendris et pleins d'une indignation secrète, arrivèrent à Paris.

A leur approche, Julien alla au-devant d'eux. C'étoit un honneur que les empereurs mêmes avoient coutume de faire aux légions quand elles se rendoient auprès de leur personne. Il les reçut dans une plaine, aux portes de la ville. Là, étant monté sur un tribunal, il donna des éloges à ceux qu'il connoissoit ; il leur rappela les belles actions qu'il leur avoit vu faire : *Ce n'est pas à nous, leur disoit-il, à délibérer sur l'obéissance que nous devons aux ordres de l'empereur ; vous allez combattre sous ses yeux ; c'est là que vos services trouveront des récompenses proportionnées à votre valeur et au pouvoir*

*du souverain : préparez-vous à ce voyage , qui vous conduit à la gloire.* Les soldats l'écoutèrent en silence, et sans donner aucune des marques ordinaires de leur approbation. Il traita magnifiquement les officiers, et les combla de présens. Ils se retirèrent sous leurs tentes, sensiblement affligés de quitter leur patrie et un chef si bienfaisant. Ils séjournèrent le lendemain, comme pour se disposer à partir : mais ils passèrent le jour à concerter ensemble, tant officiers que soldats. Julien, s'il en faut croire ses protestations et ses sermens, n'avoit aucune connoissance de leur dessein.

Au commencement de la nuit les soldats prennent les armes ; ils environnent le palais ; c'étoit celui qu'on a nommé depuis le palais des Thermes. Ils se rendent maîtres de toutes les issues ; ils proclament Julien Auguste, et demandent par des cris redoublés qu'il sorte, qu'il se montre. Julien reposoit dans un appartement voisin de celui de sa femme : selon le récit qu'il fait de cet événement, il s'éveille en sursaut, il apprend avec étonnement le sujet de cette émeute ; incertain de ce qu'il doit faire, il s'adresse à Jupiter : comme le tumulte au-dehors, la frayeur au-dedans du palais croissent à tous les momens, il prie ce dieu de lui manifester sa volonté par quelques signes ; et Jupiter lui fit, dit-il, connoître aussitôt qu'il ne devoit pas résister au désir des soldats. A l'entendre, il ne fut pas aussi facile que Jupiter ; il s'obstina à se tenir renfermé le reste de la nuit. Au point du jour les soldats enfoncent les portes ; ils entrent l'épée à la main, et le forcent de sortir. Dès qu'il paroît, tous de concert le saluent du titre d'Auguste, avec des acclamations réitérées.

Julien, par ses paroles, par ses mouvemens, par toutes les marques d'un refus opiniâtre, se défendoit de l'emportement des soldats. Tantôt il témoignoit de l'indignation ; tantôt il leur tendoit les bras, et les conjuroit avec

larmes de ne pas déshonorer par une rébellion tant de glorieuses victoires : *Calmez vos esprits , s'écrioit-il ; sans allumer les feux d'une guerre civile, sans changer la face de l'état, vous obtiendrez ce que vous désirez ; puisque vous ne pouvez vous résoudre à quitter votre patrie , retournez dans vos quartiers ; je vous suis garant que vous ne passerez pas les Alpes ; je me charge de justifier vos alarmes auprès de l'empereur , dont la bonté écoutera vos remontrances.* Ces paroles, loin de ralentir leur ardeur, semblent l'embraser davantage. Tous redoublent leurs cris ; déjà une si longue résistance excite leur colère ; les menaces se mêlent aux acclamations. Enfin Julien se laisse vaincre : on l'élève sur un pavois ; on le prie de ceindre le diadème. Comme il protestoit qu'il n'en avoit point, on s'écrie qu'il peut employer à cet usage le collier ou l'ornement de tête de sa femme. Quelques-uns même s'empressent à lui former un diadème avec les courroies d'un cheval. Julien rejetant des parures si indécentes, un officier, nommé Maurus, lui présente son collier, qu'il fut obligé d'accepter et de mettre sur sa tête. Aussitôt, pour se conformer à la coutume observée par les Augustes à leur avènement à l'empire, il promet cinq pièces d'or et une livre d'argent pour chaque soldat. C'est ainsi que Julien fut revêtu de la puissance souveraine. Quoiqu'il ne manquât ni d'éloquence ni de vigueur, sa résistance ne fut pas aussi efficace que l'avoit été celle du généreux Germanicus, dont la fermeté inébranlable dans son devoir avoit bien su repousser les efforts d'une armée qui s'obstinoit avec fureur à lui faire accepter le titre d'Auguste. Julien racontoit depuis à ses amis que cette nuit même il avoit vu en songe le génie de l'empire qui lui avoit dit d'un ton de reproche : *Julien , il y a long-temps que je me tiens à l'entrée de ta maison , dans l'intention d'accroître ta dignité et ta fortune ; tu m'as plusieurs fois rebuté ; si tu ne me reçois*

*pas aujourd'hui que je suis appuyé de tant de suffrages, je m'éloignerai à regret ; mais n'oublie pas que je ne dois demeurer auprès de toi que peu de temps.*

Julien se renferma dans le palais, sans vouloir ni porter le diadème, ni recevoir aucune visite, ni s'occuper d'aucune affaire. Il étoit, dit-il, accablé de douleur et de confusion ; il se reprochoit en soupirant de n'être pas demeuré jusqu'à la fin fidèle à Constance. Tandis qu'un morne silence régnoit autour de lui, les amis de Constance profitent de ce moment pour tramer un complot ; ils distribuent de l'argent aux soldats, à dessein de les soulever contre le nouvel empereur, ou du moins de les diviser. Ils avoient déjà gagné un eunuque de la chambre, lorsqu'un officier du palais vient avec effroi en donner avis ; et comme Julien ne paroissoit pas l'écouter, cet officier va jeter l'alarme parmi les troupes en criant de toutes ses forces : *Au secours, soldats, citoyens, étrangers, ne trahissez pas celui que vous venez de nommer Auguste.* Ammien Marcellin ajoute que, pour ébranler plus vivement les esprits, il s'écria qu'on venoit d'assassiner l'empereur. Aussitôt les soldats accourent au palais, ils s'y jettent en foule les armes à la main. Les gardes et les officiers de Julien, croyant que cette irruption soudaine étoit l'effet d'une seconde révolution, se dispersent saisis d'effroi, et ne pensent qu'à se sauver. Les soldats pénètrent jusqu'à l'appartement du prince. Ravis de le trouver plein de vie, ils ne peuvent contenir les transports de leur joie ; ils s'empressent à l'envi de lui baiser la main, de le serrer entre leurs bras ; et, passant rapidement de ces mouvemens de tendresse à ceux de la fureur et de la vengeance, ils demandent la mort des conjurés, ils les cherchent pour les massacrer. Le premier usage que Julien fit de son autorité fut de déclarer qu'il prenoit sous sa sauvegarde ceux qu'on regardoit comme ses ennemis ; qu'il ne permettroit pas qu'on leur fît aucun mal ni qu'on les outrageât, même

de paroles. *Songez, disoit-il, qu'ils sont mes sujets, que je suis leur empereur ; ménagez mon honneur et le vôtre ; vous deviendriez des rebelles, et je ne serois moi-même qu'un tyran et un usurpateur si votre zèle pour moi se signaloit par des meurtres, et s'il en coûtoit une goutte de sang pour m'élever à l'empire.* Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et absolu, désarmèrent les soldats. Julien donna la vie à l'eunuque qui s'étoit chargé de le faire périr. Les amis de Constance, rassurés par ces marques de clémence, mais tremblans encore de l'idée du péril dont ils étoient à peine échappés, viennent se jeter à ses pieds ; ils l'entourent, ils ne peuvent exprimer que par leur silence et par leurs larmes la reconnaissance dont ils sont pénétrés à l'égard d'un prince si bon et si généreux.

*Ann. l. 20,  
c. 6.*

Les troupes que conduisoit Sintula ne s'éloignoient qu'à regret. Au premier moment qu'elles apprirent ce qui se passoit à Paris, elles retournèrent sur leurs pas et vinrent rejoindre leurs camarades. Leur chef fut obligé de les suivre. Le lendemain de leur arrivée, au point du jour, le prince fit assembler toute l'armée dans le Champ-de-Mars ; c'étoit une plaine destinée aux exercices, vers l'endroit où fut bâtie depuis la porte de Saint-Victor. S'étant rendu en ce lieu avec toute la pompe de sa nouvelle dignité, environné des aigles romaines et d'une garde nombreuse, il monta sur un tribunal. Après un silence de quelques momens, pendant lesquels il considéroit leur contenance, où il voyoit éclater l'ardeur et la joie, il leur parla en ces termes : « Braves et fidèles  
« défenseurs de l'état et de ma personne, après vous  
« être tant de fois exposés avec moi pour le salut de ces  
« provinces, vous avez couronné mon zèle en m'élevant  
« au comble des grandeurs ; je dois à mon tour récompenser le vôtre. Presqu'au sortir de l'enfance, revêtu  
« de la pourpre qui ne m'étoit donnée que comme une  
« vaine parure, la providence des dieux, vous le savez

mit entre vos mains. Depuis ce moment , jamais  
je me suis écarté des lois étroites que je m'étois  
prescrites ; et mon exemple vous a dicté vos devoirs.  
J'ai tenu sur votre tête , dans une province désolée , sur  
une terre teinte du sang de ses habitans , couverte des  
débris et des cendres de ses villes , lorsque tant de  
peuples féroces , le fer et le feu à la main , nous enve-  
loient de toutes parts , j'ai partagé tous vos travaux ,  
tous vos périls. Combien de fois , dans la saison même où  
l'aiguillon du froid suspend les opérations de la guerre  
sur terre et sur mer , avons-nous relancé jusque dans  
nos affreuses retraites les Allemands , auparavant in-  
vulnérables ! Souvenez-vous de ce jour glorieux qui éclaira  
la victoire dans les plaines de Strasbourg , et qui  
rendit pour toujours à la Gaule son ancienne liberté.  
J'ai vu me vîtes alors braver mille fois la mort ; et je  
vous vis , pleins de force et de courage , terrasser des  
ennemis désespérés. Je les vis tomber sous vos coups  
et se précipiter dans le fleuve ; et nous ne laissâmes  
sur le champ de bataille qu'un petit nombre des nôtres ,  
plus dignes de nos éloges que de nos larmes , et que  
nous honorâmes par des funérailles plus glorieuses  
que ceux que la pompe d'un triomphe. Après tant  
d'actions célèbres ne craignez pas que votre mémoire  
s'efface jamais. Il ne nous reste plus à vous et à moi  
une chose à faire : à vous , de maintenir votre ou-  
vrage et de défendre contre ses ennemis celui que  
vous avez élevé ; à moi de payer vos services et d'écartier  
les intrigues qui pourroient vous frustrer des récom-  
penses qui vous sont dues. Je déclare donc aujourd'hui  
vous une loi irrévocable , et je vous en prends à  
soin , que désormais personne ne pourra , sur aucune  
recommandation que celle de ses services , obtenir  
un office civil ni militaire ; et que quiconque osera  
accorder pour un autre une pareille faveur ne rem-  
plira que la honte d'un refus. » Ce discours anima

le courage des simples soldats, qui se voyoient depuis long-temps exclus des emplois militaires et des récompenses : tous unanimement applaudirent par des cris de joie, en frappant de leurs piques sur leurs boucliers. Mais cette loi nouvelle gênoit l'ambition des officiers ; et, pour essayer de la détruire dès sa naissance, les chefs des deux légions gauloises qui venoient de se signaler en faveur de Julien lui demandèrent sur-le-champ même des gouvernemens pour leurs commissaires des vivres. Julien, de son côté, saisit cette première occasion d'affermir sa loi par un exemple ; leur demande fut rejetée, et ils furent assez raisonnables pour ne pas s'en offenser.

*Amm. l. 20,  
c. 8, 9.  
Jul. ad Ath.*

Dès le commencement des troubles Décence avoit repris la route de Constantinople. Florence, qui jusqu'alors étoit resté à Vienne, craignant le juste ressentiment de Julien, laissa sa famille en Gaule, et se rendit auprès de Constance à petites journées. Dès qu'il fut arrivé à la cour, il affecta de rendre Julien très-criminel, autant pour se disculper lui-même que pour flatter la colère de l'empereur. Julien, voulant lui faire connoître qu'il auroit été disposé à lui pardonner, lui renvoya tout ce qui lui appartenoit ; il donna ordre de fournir à sa famille des voitures publiques avec une escorte jusqu'aux frontières de la Gaule. Lupicin n'étoit pas encore revenu de la Grande-Bretagne. Dans la crainte que ce caractère hautain et turbulent ne suscitât de nouveaux troubles, s'il apprenoit ce qui s'étoit passé en Gaule, Julien fit garder le port de Boulogne, avec défense de permettre à personne de s'embarquer. Lupicin fut arrêté à son retour : on se contenta de le garder à vue, sans lui faire d'ailleurs aucun mauvais traitement.

*Amm. l. 20,  
c. 5.  
Jul. ad Ath.  
Vict. epit.  
Zos. l. 3.  
Zon. t. 2,  
p. 21.*

Le nouvel empereur n'étoit pas sans inquiétude. Il souhaitoit d'épargner à l'empire les horreurs d'une guerre civile ; mais il n'espéroit aucun accommodement de la part d'un prince jaloux et accoutumé à le mé-



priser. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il prit le parti de lui envoyer des députés chargés d'une lettre, dans laquelle il ne prenoit que le titre de César. Il lui exposoit avec une modeste assurance ses services, ses travaux, ses succès passés; la violence que les soldats lui avoient faite; sa résistance, qu'il avoit portée jusqu'à se voir au péril de sa vie: qu'il ne s'étoit enfin rendu que dans la crainte que les soldats ne se donnassent un autre empereur moins capable de ménagement, et dans l'espérance de les ramener à leur devoir; il les excusoit eux-mêmes de ce qu'ils s'étoient lassés de n'avoir à leur tête qu'un César, ou plutôt un fantôme qui n'avoit le pouvoir ni de récompenser leurs services, ni même de leur faire payer leur solde, dont ils étoient privés: que l'ordre qu'on leur avoit signifié de se séparer de leurs femmes et de leurs enfans pour marcher aux extrémités de l'Orient avoit achevé de révolter des hommes accoutumés à des climats froids, et qui manquoient des choses les plus nécessaires pour un si long voyage. Il prévenoit ensuite Constance contre les rapports calomnieux de ses ennemis: promettant de lui rester toujours intérieurement soumis, il lui représentoit qu'il étoit d'une nécessité indispensable qu'ils partageassent ensemble le titre de la puissance souveraine. Il s'engageoit à lui fournir tous les ans des chevaux d'Espagne, à lui envoyer des Germains de grande taille pour composer sa garde, et à recevoir de sa main les préfets du prétoire; mais il vouloit être le maître de choisir les autres officiers tant civils que militaires, et les gardes de sa personne. Il l'avertissoit qu'en vain voudroit-il arracher de leur pays les troupes gauloises pour les traîner sur les frontières de la Perse; qu'il seroit impossible de les déterminer à quitter la défense de leur patrie tant de fois ravagée et exposée plus que tout le reste de l'empire aux invasions des barbares. Il finissoit par lui faire sentir en peu de mots quels malheurs la

discorde des princes étoit capable de produire. Ammien Marcellin ajoute, ce que Julien n'a garde d'exprimer dans ses écrits, qu'à ces lettres, qui devoient être publiques, il en avoit joint de secrètes, pleines de reproches et d'aigreur. Pentade, grand-maître des offices, affidé à Julien, et différent de cet autre Pentade son ennemi, dont nous avons parlé plusieurs fois, et Euthérius, grand-chambellan, furent chargés de ces dépêches, avec un plein pouvoir de traiter des conditions de l'accommodement. Julien rapporte qu'il engagea ses troupes à promettre avec serment de se contenir dans les bornes de la soumission, si Constance approuvoit le passé, et s'il leur permettoit de rester tranquilles dans la Gaule, et que toute l'armée en corps écrivit à ce prince pour le supplier de maintenir la paix et la bonne intelligence avec son nouveau collègue.

*Amm. l. 20,* Les députés de Julien rencontrèrent de grandes difficultés dans leur voyage. Les magistrats de l'Italie et de l'Illyrie, instruits du soulèvement de la Gaule, les arrêtoient à tous les passages. Enfin, après avoir surmonté ces obstacles, ils passèrent le Bosphore, et se rendirent auprès de Constance à Césarée de Cappadoce. Ce prince marchoit vers la Perse, et il étoit déjà arrivé dans cette ville. En recevant la nouvelle de la révolte, il avoit d'abord balancé sur le parti qu'il devoit prendre; mais, de l'avis de son conseil, il s'étoit déterminé à se débarrasser premièrement de la guerre des Perses pour venir ensuite tomber sur Julien avec toutes ses forces. La vue des députés et la lecture de leurs dépêches allumèrent tout son courroux; et lançant sur eux des regards terribles et qui sembloient leur annoncer la mort, il les chassa de sa présence, leur défendit de reparoître devant lui, et ne tarda pas à les congédier. Il les fit accompagner de Léonas, questeur du palais, qu'il chargea de sa réponse. C'étoit un politique prudent et circonspect, le même qui l'année précédente avoit assisté de la part de l'em-

au concile de Sélencie. Julien lui fit à Paris un  
très-honorable : il lut avec empressement la lettre  
instance ; elle contenoit des reproches de ce que,  
attendre son consentement, il avoit commencé par  
le nom d'Auguste en le recevant d'une troupe de  
eux. Constance lui conseilloit de déposer une di-  
dont le titre étoit si vicieux et si mal fondé, et  
prendre celle qu'il tenoit de son empereur ; il ajou-  
e Julien ne devoit pas avoir oublié ce qu'il devoit  
stance, qui, après l'avoir nourri et élevé dans son  
ce, lorsqu'il étoit dépourvu de toute autre res-  
e, l'avoit ensuite honoré de la qualité de César. A  
ots Julien ne put retenir son indignation : *Eh !  
est celui, s'écria-t-il, qui m'avoit enlevé toutes mes  
rces ? Quel est celui qui m'avoit rendu orphelin ?  
il pas lui-même le meurtrier de mon père ? Ignore-  
s'en rappelant ce funeste souvenir il rouvre une  
cruelle dont il est l'auteur ?* Léonas le pria de vou-  
ien entendre les ordres de Constance sur la nomi-  
a des nouveaux officiers. Ce prince, comme s'il  
core été le maître, nommoit préfet du prétoire le  
ur Nébride en la place de Florence ; il donnoit  
urge de maître des offices au secrétaire Félix ; il dis-  
t à son gré des autres emplois. Avant qu'il eût reçu  
velles du soulèvement, il avoit déjà nommé Gu-  
e lieutenant-général pour remplacer Lupicin qu'il  
loit. Julien renvoya au lendemain la décision de  
es articles : *Je renoncerai de bon cœur au titre  
guste, ajouta-t-il, si c'est la volonté des légions :  
z-vous demain à l'assemblée, et rapportez-y votre  
.* Le questeur, craignant pour sa vie, le supplioit  
point communiquer aux troupes la lettre de l'em-  
ur : *Je ne veux prendre aucun parti, répondit Ju-  
sans consulter mes soldats ; mais je vous promets  
é pour votre personne.*

lendemain Julien se rendit au Champ-de-Mars à

la tête de ses troupes. Pour rendre son cortège plus nombreux, il avoit assemblé tout le peuple de la ville monta sur un tribunal élevé, et ordonna à Léon de produire la lettre de l'empereur et d'en faire la lecture. Dès qu'il en fut venu à l'endroit où Constance réduisoit Julien au simple titre de César, on l'interrompit avec mille cris; on répétoit de toutes parts : *Julien Auguste, c'est le vœu de la province, de l'armée, de l'état même qu'il a relevé, mais qui craint encore les insultes barbares.* Léonas restoit tremblant et glacé d'effroi. Julien, l'ayant rassuré, le congédia après lui avoir fait donner une réponse, dans laquelle il ne ménageoit ni l'empereur; il lui reprochoit le massacre de sa famille et le menaçoit de venger la mort de tant d'innocentes victimes. Cependant, pour exécuter une des conditions qu'il avoit lui-même proposées, entre les officiers nommés par Constance, il accepta Nébride en qualité de préfet du prétoire : il conféra les autres emplois à des personnes dont l'attachement lui étoit connu; il avoit déjà nommé grand-maître des offices, Anatolius, auparavant préfet des requêtes.

Il y eut encore de part et d'autre plusieurs lettres et plusieurs députations. Zosime dit que Julien offrit à Constance de quitter le diadème, s'il l'exigeoit afin de se contenter de la qualité de César; mais que Constance, n'écoutant que sa colère, répondit aux députés que, si Julien vouloit sauver sa vie, il falloit qu'il restât au titre même de César, et se réduisant au rang de simple particulier, il s'abandonnât à la clémence de l'empereur : que c'étoit l'unique moyen d'éviter le châtiment que méritoit son attentat. Ce même auteur dit que Julien, ayant reçu cette réponse en présence de son aïeul, s'écria qu'il aimoit mieux remettre sa cause entre les mains des dieux que dans celles de Constance. Ce fait est démenti par Julien même, qui rapporte que Constance continua de lui donner dans ses lettres le titre

César ; il en paroît même offensé ; il ajoute que l'empereur lui envoya Epictète , qu'il appelle évêque des Gaules, mais qui , selon l'apparence , étoit cet arien dont nous avons parlé , évêque de Centumcelles en Italie : ce député lui promettoit la vie de la part de l'empereur , mais s'expliquer sur le rang qu'il tiendrait dans la suite. Julien répondit qu'il ne comptoit nullement sur les paroles de Constance , et qu'il étoit résolu de conserver le titre d'Auguste , tant pour ne point compromettre son honneur que pour ne pas abandonner ses amis à la vengeance d'un prince sanguinaire , dont tout l'univers , disoit-il , avoit ressenti la cruauté.

Ce nouveau député ne trouva plus Julien à Paris. Il étoit parti après avoir congédié Léonas ; et pour tenir ses soldats en haleine autant que pour maintenir sa réputation , il marchoit à la tête de toutes ses forces vers la seconde Germanie et s'approchoit de Clèves. Ayant pour la quatrième fois passé le Rhin , il tomba tout à coup sur les pays des Attuariens , nation françoise naturellement inquiète , et qui ravageoit alors plus hardiment que jamais les frontières de la Gaule. Ce peuple habitoit les bords de la Lippe , vers les pays de Clèves et de Muns-ter. Comme ils n'étoient pas sur leurs gardes , parce qu'ils croyoient les chemins impraticables , et qu'ils ne se souvenoient pas qu'aucun prince eût jamais pénétré dans leur pays , ils ne firent pas longue résistance. On les massacra , on en prit un grand nombre. Les autres demandèrent la paix. Julien , pour la procurer aux Gaules et à ses voisins , l'accorda à ces barbares aux conditions qu'il voulut. Cette expédition dura trois mois. Le vainqueur revint le long du Rhin jusqu'à Bâle , visitant avec soin toutes les places de la frontière , et les mettant en état de défense. Il en reprit plusieurs dont les barbares étoient encore les maîtres , en sorte qu'il ne leur resta pas un espace de terrain dans toute l'étendue de la Gaule. Julien passa par Besançon. Ce n'étoit en ce temps-là

*Amm. l. 20, c. 10, l. 21, c. 1.*  
*Jul. ad Ath. et epist. 38.*  
*Till. art. 57, et note 47.*  
*Cæs. de bel. gal. l. 1, c. 38.*

qu'une petite ville nouvellement rebâtie sur la pointe d'un rocher presque inaccessible, défendue d'une bonne muraille, et environnée de la rivière du Doubs. Au temps de César c'étoit une ville considérable; elle avoit persisté dans sa splendeur jusqu'au règne d'Aurélien, auquel elle avoit été détruite par les Allemands. De saçon Julien vint passer l'hiver à Vienne. Il y porta un diadème orné de pierreries, s'étant contenté jusqu'à présent d'une simple couronne, ou plutôt d'un bandeau sans aucun ornement. Il célébra par des spectacles publics le cinquantième anniversaire depuis qu'il avoit été nommé César.

Ce fut dans ce séjour qu'il perdit sa femme Héléne. Selon quelques auteurs, elle mourut dans le palais. D'autres disent qu'il l'avoit répudiée; quelques-uns même prétendent qu'il s'en défit par le poison. Les deux dernières opinions n'ont rien de vraisemblable. Le corps d'Hélène fut porté à Rome, et enterré sur le chemin de Nomente, dans la même sépulture où avoit déposé sa sœur Constantine, femme de Gallien. Elle ne laissa point d'enfans à Julien. Un passage d'une lettre de ce prince, dans lequel il parle du nourrissement de ses enfans, n'est pas assez précis pour prouver qu'il eût des enfans légitimes, ni pour le faire accuser d'en avoir eu de naturels. Il est possible que, par un usage de bienveillance particulière, il ait honoré de ce nom des enfans qui ne lui appartenoint que par sa bonté et par le soin qu'il en prenoit. Les païens attribuent une chasteté sans reproche; et saint Grégoire de Nazianze, qui ne l'épargne pas, ne jette sur cet article que des soupçons. Il disoit lui-même, d'après un ancien poëte : *Que la chasteté est dans les mœurs ce que la tête est dans une belle statue, et que la continence suffit pour déparer la plus belle vie.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'étant à la fleur de l'âge lorsqu'il perdit Hélène, il résista aux instances de

*Amm. l. 21, c. 1, et ibi l'ales. et l. 25, c. 4.*

*Jul. ep. 40.*

*Mamert.*

*pan. c. 15.*

*Lib. or. 12.*

*Greg. Naz.*

*or. 4.*

*Zon. l. 2,*

*p. 27.*

*Adr. l. 1, p.*

*305.*

*Du Cange,*

*famil. by 2.*

*p. 52.*

*M. l'abbé de*

*La Bleterie,*

*vie de Julien,*

*l. 5, p. 184*

*et 185. Voyez*

*aussi ses re-*

*markes sur*

*le Misopn-*

*gon, p. 105.*

amis qui le pressaient de se remarier pour se donner des successeurs dignes de lui et de l'empire : *Et c'est, repartit Julien, cette raison même qui m'empêche de suivre votre conseil; je crains trop de laisser des héritiers indignes de l'empire et de moi.*

Pendant que les provinces d'occident se détachent de Constance par l'élection de Julien, Sapor lui enlevait deux places importantes dans la Mésopotamie. Le roi de Perse, ayant passé le Tigre à la tête d'une nombreuse armée, vint mettre le siège devant Singare. Cette ville, voisine du Tigre, à quarante milles de Nisibe, étoit défendue par deux légions et par un grand nombre d'habitans aguerris. A la nouvelle de la marche des Perses, un corps considérable de cavalerie vint encore s'y renfermer. Elle étoit fournie de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siège. Dès qu'on eut avis de l'approche de l'armée ennemie, on fit sur les remparts des amas de pierres, on mit les machines en batterie. Les soldats et les habitans garnirent les tours et les murailles, bien déterminés à se défendre contre les plus rudes assauts. Le roi leur ayant d'abord offert, mais sans succès, une capitulation honorable, fit reposer ses troupes le reste du jour. Le lendemain, au lever du soleil, il donna le signal de l'attaque par un drapeau de couleur de feu élevé sur sa tente. Aussitôt toute l'armée se mit en mouvement; les uns portant des échelles environnent la ville; les autres dressent les machines; d'autres, couverts de claies et de madriers, s'approchent pour battre les murs. Les assiégés les reçoivent avec courage; les pierres, les javelots, les balles de plomb lancées avec la fronde, les torches ardentes ne cessent de pleuvoir du haut des murailles. L'attaque et la résistance s'opiniâtroient de jour en jour. Les plus grands efforts des assiégeans se portèrent contre une tour ronde nouvellement rebâtie : c'étoit par là que les Romains avoient depuis peu repris la ville. Un énorme

*Amm. l. 1.  
c. 6.  
Cellar. ger.  
l. 5, c. 1.  
art. 20.*

hélier battoit cette tour avec furie ; et le ciment, qui n'avoit pas encore eu le temps de se durcir, ni prendre une consistance solide, rendoit les pierres si faciles à déjoindre et à ébranler. Les assiégés, de leur côté, avoient réuni en cet endroit leurs principales forces ; ils n'épargnoient ni le fer, ni le feu, ni leur propre vie. Enfin, après plusieurs jours d'attaque, la tour tombe avec un horrible fracas ; elle ensevelit sous ses ruines une partie de ses défenseurs ; les autres prennent la fuite. Les Perses se jettent dans la ville par cette brèche, en poussant des cris affreux : le soldat, dans sa fureur, égorge les premiers qu'il rencontre. Mais Sapor arrête le carnage ; il fait prisonniers les habitans et la garnison, et détruit la ville. Elle fut rebâtie dans la suite. Conquise autrefois par Trajan, devenue comme romaine, toujours disputée entre les Romains et les Perses, auxquels elle servoit alternativement de barrière, elle coûtoit plus de sang à ses possesseurs qu'elle ne leur procuroit d'avantage : aussi difficile à secourir qu'à prendre, parce qu'elle étoit située sur un terrain stérile. Elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Sinjar, dans Al-gezire, qui est l'ancien Mésopotamie. Les prisonniers, chargés de chaînes, furent conduits aux extrémités de la Perse.

*Amm. l. 20,  
c. 7, et ibi  
Vales.*

*Oriens  
christ. t. 2,  
p. 1003.*

Sapor s'éloigna de Nisibe. Il se souvenoit des pertes qu'il avoit reçues devant cette ville, trois fois attaquée sans succès. Il avoit d'autant moins d'espérance de réussir, qu'elle étoit alors défendue par un corps d'armée considérable qui campoit sous ses murailles. S'étant donc détourné sur la droite, il marcha vers Bézabé. C'étoit une place forte dans le pays nommé Zabdicè, située sur une hauteur au bord du Tigre, et munie d'un double mur dans les endroits les plus accessibles. Les Macédoniens lui avoient autrefois donné le nom de *Phénique*, et les Romains l'avoient décorée du titre de *ville municipale*. La garnison étoit compo-



de trois légions et d'un grand nombre d'archers du pays. Sapor, l'ayant environnée de son camp, vint en personne la reconnoître au milieu d'un gros de cavalerie, et s'avança jusqu'au bord du fossé. Une décharge de pierres et de flèches, qui partirent des remparts, l'obligea bientôt à regagner son camp. Les hérauts qu'il envoya ensuite pour sommer la ville de se rendre n'auroient pas été mieux reçus, s'ils n'avoient eu la précaution d'amener avec eux plusieurs prisonniers de Singare : dans la crainte de tuer ceux-ci, on n'osa tirer sur les hérauts ; mais on ne leur rendit aucune réponse. Après vingt-quatre heures de repos l'attaque commença. Elle fut, dans toutes les circonstances, semblable à celle de Singare ; la ville fut prise de la même manière, par la chute d'une tour abattue à coups de bélier. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le troisième jour du siège, pendant que Sapor faisoit reposer ses troupes, l'évêque, nommé Héliodore, se montrant sur la muraille, fit signe qu'il vouloit parler au roi. On lui promit sûreté ; on le conduisit à la tente de Sapor. Le prélat essaya de le fléchir par la vue des pertes qu'il venoit de recevoir, et des suites qui seroient peut-être encore plus funestes. Sapor, obstiné dans sa colère, jura qu'il ne leveroit le siège qu'après avoir vu périr le dernier de ses soldats. Cette entrevue donna lieu de soupçonner l'évêque d'avoir, par une indigne trahison, fourni à Sapor des éclaircissemens sur l'état de la place. Mais, selon Ammien Marcellin, ce soupçon étoit injuste. Ce qui le fit naître, c'est qu'on observa que depuis l'entrevue les Perses ne s'attachèrent qu'aux endroits les plus foibles. Le massacre y fut plus cruel qu'à Singare, parce que les habitans ne cessèrent pas de combattre lors même qu'ils virent l'ennemi dans la ville : ils ne cédèrent qu'à la multitude des Perses. On n'épargna ni les femmes, ni les enfans. La ville fut saccagée ; et les Perses, chargés de butin, retournèrent

dans leur camp en poussant des cris de joie. Neuf mille prisonniers qui échappèrent au carnage furent transplantés en Perse avec l'évêque et tout son clergé. On croit qu'ils continuèrent d'y former un corps d'église sous Héliodore, et sous Dausas, son successeur, qui reçut la couronne du martyre. Sapor, qui désiroit depuis long-temps de se rendre maître de Bézabde, en fit réparer et fortifier les murailles; il y établit des magasins, et laissa une garnison choisie entre les plus nobles et les plus braves de ses guerriers. Il prévoyoit que les Romains feroient bientôt les plus grands efforts pour reconquerir une place si importante.

*Amm. ibid. -* Fier de ces succès, il s'empara de plusieurs châteaux, et vint assiéger Virthe, ou Birthe, ancienne forteresse sur le Tigre. On disoit qu'elle avoit été bâtie par Alexandre le grand. Elle étoit différente d'une ville du même nom placée à l'occident de l'Euphrate. En lisant la description qu'Ammien Marcellin fait des murailles de cette ville, on croit voir une de nos places modernes flanquée de bastions. Un grand nombre de machines en défendoient les approches. Ce fut le terme des conquêtes de Sapor. En vain mit-il en œuvre les promesses, les menaces, toute la force et toute l'ardeur de ses troupes; il fut contraint de se retirer avec plus de perte pour lui que pour les assiégés, et il repassa le Tigre.

*Amm. l. 10, 8. Hier. chron. Idace. Soc. l. 2, c. 5 et 42. Chron. Alex. ou l'ange, Const. Hist. l. 3, 2.* Dès que Constance avoit appris les premiers mouvemens de Sapor, il avoit levé des recrues et assemblé ses troupes. Il demanda même du secours aux Goths en leur offrant une grosse solde. Maximien Galère avoit déjà employé contre les Perses les troupes de cette nation. Avant que de sortir de Constantinople, l'empereur, célébra le quinzième de février la dédicace de la grande église, qu'il avoit fait bâtir auprès de celle de la Paix. il les renferma toutes deux dans la même enceinte, et n'en fit qu'une seule église, consacrée à la sagesse di-

vine sous le nom de *Sainte-Sophie*. Elle fut depuis rebâtie par Justinien avec magnificence. L'arien Eudore, nouvellement élevé sur le siège de Constantinople, qui présidoit à cette solennité, la déshonora par les impiétés qu'il eut la hardiesse de débiter devant le peuple dans la chaire de vérité; et l'empereur se rendit plus coupable en tolérant ces blasphèmes qu'il n'eut de mérite à enrichir cette église d'ornemens précieux, et à répandre à cette occasion des libéralités sur le clergé, sur les vierges, sur les veuves consacrées à Dieu, et sur les hôpitaux.

Il prit ensuite sa route par la Cappadoce, où les députés de Julien vinrent le trouver à Césarée, comme nous l'avons raconté. Il y fit venir Arsace, roi d'Arménie. L'empereur, informé que les Perses s'efforçoient par toute sorte d'artifices et même de menaces de détacher ce prince de l'alliance des Romains, lui rendit de grands honneurs; et, pour l'attacher par des nœuds plus étroits, il lui fit épouser Olympias, fille d'Ablave, qui avoit autrefois été fiancée à Constant, et qui porta en mariage à Arsace de grands domaines qu'elle possédoit dans l'empire. Ce mariage fut assez généralement désapprouvé. On pensoit que Constance manquoit à la mémoire de son frère; on le blâmoit d'avoir livré entre les bras d'un prince barbare une épouse que Constant s'étoit destinée. Arsace, après avoir plusieurs fois protesté avec serment qu'il perdrait la vie plutôt que de renoncer à l'alliance des Romains, retourna dans ses états comblé de présens pour lui et pour toute sa suite. Constance continua sa route par Mélitine, ville de la petite Arménie. Ayant passé l'Euphrate à Samosate, il vint à Edesse. Il y resta long-temps pour attendre les divers corps de troupes qui s'y rendoient, et les provisions de vivres dont il faisoit de grands amas. Il n'en partit qu'après l'équinoxe d'automne, et il prit le chemin d'Amide. A la vue de cette ville malheureuse, qui n'étoit plus qu'un

Amm. L. 10,

C. 11.

Ath. ad so-

lit.

Cod. Th. l.

11, tit. 1, leg.

1.

monceau de pierres et de cendres, il ne put retenir ses larmes. Le trésorier de l'épargne, nommé Ursule, qui se trouvoit à ses côtés, attendri d'un si triste spectacle, s'écria : *Voilà donc avec quel courage nos soldats défendent nos villes tandis que l'empire s'épuise pour payer leurs services !* Cette parole piqua vivement les soldats : elle fut dans la suite, sinon la vraie cause, du moins le prétexte du massacre d'Ursule.

Imm. l. 30,  
11.

L'empereur, arrivé près de Bézabde, entourra son camp d'une palissade et d'un fossé profond. Il trouva les brèches réparées et la place en état de défense. Il fit d'abord proposer à la garnison le choix d'être renvoyée en Perse, ou de prendre parti dans ses troupes. Comme elle étoit composée de noblesse qui se piquoit de valeur, ces conditions furent rejetées avec mépris. Les Romains, partagés en différens corps, investirent la place, et s'avancèrent à petits pas. Mais les pierres dont les assiégés les accabloient brisèrent leurs boucliers, rompirent leur ordonnance, et les obligèrent à s'éloigner. Après un jour de repos, ils se rapprochent avec précaution et tentent un assaut général. Les assiégés, ayant tendu sur les murailles de grands rideaux de poil de chèvre qui les déroboient à la vue de l'ennemi, ne se montraient que pour lancer des pierres et des javelots. Ils jetoient sur les mantelets établis au pied du mur des tonneaux remplis de cailloux, des meules de moulin, des fragmens de colonnes qui écrasoient de leur poids et les machines et les soldats. D'autre part, les assiégeans abattoient à coups de traits, à coups de fronde tous ceux qui se présentoient à la défense des remparts; ils travailloient sans cesse à élever leurs terrasses; le siège devenoit de jour en jour plus meurtrier. L'ardeur des soldats romains multiplioit leurs pertes : pour se faire remarquer de l'empereur, dont ils espéroient récompense, ils quittoient leurs casques et s'exposaient la tête nue aux coups des ennemis. Ce qui alarmoit le plus les

assiégés, c'étoit un bélier d'une énorme grosseur. Les Perses s'en étoient servis plus de cent ans auparavant pour battre les murailles d'Antioche, lorsqu'ils s'en étoient rendus maîtres du temps de Valérien : à leur retour ils l'avoient laissé dans la ville de Carres. Constance l'ayant fait démonter pour en faciliter le transport, le renvoya en batterie au pied d'une tour. Chaque coup qu'il portoit ébranloit la tour jusqu'aux fondemens, et glaçoit d'effroi les habitans. On s'efforçoit d'y mettre le feu ; on lançoit pour cet effet des traits enflammés ; mais les Romains ayant eu la précaution d'enduire d'alun ou d'envelopper de peaux et de haillons imbibés d'eau le bois de leurs batteries, le feu n'y trouvoit aucune prise. Les Perses, ne pouvant détruire cette terrible machine, réussirent à la rendre inutile. Dans le moment que le bélier venoit frapper la tour, ils en saisirent la tête avec de longs cordages, et le tinrent si fortement assujéti, qu'il étoit impossible de le retirer en arrière et de le mettre en branle. En même temps ils versèrent dessus à grands flots le bitume et la poix ardente.

Déjà les terrasses s'élevoient à la hauteur des murs. Les assiégés, voyant leur perte assurée s'ils ne redoublaient leurs efforts, font une furieuse sortie ; ils chargent avec vigueur les premiers bataillons, et lancent sur les machines des torches et des matières enflammées. Après un combat opiniâtre, on les repousse dans la place. Les flèches et les pierres volent sans cesse des terrasses sur les murs : on s'empresse d'une part à mettre le feu aux tours, de l'autre à l'éteindre. Les Perses et les Romains, également désespérés de leurs pertes, sortent en grand nombre, les uns de la ville, les autres de leur camp : ceux-là, armés de fer et de feu, réduisent en cendres toutes les machines. On ne put sauver que le gros bélier à demi brûlé : une troupe de braves soldats vint à bout de le dégager en rompant par des secousses re-

donblées les cordages qui le tenoient attaché à la muraille. Les deux partis, enveloppés de flamme et de fumée, se battoient en aveugles et confondoient leurs coups : la nuit les sépara. Les Romains, après quelques momens de repos, reculèrent leur camp, pour n'être plus exposés à des attaques si précipitées. Leurs terrasses étoient achevées, et surmontoient les murs. Ils y établirent deux balistes en état de fondroyer la ville. Avant le point du jour, s'étant partagés en trois corps, ils s'avancent au son des trompettes, portant des échelles et tous les instrumens alors en usage pour saper et démolir les murs. On fait en même temps de part et d'autre des décharges de flèches. Mais ce qui incommodoit le plus les assiégés, c'étoient les deux balistes placées sur la terrasse. Résolus de périr ou de détruire ces machines meurtrières, ils ne laissent dans la place que le nombre nécessaire pour la défense ; les autres sortent secrètement par une poterne éloignée de la vue de l'ennemi, et fondent tout à coup les armes à la main, suivis d'une seconde troupe qui portoit des torches allumées. Ceux-ci, pendant l'ardeur du combat, se coulent derrière leurs camarades et vont appliquer le feu à la terrasse, construite en grande partie de branches d'arbres, de joncs et de roseaux. La flamme s'élève, la terrasse n'est bientôt qu'un grand bûcher, les soldats romains l'abandonnent, et sauvent avec peine leurs balistes.

*Amm. ibid.  
Lib. pro tem-  
plis.*

*Jul. ad Ath.  
Philost. l. 5,  
c. 4.*

*Cod. Th. l.  
7., tit. 4,  
leg. 6.*

*Baron. ad  
an. 359.*

*Till. not. 46.*

Le combat dura tout le jour. Sur le soir les deux partis s'étant retirés, Constance passa la nuit dans de violentes agitations. D'une part il sentoit l'importance de ne pas laisser les Perses maîtres d'une place qui faisoit de ce côté-là le plus fort boulevard de l'empire ; de l'autre, tous les ouvrages étoient ruinés et la saison avancée. Il se détermina à tenir la place bloquée, espérant de la prendre par famine. C'étoit s'exposer à souffrir lui-même plus de maux qu'il n'en pouvoit faire aux

son armée auroit été détruite avant qu'elle eût pris la place. Bientôt de violens orages, la terre trempée par des pluies continuelles, le froid de l'hiver se faisoit sentir de plus en plus, les partis ennemis lui enlevoient ses convois, les murmures des soldats rebutés de tant de fatigues, l'obligèrent à lever le camp. Convert de honte, il revint passer le reste de l'année à Antioche. Il étoit le dix-septième de décembre quand il revint à Antioche. Les ariens attribuoient ces malheurs à l'exil de plusieurs de leurs évêques; les catholiques à la persécution suscitée contre les orthodoxes païens, à la destruction de leurs temples; et, comme on croit Julien, Constance les regarda lui-même comme une punition du meurtre de ses proches, et surtout de Gallus, dont la fin tragique commençoit à lui inspirer des remords : étrange condition de ce prince que ses partis et sa propre conscience elle-même trouvoient dans sa conduite de quoi l'accuser d'avoir mérité ses malheurs !

Dès son arrivée, les principaux officiers de la ville allèrent au-devant de lui, et coururent s'empresser, selon la coutume, à lui rendre hommage. L'histoire, qui se plaît à rapporter les fautes des favoris qui ont abusé de la confiance des princes, nous instruit à cette occasion de l'affront qu'essuya Ammien, et de sa fin funeste. Il avoit été cause de la mort du jeune Constantin par la haine mortelle qu'il avoit inspirée contre lui à Constant son frère. Comme il se présentoit avec assurance pour se présenter à l'empereur, il fut reconnu et repoussé : on murmuroit de sa conduite ; on disoit hautement que ce fléau de la famille impériale ne méritoit pas de voir le jour : *Laissez-le approcher*, dit Constance, *je le crois coupable, mais il n'est pas convaincu ; s'il est criminel, mes remords le réveilleront les reproches de sa conscience ; il se punira bien lui-même*. Le lendemain, dans les jeux du Cirque, Amphilocheus étoit assis vis-à-vis de

*Amm. l. 21, c. 6.*

l'empereur. Au cri qui s'éleva à la vue d'un cocher célèbre comme il se penchoit sur la balustrade, elle se rompit tout à coup; et ce malheureux, étant tombé dans l'arène avec plusieurs des spectateurs, fut trouvé mort sous les autres, qui tous n'étoient que légèrement blessés. Sur la foi de cet événement et sur celle des flateurs, Constance se crut un grand prophète.

*Amm. ibid.*  
*Chrysost. in*  
*epist. ad*  
*Phil. hom.*  
*15, n.º 5.*

*Zon. t. 2,*  
*p. 23.*  
*Cedren. t. 1,*  
*p. 302.*  
*Du l'ange,*  
*famil. byz.*  
*p. 48.*

L'impératrice Eusébie étoit morte quelque temps auparavant. Sa mort est diversement racontée. Saint-Jean Chrysostôme rapporte que cette princesse, fière et haïssable, désolée de se voir stérile, s'adressa à une femme dont elle reçut des remèdes qui la conduisirent au tombeau. Constance, quoique foible et mal sain, se maria une troisième fois. Il épousa Faustine, dont la famille est ignorée.

*An. 361.*  
*Idace.*  
*Amm. ibid.*  
*et ibi Vales.*  
*Hier. in vita*  
*Hilarionis.*  
*Baron. an.*  
*362.*  
*God. in pro-*  
*cop. cod. Th.*  
*t. 6, p. 365.*

L'année suivante le consulat fut d'abord la récompense et enfin l'écueil de deux ambitieux, qui ne méritoient que des châtimens. Cette dignité avoit été promise à Taurus, s'il venoit à bout de corrompre les évêques assemblés à Rimini. Constance lui tint parole; il lui donna pour collègue Florence, qui avoit acheté les bonnes grâces de l'empereur en traversant les desseins que Julien avoit formés pour le soulèvement de la Gaule. Taurus étoit déjà préfet du prétoire d'Italie; Florence venoit d'être revêtu de la même charge en l'Illyrie, où il avoit succédé à Anatolius. Leur fortune tomba, avant la fin de leur consulat, comme on le verra dans la suite. Constance, qui se proposoit de combattre cette année Sapor et Julien, faisoit de très-grands préparatifs; il levait des milices dans toutes les provinces; il obligeoit tous les ordres, toutes les conditions, à contribuer pour la solde des troupes, et pour les fournitures d'habits, d'armes, de machines, de vivres et de chevaux. Il prodigua l'or et l'argent aux rois et aux tribus d'au-delà du Tigre pour les gagner. Arsace, roi d'Arménie, et Méribane, roi d'Ibérie, étoient les plus



e, s'ils se fussent déclarés pour les Perses. Con-  
teur envoya des ambassadeurs chargés de riches  
. Hermogène, préfet d'Orient, étant mort, il  
Helpide en sa place. Celui-ci étoit de Paphla-  
on extérieur n'avoit rien d'avantageux; il s'énon-  
l, mais il étoit digne de sa fortune par sa droiture,  
rmeté à rendre la justice, et par sa douceur. On  
yant reçu de la bouche même de Constance l'ordre  
re à la torture un homme qu'il savoit être inno-  
l supplia instamment l'empereur d'accepter la  
on de sa charge, et d'en revêtir quelqu'un qui  
s propre que lui à exécuter des ordres de cette  
Il paroît que cette généreuse franchise arrêta le  
de l'injustice. Helpide fut ensuite dépouillé de  
ité par Julien, qui ne put l'engager à renoncer  
istianisme. Sa femme Aristénète ne fut pas moins  
. Saint-Jérôme en fait un grand éloge; et Liba-  
rop ennemi des chrétiens pour rendre toujours  
à Helpide, n'a pas pu refuser des louanges à cette  
vertueuse.

ès une longue délibération, Constance s'en tint à *Amm. l. 21,*  
mier plan : c'étoit de terminer d'abord la guerre *c. 7.*  
les Perses pour ne laisser derrière lui aucun sujet  
iétude. Il devoit ensuite revenir sur ses pas, tra-  
rapidement l'Illyrie et l'Italie, et fondre tout à  
ur Julien. Tels étoient les projets dont il se faisoit  
n, et dont il amusoit ses officiers. Cependant, pour  
er de l'Afrique, province importante dans une  
civile, il y envoya Gaudence, qui lui avoit servi  
on dans la Gaule. Gaudence, timide et intéressé,  
sujet de craindre le ressentiment de Julien; et,  
adé que Constance resteroit victorieux, comme  
ne n'en doutoit alors, il ne pouvoit manquer de  
our le servir. Aussi s'acquitta-t-il parfaitement de  
mission. Dès qu'il fut arrivé, il instruisit des  
de l'empereur le comte Crétion et les autres com;

mandans, il leva de bons soldats; il fit venir de cœuren de la Mauritanie; il garnit de camps volans les côtes opposées à la Gaule et à l'Italie; et tant que Constance vécut, il ferma aux ennemis l'entrée du pays, quoiqu'il la côte de Sicile, depuis le cap de Lilybée jusqu'à celui de Pachyn, fût bordée des troupes de Julien, qui cherchoient que l'occasion de débarquer en Afrique.

*Amm. ibid.*  
*liv. 15.*

Pendant que Constance s'occupoit de ces dispositions, il apprit que l'armée des Perses s'approchoit des bords du Tigre. Aussitôt il se mit en campagne au commencement de mai; et, ayant passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, il se rendit à Edesse, où il avoit formé des magasins. De là il envoya des coureurs pour observer la marche des ennemis. On ne savoit encore en quel endroit ils passeroient le Tigre; et Constance ne pouvoit se fixer dans aucune résolution. Tantôt il vouloit partager son armée en divers corps pour s'étendre dans le pays; tantôt il songeoit à la conduire tout entière devant Bezabde, pour attaquer de nouveau cette place. Mais s'attacher ainsi à l'extrémité de la Mésopotamie, c'étoit ouvrir les passages à Sapor et lui donner moyen de pénétrer sans résistance jusqu'à l'Euphrate. D'ailleurs, voulant conserver son armée pour l'employer contre Julien, il craignoit de la consumer dans un siège dont il avoit déjà éprouvé la difficulté. Cependant, pour avoir des nouvelles plus sûres, il fit partir à la tête d'un grand corps de troupes Arbétion et Agilon, avec ordre de s'étendre sur les bords du Tigre et d'observer l'ennemi; il leur recommanda de ne point hasarder de combat, mais de se retirer dès qu'ils verroient les Perses entrer dans le fleuve, et de lui en donner avis aussitôt. Sapor, arrêté par des présages peu favorables, différoit toujours le passage, et tenoit les Romains en échec. Les espions et les transfuges qui se rendoient au camp ne faisoient qu'accroître l'incertitude par la diversité de leurs rapports. Chez les Perses le secret du roi ne couroit jamais.

risque d'être éventé : il n'étoit connu que d'un petit nombre de seigneurs d'une fidélité éprouvée et d'une profonde discrétion ; le silence étoit même chez eux une divinité adorée. D'ailleurs les Perses étoient rusés et trompeurs. Les deux généraux, inquiétés par des fréquentes alarmes, dépêchoient sans cesse à l'empereur pour le prier de les venir joindre ; ils lui représentoient que malgré leur vigilance ils risquoient à tout moment d'être surpris, et que, si toutes les troupes n'étoient pas réunies, ils seroient infailliblement accablés. Telle étoit la situation de Constance quand il apprit que Julien, ayant rapidement traversé l'Italie et l'Illyrie, étoit déjà maître du pas de Sucques.

Nous avons laissé Julien à Vienne en Gaule, où il passa une partie de l'hiver dans de profondes réflexions. Devoit-il tenter toutes les voies de douceur pour se reconcilier avec Constance, ou, forcer ce prince par les armes à le reconnoître pour collègue ? L'un et l'autre parti paroissoit également dangereux. D'un côté l'exemple de Gallus lui apprenoit quel fond il devoit faire sur la foi d'un prince qui n'épargnoit ni la séduction ni le parjure, et qui plongeoit le poignard dans le sein de ses proches au moment qu'il feignoit de les embrasser ; de l'autre il craignoit cette fortune qui partout ailleurs, abandonnant Constance, l'avoit toujours fidèlement suivi dans les guerres civiles. Ce dernier péril lui sembla pourtant préférable, parce qu'une guerre déclarée lui laisse toutes les ressources de la prudence et de la valeur, et que d'ailleurs la fortune l'avoit lui-même jusqu'alors assez bien servi pour mériter qu'il se mît entre ses mains plutôt qu'en celles de Constance. La superstition vint encore, dit-on, à le déterminer. Il crut voir en face le soleil, sa divinité favorite, qui lui annonçoit que Constance mourroit avant la fin de l'année. La prédiction, telle qu'elle est rapportée par plus d'un auteur, est trop claire et trop précise pour laisser occasion de

*Amm. l. 21,*

*c. 1, 2.*

*Greg. Naz.*

*or. 3.*

*Lib. or. 12.*

*Soz. l. 5, c. 1.*

*Zos. l. 3.*

*Zon. l. 2,*

*p. 22.*

douter qu'elle ait été composée après coup. Saint Grégoire, sur la foi d'un bruit qui couroit alors, prétend qu'il étoit facile à Julien de prédire cette mort, parce qu'il avoit pris des mesures pour la procurer par le ministère d'un domestique de Constance. Il est plus sûr de dire que tout le détail de ce songe n'est qu'une fable inventée après l'événement. Julien, qui se vante si volontiers de la protection des dieux, n'en fait aucune mention expresse dans ses écrits. Ayant donc résolu de prendre les armes, il ne fit rien avec précipitation; il songea moins à forcer les circonstances qu'à profiter des incidens; il se donna le temps d'affermir sa puissance et de dresser son plan avec maturité et tranquillité d'esprit. Il publioit qu'il ne vouloit aller trouver Constance que pour se justifier, et qu'il s'en remettroit au jugement des deux armées. Les soldats de Magnence s'étoient répandus de toutes parts et subsistoient de brigandages: Julien fit proclamer une amnistie en leur faveur, il les rappela à leurs drapeaux, et rétablit la sûreté sur les grands chemins. Apostat depuis long-temps, il observoit dans le particulier toutes les pratiques du paganisme; mais ce secret n'étoit connu que du petit nombre de ses plus intimes confidens. Comme son armée étoit composée de chrétiens et de païens, il déclara qu'il laissoit à chacun la liberté de servir Dieu à sa manière; mais il continua de faire à l'extérieur profession de christianisme. Il assista même aux prières publiques dans l'église de Vienne le jour de l'Épiphanie.

*Amm. l. 21,  
c. 3.  
Jul. ad Ath.  
Lib. or. 5 et  
12.  
Cellar. geog.  
l. 2, c. 7, art.  
13.*

Il ne s'occupoit que de l'entreprise qu'il méditoit contre Constance, lorsqu'aux approches du printemps il apprit que les Allemands recommençoient à faire des courses. Les sujets de Vadomaire, alliés des Romains, avoient été les premiers à prendre les armes. Le bruit se répandit que cette infraction des traités étoit l'objet des intrigues de Constance: que ce prince avoit à force d'argent engagé Vadomaire à se jeter dans la Gaule

retenir Julien. Celui-ci n'oublia pas d'accréditer son discours; il prétendit même avoir intercepté des lettres de Constance à Vadomaire et à d'autres rois allemands. On surprit un courrier de Vadomaire chargé d'aller à Constance, dans laquelle le prince allait à la recherche de Julien avec assez de mépris. Julien, pour se débarrasser de ce nouvel ennemi, envoya en diligence le comte Libinon à la tête des deux légions gauloises qui étoient le plus distinguées dans la nouvelle révolution. Libinon passa le Rhin auprès de Bâle, et arriva dans une ville qu'on croit être Seckingen. A l'approche des Romains, les barbares en beaucoup plus grand nombre s'étoient cachés dans des vallons. Le comte les surprit sans précaution, et fut tué le premier. La victoire fut quelque temps disputée: mais il fallut céder au nombre, et les Romains se retirèrent avec perte.

Vadomaire, naturellement, fourbe et artificieux, feignoit de ne prendre aucune part à cette guerre. Il tâchoit de séduire Julien par des protestations d'un attachement sincère; il lui prodiguoit dans ses lettres les noms les plus flatteurs: il lui donnoit même le titre de *dieu*. Il entretenoit des liaisons avec les officiers romains qui étoient à la frontière, et passoit souvent le Rhin pour se divertir avec eux. Julien, qui n'étoit pas dupe de ces artifices, résolut de le faire enlever. Il dépêcha le comte Philagre, qui fut depuis comte d'Orient, et qui connoissoit l'habileté; il le chargea d'un ordre secret qui ne devoit être ouvert que quand Vadomaire seroit en-deçà du Rhin. L'occasion se présenta. Le prince allemand, affectant toujours beaucoup de simplicité et de franchise, vint à son ordinaire souper avec le commandant, qui invita aussi Philagre. A la fin du repas, Philagre, ayant arrêté Vadomaire, fit voir sa lettre, le mit sous la garde du commandant; et comme il n'avoit point d'ordre pour retenir les gens de guerre, il leur laissa la liberté de s'en retourner.

*Amm. l. 21,  
c. 4.  
Lib. or. 12.*

Le roi fut conduit au camp de Julien. Il se crut pe quand il apprit que ses lettres adressées à Consta avoient été interceptées. Mais Julien , sans entrer a lui dans aucun éclaircissement , le fit conduire en pagne. Il ne voulut pas laisser cet esprit dangereux perfide à portée de troubler la Gaule en son absence. domaine rentra en faveur sous le règne de Valentin et de Valens , et fut fait duc de la Phénicie. Jul marcha aussitôt pour abattre par un dernier coup témérité des barbares ; et de peur que le bruit de marche ne leur fit prendre l'épouvante et ne l'oblig de les poursuivre trop loin, il passa le Rhin pendant nuit avec un gros de troupes légères , et les chargea dépourvu. Ils se virent enveloppés avant que d'avoir le temps de se mettre en défense ; plusieurs furent tu les autres , abandonnant leur butin et demandant grâ se rendirent prisonniers. Les princes voisins, qui n toient point entrés dans la révolte , vinrent protes de leur soumission , et renouvelèrent leurs serme Julien se retira , après les avoir menacés d'une prom vengeance , s'ils se départoient de la fidélité qu'ils avoi jurée.

*Amm. l. 21.  
c. 5.  
Jul. ad Ath.  
et epist. 15,  
Lib. or. 12.  
Eunap. in  
Max.*

Revenu à Bâle , et persuadé que la diligence est principal ressort des entreprises hardies, et que d un péril inévitable le plus sûr est de l'affronter a délibérer, il résolut de se mettre en marche pour al au-devant de Constance. Il commença par consulter oracles. Il avoit fait venir en Gaule le grand-prê d'Eleusis : ce fut avec lui qu'il fit des sacrifices secr à Bellone. Son médecin Oribase , et un autre fanatic africain, nommé Evhémère, confidens de son apostas furent seuls admis à ces mystères. Tous les présages promettoient la sûreté et la gloire, s'il marchoit , e menaçoient de sa perte, s'il restoit dans la Gaule. Il félicita de cet heureux concert entre les conseils de dieux et ceux de son ambition : car ce prince n'è

ellement esclave de la superstition, qu'il ne sût s'en affranchir quand elle ne s'accordoit pas avec ses intérêts. Il avoit, ainsi que Jule César, l'esprit présent pour donner un tour avantageux aux plus faibles présages. Un jour qu'il s'exerçoit à Paris dans le Champ-de-Mars, son bouclier s'étant rompu en deux, l'anse lui resta seule dans la main : c'étoit là les plus fâcheux pronostics, et tous les spectateurs s'en voyoient alarmés. *Ne craignez rien*, leur cria-t-il, *ce que je tenois ne m'a pas échappé*. Se croyant sous la protection du ciel, il voulut éprouver l'attachement de ses soldats. Les ayant donc fait assembler, monta sur un tribunal, et, portant sur son front une confiance, après leur avoir rappelé de nouveaux triomphes et leurs exploits, il leur déclara qu'il alloit conduire aux extrémités de la Dace ; qu'ils ne renouvelleroient aucun obstacle dans leur passage par l'Illyrie ; que les premiers avantages leur en prépareroient de nouveaux, et régleroit leurs démarches. « Je me charge (ajouta-t-il) de veiller, selon ma coutume, à votre sûreté ; et de vous ménager les succès ; et si j'étois obligé de rendre compte de ma conduite à d'autres qu'à ma conscience, juge souverain et incorruptible de mes actions, je serai toujours prêt à justifier mes intentions et à prouver que je n'aurai rien entrepris que ce qui peut vous être utile. Assurez-moi par serment de votre fidélité ; et, soit en quittant ce pays, soit dans le voyage que nous allons faire, gardez-vous de donner sujet de plainte à aucun particulier. Souvenez-vous que ce qui fait votre gloire, ce n'est pas seulement d'avoir abattu tant d'ennemis, mais plus encore d'avoir rendu à ces provinces la paix, la sûreté et l'abondance. » L'armée reçut ces paroles comme celles d'un dieu ; l'ardeur étincelle dans les yeux ; tous, de concert, frappant leurs boucliers, s'écrient qu'ils sont prêts à marcher sous les auspices d'un si grand capitaine ; ils

le nomment *le favori des dieux, le vainqueur des et des nations*. Pour donner à leur serment la forme plus solennelle, ils lèvent leurs épées sur leurs têtes, prononçant les plus terribles imprécations, jurent en termes formels qu'ils s'exposeront pour tous les hasards, et à la mort même. Les officiers prêtent tous en particulier le même serment. Ces Hérules, Bataves, ces Gaulois, qui l'année précédente avoient refusé de passer les Alpes pour le service de Constantin, sont prêts à suivre Julien jusqu'au bout du monde. Seul Nébride, préfet du prétoire, fut assez hardi pour représenter qu'étant comblé des bienfaits de Constantin, il ne pouvoit engager sa foi contre le service de ce prince, et comme les soldats, irrités de sa résistance, menaçoient de l'égorger, il alla se jeter aux pieds de Julien, qui le couvrit de sa robe. Les soldats respectèrent cet acte. Nébride, étant retourné au palais avec Julien, se prosterna devant lui, demandant humblement, comme gage de sûreté, la permission de lui baiser la main. *Eh ! quel honneur réserverions-nous donc à nos amis* répartit Julien. *Retire-toi où tu jugeras à propos, ne te fera aucun mal*. Nébride se retira en Toscaue, dans ses terres.

*Amm. l. 21, c. 8.*  
*Zos. l. 5.*  
*Cellar. geog. l. 2, c. 5, art. 36.*

Salluste, cet ami fidèle, qui avoit été enlevé à Julien trois ans auparavant, étoit venu le rejoindre. Le nouveau empereur le laissa en Gaule avec la qualité de préfet du prétoire. Il le crut nécessaire dans cette province dont il étoit obligé de s'éloigner; et comme une des fonctions du préfet étoit de payer les troupes et pourvoir au soin des vivres, Julien enmena Germanicus qu'il chargea de ce détail. Il déclara Névitte général de la cavalerie, sans avoir égard à Gumoire, que Constantin avoit nommé, mais que Julien regardoit comme traître qui avoit manqué de foi à Vétranion son maître. Il donna la questure à Jovius, l'intendance du trésor à Mamertin, le commandement de sa garde à Dagalaïp



la distribution des emplois militaires, il ne confia que les services et la fidélité. Ses troupes ne montoient qu'à vingt-trois mille hommes; et comme il s'attendoit qu'elles ne parussent méprisables s'il les faisoit marcher en un seul corps d'armée, il les partagea en trois divisions, dans la vue d'en augmenter l'apparence, et de répandre plus de terreur. Le premier détachement partit sous la conduite de Jovin et de Jovius, avec l'ordre de traverser les contrées septentrionales de l'Italie; Névitte, à la tête de l'autre division, devoit aller par la Rhétie. Le rendez-vous fut marqué à Sirmium. Il leur recommanda de marcher avec diligence et conspection. Pour lui, il ne se réserva que trois cents hommes, avec lesquels il prit sa route par la route noire, nommée alors la forêt Marciane, et par les bords du Danube.

Les dispositions étant faites, Julien prit le chemin de la Pannonie. Constance avoit ordonné aux commandans des villes d'Italie situées au voisinage de la Gaule de garder tous les passages. Résolu de passer lui-même les Alpes pour aller chercher Julien, il avoit amassé sur la frontière une quantité immense de provisions. Les troupes de Julien se rendirent maîtres de ces magasins. Julien, étant arrivé au Danube, fit le reste du voyage sur le fleuve, partie en le côtoyant, tantôt sur les rives de l'empire, tantôt sur celles des barbares par des sentiers rudes et difficiles, évitant les grandes routes, de crainte d'y rencontrer des forces supérieures aux siennes. Son secret, la diligence, l'esprit de ressource, et l'habileté qu'il s'étoit faite de surmonter les plus grandes difficultés, le sauvèrent de tous les périls. Il s'assuroit de tous les passages du fleuve; il enlevait les postes des ennemis pendant la nuit; il leur donnoit le change par de fausses alarmes; dans le temps qu'on l'attendoit aux pieds des montagnes, il traversoit la plaine; il se faisoit ouvrir les portes des villes par persuasion, par force,

*Amm. l. 21,*

*C. C.  
Jul. ad Ath.*

*Mamert.*

*pan. c. 6, 7,*

*8, 15.*

*Lib. or. 10,*

*11, 12.*

*Greg. Naz.*

*or. 5.*

par ruse. On parle d'un stratagème qui le rendit maître d'une place forte que l'histoire ne nomme pas. Ayant surpris un corps d'ennemis, il fit revêtir de leurs armes et marcher sous leurs enseignes plusieurs des siens, qui furent reçus dans la place, et s'en emparèrent. Dans une autre occasion, six de ses soldats dans un défilé en mirent en fuite deux mille. Il marchoit lui-même à la tête de ses troupes, à pied, la tête nue, chargé de ses armes, couvert de sueur et de poussière. Sa marche étoit rapide; il n'avoit pas besoin d'envoyer dans les villes qui se trouvoient sur sa route pour y chercher de quoi fournir à la délicatesse de sa table; il vivoit de pain et d'eau comme le moindre soldat; il traversa ainsi toute la Pannonie. Quelque diligence qu'il fit, la renommée le devançoit; les peuples accouroient en foule sur son passage; il ne s'arrêtoit que pour faire lire de temps en temps à haute voix les lettres que Constance avoit écrites aux barbares: il en tira un très-grand avantage pour gagner les cœurs en sa faveur, et les soulever contre un maître cruel qui sacrifioit ses peuples à sa haine et à sa jalousie personnelle. En même temps il prodiguoit l'argent; il accordoit aux villes des exemptions et des privilèges. Il ne lui fallut que se montrer pour faire la conquête de la province. A la première nouvelle de cette invasion, Taurus avoit abandonné l'Italie, et, en passant par l'Illyrie, il avoit entraîné avec lui Florence. Tous deux, remplis d'épouvante, fuyoient avec précipitation vers Constantinople.

*Amm. l. 21.  
F. 9. 10.  
Zos. l. 5.*

Julien, le onzième jour de sa marche approchoit de Sirmium. Le comte Lucilien, qui commandoit dans la Pannonie, étoit alors campé près de cette ville. Il rassembloit les troupes des quartiers les plus voisins, et se préparoit à s'opposer à Julien. Ce prince ne lui en laissa pas le temps. Étant arrivé par le fleuve à Bononia, qui n'étoit qu'à dix-neuf milles de Sirmium, il débarqua sur le soir, et dépêcha aussitôt Dagalaïphe à la tête d'une troupe de cavalerie légère, avec ordre de lui ame-

ner Lucilien de gré ou de force. Celui-ci, qui le croyoit encore bien loin, dormoit tranquillement. A son réveil, il se voit environné de gens inconnus et armés, qui lui signifient les ordres de l'empereur. Plein de surprise et d'effroi, il prend le parti d'obéir. On le fait monter sur un méchant cheval, et ce général, naturellement fier, fut présenté à Julien comme un prisonnier du dernier ordre. Cependant le prince lui ayant permis de laisser sa robe, il revint peu à peu de sa frayeur, et s'enhardit jusqu'à lui représenter la témérité de son entreprise. *Gardez pour Constance vos sages avis*, lui répondit Julien avec un sourire amer; *ce n'est pas pour vous autoriser à me faire des leçons, c'est pour calmer vos craintes que je vous donne des marques de clémence*. Sur-le-champ Julien marche à Sirmium. C'étoit une capitale grande et peuplée, dont la possession lui répondoit de toute la province. Il y étoit si peu attendu, que la plupart des habitans, apprenant que l'empereur arrivoit, s'imaginèrent que c'étoit Constance. Il entra avant le jour dans les faubourgs, qui étoient fort étendus. La vue de Julien parut un prodige : on se rassure; l'allégresse succède à la surprise; les soldats de la garnison, les habitans courent au-devant de lui avec des flambeaux; ils sèment de fleurs son passage; ils le suivent au palais avec des cris de joie, et le nomment hautement *leur empereur, leur maître*. Le lendemain, Julien donna des courses de chars, où toute la ville fit éclater sa joie. Les troupes commandées par Névitte, qui avoient traversé la Rhétie, arrivèrent ce jour-là à Sirmium.

Le jour suivant Julien alla se saisir du pas de Sucques. C'est une gorge étroite entre le mont Hæmus et le mont Rhodope, dont les deux chaînes, après avoir embrassé la plus grande partie de la Thrace, viennent se rapprocher en cet endroit. Quoique les Romains eussent élargi ce passage, qui faisoit la communication de la Thrace et de l'Illyrie, il étoit encore très-aisé de le fermer et

d'y arrêter les plus fortes armées. La pente du côté de l'Illyrie est douce et facile ; mais du côté de la Thrace ce sont des précipices et des chemins impraticables. Du pied de ces montagnes s'étendent deux plaines immenses ; d'une part jusqu'aux Alpes Juliennes, de l'autre jusqu'au détroit de Constantinople et à la Propontide. Julien s'empara de ce passage important ; il y laissa un corps de troupes sous le commandement de Névitte , et se retira à Naïsse, pour y prendre des arrangemens conformes à l'état de ses affaires.

*Amm. l. 21,*

*Jul. ad Ath.*

*Lib. or. 12.*

*Jos. l. 3,*

Il appela auprès de lui l'historien Aurèle Victor ; celui même dont nous avons un abrégé d'histoire qui n'est pas sans quelque mérite. Il l'avoit vu à Sirmium, et il estimoit sa probité. Il lui donna le gouvernement de la seconde Pannonie, et il lui fit ériger une statue de bronze. Cet Aurèle fut dans la suite préfet de Rome. Depuis la fuite de Taurus et de Florence, Rome et toute l'Italie, la Macédoine et toute la Grèce s'étoient déclarées en faveur de Julien. Persuadé qu'il n'avoit plus de réconciliation à espérer, il ne ménagea plus Constance. Il s'empara des trésors du prince et des mines d'or et d'argent qui étoient ouvertes en Illyrie. Il écrivit au sénat de Rome une lettre remplie d'invectives si atroces contre Constance, que les sénateurs n'en purent entendre la lecture sans s'écrier : *Que Julien devoit plus de respect à celui à qui il étoit redevable de son élévation.* La mémoire de Constantin n'y étoit pas épargnée. Julien le traitoit de novateur, de destructeur des lois anciennes et des usages les mieux établis ; il l'accusoit d'avoir le premier avili les charges les plus éminentes, et le consulat même, en le prodiguant à des barbares ; reproche absurde, qui devoit retomber sur son auteur, comme le remarque Ammien Marcellin ; puisque dès l'année suivante il éleva au consulat Névitte, Goth de naissance, homme grossier, cruel, sans expérience, sans autre mérite que de s'être attaché à la fortune de Julien, et fort

inférieur en toute manière à ceux que Constantin avoit honorés de cette dignité. Il écrivit en même temps aux armées d'Italie pour leur recommander la garde des villes : il fit assembler sur les côtes de Sicile un grand nombre de troupes qui devoient passer en Afrique à la première occasion. Il dépêcha des couriers dans toute la Grèce. Corinthe, Lacédémone, Athènes, reçurent des manifestes de sa part. Nous avons celui qu'il adressa aux Athéniens ; c'est une longue apologie dans laquelle il développe dès l'origine toutes les injustices de Constance à son égard ; il y proteste qu'il est encore disposé à se contenter de ce qu'il possède, si Constance veut entendre à un accommodement ; mais que, plutôt que de se livrer à la discrétion d'un ennemi implacable, il est déterminé à périr les armes à la main, si c'est la volonté des dieux.

Le paganisme se montre à découvert dans cette pièce. Julien avoit enfin levé le masque en entrant dans l'Illyrie ; il ouvroit les temples que Constantin et Constance avoient fermés ; il les ornoit d'offrandes ; il immoloit des victimes et exhortoit les peuples à reprendre le culte des dieux de leurs pères. Les Athéniens furent les premiers à signaler leur attachement à l'idolâtrie ; ils s'empressèrent de rouvrir le fameux temple de Minerve et ceux des autres divinités ; ils firent couler le sang des victimes dont leur terre paroissoit altérée. Une contestation survint entre les familles sacerdotales partageoit toute la ville. Le nouvel Auguste, idolâtre dévot, qui s'étoit follement proposé d'épurer le paganisme en y appliquant les maximes vraiment divines de la religion chrétienne, écrivit aux Athéniens pour faire cesser cette division ; il leur manda que la paix et la concorde étoient le plus agréable sacrifice qu'ils pouvoient offrir aux dieux.

Nâisse fut bientôt remplie d'une multitude de députés : bientôt les provinces et les villes se ressentirent des libéralités de leur nouveau maître. Les Dalmates et les

*Lib. 61. 12.  
Till. sur Ju-  
lien, not. 4.*

*Ann. l. 21,  
c. 12.  
Hamert.  
pan. c. 9.  
Zos. l. 5.*

Epirotes furent déchargés des impositions excessives dont ils étoient accablés. Nicopolis, bâtie autrefois par Auguste comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée près d'Actium, se releva de ses ruines : les jeux qu'on y avoit célébrés tous les cinq ans, mais qui étoient depuis long-temps interrompus, furent renouvelés. Athènes et Eleusis recouvrèrent leur ancienne splendeur. Les ordres de Julien sembloient répandre dans toutes parts le mouvement et la vie ; on voyoit réparer les murailles des villes, les aqueducs, les places, les gymnases. On instituoit de nouvelles fêtes en l'honneur de celui qui rétablissoit les anciennes. Tant d'affaires publiques ne l'empêchoient pas de vaquer à celles des particuliers ; il écoutoit leurs plaintes ; il jugeoit leurs différends, surtout ceux où il s'agissoit de privilèges contestés par les communautés des villes à quelqu'un de leurs citoyens. On remarqua qu'il poussoit trop loin le système de réduire tout au droit commun, et qu'il favorisait l'ordre municipal souvent même aux dépens de la justice.

*Amm. l. 21, c. 12, et ibi Vales.*

*Mamert. pan. c. 14, 15. Till. art. 60.*

Rome manquoit de vivres. Gaudence, qui tenoit l'Afrique au nom de Constance, avoit envoyé à Constantinople la flotte de Carthage chargée du blé destiné à la provision de Rome. Les Romains s'en plaignirent à Julien ; ils accusoient les commandans des côtes d'avoir par leur négligence, laissé perdre un convoi si important. *Il n'est pas perdu pour nous*, dit Julien en souriant, *puisqu'il est à Constantinople*. Il se flattoit d'être incessamment maître de cette ville. En même temps il fit acheter à ses dépens et transporter à Rome une grande quantité de grains. Quatre sénateurs romains des plus considérables, entre lesquels étoient Symmaque et Maxime, avoient été députés à Constance par le sénat : ils revenoient d'Antioche, où Symmaque s'étoit acquis une estime générale par sa vertu et par son éloquence : ils trouvèrent Julien en Illyrie. Ce prince

combla d'honneurs; et pour donner une marque de distinction à Maxime, neveu de Vulcatius Rufinus, qui avoit été oncle de Gallus, il le nomma préfet de Rome en la place de Tertullus. Sous ce préfet on vit renaître l'abondance, et le peuple de cette ville tumultueuse n'eut plus d'occasion de se livrer à son impatience naturelle. Le nouvel empereur, pour augmenter la confiance de son parti en faisant paroître la sienne, se comporta en maître de l'empire: il désigna consuls pour l'année suivante Mamertin et Névitte. Le premier venoit de remplacer Florence dans la dignité de préfet du prétoire d'Illyrie.

Julien travailloit à réunir autour de lui les garnisons de Pannonie, d'Illyrie et de Moésie, lorsqu'il apprit une révolte capable de traverser ses projets. Il avoit trouvé à Sirmium deux légions de Constance et une cohorte de sagittaires. Comme il ne comptoit pas assez sur leur fidélité pour les incorporer à son armée, il les envoya en Gaule, sous prétexte que cette province avoit besoin de leur secours. Ces troupes ne s'éloignoient qu'à regret; elles se rebutoient de la longueur du voyage, et redoutoient les Germains, contre lesquels on alloit les employer. Un commandant de cavalerie, nommé Nigrin, né en Mésopotamie, esprit remuant et séditieux, chercha de les aigrir. Lorsqu'elles furent arrivées à Aquilée, elles s'emparèrent de la ville, forte par son assiette et par ses murailles; et, de concert avec les habitants encore attachés au nom de Constance, elles fermèrent les portes, mirent en état de défense les tours et les remparts, et firent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir leur révolte. Un pareil exemple pouvoit devenir contagieux pour toute l'Italie. D'ailleurs la porte d'Aquilée fermoit à Julien le passage des Alpes italiennes, et le privoit des secours qu'il attendoit de ce côté-là. Il résolut donc de reprendre au plus tôt cette place. Il envoya ordre à Jovin, qui venoit de passer les

*Amm.* l. 21, c. 11, 12. c. 6.  
*l.* 22, c. 8.  
*Zos.* l. 3.

Alpes avec sa division, et qui n'étoit encore que dans Norique, de retourner sur ses pas, et d'attaquer Agnib. Il lui commanda aussi d'arrêter et d'employer avec ses troupes les divers détachemens qui venoient successivement de la Gaule pour joindre l'armée. Le siège fut long, et la ville ne se rendit que deux mois après le mort de Constance. Mais, pour ne pas diviser un événement de cette espèce, je vais en raconter toute la suite.

L'armée s'étant campée sur deux lignes autour de la ville, on tenta d'abord dans une conférence de ramener les assiégés à l'obéissance. Les deux partis se séparèrent avec plus d'aigreur qu'auparavant. Le lendemain au point du jour, l'armée sort du camp; les assiégés paroissent sur les murs en bonne contenance, et les deux partis se défient par de grands cris. Les assiégeans s'approchent, couverts de madriers et de claies, et portant des échelles. Ils sapent les murs; ils montent à l'escalade: mais les pierres et les javelots écrasent, renversent, percent les premiers; les autres fuient et entraînent ceux qui les suivent. Ce succès encourage les assiégés; ils préviennent tous les dangers avec une vigilance infatigable. Le terrain ne permettoit ni de faire avancer des béliers, ni d'établir des machines, ni de creuser des souterrains. Le Natison baignoit la ville à l'orient. Jovin crut pouvoir en profiter. Il joignoit ensemble trois grosses barques, y élevoit des tours de bois plus hautes que celles de la ville, et les faisoit ensuite approcher du mur. Alors les soldats postés sur le haut de ces tours accabloient de traits et de javelots les défenseurs des murailles, tandis que d'autres soldats placés sur des étages inférieurs s'efforçoient, à l'aide de leurs ponts levans, les uns de sauter sur le mur, les autres de percer les tours de la ville et de s'y ouvrir un passage. Cette tentative fut encore inutile. Les traits enflammés qu'on lançoit sur les tours des assiégeans y mettoient le feu. Le poids des soldats dont elles étoient chargées, et qu'



· éviter les flammes , se portoient tous en arrière ,  
aisant pencher, elles se renversoient dans le fleuve ;  
s pierres et les dards achevoient de tuer ceux qui  
ppoient des flammes et des eaux. Les attaques con-  
trent avec aussi peu de succès. Le fossé étoit bordé  
e fausse braie : c'étoit une palissade appuyée d'un  
de gazon , qui servoit de retraite aux assiégés dans  
; fréquentes sorties. Les assiégeans, rebutés d'une si  
âtre résistance , changèrent le siège en blocus. Ils  
inrent même à ne laisser dans le camp que les sol-  
nécessaires à la garde ; les autres alloient piller les  
pagnes voisines , et devenoient de jour en jour plus  
seux et plus indisciplinés. Julien avoit rappelé  
in pour l'employer ailleurs. Le comte Immon ,  
l avoit chargé de la conduite du siège , l'avertit de  
ésordre. Pour ne pas perdre tout à la fois les légions  
assiégeoient et celles qui étoient assiégées , Julien  
oya le général Agilon , alors en grande réputation  
robité et de valeur , afin de déterminer les assiégés  
rendre , en leur apprenant la mort de Constance.  
nt son arrivée , Immon tenta encore de réduire les  
itans par la soif : il fit couper les canaux des aqué-  
s et détourner le cours du fleuve. Les assiégés pour-  
ent à cette incommodité ; ils eurent recours à quelques  
s qu'ils avoient dans la ville , et dont on distribuoit  
par mesure. Enfin Agilon arriva. S'étant appro-  
des murailles, il annonça que Constance étoit mort,  
ue Julien étoit paisible possesseur de tout l'em-  
e. On refusa d'abord de le croire , et on ne lui ré-  
dit que par des injures. Mais quand il eut obtenu  
re introduit dans la ville avec promesse qu'il ne lui  
ait fait aucune insulte , et qu'il eût confirmé par ser-  
it ce qu'il annonçoit , alors les habitans ouvrent leurs  
es , ils protestent qu'ils sont soumis à Julien ; ils se  
ulpent en chargeant Nigrin et quelques autres, qu'ils  
ent entre les mains du comte. Ils demandent même

leur supplice , comme une réparation de tant de maux que ces esprits séditieux avoient attirés sur leur ville. Quelques jours après , la cause ayant été mûrement examinée , Nigrin fut condamné par la sentence de Mamertin à être brûlé vif , comme le premier auteur de la rébellion. Deux sénateurs , nommés Romule et Saboste eurent la tête tranchée. On fit grâce aux autres , et Julien fut bien aise d'adoucir par cet exemple de clémence le spectacle des rigueurs qu'il exerçoit dans le même temps sur les ministres de Constance.

*Amm. l. 21. c. 12, 15, et l. 22, c. 1, 2. Lib. or. 12. Eos. l. 5.* Pendant que la révolte d'Aquilée lui faisoit craindre la perte de l'Occident , les nouvelles qu'il recevoit de l'Orient ne lui causoient pas de moindres alarmes. Constance étoit en marche ; et le comte Marcien , ayant rassemblé les divers corps de troupes répandus dans la Thrace , approchoit du pas de Sucques avec des forces capables de disputer le passage. Julien , dans cet embarras , consultoit les augures et les aruspices ; mais leurs pronostics , toujours équivoques , le laissoient dans une cruelle incertitude. Un orateur gaulois nommé Aprunculus , qui fut depuis gouverneur de la province narbonnoise , vint lui annoncer la mort de Constance ; il en avoit vu , disoit-il , des signes certains dans les entrailles d'une victime. Cette prédiction ne rassura pas Julien ; il se défioit de la flatterie. On rapporte un trait plus frappant , s'il est véritable. On dit que , dans le même moment que Constance expiroit en Cilicie , l'échuyer qui donnoit la main à Julien pour monter à cheval étant tombé par terre , le prince s'écria : *Voilà celui qui m'aidoit à monter renversé lui-même.* Mais ce présage avoit encore besoin d'être réalisé par l'événement , et toutes ces conjectures balançoient ses inquiétudes sans être capable de les dissiper. Enfin il vit accourir à lui une troupe de cavaliers , à la tête desquels étoient deux comtes , Théolaïphe et Aligilde ; on le avoit dépêchés de Constantinople pour lui faire savoir

que Constance n'étoit plus , et que tout l'Orient reconnoissoit Julien pour seul empereur. Voici de quelle manière ce prince avoit fini ses jours. .

La présence de Sapor, qui menaçoit à tous momens de passer le Tigre , retenoit Constance en Mésopotamie, lorsqu'il reçut la nouvelle de la marche de Julien. Il en fut d'abord alarmé ; mais il ne perdit pas courage. Il se détermina , de l'avis de son conseil , à détacher une partie de ses troupes, et à les faire transporter en Thrace, sur les voitures publiques , pour arrêter les progrès du rebelle. Elles étoient sur le point du départ, lorsqu'on vint l'avertir que le roi de Perse avoit enfin pris le parti de retourner dans ses états. Constance , à cette nouvelle, reprend le chemin d'Antioche. Etant arrivé à Hiéraphe, il assemble ses soldats ; et , faisant un effort sur lui-même pour prendre un air d'assurance, il leur parle en ces termes : « Depuis que je tiens le gouvernail de l'empire j'ai sacrifié tout, jusqu'à mon autorité même, à l'intérêt public, et je me suis fait une étude de me plier aux circonstances. Le succès n'a pas répondu à la droiture de mes intentions , et je me vois aujourd'hui obligé de vous faire l'aveu de mes fautes : elles ne sont , à vrai dire , que les effets d'une bonté qui méritoit bien d'être plus heureuse. Dans le temps que l'Occident étoit troublé par la révolte de Magnence , qui a succombé sous votre valeur , j'ai conféré la puissance de César à mon cousin Gallus , et je l'ai chargé de la défense de l'Orient. Je ne rappelle point ici ses excès ; les lois qu'il avoit violées ont été forcées de le punir. C'étoit pour nous un souvenir affligeant ; et plût au ciel que la fortune , jalouse de notre repos, se fût contentée de cette épreuve ! Elle nous porte aujourd'hui une atteinte encore plus fâcheuse , mais dont la providence divine et votre bravoure sauront bien nous défendre. Julien , à qui j'ai confié le soin de la Gaule tandis que vous étiez occupés avec moi à

« couvrir l'Illyrie , enorgueilli de quelques avantages  
 « remportés sur des barbares sans discipline et presque  
 « sans armes, et soutenu d'une poignée de troupes étrangères , dont la brutalité et l'aveugle audace font toute  
 « la valeur , a juré la perte de l'état. Mais la majesté de  
 « l'empire , et la justice , qui en est le plus ferme appui,  
 « toujours prête à punir de si noirs forfaits , détruiront  
 « bientôt ces projets d'une ambition criminelle. C'est la  
 « confiance que m'inspirent 'et ma propre expérience  
 « et les exemples des siècles passés. Prêtons nos bras à  
 « la vengeance divine : courons étouffer le monstre de  
 « la guerre civile avant qu'il ait eu le temps de s'accroître.  
 « Ne doutez pas que l'Être souverain , toujours ennemi  
 « des ingrats , ne combatte à votre tête , et qu'il  
 « ne fasse retomber sur ces séditeux tous les maux dont  
 « ils osent menacer leurs bienfaiteurs. Déjà vaincus par  
 « leur propre conscience , ils ne pourront soutenir vos  
 « regards , ni le cri de bataille qui leur reprochera leur  
 « perfidie. » Ce discours , animé par la colère , la fit passer  
 dans tous les cœurs. Tous s'écrient qu'ils sont prêts à  
 sacrifier leur vie ; qu'on les conduise promptement contre  
 les rebelles. L'empereur fit aussitôt partir Gumoaire  
 avec une troupe d'auxiliaires pour se joindre à Marcien  
 et fermer le passage de Sucques du côté de la Thracie.  
 Il choisissoit cet officier par préférence , parce qu'il  
 étoit ennemi personnel de Julien , qui l'avoit traité avec  
 mépris. Il continua sa marche vers Antioche avec le  
 reste de son armée.

*Amm. l. 21,  
 c. 14, 15.*

*Ath. de syn.  
 Greg. Naz.  
 or. 31.*

*Vict. epit.*

*Eutr. l. 10.*

*Hier. chron.*

*et epist. 5.*

*Idore.*

*Soc. l. 2, c.*

*47.*

Quelque assurance que témoignât Constance , il n'étoit  
 pas sans alarme. Un pressentiment secret sembloit l'avertir  
 que sa fin étoit prochaine. Il confia , dit-on , à ses  
 amis les plus intimes , qu'il ne voyoit plus auprès de  
 lui je ne sais quel fantôme qui avoit coutume de l'accompagner.  
 C'étoit , selon Ammien Marcellin , son génie tutélaire ,  
 qui avoit pris congé de lui ; ou plutôt c'étoit la chimère  
 d'un esprit naturellement foible et troublé.

ar de sombres inquiétudes. A peine étoit-il rentré *Theod. l. 2,*  
 Antioche, qu'ayant fait à la hâte les préparatifs *c. 52.*  
 l'expédition, il se pressa d'en sortir. L'automne *Soz. l. 5, c. 1*  
 rt avancée; les officiers n'obéissoient qu'en mur- *Philost. l. 6,*  
 t. Il donna ordre à Arbétion de prendre les devans *c. 5.*  
 s troupes légères. A trois milles d'Antioche, près *Zon. t. 2,*  
 bourg nommé Hippocéphale, il trouva sur son *p. 22.*  
 n, au point du jour, le cadavre d'un homme qu'on *Chron. Alex.*  
 égorgé la nuit précédente. Ce présage l'effraya. *Theoph. p.*  
 arrivé à Tarse, il sentit les premiers accès d'une *39.*  
 légère, qu'il crut pouvoir dissiper par le mouve- *Cedren. t. 1,*  
 du voyage; et il gagna par des chemins montueux *p. 303.*  
 ficiles une bourgade nommée Mopsucrènes, au *Cellar. geog.*  
 la mont Taurus, sur les confins de la Cilicie et de *l. 3, c. 8,*  
 ppadoce. Le lendemain il se trouva trop foible pour *art. 22.*  
 uer sa marche. La fièvre devint si ardente, que *Till. not. 52.*  
 on corps en étoit embrasé. Destitué de secours et de  
 des, il s'abandonna aux larmes et au désespoir.  
 ien Marcellin prétend qu'ayant encore toute sa  
 n, il désigna Julien pour son successeur. Quelques  
 rs chrétiens rapportent que, dans ses derniers mo-  
 s, tremblant à la vue du jugement de Dieu, il se  
 tit de trois choses : d'avoir versé le sang de ses  
 bes, d'avoir donné à Julien la qualité de César, et  
 tre livré à l'hérésie. Ces faits sont fort incertains;  
 it que la renommée se plaît à charger la mort des  
 es de circonstances extraordinaires. Saint Ambroise  
 n'il mourut dans l'impénitence, et que, se voyant  
 de sa fin, il se fit baptiser par Euzoïus, fameux arien,  
 évêque d'Antioche. Selon d'autres auteurs, il reçut  
 ptême à Antioche avant son départ. Après avoir  
 u par la bouche une grande quantité de bile noire,  
 mba dans une longue et douloureuse agonie, dans  
 lle il expira le troisième de novembre, ayant vécu  
 ante-quatre ans deux mois et vingt-deux jours, et  
 é, depuis la mort de son père, vingt-quatre ans

cinq mois et douze jours. Il laissoit enceinte sa femme Faustine : elle accoucha d'une fille, qui fut nommée Constantie, et mariée à l'empereur Gratien.

*Amm. l. 21,*  
*c. 16.*  
*Lib. or. 14.*  
*Them. or. 4.*  
*Vict. epit.*  
*Eutr. l. 10.*  
*Zon. t. 2,*  
*p. 22.*

Ce prince n'est mémorable que par la qualité de de Constantin. S'il est vrai qu'il ait été l'auteur du massacre de ses proches, cette action horrible est le seul trait de vigueur qui se rencontre dans toute sa vie. Le reste n'est que foiblesse. On n'y voit que vanité, jalousie, et une légèreté qui le rendoit l'esclave de ses femmes, de ses flatteurs, de ses eunuques, et le jouet des ariens ; indifférence pour le mérite, insensibilité à l'égard des provinces accablées, dont les plaintes ne réveillèrent jamais ; une timidité et une défiance qui portèrent souvent à la cruauté. Au travers de tant de défauts on aperçoit quelques-unes de ces vertus qui peuvent s'assortir avec la médiocrité du génie ; il fut sobre : aussi fut-il rarement malade ; mais toutes ses maladies furent dangereuses. Il dormoit peu ; sa chasteté fut irréprochable. Il maintenoit avec soin la subordination entre les officiers et la distinction entre les dignités civiles et militaires, dont il vouloit que les fonctions fussent exactement séparées. Il se faisoit une loi de ne donner les premières charges du palais qu'à ceux qui avoient passé par les grades inférieurs. Il récompensoit assez libéralement les services, et se rendoit peu des injures personnelles. On dit que les habitants d'Edesse ayant, dans une sédition, abattu et traité d'outrage une de ses statues, en criant que celui dont la statue méritoit un tel affront n'étoit pas digne de régner, il ne tira aucune vengeance de cette insolence criminelle. Naturellement porté à rendre justice, il commît de grandes injustices sans nombre, toujours trompé par ses conseillers, ou aveuglé par ses soupçons. Il avoit quelque teinture des belles-lettres, et on l'y auroit cru plus habile s'il n'eût pas succombé à la tentation de faire de mauvais vers. Il établit à Constantinople une bibliothèque

at il donna le soin à un intendant. Il acheva les murailles de cette grande ville; il rebâtit plusieurs édifices qui commençoient à tomber en ruine. Il décoroit les villes avec magnificence; il y attachoit des revenus considérables, et traitoit les évêques ariens avec beaucoup de respect; mais les prélats catholiques n'éprouvoient de sa part que des rigueurs.

Comme il est plus aisé d'établir des lois pour les autres que de s'en imposer à soi-même, il fit plusieurs lois utiles pendant les sept dernières années de son règne. Nous allons rassembler ici les plus importantes de celles que nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler. Il fut surpris qu'il prendroit connoissance des jugemens rendus par le préfet de Rome et par les proconsuls quand il étoit averti que les parties n'auroient osé en appeler. Il donna de punition les juges qui négligeroient ou différoient d'exécuter les rescrits du prince. La jurisprudence avoit souvent varié au sujet des biens de ceux qui étoient condamnés à mort: tantôt on les avoit laissés à leurs héritiers; tantôt ils avoient été saisis au profit du prince. Constance ordonna d'abord qu'ils passeroient aux héritiers jusqu'au troisième degré; deux ans après, son caractère s'aigrissant de plus en plus par la malignité des délateurs, il décida par une loi contraire que ces biens seroient confisqués. Il permit de révoquer les donations faites au prince par testament; jusqu'alors la flatterie dictoit ces testamens, et une crainte servile les avoit rendus irrévocables. L'empereur Sévère avoit ordonné que les mères veuves qui négligeroient de faire nommer des tuteurs à leurs enfans seroient privées de leur héritage; Constance renouvela cette loi. Souvent les pères, en mariant leurs filles, les avantageoient au préjudice des autres enfans, et les veuves qui se remarioient frustraient les enfans du premier lit; il remédia par deux lois à ces injustices. Ce prince estimoit les lettres: il veut qu'on lui fasse connoître les officiers subalternes qui se

*Cod. Theod.*  
1, tit. 2, leg.  
5.

*Lib. 2, tit.*  
21, leg. 1, 2,  
et *ibi* God.

*Lib. 3, tit.*  
18, leg. unic.  
et *ff. l.* 25;

*tit. 6, leg. 2.*  
*Lib. 6, tit.*

29, leg. 1, 2,  
3, 4, 5, et  
*ibi* God.

*Lib. 8, tit.*  
1, leg. 3.

*Lib. 9, tit.*  
25, leg. 1, et  
*tit. 42, leg.*

2, 5, 4, et *ibi*  
God.

*Lib. 10, tit.*  
20, leg. 2, 6,  
7, 8, 9, et

*ibi* God.  
*Lib. 11, tit.*

24, leg. 1, et  
*tit. 34, leg.*

2.  
*Lib. 15, tit.*

5, leg. 9.  
*Lib. 14, tit.*

1, leg. 1, et  
*ibi* God.

*Lib. 15, tit.*  
12, leg. 2.

*Cod. Just.*  
l. 6, tit. 22,

leg. 6.  
*Lib. 12, tit.*

1, leg. 4.  
*Lib. or. 12.*

*Aurel. Vict.*  
*in Gallien. et*

*Dioclet.*  
*M. l'abbé de*

*La Bléterie,*

*vie de Julien,*  
*l. 2, p. 140.*  
*Xenoph. in*  
*Cyrop.*

distinguent par leurs connoissances ou par leur éloquence, afin de les avancer. Il défendit, sous peine capitale, de refondre la monnoie, ni d'en faire commerce en la changeant contre la monnoie étrangère : *Elle ne doit pas être*, dit-il, *une marchandise, mais le prix des marchandises.* Pour empêcher toute fraude sur cet article, il fixa la somme qu'il seroit permis aux marchands de porter pour les frais de leurs voyages. Tout commerce étranger ne devoit se faire que par échange, afin que les espèces marquées au coin du prince ne sortissent pas de l'empire. Il condamna à une amende de dix livres d'or ceux qui oseroient troubler en aucune manière la navigation des vaisseaux qui apportoit à Rome le blé de Carthage. Les terres de l'Afrique et de l'Egypte étoient taxées à une certaine quantité de blé qu'elles devoient fournir pour la provision de Rome et de Constantinople. Les propriétaires cherchoient à s'attacher à des personnes constituées en dignité, qui avoient le privilège d'affranchir leurs biens de cette obligation ; par ce moyen ils s'en exemptoient ; et tout le poids de cette charge reomboit sur les autres habitans. Constance, instruit de cet abus, ordonna que ces patrons frauduleux seroient forcés à contribuer en la place de leurs prétendus cliens. Il y avoit des manufactures établies pour fabriquer les étoffes qui servoient à l'habillement des soldats, auxquels on délivroit les habits à l'entrée de l'hiver ; on choisissoit pour ce travail les ouvriers les plus habiles, qui étoient attachés à ces manufactures à titre de servitude. Les particuliers les débauchent souvent pour les employer à leur service : Constance défendit, sur peine de cinq livres d'or, d'en recéler aucun. Cette fraude ne laissa pas de subsister, comme on le voit par plusieurs lois des empereurs suivans. Les commis chargés de la subsistance des troupes s'enrichissoient aux dépens des soldats ; cette fonction étoit depuis longtemps décriée et toujours recherchée ; ils étoient comp-



tables, et même assujettis à la question, si leurs comptes n'étoient pas en règle; mais ils obtenoient par argent et par intrigues des dignités qui les exemptoient de la torture: Constance leur enleva cette ressource d'impunité en les déclarant incapables de posséder aucune charge jusqu'à l'apurement de leurs comptes. Constantin n'avoit pu abolir à Rome les spectacles des gladiateurs; les soldats et les gardes mêmes du prince, accoutumés à manier les armes, se louoient volontiers pour ces combats cruels: Constance leur défendit cet infâme trafic de leur propre sang; il condamna à six livres d'or ceux qui les y engageroient; et s'ils se présentoient d'eux-mêmes, il ordonna de les charger de chaînes et de les remettre entre les mains de leurs officiers. Pour maintenir l'honneur des dignités, et les sauver de l'avilissement où elles ne manquent pas de tomber quand l'argent seul y donne entrée, il en interdit l'accès aux marchands, aux monétaires, aux commis, aux stationnaires (c'étoient de bas-officiers destinés à observer les délinquans dans les provinces et à les dénoncer aux juges), en un mot, à tous ceux qui exercent ces professions, ces emplois qu'on ne recherche que pour le profit. Il ordonna d'écarter des charges ces sortes de gens et de les renvoyer à leur premier état. Les empereurs précédens avoient établi une sorte d'officiers publics pour avoir soin de faire transporter les blés nécessaires à la nourriture des armées, ou de recueillir les sommes d'argent qu'on exigeoit quelquefois au lieu de blé. Ces officiers portoient pour cette raison le nom de *frumentaires*. Comme leur fonction les obligeoit de parcourir les provinces, les princes se servirent d'eux comme d'autant de courriers et d'espions pour porter et exécuter leurs ordres, rechercher, arrêter, et quelquefois même punir les criminels, et pour donner avis à l'empereur de tout ce qui se passoit contre son service dans toute l'étendue de l'empire. Il leur arriva ce qui ne

manque jamais d'arriver à des hommes de néant honorés de la confiance de leur maître : ils en abusèrent ; leurs calomnies et leurs rapines les rendirent si odieux, que Dioclétien fut obligé de les supprimer. Il est difficile à ceux qui gouvernent de se détacher tout-à-fait d'un usage même dangereux, quand il paroît propre à les soulager dans les soins du gouvernement ; les bons princes se flattent d'en écarter les abus ; les méchants ne considèrent que leur propre commodité. Ces délateurs en titre d'office reparurent bientôt sous un autre nom qui exprimait mieux leur destination : on les appela *curieux* ; ils se nommoient eux-mêmes *les yeux du prince*, titre qui avoit été honorable en Perse dès le temps de Cyrus. Ceux-ci n'avoient pas le pouvoir d'exécuter ni même d'arrêter les criminels ; ils ne pouvoient que les dénoncer aux magistrats ; ce qui leur étoit commun avec les *stationnaires* : ils furent de plus chargés d'empêcher l'exportation des marchandises, qu'il n'étoit pas permis de faire sortir de l'empire, et de veiller à la conservation des postes et des voitures publiques. Constance les choisissoit entre ceux qu'on appeloit les *agens* de l'empereur. Sous un règne aussi foible, ils s'érigèrent bientôt en tyrans, surtout dans les provinces éloignées ; ils mettoient à contribution le crime et l'innocence ; point de coupable qui ne pût à force d'argent se procurer l'impunité ; point d'innocent qui ne fût réduit à se racheter de leurs calomnies. Constance fit plusieurs lois pour retenir dans de justes bornes cette inquisition d'État. La facilité de s'enrichir les avoit multipliés ; il les réduisit à deux pour chaque province. Julien fit mieux ; il abolit entièrement cet office ; mais on le vit renaitre sous ses successeurs.

## LIVRE DOUZIÈME.

## JULIEN.

La mort de Constance étoit un événement si imprévu et si heureux pour le nouvel empereur, que la plupart des amis de Julien n'osoient le croire. C'étoit, à leur avis, une fausse nouvelle, par laquelle on vouloit endormir sa vigilance et l'attirer dans un piège. Pour vaincre leur défiance, Julien leur mit sous les yeux une prédiction plus ancienne qui lui promettoit la victoire sans tirer l'épée. Cette prétendue prophétie, qui pour des esprits raisonnables auroit eu besoin d'être confirmée par le fait, y servit de preuve. Julien, exercé depuis long-temps à prendre toutes les formes convenables aux circonstances, n'oublia pas de se faire honneur en versant quelques larmes, que ses panégyristes ont soigneusement recueillies : il recommanda qu'on rendît au corps de Constance tous les honneurs dus aux empereurs : il prit l'habit de deuil ; il reçut avec un chagrin affecté les témoignages de joie de toutes ses légions, qui le saluèrent de nouveau du titre d'Auguste. Il marcha aussitôt, traversa sans obstacle le défilé de Sucques, passa par Philippopolis, et vint à Héraclée. Tous les corps de troupes envoyés pour lui disputer les passages se rangeoient sous ses enseignes ; toutes les villes ouvroient leurs portes et reconnoissoient leur nouveau souverain. Les habitants de Constantinople vinrent en foule à sa rencontre. Il y entra le onzième de décembre, au milieu des acclamations du peuple qui, se mêlant parmi ses soldats, le considéroit avec des transports d'admira-

AN. 361.

Ann. l. 2.

c. 2.

Lib. or.

Mame.

pan. c. 27.

Idace.

Zos. l. 3.

Soc. l. 3.

Zon. t. 2.

24.

tion et de tendresse. On se rappeloit qu'il avoit reçu dans cette ville la naissance et la première nourriture : on comparoit avec sa jeunesse, avec son extérieur, qu'il n'annonçoit rien de grand, tout ce qu'il avoit publié de lui la renommée, tout ce qu'on voyoit exécuté ; tant de batailles et de victoires ; la rapidité d'une marche pénible, surmontée de périls et d'obstacles qui n'avoient fait qu'accroître ses forces ; la protection divine qui le mettoit en possession de l'empire sans qu'il en coûtât une goutte de sang. Le concours de tant de circonstances extraordinaires frappoit tous les esprits : on formoit plus heureux présages d'un règne qui s'étoit annoncé par tant de merveilles.

*Ann. l. 25,  
c. 4.*

Ses officiers et ses soldats, témoins de la conduite qu'il avoit tenue dans la Gaule, confirmoient ces belles espérances ; ils promettoient un empereur égal aux Titus, aux Trajans, aux Antonins : ils ne cessoient de louer sa tempérance, sa justice, sa prudence et son courage ; ils le représentoient sobre, chaste, vigilant, infatigable, affable sans bassesse, gardant sa dignité sans orgueil, montrant dans la plus vive jeunesse toute la maturité d'un vieillard consommé dans les affaires ; plein d'équité et de douceur, même à l'égard de ses ennemis, sachant allier la sévérité du commandement avec une bonté paternelle ; détaché des richesses, des plaisirs, lui-même ; ne vivant, ne respirant que dans ses sujets, dont il partageoit tous les maux pour leur communiquer tous ses biens. Ils racontaient ses combats : combien de fois l'avoient-ils vu, soldat en même temps que capitaine, tantôt attaquer l'épée à la main les plus redoutables ennemis, tantôt arrêter la fuite des siens, leur opposant sa personne, et toujours déterminer la victoire autant par ses actions que par ses ordres ! Ils relevoient son habileté dans les campemens, dans les sièges, dans la disposition des batailles ; la force de ses paroles, et plus encore de ses exemples, capables d'

ir les plus extrêmes fatigues et d'inspirer le courage dans les plus grands périls ; sa libéralité qui ne laissoit de trésors que ceux qu'il avoit placés entre les mains de ses peuples. Quel bonheur pour l'empire, il alloit répandre les mêmes biens qu'il avoit prodigués à la Gaule ! Ces éloges étoient véritables ; et il faut avouer que , si l'on retranche la superstition et la bizarre affectation de philosophie, Julien fut le plus grand des empereurs les plus accomplis. Mais il paroît que tant de qualités brillantes étoient accompagnées au théâtre , et qu'elles n'avoient pour la plupart d'autre source que la vanité, et peut-être la haine qu'il avoit à Constance ; et je ne sais si l'on ne peut pas dire qu'il doit à ce prince presque toutes ses vertus , et tous ses malheurs. Son antipathie pour le meurtre de sa famille l'éloigna de tous les vices de Constance : il n'en falloit guère davantage pour faire un prince. Les faits justifient ce que j'avance. Sa conduite équivoque dans la rébellion le rend d'abord suspect ; la guerre ouverte qu'il entreprit ensuite contre l'empereur démasque son infidélité et son ambition ; et l'il déclara au christianisme montre une malice et une cruauté, qui se portoit à la cruauté quand elle en avoit à éviter le reproche ; enfin son expédition contre les Perses, en lui laissant la gloire du courage , lui enlève entièrement le mérite de la prudence.

Le premier soin de Julien fut de rendre à son père les devoirs funèbres. Le corps de Constance, enlevé et enfermé dans un cercueil, étoit parti pour l'Asie, suivi de toute l'armée. Jovien, capitaine des gardes, assis dans le char funèbre, représentoit l'empereur. On lui adressoit les honneurs qu'on étoit accoutumé de rendre au souverain quand il tra- versoit les provinces. Les députés des villes se rendoient au passage : on lui offroit l'essai du blé déposé dans les magasins pour la subsistance des troupes ; on lui pré-

Amm. l. 21,

c. 16.

Lib. or. 12.

Greg. or. 4.

Mainert.

pan. c. 3, 27.

Soc. l. 3, c.

1.

Philost. l. 6,

c. 6.

Zon. c. 2,

p. 24.

Cedr. t. 1,

p. 303.

sentoit les animaux entretenus pour le service des postes et des voitures publiques. On remarqua, après l'événement, que ces honneurs passagers avoient été en même temps pour Jovien un présage de son élévation à l'empire et celui d'une mort prochaine. Le char, étant arrivé au bord du Bosphore, fut placé sur un vaisseau. Julien, sans diadème, revêtu de la pourpre, mais dépouillé de tous les autres ornemens impériaux, l'attendoit sur le rivage, à la tête de ses soldats sous les armes et rangés en ordre de bataille. Il le reçut avec respect; il toucha le cercueil, et le conduisit en versant des larmes à l'église des Saints-Apôtres, où Constance fut déposé dans le tombeau de son père à côté de sa femme Eusébie. Saint Grégoire, dans le détail de cette pompe funèbre, parle de prières, de chants nocturnes et de cierges portés par les assistans, comme de choses dès-lors en usage dans les funérailles des chrétiens. Mamertin, panégyriste de Julien et païen comme lui, donne à Constance le titre de *divus*. Ce nom, consacré par le paganisme à l'apothéose des empereurs, se trouve quelquefois employé par les chrétiens mêmes. Ce n'étoit plus qu'un terme de respect, qui avoit perdu sa signification primitive.

*Amm. l. 22,  
c. 3, 7.*

*Jul. ep. 23.*

*Lib. or. 12.*

*Cod. Th. l.*

*9, tit. 42,*

*leg. 5.*

*Till. not. 5.*

La faveur de ceux qui avoient abusé de la foiblesse de Constance ne devoit pas lui survivre. Julien forma une chambre de justice à Chalcédoine, établissement souvent utile après un mauvais gouvernement, mais toujours dangereux et qui exige de la part du prince beaucoup de sagesse pour ne rien donner à la passion, de lumières pour bien choisir les juges, et de vigilance pour éclairer par lui-même leur conduite et contrôler leurs jugemens. Il paroît que ces qualités manquèrent à Julien en cette occasion. Il nomma pour président Salluste second, différent de l'autre Salluste, qu'il avoit laissé dans la Gaule. Il ne pouvoit faire un meilleur choix : c'étoit un homme sage et modéré, qu'il venoit d'élever à la dignité de préfet du prétoire d'Orient en l'

place d'Helpide. Mais il lui donna pour assesseur Arbétion, qui auroit dû des premiers éprouver la sévérité de ce tribunal. Ce politique corrompu, auteur de tant de ~~sourdes~~ intrigues, autrefois ennemi de Gallus et de Julien même, avoit déjà su par sa souplesse surprendre la confiance du nouvel empereur. Il étoit l'âme de la commission; les autres n'agissoient qu'en sous-ordre : c'étoient Mamertin, Agilon, Névitte, Jovin, depuis peu général de la cavalerie en Illyrie, et les principaux officiers des deux légions qui portoient le nom de *Joviens* et d'*Herculiens*. Ces commissaires, s'étant transportés à Chalcédoine, montrèrent plus de rigueur que de justice. Entre un assez grand nombre de coupables, ils confondirent plusieurs innocens. Les deux consuls furent les premiers sacrifiés à la haine de Julien. Florence l'avoit bien méritée; il fut condamné à mort; mais il avoit pris la précaution de se sauver avec sa femme dès la première nouvelle de la mort de Constance, et il ne reparut jamais. Quelque temps après, deux délateurs étant venus offrir à Julien de lui découvrir le lieu où Florence étoit caché, il les rebuta avec mépris, en leur disant *qu'il étoit indigne d'un empereur de profiter de leur malice pour découvrir l'asile d'un misérable que la crainte de la mort punissoit assez*. Taurus fut exilé à Verceil. On lui fit un crime d'avoir été fidèle à son maître en quittant l'Italie lorsqu'elle s'étoit déclarée pour Julien. C'étoit la première fois qu'on voyoit une sentence de condamnation datée du consulat de ceux-mêmes qui en étoient l'objet, et ce contraste faisoit horreur. On exila Pallade dans la Grande-Bretagne, sur le simple soupçon qu'il avoit envoyé à Constance des mémoires contre Gallus. Pentade fut accusé d'avoir prêté son ministère pour faire périr Gallus : il prouva qu'il n'avoit fait qu'obéir, et fut renvoyé absous. Florence, maître des offices, fils de Nigrinien, fut relégué dans l'île de Bua, sur les côtes de Dalmatie. Evagre, receveur

du domaine, Saturnin, qui avoit été maître du palais et Cyrin, secrétaire du défunt empereur, éprouvèrent même sort : on les accusa d'avoir tenu des discours injurieux au prince régnant, et d'avoir tramé des complots contre lui après la mort de Constance. Ils furent condamnés sans avoir été convaincus. La vengeance publique triompha par la punition de trois fameux scélérats : l'agent Apodème, le délateur Paul, surnommé *la Chèvre*, et le grand-chambellan Eusèbe, cet esclave impérial qui s'étoit rendu le maître de l'empereur et le tyran de l'état, furent brûlés vifs ; et l'on regretta, dit un auteur, de ne pouvoir leur faire subir cet horrible supplice autant de fois qu'ils l'avoient mérité. Mais la justice elle-même pleura la mort d'Ursule, trésorier de l'empire, envers lequel Julien se rendit coupable de la plus noire ingratitude. Lorsque Constance l'avoit envoyé dans la Gaule sans argent, et sans aucun pouvoir d'en toucher, afin de lui ôter le moyen de s'attacher le cœur des soldats, Ursule avoit secrètement donné ordre au trésorier de la province de fournir au César toutes les sommes qu'il demanderoit. Julien, s'apercevant que cette mort injuste révoltoit tous les esprits, prétendit s'en disculper en faisant courir le bruit qu'il n'avoit aucune part, et qu'Ursule avoit été à son insu la victime du ressentiment des soldats, qu'il avoit offensés l'année précédente, à l'occasion des ruines d'Amide. Il crut accréditer ce prétexte en laissant à la fille d'Ursule une partie de l'héritage de son père. Mais n'étoit-ce pas se démentir que de n'en laisser qu'une partie ? Les biens des autres furent confisqués ; et peu de temps après, comme plusieurs personnes lâchoient par des fraudes charitables de mettre à couvert les débris de la fortune de tant de malheureux, il condamna par une loi les recéleurs à la confiscation de leurs propres biens s'ils en avoient, et à la peine capitale, s'ils étoient pauvres.



Résolu de rétablir le bon ordre dans toutes les parties de l'état, il commença par la réforme de la maison du prince. Les officiers s'y étoient multipliés à l'infini. Il y trouva mille cuisiniers, autant de barbiers, un plus grand nombre d'échansons et de maîtres-d'hôtel, une multitude innombrable d'eunuques. Tous les fainéans de l'empire accouroient au service du palais ; et après s'être mis à se procurer des offices que les favoris vendoient fort cher, ils s'enrichissoient bientôt aux dépens du prince qu'ils pilloient, et de la patrie qu'ils traitoient comme un pays de conquête. Leur luxe, quelque excessif qu'il fût, trouvoit des ressources inépuisables dans le trafic des emplois et des grâces, dans les usurpations, dans les injustices toujours impunies. Julien, ayant demandé un barbier, fut fort étonné de voir entrer un homme superbement vêtu : *C'est un barbier*, dit-il, *que je demandois, et non pas un sénateur*. Mais il fut plus surpris encore quand, par les questions qu'il fit à ce domestique, il apprit que l'état lui fournissoit tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux, indépendamment des gages considérables et des gratifications, qui montoient encore plus haut. Un autre jour, voyant passer un des cuisiniers de Constance habillé magnifiquement, il l'arrêta ; et, ayant fait paroître devant lui un autre cuisinier, vêtu selon son état, il donna aux assistans à décider lequel des deux étoit officier de cuisine : on décida en faveur de celui de Julien, qui congédia l'autre et tous ses camarades, en leur disant *qu'ils perdroient à son service tous leurs talens*. Il ne garda qu'un seul barbier : *Il n'est encore trop*, disoit-il, *pour un homme qui se croître sa barbe*. Il chassa tous les eunuques, dont il déclara qu'il n'avoit pas besoin, puisqu'il n'avoit plus de femme. Nous avons déjà dit qu'il abolit cette sorte d'officiers qu'on appeloit *les curieux* : il réduisit à dix les agents du prince, qui sous ses successeurs multiplièrent jusqu'à dix mille. Il ne choisit pour cet emploi

Amm. l. 22,

c. 5.  
Lib. or. 12.

Mamert.

pan. c. 11.

Soc. l. 3, c.

1.  
Soz. l. 5, c.

5.

Zon. t. 2,

p. 24.

Vales. ad

Amm. l. 22,

c. 7.

Cod. Th. l.

6, tit. 27,

leg. 27.

que des hommes incorruptibles, et il augmenta les privilèges. Il purgea aussi la cour d'une multitude de commis et de secrétaires, plus connus par leurs concussions que par leurs services. Ces suppressions d'offices pouvoient manquer d'exciter des murmures passagers ; on reprochoit à Julien une austérité cynique ; on le blamoit de dépouiller le trône de cet éclat qui, tout emprunté qu'il est, sert à le rendre plus respectable. Mais les gens sensés trouvoient dans cette réforme plus de bien que de mal ; et sans approuver ce qu'elle avoit d'outré et de bizarre, ils pensoient que l'excès en ce genre est moins fâcheux pour les peuples et moins contagieux pour les successeurs.

*Ann. l. 22,  
c. 4, 7.  
Cod. Th. l.  
7, tit. 4, leg.  
7, 8, et ibi  
Cod.*

Le luxe qui régnoit à la cour s'étoit introduit dans les armées. Ce n'étoient plus ces soldats sobres et infatigables qui couchoient tout armés sur la terre nue ou sur la paille, et dont toute la vaisselle consistoit en un vase de terre ; c'étoient des hommes délicats et voluptueux corrompus par l'oisiveté, qui regardoient leurs chevaux comme une partie de leur équipage plus nécessaire que leurs armes, qui portoient des coupes d'argent plus précieuses que leurs épées. Leurs officiers, parvenus par l'intrigue, ne pouvoient loger que dans des palais ; ils s'enrichissoient aux dépens des soldats, et les soldats aux dépens des provinces, à qui seules ils faisoient la guerre par leurs pillages, ne sachant que fuir devant l'ennemi. Plus de subordination ni d'obéissance, plus d'honneur ni de courage. Julien rétablit la discipline : il ne mit en place que des officiers éprouvés par de longs services ; il prit soin que les soldats ne manquassent ni de bonnes armes, ni d'habillemens, ni de paie, ni de nourriture ; mais il retrancha sévèrement tout ce qui tendoit au luxe. Il leur fit reprendre l'habitude du travail : une de ses lois ordonne que le fourrage qui est fourni par les provinces ne sera apporté que jusqu'à vingt milles du camp ou du lieu dans lequel les soldats font leur séjour.

et qu'ils seront obligés de l'aller chercher à cette distance : c'étoit la marche ordinaire d'une journée.

L'exemple du prince étoit une loi de frugalité et de tempérance. La puissance souveraine ne changea rien dans les mœurs de Julien , non plus que dans sa dépense personnelle. Modeste sur le trône comme il l'avoit été dans l'oppression , il rejeta le titre de *seigneur* , que l'usage avoit attaché aux empereurs : c'étoit l'offenser que de l'appeler de ce nom. Nulle recherche dans ses habits. La pourpre impériale étoit d'une teinte distinguée et beaucoup plus éclatante ; il se contenta de la plus commune. Il voulut même plusieurs fois quitter le diadème , et ne le retint que par bienséance. Selon une ancienne coutume , les provinces envoyoient par leurs députés des couronnes d'or à l'empereur , soit lorsqu'il parvenoit à l'empire , soit à l'occasion d'un événement heureux , ou pour le remercier d'un bienfait ; et cet usage étoit devenu une obligation. Les bons princes en avoient quelquefois dispensé ; les autres exigeoient ce présent comme un droit de la souveraineté. Les préfets du prétoire imposoient à cet effet une taxe arbitraire , sans en exempter ceux-mêmes qui étoient privilégiés à l'égard des autres contributions. L'avarice des empereurs et la flatterie des préfets avoient fait monter ces couronnes à un prix excessif ; il y en avoit de mille onces , quelquefois de deux mille. Julien rendit à ce présent sa liberté primitive , et par conséquent son mérite : il voulut qu'il fût purement volontaire ; il défendit même d'excéder dans ces couronnes le poids de soixante-dix onces. C'étoit , à son avis , dénaturer un hommage que de le tourner en profit ; et tout ce que saisissoit l'avarice étoit perdu pour l'honneur.

La réforme du palais et les bornes étroites qu'il prescrivit à sa dépense le mirent en état de soulager les provinces. Il s'attachoit à n'y envoyer que des gouverneurs désintéressés et incorruptibles. Il modéra les taxes

*Jul. misop.*

*Lib. or. 12.*

*Mamert.*

*pan. c. 27.*

*Eunap. hist.*

*byz.*

*Cod. Th. l.*

*12, tit. 13.*

*leg. 1, et ibi*

*God.*

*Amm. L. 25,*

*c. 4.*

*Mamert.*

*pan. c. 25.*

*Lib. or. 5,*

*12.*

*Jul. epist. 47.* autant que le permirent les besoins de l'état ; et l'on  
*et misop.*  
*Eutr. l. 10.* que , dans le cours de son expédition en Perse , on  
*Ambros. or. de obitu Va. lent.* tendit plusieurs fois , au milieu des plus grands pe  
*Cod. Th. l. 5, tit. 12, leg. unic.* demander à ses dieux la grâce de terminer prom  
*Lib. 8, tit. 1, leg. 6, 7, 8; tit. 5, leg. 12, 13, 14, 15, 16; l. 10, tit. 3, leg. 1.* ment la guerre , afin de pouvoir réduire les tribut  
*Lib. 11, tit. 3, leg. 3, 4; tit. 12, leg. 10; tit. 19, leg. 2; tit. 28, leg. 1.* défendit aux préfets de rien imposer de nouveau , r  
*Lib. 12, tit. 1, leg. 50 et seq.* rien relâcher des impositions ordinaires , sans un o  
*Lib. 15, tit. 1, leg. 8, 9, 10; tit. 3, leg. 2.* exprès de sa part. Tous ceux qui jouissoient du re  
*Cod. Just. l. 11, tit. 69, leg. 1, 2.* actuel des terres , sans en excepter ceux qui posséda  
les fonds patrimoniaux du prince cédés à des par  
liers , payoient leur part des tailles. Ce n'étoit pas  
l'intérêt de son trésor , c'étoit pour celui des pe  
qu'il se rendit difficiles sur les exemptions et sur les  
mises : il ne croyoit pas que les princes fussent en c  
de faire payer par leurs sujets leurs faveurs particuli  
et comme les privilèges retomboient à la charge du  
blic , il pensoit qu'ils n'étoient dus qu'à ceux auxquels  
public étoit redevable. En ce cas , il donnoit à ces p  
lèges toute l'étendue qu'ils pouvoient avoir sans res  
tion ni épargne , aimant mieux , disoit-il , accorde  
bienfait tout entier que de l'affoiblir en le divisant  
en le faisant demander à diverses reprises. Mais  
faveur ne procuroit jamais de remises , la nécessité  
obtenoit aisément : ce fut par ce motif qu'il en fit  
considérables aux Africains , aux Thraces , à la  
d'Antioche. Il fit éclairer de près la conduite des  
ciers des rôles , qui , étant chargés de répartir les tri  
et les fonctions onéreuses , pouvoient commettre b  
coup d'injustices. Les bienfaits mêmes du souve  
avoient été auparavant à charge aux provinces par  
présens qu'il falloit prodiguer aux porteurs des ord  
nances. Ceux-ci , loin de rien exiger sous le règne  
Julien , n'osoient même rien accepter , persuadés  
ces gratifications illicites ne pouvoient ni échapper  
vigilance , ni se déguiser sous aucun titre. Il rétablit  
cien usage pour la réparation et l'entretien des cher

chaque propriétaire étoit tenu d'en faire la dé-  
à proportion de l'étendue de ses possessions. Le  
état des postes, que Constance avoit ruinées,  
fit un grand dommage aux provinces obligées de  
entretenir : Julien ne négligea pas cette partie ; il  
ma dans le plus grand détail tous les abus qui s'y  
nt introduits. On voit, par plusieurs de ses lois,  
n'eut rien plus à cœur que de rétablir les finances  
illes, et de leur rendre leur ancienne splendeur. Il  
tragea l'ordre municipal par des exemptions mo-  
s ; il y rappela ceux qui tâchoient de s'y soustraire ;  
il entra des gens qui jusqu'alors n'y avoient pas  
agés. Les deux empereurs précédens avoient con-  
u laissé envahir des terres, des édifices, des places  
partenoient aux communes des villes ; Julien or-  
que ces terres seroient restituées et affermées, et  
revenu en seroit appliqué aux réparations des  
ges publics ; que les édifices dont on avoit changé  
seroient rendus à leur ancienne destination : il  
a cependant que les bâtimens élevés par des par-  
rs sur un terrain public leur demeuraient à con-  
d'une redevance. On croit que ces dernières lois  
oient principalement des chrétiens auxquels Con-  
et Constance avoient accordé des fonds, des tem-  
t d'autres édifices pour les églises et pour l'entre-  
culte et des ministres de la religion. Il paroît  
qu'il en vouloit au christianisme en établissant  
ne de ses lois un principe d'ailleurs très-sensé et  
des chrétiens eux-mêmes : *C'est que les siècles  
ens sont l'école de la postérité, et qu'il faut s'en  
aux lois et aux coutumes anciennes, à moins  
grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* C'é-  
 langage de Julien et des autres païens de son temps  
ser de nouveauté la religion chrétienne, dont ils  
ient ignorer l'ancienneté.

imoit à rendre la justice ; il se piquoit d'en suivre *Amm. l. 22*

c. 10, et 1.  
 20, c. 4.  
 Liban. or.  
 12.  
 Greg. or. 4.  
 Suidas.  
 Cod. Th. l.  
 1, tit. 7, leg.  
 quædam.  
 Lib. 11, tit.  
 30, leg. 29,  
 30, 51.

scrupuleusement les règles dans sa conduite, et ne écartoit jamais dans les jugemens, si ce n'est à l'égalité des chrétiens. Sévère, sans être cruel, usoit plus souvent de menaces que de punitions. Très-instruit des lois et des usages, il balançoit sans aucune faveur le droit des parties. Le premier de ses officiers n'avoit nul avantage sur le dernier de ses sujets. Il abrégéoit la longueur des procédures, et les regardoit comme une fièvre lente qui mine et consume le bon droit. Dès que l'injustice étoit dénoncée, il s'en croyoit chargé tant qu'il la laissoit subsister. Nous avons de lui plusieurs lois claires et précises, qui ont pour but d'accélérer les jugemens, de faciliter les appels et d'en rendre l'expédition prompte. L'iniquité murmuroit de la dureté d'un gouvernement où elle ne pouvoit espérer l'impunité, même une longue jouissance; et ce qui achevoit de le désoler, c'est que l'opprimé trouvoit auprès de Julien l'accès le plus facile. Comme il paroissoit souvent en public pour des fêtes et pour des sacrifices, rien n'étoit si aisé que de l'aborder; il étoit toujours prêt à recevoir les requêtes et à écouter les plaintes. Il laissoit toute liberté aux avocats, et il ne tenoit qu'à eux d'épargner la flatterie; mais le règne précédent les y avoit habitués. Un jour qu'ils applaudissoient avec une sorte d'enthousiasme à une sentence qu'il venoit de prononcer : *Je serois, dit-il, flatté de ces éloges, si je croyois que ceux qui me les adressent osassent me en surer en face dans le cas où j'aurois jugé le contraire.* On le blâme cependant d'avoir quelquefois interrompu l'audience par des questions hors de saison; pour commander, par exemple, de quelle religion étoient les plaideurs. S'il en faut croire Ammien Marcellin, n'étoit qu'une curiosité déplacée : ni le motif de la religion, ni aucune autre considération étrangère à la justice n'influoit sur ses jugemens; mais il est démenti sur ce point par tous les historiens ecclésiastiques. Ce

l'entretenoit dans cet esprit de droiture, ajoute le même auteur, c'est que, connoissant sa légèreté naturelle, il permettoit à ses conseillers de le rappeler de ses écarts, et les remercioit de leurs avis. Saint Grégoire de Nazianze nous donne cependant des idées bien différentes. Il reproche à Julien, comme un fait connu de tout l'empire, que dans ses audiences publiques il crioit, il s'agitoit avec violence, comme s'il eût été l'offensé, et que, quand des gens grossiers s'approchoient de lui pour lui présenter une requête, il les recevoit à coups de poings et à coups de pieds, et les renvoyoit sans autre réponse. Je serois tenté de croire que ceux que Julien rebutoit ainsi étoient des délateurs, et que l'indignation publique contre ces misérables excusoit ces emportemens, quelque indécens qu'ils fussent dans la personne d'un prince. Mais comment accorder les idées avantageuses que les auteurs païens nous donnent de Julien avec le portrait affreux qu'en ont fait des écrivains qu'on ne peut sans témérité soupçonner de mensonge? Je pense que l'unique moyen de concilier des témoignages si opposés, c'est de dire que la haine dont ce prince étoit animé contre le christianisme le faisoit sortir de la route qu'il s'étoit tracée; qu'étant par choix déterminé à la douceur et à la justice, il devenoit par passion, à l'égard des chrétiens, inhumain, injuste, ravisseur.

Après avoir tracé ce plan général du gouvernement de Julien, nous allons entrer dans le détail des événemens de son règne. Il trouva à Constantinople plusieurs ambassadeurs que les nations étrangères avoient envoyés à Constance; il leur donna audience et les congédia honorablement, à l'exception des Goths, qui contestoient sur les termes du traité fait avec eux. Julien les renvoya en les menaçant de la guerre. Plusieurs de ses officiers lui conseilloient d'effectuer cette menace : il répondit qu'il cherchoit des ennemis plus redoutables, et que les pirates de Galatie suffiroient pour lui faire raison de la perfidie

Amm. l.

c. 7.  
lib. or.Zon. l.  
p. 14.

de cette nation. Ces corsaires, courant alors les côtes du Pont-Euxin, enlevoient les Goths et les alloient vendre comme esclaves. Il se contenta de réparer les fortifications des villes de Thrace, et de poster des corps de troupes le long des bords du Danube.

AN. 362.

*Amm. l. 22,*

*7, et ibi*

*'ales.*

*Idace.*

*Mamert.*

*an. c. 15,*

*7, 19, 28,*

*9, 30.*

Dans la cour de Constance le consulat avoit été le prix de l'intrigue; il falloit l'acheter par des bassesses et par des sommes d'argent prodiguées aux favoris, aux femmes, aux eunuques. Sous Julien, cette magistrature, plus importante par son ancien éclat que par ses fonctions actuelles, recouvra son premier lustre. Mamertin et Névitte, désignés consuls depuis deux mois, n'étoient peut-être pas les plus dignes de cet honneur, mais du moins ils n'en furent redevables qu'au choix de leur maître. Julien, toujours excessif, compromit sa propre dignité pour honorer celle des consuls. Le jour que ces magistrats entroient en charge, le prince avoit coutume de les accompagner au sénat. Le premier de janvier, au point du jour, Mamertin et Névitte se rendirent au palais pour prévenir l'empereur. Dès qu'il les aperçut il courut fort loin au-devant d'eux; il les salua, les embrassa, fit entrer leur litière jusque dans ses appartemens, leur demanda l'ordre pour partir; et comme ils refusoient de s'asseoir sur leurs chaises curules pendant que l'empereur restoit debout, il les y plaça de ses propres mains, et marcha devant eux à pied et confondu dans la foule du cortège. Le peuple suivoit avec de grandes acclamations. Mamertin, distingué par son éloquence, rendit sur-le-champ à la vanité de l'empereur ce que l'empereur venoit de prêter à la sienne: il prononça en sa présence son panégyrique. Nous avons encore cette pièce pleine de flatterie, mais spirituelle et fort élégante. Julien étoit bien peu philosophe, si ces éloges outrés se trouvoient être de son goût; et quelque ressentiment qu'il conservât des injustices de Constance, les traits satiriques lancés sans ménagement contre ce



prince devoient au moins, par leur indécence, révolter le successeur. Deux jours après, Mamertin donnant les jeux du Cirque, on fit venir plusieurs esclaves qui devoient recevoir la liberté. Julien, peu instruit de cette coutume, se mettoit déjà en devoir de les affranchir; mais, averti que cette fonction ne lui appartenoit pas en cette occasion, il se condamna lui-même à une amende de dix livres d'or pour avoir entrepris sur la juridiction des consuls.

Pendant six mois qu'il resta à Constantinople, il assista fréquemment aux assemblées du sénat. L'usage de Constance avoit été de mander au palais les sénateurs, qui se tenoient debout tandis qu'il leur donnoit ses ordres en peu de mots. Mais Julien, jaloux de la réputation d'éloquence, et qui estimoit ses discours autant que ses victoires, passoit les nuits à composer des harangues; il alloit ensuite les débiter aux sénateurs, qu'il faisoit asseoir avec lui: c'étoient des éloges, des censures, des avertissemens. Il assistoit au jugement des procès. Un jour, pendant qu'il haranguoit, on vint l'avertir que le philosophe Maxime arrivoit d'Ionie. Aussitôt, oubliant et les sénateurs et ce qu'il étoit lui-même, il descend brusquement de son siège, court au-devant de Maxime, l'embrasse avec empressement, l'introduit dans l'assemblée; et, après avoir raconté avec beaucoup de vivacité quelles obligations il avoit à Maxime, en quel état ce grand homme l'avoit trouvé, à quel degré de perfection ses leçons l'avoient conduit, il sort avec lui, le tenant toujours par la main. Une scène si bizarre inspiroit aux uns du respect pour Maxime, aux autres du mépris pour Julien; mais tous se conformoient au caractère et au goût du prince; et comme il affectoit de se nommer sénateur de Byzance, par une sorte d'échange, les sénateurs prenoient un extérieur philosophique. Julien augmenta leurs privilèges. Prétextat, un des plus distingués du sénat de Rome, qui avoit été

Amm. l.

c. 7, 9, e  
Vales.Lib. on  
12.

Jul. ep.

Mam

pan. c. 2

Soc. l. 3

Cod. T

9, tit. 2

Lib. 11

23. leg.

Grut. in

MCH, 2.

gouverneur de Toscane, d'Ombrie, de Lusitanie, et que Julien venoit de faire proconsul d'Achaïe, se trouvoit alors à Constantinople pour une affaire particulière. Les auteurs païens s'accordent tous à louer en lui l'intégrité, la sagesse et une sévérité de mœurs digne de l'ancienne république. Son attachement à l'idolâtrie relevoit encore aux yeux de Julien tant de belles qualités. Le prince ne faisoit rien sans prendre ses conseils. Nous aurons plusieurs fois occasion de parler de ce célèbre personnage, qui ne mourut que sous le règne de Théodose.

*Jul. ep. 5,* Le séjour de l'empereur procura plusieurs embellis-  
*8. Zos. l. 5.* semens à Constantinople, qu'il aimoit, disoit-il, comme  
*Du l'ange, sa mère. Il fit faire ou plutôt élargir un port sur la*  
*in Const. Propontide, afin de mettre les vaisseaux à l'abri du vent*  
*christ. l. 1, du midi. Ce port s'appeloit auparavant le port d'Hor-*  
*c. 19, et l. 2, misdas, à cause du palais de ce prince qui en étoit*  
*c. 1, 5. voisin : il prit alors le nom de Julien. Justin le jeune*  
*Banduri lui donna celui de sa femme Sophie. On l'appela dans*  
*imp. or. l. 2, les siècles suivans le Port neuf, le Port du palais, le*  
*p. 593, 677, 6-8. Bucoléon. Il est comblé aujourd'hui. En face de ce port*  
*Spon. voyag. Julien éleva un portique sémi-circulaire, qu'on appela*  
*l. 1, p. 157. le Sigma, et qui communiqua ce nom à un quartier*  
*M. l'abbé de voisin. Il avoit amassé un grand nombre de livres ; il les*  
*La Bléterie, plaça dans une bibliothèque qu'il fit construire sous un*  
*notes sur les portique de Augustéon. Les libraires vinrent établir*  
*lettres de Ju- leurs boutiques alentour ; et comme la salle du sénat*  
*lien, p. 247. étoit près de là, les plaideurs, les avocats, les praticiens*  
*se rassemblaient dans ce lieu pour y traiter de leurs*  
*affaires. Les Alexandrins avoient dans leur ville un*  
*obélisque couché sur le rivage : on alloit y dormir pour*  
*se procurer des songes prophétiques, et la débauche se*  
*mêloit à la superstition. Julien, pour sauver au paga-*  
*nisme un ridicule et un sujet de reproche, exécuta le*  
*dessein qu'avoit formé Constance, de transporter cet*  
*obélisque à Constantinople. Il n'eut pas le temps de le*

mettre en place, s'il est vrai, comme on a lieu de le croire, que ce soit le même que Théodose fit dresser au milieu du grand Cirque. Spon l'y vit encore en 1675. Il est de granit, d'une seule pièce, haut d'environ cinquante pieds : chaque face a six pieds de largeur vers la base. Julien, pour dédommager les Alexandrins, leur permit de dresser dans la ville une statue colossale qui venoit d'être achevée : c'étoit, selon l'apparence, la statue de Julien même.

Il étoit occupé de ces soins lorsqu'il se vit environné d'une foule importune qui demandoit justice. C'étoient des Egyptiens qui, ayant appris quelle attention le nouveau prince apportoit à réformer les abus du règne précédent, étoient venus en diligence à Constantinople pour tirer quelque avantage de cette heureuse disposition. Les Egyptiens de ce temps-là étoient intéressés, chicaneurs, toujours mécontents, toujours prêts à accuser les officiers publics de rapines et de concussions, soit pour se dispenser de payer les taxes, soit pour avoir leur part des confiscations. Ceux-ci, attroupés en grand nombre, obsédoient et poursuivoient partout et le prince et les préfets du prétoire : ils ne cessoient de les fatiguer de leurs plaintes. Tous ces cris se réunissoient, quoique pour des objets différens ; les uns prétendoient qu'on avoit exigé d'eux plus qu'ils ne devoient, les autres ce qu'ils ne devoient pas : d'autres qu'on leur avoit vendu bien cher des recommandations pour obtenir des grâces et des emplois ; tous demandoient la restitution de leur argent, et ils faisoient même remonter leurs prétentions plus haut que la date de leur naissance. Julien se débarrassa de leurs importunités par une ruse peu séante à un prince. Il leur commanda, par un édit, de passer tous à Chalcedoine, leur promettant de s'y rendre incessamment pour les entendre et les satisfaire. Dès qu'ils eurent obéi, il défendit aux patrons des harques employées à ce trajet d'en ramener aucun à Constantinople. Ils s'en-

*Amm. L. 22,*

*c. 6.*

*Liban. pro*

*Aristoph.*

*Cod. Th. l.*

*2, tit. 29, leg.*

*Till. art. 11.*

nuyèrent d'attendre, et prirent enfin le parti de retourner dans leur pays. A cette occasion l'empereur publia une loi qui défendoit de poursuivre la restitution des sommes données sous les règnes précédens pour acheter des charges ou des grâces. Ammien Marcellin applaudit à cette loi; et M. de Tillemont remarque fort sensément qu'il auroit eu autant de raison de la louer, si elle eût ordonné tout le contraire.

*Amm. l. 22, c. 7, et ibi Vales.*

Les victoires de Julien dans la Gaule avoient étendu sa renommée au-delà des bornes de l'empire. La nouvelle de la mort de Constance ne fut pas plus tôt répandue, que les peuples les plus éloignés firent partir leurs ambassadeurs. On en vit arriver à Constantinople, de l'Arménie, des contrées septentrionales au-delà du Tigre, des Indes et de l'île de Ceylan, de la Mauritanie voisine du mont Atlas, du bord du Phase, du Bosphore Cimmérien, et de plusieurs régions auparavant inconnues. Toutes ces nations, redoutant son courage, se hâtèrent de lui envoyer des présens; elles se soumettoient à un tribut annuel, et ne demandoient d'autre grâce que la paix et la sûreté. Les Perses furent les seuls qui se dispensèrent d'envoyer des députés.

*Jul. epist. Eunap. vitæ sophist. Suid. in Max. et Chrysant. Liban. Orib. Himer. Basil. ep. 59, 40. 41. Greg. Naz. nr. 4. Mamert. pan. c. 23, 26. Joann. Antioch. expert. p. 841. Soc. l. 3, c. 1. Till. vie de S. Basile, art. 28.*

Les hommages des peuples étrangers avoient de quoi satisfaire la vanité d'un souverain. Mais Julien, philosophe qu'empereur, étoit bien plus flatté de voir se rassembler autour de lui un essaim de sophistes qui accouroient de toutes les provinces. Il les attiroit, il mendoit, pour ainsi dire, leur amitié par ses lettres; il les recevoit comme des députés de ses dieux; c'étoient ses plus intimes confidens et ses ministres; c'est aussi à leurs pernicioeux conseils qu'on doit principalement attribuer les efforts qu'il fit pour détruire le christianisme. Nous avons déjà exposé l'accueil dont il honora le philosophe Maxime, le maître et le chef de toute cette cabale. Julien avoit une si haute opinion de son goût et de son savoir, qu'il l'avoit choisi pour censeur de ses

ouvrages. Cet imposteur vint à Constantinople, sur les instances réitérées de l'empereur : c'est une chose plaisante que le sérieux avec lequel Eunape, le panégyriste de tous ces prétendus sages, raconte les hommages qui furent rendus à Maxime sur toute la route par les peuples, par les sénateurs, par les magistrats même ; et tandis que les hommes le combloient d'honneurs les femmes faisoient humblement leur cour à la sienne, qui portoit encore plus haut que son mari l'orgueil de la profession. La philosophie de Maxime ne tint pas contre l'air contagieux de la cour ; les déférences de Julien et les adorations des courtisans altérèrent sa morale ; il donna dans le luxe et devint insolent : ce qu'il eut pourtant l'adresse de cacher aux yeux de Julien. Nymphidien, frère de Maxime, déclamateur médiocre, fut honoré de l'emploi de secrétaire pour les lettres grecques ; et, selon Eunape même, il s'en acquitta assez mal. Prisque d'Epire, Timère de Bithynie, Libanius d'Antioche, jouèrent aussi un rôle considérable dans la cour de Julien. Mais personne n'égalait le crédit du fidèle Oribase, médecin du prince, très-expert dans son art, et aussi habile dans la pratique des affaires. Eunape prétend même que Julien lui étoit redevable de l'empire. Ne pourroit-on pas, sur cette parole d'Eunape, soupçonner Oribase d'avoir sous main excité les troupes à donner à Julien le titre d'Auguste ? et cette lettre anonyme, qui fut la première étincelle de la révolte, ne seroit-elle pas de la façon d'Oribase ? Chrysante, un des héros de la cabale, fut plus avisé que son ami Maxime ; il le laissa partir pour la cour après avoir fait quelques efforts pour le retenir. Pour lui, il résista à toutes les instances de l'empereur, qui voulut bien s'abaisser jusqu'à écrire de sa propre main à la femme de ce philosophe. Julien, rempli d'estime pour Chrysante malgré ses refus, lui conféra à lui et à sa femme la souveraine sacrificature de la Lydie. Le nouveau pontife fit connoître dans cet

*Vita Basil.  
edit benev.  
c. 8.  
M. l'abbé de  
La Bléterie,  
viede Julien,  
p. 259.*

emploi qu'il devinoit mieux que ses confrères, qui étoient d'excellens magiciens. Prévoyant que l'empire qui tomboit sur les chrétiens ne seroit pas de longue durée, il les traita avec amitié ; il n'imita point les semblables dans leur zèle à ruiner les églises, à raser les temples des idoles, à tourmenter ceux qui refusoient de sacrifier ; et la Lydie ne se ressentit pas des fureurs de l'idolâtrie. Il dut à cette modération la tranquillité de sa vieillesse. On dit que Julien, ayant conservé un coup d'estime pour saint Basile, dont il avoit couru le mérite dans les écoles d'Athènes, l'invita inutilement à venir se joindre à une compagnie si mal assortie au caractère de ce grand et religieux personnage. Mais il est démontré que la lettre de Julien, qui fait le fondement de cette opinion, s'adressoit à un autre Basile. Nous avons encore une lettre menaçante de Julien écrite à saint Basile, et une réponse du saint remplie des reproches les plus hardis. M. de Tillemont n'ose rejeter ces deux pièces ; d'autres critiques les soutiennent fausses, et également indignes et du prince et du saint docteur. Saint Grégoire accuse Julien d'avoir pris plaisir à se jouer de plusieurs de ceux avec lesquels il avoit autrefois contracté des liaisons dans le cours de ses études. *Il les attiroit, les conduisoit à la cour par de belles promesses ; il les caressoit d'abord, et il se familiarisoit avec eux, et les renvoyoit ensuite au mépris.* Mais ce trait pourroit bien ne tomber que sur ces amis intéressés dont parle Libanius, qui accouroient auprès de Julien avec une soif de richesses que son bienfait ne pouvoit éteindre. D'ailleurs, loin de blâmer Julien de légèreté dans ses attachemens, on lui reproche plutôt de s'être piqué de constance, au point de ne point retirer son amitié à ceux-mêmes qu'il en reconnoissoit indignes.

*Lib. or. 12.  
Greg. Naz.  
or. 3.  
Chrysost. de  
Babyl.* Tant de fanatiques sombres et austères que la religion chrétienne avoit obligés de se tenir dans l'ombre des écoles, sortant enfin au grand

is de venin et de rage , se préparoient à se venger contra Julianum et gentiles , t. 2, p. 575. contre celui auquel ils avoient été condamnés ; ils ne méritoient que proscriptions et que supplices. Les chrétiens de leur côté , craignoient des traitemens plus cruels que n'en avoient éprouvé leurs pères. En effet , Julien les haïssoit mortellement ; il avoit beaucoup plus de les détruire que de vaincre les Perses ; il regardoit cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de son règne. Plus habile que ces malheureux sophistes qui ne faisoient que des conseils inhumains , il préféra la cruauté déclarée. *Il pensoit , dit Libanius , que le fer ni le feu qui changent la croyance des hommes ; que le cœur désavoue la main que la force oblige à sacrifier , et que les supplices ne produisent que des hypocrites , toujours infidèles pendant la vie , ou des martyrs honorés après leur mort.* Il faisoit encore réflexion que , dans l'état de force et de vigueur , il ne pouvoit alors la religion chrétienne , c'étoit risquer de perdre tout l'empire que d'entreprendre de la déraciner par une violence ouverte. Il dressa donc un plan nouveau , qui eût sans doute été plus heureux que celui de Dioclétien et de Galère , si la garde qui veille sur le trône n'eût renversé ce projet infernal en détruisant son auteur même par un souffle de sa bouche. Julien commença par montrer dans sa personne un zèle ardent pour le culte des dieux ; il gagna , dès ce premier pas , ceux dont la religion se conforme toujours à celle du pouvoir. Il s'attacha à relever et à purifier le paganisme en y forçant d'y transporter ce qui rendoit le christianisme plus vénérable. Il affecta ensuite de traiter les chrétiens avec douceur , et de les plaindre plutôt que de les persécuter ; mais en même temps il imagina mille moyens pour les diviser et les armer les uns contre les autres , pour étouffer le germe de leur foi en leur interdisant l'instruction publique , pour appesantir leur joug en les couvrant de ridicule et de mépris. Les tyrans

qui l'avoient précédé n'avoient sévi que sur les cor-  
 Julien attaqua les cœurs : il mit en œuvre son pro-  
 exemple, les apparences de bonté, la malice, l'ig-  
 rance, l'intérêt, l'amour-propre, ressorts plus les  
 mais plus efficaces que les édits et les supplices. Cép-  
 dant s'il ne versoit pas de ses propres mains le sang  
 chrétiens, il le laissoit répandre par les mains des aut-  
 et sa feinte douceur étoit souvent démentie par  
 cruautés qu'il encourageoit en ne les punissant pas. Ay-  
 avoir affoibli la religion chrétienne, son dessein é-  
 de l'écraser par un dernier coup : il promettoit à  
 dieux d'exterminer les chrétiens à son retour de la guerre  
 des Perses. Sans entrer dans le détail de ce qui ap-  
 tient proprement à l'histoire de l'Eglise, nous al-  
 suivre la trace d'une persécution cachée sous tant d'a-  
 fices. La comparaison de ce que firent Constantin et Ju-  
 pour établir les deux cultes opposés peut faire connaître  
 combien l'esprit de la véritable religion est éloigné et  
 basse malignité et de la fureur sanguinaire de l'idolâ-

*Jul. epist.*  
 63, 27, et or.

*Greg. Naz.*  
 or. 3, 4.

*Liban. or.*  
 10, 12, et de  
*vita Eunap.*  
*in Max.*

*Mamert.*  
*pan. c. 25.*

*Prud. in apo-*  
*theosi, v.*  
 517.

*Amm. l. 25,*  
*c. 4.*

*Médailles.*  
*Acta Rui-*  
*nart, p. 664.*

*Athan. vit.*  
*apud Phot.*  
*p. 1447.*

*Soz. l. 5, c.*  
 3, 16.

*Zon. t. 2,*  
*p. 25.*

Quoique Julien fût dès sa première jeunesse idolâtre  
 dans le cœur, et qu'il se fût ouvertement déclaré pour  
 l'Idolâtrie, il voulut cependant se consacrer à ses dieux  
 par une abdication formelle du christianisme. Ayant  
 rassemblé en secret les ministres de ses affreux mystères,  
 il s'imagina effacer le caractère de son baptême en se  
 baignant dans le sang des victimes. Se croyant ainsi re-  
 nouvelé, il fit bâtir de nouveaux temples, et réparer les  
 anciens aux dépens des particuliers qui en avoient eu les  
 démolitions. Partout on élevoit des idoles, on dressoit  
 des autels, on égorgeoit des victimes; l'air étoit rempli  
 de la fumée des sacrifices. Il avoit ajouté à la dignité  
 de souverain pontife attachée à la personne des empereurs  
 celle de grand-prêtre d'Eleusis. Il se piquoit de la même  
 scrupuleuse exactitude dans la pratique des cérémonies  
 païennes. Confondu avec une troupe de sacrificateurs, on le vit  
 s'empresse à partager avec eux les dernières fonctions



stère. G'étoit dans les entrailles des animaux qu'il prétendoit lire la volonté des dieux ; et il n'avoit guère d'autre conseil. Son palais étoit devenu un temple ; ses jardins étoient remplis d'autels : il sacrifioit matin et le soir ; il se relevoit pendant la nuit pour honorer les génies nocturnes. Cet excès de superstition étoit ridicule aux païens mêmes, et l'on disoit comme on l'avoit dit autrefois de Marc-Aurèle, qu'il revenoit victorieux, c'en étoit fait des bœufs et des vaches dans tout l'empire. On vit renaître toutes les superstitions du paganisme ; ces fêtes extravagantes appelées *neupates* portoient l'ivresse et le tumulte dans les rues ; l'astrologie, dont le prince étoit surtout avide, se remit en honneur ; tout se gouvernoit par les auspices, par les astres, par les présages. Julien croyoit tout, et l'Évangile : il mettoit une confiance aveugle dans les mystérieuses et cabalistiques, *qui, sans être des sciences, dit-il dans un de ses ouvrages, guérissent les âmes et les corps*. Les monnoies prirent l'empreinte de Sérapis. On y gravoit la tête de Julien sous le symbole de Sérapis : on y joignoit la figure d'Isis. Il fit distribuer du *laborum* le monogramme de *Christ* ; et, pour donner part à ses dieux des honneurs qu'on rendoit à son père, il vouloit être représenté dans ses images, avec Jupiter qui la couronnoit, tantôt avec Mercure et Mars, qui sembloient lui inspirer l'éloquence et la guerre, tantôt avec Neptune, qui sembloient lui inspirer la marine. La mesure qui servoit à marquer les accroissemens du Nil, transportée par Constantin à la grande église d'Alexandrie, fut reportée dans le temple de Sérapis.

Le temps même qu'il tâchoit d'anéantir le christianisme, il fut forcé de lui rendre le témoignage le plus honorable et le moins suspect : *Les païens avoient une morale, dit un auteur sensé et ingénieux, mais le christianisme n'en avoit point*. Julien lui voulut prêter la religion chrétienne. Il n'en pouvoit copier

*Cedren. t. 1, p. 306.*

*Jul. epist. 56, misop. Greg. or. 5. Soz. l. 5, c. 15. Theod. l. 2, c. 4. M. l'abbé de La Bléterie, notes sur les*

*Lettres de Julien, p. 525.*

que l'extérieur; et c'est avec beaucoup de justesse que saint Grégoire de Nazianze l'appelle *le singe du christianisme*. Il forma le dessein de fonder des écoles dans toutes les villes, d'établir dans les temples des chastes, des docteurs, des prédicateurs; de marquer des prières qui devoient être récitées à certaines heures en certains jours; de les faire chanter à deux chœurs, usage qui avoit depuis peu commencé dans l'église d'Antioche. Il chargea par une de ses lettres l'Écclésiastique gouverneur de l'Égypte, de choisir dans Alexandrie de jeunes gens bien nés, qui eussent la voix belle; il leur assigna un entretien honnête; il lui ordonna de leur faire apprendre la musique et de veiller à leurs progrès; il les destinoit au service des dieux; il prétendait que la musique sert à élever l'âme et à la purifier, exigeoit dans les lieux consacrés au culte de la religion beaucoup de silence et de modestie, ne permettant pas même les acclamations dont on avoit coutume d'honorer l'empereur quand il y entroit. Il projetait d'imiter la discipline de l'Eglise dans la correction des pécheurs, et de prescrire divers degrés de pénitence; de fonder des monastères d'hommes et de femmes, des maisons de retraite, des hôpitaux pour les voyageurs et pour les pauvres. Il auroit souhaité faire passer du paganisme l'usage des lettres ecclésiastiques, auxquelles les chrétiens étoient reçus par toute la terre comme des frères et des amis. En un mot, il étoit jaloux de cet esprit de lumière, de sagesse et de clarté qu'il étoit forcé d'admirer dans l'église chrétienne.

*Jul. epist. 46, 65, et in fragment.*

Un pontife supérieur fut établi dans chaque province avec une pleine autorité sur tous les prêtres des villes et des campagnes. Julien exige, comme des vertus essentielles à cette place, la modération, la douceur, la hardiesse à reprendre et la vigueur à punir. Ses écrits fournissent un modèle d'instruction pour ceux qui sont honorés du sacerdoce, et une copie fidèle de la sainte

qu'il voyoit alors éclater dans les ministres de l'Eglise. Il attribue la décadence de l'idolâtrie aux vices de ceux qui la professent ; il reconnoît que c'est par la régularité dans les mœurs, et par la charité envers les hommes, que le christianisme s'est accrédité. Il recommande au pontife la vigilance sur les inférieurs : *Privez-les, dit-il, des fonctions du sacerdoce, s'ils ne sont fidèles à servir les dieux, s'ils n'y obligent leurs domestiques, s'ils mènent une vie indécente.* Il lui conseille de voir souvent les magistrats et les grands seigneurs, si ce n'est pour l'intérêt de la veuve et de l'orphelin, et de se contenter de leur écrire. Il veut qu'on reçoive dans les hôpitaux les pauvres étrangers, de quelque religion qu'ils soient. Il impose une contribution dans chaque province pour fournir à la subsistance des indigens. Il défend aux gouverneurs de se faire suivre de leurs gardes quand ils entrent dans les temples : *Dès qu'ils y mettent le pied, dit-il, ils deviennent simples particuliers ; les prêtres seuls ont droit d'y commander sous les auspices des dieux ; les autres, qui portent leur faste jusqu'au pied des autels, ne sont que des hommes vains et superbes.* Il exige qu'on respecte les prêtres, lors même qu'ils sont indignes de leur ministère, jusqu'à ce qu'ils aient été dépouillés ; mais il veut aussi qu'ils se rendent respectables : *Ils sont, dit-il, les interprètes des dieux auprès des hommes, et les cautions des hommes auprès des dieux.* Il leur prescrit de conserver leurs mœurs chastes aussi-bien que leur langue ; il leur interdit la lecture des poésies trop libres et des histoires romaines, *qui allument peu à peu le feu des passions* : ce sont ses termes. Il ne leur permet pas même de lire les ouvrages d'Epicure et de Pyrrhon ; et il rend grâce aux dieux d'avoir fait périr la plupart des écrits des philosophes. Il auroit bien voulu épurer le théâtre ; mais, regardant la chose comme impraticable, il en défend l'entrée aux prêtres. Il veut qu'ils prient trois

fois le jour ; qu'ils se montrent rarement aux promenades ; qu'ils ne se trouvent à des festins que chez les personnes vertueuses ; qu'ils s'abstiennent des spectacles où assistent les femmes ; qu'ils soient magnifiques dans les cérémonies de religion, simples dans leur habillement ordinaire ; qu'ils prennent sur leur nécessaire de quoi faire l'aumône. Enfin , il demande dans ceux qu'il élève à la prêtrise deux qualités, l'amour des dieux et celui des hommes : *Avec ces deux caractères , ajoute-t-il n'importe qu'ils soient riches ou pauvres , illustres ou inconnus.* Ces maximes s'accordent avec la profession solennelle qu'il fait en cent endroits de ses ouvrages de croire l'existence des dieux , l'immortalité de l'âme , les récompenses et les punitions d'une autre vie. C'est ainsi qu'il s'efforçoit de dérober à la religion chrétienne la sainteté de sa discipline et de sa morale. Il ignoroit que c'est une tige qui meurt dès qu'elle est transplantée , et qu'elle ne peut porter de fruits mâture et durables que dans le terrain où elle est née , et qu'elle est arrosée de la main de Dieu même. Julien ne vécut pas assez long - temps pour reconnoître que sa réforme n'étoit qu'un projet chimérique.

*Jul. epist. 7, 52.* Selon le plan qu'il avoit formé , il défendit de mettre à mort les galiléens ( c'est ainsi qu'il nommoit les chrétiens ) , ni de leur faire aucun mauvais traitement pour cause de religion : *Ils sont , disoit-il , plus dignes de compassion que de haine ; ils ne se punissent que trop eux-mêmes ; ce sont des aveugles qui s'égarent sur le point le plus essentiel de la vie , qui abandonnent le culte des dieux immortels pour honorer des restes de cadavres et des ossemens de morts.* Il désignoit ainsi les reliques des martyrs. Il blâmoit hautement Constance d'avoir employé la rigueur contre ceux qui ne s'accordoient pas avec lui en fait de croyance. Il n'ôtoit point aux chrétiens l'exercice public de leur religion ; mais il leur enlevait , sous divers prétextes

*Greg. or. 5, 10.*  
*Lib. or. 12.*  
*Chrysost. de sto. Babyl. et in Jul. et gent. t. 2, p. 574, et in Juven. et Max. 16. p. 579.*  
*Soc. l. 5, c. 12.*  
*Soc. l. 5, c. 4, 14.*  
*Cedr. t. 1, p. 506.*  
*Zon. t. 2, p. 25.*  
*Ph. p. 145.*  
*Suid. 12.*  
*Mid. 10.*

êques et leurs prêtres, afin de ruiner peu à peu l'ine et la pratique du christianisme par la destruction et de ministres. Pour relever le prix âtrie, il déclara que, loin de traîner les galivant les autels et de les contraindre à sacrifier, rmettoit d'admettre ces impies à la participas mystères qu'après des prières, des expiations, ues épreuves capables de purifier leur âme et rps. Il étoit habile à profiter des imprudences boient quelquefois les chrétiens; et il ne manas d'affecter une patience philosophique dans les is où la chaleur d'un zèle inconsidéré n'attaue sa personne. Constantin avoit placé à Conple une statue de la Fortune de la ville, qui une croix gravée sur le front. Julien, l'ayant ttre et enfouir, en fit placer une autre dans un avec les symboles de l'idolâtrie. Un jour qu'il oit un sacrifice public, Maris, cet évêque de loine si connu par son attachement à l'ariaaveugle et cassé de vieillesse, se fit conduire l'empereur; et, l'insultant en face, il lui reprons les termes les plus amers, son impiété et son e. *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui répondit *le Galiléen, ton dieu, ne te rendra pas la vue: rends grâce*, repartit Maris, *de m'avoir épargné eur de voir un apostat tel que toi*. Julien ne répas, et continua le sacrifice. Cette modération ne mériter que des louanges; mais, selon les as de ce temps-là, qui pénétoient mieux que s intentions de Julien, ce n'étoit que l'effet d'une e politique: il refusoit aux chrétiens la gloire tyre: il savoit que les supplices sont un germe élytes.

ut encore par la même apparence de douceur *Jul. ep. 26;*  
appela indistinctement et les orthodoxes et les <sup>31, 52.</sup>  
ues, que Constance avoit exilés, et qu'il leur fit *Amm. l. 22,*  
*c. 5.*

*Theod. l. 5, c. 4.*  
*Soz. l. 5, c. 5, 14.*  
*Philost. l. 6, c. 7, et l. 9, c. 4.*  
*Chron. Alex. p. 296.*  
*Fleury, hist. ecclés. l. 16, c. 4.*

rendre leurs biens confisqués : sans s'expliquer au sujet des évêques, qu'il vouloit se réserver la liberté de choisir dans la suite, il les laissa rentrer dans leurs églises. Les ariens, qui avoient été les favoris de Constance, étoient par cette raison encore plus odieux que les catholiques. Mais son dessein étoit de détruire les unes et les autres les diverses communions qui partageoient le christianisme. Sous prétexte d'apaiser leurs querelles, mais en effet, pour les aigrir davantage, il appela les chefs des partis contraires; il les mettoit aux prises, et, après les avoir échauffés par la dispute, prenant l'air de conciliateur, il les exhortoit à la paix : *Écoute-moi*, leur disoit-il, *les Allemands et les Francs m'ont bien écouté*. Il les congédioit ensuite en leur déclarant qu'il entendoit qu'ils demeurassent unis ensemble, malgré la contrariété des dogmes, que chaque parti ait la liberté de soutenir. C'étoit renfermer comme dans un champ clos des ennemis armés et irréconciliables. Il avoit été témoin des persécutions suscitées par les ariens contre les catholiques; il savoit qu'il y a des chrétiens qui ne se pardonnent pas la diversité de croyance, et que ce motif, qui ne devrait agir que dans l'ordre surnaturel, suffit seul dans leur esprit pour rompre les liens de l'humanité et de la nature. Il rassembla toute la terre dans le sein de l'Eglise, comme autant de serpents, les hérétiques les plus dangereux. Il écrivit à Photin pour le féliciter de sa constance à nier la divinité de Jésus-Christ; il caressa surtout Aëtius, qui avoit été le confident et le théologien de Gallus : l'ayant appelé d'exil par une lettre pleine de bienveillance, il fit présent d'une terre près de Mitylène dans l'île de Lesbos. Il ordonna, sous peine d'une grosse amende, Eleusius, évêque de Cyzique, de rebâtir à ses dépens dans l'espace de deux mois, l'église des Novatiens, qu'il avoit abattue du vivant de Constance. Quelque temps après, ce même évêque étant accusé d'avoir, et

précédent, détruit des temples et converti quel-  
aïens, il le chassa de la ville, lui et tout son  
avec défense d'y rentrer, *de crainte*, disoit-il,  
*il y excitassent quelque sédition.*

donatistes n'osoient lever la tête depuis que  
nt avoit châtié leur insolence. Aussitôt que Ju-  
t monté sur le trône, ils s'empressent de se con-  
a faveur du nouveau prince. Ils lui députèrent  
emander la restitution de leurs basiliques. Leurs  
s n'épargnèrent pas la flatterie; on leur a re-  
dans tous les siècles d'avoir dit à Julien *qu'il*  
*seul prince qui sût écouter la justice.* Cet éloge  
ardé comme une trahison faite au christianisme;  
requête devint si odieuse, que, quarante ans après,  
ius, pour les couvrir d'ignominie, ordonna qu'elle  
publiquement affichée avec le rescrit de Julien,  
s rétablissoit dans toutes leurs anciennes posses-  
Julien se persuadoit que cette secte forcenée se-  
lus propre que toute autre à ruiner le christia-  
en Afrique. Rien n'égale en effet la fureur à la-  
ces fanatiques s'abandonnèrent. Ils s'emparoi-  
lises à main armée, ils en chassoient les évêques,  
nt les autels et les vases sacrés, massacroient les  
s et les diacres, violaient les vierges consacrées à  
mettoient les hommes en pièces, outrageoient  
nmes, tuoient les enfans dans les entrailles de  
nères, profanoient les saints mystères. Leurs évê-  
réfendoient se sanctifier par tant d'horreurs, et  
uples juroient par le nom de ces prélats sacrilé-  
mme par celui de Dieu même.

sprit de révolte et de schisme que les hérétiques  
rtoient de leur exil menaçoit l'Eglise des atta-  
les plus meurtrières. Pour les désarmer, Julien  
ina un moyen qui pouvoit suppléer à la rigueur  
ersécutions : c'étoit de réduire les chrétiens à l'i-  
ance en leur défendant d'enseigner et d'étudier les

*Optat. l. 2, c. 17, 18, 19, 20, 22.*

*S. Aug. con- tra Petil. l. 2, c. 92, 97.*

*Idem. con- tra Parmen. l. 1, c. 7.*

*Cod. Th. l. 16, tit. 5, leg. 57, et ibid. God.*

*Till. hist. des donat., art. 53, 54, 55.*

*Jul. ep. 42. Greg. or. 3. Amin. l. 2,*

*c. 10; et l. 25, c. 4, et ibi l'ales.*

*Chron. Illyr. Soc. l. 3, c. 16.*

*Theod. l. 3, c. 17.*  
*Soz. l. 5, c. 17.*  
*Joann. Antioch. et ibi l'ales.*  
*Eon. l. 2, p. 25.*  
*Cedr. l. 1, p. 305.*  
*Oros. l. 7, c. 30.*  
*M. l'abbé de La Bléterie, vie de Julien, p. 265, et lettres de Julien, p. 26.*

lettres. Il savoit qu'il est aisé de conduire les hommes la superstition par le défaut de connoissances ; et les priver d'instruction, c'est un moyen sûr pour tyranniser leurs esprits ; que l'ignorance fut la mère du paganisme ; et que, pour le faire renaitre, il falloit ramener les chrétiens à l'état où s'étoient trouvés leurs pères à la naissance de l'idolâtrie. Il avoit assez de lumières pour sentir que les auteurs païens, réunissant à la fois toutes les forces et toutes les foiblesses de la raison humaine, avec le plus grand art à mettre en œuvre les unes et les autres, fournissoient en même temps et des chimères à combattre, et les armes pour les combattre. Il voyoit que les défenseurs les plus formidables que le christianisme eût alors à lui opposer étoient les hommes les plus lettrés de l'empire, Athanase, Grégoire Nazianze, Basile de Césarée, Hilaire de Poitiers, Didore de Tarse, Apollinaire. Voulant donc enlever aux chrétiens cette puissante ressource, il publia un édit que nous avons encore, par lequel il les déclare incapables d'enseigner la grammaire, l'éloquence, la philosophie. Il en apporte pour raison que les livres où l'on puise les principes et les exemples de ces connoissances étant l'ouvrage des adorateurs des dieux, et remplis de maximes de l'hellénisme, c'est dans les maîtres chrétiens une imposture et une duplicité honteuse de proposer des modèles qu'ils désavouent, et d'enseigner aux autres ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Il paroît se applaudir beaucoup de ce sophisme. Il ajoute néanmoins qu'en défendant aux chrétiens de donner des leçons, on ne leur défend pas d'en recevoir, et qu'il permet aux jeunes gens de fréquenter les écoles sans les contraindre à quitter leur religion. *Ce n'est pas, dit-il, qu'il y ait de l'injustice à les guérir malgré eux comme des frénétiques ; mais je permets d'être malades à ceux qui voudront être ; je pense qu'il faut instruire les ignorans et non les punir.* Le témoignage clair et précis des *l'*



riens ecclésiastiques nous apprend que la permission de s'instruire, accordée aux chrétiens à la fin de cet édit, fut bientôt révoquée par un édit postérieur qui ne s'est pas conservé jusqu'à nous. Ammien Marcellin, tout païen qu'il est, blâme cette défense comme inhumaine et digne d'être ensevelie dans un oubli éternel.

Les professeurs chrétiens étoient encore en petit nombre. Ecébole, qui avoit été un des maîtres de Julien, et que l'intérêt et la vanité avoit toujours tenu attaché à la cour, homme de petit génie, dépourvu de talens, et jaloux de ceux des autres, sacrifia sans balancer sa religion à sa chaire. Après la mort de Julien, il revint au christianisme; et, toujours déclamateur jusque dans sa pénitence, couché par terre devant la porte de l'église, il crioit aux fidèles : *Foulez-moi aux pieds, je suis un sel affadi*. Les autres montrèrent plus de fermeté. L'historien nommé Marius Victorinus, qui professoit l'éloquence à Rome avec éclat, et le célèbre Prohérèse, que Constant avoit comblé d'honneurs. Quoiqu'il n'eût paru à Rome qu'en passant, cette ville lui avoit érigé une statue de bronze avec cette inscription : *Rome reine du monde au roi de l'éloquence*. Etant retourné à Athènes, il soutint la réputation du plus habile maître de la Grèce. Julien faisoit de lui une haute estime; il vouloit même l'engager à écrire son histoire; et par une exemption qu'il croyoit honorable, il lui permit de continuer ses leçons, sans être obligé de changer de religion. Prohérèse refusa cette distinction, qui auroit pu rendre sa foi suspecte; il renonça généreusement à sa profession et aux bonnes grâces du prince, qui, dès ce moment, par une bizarrerie très-ordinaire, rabattit beaucoup de l'opinion qu'il avoit eue de l'habileté de ce rhéteur.

Cet édit de Julien alarma tous les fidèles. Les livres saints étoient leur nourriture; mais les lettres profanes, saint Basile, étoient les feuilles qui servoient aux d'ornemens et de défense. Aussi ces hommes

Jul. ep. 2, 19.  
 l'unap. in Prohæres.  
 Chron. Hier. Soc. l. 5, c. 15.  
 Aug. confess. l. 8, c. 5.  
 Oros. l. 7, c. 50.  
 Suiq. Πρωτοπύρος.  
 Till. persec. art. 9, et not. 4.  
 Greg. nr. 3.  
 Basil. de libris gentili-  
 um.  
 Soc. l. 5, c. 16.

*Soz. l. 5. c. 17.* éclairés, loin d'embrasser avec joie cette ignorance qu'une fausse politique ou une singularité bizarre chent quelquefois, et qu'une pieuse imbécillité can regardèrent cet artifice de Julien comme l'attentat plus noir et le plus dangereux qu'il eût formé contre le christianisme; ce sont les termes de saint Grégoire Nazianze; et de tous les reproches dont il accable Julien, il n'en est point qui prête à son zèle plus de force que plus de vivacité. On travailla aussitôt à réparer la perte. Saint Grégoire et Apollinaire, tous deux savants et éloquens, tous deux hommes de génie, riches de leur propre fonds et enrichis encore par l'étude des livres, composèrent en prose et en vers un grand nombre d'ouvrages. Ils avoient dessein d'y transporter les beautés des auteurs profanes, et de les y conserver comme dans un dépôt sacré, en les appliquant aux matières propres à la religion. Mais quelque habiles que fussent ces illustres écrivains, leurs ouvrages trop hâtés ne pouvoient remplacer des chefs-d'œuvre de tant de siècles. La mort de Julien rendit bientôt à l'Eglise le libre accès des trésors dont il avoit voulu la dépouiller.

*Jul. ep. 45, et leg. de medicis, p. 154. Greg. or. 10. et ep. 17. Chrysost. in Juvent. et Max. t. 2, p. 579. Cod. Th. l. 15, tit. 5, leg. 4. 5. Till. persec. art. 9.*

Pour s'assurer de l'exécution de cet édit, il donna par une loi expresse à tout particulier d'entreprendre de tenir une école, de quelque science que ce fût, sans en avoir été autorisé par le conseil de la ville et par les suffrages des principaux habitans; il ordonna que le décret seroit envoyé pour l'examiner et le ratifier. Il témoigna de grands égards aux médecins; il fit revivre en faveur de ceux de la cour et des deux capitales de l'empire, Rome et Constantinople, tous les privilèges qu'ils avoient été accordés par les anciens empereurs, et les déclara exempts de toute fonction onéreuse. Rien n'est plus honorable que la lettre par laquelle il rétablit le médecin Zénon, que la faction de l'évêque George avoit chassé d'Alexandrie; mais en même temps il déclara aux chrétiens d'enseigner et peut-être même de

quer la médecine. Saint Jean Chrysostôme comprend cette profession dans le nombre de celles dont les chrétiens furent exclus. Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze, avoit exercé la médecine auprès de Constance avec une grande réputation ; son savoir, et son désintéressement, qui en rehaussoit le prix, lui avoient mérité l'estime de toute la ville de Constantinople, et les plus honorables distinctions de la part du prince. Il demeura auprès de Julien. Le danger auquel il exposoit sa foi fit trembler son frère ; celui-ci s'efforça de le rappeler par une lettre touchante, trempée de ses larmes et de celles de leur père. Césaire ne se rendit point à ces instances ; mais il ne dégénéra pas de cet esprit de lumière et de force qui faisoit le caractère de sa famille. En vain Julien, qui s'étoit fait un point d'honneur de le pervertir, mit en œuvre les caresses et les menaces. Ce prince entra même en controverse avec lui devant un grand nombre de témoins, les uns déjà séduits, les autres fidèles, qui, partagés de désirs comme de sentimens, s'intéressoient tous vivement à la victoire. Dans un combat en apparence si inégal, Césaire sut si bien démêler les sophismes de Julien, il se tira avec tant d'adresse de ses subtilités, il protesta avec tant de fermeté qu'il vivroit et qu'il mourroit chrétien, que l'empereur, confus et déconcerté, perdit l'espérance de le séduire, sans perdre cependant l'estime qu'il avoit pour lui. Il vouloit le retenir : mais Césaire se retira de la cour, et alla mettre sa foi à couvert dans le sein de sa famille.

La liberté de religion que Julien laissoit en apparence aux chrétiens n'étoit en effet qu'un dur esclavage. Toute la clémence de ce prince se bornoit à ne les pas condamner à mort par un édit général. Il prenoit d'ailleurs les voies les plus sûres pour les accabler. Toutes les faveurs étoient prodiguées aux païens ; les chrétiens éprouvoient que vexations, que mépris, que disgrâces.

*Jul. ep. 42.  
Greg. or.  
Soc. l. 3,  
13, 14.  
Soz. l. 5,  
3, 5, 17.  
Cod. Theod.  
l. 12, tit.  
leg. 50.  
Lib. 3, u.  
1, leg. 4.*

*Constatant* Il dépouilla les ecclésiastiques de leurs privilèges ;  
*Th. 1. 1. p.* priva ainsi que les veuves et les vierges des distribu-  
*525* tions fondées par Constantin ; il entreprit même de les for-  
*M. l'acte de* cer à rendre au trésor ce qu'ils avoient reçu depuis  
*la Eusebe* la fondation. et ces poursuites ne furent arrêtées que  
*l'acte de la* sa mort. Il exigeoit des chrétiens des sommes con-  
*l'acte de la* rables pour la réparation des temples ; il y faisoit  
*et* porter les vases sacrés et les ornemens des églises ;  
 n'étoit à son avis que restituer aux dieux des biens  
 leur appartenoient. Ces recherches donnoient lieu  
 à une infinité de violences ; on emprisonnoit les clercs ,  
 on les appliquoit à la torture. Pour multiplier les apostats  
 il facilita les divorces, dont Constantin avoit restreint  
 la licence, et il déclara que la diversité de culte seroit  
 une cause légitime de séparation. Il n'admettoit les chrétiens  
 dans aucune magistrature, sous prétexte que leur  
 religion leur défend de faire usage du glaive. Il les privoit  
 des droits qu'on osoit leur disputer ; il ne leur permettoit  
 pas même de se défendre devant les tribunaux : *vous*  
*religion* , leur disoit-il, *vous interdît les procès et les*  
*querelles*. A l'occasion des préparatifs qu'il falloit  
 faire pour la guerre contre les Perses, il imposa une taxe  
 sur tous ceux qui refusoient de sacrifier. Les gouverneurs  
 des provinces, trouvant une conjoncture si favorable  
 pour s'enrichir, exigeoient beaucoup au-delà des sommes  
 imposées ; ils employoient les contraintes les plus rudes  
 et les plus reuses ; et lorsque les chrétiens portoient leurs plaintes  
 à l'empereur : *Retirez-vous, galiléens infidèles*,  
 répondoit-il, *votre Dieu ne vous a-t-il pas appris à*  
*mépriser les biens de ce monde, et à souffrir avec*  
*patience les afflictions et les injustices ?* La plupart  
 des habitans d'Édesse étoient attachés à la foi catholique  
 mais cette ville renfermoit encore deux sectes d'hérétiques,  
 les valentinieniens et les ariens. Ceux-ci, fiers de leur  
 puissance qu'ils avoient acquise sous le règne de Con-  
 stance, attaquèrent les valentinieniens et commirent

ds désordres. Julien saisit cette occasion pour dé-  
 ller l'église d'Edesse, qui étoit riche; et, sans faire  
 action des catholiques, qui n'avoient aucune part à  
 uerelle, il ordonna que les biens de cette église  
 ent confisqués. La lettre qu'il écrit à ce sujet au  
 hier magistrat de la ville joint aux plus terribles  
 aces une froide et maligne plaisanterie : *L'admirable*  
*les galiléens*, dit-il, *leur prescrivant de se débar-*  
*er des biens de la terre pour arriver plus aisément*  
*oyaume des cieux, nous voulons, autant qu'il est*  
*ous, leur faciliter le voyage.* Les villes qui se signa-  
 at en faveur de l'idolâtrie étoient assurées de sa  
 veillance; il les prévenoit lui-même et les exhortoit  
 ses lettres à lui demander des grâces. Les villes  
 iennes, au contraire, n'obtenoient pas justice; il  
 oit d'y entrer; il refusoit audience à leurs députés,  
 jetoit leurs requêtes. La ville de Nisibe demanda du  
 ars contre les Perses, dont elle craignoit les insultes;  
 pondit aux envoyés *qu'ils obtiendroient tout de*  
*quand ils auroient commencé par invoquer les*  
*x.*

s'attachoit surtout à pervertir les soldats. L'igno-  
 e, le désir d'avancer dans le service, l'habitude de  
 onnoître d'autre loi que la volonté du prince, lui  
 ient espérer de leur part une soumission aveugle.  
 hangement du *labarum* et le mélange des images  
 dieux avec celles de Julien, aidoient à la séduction.  
 uits de tout temps à révéler leurs enseignes et les  
 traits de leurs empereurs, la plupart ne s'aperçurent  
 du piège; ils s'accoutumèrent à honorer les di-  
 ités  
 ur prince, et devinrent païens presque sans le sa-  
 . Il y en eut cependant qui, plus éclairés et plus  
 es, évitèrent de rendre cet hommage idolâtre. Pour  
 rendre leur foi, Julien s'avisa d'un stratagème. Un  
 r qu'il devoit distribuer aux troupes une gratifica-  
 a, il feignit de vouloir rappeler une coutume prati-

Greg. or. 3.  
 Soc. l. 3,  
 c. 15.

Theod. l. 5,  
 c. 7, 15, 16.

Soz. l. 5, c.

16.  
 L. unius ff.  
 de questio-  
 nibus.

quée, disoit-il, par les anciens empereurs. A côté de son tribunal, il fit dresser un autel et une table chargée d'encens. Sur l'autel s'élevait une enseigne qui portait l'image de Jupiter et de ses dieux. Il prit ensuite séance avec tout l'appareil de la majesté impériale. Les soldats approchant à la file, paroisoient d'abord devant l'autel ; on les avertissoit de jeter un grain d'encens dans le feu qu'on y avoit allumé. La crainte, la surprise, la persuasion que ce n'étoit qu'un ancien usage, et surtout l'éclat qu'ils voyoient briller dans la main du prince, étoient les scrupules. Il ne s'en trouva que fort peu qui refusant de payer ce tribut à l'idolâtrie, se retirèrent sans se présenter à l'empereur. Après cette cérémonie quelques soldats chrétiens buvant ensemble, l'un d'eux fit, selon la coutume, le signe de la croix. Un de ses camarades s'étant mis à rire, comme il lui en demandoit la raison : *Eh quoi ! répondit l'autre, avez-vous déjà oublié ce que vous venez de faire ? Depuis que vous avez jeté l'encens sur l'autel vous n'êtes plus chrétien.* A cette parole, tous, se réveillant comme d'un engourdissement, poussent de grands cris, fondent en larmes, s'arrachent les cheveux, courent à la place publique en criant : *Nous sommes chrétiens ; l'empereur nous a trompés ; il s'est trompé lui-même, nous n'avons rien renoncé à notre foi.* Ils se rendent au palais : ils se plaignent de la supercherie ; et, jetant aux pieds de l'empereur l'or qu'ils avoient reçu, ils demandent la mort en expiation de leur crime. Julien, irrité, commande qu'on leur tranche la tête. On les conduit au supplice hors de la ville, suivis d'une foule de peuple qui admire leur courage. Selon un usage établi par les lois romaines, lorsqu'il s'agissoit de punir ensemble plusieurs criminels, dans l'interrogatoire on commençoit par appliquer à la question le plus jeune, et à l'exécution le plus âgé étoit le premier mis à mort. ■ Le plus vieux de ces soldats obtint du bourreau

commençât par le moins avancé en âge, de peur que sa constance ne s'ébranlât à la vue du supplice de ses camarades. L'épée étoit déjà levée lorsqu'on entendit un cri qui annonçoit leur grâce. Alors le jeune homme, qui attendoit à genoux le coup mortel, se releva en respirant : *Hélas*, dit-il, *Romain* (c'étoit son nom) *ne méritoit pas l'honneur de mourir pour Jésus-Christ !* Julien se contenta de les casser et de les reléguer dans des provinces éloignées.

Jovien, Valentinien et Valens, qui tous trois parvinrent à l'empire, méritèrent dès-lors la récompense que Dieu destinoit à leur fermeté. Les deux premiers étoient tribuns de la garde du prince ; le troisième tenoit dans le même corps un rang inférieur. Julien ayant déclaré qu'il entendoit que les soldats, et surtout ceux de sa garde, renonçassent au christianisme ou au service, Jovien offrit de remettre son épée ; ce que Julien n'accepta pas, pour ne pas perdre un officier de ce mérite. Il ne voulut pas non plus pousser à bout la constance de Valens. Mais celle de Valentinien parut avec trop d'éclat pour laisser à l'empereur la liberté de dissimuler. Julien entroit avec pompe dans le temple de la Fortune pour y célébrer un sacrifice. Les ministres du temple, rangés à droite et à gauche dans le vestibule, aspergeoient d'eau lustrale le prince et son cortège. Valentinien, en qualité de commandant de la garde, marchoit devant l'empereur. S'étant aperçu qu'une goutte de cette eau profane étoit tombée sur son habit, il s'échappa jusqu'à frapper rudement le ministre, et, coupant la pièce, il la jeta par terre avec horreur. Le philosophe Maxime, qui marchoit à côté de Julien, lui fit remarquer cette brusquerie, qu'il traitoit de sacrilège. Au retour, l'empereur bannit Valentinien, et le légua à Mélétime. Mais, afin de ne paroître jamais punir personne précisément pour raison de religion, il prétextait des négligences dans le service. M. de Tille-

*Soc. l. 3, c. 15, et l. 4, c. 1.*

*Theod. l. 3, c. 15.*

*Soz. l. 6, c. 6.*

*Philost. l. 7, c. 7.*

*Zos. l. 4.*

*Theoph. p. 45.*

*Chron. Alex. p. 297.*

*Oros. l. 7, c. 32.*

*Hist. misc. l. 72.*

*Said. in l. 61.*

*Till. note 2 sur Valentinien.*

mont place la scène de cet événement dans Antioch  
il se fonde sur un mot de Théodoret, qui ne me par  
pas conclure nécessairement en faveur de cette opinion  
et nous savons que Julien avoit consacré dans Constam  
nople un temple à la Fortune.

*Greg. or. 3,  
et ep. 194.*

*Chron. Hier.*

*Soc. l. 3, c.  
13.*

*Theod. l. 3,  
c. 6, 7.*

*Chron. Alex.  
p. 297.*

*Martyrolog.*

*rom. et m.  
nol. 22. oct.*

*Baron. ad  
an. 362.*

Julien, en défendant de mettre à mort les chrétiens  
ne vouloit sauver que l'honneur de sa philosophie.

sa fausse clémence se renfermoit dans les bornes de sa m  
sidence. Leur sang couloit dans le reste de l'empire. ■

Julien savoit que c'étoit lui offrir les plus agréables victim-

et la volonté du prince une fois connue, ou même son

connée, est, sans être écrite, la plus forte des lois :

défense même devient une amorce, quand on sent que

lui fait la cour en contrevenant à ses ordres. Les païens

qui depuis le règne du christianisme frémissaient de rage

enivrés alors de la fumée de leurs sacrifices, entroient

en fureur : ils accabloient les chrétiens d'outrages ; i

ceux-ci, ayant perdu l'habitude de souffrir, donnoient

souvent par leur impatience occasion aux traitemens

les plus rigoureux. Julien fermoit les yeux sur ces dél

ordres. Emilien fut brûlé vif à Dorostole, dans la Méd

inférieure, et l'évêque Philippe avec plusieurs autres

chrétiens souffrirent le même supplice à Andrinople.

Dans cette contradiction entre les ordres et la passion

de Julien, les gouverneurs se crurent libres de suivre

leur propre penchant. Quelques-uns, par un effet i

leur bonté naturelle, mirent les chrétiens à couvert,

coururent le risque de déplaire en obéissant. Candide

quoique païen, mérita par cette humanité les éloges

saint Grégoire, et mérite encore les nôtres. On ne s

de quelle province il étoit gouverneur. Salluste, sec

préfet d'Orient, tempéra autant qu'il put les rigueur

auxquelles il fut quelquefois forcé par des ordres préc

L'autre Salluste, préfet de la Gaule, estimable d'ailleur

par sa probité, mais idolâtre jusqu'au fanatisme,

inhumain par religion, fut un violent persécuteur.



Comme il étoit le plus intime confident de Julien, sa cruauté fait grand tort à la prétendue douceur de ce prince.

Julien ne perdoit pas de vue la résolution qu'il avoit prise de venger l'honneur de l'empire en attaquant Sapor dans ses états. S'étant donc assuré des fonds nécessaires par la réforme de sa cour, par l'économie de sa dépense, et par le bon ordre qu'il sut mettre dans ses finances, il ralluma ses soldats, anima leur courage, les harangua plusieurs fois, et, ce qui sans doute n'étoit pas moins efficace, il augmenta leur paie. Au commencement de juin il partit de Constantinople, suivi des vœux de tout le peuple, après un séjour de six mois, et prit la route d'Asie. Son dessein étoit de passer dans cette ville le reste de l'année pour y achever ses préparatifs, et se mettre en état d'entrer en campagne dès le printemps de l'année suivante. Hormisdas et Victor furent chargés de la conduite des troupes. Ils firent observer une exacte discipline ; et l'Asie, qui sous le règne de Constance ne distinguoit plus ses défenseurs d'avec ses ennemis, n'eut rien à souffrir de leur passage. Julien lui-même, au lieu des présens que les gouverneurs avoient coutume de faire aux empereurs, n'accepta que des complimens. Il tenoit de son éducation le goût des harangues ; et comme dans la distribution des emplois il avoit préféré les gens de lettres, il trouva de quoi se satisfaire dans ce voyage. La superstition le suivait partout ; et il laissa en plusieurs lieux des traces sanglantes de sa haine contre les chrétiens. On observe qu'il avoit mis un si bon ordre dans les provinces occidentales que son éloignement n'y produisit aucun trouble : sa réputation suppléoit à sa présence ; et ces nations turbulentes qui bardoient le Rhin et le Danube respectèrent, tant qu'il vécut, les limites de l'empire, comme si le bras de Julien eût toujours été suspendu sur leurs têtes.

Ayant traversé le détroit, il passa, sans s'arrêter, à *Ann. l. 22, c. 9. Lib. or. 10, 12. Zos. l. 3. Till. pers. art. 24.*

Ayant traversé le détroit, il passa, sans s'arrêter, à *Ann. ibid.*

*Lib. or. 10.* Chalcédoine et à Libysse, petite bourgade célèbre par  
*12.*  
*Jul. or. 5, 6.* la sépulture d'Annibal, et il vint à Nicomédie. La vue  
*ep. 21.*  
*Greg. or. 4.* de cette grande cité, alors presque détruite, et le triste  
*Till. pers.* état d'un peuple autrefois florissant, lui firent verser de  
*art. 10, 24.* larmes. Il avoit passé ses premières années à Nicomédie  
auprès de l'évêque Eusèbe; il y reconnut encore plu-  
sieurs de ceux qu'il y avoit vus dans son enfance. Pour  
donner à cette malheureuse ville quelque marque de  
bienveillance, il y fit placer sa statue et celle de sa femme  
Hélène, sous les symboles d'Apolon et de Diane; ce qui  
fut pour les habitans une occasion d'idolâtrie. Après  
avoir donné ses ordres pour relever les ruines de Nicomédie,  
il continua sa route par Nicée. Arrivé sur la  
frontières de la Galatie, il se détourna sur sa droite  
pour aller voir à Pessinunte l'ancien temple de la mère  
des dieux, si fameux par la statue de cette déesse, qu'on  
disoit être tombée du ciel, et qui, par l'ordre d'un oracle,  
avoit été transportée à Rome pendant la seconde guerre  
punique. Julien séjourna dans cette ville; il y ranimait  
le culte de Cybèle, qui avoit été fort négligé sous le règne  
de ses deux prédécesseurs. Il perdit une nuit à composer  
un discours en l'honneur de cette déesse: c'est un chef-  
d'œuvre de rêverie. On y voit sensiblement que les  
Hellènes de ce temps-là, confondus par les chrétiens,  
donnoient la torture à leur imagination pour sauver  
par des allégories bizarres et forcer le ridicule et l'obscu-  
rité de leurs fables. La déesse à son tour régala Julien  
d'un oracle qu'elle rendit en sa faveur. Ce fut vers le  
même temps qu'il passa deux jours à mettre par écrit  
une apologie de Diogène et de la philosophie cynique.  
Il s'y rencontre des choses bien pensées; mais la singu-  
larité de l'auteur s'y développe tout entière: il fait son  
héros de ce cynique effronté; il prétend que, lorsqu'on  
a pris l'essor philosophique, on peut se mettre au-dessus  
des bienséances et des usages les plus sensés.

*Ann. ibid.* Avant que de quitter Pessinunte, il voulut venger l

de des insultes de deux chrétiens qui avoient ren-  
son autel. Il les fit amener devant lui, et tenta  
ord de les pervertir par ses discours. Emportés par  
vacité de leur zèle et de leur jeunesse, ils se mo-  
ent et de l'empereur et de ses sophismes. Julien les  
lamna à mort, non pas comme chrétiens, c'eût  
lémentir son système, mais comme perturbateurs  
ordre public. Il reprit ensuite la route d'Ancyre.  
me il en approchoit, les sacrificateurs vinrent au-  
nt de lui, portant l'idole de Proserpine. Il leur dis-  
a une somme d'argent, et fit célébrer des jeux le  
emain de son arrivée. Il y avoit dans cette ville un  
re chrétien nommé Basile, qui du temps de Con-  
ce avoit fortement combattu l'arianisme. Sous le  
veau règne il avoit tourné ses armes contre l'ido-  
ie. C'étoit un missionnaire zélé et véhément, qui  
it de ville en ville, exhortant publiquement les chré-  
s, et leur inspirant de l'horreur pour les idoles et  
sacrifices. Le proconsul Saturnin éprouva son cou-  
: par les plus cruelles tortures, mais sans l'ébranler.  
e fit mettre en prison, et en informa l'empereur,  
étoit encore à Constantinople. Julien pensa qu'un  
me de ce caractère pourroit servir efficacement  
olâtrie, s'il réussissoit à le gagner. Il envoya pour le  
nre deux apostats, Elpide, intendant du domaine,  
in certain Pégasius. Leur mission ne fut pas heureuse.  
ien, arrivé à Ancyre se fit amener Basile; mais il  
ut pas plus de succès; il n'en put tirer que des re-  
ches de son apostasie, et des menaces d'une mort  
este et prochaine. Il le mit entre les mains du comte  
mentin, capitaine d'une compagnie de la garde,  
c ordre de lui faire souffrir des tourmens douloureux,  
pussent lasser sa patience, sans lui ôter promptement  
ie. Pendant le séjour de Julien, Basile, dont on dé-  
roit le corps tous les jours, se fit une fois conduire  
rant lui. Julien s'en félicitoit, il le croyoit vaincu;

*Soz. l. 5, c.*<sup>10.</sup>*Acta Basil.**apud Ruy-*  
*nart. p. 650.*

mais il n'en reçut que de nouveaux reproches, et il eut fort mauvais gré à Frumentin, qu'il ne voulut pas voir à son départ. Le comte se vengea de cette disgrâce sur la personne de Basile, qu'il fit mourir dans les plus horribles tourmens.

*Ann. ibid.*  
*Greg. or. 3,*  
*19.*  
*Soz. l. 5, c.*  
*4, 10.*

Sur la route d'Ancyre à Césarée Julien fut souvent arrêté par des plaintes et des reproches. Les uns redemandoient leurs biens injustement usurpés; les autres se plaignoient qu'on voulût contre toute raison les assujettir à des charges onéreuses; d'autres lui dénonçoient des crimes de lèse-majesté. L'empereur rendoit promptement justice aux premiers. Mais, toujours trop favorable à l'ordre municipal, il avoit rarement égard aux privilèges et aux dispenses les plus légitimes; en sorte que ceux qu'on inquiétoit à ce sujet prenoient le parti de se rédimmer par argent de ces injustes poursuites. Pour les délateurs, dont il avoit lui-même tant de fois ressenti la malice, il les rejetoit avec indignation et avec mépris ou en rapporte un exemple mémorable. Un de ces calomniateurs, pour se venger d'un ennemi, le dénonça à l'empereur comme aspirant à la souveraineté. Julien le rebuta plusieurs fois. Enfin, importuné de son opiniâtreté, il lui demanda quel étoit cet homme qu'il accusoit, et quelles preuves il avoit de son crime : C'est, répondit l'accusateur, *un riche habitant d'une telle ville; et je suis en état de prouver qu'il se fait faire un manteau de soie teint en pourpre.* Le prince, sans en vouloir entendre davantage, lui imposa silence en disant : *Vous êtes bien heureux que je ne punisse pas un misérable tel que vous, qui ose accuser son prince d'une si haute entreprise.* Et comme le délateur continuoit d'insister, Julien appela un de ses officiers. *Faites donner, lui dit-il, à ce dangereux babillard une de mes chaussures de couleur de pourpre, et qu'il la porte de ma part à ce bourgeois qui s'est déjà fait faire le manteau.* En traversant la Cappadoce, il détachoit

les soldats pour livrer les églises aux idolâtres, ou pour les abattre. Ceux qui furent chargés de cette expédition par Nazianze rencontrèrent une si vigoureuse résistance de la part de l'évêque, qu'ils furent contraints de se retirer avec confusion. Ce prélat, cassé de vieillesse, mais plein de feu et de vivacité, étoit Grégoire, père de ce grand docteur de l'Eglise, si connu par sa sainteté et ses admirables écrits. Césarée, capitale de la province, éprouva toute la colère de l'empereur. Comme elle étoit peuplée de chrétiens, et qu'on y avoit ruiné les temples de Jupiter et d'Apollon, anciennes divinités favorites de la ville, elle lui étoit depuis long-temps chère, et cette haine venoit de s'accroître par la destruction du temple de la Fortune, le seul qui eût subsisté à Césarée jusqu'à la mort de Constance. Julien blâmoit tout à la fois les chrétiens d'avoir ruiné cet édifice, et les païens de l'avoir souffert, et de n'avoir pas, quoiqu'ils fussent en petit nombre, défendu jusqu'à la mort le culte de leur déesse. Il ôta à la ville le nom de Césarée, qui lui avoit été donné par Tibère, et lui fit reprendre son ancien nom de *Mazaca*. Il imposa aux habitans une amende de trois cents livres d'or. Tous ceux qui avoient prêté leurs mains à ce prétendu sacrilège furent condamnés à la mort ou à l'exil. Euppsychius, un des plus nobles citoyens, expira dans de cruels supplices. Les biens meubles et immeubles des églises de la ville et du territoire furent confisqués. On enrôla les ecclésiastiques dans la milice destinée au service des gouverneurs; c'étoit en même temps la plus méprisée et la plus onéreuse. Les chrétiens furent assujettis à la taille, comme dans les moindres bourgades. Julien protesta par serment que, si on ne relevoit au plus tôt les temples détruits, *il ne laisseroit à aucun galiléen la tête sur les épaules*. Ce fut ainsi qu'il s'exprima; et cette menace fut suivie de l'exécution, s'il eût vécu plus long-temps. L'église de Césarée étoit alors partagée au sujet

de l'élection de son évêque. Julien voulut connoître ce différend, qu'il traitoit de désordre et de sédition. Il fit écrire aux prélats divisés une lettre menaçante. Mais l'évêque de Nazianze répondit avec tant de force et de hardiesse, que Julien ne jugea pas à propos de se commettre avec ce vieillard intrépide.

*Amm. ibid.  
Lib. or. 12.  
Till. not. 6.*

Celse, gouverneur de Cilicie, vint le recevoir au passage du mont Taurus. Julien l'aimoit depuis qu'ils étoient trouvés ensemble dans les écoles d'Athènes; il l'embrassa tendrement; et, l'ayant fait asseoir à côté de lui dans son char, il entra dans la ville de Tarse. Après l'issue d'un sacrifice, Celse, qui avoit été disciple de Crispin, prononça en présence de Julien un long panegyrique qui fatigua beaucoup et le héros et l'orateur. Le prince étoit debout devant l'autel, et l'on étoit alors dans les grandes chaleurs du mois de juillet. De Tarse Julien alla droit à Antioche, où il arriva près de deux semaines après son départ de Constantinople. Tout le peuple de cette capitale de l'Orient sortit au-devant de lui; les païens le reçurent avec toute la pompe dont on honoroit l'entrée des divinités. Quoique le christianisme, qui avoit autrefois commencé à prendre son nom dans cette ville, y fût très-florissant, il s'y trouvoit cependant un grand nombre d'idolâtres. Ceux-ci célébroient dans ce temps-là les fêtes d'Adonis; et les acclamations de ces païens étoient interrompues par les cris lugubres des femmes qui, selon l'ancien usage, pleuroient la mort du héros de la volupté. Ce mélange de deuil fut regardé comme un sinistre présage, et la superstition ne manqua pas de s'en alarmer dans le moment, et de le répéter après la mort du prince.

## LIVRE TREIZIÈME.

La vanité de Julien étoit le ressort de ses vertus. C'est là qu'on peut expliquer les contrariétés de sa conduite : tantôt une clémence qui semble héroïque, tantôt un rigueur implacable. Il préféroit l'honneur de paraître à la sombre satisfaction de la vengeance ; mais sa générosité n'étoit pas entière ; il vouloit en être payé par la gloire ; et s'il pardonnoit avec éclat, il se venoit aussi sans miséricorde, lorsque la circonstance ne lui sembloit pas assez heureuse pour faire admirer sa bonté d'âme. Le premier jour de son arrivée à An-  
 che, un officier nommé Thalasse, qui avoit contri-  
 bué au désastre de Gallus, s'étant présenté avec les prin-  
 cipaux de la ville pour saluer l'empereur, Julien lui fit  
 refuser l'entrée. Quelques citoyens qui étoient en procès  
 avec cet officier vinrent dès le lendemain, en grand  
 nombre, porter leurs plaintes à l'empereur. *Thalasse,*  
*crièrent-ils, l'ennemi de votre majesté est aussi le*  
*notre ; il nous a ravi nos biens.* Julien reconnut aisé-  
 ment qu'ils vouloient profiter de la disgrâce de leur  
 adversaire. *Il est vrai,* répondit-il, *qu'il m'a sensible-*  
*ment offensé : attendez donc, pour demander justice,*  
*car je sois satisfait moi-même ; je mérite quelque pré-*  
*férence.* Il ordonna en même temps au premier de ne  
 pas point écouter qu'il n'eût rendu ses bonnes grâces à  
 Thalasse ; ce qu'il ne tarda pas à faire. Mais tous ceux  
 dont il avoit à se plaindre n'éprouvèrent pas la même  
 indulgence. Le secrétaire Gaudence, qui, par l'ordre du  
 même empereur, avoit empêché les troupes de Julien de  
 passer en Afrique, et Julien, autrefois vicaire des pré-  
 fets, à qui l'on ne pouvoit reprocher que son zèle pour

*Amm. l. 23,*  
*c. 9, 11, et*  
*ibi Vales.*  
*Suid. in*  
*Σαλύσιος.*

le service de son prince, furent conduits à Antioche condamnés à mort. Le fils du général Marcel, soupçonné d'aspirer à l'empire, fut exécuté publiquement. Marcel son père trembloit dans sa retraite; il se souvenoit des mauvais services qu'il avoit rendus à Julien César, et la mort de son fils sembloit lui annoncer sa fin. Il fut heureux d'avoir offensé Julien d'une manière éclatante: l'empereur se fit un mérite de l'épargner, parce que tout l'empire savoit que Marcel ne méritoit point de pardon; il affecta même de le traiter avec honneur. Romain et Vincent, capitaines de ses gardes, convaincus d'avoir formé des projets trop ambitieux, ne furent condamnés qu'au bannissement.

*Ann. l. 22,  
c. 10.  
Chrys. de  
sancto Ba-  
bylâ contra  
Jul. et gent.  
Soc. l. 6, c.  
3.*

Les délices de la Syrie n'avoient rien de contagieux pour un esprit tel que celui de Julien, naturellement sérieux et austère. Au milieu d'une ville voluptueuse conserva avec l'extérieur philosophique le même goût de frugalité et de travail, la même sévérité dans ses mœurs. Ses occupations étoient la législation, l'exercice de la justice, et surtout le rétablissement du paganisme. La conversation des philosophes et des rhéteurs, la composition de plusieurs ouvrages, les sacrifices et les cérémonies de religion faisoient ses délassemens. Cependant saint Jean Chrysostôme, qui, étant pour lors âgé de quinze à seize ans, étudioit la rhétorique sous Libanius, nous donne de sa cour l'idée la plus affreuse. *Les magiciens, dit-il, les enchanteurs, les devins, les augures, les fanatiques de Cybèle, et tous les charlatans de l'impiété, s'étoient rendus auprès de lui de toutes les contrées de la terre: son palais étoit rempli de fugitifs flétris par des jugemens. Des misérables qui avoient été condamnés pour empoisonnemens et pour maléfices, qui avoient vieilli dans les prisons, qui travailloient aux mines, qui pouvoient à peine soutenir leur misère par le commerce le plus infâme, revêtus tout à coup de sacerdoles et de sacrificatures, tenoient auprès de lui*



*plus honorable. Environné de jeunes hommes de débauche, de vieillards encore plus dissolus, femmes prostituées, qui faisoient tout retentir de ris immodérés et de leurs paroles impudentes, il soit les rues et les places de la ville : son cheval et ses gardes ne le suivoient que de loin. Ce grand homme se présenta à la face du peuple d'Antioche de ce qu'il a vu et entendu ; il en appelle à tous ceux qui vivoient alors ; il défie de le démentir. Son témoignage ne peut être soupçonné ; mais il représente sans doute en cet instant Julien tel qu'il l'avoit vu fréquemment aller aux temples avec tout le cortège de l'idolâtrie. Il ne parle rien de la vie privée du prince, dont ni son âge ni sa condition ne lui permettoient pas d'être témoin. Ceux qu'il a dépeint sous de si affreuses couleurs étoient les esclaves et non pas les courtisans de Julien ; c'étoient les esclaves qui se rassembloient auprès de lui pour les cérémonies publiques, et non pas ceux qui vivoient avec lui dans son palais. Le prince étoit plus chaste que ses dieux : sa vie étoit plus honnête, composée à la vérité d'imposteurs et de charlatans, mais d'une autre espèce, et dont l'extérieur grave et sévère outroit la décence jusqu'à la rigidité.*

Libanius, qui enseignoit alors à Antioche, avoit été le précepteur de Julien, quoiqu'il n'eût pas été permis à ce prince de prendre ses leçons. La défense expresse de l'idolâtrie y avoit apporté un obstacle invincible. Mais Libanius avoit secrètement dévoré avec d'autant plus d'ardeur les discours de ce rhéteur, aussi passionné que lui pour l'idolâtrie ; c'étoit sur ce modèle qu'il avoit formé Julien. Il brûloit d'impatience de l'entendre, et il le fit appeler quand il entra dans Antioche. Ce sophiste, dans une conférence qu'il a pris la peine de faire de sa propre vie, se vanta avec complaisance comment sa prétendue modestie fut forcée de céder aux avances de Julien. S'il l'en croit, le prince prenoit à ses succès un si vif in-

*Lib. vit. et  
or. 4.  
Jul. ep. 27.*

térêt, que l'inquiétude le privoit du sommeil, lors Libanius avoit un discours à prononcer le lendemain sujet de veille à peine pardonnable à l'auteur même infiniment frivole dans un empereur. Julien l'honora du titre de questeur : il l'appelle dans ses lettres son cher et très-aimable frère. Libanius paya ces faveurs des éloges excessifs ; mais qui respirent plutôt le fastisme que la flatterie.

*Amm. l. 22,  
c. 14, et ibi  
Vales.*

*Plin. l. 5, c.  
18, et ibi  
Hard.*

*Cellar. geog.  
l. 3, c. 12,  
art. 22.*

On célébroit dans le mois d'août une fête en l'honneur de Jupiter sur le mont Casius, situé au midi d'Antioche, au-delà de l'Oronte. La hauteur de cette montagne, qui étoit de quatre mille pas, avoit donné lieu à une fable, qu'on débitoit aussi du mont Caucase : on disoit qu'on y voyoit lever le soleil trois heures avant que cet astre parût à l'horizon de la plaine. L'empereur Adrien avoit passé une nuit sur le Casius pour vérifier de ses propres yeux cette merveille, qu'un furieux orage avoit, dit-on, dérobé à sa curiosité. Sur le sommet couvert de bois, et qui avoit dix-neuf mille pas de circuit, étoit un temple superbe consacré à Jupiter. Pendant que Julien y offroit un sacrifice, un inconnu, pleurant en larmes, vint se jeter à ses pieds, le supplia humblement de lui accorder sa grâce. L'empereur ayant demandé qui il étoit, on lui répondit que c'étoit Tirodote, ancien magistrat d'Hiéraple ; qu'au passage de Constance ce méchant homme, lui faisant sa cour, et les principaux de la ville, s'étoit signalé par la plus basse adulation, flattant le prince d'une victoire dubitable, et lui demandant en grâce avec des pleurs et des gémissements contrefaits de leur envoyer au plus tôt la tête de Julien, cet ingrat, ce rebelle, comme il avoit fait porter la tête de Magnence dans toutes les provinces de l'empire. Julien ayant froidement écouté ce récit, *le savois déjà*, dit-il, *sur le rapport de plusieurs* : *retourne chez toi avec assurance, tu n'as rien à craindre d'un prince qui, suivant la maxime*

*ne veut connoître d'autre manière de détruire ses is qu'en les rendant ses amis.*

Comme il descendoit de la montagne, il reçut une lettre d'Ecdice, gouverneur d'Egypte, qui lui mandoit les résultats de longues recherches on avoit enfin trouvé un fuf portant tous les caractères du dieu Apis. C'étoit pour Julien un présage infaillible des plus heureux événements. Les malheurs de cette année et de la suivante ne firent pas honneur au pronostic. Une autre fête solennelle appeloit Julien au temple d'Apollon à Antioche; il s'y rendit en diligence du mont Casius, s'attendant d'y voir la pompe la plus brillante. Il fut fort étonné de ne trouver dans le temple pas une victime, ni un grain d'encens; mais seulement au lieu des anciennes hécatombes une colombe que le prêtre avoit apportée chez lui, afin que le dieu ne passât pas la journée sans offrande. A cette vue le zèle de Julien s'enflamma; et, debout devant l'autel, aux pieds de la statue, il adressa la parole au petit nombre de ceux qui se trouvoient présens, il leur fit une vive réprimande, qui retomba sur tous les habitans d'Antioche; il leur reprocha leur impiété, leur épargne sordide et scandaleuse à l'égard du culte des dieux, tandis que leurs femmes vendent leurs richesses pour faire subsister des galiléens; il les menaça de l'indignation céleste; et il ne tarda pas dans la suite d'attribuer à cette indifférence criminelle la disette dont la ville fut peu de temps après assiégée.

C'est le temps qu'il affectoit d'oublier ses propres infortunes; il n'épargnoit pas les ennemis de ses dieux. Arcadius, commandant des troupes en Egypte, fut la première victime du zèle de Julien pour l'idolâtrie. Ammien Marcellin se contente de dire qu'il fut accusé de crimes atroces par les Alexandrins, et condamné à mort. L'histoire est développée plus au long par les auteurs ecclésiastiques. L'évêque George, dévoué aux ariens,

*Amm. ibid.  
Jul. misop.*

*Jul. ep. 10.  
Amm. l. 22,  
c. 11.  
Theod. l. 3,  
c. 17.  
Soz. l. 4, c.  
29.  
Chron. Alex.  
p. 297.  
Zon. t. 2,  
p. 26.  
Vita Ath.*

*in edit. bened.*

*Till. persec.*

auxquels il devoit sa fortune , s'étoit rendu également odieux à tout le reste des Alexandrins, aux catholiques qu'il persécutoit , aux païens dont il vouloit détruire le culte , aux magistrats qu'il méprisoit , au peuple qu'il accabloit en tyran. Les païens surtout nourrissoient crèlement contre lui une haine mortelle. Il empêcha leurs sacrifices et la célébration de leurs fêtes ; secondé d'Artème et de ses troupes , il renversoit leurs autels , enlevoit à main armée leurs statues et tous les ornemens de leurs temples. Au retour d'un voyage qu'il avoit fait à la cour de Constance , passant avec un nombreux cortège devant le temple du Génie , et jetant un regard courroux sur ce magnifique édifice : *Jusqu'à quand dit-il , laisserons-nous subsister ce sépulcre ?* Les idolâtres , frappés de cette parole , résolurent de le percer pour sauver leur dieu. Dès que Julien fut sur le trône , ils commencèrent par attaquer Artème , dont la puissance servoit de rempart à l'évêque. Ils le déférèrent à l'empereur comme le soutien et l'exécuteur de toutes les violences de George. Julien lui ordonna de se rendre à Antioche. Artème partit en menaçant les habitans de leur faire payer bien cher à son retour les frais d'un si fâcheux voyage. Il ne revint pas. Julien lui fit trancher la tête , et l'église grecque l'honore comme un célèbre martyr. Les critiques se partagent à son sujet : tous conviennent qu'il avoit été , comme son prédécesseur Sébastien , zélé de l'arianisme , partisan de George , ennemi déclaré d'Athanase , qu'il avoit poursuivi jusque dans les déserts ; mais quelques-uns prétendent que , touché de la grâce divine , il reconnut son erreur , et mérita la couronne du martyr : les autres n'aperçoivent aucune preuve de sa pénitence , et désapprouvent le culte que lui rendent les Grecs.

*Jul. ep. 10.*

*Amm. l. 22,*

*c. 11.*

*Greg. or. 21.*

La nouvelle de la mort d'Artème parvenue à Alexandrie fut le signal du massacre de George. Le peuple idolâtre , poussant des hurlemens affreux , court l'arra-

sa maison. Ce malheureux est en un moment assommé, <sup>Ambros. ep.</sup> alé aux pieds, traîné, mis en pièces. Draconce, in- <sup>29.</sup> <sup>Soc. l. 3, c.</sup> adant de la monnoie, et Diodore, qui tenoit le rang <sup>2, 3.</sup> <sup>Soz. l. 9, c.</sup> de comte, expirèrent au milieu de mille outrages. L'un <sup>7.</sup> <sup>Philost. l.</sup> voit détruit un autel de Sérapis; l'autre présidoit à la <sup>7, c. 2.</sup> construction d'une église; il attiroit les enfans au christianisme, et leur coupoit les cheveux, qu'on laissoit croître par une superstition païenne. Cette populace furieuse charge un chameau de ces cadavres déchirés: on les promène par toute la ville; on les conduit ensuite au rivage, où, après les avoir brûlés, on jette leurs cendres dans la mer, de peur, disoit-on, qu'elles ne fussent recueillies et honorées comme des reliques de martyrs. Les seuls ariens auroient été capables de leur rendre ce culte religieux. Ils accusèrent les catholiques d'avoir trempé leurs mains dans le sang de George; et l'orateur avoue que dans une émeute populaire les mécontents se laissent aisément entraîner par les séditeux. Cependant Ammien Marcellin paroît le disculper, en disant que les chrétiens étoient assez forts pour défendre George, mais qu'ils s'abstinrent de le faire parce qu'il étoit universellement odieux; et le témoignage de Julien achève de les justifier: il n'imputa ce massacre qu'aux païens. Il en parut d'abord extrêmement irrité; il ne parloit que de châtimens. Mais les violences qui attaquoient les chrétiens ne blessaient que sa politique, sans toucher son cœur. Sa colère se laissa bientôt fléchir par son oncle, le comte Julien, qui intercêda pour Alexandrie, dont il avoit été gouverneur. L'empereur se contenta d'écrire aux Alexandrins une lettre dans laquelle il leur reproche leur humanité; il avoue que George méritoit ces traitemens, et peut-être de plus rigoureux encore. *Mais, ajoute-t-il, vous ne deviez pas être des bourreaux; vous avez des lois, elles doivent être sacrées pour vous, quoiqu'il les foulât aux pieds. Rendez grâces au grand Sérapis; par respect pour ce dieu qui vous*

*protège , et par considération pour un oncle qui vous gouvernés , je veux bien vous pardonner de si coupables excès.* George laissoit de grandes richesses , fruits de concussions et de ses rapines. Julien les abandonna sans regret à ceux qui les avoient pillées ; mais il revendit la bibliothèque , qui , malgré l'ignorance du possesseur , étoit nombreuse et choisie. L'empereur donna des ordres très-pressans d'en recueillir exactement tous les livres , de les lui envoyer en diligence , et de ne pas laisser écarter aucun , *pas même , dit-il , les livres impies des galiléens.*

*Jul. ep. 52.  
Greg. or. 5.  
Soz. l. 5, c.  
14.*

L'impunité des Alexandrins fit connoître à tout l'empire que Julien pardonnoit volontiers les outrages faits aux chrétiens , et que leur sang n'étoit à ses yeux qu'un sang vil et méprisable. On acheva de s'en convaincre par la colère qu'il fit éclater contre le gouverneur de Cappadoce. La populace païenne qui habitoit Césarée souleva contre les chrétiens de la ville. Il y eut un grand carnage. Pour prévenir les suites de ce désordre, on arrêta les coupables. Le gouverneur , voulant faire sa cour au prince , fit tomber sur les chrétiens la plus grande partie des châtimens ; mais il ne put se dispenser de punir quelques idolâtres. Julien en fut indigné ; il manda le gouverneur. Il vouloit d'abord le faire traîner au supplice. Comme on lui prouvoit que les païens étoient auteurs du massacre : *Le grand malheur , s'écria-t-il , que des Hellènes aient fait périr dix galiléens !* Il donna une grande marque de clémence en ne le condamnant qu'à l'exil. Il ne tint pas à lui que l'évêque Bostres ne fût traité comme celui d'Alexandrie. L'évêque de cette capitale de l'Arabie étoit alors gouverné par Titus , prélat respectable par sa sainteté , et redouté à Julien par sa doctrine. L'empereur ordonna aux tribuns de le chasser ; il fit en même temps déclarer à Bostres que , s'il arrivoit quelque émeute à son occasion , il prendroit à lui et à son clergé. Sur cette menace, l'évêque

représenta à l'empereur que les chrétiens étoient à craindre par leur grand nombre en état de faire tête aux païens; mais que, loin de les animer, il ne travailloit qu'à les contenir. Aussitôt Julien envoya aux habitans de la ville où, par une interprétation maligne et tout-à-fait indigne d'un prince, il envenimoit les paroles de l'évêque. Après les avoir rapportées : *Voilà, dit-il, le langage de votre évêque ; vous voyez comme il vous dérobe le fruit de votre obéissance ; à l'entendre, vous n'êtes que des séditeux ; c'est lui qui par ses discours vous incite à maltraiter le prince ; chassez-le donc de votre ville comme un délateur perfide.* Sozomène donne lieu de croire que cet ordre fut exécuté.

Julien ne se contenta pas de proscrire le christianisme que de montrer un mépris et tant de haine contre les chrétiens. La Syrie, enchaînée depuis la conversion de Constantin, ayant enfin brisé ses fers, signala sa vengeance par les plus affreuses violences. Profaner les églises, les consacrer aux divinités païennes en y plaçant les idoles infâmes, détruire les sépultures des martyrs, briser leurs os, jeter au vent leurs cendres, ce n'étoit que des exploits ordinaires d'une superstition victorieuse.

Dans la plupart des villes de Syrie et de Phrygie se firent de tels excès de cruauté qui font horreur à raconter. On mit en usage les anciens supplices ; on en ajouta de nouveaux et d'inouïs. Les habitans d'Héliopolis pour venger leur Vénus, dont Constantin avoit voulu abolir le culte impudique, firent ouvrir le ventre des vierges sacrées, le remplirent d'orge, et les exposèrent dans cet état horrible à l'avidité des animaux les plus féroces, qui dévoroient en même temps l'orge et les victimes. On vit des hommes manger le foie d'un chrétien nommé Cyrille. Gaza, Ascalon, Emèse, Aréthuse, furent les scènes de ces monstrueuses barbaries, qui semblent tirées de l'histoire même. Ce sont ces villes que Julien loue dans ses ouvrages ; il les appelle *des*

*Jul. misop. Soc. l. 3, c. 15.*

*Theod. l. 3. c. 6.*

*Soz. l. 5. c. 3, 8, 9, 10.*

*viles saintes, des villes généreuses, qui lui sont étroitement unies par leur piété. Elles ont, dit-il, secondé mes intentions avec tant d'ardeur, qu'elles ont porté le châtiment des impies Galiléens plus loin que je ne desirois.* Il récompensa les fureurs des habitans de Gaïenne en rappelant sous la dépendance de leur ville le bon de Maïume, qu'il déponilla de tous les titres et de tous les droits dont Constantin l'avoit honoré.

*Theod. l. 3, c. 6.*  
*Soz. l. 5, c. 9.*  
*Till. pers. not. 16.*

Le fanatisme étouffoit dans le cœur de Julien jusqu'aux sentimens de la plus juste reconnoissance. Marc, évêque d'Aréthuse, lui avoit sauvé la vie dans son enfance. On ne sait si ce prélat, fameux auparavant par son zèle pour l'arianisme, étoit revenu de ses erreurs, comme Théodoret le fait entendre, ou s'il y restoit encore engagé. Tout ce qui portoit le nom chrétien étoit également en butte aux traits de l'idolâtrie; et dans cette proscription générale plusieurs hérétiques souffrirent constamment la mort. Marc, accablé d'années, mais plein de force et de courage, fut la victime d'une populace effrénée. Il endura pendant plusieurs jours tous les tourmens que peut inventer la cruauté, toujours plus ingénieuse dans les âmes les plus stupides et les plus grossières. Sa vieillesse triompha cependant des supplices les plus douloureux, et il survécut à l'empereur. La nouvelle de ce traitement inhumain étant parvenue à son cour, Julien n'en témoigna aucun ressentiment; mais le préfet Salluste, dont l'âme généreuse en fut révoltée, prit la liberté de dire à l'empereur : *Prince, quelle honte pour nous d'être si inférieurs aux chrétiens qu'un de leurs vieillards ait surmonté un peuple entier et tout ce que nous avons de tortures ! Ce n'étoit pas l'honneur de le vaincre ; mais c'est le comble de l'ignominie d'en avoir été vaincus.*

*Soc. l. 3, c. 15.*  
*Theod. l. 3, c. 6.*

Tandis que ces sanglantes tragédies remplissoient l'Orient d'horreur, l'Occident ne fut pas épargné. Romulus vit immoler par le glaive ou précipiter dans le Tibre



eurs de ses citoyens. On y poursuivoit les chrétiens, ne coupables de magie. Et il faut avouer que, sans ber de prétexte pour les faire périr, on en trouvoit dans leur hardiesse. Les insultes des païens, leurs thèmes, la vue de leurs abominations embrasoit les fidèles, et le portoit souvent au-delà des bornes. ris et élevés sous la domination du christianisme, gardoient le règne de l'idolâtrie comme une usur- n; ils renversoient les autels, brisoient les statues, loient les sacrifices; et, n'ayant d'autres armes que èle, ils provoquoient contre eux-mêmes toutes les du paganisme. La multitude ignoroit alors ce le a de tout temps ignoré, que la religion chré- e ne s'élève jamais par voie de fait contre l'ordre c, et que, sous un gouvernement qui lui fait la e, elle ne doit que souffrir. La constance des mar- qui répandirent leur sang sous Julien répare sans ce qu'on pourroit trouver de répréhensible dans s de leur zèle. Julien n'en est pas plus excusable; moissoit assez les hommes pour prévoir les effets ie pouvoient manquer de produire, d'un côté l'in- ce des païens triomphans, de l'autre l'impatience brétiens accablés.

a acharnement contre le christianisme ne lui faisoit erdre de vue la guerre qu'il avoit projetée. Loin a de ces projets pût le distraire de l'autre, il savoit les conconrir. On enrôloit les clercs et les moines. -ci lui étoient surtout odieux; et quoique leur ieur n'eût rien de plus singulier que celui de l'em- r même et des philosophes qui remplissoient sa ils étoient l'objet perpétuel de ses mépris et de ses ries. Ils n'osoient sortir de leurs déserts; on alloit lever jusque dans leurs retraites pour les forcer au e. Cependant l'empereur cherchoit dans sa super- des présages de victoire; il inondoit les autels du es victimes; il égorgeoit quelquefois cent taureaux

*Amm. l. 22.*

*c. 12.*

*Greg. or. 3.*

*Elias Creten-  
sis et Nonnus  
in orat. 4.*

*Greg.*

*Chrysost. de  
sto. Babylæ et  
contra Jul. et  
gent.*

*Theod. l. 3,*

*c. 22.*

*Baron. in  
an. 362.*

*Till. pers.*

*art. 7.*

*Fleury, hist.*

*eccl. l. 15, c.*

*33.*

ensemble, un nombre infini d'animaux de toute espèce et des oiseaux rares qu'il faisoit rassembler de toutes contrées; en sorte que les dépenses des sacrifices étoient énormes. La folle dévotion du prince altéroit même discipline militaire. Les soldats, qu'il nourrissoit de chair des animaux immolés, s'en remplissoient avec excès dans les temples, et, buvant sans mesure, il falloir les porter comme morts à leur quartier, au grand scandale de la religion païenne. Ce désordre étoit surtout très-commun parmi les soldats gaulois, qui se donnoient plus de licence, parce que Julien leur devoit l'empire. On voyoit de toutes parts une multitude d'astrologues, d'aruspices, d'augures, d'interprètes de songes, d'oppositeurs de mille ordres différens. Julien, qui n'en tenoit pas encore assez à son gré, fit déboucher la source prophétique de la fontaine de Castalie. On disoit que le souffle qui s'élevoit de son sein animoit les prêtres, et que le murmure de ses eaux les instruisoit des événements futurs. C'étoit par cet oracle qu'Adrien avoit autrefois appris qu'il parviendrait à l'empire; mais il avoit fait combler cette source d'une masse énorme de pierres dans la crainte qu'elle ne fût par la suite assez indiscret pour lui nommer un successeur. Plusieurs pères de l'Eglise accusent Julien d'avoir encore employé pour pénétrer les secrets de l'avenir d'autres pratiques, et que dans les mœurs de ce prince seroient incroyables; mais cette curiosité insensée n'avoit été trop souvent cruelle et meurtrière. Ils rapportent qu'il fit jeter pendant nuit quantité de cadavres dans l'Oronte; et qu'après sa mort on trouva dans le palais d'Antioche des réservoirs, des fosses, des puits comblés de victimes humaines, qu'il avoit immolées dans les affreux mystères de la nécromantie.

*Liban. monod.  
Chrysost. de Sto. Babyld*

Tous les oracles de l'empire, abandonnés depuis longtemps, n'étoient occupés qu'à répondre aux députés de l'empereur. Il envoya à Delphes, à Délos, à Dodone

ni promettoient la victoire, mais en si mauvais <sup>et contra Jul</sup>  
 qu'on disoit plaisamment que le dieu de la poésie <sup>et gent.</sup>  
 oublié son métier faute d'exercice. Il consulta par <sup>Rufin. l. 10</sup>  
 même Apollon et Daphné. Après un grand nombre <sup>c. 55.</sup>  
 rituels et de magnifiques offrandes, le dieu répon- <sup>Aug. de civ</sup>  
 dit enfin qu'il ne pouvoit parler tant qu'il seroit in- <sup>l. 18, c. 52.</sup>  
 des cadavres dont il étoit environné. Julien com- <sup>Soc. l. 3, c</sup>  
 me le voisin le plus incommode dont Apollon <sup>18, 10.</sup>  
 se plaindre, étoit saint Babylas, dont les reliques, <sup>Theod. l. 3</sup>  
 portées en ce lieu, fermoient depuis onze ans la <sup>c. 9, 10.</sup>  
 porte à l'oracle. Il donna ordre de reporter ce corps <sup>Soz. l. 5, c</sup>  
 de la ville d'Antioche, d'où Gallus l'avoit transféré. <sup>18, 19.</sup>  
 C'est pour les chrétiens une nouvelle occasion de dis- <sup>Evagr. l. 1</sup>  
 cussion. Ils viennent en foule au-devant des reliques du <sup>c. 16.</sup>  
 martyr; ils les placent sur un char; et dans cette  
 procession de triomphe, où ils ramenoient Babylas vain-  
 queur des démons de Daphné, hommes, femmes, en-  
 thousiasmés par la vue de leur multitude, et comme  
 émus de la joie d'une victoire, dansent autour du char  
 chant des psaumes, ajoutant à chaque verset cette  
 prière : *Qu'ils soient confondus, tous ceux qui adorent*  
*ouvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs*  
*idols.*

Cette hardiesse piqua vivement l'empereur. Dès le  
 lendemain il ordonna à Salluste de faire le procès aux  
 auteurs de la cérémonie. En vain le préfet tâcha de l'a-  
 doucir, en lui représentant qu'il alloit combler les  
 vœux de ceux qu'il prétendoit punir. Il fallut obéir.  
 Les chrétiens furent mis en prison. Salluste com-  
 mença cette rigoureuse procédure par un jeune homme  
 nommé Théodore. On l'étend sur un chevalet; on lui  
 tord les flancs; on épuise sur son corps toute la rage  
 des bourreaux. C'est trop peu de dire qu'il sembloit  
 insensible; plus gai et plus libre que les païens qui  
 étoient à ce spectacle, au milieu des plus doulou-  
 reuses tortures, il ne cessoit de chanter ce même verset,

qui lui attiroit son supplice. Après avoir été tourmenté depuis le point du jour jusqu'à la onzième heure, sans avoir rien perdu de ses forces ni de son courage, il fut sur le soir reconduit en prison. Ce premier essai donna du poids à la remontrance de Salluste. L'empereur, enfin persuadé que les rigueurs ne tourneroient qu'à sa confusion et à la gloire des chrétiens, mit en liberté tous ceux qu'on avoit arrêtés, et Théodore lui-même, qui vécut encore long-temps après.

*Theod. l. 3, c. 17.* Julien avoit malheureusement fait connoître qu'il étoit sensible aux traits de la satire; et la piété, naturellement si patiente et si douce, contracte trop souvent quelque teinture des passions humaines qu'elle trouve dans le cœur; elle prend surtout dans la persécution un peu de fiel et d'amertume. Une sainte veuve, nommée Publie, connue par sa vertu et par celle de son fils, un des prêtres les plus respectés de la ville d'Antioche, étoit à la tête d'une communauté de filles chrétiennes. Leur occupation ordinaire étoit de chanter des hymnes. Depuis le martyre de Théodore, toutes les fois que Julien passoit devant leur maison, elles affectoient d'élever leur voix, et de lancer, pour ainsi dire, sur le prince certains versets des psaumes, comme autant de traits qui lui perçoient le cœur. Elles avoient choisi celui-ci : *Les dieux des nations ne sont que de l'or et de l'argent, c'est l'ouvrage de la main des hommes : que ceux qui les font et qui mettent en eux leur confiance leur deviennent semblables.* Julien leur fit commander de se taire. Publie n'en devint que plus hardie : dès la première fois qu'elle sut que le prince approchoit, elle se mit à chanter cet autre verset : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés.* L'empereur, outré de colère, manda la supérieure, lui fit donner des soufflets par un de ses gardes, et la renvoya. Elle continua; et Julien s'aperçut un peu trop tard que, ne pouvant faire taire ces femmes, il n'avoit d'autre parti à prendre que

paroitre les entendre. Théodoret donne à Publius des éloges. Sa fermeté dans la foi est sans doute ble; et le sentiment de Théodoret mérite d'être é. Mais il voyoit apparemment mieux que nous nt cette conduite à l'égard du prince peut s'ac- avec les maximes de l'Evangile et la doctrine des

de temps après la translation de saint Babylas, du vingt-deuxième d'octobre, le feu prit au temple d'Apollon à Daphné, que Julien faisoit alors décorer d'un magnifique péristyle : il consuma le toit et les colonnes, sans endommager les murailles ni les colonnes.

La statue d'Apollon fut réduite en cendres. Elle ne fût que de bois doré, à l'exception de la tête et du col, et peut-être des autres extrémités, qui étoient de bronze, c'étoit un ouvrage fameux, pareil en grandeur à la statue de Jupiter d'Olympie. On racontoit que la beauté de la statue avoit, du temps de Valérien, désarmé le roi de Perse, premier du nom. Ce prince, qui, par ses dogmes de Zoroastre, avoit en horreur les temples et les statues, étant entré dans Daphné à dessein de visiter le temple, frappé de la majesté du dieu, avoit tenu un flambeau et adoré Apollon. Le dieu étoit debout, tenant sa lyre d'une main, et de l'autre une coupe d'où il sembloit faire une libation à la terre. Les visionnaires prétendoient avoir quelquefois entendu à l'heure de midi les sons de sa lyre. Les statues des rois, celles du fondateur, Séleucus Nicator, et de plusieurs autres rois de Syrie, les pierres précieuses dont le temple étoit enrichi, furent aussi la proie des flammes. A la première alarme, Julien, qui venoit de se lever au lit, accourut tout éperdu. Son oncle, qui avoit le même nom que lui, et tous les païens d'Anatolie se rendirent en diligence à Daphné pour porter secours. Il ne peuvent qu'être les témoins de ce dé- brasement : la violence des flammes, et les poutres embrasées

*Liban. monod.*

*Amm. l. 22,*

*c. 18.*

*Chrysost. de stoâ Babyl. et contra Jul. et gent.*

*Theod. l. 3,*

*c. 10.*

*Soz. l. 5, c.*

*10. Theoph. p.*

*42.*

*Cedr. t. 1, p. 306.*

qui tomboient avec fracas, ne leur permettoient d'approcher. On remarqua que l'embrasement commencé par le toit. Quelques-uns l'attribuoient à l'imprudence d'un philosophe nommé Asclépiade étoit venu ces jours-là de bien loin rendre visite à Julien. Il avoit, disoit-on, posé aux pieds de la statue une petite figure d'argent de Vénus Uranie, qu'il portoit partout avec lui; et après avoir, selon sa coutume, allumé alentour un grand nombre de cierges, il se retira. Quelques étincelles s'étant élevées jusqu'au toit, et rencontrant une charpente sèche et très-combustible, avoient produit cet incendie. La cause étoit simple pour trouver crédit dans un événement de cette importance. La plupart des chrétiens aimèrent à croire que le feu étoit descendu du ciel; et des païens qui venoient alors à la ville assurèrent qu'ils avoient vu tomber la foudre. Julien, au contraire, se persuada que ne falloit s'en prendre qu'à la méchanceté des chrétiens et à la négligence, peut-être même à la collusion criminelle des gardiens du temple. En conséquence de ce soupçon, il fit appliquer à la question et les ministres et le principal sacrificateur; mais il n'en put tirer aucun éclaircissement.

*Chrysost. de  
stolâ Babyl.  
et contra Jul.  
et gent.*

*Idem in Mat.  
Rom. 4, et de  
laudibus.*

*Pauli hom.  
4.*

*Theod. l. 3,  
c. 11. 12.*

*Soz. l. 5, c.*

*Philost. l. 7,  
c. 10.*

*Theop. p.  
42.*

Il se vengea sur la grande église d'Antioche, alors occupée par les ariens. Il ordonna d'en fermer les portes après qu'on en auroit tiré tous les vases sacrés, qu'il feroit au profit du trésor. Le comte Julien, Félix, préfet de l'épargne, Elpide, intendant du domaine, et trois déserteurs du christianisme, furent chargés de cette commission. Ils ajoutèrent à l'exécution de leurs ordres toute l'impiété et toute l'insolence dont des apostats sont capables. Après avoir souillé par les profanations les abominables le sanctuaire et les vases qu'ils enlevèrent, comme l'évêque Euzoïus les menaçoit de la vengeance divine, le comte Julien lui donna un soufflet, en disant : *Ne vois-tu pas que ton dieu ne songe plus à*

*et ses adorateurs?* Félix, considérant la magnificence des vases consacrés aux saints mystères (c'étoit pour l'apart de riches présens de Constantin et de Constance): *Voyez, dit-il, en quelle vaisselle se fait servir le Dieu Marie!* Ces blasphèmes ne furent pas impunis. Le châtiment d'Elpide fut différé de quelques années; Félix mourut le soir même en vomissant le sang à flots. Le comte Julien, à qui Dieu réservoir un long supplice, fut frappé ce jour-là même dans les parties secrètes d'une plaie horrible, dont il mourut deux mois après.

Le persécuteur impitoyable travailloit à se rendre tous les jours plus digne du châtiment dont il sentoit déjà les effets. Tous les clercs de l'église d'Antioche avoient fui la fuite; mais le prêtre Théodorit, gardien du trésor de l'église, étoit resté dans la ville. Le comte, espérant découvrir encore quelque vase précieux qui auroit échappé à ses recherches, le fit venir, et lui donna le choix de la mort ou de l'apostasie. Le saint prêtre ne choisit ni l'un ni l'autre, et Julien lui fit endurer de si cruels tourmens que les deux bourreaux, effrayés de sa constance, et touchés en même temps de la grâce divine, tombèrent à ses pieds et se déclarèrent chrétiens. Ils furent conduits au rivage, et précipités dans la mer. Théodorit, après avoir prédit au comte sa mort et celle de l'empereur, eut la tête tranchée. On traita avec la même inhumanité plusieurs officiers de guerre, dont les plus connus sont Bonose et Maximilien, qui combatoient, l'un dans le corps des joviens, l'autre dans celui des herculiens. Leur crime étoit de n'avoir pas, selon les ordres de l'empereur, changé leurs monnoies, qui portoient le monogramme de *Christ*. Ce fut en cette occasion que le comte Hormisdas donna des preuves de son attachement au christianisme: il les alla visiter dans la prison; il les encouragea, et se recommanda à leurs prières. L'empereur se crut obligé d'arrêter la

Soz. l. 5, c.

Acta Mart.

Ruinart. p.

658 et 664.

fureur de son oncle : *Vous me faites*, lui dit-il, *plus tort qu'aux chrétiens mêmes : vous leur procurez le martyre, et vous m'attirez celui de tyran. N'ai-je défendu de les mettre à mort pour raison de religion ? Obéissez, et veillez vous-même à me faire obéir par les autres magistrats.* Le comte restoit confus et incertain : l'empereur le rassura en l'invitant à venir avec lui célébrer un sacrifice, *pour se laver de ce sang pur dont il s'étoit souillé.*

*Chrysost. in  
Juvent. et  
Maxim.  
Theod. l. 5,  
c. 14.*

Cette modération n'étoit que l'effet d'une haine froide et plus réfléchie. Il inventoit lui-même les moyens d'alarmer la conscience des chrétiens et de voler leur délicatesse en fait de religion. Il s'avisait de faire répandre le sang des victimes dans les fontaines d'Antioche et de Daphné, et d'arroser d'eau lustrale toutes les provisions de bouche qui se vendoient sur le marché. Les chrétiens les plus instruits se moquoient de ce frivole artifice ; et, suivant le conseil de saint Paul, ils ne se faisoient aucun scrupule d'user de ces alimens. D'autres gémissaient de cette dure nécessité. Deux soldats de la garde, Juventin et Maximin, trouvant à table avec plusieurs de leurs camarades, se portèrent en murmures. *Quel esclavage ! s'écrioient-ils, nous ne respirons qu'un air impur, infecté de l'odeur de la fumée des victimes ; on fait entrer jusque dans nos veines les souillures de l'idolâtrie.* Et appliquant Julien les paroles que prononcèrent les trois enfans de la fournaise de Babylone : *Seigneur*, disoient-ils, *vous nous avez livrés à un prince injuste et apostat, qui se passe en impiété toutes les nations de la terre.* Ces discours furent rapportés à l'empereur. Il fait venir deux soldats ; il les interroge : *Prince*, répondent-ils avec liberté, *vous nous avez élevés dans la véritable religion : toujours fidèles aux lois de Constantin et de ses enfans, nous ne pouvons nous empêcher de gémir voyant l'idolâtrie non-seulement triompher dans*



temples, mais corrompre jusqu'à nos alimens. Nous versons des larmes en secret, et nous osons nous plaindre devant vous. C'est le seul déplaisir que nous éprouvons sous votre empire. Julien, après les avoir fait brûler avec violence, les condamna à la mort, non pas comme chrétiens, mais comme des rebelles qui avoient outragé la majesté impériale.

Pendant que l'idolâtrie insultoit au christianisme l'empire étoit affligé des fléaux les plus funestes. Le règne de Julien, malgré tant d'heureux présages, ne fut qu'une suite de calamités. Un grand nombre de villes furent ruinées par des tremblemens de terre en Palestine, en Afrique, en Grèce, en Sicile. Le second jour de décembre, sur le soir, Nicomédie, déjà renversée quatre ans auparavant, acheva d'être détruite par une nouvelle secousse, qui fit aussi tomber une grande partie de Nicée. Un pareil désastre fut accompagné à Alexandrie d'un phénomène qui n'étoit pas moins effrayant. La mer, étant tout à coup retirée, revint avec violence; elle se porta fort loin dans les terres, et monta à une telle hauteur, qu'en retournant dans son lit elle laissa des îles sur le toit de plusieurs cabanes. En mémoire de cet événement, on célébra par la suite, tous les ans, dans Alexandrie une fête solennelle, qu'on appelloit *la fête du tremblement*. La mer engloutit des villes entières. Ces accidens se joignit la sécheresse, qui dura jusqu'au solstice d'hiver. Les sources tarirent, et les fontaines de Daphné, toujours abondantes; même dans les plus grandes chaleurs, demeurèrent long-temps à sec. La peste survint encore, et fit périr quantité d'hommes et d'animaux. Enfin une famine générale réduisit les hommes dans plusieurs provinces à vivre d'herbes et de racines.

Quoique la moisson eût manqué en Syrie, les récoltes des années précédentes suffisoient pour entretenir l'abondance. Mais l'avarice, qui compte la famine entre ses

*Jul. misop. Lib. vit. et or. 12.*

*Amm. l. 22, c. 14.*

*Greg. or. 4. Chrysost. de stad. Balyk. contra Julianum et gentiles.*

*Idem in hist. hom. 4.*

*Idem de laudibus Pauli, hom. 4.*

*Idem in primam ad Cor. hom. 59.*

*Soz. l. 6, c. 2.*

*Jul. misop.*

*Amm. l. 22, c. 14.*

*Lib. vit. et or. 4, 12.*

*Chrysost. de  
stol. i. Babyl.  
et contra Jul.  
et gent.  
Soc. l. 3, c.  
17.  
Soz. l. 5, c.  
18.*

plus utiles revenus , avoit pris des mesures pour |  
curer une entière disette. Les possesseurs des fonds avo  
fermé leurs greniers ; les marchands vendoient à un  
arbitraire , et parmi les magistrats, les plus intè  
étoient ceux qui toléroient ces abus sans en profiter  
mêmes. Les marchés étoient vides , et la populace a  
mée ne trouvoit de subsistance que dans le pillage.  
les premiers jours de l'arrivée de Julien , le peuple s'  
écrié en plein théâtre : *Tout abonde , et tout est*  
*de prix*. Le lendemain, Julien manda les plus nota  
bourgeois ; il les exhorta à sacrifier un gain injus  
sordide au soulagement de leurs citoyens. Ils promi  
tout à l'empereur, et ne firent rien de ce qu'ils avo  
promis.

Julien attendit avec patience pendant trois m  
Voyant enfin que ses paroles n'avoient produit au  
effet, il eut imprudemment recours à un remède qu  
fit qu'aigrir le mal. Sans vouloir écouter les remontr  
du conseil de la ville , qui lui représentoit que la ch  
des vivres est dans un état une matière délicate à  
quelle on ne doit toucher qu'avec beaucoup de m  
gement , il taxa tout à coup par un édit les denrées  
très-bas prix ; et pour donner l'exemple de la gén  
sité , il fit venir à ses frais de Chalcis, d'Hiérapl  
des villes , voisines quatre cent mille boisseaux de  
Cette provision n'ayant pas duré long-temps dans  
ville si peuplée , il fit encore porter au marché, en  
férens jours , vingt-deux mille boisseaux qu'il avoit  
d'Égypte pour la subsistance de sa maison. Tout c  
fut vendu un tiers au-dessous du prix ordinaire. L  
cette libéralité tourna tout entière au profit de l'ava  
Les riches achetoient sous main le blé de Julien ; e  
transportant hors de la ville dans leurs greniers , i  
revendoient ensuite à un prix exorbitant. D'un a  
côté , les marchands , qui ne pouvoient vendre au  
taxé sans se ruiner , renoncèrent au commerce ;

seurs même abandonnèrent la ville. Antioche, avant l'édit, ne manquoit que de blé : le vin, l'huile et les autres denrées y étoient en abondance. Après l'édit, elle manqua de tout. On n'entendoit que reproches réciproques; tous les ordres murmuroient contre Julien; Julien se plaignoit de tous les ordres. Il perdit même auprès du peuple le mérite de la bonne volonté, parce qu'il ne chappa de dire hautement que la ville n'étoit digne que de châtimens, et que tout le bien qu'il faisoit, c'étoit en considération de Libanius. Enfin, irrité contre les auteurs, qu'il soupçonnoit de rompre toutes ses mesures, il les condamna tous à la prison : mais, fléchi par les prières de Libanius, il révoqua l'ordre avant qu'il eût été exécuté. Ce ne fut pas sans beaucoup de risque que Libanius osa intercéder pour eux. Toute la cour de Julien étoit tellement indignée, qu'un des officiers du palais menaça en sa présence l'orateur de le jeter dans l'Oronte. Ces mécontentemens mutuels s'aigrirent de plus en plus. La disette continua pendant l'hiver, qui fut très rude. A la sécheresse succédèrent des pluies excessives; et Julien, dévot de théâtre, alloit au fort des grandes pluies faire en plein air des sacrifices.

L'ennemi du christianisme ne pouvoit manquer d'être en particulier celui d'Athanase. Ce prélat, l'honneur de son siècle, caché pendant six ans dans les plus solitaires déserts, étoit venu, après la mort de George, rendre la joie et la liberté à son peuple. En vertu de l'édit de Julien qui rappeloit les exilés, il avoit repris possession de son siège. Bientôt sa gloire blessa les ariens : ils s'unirent contre lui avec les idolâtres. L'évêque avoit converti quelques dames illustres. On écrivit à l'empereur qu'Athanase enlevoit tous les jours aux dieux quelques-uns de leurs adorateurs, et que, si on le laissoit impuni, il séduiroit toute la ville. Julien prit aussitôt l'alarme : il commanda au prélat de sortir d'Alexandrie, sous peine des plus rigoureux châtimens. Par une

*Jul. epist.*  
6, 26, 51.

*Greg. or.* 21.

*Hier. chron.*

*Soc. l. 3, c.*

4, 7, 14.

*Theod. l. 3,*

c. 4, 8.

*Soc. l. 5, c.*

5, 6, 14.

*Vita Athan.*

*apud Phot.*

*Vita Ath. in*

*edit. bened.*

*Hermant,*

*vie d'Ath. l.*

10.

*Till. pers.*

*art. 13.*

*M. l'abbé de*

*La Bléterie,*

*lettres de Ju-*

*Lien*, p. 301  
et suiv.

distinction frivole, il prétendoit qu'il avoit bien permis aux galiléens de retourner dans leur patrie, mais non pas à leurs évêques de se remettre en possession de leurs églises. Il écrivit en même temps au préfet d'Egypte une lettre fulminante : *Je jure*, lui disoit-il, *par le grand Sérapis, que si, avant les calendes de décembre, Athanase, l'ennemi des dieux, n'est sorti d'Alexandrie même de toute l'Egypte, les officiers qui sont sous vos ordres paieront une amende de cent livres d'or. Vous savez que je suis lent à condamner, plus lent encore à pardonner, quand j'ai une fois condamné. Je suis outré du mépris qu'on fait des dieux. Vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable que de chasser toute l'Egypte Athanase, ce scélérat qui, sous mon règne, a osé baptiser des femmes hellènes.*

Les catholiques, pour conjurer cette tempête, adressèrent au nom de la ville une requête à l'empereur en faveur d'Athanase. Julien ne répondit que par un long édit plein de sophismes et de reproches, traitant Athanase avec un mépris qui est accompagné de marques d'une violente colère. Les païens, armés de ces édits menaçans, vont, de concert avec les Juifs, attaquer la grande église, nommée *la Césarée*, où les fidèles assemblés retenoient Athanase. Pythiodore, philosophe de cour, qui se trouvoit pour lors dans Alexandrie, marche à leur tête : on emploie le fer et le feu. L'église est profanée, pillée, réduite en cendres. Les persécuteurs étoient altérés du sang d'Athanase. Mais Dieu sauva encore de leurs mains : il s'échappa ; et comme il s'embarquoit sur le Nil, après avoir fait ses adieux à une troupe de fidèles qui fondeoient en larmes : *Adieu, vous, leur dit-il, ce n'est là qu'un petit nuage qui passera bien vite.* Il regagna sa retraite, où il resta jusqu'à la mort de Julien.

*Cyrille*, con-  
tra *Jul.*  
*Soc. L. 3, c.*  
23.

En même temps que Julien tâchoit d'écraser le christianisme de tout le poids de l'autorité souveraine,

loit en œuvre pour le même dessein toutes les forces de sa plume, sur laquelle sa vanité ne comptoit guère que sur sa puissance. Il commença pendant les plus belles nuits de cet hiver à composer ses livres contre la religion chrétienne : il ne les acheva que pendant son exil de Perse. Dès ce temps-là les impies ne pouvoient plus rien inventer de nouveau pour combattre l'Évangile. Les traits de l'incrédulité étoient épuisés. Hiérocle, Porphyre avoient dit tout ce que l'enfer pouvoit inspirer ; et Julien, avec tout ce qu'il avoit de génie, se contentoit à réchauffer des objections cent fois réfutées, et dont l'ignorance ou la mauvaise foi ne cessent de se servir comme de nouvelles et sans réplique. La puissance de l'auteur, bien plus que la force de ses raisons, ne marqua pas de donner un grand crédit à cette œuvre. Les païens en triomphoient. Julien mourut avant qu'on eût eu le temps de répondre à ses sophismes ; suivant le sort fatal de ces sortes d'ouvrages, le constant et inaltérable de la vérité éclipsa bientôt ses fausses et passagères qu'une plume légère et fragile avoit su jeter dans ces livres. Il ne nous en reste pas, si, cinquante ans après, saint Cyrille d'Alexandre ayant entrepris la réfutation, ne nous en avoit conservé une grande partie. On y voit que l'agresseur, au temps même qu'il veut porter à la religion des coups mortels, lui fournit des armes pour sa défense.

Il se confondit ses blasphèmes par le châtiment terrible infligé au plus ardent ministre de ses impiétés. Le comte Julien, attaqué à la fin d'octobre d'une maladie semblable à celle de Galère, résista quelque temps. Enfin, dévoré par les vers qui sortoient de ses plaies, et dont tous les secours des médecins ne purent tarir la source, déchiré par ces horribles douleurs, n'ayant de présence d'esprit que pour les sentir, et de voix que pour se reprocher ses crimes, il envoya prier l'empereur de rouvrir les portes d'Antioche. *C'est pour avoir servi vos desirs,*

*Till. pers  
art. 53.*

*Acta Mart.  
Ruinart. p.  
662.*

*Chrysost. de  
sto. Babylae.  
contra Jul. e.  
gent.*

*Idem in Mat.  
hom. 4.*

*Idem de  
laud.*

*Pauli hom.  
4.*

*Theod. l. 5  
c. 12.*

*Soz. l. 5, c.  
7.*

*Philost. l. 7, c. 10, 12.* lui disoit-il, *que je suis réduit à cet état déplorable*

L'empereur lui fit répondre *qu'il n'avoit à se plaindre que de lui-même ; que c'étoient apparemment les dieux qui le punissoient de son incrédulité. Après tout, ajoutoit-il, je n'ai point fermé les églises, et je ne les rouvrirai point.* En effet, l'empereur n'avoit fait fermer que la principale église ; c'étoit le comte qui, par haine contre les chrétiens, avoit donné le même ordre pour toutes les autres. Ce malheureux, au lit de la mort, eut en vain recours aux prières de sa femme, qui avoit persévéré dans la religion chrétienne. Il expira à la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, en demandant à Dieu miséricorde avec des cris affreux. Ce qui auroit dû achever d'ouvrir les yeux au prince, c'est que les oracles, qui, depuis le rétablissement de l'idolâtrie, avoient recouvré la voix, s'accordèrent tous à prédire que l'oncle de l'empereur ne mourroit pas de sa maladie.

*Liban. or. 10, 11. Soc. l. 5, c. 19.*

Julien, trop endurci, ne fut point touché de cet exemple. Il ne s'occupoit que de projets de conquêtes. Ce qui avoit d'abord appréhendé que les Perses ne fissent de cette année une irruption du côté de Nisibe. Mais Sapor soit pour s'instruire plus certainement de l'état, des forces romaines, soit qu'en effet il fût las de la guerre, écrivit à Julien. Il lui proposoit de terminer leurs différends par la voie de la négociation : il demandoit une trêve pour envoyer des ambassadeurs, et faisoit espérer qu'il s'en tiendrait aux conditions que Julien jugerait équitables. L'empereur jeta la lettre par terre avec mépris, et répondit au courrier *qu'il n'étoit pas besoin d'ambassade ; qu'il iroit lui-même incessamment porter sa réponse à Sapor.*

*Amm. l. 25, c. 1. Lib. vit. et or. 4, 10.*

Tout annonçoit une guerre sanglante. Les grands préparatifs de Julien faisoient penser que l'année qui commençoit alloit terminer l'ancienne querelle entre les deux empires, et décider enfin laquelle des deux nations devoit commander à l'autre. Jamais les Romains

les Perses n'avoient vu dans le même temps à la tête de leurs armées deux princes plus habiles, plus intrépides et plus heureux. Julien prit le consulat pour la quatrième fois, et se donna pour collègue Salluste, préfet des Gaules. La ville de Rome lui ayant envoyé une députation de plusieurs sénateurs distingués par leur naissance et par leur mérite, il leur conféra des dignités. Il fit Apronien préfet de Rome, Octavien proconsul d'Afrique, Venustus vicaire d'Espagne, et Aradius Rufus comte d'Orient, à la place de Julien, qui venoit de partir. L'empereur avoit chargé Libanius de préparer un discours pour la solennité de son entrée au consulat : on lui demanda un panégyrique. Nous avons celui que prononça ce sophiste. Il s'en faut beaucoup que le lecteur en doive être aussi content que le fut l'empereur. Julien applaudissoit à ses propres éloges avec un enthousiasme qui ne répondoit ni à la modestie d'un philosophe, ni à la gravité d'un prince. Ces premiers jours furent employés en sacrifices dans tous les temples de la ville.

L'attente des grands événements de cette année éveilla la superstition. On croyoit voir partout des présages ; et comme les songes, selon qu'ils sont gais ou tristes, indiquent la température actuelle des humeurs, de même les chimères dont on s'occupoit alors, n'ayant rien que de sombre et de funeste, marquoient la crainte et l'incertitude des esprits. On trouvoit un fâcheux pronostic dans l'inscription des statues et des images du prince, jusqu'elles ne présentât que les titres ordinaires : *Julianus Felix Augustus*. Le comte Julien et le trésorier, tous deux étant morts depuis peu d'une manière tragique, regardoient l'arrangement de ces trois mots comme une table mortuaire où l'empereur étoit compris. Le premier jour de janvier, pendant que Julien montoit les degrés du temple du Génie, le plus âgé des pontifes tomba

mort à ses côtés. La mort subite du pontife annonçait disoit-on, celle d'un personnage éminent. Les courtisans appliquoient ce présage au consul Salluste : le peuple craignoit pour Julien même. On apprit dans ce même temps qu'un tremblement de terre s'étoit fait sentir à Constantinople. Suivant les règles de la divination, c'étoit un pronostic malheureux pour les guerres offensives. On conseilloit à Julien de renoncer à une entreprise contre laquelle le ciel et la terre sembloient déclarer. Les oracles des sibylles qu'il avoit envoyés consulter à Rome, lui défendoient aussi de sortir cette année des limites de l'empire.

*Amm. l. 23,  
c. 2.  
Soc. l. 3, c.  
21.*

Julien, esclave de la superstition quand elle s'agit de ses caprices, osoit s'en affranchir lorsqu'elle venoit à les contredire. Il persista dans son dessein malgré ses dieux. Il se flattoit, dit Socrate, d'avoir l'âme d'Alexandre le grand : chimère puisée dans la doctrine de Pythagore et de Platon, et entretenue dans son esprit par les philosophes de cour, la plus bizarre espèce de flatteurs. Comme un autre Alexandre, il se croyoit capable pour la conquête de l'Orient. Il savoit que les Perses ne pouvoient résister au froid, et que l'hiver leur ôtoit une grande partie de leur force et de leur courage : c'étoit un proverbe qu'un Persen'osoit en hiver montrer la main hors de sa casaque. Le soldat romain, au contraire, affrontoit toutes les saisons. Julien résolut donc de ne pas attendre les chaleurs. Plusieurs nations venoient offrir leurs services. Il répondit à leurs ambassadeurs que c'étoit aux Romains à défendre leurs alliés, et non pas à recevoir des secours étrangers. Croyant cependant avoir besoin d'Arsace, roi d'Arménie, il lui manda d'assembler toutes ses troupes et de se tenir prêt à marcher au premier ordre. Il prit à sa solde quelques cohortes auxiliaires de Goths, comme des otages qui lui répandroient de la tranquillité de toute la nation. Il fit son



les quartiers les troupes cantonnées en-deçà de l'Euphrate, et leur ordonna de l'aller attendre au-delà du fleuve; ce qui fut promptement exécuté.

Mais tandis qu'il se préparoit à cette guerre, il en voyoit une autre qui ne devoit pas être moins sanglante. Ceux qui participoient à ses conseils ne cessoient de dire d'un ton menaçant que Julien avoit deux sortes d'ennemis, les chrétiens et les Perses; qu'après s'être débarrassé des Perses, comme des moins redoutables, il lancerait contre les chrétiens toute la puissance de l'empire. Ayant donc résolu d'anéantir le christianisme, il voulut d'avance le confondre. Il crut en avoir entre ses mains un moyen sûr et facile. Instruit des divines écritures, qu'il avoit étudiées dans sa jeunesse, il y avoit vu les Juifs condamnés à vivre sans patrie, sans gouvernement, sans temple, sans sacrifices. Rassembler la nation dispersée et relever le temple de Jérusalem, étoit casser l'arrêt que Dieu même avoit prononcé. Julien lisoit cet arrêt gravé sur le front de la nation juive, destinée à porter par tout l'univers, avec son nom et sa sentence, les titres fondamentaux du christianisme, auquel elle sert contre elle-même de témoin irréprochable. Il enlevait par ce moyen à la religion chrétienne un miracle toujours subsistant dans un peuple qui, mêlé avec tous les peuples du monde, sans jamais se confondre avec eux, immortel quoique ses membres soient séparés et épars sur la face de la terre, se voyoit s'abîmer successivement toutes les nations au travers desquelles il passe, sans être entraîné dans leur chute. Il ne doutoit pas de l'empressement des Juifs à seconder son dessein. Ils avoient déjà deux fois tenté de rebâtir le temple de Jérusalem: la politique d'Adrien et la piété de Constantin s'y étoient opposées. Mais ici la superstition et la politique, agissant de concert avec le pouvoir impérial, sembloient rendre le succès infaillible. La haine de Julien et sa haine contre Constantin étoient

*Daniel, c. 9, v. 27.*  
*Matth. c. 24, v. 2.*  
*Marc. c. 13, v. 2.*  
*Luc. c. 19, v. 44.*  
*Jul. ep. 25, et in fragment.*  
*Greg. or. 4.*  
*Chrysost. de stoici Babyl. et contra Jul. et gent.*  
*Idem contra Jul. et gent.*  
*Idem contra Jud. or. 5.*  
*Ambros. epit. 28.*  
*Amm. l. 23, c. 1.*  
*Soc. l. 3, c. 20.*  
*Theod. l. 3, c. 17.*  
*Soc. l. 5, c. 21.*  
*Philost. l. 7, c. 9, 14.*  
*Ruf. hist. eccles. l. 10, c. 37.*  
*Theoph. p. 45.*  
*Zon. t. 2, p. 25.*  
*Niceph. Call. l. 10, c. 32, 33.*  
*Cedr. t. 1, p. 307.*  
*Rabbi Gedaliah. apud Wagenseltela ignea Satanae.*  
*Warburton, dissertation sur ce prodige.*

encore deux puissans motifs : il rendoit son nom immortel, et il goûtoit le plaisir d'exécuter une entreprise que Constantin avoit traversée. Ce n'étoit point qu'il aimât les Juifs : il est vrai que leur animosité contre les chrétiens et leur goût pour les sacrifices s'accordoient avec les inclinations de Julien ; mais il les méprisoit après s'être servi d'eux pour démentir les écrits qui espéroient sans doute réussir à changer l'objet du culte, et à les entraîner à l'idolâtrie, où leurs passions étoient tombés tant de fois.

Dès le commencement de son règne il les avertit et distingua des chrétiens par des marques de bienveillance. On lit entre ses ouvrages un édit adressé à la sagesse et à la sagesse des Juifs. Cette pièce, malgré les soupçons que l'on a eus, nous paroît authentique : le prince y défend aux Juifs des tributs exigés par leur patriarche, et exhorte à prier leur dieu pour la prospérité de l'empire ; il leur promet de rétablir, à son retour de l'Orient, la ville de Jérusalem dans son ancienne splendeur, et de venir adorer avec eux le Dieu créateur auquel il attribue qu'il doit sa couronne. Cette nation, couverte de reproches depuis trois siècles, crut avoir trouvé en Julien un libérateur et un nouveau Cyrus. Fière de ces témoignages de faveur, elle y répondit par des actes de violence contre les chrétiens. Les Juifs brûlèrent plusieurs églises à Alexandrie, à Damas, et dans les autres villes de Syrie.

Les principaux d'entre eux s'étant rendus à Antioche pour profiter des heureuses dispositions de l'empereur, Julien les fit venir devant lui. Il leur reprocha leur différence à remplir les devoirs que leur imposoit la loi de Moïse : *Pourquoi, leur dit-il, négligez-vous les sacrifices, surtout dans un temps où vous devez, par les vœux les plus ardens, intéresser votre Dieu au succès de mes armes ?* Ils répondirent qu'il ne leur étoit permis d'immoler des victimes que dans le temple de Jérusalem.

Jérusalem, et que ce temple n'étoit plus: *Lisez vos prophéties*, leur répliqua Julien, *vous y verrez que votre mal et vos malheurs doivent se terminer sous mon règne. Allez, rebâissez votre temple, rétablissez la religion de vos pères, et soyez assurés de ma protection.* Il chargea en même temps les trésoriers de l'épargne de fournir les sommes nécessaires, et le gouverneur de la province de veiller à la conduite de l'ouvrage. Il envoya sur les lieux Alypius pour presser l'exécution de ses ordres: c'étoit un habitant d'Antioche, chéri de Julien, et qui avoit exercé dans la Grande-Bretagne l'emploi de vicaire des préfets.

Les Juifs crurent entendre la voix de Dieu même. Cette heureuse nouvelle se répand en un moment dans les contrées voisines. Ils accourent de toute part avec un empressement incroyable. En peu de jours plusieurs milliers d'hommes se trouvent assemblés sur le terrain du temple. Les païens se joignent à eux. Bientôt de prodigieux amas de matériaux s'élèvent comme autant de montagnes. On travaille avec ardeur sous la direction des plus habiles architectes. On nettoie l'emplacement, on fouille la terre. Les Juifs prodiguoient leurs richesses; plusieurs avoient fait fabriquer exprès des hêches, des pelles, des hottes d'argent. Les femmes donnoient avec leur colliers et leurs bijoux: revêtues de leurs plus riches habits, elles recevoient dans le pan de leurs robes les pierres et la terre des décombres; les plus délicates n'épargnèrent pas: les enfans et les vieillards prêtoient ce qu'ils avoient de force, et chacun croyoit se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, évêque de Jérusalem, mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquoit de leurs efforts: disoit hautement que le temps étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre; que ce vaste édifice il ne resteroit pas pierre sur pierre. En effet, les fondemens de l'ancien temple étoient

déjà démolis. Tout sembloit répondre du succès : on alloit voir qui devoit avoir le démenti ou du dieu des chrétiens , ou de ceux de Julien , lorsque sur le soir un vent impétueux , s'étant élevé tout à coup , emporte les amas de plâtre , de chaux , de ciment , comble les fouilles en y rejetant les terres , disperse et dissipe les matériaux. La nuit étant venue , la terre tremble avec d'horribles mugissemens ; les maisons voisines s'écroulent ; un portique , sous lequel s'étoit retiré un grand nombre d'ouvriers , tombe avec fracas : les uns restent ensevelis sous les ruines ; les autres s'échappent , mais meurtris et estropiés ; d'autres courent en foule se réfugier dans une église voisine , comme dans un asile ; il en sort une flamme qui étouffe une partie de ces malheureux , et qui laisse sur le corps des autres des traces ineffaçables de la colère divine. L'air est embrasé d'éclairs ; les coups redoublés de la foudre tuent les hommes , calcinent les pierres , mettent en fusion les outils de fer dont la place étoit jonchée. Les ouvrages étoient ruinés , mais l'opiniâtreté des Juifs n'étoit pas vaincue. Après les horreurs de cette nuit , ils remettent la main à l'œuvre. Alors la terre , se soulevant par de nouvelles secousses , ouvre ses entrailles : elle lance des tourbillons de flamme ; elle repousse sur les ouvriers les pierres qu'ils s'efforcent d'établir dans son sein ; ils périssent , ou dévorés par les feux , ou écrasés sous les pierres. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises ; et ce qui montre évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature , c'est que l'éruption du feu recommença autant de fois que les ouvriers reprirent le travail , et ne cessa tout-à-fait que quand ils l'eurent entièrement abandonné.

Dieu développoit sa puissance. Jamais la nature ne rassembla tant de météores pour produire un effet unique. On vit dans le ciel , pendant la seconde nuit et le jour suivant , une croix éclatante renfermée dans un cercle de lumière. Les habits et les membres même des

rs se trouvèrent au point du jour semés de croix  
 loient avoir été gravées par l'impression des  
 Tant de merveilles frappèrent d'étonnement  
 les païens, et l'empereur même. Un grand  
 le Juifs se convertirent. Julien, qui ne croyoit  
 bles, aveugle au milieu de la plus vive lumière,  
 é sans être éclairé : il renonça à l'entreprise.  
 acle se passa aux yeux de l'univers; et la Pro-  
 n a perpétué la mémoire par des témoignages  
 ptes, que nul des païens n'a osé démentir. Saint  
 de Nazianze et saint Jean Chrysostôme, con-  
 ns de cet événement; en ont développé toutes  
 istances. Saint Ambroise, qui vivoit dans le  
 mps, en prend avantage comme d'un fait in-  
 le pour détourner le grand Théodose de réta-  
 emple des païens. Mais ce qui doit fermer la  
 l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du  
 isme. Annien Marcellin, qui étoit alors à la  
 este la vérité de ce prodige. Julien lui-même  
 r'il a voulu rebâtir ce temple; et s'il s'abstient  
 des obstacles que le ciel et la terre opposèrent  
 sein, son silence est suppléé par un auteur qui  
 d'un moindre poids. parce qu'il n'étoit pas  
 téressé à cacher la vérité. Un fameux rabbin,  
 voit dans le siècle suivant, rapporte le fait; et  
 bit être d'une grande considération, il le rap-  
 près les annales de la nation juive. De nos jours  
 tant célèbre a recueilli tous ces témoignages, et  
 ait sentir la force dans un ouvrage solide et lu-

que de quitter Antioche, Julien voulut y lais-  
 narques de son mécontentement et de son mé-  
 philosophie n'avoit point imposé dans cette  
 n extérieur austère, son éloignement des théâ-  
 les divertissemens populaires, sa cour peuplée  
 es platoniciens, lui donnoient un air sauvage

*Jul. miscp.*

*Ann. l. 22,*

*c. 14.*

*Soc. l. 3, c.*

*17. Scz. l. 3, c.*

*18.*

*Jagi in Bo-*  
*ronium.*

dans une ville qui ne respiroit que le luxe et les plaisirs, plus choquée des ridicules que des vices. On s'était égayé aux dépens du prince par des chansons et des vers satiriques : on le railloit sur sa petite taille et sur sa démarche grave et gigantesque : les minuties de sa superstition, la multitude de ses sacrifices, ses processions, ses monnoies marquées de figures bizarres, tantôt d'un taureau, tantôt des divinités monstrueuses de l'Égypte donnoient matière de risée. Mais la plupart des troubles portoient sur sa barbe hérissée : c'était l'objet étendu des plaisanteries d'un peuple frivole. Des causes encore plus sérieuses avoient aigri l'humeur des habitans, surtout des plus riches et des plus injustes. A son arrivée à Antioche, ils lui avoient demandé des terres qui étoient vacantes. Lorsqu'il les eut accordées, les riches s'en emparèrent sans en faire part aux pauvres. Julien, avare de cette usurpation, les avoit retirées de leurs mains, mais il en avoit assigné le revenu à la commune pour fournir aux dépenses de la ville. D'ailleurs les habitans, sans avoir égard à la droiture de ses intentions, ne lui pardonnaient pas, les uns d'avoir augmenté la disette par des mesures mal prises, les autres d'avoir voulu les empêcher de profiter de la misère publique. Tous ces motifs envenimoient la plume de ces auteurs ténébreux qui achètent au péril de leur tête le plaisir criminel de divertir leurs citoyens en outrageant leur prince.

Pour se venger de la haine publique, il n'eut garde de la mériter par des recherches et par des supplices. Il prit une voie plus douce, mais peu convenable à un souverain. Il aimoit la satire. Il avoit déjà censuré tous les Césars, ses prédécesseurs, par un écrit où Constantin et ses enfans ne sont pas épargnés. En cette occasion, il composa un ouvrage sous le titre de *Misopogon*, ou *le nemi de la barbe*. Quelques auteurs disent qu'il y a été aidé par Libanius, à qui Julien en auroit dû lui-même l'honneur. C'est une ironie perpétuelle, où, feignant

ire lui-même son procès, il peint les désordres et les fautes d'Antioche. Le portrait est plein de feu et de verve; mais, selon Ammien Marcellin, les traits en sont exagérés, et les couleurs rudes et chargées. Le lecteur croiroit d'y voir un prince se dépouiller de la pourpre pour se mesurer et se battre pour ainsi dire corps à corps avec le plus méprisable de ses sujets. Cette satire eut son effet naturel : elle attira des répliques ; et Julien fut réduit à finir par où il auroit dû commencer, à dire à dévorer en silence ces nouvelles railleries, à contenir son ressentiment. Il avoit protesté dans un ouvrage qu'il alloit quitter Antioche pour toujours. Or, lorsqu'il partit de la ville, comme il étoit entouré d'une foule d'habitans qui, lui souhaitant un heureux voyage et un glorieux retour, le supplioient de leur rendre ses bonnes grâces, il leur répondit d'un ton de triomphe qu'il ne les reverroit plus, et qu'après sa victoire il feroit sa résidence à Tarse. Mémorius, qui gouvernoit alors la Cilicie, avoit déjà reçu ordre d'y préparer pour le recevoir au retour de Perse. Mais Julien n'eut besoin d'y trouver qu'une sépulture.

Comme il étoit près de se mettre en marche, on découvrit une conjuration formée par dix soldats, qui devoient l'assassiner lorsqu'il feroit la revue des troupes. Liban. or. 4,  
Amm. l. 25,  
c. 2.

Les soldats trahirent eux-mêmes dans l'ivresse. Julien, les convaincus de leur crime, se contenta de les punir de quelques reproches : il voulut, dit Libanius, commencer par triompher de lui-même avant que d'aller chercher des trophées dans la Perse. Mais cette action de gloire fut aussitôt démentie par un trait de malice tout-à-fait indigne d'un souverain. Il laissa gouverner la Syrie Alexandre d'Héliopolis ; et lorsqu'on lui représentoit que c'étoit un esprit turbulent et cruel : *Je sais bien*, répondit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement ; mais Antioche est bien un tel gouverneur. Vengeance injuste et*

plus inhumaine que s'il eût sévèrement puni les :  
de tant de libelles outrageans , puisque c'étoit cor  
les innocens avec les coupables , et qu'un gouvern  
ce caractère est le plus terrible fléau dont une pi  
puisse être affligée.



## LIVRE QUATORZIÈME.

Julien partit le cinquième de mars; et, après douze  
 jours de chemin par des marais et des montagnes, il  
 arriva sur le soir à Litarbes, bourg de la dépendance de  
 Chalcis. La plus grande partie des sénateurs d'An-  
 tioche l'avoient suivi jusqu'en ce lieu pour tâcher d'a-  
 paiser sa colère. Ils ne gagnèrent rien sur ce cœur  
 rebelle : l'empereur les congédia durement en leur  
 déclarant qu'il ne rentreroit plus dans leur ville, et qu'il  
 passerait à Tarse l'hiver suivant. Quoiqu'à son départ  
 Antioche il n'eût pas aperçu dans les victimes des  
 succès favorables, cependant, enivré de ses succès et des  
 fausses prédictions de Maxime, dont il se fit accom-  
 pagner dans ce voyage, il tiroit d'heureux pronostics  
 tout ce qu'il rencontroit sur sa route, et il en tenoit  
 registre exact. Il vint le lendemain à Bérée, (nom-  
 aujourd'hui Alep, où il s'arrêta pendant un jour.  
 Après avoir solennellement offert à Jupiter un tau-  
 reau blanc en sacrifice, il assembla le sénat de cette  
 ville, et tâcha de le porter à l'idolâtrie par un dis-  
 cours qui fut applaudi de tous, et qui ne persuada per-  
 sonne.

AN. 363.  
*Jul. ep. 27.*  
*Amm. l. 23,*  
*c. 2.*  
*Zos. l. 3.*  
*Evagr. l. 6,*  
*c. 11.*

Il eut lui-même occasion de s'apercevoir du peu de  
 succès de son éloquence. Le chef du conseil de Bérée,  
 irrité contre son fils de ce qu'il avoit embrassé la reli-  
 gion du prince, l'avoit publiquement déshérité et chassé  
 de sa maison. Comme Julien approchoit de la ville, ce  
 même homme alla se jeter à ses pieds pour lui deman-  
 der justice. L'empereur lui promit de le réconcilier  
 avec son père. Dans un repas qu'il donna aux magistrats  
 de Bérée, il fit placer à côté de lui le père et le fils.

*Theod. l. 3,*  
*c. 17.*

Après quelques momens d'entretien : *Pour moi, d*  
*au père, je ne puis souffrir qu'on veuille forcer*  
*croissance des autres hommes, et exercer sur leur ca*  
*science une sorte de tyrannie. N'exigez pas de votre,*  
*qu'il suive malgré lui votre religion ; je ne vous ob*  
*pas d'embrasser la mienne, quoiqu'il me fût aisé*  
*vous y contraindre. Quoi, seigneur, lui répondit le p*  
*vous me parlez de ce scélérat, de cet impie, qui a p*  
*féré le mensonge à la vérité !* A cette brusque repart  
 l'empereur prenant un air de douceur : *Faites très*  
*vos invectives,* lui dit-il ; et, se tournant vers le je  
 homme, il ajouta : *Je vous tiendrai lieu de père, p*  
*que le vôtre vous abandonne.*

*Jul. ep. 27.*  
*Ann. l. 23,*  
*c. 2.*  
*Lib. or. 12.*  
*Zos. l. 3.*  
*Chrysost. de*  
*sto. Babylâ,*  
*et in Jul. et*  
*gent.*  
*M. l'abbé de*  
*La Bléterie,*  
*lettre 27 de*  
*Julien.*

Il fut plus content des habitans de Batnes, où il  
 riva après une marche de huit lieues. Cette ville, situ  
 en Syrie dans une plaine délicieuse, et peuplée de cyp  
 étoit fort adonnée à l'idolâtrie. L'empereur y resp  
 avec plaisir l'odeur de l'encens dont la fumée s'élev  
 de toutes parts. Il rencontroit à chaque pas des victi  
 magnifiquement parées. Charmé de ce zèle, il logea d  
 un palais rustique, qui n'étoit construit que de bois et  
 terre. Après des sacrifices dont les signes parurent l  
 reux à son imagination satisfaite, au lieu de prendre  
 chemin de Samosates, capitale de la Comagène, et  
 auroit trouvé un pont commode pour passer l'Euphrat  
 il prit celui d'Hiéraple, qui n'étoit éloigné de Bat  
 que de sept lieues. Cette dernière route étoit plus con  
 pour arriver au bord de l'Euphrate. D'ailleurs Hiérap  
 dont le nom signifie *ville sacrée*, étoit fameuse par  
 ancien temple de Jupiter. Les habitans vinrent en fo  
 à sa rencontre et le reçurent avec joie. Il rendit d'ab  
 ses hommages à Jupiter, et alla loger chez Sopâtre, c  
 ciple d'Iamblique. Julien chérissoit Sopâtre, parce  
 ce philosophe, ayant plusieurs fois reçu chez lui C  
 stance et Gallus, avoit résisté aux sollicitations de  
 deux princes, qui le pressoient de renoncer à l'idolâ

Étoit dans cette ville que l'empereur avoit marqué le rendez-vous de l'armée. Au moment de son entrée, un pontique, sous lequel campoit un corps de troupes, s'éleva tout à coup écroulé, écrasa cinquante soldats, et en tua un grand nombre. Pendant les trois jours que Julien passa à Hiéraple, il fit rassembler toutes les barques qui se trouvoient sur l'Euphrate à Samosates et ailleurs. On y transporta les provisions qui seroient nécessaires dans les pays déserts et stériles qu'on auroit à traverser. Il rassembla quantité de chevaux et de mulets; envoya des exprès aux diverses tribus de Sarrasins, pour les avertir de le venir joindre, s'ils vouloient être traités comme amis des Romains. Son armée, qu'il savait animer par une éloquence militaire, montrait une valeur extrême; mais Julien ne comptoit pas moins sur le secret de l'exécution. Persuadé que tout ce qui sort de la bouche du chef parvient bientôt aux oreilles des espions, qui se dérobent à la plus exacte vigilance, il n'avoit d'autre confident que lui-même, et ne laissoit aspirer aucun de ses projets. Il fit prendre les devans des coureurs, à dessein d'arrêter les transfuges, et d'empêcher qu'ils ne portassent des nouvelles à l'ennemi. Enfin il tenta, pour la dernière fois, d'engager tous ses soldats dans l'idolâtrie. Plusieurs se laissèrent séduire par ses caresses; mais, la plupart étant demeurés fermes, il n'osa congédier ces fidèles chrétiens, de peur d'affoiblir son armée.

Ayant passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, avant que les ennemis fussent avertis de sa marche, il vint à la ville de Batnes en Osroëne, de même nom que celle de Syrie. On laissa sur la gauche Edesse : le christianisme y fleurissoit, c'étoit assez pour en éloigner Julien. *Amm. l. 23, c. 2. Theod. l. 3, c. 6, 21. Soz. l. 6, c. 1.*

Étant arrivé à Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus, il s'y arrêta quelques jours. En cette ville étoit un temple de la lune, adorée sous le nom de dieu. *Amm. l. 23, c. 3. Theod. l. 3, c. 21.*

*Soz. l. 6, c. 1.* **Lunus.** Ces peuples, par une idée bizarre, avoient cha-  
*Zos. l. 4.* le sexe attribué partout ailleurs à cette divinité. ■  
*Spart. in Cu-* avoit selon eux une malédiction attachée à ceux qui ■  
*racallu.* roient la lune comme déesse : ils vivoient, disoient—  
*Médailles.* dans un perpétuel esclavage, toujours asservis aux  
 prices de leurs femmes. L'empereur n'oublia pas  
 visiter ce temple. On dit qu'après le sacrifice, s'é-  
 enfermé seul avec Procope son parent, il lui remit  
 manteau de pourpre, avec ordre de s'en revêtir, et  
 prendre la qualité d'empereur, supposé qu'il pérît de  
 la guerre de Perse. Théodoret, copié par d'autres au-  
 teurs chrétiens, attribue en cette occasion à Julien une  
 action tout-à-fait horrible. Il rapporte qu'au sortir du  
 temple ce prince en fit fermer les portes, et que, les  
 ayant scellées de son sceau, il y plaça une garde de sol-  
 dats qui ne devoit être levée qu'à son retour ; qu'ensuite  
 à la nouvelle de sa mort, lorsqu'on entra dans le temple  
 on y trouva une femme suspendue par les cheveux, les  
 bras étendus, le ventre ouvert, Julien ayant cherché  
 dans ses entrailles des signes de sa victoire. Sozomène  
 d'ailleurs assez crédule, et contemporain de Théodoret  
 n'a pas adopté ce récit. On n'en trouve rien dans saint  
 Grégoire de Nazianze, qui, dans les reproches de cruauté  
 qu'il lance avec tant de force contre Julien, n'auroit pu  
 garder de passer sous silence un fait si atroce.

*Ann. l. 25,* La nuit du 18 au 19 de mars, Julien fut fort agi-  
*l. 3.* par des songes fâcheux. A son réveil, ayant consulté les  
*Lib. or. 12.* interprètes des songes qu'il menoit à sa suite, il jugea  
*Zos. l. 5.* que le jour suivant alloit être signalé par quelque évé-  
*Soc. l. 6, c. 1.* nement funeste. Le jour se passa sans accident ; mais  
*Chrysost. de* la superstition trouva bientôt de quoi autoriser ses rêveries.  
*sto. Eul. li* On apprit quelque temps après que cette nuit-là même  
*contra Jul. et* le feu avoit pris dans Rome au temple d'Apollon Pal-  
*gent.* tin, et que, sans un prompt secours, les oracles des sibylles  
 auroient été la proie des flammes. Il y avoit deux grandes  
 routes pour aller en Perse : l'une à gauche par Nisi-

Adiabène, en traversant le Tigre; l'autre à droite par l'Arabie, le long de l'Euphrate. On appeloit alors *Assyrie* la partie méridionale de la Mésopotamie qui obéissoit aux Perses. Julien préféra cette dernière route. Pendant qu'il disposoit tout pour son départ, on vint lui annoncer qu'un corps de cavalerie ennemie, ayant forcé les passages, ravageoit les environs de Nisibe. L'alarme se répandit dans le camp; mais on apprit bientôt que ce n'étoient que des coureurs, et qu'ils s'étoient retirés après avoir fait quelque pillage. Pour mettre le pays à l'abri de ces insultes, il détacha de son armée trente hommes sous le commandement de Procope et de Sébastien. Ces généraux avoient ordre de veiller à la sûreté de la Mésopotamie, jusqu'à ce que l'empereur eût pénétré dans la Perse; de se réunir ensuite à lui, et de venir avec ce prince par la Corduène, la Parthie et les frontières de la Médie, rejoindre Julien à l'autre bord du Tigre. Il écrivit en même temps au roi d'Arménie une lettre pleine de vanité, se relevant beaucoup au-dessus de son rang, taxant Constance de lâcheté et d'impiété, et vantant Arsace; et comme il savoit que ce prince étoit en Perse, il lui écrivit : *N'espérez pas, lui disoit-il, que votre dieu vous défende, si vous négligez de m'obéir.* Sur le point de partir, il monta sur un lieu élevé pour jouir du spectacle de son armée : c'étoit la plus grande et la plus nombreuse qu'aucun empereur eût eue contre les Perses. Elle étoit composée de soixante-mille hommes. Ayant remarqué parmi les bagages un grand nombre de chameaux chargés, il demanda ce qu'ils portoient. On lui répondit que c'étoit des livres et des vins de plusieurs sortes : *Arrêtez-les ici, lui dit-il, aussitôt, je ne veux pas que ces sources de volupté suivent mon armée; un soldat ne doit boire que le vin qu'il s'est procuré par son épée. Je ne suis moi-même qu'un soldat, et je ne prétends pas être mieux traité que le dernier de mes troupes.*

déjà démolis. Tout sembloit répondre du succès : on alloit voir qui devoit avoir le démenti ou du dieu des chrétiens , ou de ceux de Julien , lorsque sur le soir un vent impétueux , s'étant élevé tout à coup , emporte les amas de plâtre , de chaux , de ciment , comble les fouilles en y rejetant les terres , disperse et dissipe les matériaux. La nuit étant venue , la terre tremble avec d'horribles mugissemens ; les maisons voisines s'écroulent ; un portique , sous lequel s'étoit retiré un grand nombre d'ouvriers , tombe avec fracas : les uns restent ensevelis sous les ruines ; les autres s'échappent , mais meurtris et estropiés ; d'autres courent en foule se réfugier dans une église voisine , comme dans un asile ; il en sort une flamme qui étouffe une partie de ces malheureux , et qui laisse sur le corps des autres des traces ineffaçables de la colère divine. L'air est embrasé d'éclairs ; les coups redoublés de la foudre tuent les hommes , calcinent les pierres , mettent en fusion les outils de fer dont la place étoit jonchée. Les ouvrages étoient ruinés , mais l'opiniâtreté des Juifs n'étoit pas vaincue. Après les horreurs de cette nuit , ils remettent la main à l'œuvre. Alors la terre , se soulevant par de nouvelles secousses , ouvre ses entrailles : elle lance des tourbillons de flamme ; elle repousse sur les ouvriers les pierres qu'ils s'efforcent d'établir dans son sein ; ils périssent , ou dévorés par les feux , ou écrasés sous les pierres. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises ; et ce qui montre évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature , c'est que l'éruption du feu recommença autant de fois que les ouvriers reprirent le travail , et ne cessa tout-à-fait que quand ils l'eurent entièrement abandonné.

Dieu developpoit sa puissance. Jamais la nature ne rassembla tant de météores pour produire un effet unique. On vit dans le ciel , pendant la seconde nuit et le jour suivant , une croix éclatante renfermée dans un cercle de lumière. Les habits et les membres même des

leurs se trouvèrent au point du jour semés de croix embloient avoir été gravées par l'impression des nues. Tant de merveilles frappèrent d'étonnement les Juifs, les païens, et l'empereur même. Un grand nombre de Juifs se convertirent. Julien, qui ne croyoit pas aux fables, aveugle au milieu de la plus vive lumière, frayé sans être éclairé : il renonça à l'entreprise. Ce miracle se passa aux yeux de l'univers; et la Proce en a perpétué la mémoire par des témoignages antiques, que nul des païens n'a osé démentir. Saint Eusèbe de Nazianze et saint Jean Chrysostôme, contemporains de cet événement, en ont développé toutes les circonstances. Saint Ambroise, qui vivoit dans le même temps, en prend avantage comme d'un fait instable pour détourner le grand Théodose de rétablir le temple des païens. Mais ce qui doit fermer la porte à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du christianisme. Ammien Marcellin, qui étoit alors à la cour, atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même ne peut nier qu'il a voulu rebâtir ce temple; et s'il s'abstient de parler des obstacles que le ciel et la terre opposèrent à son dessein, son silence est suppléé par un auteur qui n'a pas d'un moindre poids, parce qu'il n'étoit pas intéressé à cacher la vérité. Un fameux rabbin, qui vivoit dans le siècle suivant, rapporte le fait; et si on doit être d'une grande considération, il le rapporte d'après les annales de la nation juive. De nos jours un protestant célèbre a recueilli tous ces témoignages, et il a fait sentir la force dans un ouvrage solide et lumineux.

Avant que de quitter Antioche, Julien voulut y laisser des marques de son mécontentement et de son mé-

Sa philosophie n'avoit point imposé dans cette ville. Son extérieur austère, son éloignement des théâtres et des divertissemens populaires, sa cour peuplée de fervens platoniciens, lui donnoient un air sauvage

*Jul. miscp. Amm. l. 22, c. 14.*

*Soc. l. 3, c.*

*Soc. l. 3, c.*

*18. Pagi in Baronium.*

dans une ville qui ne respiroit que le luxe et les plaisirs, plus choquée des ridicules que des vices. On s'égayait aux dépens du prince par des chansons et des vers satiriques : on le railloit sur sa petite taille et sur sa démarche grave et gigantesque : les minuties de sa superstition, la multitude de ses sacrifices, ses processions, ses monnoies marquées de figures bizarres, tantôt d'un taureau, tantôt des divinités monstrueuses de l'Égypte, donnoient matière de risée. Mais la plupart des troubles portoient sur sa barbe hérissée : c'étoit l'objet éternel des plaisanteries d'un peuple frivole. Des causes encore plus sérieuses avoient aigri l'humeur des habitans, surtout des plus riches et des plus injustes. A son arrivée à Antioche, ils lui avoient demandé des terres qui étoient vacantes. Lorsqu'il les eut accordées, les riches s'en emparèrent sans en faire part aux pauvres. Julien, avide de cette usurpation, les avoit retirées de leurs mains ; il en avoit assigné le revenu à la commune pour fournir aux dépenses de la ville. D'ailleurs les habitans, sans avoir égard à la droiture de ses intentions, ne lui pardonnaient pas, les uns d'avoir augmenté la disette par des mesures mal prises, les autres d'avoir voulu les empêcher de profiter de la misère publique. Tous ces motifs envenimoient la plaie de ces auteurs ténébreux qui achètent au péril de leur tête le plaisir criminel de divertir leurs citoyens en outrageant leur prince.

Pour se venger de la haine publique, il n'eut garde de la mériter par des recherches et par des supplices. Il prit une voie plus douce, mais peu convenable à un souverain. Il aimoit la satire. Il avoit déjà censuré tous les Césars, ses prédécesseurs, par un écrit où Constantin et ses enfans ne sont pas épargnés. En cette occasion, il composa un ouvrage sous le titre de *Misopogon*, le *loup de la barbe*. Quelques auteurs disent qu'il y étoit aidé par Libanius, à qui Julien en auroit dû faire l'honneur. C'est une ironie perpétuelle, où, seign-



à faire lui-même son procès, il peint les désordres et les débauches d'Antioche. Le portrait est plein de feu et de force; mais, selon Ammien Marcellin, les traits en sont outrés, et les couleurs rudes et chargées. Le lecteur est choqué d'y voir un prince se dépouiller de la pourpre pour se mesurer et se battre pour ainsi dire corps à corps avec le plus méprisable de ses sujets. Cette satire produisit son effet naturel : elle attira des répliques ; et Julien fut réduit à finir par où il auroit dû commencer, c'est-à-dire à dévorer en silence ces nouvelles railleries, à renfermer son ressentiment. Il avoit protesté dans son ouvrage qu'il alloit quitter Antioche pour toujours. En effet, lorsqu'il partit de la ville, comme il étoit suivi d'une foule d'habitans qui, lui souhaitant un heureux voyage et un glorieux retour, le supplioient de leur rendre ses bonnes grâces, il leur répondit d'un ton de reproche qu'il ne les reverroit plus, et qu'après sa victoire il feroit sa résidence à Tarse. Mémorius, qui gouvernoit alors la Cilicie, avoit déjà reçu ordre d'y préparer tout pour le recevoir au retour de Perse. Mais Julien n'avoit besoin d'y trouver qu'une sépulture.

Comme il étoit près de se mettre en marche, on découvrit une conjuration formée par dix soldats, qui devoient l'assassiner lorsqu'il feroit la revue des troupes. Liban. or. 4,  
12.  
Amm. l. 25,  
c. 2.

Les soldats se trahirent eux-mêmes dans l'ivresse. Julien, les ayant convaincus de leur crime, se contenta de les punir par des reproches : il voulut, dit Libanius, commencer par triompher de lui-même avant que d'aller chercher des trophées dans la Perse. Mais cette action de sagesse fut aussitôt démentie par un trait de manie tout-à-fait indigne d'un souverain. Il laissa gouverner la Syrie Alexandre d'Héliopolis ; et ce qu'on lui représentoit que c'étoit un esprit turbulent et cruel : *Je sais bien*, répondit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement ; mais Antioche mérite bien un tel gouverneur.* Vengeance injuste et

plus inhumaine que s'il eût sévèrement puni le  
de tant de libelles outrageans , puisque c'étoit ca  
les innocens avec les coupables , et qu'un gouve  
ce caractère est le plus terrible fléau dont une  
puisse être affligée.

## LIVRE QUATORZIÈME.

Julien partit le cinquième de mars; et, après douze jours de chemin par des marais et des montagnes, il arriva sur le soir à Litarbes, bourg de la dépendance de Chalcis. La plus grande partie des sénateurs d'Antioche l'avoient suivi jusqu'en ce lieu pour tâcher d'apaiser sa colère. Ils ne gagnèrent rien sur ce cœur inflexible : l'empereur les congédia durement en leur déclarant qu'il ne rentreroit plus dans leur ville, et qu'il viendroit passer à Tarse l'hiver suivant. Quoiqu'à son départ d'Antioche il n'eût pas aperçu dans les victimes des présages favorables, cependant, enivré de ses succès et des flatteuses prédictions de Maxime, dont il se fit accompagner dans ce voyage, il tiroit d'heureux pronostics de tout ce qu'il rencontroit sur sa route, et il en tenoit registre exact. Il vint le lendemain à Bérée, (nommée aujourd'hui Alep, où il s'arrêta pendant un jour. Après avoir solennellement offert à Jupiter un taureau blanc en sacrifice, il assembla le sénat de cette ville, et tâcha de le porter à l'idolâtrie par un discours qui fut applaudi de tous, et qui ne persuada personne.

Il eut lui-même occasion de s'apercevoir du peu de succès de son éloquence. Le chef du conseil de Bérée, irrité contre son fils de ce qu'il avoit embrassé la religion du prince, l'avoit publiquement déshérité et chassé de sa maison. Comme Julien approchoit de la ville, ce même homme alla se jeter à ses pieds pour lui demander justice. L'empereur lui promit de le réconcilier avec son père. Dans un repas qu'il donna aux magistrats de Bérée, il fit placer à côté de lui le père et le fils.

AN. 363.  
*Jul. ep.* 27.  
*Amm.* l. 23,  
*C.* 2.  
*Zos.* l. 3.  
*Evagr.* l. 6,  
*C.* 11.

*Theod.* l. 3,  
*C.* 17.

Après quelques momens d'entretien : *Pour moi, d'au père, je ne puis souffrir qu'on veuille forcer croyance des autres hommes, et exercer sur leur science une sorte de tyrannie. N'exigez pas de vous qu'il suive malgré lui votre religion ; je ne vous oblige pas d'embrasser la mienne, quoiqu'il me fût au pouvoir de vous y contraindre.* Quoi, seigneur, lui répondit le pape, vous me parlez de ce scélérat, de cet impie, qui a préféré le mensonge à la vérité ! A cette brusque réplique l'empereur prenant un air de douceur : *Faites très-bien vos invectives,* lui dit-il ; et, se tournant vers le jeune homme, il ajouta : *Je vous tiendrai lieu de père, puisque le vôtre vous abandonne.*

Jul. ep. 27.  
Anm. l. 3,  
c. 2.  
Lib. or. 12.  
Zos. l. 3.  
Chrysost. de  
sto. Babylâ,  
et in Jul. et  
gent.  
M. l'abbé de  
La Bléterie,  
lettre 27 de  
Julien.

Il fut plus content des habitans de Batnes, où il arriva après une marche de huit lieues. Cette ville, située en Syrie dans une plaine délicieuse, et peuplée de cypriotes étoit fort adonnée à l'idolâtrie. L'empereur y respira avec plaisir l'odeur de l'encens dont la fumée s'élevait de toutes parts. Il rencontroit à chaque pas des victimes magnifiquement parées. Charmé de ce zèle, il logea dans un palais rustique, qui n'étoit construit que de bois et de terre. Après des sacrifices dont les signes parurent heureux à son imagination satisfaite, au lieu de prendre le chemin de Samosates, capitale de la Comagène, il auroit trouvé un pont commode pour passer l'Euphrate, il prit celui d'Hiéraple, qui n'étoit éloigné de Batnes que de sept lieues. Cette dernière route étoit plus courte pour arriver au bord de l'Euphrate. D'ailleurs Hiéraple dont le nom signifie *ville sacrée*, étoit fameuse par son ancien temple de Jupiter. Les habitans vinrent en foule à sa rencontre et le reçurent avec joie. Il rendit d'abord ses hommages à Jupiter, et alla loger chez Sopâtre, disciple d'Iamblique. Julien chérissoit Sopâtre, parce que ce philosophe, ayant plusieurs fois reçu chez lui Constance et Gallus, avoit résisté aux sollicitations de ces deux princes, qui le pressoient de renoncer à l'idolâtrie.

loit dans cette ville que l'empereur avoit marqué le rendez-vous de l'armée. Au moment de son entrée, un séisme, sous lequel campoit un corps de troupes, s'étant tout à coup écroulé, écrasa cinquante soldats, et en tua un grand nombre. Pendant les trois jours que Julien passa à Hiéraple, il fit rassembler toutes les barques qui se trouvoient sur l'Euphrate à Samosates et ailleurs. On y transporta les provisions qui seroient nécessaires dans les pays déserts et stériles qu'on auroit à traverser. Il rassembla quantité de chevaux et de mulets; envoya des exprès aux diverses tribus de Sarrasins, les avertir de le venir joindre, s'ils vouloient être reconnus comme amis des Romains. Son armée, qu'il ranimait par une éloquence militaire, montrait une ardeur extrême; mais Julien ne comptoit pas moins sur le secret de l'exécution. Persuadé que tout ce qui sort de la bouche du chef parvient bientôt aux oreilles des ennemis, qui se dérobent à la plus exacte vigilance, il ne confia rien d'autre confident que lui-même, et ne laissoit échapper aucun de ses projets. Il fit prendre les devans aux troupes, à dessein d'arrêter les transfuges, et d'empêcher qu'ils ne portassent des nouvelles à l'ennemi. Julien tenta, pour la dernière fois, d'engager tous ses soldats dans l'idolâtrie. Plusieurs se laissèrent séduire par ses caresses; mais, la plupart étant demeurés fermes, il fut obligé de congédier ces fidèles chrétiens, de peur d'affoiblir son armée.

Après avoir passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, avant que les ennemis fussent avertis de sa marche, il vint à Batnes en Osroëne, de même nom que celle de la Syrie. On laissa sur la gauche Edesse : le christianisme y fleurissoit, c'étoit assez pour en éloigner Ju- *Amm. l. 23, c. 2.*  
*Theod. l. 3, c. 6, 21.*  
*Soz. l. 6, c. 1.*

Après être arrivé à Carrhes, célèbre par la défaite de Julien, il s'y arrêta quelques jours. En cette ville étoit un temple de la lune, adorée sous le nom de dieu. *Amm. l. 23, c. 3.*  
*Theod. l. 3, c. 21.*

*Soz. l. 6, c. 1.* *Zos. l. 4.* *Spart. in Caracallâ.* *Méduilles.* **Lunus.** Ces peuples, par une idée bizarre, avoient ch: le sexe attribué partout ailleurs à cette divinité. avoit selon eux une malédiction attachée à ceux qui roient la lune comme déesse : ils vivoient, disoient dans un perpétuel esclavage, toujours asservis aux prices de leurs femmes. L'empereur n'oublia pas visiter ce temple. On dit qu'après le sacrifice, s'enfermé seul avec Procope son parent, il lui remi manteau de pourpre, avec ordre de s'en revêtir, e prendre la qualité d'empereur, supposé qu'il pérît e la guerre de Perse. Théodoret, copié par d'autres teurs chrétiens, attribue en cette occasion à Julien action tout-à-fait horrible. Il rapporte qu'au sortir temple ce prince en fit fermer les portes, et que, ayant scellées de son sceau, il y plaça une garde de dats qui ne devoit être levée qu'à son retour ; qu'ensu à la nouvelle de sa mort, lorsqu'on entra dans le ten on y trouva une femme suspendue par les cheveux bras étendus, le ventre ouvert, Julien ayant che dans ses entrailles des signes de sa victoire. Sozom d'ailleurs assez crédule, et contemporain de Théodo n'a pas adopté ce récit. On n'en trouve rien dans s Grégoire de Nazianze, qui, dans les reproches de cru qu'il lance avec tant de force contre Julien, n'auroi garde de passer sous silence un fait si atroce.

*Amm. l. 25, c. 3.* *Lib. or. 12.* *Zos. l. 5.* *Soc. l. 6, c. 1.* *Chrysost. de sto. Baby li contra Jul. et gent.* La nuit du 18 au 19 de mars, Julien fut fort a par des songes fâcheux. A son réveil, ayant consult interprètes des songes qu'il menoit à sa suite, il j que le jour suivant alloit être signalé par quelque nement funeste. Le jour se passa sans accident ; ma superstition trouva bientôt de quoi autoriser ses rêve On apprit quelque temps après que cette nuit - là m le feu avoit pris dans Rome au temple d'Apollon P tin, et que, sans un prompt secours, les oracles des siby auroient été la proie des flammes. Il y avoit deux gra routes pour aller en Perse : l'une à gauche par Ni



Adiabène, en traversant le Tigre ; l'autre à droite par Syrie, le long de l'Euphrate. On appeloit alors *Assyrie* partie méridionale de la Mésopotamie qui obéissoit à Pers. Julien préféra cette dernière route. Pendant qu'il dispoit tout pour son départ, on vint lui annoncer qu'un corps de cavalerie ennemie, ayant forcé les passages, ravageoit les environs de Nisibe. L'alarme se répandit dans le camp ; mais on apprit bientôt que ce n'étoient que des coureurs, et qu'ils s'étoient retirés après avoir fait quelque pillage. Pour mettre le pays à l'abri de ces insultes, il détacha de son armée trente hommes sous le commandement de Procope et de Sébastien. Ces généraux avoient ordre de veiller sur le territoire de la Mésopotamie, jusqu'à ce que l'empereur eût pénétré dans la Perse ; de se réunir ensuite à lui, et de venir avec ce prince par la Corduène, la Parthie et les frontières de la Médie, rejoindre Julien au-delà du Tigre. Il écrivit en même temps au roi d'Arménie une lettre pleine de vanité, se relevant beaucoup sur elle-même, taxant Constance de lâcheté et d'impiété, et vantant Arsace ; et comme il savoit que ce prince étoit superstitieux : *N'espérez pas*, lui disoit-il, *que votre dieu vous défende, si vous négligez de m'obéir.* Sur le point de partir, il monta sur un lieu élevé pour voir du spectacle de son armée : c'étoit la plus grande et la plus nombreuse qu'aucun empereur eût commandée contre les Perses. Elle étoit composée de soixante mille hommes. Ayant remarqué parmi les bagages un grand nombre de chameaux chargés, il demanda ce qu'ils portoient. On lui répondit que c'étoit des lits et des vins de plusieurs sortes : *Arrêtez-les ici*, dit-il aussitôt, *je ne veux pas que ces sources de volupté corrompent mon armée ; un soldat ne doit boire que le vin qu'il s'est procuré par son épée. Je ne suis moi-même qu'un soldat, et je ne prétends pas être mieux traité que le dernier de mes troupes.*

On avoit préparé des étapes sur les deux rivières pour tenir les Perses dans l'incertitude. Ayant fait une marche du côté du Tigre, il tourna sur la droite. Après avoir passé une nuit sous des tentes, s'étoit fait amener son cheval, qu'on nommoit *bylonien*, cet animal, frappé d'une douleur s'abattit tout à coup, et, se roulant à terre, se harnois en pièces. Julien s'écria avec joie : *C'est l'Asie qui tombe dépourvue de tous ses ornemens*. Les officiers applaudissent : on fait des sacrifices pour confirmer ce bon présage ; et l'on arrive sur le château de Davane, où une rivière, nommée *Aras*, prenoit sa source pour s'aller jeter dans l'Euphrate. Le 27 de mars l'armée entra dans Callinique, ville riche et commerçante. Julien y pratiqua les mêmes cérémonies qui étoient en usage à Rome ce jour-là, en l'honneur de Cybèle. Le lendemain on campa sur la rive de l'Euphrate, qui devient fort large en cet endroit à cause de l'abondance des eaux qui s'y rendent. Ce jour-là plusieurs princes sarrasins vinrent lui rendre hommage comme au maître du monde et à leur souverain, lui offrant une couronne d'or. Pendant que l'empereur donnoit audience, on vit passer en pompeux équipages à la vue du camp, la flotte commandée par Constantien et par le comte Lucilien. Toute la rive du fleuve étoit couverte de mille bâtimens de guerre, de vivres, d'armes et de machines ; sans compter les vaisseaux armés en guerre, et autant de grosses tourterelles propres à établir des ponts pour le passage de l'armée.

L'empereur, après avoir reçu les troupes sarrasines, qui pouvoient être d'un grand secours en de longues courses et pour les surprises, entra dans Callinique au commencement d'avril. C'étoit la dernière ville des Romains de ce côté-là. Elle étoit forte et bien située au confluent de l'Aboras et de l'Euphrate. Julien l'avoit fortifiée avec soin, pour servir

*Amm. l. 23,*

*5.*

*Zos. l. 3.*



à la Syrie contre les incursions des Perses. Tandis Julien faisoit passer l'Aboras à ses troupes sur un pont de bateaux, il reçut une lettre de Salluste, préfet des Gaules, qui le supplioit de suspendre son expédition jusqu'à ce qu'on eût obtenu des marques plus certaines de la faveur des dieux. Julien, qui s'en croyoit sûr, ayant passé le fleuve après son armée, fit rompre le pont pour ôter aux déserteurs toute espérance de retour. Il rassembla ses bataillons et ses escadrons, qu'il rangea en cercle autour de lui. Alors, élevé sur un tertre de gazon, environné des principaux officiers, montrant sur son visage l'assurance de la victoire, il parla en ces termes :

Braves soldats, vous n'êtes pas les premiers Romains qui soyez entrés dans la Perse. Pour ne pas monter jusqu'aux exploits de Lucullus, de Pompée, de Ventidius, plusieurs de mes prédécesseurs m'ont précédé dans cette glorieuse carrière. Trajan, Vêrus, Aurélien, sont revenus de ces contrées victorieux et triomphans; et le dernier des Gordiens, dont le moment va bientôt se montrer à nos yeux, ayant vaincu le roi de Perse auprès de Résène, auroit ramené les mêmes lauriers sur les terres de l'empire, si de perfides mains ne lui eussent arraché la vie au moment même de ces trophées. Les héros dont je parle ont été conduits dans ces lieux que par le désir de la gloire. Mais nous, des motifs plus pressans nous appellent : nos villes ruinées, tant de nos soldats sacrés, dont les ombres sont errantes autour de nous, implorent notre vengeance. L'empire nous présente sa frontière dévastée; il s'attend que nous fermerons ses plaies, que nous éloignerons le fer et le sang auxquels il est exposé depuis plus d'un siècle. Ne nous avons à nous plaindre de nos pères; laissons à la postérité de quoi nous vanter. Protégé par moi-même, vous me verrez partout à votre tête vous

« commander, vous couvrir de mon corps et d  
« armes, combattre avec vous. Tout me fait esp  
« victoire ; mais la fortune disposera de ma vie :  
« me l'enlève au milieu des combats , quel ho  
« pour moi de m'être dévoué à la patrie com  
« Mucius, les Curtius ; comme la famille des D  
« qui se transmirent avec la vie la gloire de n  
« pour Rome ! Nos ancêtres s'obstinèrent penda  
« siècles entiers à soumettre les puissances ennem  
« l'empire. Fidènes , Veïes , Faléries , furent riva  
« Rome dans son enfance : Carthage et Numanc  
« , tèrent contre elle dans sa vigueur : ces états ne  
« sistent plus : nous avons peine à croire , sur la  
« nos annales , qu'ils aient jamais osé nous dis  
« l'empire. Il reste une nation opiniâtre , dont les  
« sont encore teintes du sang de nos frères ; c'est à  
« à la détruire. Achévons l'ouvrage de nos aïeux.  
« pour réussir dans ce noble projet , il n'y fant ch  
« que la gloire. L'amour du pillage fut souvent p  
« soldat romain un piège dangereux : que chac  
« vous marche en bon ordre sous ses enseigne  
« quelqu'un s'écarte , s'il s'arrête , qu'on lui cou  
« jarrets et qu'on le laisse sur la place. Je ne  
« que les surprises d'un ennemi qui n'a de for  
« dans ses ruses. Maintenant je veux être obéi :  
« le succès , quand nous n'aurons plus à répondre  
« nous-mêmes , peu jaloux du privilège des p  
« qui mettent leur volonté à la place de la raison  
« la justice , je vous permettrai à tous de me dem  
« compte de toutes mes démarches ; et je serai  
« vous satisfaire. Elevez votre courage : partage  
« espérances , je partagerai tous vos travaux , to  
« périls. La justice de notre cause est un garant  
« victoire. » Ce discours embrasa le cœur des s  
Les divers sentimens de Julien paroissoient pe  
dans leur âme et se peindre sur leur visage. Dè

eut cessé de parler , ils élèvent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes ; ils s'écrient qu'ils ne connoissent point de périls, point de travaux sous un capitaine qui en pond sur lui-même plus qu'il n'en laisse à ses soldats. Les Gaulois signaloient leur ardeur au-dessus de tous les autres : ils se souvenoient, ils racontoient avec transport qu'ils l'avoient vu courir entre leurs rangs, se jeter au plus fort de la mêlée ; qu'ils avoient vu les nations barbares , ou tomber sous ses coups, ou se prosterner à ses pieds. Julien , pour mieux assurer l'effet de ses paroles, fit distribuer à chaque soldat cent trente sesterces d'argent.

Le fleuve Aboras faisoit la séparation des terres de l'empire d'avec le pays ennemi. On passa la nuit sur les bords, et dès le point du jour on sonna la marche. La lumière, qui croissoit peu à peu, découvrit aux regards de l'armée les vastes plaines de l'Assyrie ; l'empressement et la joie brilloient dans tous les yeux. Julien, le premier à cheval, courant de rang en rang, inspiroit aux soldats une nouvelle confiance. Il fit toutes les dispositions qu'on pouvoit attendre d'un général expérimenté pour la sûreté de la marche dans un pays inconnu. Il envoya devant quinze cents coureurs pour battre l'estrade. L'armée marchoit sur trois colonnes. Celle du centre étoit composée de la meilleure infanterie, à la tête de laquelle étoit Julien. A la droite, le reste des légions côtoyoit le fleuve sous les ordres de Névitte ; à gauche, la cavalerie, commandée par Arinthée et par Hormisdas, traversoit la plaine et couvroit l'infanterie. L'arrière-garde avoit pour chefs Dagalaïphe et Victor. Secondin, duc d'Osrhoëne, fermoit la marche. Les bagages étoient à couvert entre les deux ailes et le corps de bataille. Pour grossir le nombre des troupes aux yeux des coureurs ennemis, on fit marcher les différens corps à grands intervalles, en sorte qu'il y avoit trois lieues entre la queue et la tête de l'armée. La flotte avoit ordre de mesurer ses mouve-

*Amm. l. 24,  
C. 1.  
Zos. l. 3.*

mens avec tant de justesse, que, malgré les fréquens tours du fleuve, elle bordât toujours les troupes et sans rester en arrière, ni les devancer.

*Ann. l. 23,* Le premier pas que fit l'armée lui présenta un  
*6. 5.*  
*Zos. l. 3.* capable d'alarmer les superstitieux, et d'éveiller l'attention de ceux qui étoient chargés du soin des vivres. C'étoit le corps d'un commissaire des vivres que le préfet Salluste avoit fait pendre, parce qu'il avoit promis de faire venir au camp, un jour marqué, certaines provisions, il avoit manqué de parole. Un retard involontaire avoit occasionné ce délai, et les troupes arrivèrent le lendemain de l'exécution. On passa par le château de Zaïthe, mot qui, dans la langue grecque, signifioit *olivier*. Entre ce lieu et la ville de Dara, on aperçut de loin le tombeau de Gordien, qui étoit très-élevé. Julien y alla rendre ses hommages à ce prince, qu'on avoit placé au rang des dieux. Comme il continuoit sa route, une troupe de soldats vint lui présenter un lion monstrueux qui étoit venu les attaquer, et qu'ils avoient tué. Il s'éleva à ce sujet une vive controverse entre les aruspices toscans et les philosophes qui accompagnoient le prince. Les premiers, qui s'étoient toujours opposés, mais en vain, à l'expédition de Perse, prétendoient prouver par leurs livres que c'étoit un mauvais présage. Les philosophes tournoient en ridicule les aruspices et leurs livres. La querelle se renouvela le lendemain à l'occasion d'un soldat qui fut tué d'un coup de foudre, avec deux chevaux qu'il ramenoit du camp. Les deux partis alléguoient des raisons également faibles, les uns pour intimider, les autres pour rassurer le prince. Julien ne balança pas à regarder ces deux événemens comme d'heureux présages.

*Ann. l. 24,* Deux jours après le passage de l'Aboras, on  
*6. 1.*  
*Lib. or. 12.* Dura, bâtie autrefois par les Macédoniens sur les bords  
*Zos. l. 3.* de l'Euphrate. Il n'en restoit plus que les ruines.  
*Gellar. l. 3,* Julien trouva une si grande quantité de cerfs, que ce  
*6. 15, art. 13.*

On lui suffit pour nourrir toute l'armée. Après quatre jours de marche, on arriva vers le commencement de la nuit à une bourgade nommée Phatuses. Vis-à-vis s'élevait, dans une île de l'Euphrate, la forteresse d'Anatha, fort grande et fort peuplée. Julien fit embarquer mille soldats sous la conduite de Lucilien, qui à la faveur de la nuit approcha de l'île sans être aperçu, et plaça ses vaisseaux dans tous les endroits où la descente étoit praticable. Au point du jour, un habitant, qui étoit allé puiser de l'eau, ayant donné l'alarme, les autres montèrent sur le mur. Ils furent fort étonnés de voir les bords du fleuve couverts de troupes, et Julien lui-même qui venoit à eux avec deux vaisseaux, suivi d'un grand nombre de barques chargées de machines propres à battre les murailles. Comme le siège pouvoit être long et meurtrier, Julien leur fit dire qu'ils n'avoient rien à craindre s'ils se rendoient, rien à espérer s'ils faisoient résistance. Ils demandèrent à parler à Hormisdas, qui par ses promesses et ses sermens les détermina à ouvrir leurs portes. Ils sortirent à la tête d'un taureau couronné de fleurs; c'étoit un symbole de paix. L'empereur les reçut avec bonté, leur permit d'emporter tous leurs effets, et leur donna une escorte pour les conduire à Chalcis en Syrie. Parmi eux se trouvoit un soldat romain âgé de près de cent ans, que Galère avoit, soixante-six ans auparavant, laissé malade dans ces contrées. C'étoit lui qui avoit engagé les habitans à écouter Hormisdas. Courbé de vieillesse et environné d'un grand nombre d'enfans, qu'il avoit eus de plusieurs femmes à la fois, selon l'usage du pays, il partoît en pleurant de joie, et prenant les habitans à témoin qu'il avoit toujours prédit qu'il mourroit sur les terres de l'empire. On mit le feu à la place. Pasée, qui en étoit gouverneur pour Sapor, fut honoré du titre de tribun; il mérita par sa fidélité la confiance de l'empereur, et devint dans la suite commandant des

troupes en Egypte. Pendant que Julien étoit occu-  
pé de ce lieu, les Sarrasins lui amenèrent quelques co-  
ennemis; il les récompensa, et les renvoya pour  
nuer de battre la campagne.

*Amm. l. 24,* Le lendemain il s'éleva une horrible tempête  
*C. 21.*  
*Lib. or. 12.* vent impétueux renversoit les hommes, abattait  
tentes. En même temps le fleuve, grossi par les  
pluies que la chaleur du printemps faisoit fondre sur les  
montagnes d'Arménie, submergea plusieurs barques chargées  
de blé, et pénétra par toutes les écluses pratiquées  
long de ses bords, soit pour arroser les terres, soit pour  
inonder le pays. On eut lieu de douter si ce fut la violence  
des eaux ou de la malice des hommes. L'armée se mit en marche  
pour échapper à ce danger. Les canaux dont ce terrain est coupé  
étant reformés, formoient une infinité d'îles. Les soldats passaient  
à nage, ou jetoient des ponts; d'autres se hasardoient à  
traverser à pied, ayant de l'eau jusqu'au cou; plusieurs  
périrent dans ces fosses profondes. Tout étoit d'un  
affreux désordre; il falloit s'entr'aider, et sauver  
d'abord sa personne, ses armes, ses provisions et les bagages.  
Quelques-uns défilèrent sur la crête de la montagne au-dessus  
du fleuve par un sentier étroit et glissant, où il y avoit  
grand risque de se précipiter à tous momens dans les eaux.  
Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que malgré le  
milieu de tant de fatigues et de périls, pas un ne plaignoit  
son sort, pas un ne murmuroit contre l'empereur. Julien  
ne cherchoit-il pas à se soulager lui-même aux dépens  
de ses soldats; il ne prenoit sur eux d'autre avantage que  
de leur donner l'exemple; ils le voyoient à leur tour  
couvert de boue et de fange, fendre les eaux, et leur porter  
les secours qui ne pouvoient être communiqués autrement.

Après avoir traversé une grande étendue de pays inondé,  
on se trouva enfin dans une plaine fertile en fruits, en vignes,  
en palmiers, et peuplée de beaucoup de villages. C'étoit le  
plus beau canton de l'Assyrie.

ils s'étoient retirés au-delà du fleuve ; on les aperçut sur les hauteurs, d'où ils regardoient le pillage des campagnes. Julien, escorté d'un corps de cavalerie légère, tantôt à la tête, tantôt à la queue de son armée, prenoit les précautions nécessaires dans un pays ennemi. Il faisoit fouiller jusqu'aux moindres buissons ; il visitoit tous les vallons ; il empêchoit les soldats d'aller trop loin, les contenant par une douce persuasion plutôt que par les menaces. L'exemple d'un soldat, étant pris de vin, se hasarda à passer l'Euphrate, et qui fut égorgé par les ennemis sur l'autre rive à la vue de l'armée, servit à rendre ses camarades plus sobres et plus circonspects. Julien leur permit de prendre ce qui étoit propre à leur subsistance, et fit brûler le reste avec les habitations. L'armée se nourrit avec plaisir des fruits de sa conquête ; elle jouissoit d'abondance, sans toucher aux provisions qu'elle avoit emportées sur le fleuve.

Il arriva vis-à-vis du fort de Thilutha, situé dans une escarpée, et tellement bordée d'une muraille, qu'il ne restoit pas au-dehors de quoi asseoir le pied. Comme paroissant impraticable, on somma les habitants de se rendre. Ils répondirent qu'il n'en étoit pas le temps, qu'ils suivroient le sort de la Perse, et quand les Romains seroient maîtres de l'intérieur du pays, ils se soumettroient aux vainqueurs, comme nécessaire de la conquête. Julien se contenta de cette réponse, parce qu'il étoit persuadé que de s'arrêter à servir ses ennemis, et que le temps si précieux, et dans la guerre, ne devoit s'employer que pour obtenir un succès de pareille valeur. Les habitans virent la flotte au pied de leurs murailles sans faire aucune ostentation d'hostilité. On reçut la même réponse devant la forteresse d'Achaïacala, dont la situation étoit semblable. Le jour suivant on brûla plusieurs châteaux détachés et mal fortifiés. Après une marche de huit ou neuf

*Amm. l. 24,*

*c. 2. Lib. or. 12.*

*Zos. l. 3.*

lieues faite en deux jours, on vint à un lieu nommé Baraxmalcha. On y passa une rivière, à sept milles de laquelle étoit située, sur la rive droite de l'Euphrate, la ville de Diacire. Les habitans n'y avoient laissé que quelques femmes et de grands magasins de blé et de se Les soldats de la flotte passèrent impitoyablement les femmes au fil de l'épée, pillèrent les magasins, et réduisirent la ville en cendres. Sur l'autre bord, l'armée ayant traversé une source de bitume, et laissé sur la gauche deux bourgades nommées Sitha et Mégia, entra dans Ozogardane, qu'elle trouva abandonnée. On voyoit encore le tribunal de Trajan ; il étoit fort élevé et construit de pierres. Cette ville fut pillée et brûlée. L'armée se reposa deux jours en ce lieu. Pendant cet intervalle l'empereur, étonné de n'avoir encore rencontré aucune troupe ennemie, envoya aux nouvelles Hormisdas, qui connoissoit le pays. Ce prince pensa être surpris à la fin de la seconde nuit par le généralissime des troupes de Perse, qu'on appeloit *le suréna*. Celui-ci s'étoit mis en campagne avec un fameux partisan nommé Podosacès, chef des Sarrasins Assanites, qui s'étoit rendu redoutable par les courses qu'il faisoit depuis long-temps sur les terres de l'empire. Hormisdas et sa troupe marchant sans défiance, alloient tomber dans une embuscade, s'ils n'eussent été arrêtés par un fossé profond rempli des eaux de l'Euphrate. Au point du jour l'éclat des casques et des cuirasses leur ayant fait découvrir l'ennemi, ils tournèrent le fossé ; et, couverts de leurs boucliers, ils fondirent sur lui avec tant de furie, que les Perses, sans avoir eu le temps de décocher leurs flèches, prirent la fuite, laissant plusieurs des leurs sur place. L'armée, encouragée par ce premier avantage, s'avança jusqu'à une bourgade nommée Macépracta, où l'on voyoit les ruines d'une ancienne muraille que Simiramis avoit conduite d'un fleuve à l'autre, afin de couvrir la Babylonie. En ce même endroit commen



poient les canaux tirés de l'Euphrate au Tigre pour arroser le terrain et pour joindre les deux fleuves. A la tête du premier canal s'élevait une tour qui servait de phare. Le terrain marécageux et la profondeur de l'eau rendoient déjà le passage difficile; mais il devenoit tout-fait impossible en présence des ennemis, qui, postés sur l'autre bord, se préparoient à le disputer. Les Romains commençoient à perdre courage, lorsque Julien, fécond en ressources et très-instruit de toutes les pratiques de la guerre, résolut de faire attaquer les Perses par derrière. Il pouvoit employer à cette diversion les quinze cents batteurs d'estrade, qui, devançant toujours l'armée, avoient déjà passé le canal avant qu'elle y fût arrivée. Mais il étoit question de leur faire parvenir l'ordre. Julien, ayant attendu la nuit, détacha pour cet effet le général Victor avec une troupe de cavalerie légère. Celui-ci alla passer loin des ennemis, et, s'étant joint aux coureurs, il rabattit avec eux sur les Perses, qui ne l'attendoient pas: une partie fut taillée en pièces, et le reste prit la fuite. Julien fit défiler son infanterie sur plusieurs ponts, tandis que les cavaliers, ayant choisi les endroits où les eaux étoient moins rapides, passèrent sur leurs chevaux à la nage.

Cet heureux succès rendit le chemin libre jusqu'à Pirisabore, la plus grande ville de ce pays après Ctésiphon, bâtie dans une péninsule formée par l'Euphrate et par un large canal tiré du fleuve pour l'usage des habitants. Elle étoit ceinte d'une double muraille flanquée de tours, défendue du côté de l'occident et du midi par le fleuve et par des rochers, à l'orient par un fossé profond et par une forte palissade, au septentrion par le canal. Les tours étoient construites de brique et de bitume jusqu'à la moitié de leur hauteur, le reste n'étoit que de brique et de plâtre. A l'angle formé par le canal s'élevait une forte citadelle sur une éminence escarpée, qui s'arrondissoit jusqu'au fleuve, où le ter-

*Amm. l. 23.*

*c. 4, et l. 24.*

*c. 2.*

*Lib. or. 13.*

*Zos. l. 5.*

rain, coupé à pic, ne présentait que des pointes de rochers. On montoit de la ville à la citadelle par un sentier rude et difficile. L'empereur, ayant reconnu la force de la place, mit inutilement en usage les promesses, les menaces. Il fallut en venir aux attaques. Son armée rangée sur trois lignes, passa le premier jour à lancer des pierres et des traits. Les assiégés, pleins de force et de courage, paroissent disposés à faire une longue résistance. Ils tendirent sur leurs murs de grands rideaux de poil de chèvre, lâches et flottans, pour amortir la violence des coups. Leurs soldats étoient couverts de lambeaux d'acier qui, s'ajustant à la forme et se prêtant au mouvement de leurs membres depuis la tête jusqu'aux pieds, faisoient paroître des statues d'acier. Leurs boucliers en losange, à la manière des Perses, n'étoient que d'osier revêtu de cuir, mais tissu si fortement, qu'ils étoient à l'épreuve des traits. Ils demandèrent plusieurs fois à parler au prince Hormisdas ; ce ne fut que pour l'accabler d'injures, le traitant de perfide, de déserteur, de traître. Le premier jour s'étant passé en pourparlers inutiles, Julien fit pendant la nuit combler le fossé, arracher la palissade et avancer ses machines. Au point du jour, un bélier avoit déjà percé une des tours, et les habitans, qui n'étoient pas trois mille hommes (car les autres s'étoient sauvés par le fleuve avant le siège), n'espérant pas pouvoir défendre une si vaste étendue, abandonnèrent la double enceinte et se retirèrent dans la citadelle. Aussitôt l'armée s'étant emparée de la ville, abattit les murs, brûla les maisons, établit ses batteries sur les ruines. On attaquoit, on défendoit avec une ardeur égale. Les assiégés, courbant avec effort leurs grands arcs, en faisoient partir des flèches armées d'un long fer, qui portoient des coups mortels au travers des boucliers et des cuirasses. Le combat continua sans relâche et sans aucun avantage depuis le matin jusqu'au soir. Il recommençoit le troisième jour avec la même

seigneur, lorsque Julien, rival d'Alexandre, et accoutumé comme ce héros à prodiguer sa vie, prenant avec lui les plus déterminés de ses soldats, court, à l'abri de son bouclier, jusqu'à la porte du château revêtue de plaques de fer fort épaisses; et, au travers d'une grêle de pierres, de traits, de javelots, couvert de sueur et de poussière, fait battre la porte à coups de pics et de pieux; il se retire, il anime sa troupe, il frappe lui-même, et ne se retire qu'au moment qu'il se voit près d'être enseveli sous les masses énormes qu'on fait tomber du haut des murs. Alors, sans avoir reçu aucune atteinte, mais plein de dépit, il se retire avec ses gens, dont quelques-uns étoient seulement légèrement blessés. La situation du lieu ne permettant pas de faire jouer les béliers ni d'élever des terrasses, l'empereur fit dresser en diligence une de ces machines qu'on appeloit *Hélépoles*. L'art n'avoit encore rien imaginé de plus terrible pour le siège des villes. C'étoit une ancienne invention de Dénétrius le Macédonien, qui s'en étoit servi pour forcer plusieurs places; ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire, *le preneur de villes*. On construisit avec de grosses poutres une tour carrée, divisée en plusieurs étages, dont la hauteur surpassoit celle des murailles de la place, et qui s'élevoit en diminuant de largeur. On la couvrit de peaux de bœufs nouvellement écorchés, ou d'osier vert enduit de boue, afin qu'elle fût à l'épreuve du feu. La face étoit garnie de pointes de fer à trois branches, propres à percer et à briser tout ce qu'elles rencontroient. Des soldats placés au-dessous la faisoient avancer sur des rones à force de bras; d'autres la tiroient avec des cordes; et tandis qu'on mettoit en branle les béliers suspendus aux divers étages, tandis qu'il partoît de toutes les ouvertures des pierres et des javelots lancés à la main et par des machines, la tour, venant heurter avec violence les parties les plus foibles de la muraille, ne manquoit guère d'y

ouvrir une large brèche. A la vue de ce formidable appareil, les assiégés, saisis d'effroi et désespérant de vaincre l'opiniâtreté des Romains, cessent de combattre; ils tendent les bras en posture de supplians; ils demandent la permission de conférer avec Hormisdas. Les Romains, de leur côté, suspendent les attaques. On descend du haut du mur, par le moyen d'une corde, le commandant de la place, nommé Mamersidès. Il obtient de l'empereur que les habitans sortiront sans qu'il leur soit fait aucun mal; qu'on leur laissera à chacun un habit et une somme d'argent marquée; et que Julien, quelque traité qu'il fasse dans la suite, ne les livrera jamais aux Perses: ils savoient que, s'ils retomboient entre les mains de ces maîtres cruels, ils ne pourroient éviter d'être écorchés vifs comme des traîtres. Dès que le commandant fut retourné dans la ville, les habitans ouvrirent les portes; ils défilèrent à travers l'armée romaine, louant hautement la valeur et la clémence également héroïques de l'empereur. On trouva dans la place quantité de blé, d'armes, de machines, et de meubles de toute espèce. Le blé fut transporté sur la flotte; on en distribua une partie aux soldats. On leur abandonna les armes qui pouvoient être à leur usage. Le reste fut jeté dans le fleuve, ou consumé par les flammes avec la place.

*Amm. l. 24,  
3, et ibi  
ales.*

*Lib. or. 12.  
Zos. l. 3.*

Le jour suivant, pendant que l'empereur prenoit un repas léger à son ordinaire, on vint lui annoncer que le suréna avoit surpris trois compagnies de coureurs, qu'il en avoit taillé en pièces une partie, et qu'ayant tué un tribun, il avoit enlevé un dragon: c'étoit une enseigne qui portoît la figure de cet animal. Il part sur-le-champ, suivi seulement de trois de ses gardes; et, ralliant les fuyards qui regagnoient le camp à toute bride, il retourne à leur tête sur le vainqueur, arrache le dragon des mains des ennemis, les terrasse ou les met en fuite. Alors, s'arrêtant sur la place même, presque seul

au milieu de cent cavaliers qu'il alloit punir ; mais sûr d'être obéi , il commence par les deux tribuns qui s'étoient laissé battre : il les dégrade du service en leur ôtant la ceinture militaire ; et , suivant la sévérité de l'ancienne discipline , il fait décimer les cavaliers et trancher la tête à dix d'entre eux. Il ramène les autres au camp , ayant presque en un même instant appris , vengé et puni la défaite de sa troupe.

Etant ensuite monté sur un tribunal , il loua ses soldats de la valeur qu'ils avoient montrée au siège de Pirisabore ; il les exhorta à conserver une réputation capable d'abrégier leurs travaux , et leur promit cent pièces d'argent par tête. Comme il s'aperçut qu'une si modique récompense n'excitoit que des murmures , prenant un air majestueux et sévère , et montrant de la main le pays qu'il avoit devant lui : « Voilà (dit-il) le domaine des Perses ; vous y trouverez des richesses , si vous savez combattre et m'obéir. L'empire fut opulent autrefois ; il s'est appauvri par l'avarice des ministres qui ont partagé les trésors de leurs maîtres avec les barbares dont ils achetoient la paix. Les fonds publics sont dissipés , les villes épuisées , les provinces désolées. Quelque noble que je sois , je suis le seul de ma maison ; je n'ai de ressource que dans le cœur. Un empereur qui ne connoît de trésors que ceux de l'âme sait soutenir l'honneur d'une vertueuse indigence. Les Fabrices , qui firent triompher Rome des plus redoutables ennemis , n'étoient riches que de gloire. Cette gloire vous viendra avec la fortune , si vous suivez sans crainte et sans murmure les ordres de la Providence et ceux d'un général qui partage avec elle le soin de vos jours. Mais si vous refusez d'obéir , si vous reprenez cet esprit de désordre et de mutinerie qui a déshonoré et affoibli l'empire , retirez-vous , abandonnez mes drapeaux : seul je saurai mourir au bout de ma glorieuse carrière , méprisant la vie , qu'une fièvre me raviroit un

« jour ; sinon , je quitterai la pourpre. De la mai  
« dont j'ai vécu empereur , je pourrai , sans déchu  
« sans rougir , vivre particulier. J'aurai du moins l'  
« neur de laisser à la tête des troupes romaines des g  
« raux pleins de valeur et instruits de toutes les pa  
« de la guerre. » A ces paroles , les soldats , touch  
attendris , lui promettent une soumission et un dév  
ment sans réserve : ils élèvent jusqu'au ciel sa gran  
d'âme , cette autorité plus attachée à sa personne  
son diadème. Ils font retentir leurs armes : c'étoit  
ce langage que s'expliquoit l'approbation militaire. L  
plis de confiance , ils se retirent sous leurs tente  
prennent leur nourriture , discourant ensemble de  
espérances , qui les occupent jusque dans le som  
Julien ne cessoit d'entretenir cette chaleur : c'étoit l  
de tous ses discours. Vouloit-il affirmer quelque c  
au lieu d'employer les sermens ordinaires , il d  
comme avoit dit Trajan autrefois : *Puissé-je aussi*  
*subjuguier la Perse ! puisse-je aussi certainement as*  
*la tranquillité de l'empire !*

Pendant que l'armée reposoit sous ses tentes , Ju  
toujours en haleine , envoyoit des troupes légères  
enlever les habitans que la terreur avoit dispersés  
les campagnes voisines. On en trouvoit un grand no  
cachés dans des retraites souterraines. On emmen  
enfants avec leurs mères ; et bientôt le nombre des  
sonniers surpassa celui des vainqueurs. Dans une  
de quatorze mille pas , le long du fleuve , on rencont  
château et une ville nommée Phissénie , dont les  
railles étoient baignées par un canal profond. Ju  
ne jugeant pas à propos de s'y arrêter , trouva au  
un terrain que les Perses avoient inondé à dess  
lui rendre le passage impraticable. Il campa en c  
droit et assembla le conseil. Les avis étoient part  
plusieurs officiers proposoient une autre route ,  
longue à la vérité , mais où l'on ne trouvoit point

*C'est là ce que je crains*, repartit Julien ; *je ne vois ici que de la fatigue ; là je vois notre perte. Lequel des deux vaut-il mieux d'avoir la peine de traverser des eaux , ou bien pas trouver et mourir de soif ? Souvenez-vous de Crassus et d'Antoine.* Tous revinrent à son avis. En même temps il ordonna de préparer des outres, de rassembler des bateaux de cuir dont les habitans faisoient un usage sur les canaux ; et comme tout ce terrain était planté de palmiers, il alla lui-même, à la tête d'une troupe de soldats et de charpentiers, abattre des arbres pour faire des planches. Il passa cette nuit, le jour suivant, la nuit d'après, à établir des ponts, à combler des fossés profonds, à raffermir le sol des marais en y jetant de la terre. Au commencement du second jour il fit défiler son armée sur les ponts, qu'il falloit démonter et dresser incessamment avec un travail incroyable. Marchant lui-même au travers des eaux, il accéléroit les ouvrages, et maintenoit partout le bon ordre. Après une si pénible journée on se reposa dans une ville nommée Bithra, où on trouva un palais d'une si vaste étendue, que l'empereur y logea toute son armée. Cette ville étoit habitée par des Juifs, qui s'étoient établis en grand nombre dans ces contrées : ils l'avoient abandonnée ; et les soldats, en partant, y mirent le feu. Au sortir de l'inondation, se présenta une plaine charmante, couverte d'arbres fruitiers de toute espèce, et surtout de palmiers, et les plants, formant de grandes forêts, s'étendoient jusqu'au golfe Persique. Les vignes qui croissoient au pied de ces arbres féconds se mariant avec eux, les soldats cueilloient à la fois les dattes et les raisins suspendus aux mêmes branches ; et l'on n'avoit à craindre ni l'abondance dans un lieu où l'on avoit appréhendé de trouver la disette. L'armée passa la nuit dans cette heureuse campagne. Elle essuya le jour suivant quelques décharges de traits d'un parti ennemi qui fut bientôt dissipé. Il fallut encore traverser un grand

nombre de ruisseaux : c'étoient autant de saignées de l'Euphrate. Enfin on arriva à la vue d'une grande ville nommée Maogamalque.

*Amm. l. 24, c. 4.*

*Lib. or. 12.*

*Zos. l. 3.*

Le premier soin de Julien fut de se camper avant-gensement, pour n'être pas exposé aux insultes de la cavalerie des Perses, très-redoutable en plaine campagne. Il alla ensuite lui-même à pied, avec une petite troupe de fanterie légère, reconnoître les dehors de la place. Tout le terrain étoit coupé de canaux, au milieu desquels la ville s'élevoit sur un tertre, qui sembloit être une île. L'accès en étoit défendu par des rochers fort hauts, et la coupe irrégulière formoit un labyrinthe tortueux. Elle avoit, ainsi que Pirisabore, deux enceintes fermées chacune d'une muraille de briques cimentées de bitume. Le mur extérieur, fort large et fort élevé, à l'épreuve des machines, étoit bordé d'un fossé profond, et flanqué de seize grosses tours de même construction que les murailles. Une citadelle assise sur le roc occupoit le centre de la ville ; au-dehors une forêt de roseaux, qui s'étendoit depuis les canaux jusqu'au bord du fossé, donnoit aux habitans la facilité d'aller puiser de l'eau sans être aperçus. Cette ville, très-peuplée par elle-même, se trouvoit encore remplie d'une multitude d'habitans des châteaux voisins qui s'y étoient retirés comme dans une place de sûreté.

La hardiesse de Julien pensa lui coûter la vie. Les soldats perses étant sortis de la ville par une porte tournante, se glissèrent au travers des roseaux, et vinrent fondre sur sa troupe. Deux d'entre eux ayant reconnu l'empereur, coururent à lui le sabre à la main. Julien couvrit de son bouclier, et tua l'un, tandis que l'autre le massacroit l'autre. Le reste s'étant sauvé par une prompte fuite, l'empereur revint au camp, où il fut reçu avec beaucoup de joie. L'armée ne respiroit que vengeance, et Julien crut ne pouvoir sans péril laisser derrière lui une place si considérable. Ayant jeté des ponts sur les canaux, il fit passer ses troupes, et choisit un lieu



rode pour y asseoir son camp, qu'il fortifia d'une palissade.

Siége ou plutôt cette attaque ne dura que trois jours, mais ce court intervalle présente un spectacle si intéressant, si rempli d'événemens, qu'on y trouveroit de quoi remplir chaque journée d'un long siége entrepris par des combattans moins actifs. Tout étoit en mouvement dans la ville, au pied des murailles, sur les bords des canaux, dans les environs, sur les canaux. On avoit enchevêtrés les chevaux et les autres bêtes de somme de l'armée dans des bois de palmiers. Le surénaularche les enlever; mais Julien, qui connoissoit les habitudes des ennemis comme les siennes propres, avoit si bien proportionné l'escorte, qu'elle se trouva en état de les enlever. Tandis que l'infanterie attaquoit la place, l'artillerie, divisée en plusieurs pelotons, battoit toute la campagne; elle enlevait les grains et les troupeaux, elle ramenoit le reste de l'armée aux dépens des ennemis, ramenoit ou faisoit prisonniers les fuyards dispersés dans la campagne. C'étoient les habitans des deux villes, dont les uns se sauvoient vers Ctésiphon, les autres s'alloient cacher dans des bois de palmiers; un grand nombre gagnaient les marais, et, se jetant dans des canots légers, faits d'un seul arbre, ils échappoient à la poursuite. Pour les atteindre, les soldats se servoient de cuirasses de cuir que Julien avoit rassemblées; et quand ils étoient à la portée des traits, des pierres et des feux, ils leur lançoient du haut des murailles, ils renversèrent leurs têtes ces nacelles, qui leur tenoient alors lieu de toit et de défense.

L'armée, rangée sur trois lignes, environnoit les ennemis. La garnison, nombreuse et composée de troupes expérimentées, étoit déterminée à s'ensevelir sous les ruines de la ville, que de se rendre, et les habitans ne montroient aucun dessein de résolution. Plusieurs aventuriers se hasardaient jusqu'au bord du fossé, d'où ils défioient les Ro-

maines de leur donner bataille en rase campagne d'ardeur et de rage, ils n'obéissoient qu'avec peu d'ordres du commandant qui les rappeloit. Cependant les Romains, moins fanfarons, mais plus actifs, faisoient entre eux les travaux; on élevoit des tours, on combloit les fossés, on dressoit des balistes, on creusoit de profonds souterrains. Néville et Dagobert commandoient les travailleurs : Julien se chargeoit de la conduite des attaques. Tout étoit prêt, et l'armée romaine attendoit le signal, lorsque Victor, envoyé pour reconnoître le pays, vint rapporter que le chemin étoit sûr et ouvert jusqu'à Ctésiphon, qui n'étoit éloigné que quatre lieues. Cette nouvelle augmenta l'empresse des troupes. Les trompettes sonnent de part et d'autre. Les Romains, couverts de leurs boucliers, s'avancent avec un bruit confus et menaçant. Les Perses, armés de fer, se montrent sur la muraille. D'abord ce sont de leur part que des huées, des insultes, des railleries. Mais quand ils voient jouer les machines et les assaillir au pied de leurs murs, à couvert de leurs machines, ils battent la muraille à coups de béliers et travaillent à la sape, alors ils font pleuvoir sur eux de gros quartiers de pierres, des javelots, des feux, des torrens de feu enflammé : on redouble les efforts à plusieurs reprises. Enfin, vers l'heure de midi, l'excessive chaleur croissoit de plus en plus, obligea les Romains, épuisés et couverts de sueur, de passer le reste du jour sous leurs tentes. L'attaque recommença le lendemain avec la même pareille fureur, et se termina avec aussi peu de succès. Un accident rapporté par Ammien Marcellin fait connoître quelle étoit la force de l'artillerie de ce temps. Un ingénieur se tenoit derrière une des pièces destinées à foudroyer la ville, et qu'on appeloit *scorpiion*. Un soldat qui la servoit n'ayant pas bien placé la machine dans la cuiller d'où elle devoit partir, cette pièce, au moment de la détente, rejaillit contre un des n

ieurs de la machine, et revint frapper l'ingénieur  
ant de violence, que son corps fut mis en pièces  
qu'on pût retrouver ni reconnoître aucun de ses  
bres. Le troisième jour Julien s'exposoit lui-même  
les endroits les plus hasardeux, animant les soldats,  
ignant que la longueur de ce siège ne lui fît man-  
des entreprises plus importantes. Mécontent des  
lleurs, qui creusent le souterrain, il les fit retirer  
bonte et remplacer par les cohortes renommées.  
une rude attaque et une égale résistance, l'achar-  
nt des deux partis se ralentissoit; on étoit prêt à  
rer, lorsqu'un dernier coup de béliet donné au  
t fit écrouler la plus haute tour, qui entraîna dans  
te un large pan de muraille. A cette vue l'ardeur  
nme; on saute des deux côtés sur la brèche; les  
partis se disputent le terrain par mille actions de  
; le dépit et la rage transportent les assiégeans;  
il prête aux assiégés des forces surnaturelles. Enfin  
che étant inondée de sang et jonchée de morts, la  
jour força les Romains de s'apercevoir de leur  
et de leur fatigue. Ils se retirèrent pour prendre  
nourriture et du repos.

nuit étoit fort avancée, et Julien s'occupoit à dis-  
le plan des attaques pour le lendemain. On vint  
ire que ses mineurs avoient poussé leur travail  
e sous l'intérieur de la place; qu'ils avoient établi  
galeries, et qu'ils n'attendoient que son ordre  
déboucher dans la ville. Il fait aussitôt sonner la  
; on court aux armes, et pour distraire les assié-  
t les empêcher d'entendre le bruit des outils qui  
ient la mine, il attaque avec toutes ses troupes  
endroit opposé. Pendant que toute l'attention et  
es efforts se portent de ce côté-là, les travailleurs  
nt la terre; ils pénètrent dans une maison où une  
e femme pétrissoit son pain : on la tue de peur  
e ne donne l'alarme. On va aussitôt à petit bruit

surprendre les sentinelles, qui, pour se tenir éveillés, chantoient, selon l'usage du pays, les louanges de leur prince, et disoient dans leurs chansons que les Romains escaladeroient le ciel plutôt que de prendre la ville. Après les avoir égorgés, on se saisit de plusieurs portes, et on donne le signal aux troupes du dehors. Tous fuirent en foule; et malgré les cris de Julien, qui leur commandoit d'épargner le sang et de faire des prisonniers, les soldats, irrités du massacre de leurs camarades et de ce qu'ils avoient souffert eux-mêmes, passent tout à la fois de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils font dans les retraites les plus cachées. Le feu, le fer, les genres de mort sont employés à la destruction des habitans. Plusieurs se jettent eux-mêmes du haut des murailles; d'autres y sont conduits par bandes et précipités, tandis que les vainqueurs les reçoivent au-dessus des murs sur la pointe de leurs lances et de leurs épieux. et le soleil en se levant vit cette exécution terrible.

Nabdatès, commandant de la garnison, fut chargé de chaînes à l'empereur, avec quatre-vingt de ses gardes. Il ne devoit s'attendre qu'à des traitemens rigoureux, parce qu'ayant dès le commencement du siège promis secrètement à Julien de lui livrer la ville, il s'étoit, contre sa parole, obstiné à la défendre. Cependant l'empereur donna ordre de le garder sans lui faire aucun mal. Ce qu'il put sauver du butin fut distribué aux soldats à proportion de leurs services et de leur travail. Il ne se réserva qu'un jeune enfant muet, qui savoit par ses gestes énoncer clairement toutes ses pensées, et parler un langage intelligible à toutes les nations. Les femmes de Perse étoient les plus belles du monde, et Julien avoit mis à part plusieurs filles d'une rare beauté. Julien aussi sage qu'Alexandre, et aussi maître de ses desirs que Scipion l'Africain, n'en voulut voir aucune. A l'exemple de ce qu'avoit fait le même Scipion après la prise de Carthagène, il fit assembler son armée, et combla

la valeur du soldat Exupère, du tribun Magnus, et rétaire Jovien. Ces trois vaillans hommes étoient les premiers du souterrain : il les honora d'une ancre. On détruisit la ville de fond en comble. Les Perses étoient eux-mêmes étonnés d'un exploit qui étoit être au-dessus des forces humaines; rien ne paroissoit désormais difficile. Les Perses, effrayés, ne pouvoient plus trouver de défense contre des guerriers qui avoient les plus invincibles remparts de l'art et de la valeur; et Julien, qui d'ordinaire laissoit aux autres le soin de le vanter, ne put s'empêcher de dire *qu'il étoit de préparer une belle matière à l'orateur de Libanius*. C'étoit Libanius, son éternel panégyriste.

L'armée décampoit lorsqu'on vint avertir l'empereur qu'aux environs de Maogamalque étoient des souterrains, telles qu'il s'en trouve en grand nombre dans toutes ces contrées, où s'étoit cachée une multitude de Perses, à dessein de venir le charger par derrière pendant la marche. Il détacha sur-le-champ une troupe de ses meilleurs soldats, qui, ne pouvant pénétrer dans ces retraites obscures, ni en faire sortir les ennemis, prirent le parti de les y enfumer, en bouchant les ouvertures avec de la paille et des broussailles, sur lesquelles on mettoit le feu. Ces malheureux y périrent; quelques-uns, forcés de sortir pour n'être pas étouffés, furent aussitôt massacrés. Après les avoir défaits par le feu ou par le fer, les soldats rejoignirent l'armée. Il fallut encore passer sur des ponts, plusieurs fois, qui communiquoient ensemble et se coupoient de diverses manières. On arriva près de deux châteaux forts de superbes édifices. La terreur en avoit banni les habitans. Les valets de l'armée en pillèrent les meubles et les richesses : ils brûlèrent ou jetèrent dans les fleuves ce qu'ils ne purent emporter. Ce fut là que le général Victor, qui devançoit l'armée, rencontra le fils du roi. Ce jeune prince étoit parti de Ctésiphon à la tête

d'une troupe de seigneurs perses et de soldats pour occuper le passage des canaux. Mais, dès qu'il aperçut le gros de l'armée, il prit la fuite.

*Ann. l. 24,* Plus on approchoit de Ctésiphon, plus le pays  
*c. 5.* noit riant et embelli de tous les agrémens de la capitale.  
*Lib. or. 12.* C'étoient les plaisirs du roi de Perse. On rencontra  
*Zos. l. 3.*

chaque pas de magnifiques édifices et des jardins délicieux. Le soldat romain marchoit le fer et le bouclier à la main ; et, pour se venger d'un peuple qu'il traitoit de barbare, il ne laissoit lui-même que des traces de barbarie. On n'épargna qu'un seul château qu'il étoit bâti à la romaine. On arriva dans un grand parc, où étoient renfermés des lions, des sangliers, des ours, plus cruels en Perse que partout ailleurs, et une multitude d'autres bêtes féroces. Les rois de Perse y venoient souvent prendre le plaisir de la chasse. On enfonça les portes ; on fit brèche en plusieurs endroits aux murailles, et les cavaliers se divertirent à détruire ces animaux avec des coups d'épieux et de javelots.

La commodité des eaux et du fourrage engagea l'empereur à faire reposer son armée en ce lieu pendant quelques jours. Il fortifia son camp à la hâte, et partit lui-même à la tête de ses coureurs pour aller aux nouvelles. Il arriva jusqu'à Séleucie. Cette ville, autrefois nommée Zénopolis, réparée et agrandie par Séleucus Nicator, qui lui a donné son nom, avoit été deux cents ans auparavant prise et pillée par Cassius, lieutenant de Lucius Vérus. Il n'y restoit plus que des masures et un lac qui se déchargeoit dans le Tigre. On y trouva un grand nombre de corps attachés à des gibets : c'étoient les parens de Marnesidès, qui s'étoient rendu à Pirisabore. Le roi s'en étoit vengé sur tous les prisonniers. Julien, étant retourné au camp, fit brûler les prisonniers qu'il avoit épargnés jusqu'alors. Ce prisonnier, qui cessoit au milieu de ses chaînes d'accabler d'injures le prince Hormisdas, comme l'auteur de tous les désastres de sa patrie. L'armée s'étant mise en marche, Arin

quantité de fugitifs qui s'étoient retirés dans les . Les détachemens qui sortoient de Ctésiphon incèrent alors à inquiéter les Romains. Tandis qu'un escadron de Perses étoit aux mains avec trois légions de coureurs, une autre troupe vint fondre sur une partie de l'armée, enleva plusieurs chevaux de fronde, et tailla en pièces quelques fourrageurs répandus dans la campagne. L'empereur résolut de s'en venger en prenant un château très-fort et très-élevé, nommé Sabatha, dans les états de Séleucie. S'étant avancé lui-même avec une troupe de cavaliers jusqu'à la portée du trait, il fut reconnu. On le salua aussitôt d'une décharge de balles : une machine plantée sur la muraille fut pointée sur lui avec assez de justesse pour blesser son écuyer et son cheval. Il se retira à l'abri d'une haie de boucliers. Le risque qu'il venoit de courir, il se préparoit à le recommencer. La garnison étoit déterminée à se bien défendre, elle connoissoit sur la situation du lieu, qui paroissoit invincible, et sur le secours de Sapor, qu'on attendoit avec d'une armée formidable. Les Romains étoient campés au pied de l'éminence, et tous les ordres étoient donnés pour commencer l'attaque au point du jour. A la seconde veille, la garnison, s'étant réunie, fit un coup à la faveur de la lune, qui répandoit une faible lumière : elle tombe sur un quartier du camp, fait un grand carnage, et tue un tribun qui mettoit tout en ordre. En même temps un parti de Perses, passé le fleuve, attaque un autre quartier, égorga plusieurs soldats. Les Romains prennent d'abord d'épouvante; ils croient avoir sur les bras toute l'armée des Perses. Mais s'étant bientôt rassurés, honnorent leur surprise, et animés par le son des trompettes, ils marchent l'épée à la main vers l'ennemi qui ne s'attendoit pas. L'empereur punit sévèrement un corps de cavalerie qui avoit mal fait son devoir : il cassa les soldats; il réduisit les cavaliers au service de l'infanterie.

Il s'attacha ensuite à l'attaque du château, combattant la tête de ses troupes, et les animant de ses regards et de son exemple. Cent fois dans cette journée il exposa sa vie avec la témérité d'un simple soldat. L'armée fit de grands efforts incroyables, et ne revint au camp qu'après avoir pris et brûlé la place. Accablés de fatigue, ils se reposèrent le jour suivant. Julien leur distribua des rafraichissemens en abondance; et comme il étoit aux portes de Ctésiphon, d'où il avoit à craindre des excursions soudaines, il prit plus de précaution que jamais pour ne pas mettre son camp hors d'insulte.

*Amm. l. 24, c. 6.* Il falloit passer le Tigre pour arriver à Ctésiphon, mais il se présentoit une difficulté presque insurmontable. Laisser la flotte sur l'Euphrate, c'étoit l'abandonner à la merci de l'ennemi, et exposer l'armée à manquer de provisions et de machines. La faire descendre dans le Tigre par l'endroit où les deux fleuves réunissent leurs eaux au-dessous de Ctésiphon, c'étoit l'exposer elle-même à une perte certaine. Il auroit fallu lui faire remonter un fleuve très-rapide, et la faire passer entre Ctésiphon et Coqué, qui n'étoient séparés l'une de l'autre que par le Tigre. Julien avoit fait une étude des antiquités de ce pays. Voici ce qu'il en avoit appris. Les anciens rois de Babylone avoient conduit d'un fleuve à l'autre un canal nommé le *Noarmalche*, c'est-à-dire *le fleuve royal*, qui se déchargeoit dans le Tigre assez près de Ctésiphon : Trajan l'avoit autrefois voulu déboucher et élargir pour faire passer sa flotte dans le Tigre; mais il avoit renoncé à cette entreprise sur l'avis qu'on lui avoit donné que, le lit de l'Euphrate étant plus élevé que celui du Tigre, il étoit à craindre que l'Euphrate ne se déchargeât tout entier dans ce canal, et qu'il ne restât à sec au-dessous. Sévère avoit achevé cet ouvrage dans son expédition de Perse; mais sans tomber dans l'inconvénient qu'on avoit appréhendé, il avoit réussi à faire passer ses vaisseaux d



Euphrate dans le Tigre. Ce canal étoit depuis longtemps à sec et ensemencé comme le reste du terrain. Il étoit difficile de le reconnoître. Julien , à force de questions , finit par découvrir d'un habitant de ces contrées fort avancé en âge et en connoissances qui le guidèrent dans cette découverte. On fit nettoyer. On retira les grosses masses de pierres que les Perses en avoient comblé l'ouverture. Aussitôt les eaux du Naarmalcha reprenant avec rapidité leur ancienne route, y entraînèrent les vaisseaux, qui , après avoir traversé cet espace long de trente stades, débouquèrent sans péril dans le Tigre. Les habitans de Ctésiphon furent avertis du succès de ce travail par l'épouvante que leur causa la crue subite des eaux de leur rivage, qui ébranla leurs murailles.

L'armée s'arrêta à la vue de Coqué et de Ctésiphon sous une belle campagne plantée d'arbustes, de vignes et de cyprès, dont la verdure charmoit les yeux. Au milieu s'élevoit un château de superbe architecture, orné de jardins, de bocages, et de portiques où les statues du roi étoient peintes. Les Perses n'employoient ni la peinture et la sculpture qu'à représenter des chasses et des combats. Mais le plaisir que l'on ressentoit à la vue de tant d'objets agréables étoit troublé par un autre spectacle tout-à-fait effrayant. Les bords opposés du Tigre étoient hérissés de piques, de javelots, de boucliers, de boucliers, et d'éléphans armés en guerre. Les Romains, à cette vue, plongés dans un morne silence, livroient à de tristes réflexions. Ils avoient devant eux une armée formidable, composée des meilleures troupes de la Perse, autour d'eux de larges canaux; à droite une autre armée, qu'on disoit s'approcher à quelques journées; tout le pays derrière eux saccagé et incendié: ils ne s'étoient pas ménagé la ressource du retour; c'est en effet une des grandes fautes qu'on ait à reprocher à Julien dans une expédition si hasardeuse. Il falloit périr en ce lieu, ou affronter au travers des eaux du Tigre

une mort presque assurée. Pour les distraire de sombres pensées, et pour leur inspirer l'allégresse et le mépris des ennemis, Julien, qui connoissoit le caractère du soldat, fit aplanir le terrain en forme d'hippodrome ; il proposa des prix pour la course des cavaliers. Les troupes d'infanterie, assises alentour comme dans un amphithéâtre, jugeoient avec intérêt du mérite des valiers et des chevaux, et faisoient ainsi diversion à l'inquiétude. L'armée des Perses de dessus l'autre bord et les habitans des deux villes du haut de leurs tours et des railles, spectateurs oisifs du divertissement qui occupoit les Romains, s'étonnoient de leur sécurité ; ils voyoient avec dépit qu'il leur étoit impossible de troubler la fête qui sembloit être celle de la victoire. Pendant ces jeux, Julien, qui mettoit à profit tous les momens, faisoit décharger les vaisseaux sous prétexte de visiter les vivres et les autres provisions, mais en effet pour y faire embarquer les soldats dès qu'il le jugeroit à propos, et leur laisser le temps de murmurer et de contrôler les ordres.

*Amm. l. 24, c. 6. Lib. or 12. Zos. l. 3. Soz. l. 6, c. 1. Sextus Rufus.* La nuit étant arrivée, il assembla dans sa tente les principaux officiers, et leur déclara qu'il falloit passer le Tigre, au-delà duquel ils trouveroient la victoire et l'abondance. Tous gardoient le silence, lorsqu'un des généraux de l'armée, que l'histoire ne nomme pas, ce même qui devoit commander le passage, élevant la voix, lui représenta la hauteur des bords opposés et la multitude des ennemis. *La disposition du terrain rendra aussi difficile à défendre qu'à attaquer*, reprit Julien ; *il sera favorable à ceux qui en oseront braver les désavantages : quant au nombre des ennemis, de quel compte quand les Romains ont-ils appris à les compter ?* Au même temps il chargea le général Victor de tenir le passage à la place de cet officier timide. *Vous en serez quitte*, dit-il à Victor, *pour quelque légère blessure.* Les troupes s'embarquent par divisions de quatre-vingt

Julien, ayant partagé sa flotte en trois escadres, pendant quelque temps les yeux fixés vers le ciel, s'il en attendoit le signal; et tout à coup, élevant la main, il fait partir le comte Victor à la tête des vaisseaux qui traversent rapidement le fleuve. A ce signal, du bord, les ennemis lancent des torches et les enflammées. Le feu gaignoit déjà, et ce spectacle d'effroi le reste de l'armée, lorsque Julien s'écria : *Courage, soldats, nous sommes maîtres du fleuve, c'est le signal dont je suis convenu.* Le fleuve étoit large, et l'éloignement ne permettoit pas de voir clairement les objets. Cet heureux mensonge ranime tous les cœurs. Tous partent, et faisant force de rames, ils dégagent d'abord du péril les cinq vaisseaux; et, malgré une grêle de pierres et de javalots, se jettent à l'envi dans l'eau dès qu'ils y peuvent mettre le pied. L'ardeur étoit si grande, que, lorsque Julien partit, plusieurs soldats, craignant de n'y pas avoir de place, se servirent de leurs boucliers comme de rames; et, s'y attachant fortement, les gouvernant avec adresse, ils passèrent malgré l'impétuosité du feu, et arrivèrent aussitôt que les vaisseaux. Julien borda sur le minuit. Il eût été difficile en plein jour, sans avoir en tête aucun ennemi, de franchir des rochers si escarpés. Alors il falloit au milieu des ténèbres forcer à la fois les obstacles de la nature et la résistance d'une armée. Ils les forcèrent; ils parvinrent avec de grandes peines incroyables sur la crête du rivage; ils eurent assez de terrain pour se mettre en bataille. Les ennemis leur opposèrent une nombreuse cavalerie, dont les chevaux étoient bardés et caparaçonnés de cuirs. Sur la seconde ligne étoit rangée l'infanterie, derrière laquelle les éléphants formoient une barrière, pour retenir les fuyards, soit pour arrêter les propres ennemis. Le suréna étoit secondé de deux généraux nommés Pigrane et Narsès. Pigrane

tenoit après Sapor le premier rang entre les Perses, par sa naissance et par la considération due à ses qualités personnelles. Julien rangea son armée sur trois lignes ; il plaça dans la seconde les troupes sur lesquelles comptoit le moins, afin qu'elles ne pussent ni se retourner sur l'armée et y jeter le désordre, ni avoir des derrières libres pour prendre la fuite. Les premiers rayons du jour perçoient déjà les ténèbres ; on voyoit flotter les aigrettes des casques : les armes commençoient à étinceler. Le combat s'engagea par les escarmouches des troupes légères ; en un moment la poussière s'éleva, les deux armées donnent le signal, et poussent le choc ordinaire. Les Romains s'avancent d'abord lentement observant la cadence militaire ; mais bientôt, pour éviter les décharges des flèches, en quoi les Perses étoient plus redoutables, ils doublent le pas, et fondent sur eux l'épée à la main. Julien, à la tête d'un peloton de cavalerie, se trouve dans tous les endroits d'où le péril auroit éloigné un général ordinaire. Il soutient par ses troupes fraîches celles qui sont rebutées ; il ranime ce dont l'ardeur se ralentit. Le combat dura jusqu'à midi. La première ligne des Perses ayant commencé à plier, toute leur armée recula d'abord à petit pas ; enfin, précipitant sa retraite, elle gagna Ctésiphon, qui n'en étoit pas éloignée. Les Romains, épuisés de fatigue et accablés des ardeurs d'un soleil brûlant, trouvèrent encore des forces pour achever de vaincre. Ils poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville. Ils y seroient entrés avec eux, si le comte Victor blessé lui-même à l'épaule d'un dard qui étoit projeté du haut de la muraille, ne les eût arrêtés par ses efforts et par ses efforts, s'opposant à leur passage, et leur présentant que, dans le désordre où les mettoit la poursuite, ils alloient trouver leur tombeau dans une ville si vaste et si peuplée.

Les Romains avoient fait dans cette mémorable jour

es prodiges de valeur. Ils avoient résisté aux plus  
des fatigues. Ils s'en récompensèrent par le pillage  
des Perses, où ils trouvèrent des richesses im-  
meses; de l'or, de l'argent, des meubles précieux, de  
fines harnois, des lits et des tables d'argent mas-  
sives. Au retour du combat, encore couverts de sang et  
de poussière, ils s'assemblèrent autour de la tente de  
Julien : ils le combloient de louanges; ils lui rendoient  
de grands cris mille actions de grâces de ce que,  
sans épargner sa personne, il avoit su tellement  
épargner le sang de ses soldats, qu'il n'en étoit resté que  
le dix sur le champ de bataille. Il n'est guère  
étonnant qu'un combat si long et si opiniâtre  
des soldats tels que ceux de Julien n'ait coûté  
moins que deux mille cinq cents hommes; ce qu'on  
ne peut guère attribuer qu'à la force de leurs armes dé-  
fensives. Des éloges animés d'une si juste reconnoissance  
furent pour Julien le fruit le plus doux et le plus glo-  
rieux de sa victoire. Il songea de son côté à récompenser  
ceux qui l'avoient procurée par une brillante valeur.  
Pendant lui-même par leurs noms, il leur distribuait  
de riches couronnes, selon le mérite des actions dont  
il étoit le témoin. Se croyant encore plus redevable  
à la providence divine, il voulut offrir à Mars vengeur un  
sacrilège. La cérémonie ne fut pas heureuse.  
Neuf taureaux choisis, neuf tombèrent d'eux-mêmes  
sans que d'être arrivés au pied de l'autel; le dixième,  
après avoir rompu ses liens, ne se laissa reprendre qu'après  
une longue résistance, et ses entrailles n'offrirent aux  
dieux que de sinistres présages. La dévotion de l'empereur  
fut rebutée : il jura par Jupiter qu'il n'immoleroit  
jamais aucune victime au dieu Mars. Il mourut trop  
vite pour être tenté de se dédire. La joie de l'armée étoit  
troublée par la blessure du comte Victor le plus  
vaillant des généraux après l'empereur. Mais cet accident  
eut aucune suite fâcheuse; et ce qui fit sans doute le

plus d'impression, ce fut la prédiction de Julien, et par une parole jetée au hasard, s'étoit préparé l'avantage d'être regardé de ses troupes comme un prince inspiré des dieux.

*Amm. l. 24, c. 7. Lib. or. 12. l'opisc. in Caro, c. 9.* C'étoit un ancien préjugé, que Ctésiphon étoit pour les Romains le terme fatal de leurs conquêtes. La tragique de l'empereur Carus avoit, quatre-vingt ans auparavant, confirmé cette opinion populaire; et ce nous reste à raconter de l'expédition de Julien ne vit pas à la détruire. Il sembloit que la fortune, lassée de le suivre et de le tirer de tant de périls qu'il affrontoit en soldat, l'eût abandonné sur les bords du Tigre; ne lui resta que la valeur. Les Romains demeurèrent cinq jours campés dans un lieu nommé *Abuzatha*. Julien, s'étant approché de Ctésiphon jusqu'à la portée de la voix, cria aux sentinelles qui paroissoient sur la muraille *qu'il leur offroit la bataille; qu'il ne connoit qu'à des femmes de se tenir cachées derrière les remparts; que des hommes devoient se montrer et combattre*. Ils lui répondirent *qu'il allât faire ces rencontres à Sapor; que, pour eux, ils étoient prêts à combattre dès qu'ils en auroient reçu l'ordre*. Piqué de raillerie, il tint conseil pour décider si l'on devoit attaquer Ctésiphon. Les plus sages lui représentèrent cette entreprise, difficile par elle-même, paroissoit téméraire lorsqu'on étoit à la veille d'avoir sur les bras toutes les forces de la Perse conduites par Sapor. Julien, encore assez de prudence pour se rendre à cet avis, envoya le général Arinthée avec un corps d'infanterie légère faire le dégât dans les campagnes d'alentour; lui donna ordre en même temps de poursuivre les ennemis qui s'étoient dispersés après leur défaite. Mais comme ceux-ci connoissoient parfaitement le pays, ils échappèrent à toutes les poursuites.

*Lib. or. 12. Soc. l. 5, c. 21.* Sapor, soit qu'il voulût amuser Julien, soit qu'il en effet effrayé de ses succès, lui députa un des gr

sa cour, pour lui proposer de garder ses conquêtes, et de conclure un traité de paix et d'alliance. Ce député adressa d'abord à Hormisdas, frère de son maître; et se prosternant à ses genoux, il le supplia de porter à Julien les paroles de Sapor. Le prince perse s'en chargea avec joie: la prudence lui persuadoit qu'une pareille ouverture ne devoit être que très-agréable à l'empereur: c'étoit acquiescer à une vaste et riche province, et recueillir le plus grand fruit qu'il pût raisonnablement espérer de ses succès. Mais Julien, séduit par des songes trompeurs, par les prédictions de Maxime, aussi vaines que ces oracles, s'étoit enivré du projet chimérique de camper sur les plaines d'Arbèles et de mêler ses lauriers à ceux d'Alexandre; déjà même il ne parloit que de l'Hyrkanie et des fleuves de l'Inde. Il reçut froidement Hormisdas; et lui commanda de garder un profond silence sur cette ambassade, et de faire courir le bruit que ce n'étoit qu'une visite que lui rendoit un seigneur de ses parens. Il craignoit que le seul nom de paix ne ralentît l'ardeur de ses troupes. •

On attendoit inutilement les secours d'Arsace, et les troupes commandées par Procope et par Sébastien, à qui Julien avoit donné ordre de le venir joindre au-delà du Tigre. Arsace s'étoit contenté de ravager un canton de la Médie nommé *Chiliôcome*, c'est-à-dire, *les mille montagnes*; et les deux généraux ne se pressoient pas de passer le fleuve. L'accident arrivé à quelques-uns de leurs soldats tués à coup de flèches pendant qu'ils se disputoient leur faisoit craindre de trouver sur l'autre rive plus d'ennemis qu'ils n'en cherchoient. D'ailleurs leur dissension rompoit toutes leurs mesures. Ils faisoient leur cour aux soldats en dépit l'un de l'autre: quand l'un vouloit faire marcher l'armée, l'autre trouvoit des prétextes pour la retenir. En vain Julien leur envoyoit courriers sur courriers. Il prit enfin le parti d'y aller lui-même. Il se disposoit à prendre

*Lib. or. 12.  
Greg. or. 4.  
Sext. Rufus.  
Vict. epit.  
Chrysost. de  
sto. Babyloni-  
um et gen-  
tiles.*

*Amm. l. 24,  
c. 7.*

*Soc. l. 3, c.  
22.*

*Theod. l.  
5, c. 20.*

*Soz. l. 6, c.*

*Philost. l.  
7, c. 15.*

*Oros. l. 7,  
c. 50.*

*Zon. t. 2, p.  
26.*

sa route par le Tigre, et à faire remonter sa flotte, lorsqu'un vieillard perse, renouvelant la ruse de ce Zopyr qui avoit aidé Darius à se rendre maître de Babylon, vint se jeter entre ses bras. Il feignoit de fuir la colère du roi de Perse, qu'il avoit, disoit-il, offensé. Il supplia Julien de lui donner asile entre ses troupes. Il sut bien feindre le désespoir, que l'empereur prit confiance en lui, et l'interrogea sur la route qu'il devoit tenir.

« Prince, lui dit ce vieillard, vous savez la guerre mieux  
« que moi ; mais je connois mieux que personne le pays  
« où vous êtes. Quel usage prétendez-vous faire de votre  
« flotte qui côtoie votre armée ? Elle vous a jusqu'à présent  
« occupé plus de vingt mille hommes. Espérez-vous  
« forcer la rapidité du Tigre ? La moitié de votre armée  
« ne suffiroit pas pour tirer ces barques le long des bords  
« Quelle diminution de forces, si les ennemis vous  
« attaquent ! sans compter ce que vous perdez de courage  
« dans vos soldats, qui, assurés de leur subsistance,  
« ont moins d'ardeur à s'en procurer à la pointe de leurs  
« épées. Cette flotte vous fait encore un autre mal. C'est  
« un hôpital qui suit votre armée : c'est l'asile des pe  
« trons, qui s'y font transporter sous prétexte de malade  
« ladie. Retranchez cet obstacle à vos succès ; éloignez  
« vous des bords du fleuve. Je vous guiderai par la route  
« route plus sûre et plus commode jusque dans le cœur  
« de la Perse. Vous n'aurez que trois ou quatre jours  
« au plus de chemin rude et difficile. Ne portez des bagages  
« vres que pour ce temps-là. Le pays ennemi sera en état  
« votre magasin. Je ne vous demande de récompense  
« que quand mon zèle aura mis entre vos mains le trône  
« gouvernemens et les dignités de la Perse. »

Un conseil si singulier étoit assorti au caractère de l'empereur. Ainsi, loin d'écouter ses officiers, et surtout Hormisdas, qui l'avertissoient de se défier de cette ruse, il leur reprochoit de vouloir sacrifier à leur paresse et au désir du repos une conquête assurée. Il



enlever de la flotte les machines et ce qu'il falloit  
pour vingt jours. Il réserva douze barques qu'on  
transporter sur des chariots, pour servir de pon-  
sur les rivières : il mit le feu à tout le reste. Le  
de de ces flammes qui dévoroient toutes les espé-  
des Romains, jetoit les troupes dans la conster-  
et le désespoir. On murmure, on s'attroupe, on  
à la tente de Julien que l'armée est perdue sans  
ce, si la sécheresse du pays ou la hauteur des  
gues l'oblige de rebrousser chemin. On demande  
uteur de ce funeste conseil soit appliqué à la  
n. Julien y consent enfin, et le transfuge déclare  
s tourmens qu'il a trompé les Romains; qu'il s'est  
à la mort pour le salut de sa patrie : il défie les  
aux de l'en faire repentir. L'empereur ordonne  
t d'éteindre les flammes; il étoit trop tard. On ne  
ver que douze vaisseaux.

mée, devenue plus nombreuse par la réunion des  
et des matelots de la flotte, s'éloigna du Tigre à  
de pénétrer dans l'intérieur du pays. Elle tra-  
l'abord des campagnes fertiles; mais bientôt elle  
plus devant elle que les tristes vestiges d'un vaste  
lie. Les Perses avoient consumé par le feu, les  
, les herbes, et les moissons déjà parvenues à leur  
ité. On fut contraint de s'arrêter dans un lieu  
é Noorda, pour attendre que le terrain fût re-  
et la vapeur dissipée. Pendant ce séjour les Perses  
noient point de repos : tantôt partagés en petites  
s, ils venoient insulter le camp à coups de flèches;  
réunis en gros escadrons, ils jetoient l'alarme. On  
que le roi étoit arrivé avec toutes ses forces.  
reur et les soldats regrettoient la perte de leurs  
ns consumés avec leurs vaisseaux. Ils ne pou-  
se garantir des incursions importunes d'une ca-  
plus prompte que l'éclair, qui frappoit et dispa-  
aussitôt. Cependant on tua et on prit quelques

*Amm. l. 24,*

*c. 7, 8.*

*Zos. l. 3.*

*Xenoph.*

*Hellen. l. 3.*

coureurs dans ces diverses attaques; et Julien, pour lever le courage de ses troupes, leur donna le même spectacle qu'Agé-ilas avoit autrefois donné aux Grecs pour leur inspirer le mépris de ces mêmes ennemis. Les Perses étoient naturellement d'une taille grêle, et charnés et sans apparence de vigueur. Il fit dépouiller les prisonniers, et les ayant exposés nus à la vue de l'armée : *Voilà, dit-il, ceux que les enfans du dieu Mars regardent comme des adversaires redoutables; des corps desséchés et livides; des chèvres plutôt que des hommes, qui ne savent que fuir avant même que de combattre.*

*Amm. l. 24,  
c. 8.*

C'eût été une témérité trop visible de conduire l'armée au travers de ces campagnes brûlées qui n'étoient plus couvertes que de cendres. On délibéra sur le parti qu'il devoit prendre. La plupart proposoient de retourner en Assyrie, et c'étoit l'avis des soldats, qui le demandoient à grands cris. Julien, et avec lui les plus sages, représentoient *qu'ils s'étoient eux-mêmes fermé cette route détruisant les magasins, consumant les grains, les fourrages, ruinant et brûlant les villes et les villages; qu'ils n'avoient laissé après eux dans ces plaines immenses que la famine et la plus affreuse misère; qu'ils trouveroient les torrens débordés, les digues rompues et tout le terrain noyé par la fonte des glaces et des neiges de l'Arménie; que, pour surcroît de malheur, c'étoit la saison de l'année où la terre, échauffée des rayons du soleil, produisoit dans ces climats des essaims innombrables de moucheron et d'insectes volans, opiniâtres et plus dangereux que les Perses.* Il étoit facile de montrer la difficulté de cette route et d'indiquer une meilleure. Après de longues et inutiles délibérations, on consulta les dieux : on chercha dans les entrailles des victimes s'il valoit mieux traverser de nouveau l'Assyrie, ou suivre le pied des montagnes et tâcher de gagner la Corduène, province de l'empire

du Tigre au sortir de l'Arménie. Une partie de la province appartenoit encore aux Perses, qui y tenoient un satrape. Les victimes furent muettes à l'ordinaire. Selon Ammien Marcellin, elles donnaient à entendre que ni l'un ni l'autre parti ne réussiroit. Pendant on s'en tint au dernier, comme au moins praticable.

On décampa le seizième de juin. Au point du jour on vit dans le lointain un tourbillon épais. Les uns prétendoient que c'étoient des Sarrasins qui, sur une nouvelle que l'empereur attaquoit Ctésiphon, venoient pour se joindre aux Romains et prendre leur part du pillage. D'autres se persuadoient que c'étoient les Perses qui venoient encore fermer ce passage. D'autres enfin se moquoient de la timidité de ces derniers : ce n'étoit, selon eux, que des troupes d'ânes sauvages dont ces contrées sont remplies, et qui ne vont jamais qu'en grandes troupes, pour être en état de se défendre contre les attaques des lions. Cependant comme cette nuée de poussière ne s'éclaircissoit pas, de crainte de quelque surprise, Julien suspendit la marche, s'arrêta dans une assez belle prairie, au bord d'une petite rivière nommée Durus. Il fit camper ses troupes en rond, et les rangs serrés pour plus de sûreté. Le temps étoit fort couvert, et le soir arriva avant qu'on pût distinguer ce que c'étoit que cette nuée qui donnoit tant d'inquiétude.

La nuit fut noire; la crainte tint les soldats alertes; aucun d'eux ne se permit le sommeil. Les premiers rayons du jour découvrirent une cavalerie innombrable, marchant en bon ordre, toute couverte d'or et d'acier. C'étoit enfin l'armée du roi de Perse. A cette vue, le courage du soldat romain se réveille; il veut passer la rivière, et courir au-devant de l'ennemi. L'empereur, qui songe à ménager ses troupes, les retient avec peine. Il y eut assez près du camp une vive rencontre entre

*Amm. l. 25,*

*C. 1.  
Lib. or. 12.*

*Zos. l. 3.*

deux gros partis de coureurs. Un commandant romain nommé Machamée, s'étant jeté au travers des ennemis en tua quatre, et fut abattu par un escadron qui l'enveloppa, et dont un cavalier le perça d'un coup de lance. Son frère Maurus, qui fut depuis duc de Phénicie, emporté par la vengeance et par la douleur, s'élança dans le plus épais de l'escadron, écarte, renverse tout qu'il trouve en son passage, tue celui qui avoit porté le coup mortel, et, blessé lui-même, il enlève le corps de son frère, qui n'expira que dans le camp. Le combat fut opiniâtre : on s'attaqua à plusieurs reprises. La chaleur qui étoit excessive, et les efforts redoublés, avoient extrêmement fatigué les deux partis, lorsque les Perses se retirèrent avec une grande perte.

Les Romains passèrent la rivière sur un pont de bateaux, laissèrent à droite l'armée des Perses, et arrivèrent à une ville nommée Barophthas. Les ennemis avoient brûlé tout le fourrage. On aperçut d'abord une troupe de Sarrasins, qui disparurent à la vue de l'infanterie romaine. Ils revinrent bientôt avec un corps de cavalerie perse, qui faisoit mine de vouloir enlever les bagages. L'empereur accourut pour les combattre lui-même : ils ne l'attendirent pas, et prirent la fuite. On se rendit près d'un bourg nommé Hucumbra, entre deux villes de Nisbara et de Nischanabé, bâties des deux côtés du Tigre. On y trouva les restes d'un pont que les Perses avoient brûlé. Les fourrageurs rencontrèrent quelques escadrons ennemis qu'ils mirent en fuite. Comme ce lieu étoit fourni de vivres, on s'y reposa pendant deux jours. L'armée, après s'être refaite, emporta ce qu'elle put de provisions ; et brûla le reste. Elle avança à petit pas entre les villes de Danaba et de Synnada lorsque les Perses vinrent fondre sur l'arrière-garde. Ils y auroient fait un grand carnage, si la cavalerie romaine ne fût promptement accourue, et ne les eût vivement repoussés. Dans cette action périt Adacès, et

linguë, le même que ce Narsès député cinq ans avant à Constance, dont il s'étoit fait aimer par sa modestie et par sa douceur. L'empereur récompensa le soldat qui lui avoit ôté la vie, et donna en même temps un exemple de sévérité. Toutes les troupes accusèrent une brigade de cavalerie d'avoir tourné bride au combat. Julien, indigné, voulut punir ces fuyards pour les affronts militaires : il leur ôta leurs étendards, brisa leurs lances, et les condamna à marcher derrière les bagages et les prisonniers. Comme on leur fit un témoignage à leur commandant qu'il avoit bien fait son devoir, l'empereur le mit à la tête d'une autre brigade, dont le tribun étoit convaincu d'avoir fui honteusement. Il cassa quatre autres tribuns, coupables de lâcheté. Selon la rigueur de la discipline, ils méritoient la mort ; mais les circonstances critiques où se trouvoit l'armée l'engagèrent à épargner leur sang, et à leur laisser avec la vie le moyen de réparer leur faute. Le jour suivant, après avoir fait environ trois lieues, on rencontra près de la ville d'Accéta les ennemis qui mettoient le feu aux moissons et aux arbres. On les dissipa, et le soldat sauva des flammes ce qu'il eut le temps d'emporter. On campa près d'un lieu nommé Maranga.

Le soir du jour on vit les ennemis approcher avec une contenance fière et menaçante. A leur tête paroissent deux frères, général de la cavalerie, deux fils du roi, et un grand nombre de seigneurs. Derrière marchoient des éléphants, dont les guides assis sur leur cou portoient un tranchant attaché à leur main droite, pour s'en servir si les éléphants venoient à s'effaroucher et à se jeter sur leurs escadrons, comme ils avoient fait quelques années auparavant au siège de Nisibe. On enfonçoit avec un ciseau d'un coup de marteau dans la jointure du cou de la tête ; et il n'en falloit pas davantage pour ôter du champ à la vie ce puissant animal. C'étoit une in-

vention d'Asdrubal, frère d'Annibal. Julien, esca  
de ses principaux officiers, rangea promptement  
armée en forme de croissant, donna le signal, et com  
d'abord à l'ennemi pour épargner à ses soldats la déch  
meurtrière d'une multitude innombrable de flèches. L  
fanterie romaine fond tête baissée et sur le front et  
les flancs des Perses : elle tue les chevaux ; elle  
et terrasse les cavaliers. Dès le premier moment  
mêlée fut horrible. Le choc des boucliers, le br  
des armes, les cris des vainqueurs et des vaincus  
toient l'épouvante où le fer ne pouvoit atteindre. C  
manière de combattre déconcerta les Perses. Acc  
tumés à voltiger, à se battre de loin, et à fuir en tir  
des flèches par-derrière, ils ne purent tenir contre  
infanterie impétueuse qui les pressoit corps à corps,  
qui ne leur laissoit ni le temps ni l'espace nécess  
pour leurs évolutions. Ils abandonnèrent le champ  
bataille, jonché de leurs hommes et de leurs chevaux  
n'en coûta que peu de sang aux Romains. Leur p  
grande perte fut la mort de Vétranion, vaillant offic  
qui commandoit le bataillon des Zannes : c'étoient  
peuples voisins de la Colchide, qui servoient alors d  
les armées de l'empire en qualité d'auxiliaires.

*Am m. l. 25,  
c. 2.  
Chrysest. de  
sto. Babyl.  
et contra Jul.  
et gent.*

Cette victoire releva les espérances des Romains.  
prirent trois jours de repos pour panser et soulager  
blessés. Ils arrivèrent ensuite à Tummare, où ils furent  
encore harcelés par les ennemis, qu'ils repoussèrent. L  
vivres leur manquèrent en ce lieu. Les Perses avoient  
retiré le blé et les fourrages dans les châteaux fortifiés. C  
éprouvoit déjà les extrémités de la famine. Les bêtes  
somme n'étant plus en état de suivre l'armée, on les  
réduit à les manger. Les officiers, plus sensibles à  
misère de leurs gens qu'à la crainte de manquer en  
mêmes, partagèrent avec eux les vivres qu'ils faisoient  
porter pour leur propre subsistance. L'empereur, logé  
sous un pavillon étroit, faisant sa nourriture ordinai

méchante bouillie de gruau, dont un valet d'armée  
 ait à peine contenté, distribua aux plus pauvres  
 cette chétive provision. Après quelques momens  
 comme il inquiet et interrompu, il s'assit sur son  
 ur rédiger son journal, comme il avoit coutume  
 e, à l'imitation de Jule César. Là, pendant qu'il  
 nseveli profondément dans une réflexion philoso-  
 e qui étoit venue le distraire, il crut voir le même  
 de l'empire qui lui avoit apparu lorsqu'il avoit  
 Gaule le titre d'Auguste. Ce spectre, couvert d'un  
 dont sa corne d'abondance étoit aussi enveloppée,  
 oit tristement, et sortoit du pavillon dans un  
 silence. Julien, d'abord saisi de terreur, se ras-  
 e lève; et ayant fait part à ses amis de cette vision  
 ente, il s'abandonne en tout événement à la volonté  
 eux. Cependant, pour détourner leur colère, il  
 nmola une victime. Durant le sacrifice, il vit en  
 omme une étoile, qui disparut après avoir tracé  
 on de lumière. Frappé de ce nouveau prodige, il  
 it que ce ne fût une menace du dieu Mars, qu'il  
 outragé. Il consulta les aruspices : tous déclarèrent  
 phénomène l'avertissoit de ne point combattre  
 -là, et de suspendre toute opération de guerre.  
 e il parut ne faire aucun cas de leur réponse, ils  
 èrent de différer son départ du moins de quel-  
 heures. Il ne voulut rien écouter, et partit au  
 du jour.

Perses, souvent battus, n'osoient plus paroître  
 l'infanterie romaine. Cachés derrière les collines  
 rdoient le chemin sur la droite, ils se contentoient  
 oyer l'armée et de l'incommoder par des décharges  
 ches et des alarmes fréquentes. Les Romains mar-  
 nt en un seul bataillon carré; mais la disposition  
 eux rompoit souvent leur ordonnance, et les obli-  
 de couper leurs rangs. Julien étoit partout, à la  
 la queue, sur les flancs, courant à toutes les at-

*Amm. l. 25,  
 c. 3.  
 Lib. or. 12.  
 Zos. l. 5.  
 Philost. l. 7,  
 c. 15.  
 Chron. Alex.  
 Zon. t. 2,  
 p. 27, 28.*

taques , conduisant des secours à tous les endroits en étoit besoin. Les Perses étoient rebutés. On que Sapor , craignant que les Romains ne prirent les quartiers d'hiver dans ses états , choisissoit des députés pour porter à Julien des propositions et qu'il préparoit des présens entre lesquels une couronne : il devoit les faire partir le lendemain. Julien laisse Julien maître des conditions du traité. A neuf heures du matin , un tourbillon de vent se leva , voler la poussière , et le ciel s'étant couvert d'un épais , les Perses profitèrent de l'obscurité pour faire un dernier effort : ils attaquent l'arrière-garde de Julien , que la chaleur avoit obligé de se défaire de sa cuirasse , s'étant saisi d'un bouclier de fantassin et se livre au péril. Pendant qu'il s'y livre avec courage , il ne se doute pas que la tête qu'il vient de quitter est dans un grand danger ; il y vole , et la cavalerie des Perses attaque au même temps la queue de l'armée. Bientôt l'aileron est enveloppée , accablée de traits , chargée à grande force de javelines , épouvantée du cri et de la fureur des Perses , commence à plier. Tandis que l'empereur , accompagné seulement d'un écuyer , court à tous les côtés , son infanterie légère prend les Perses à l'arrière , coupe les jarrets de plusieurs éléphants et fait un grand carnage. Les Perses fuient et Julien les poursuit avec ardeur , animant ses soldats par son geste et de la voix , levant les bras pour leur montrer les ennemis en déroute. En vain les cavaliers de l'arrière se ralliant autour de lui , le conjurent de ne pas se laisser prendre par personne : en vain ils l'avertissent que les Perses sont toujours plus redoutables que dans leur fuite : comment le javelot d'un cavalier lui effleure le bras et va lui percer le foie. Il s'efforce de l'arrêter , mais se coupe les doigts : il tombe de cheval , on le ramasse. Il tâche de cacher sa blessure , et remonte sur son cheval. Mais , ne pouvant arrêter le sang qui sort à gros



plaie, il crie à ses soldats de ne point s'alarmer, le coup n'est pas mortel. On le porte sur un bouclier dans sa tente, et l'on s'empresse de le secourir. Dès qu'on eut mis l'appareil, et que la douleur fut un peu calmée, il redemande ses armes et son cheval. Plus inquiet du péril de ses gens que du sien propre, il veut retourner au combat pour achever la victoire. Les forces succèdent à son courage; les efforts qu'il fait pour se débarrasser rouvrent la plaie, d'où le sang jaillit avec violence: il mourut. Etant revenu à lui, il demande le nom du lieu où il se trouve: comme on lui répond que ce lieu est de la *Phrygie*, il juge sa mort prochaine, et s'écrie en mourant: *O soleil, tu as perdu Julien!* Le soleil, comme nous l'avons dit, sa divinité chérie; et il conte qu'étant à Antioche, il avoit vu en songe un homme à cheveux blonds, tel qu'on représentoit Apollon, qui lui avoit déclaré qu'il mourroit en Phrygie.

La mort de Julien avoit rendu le courage aux Perses. Le combat continuoit avec acharnement. Les Romains, malgré leurs boucliers à grands coups de piques, furent condamnés à la mort. Malgré la poussière qui enveloppoit, malgré l'ardeur du soleil dont ils étoient environnés, croyant, après la perte de leur prince, n'avoir plus d'ordre à prendre que de leur désespoir, et pas un instant à lui survivre, ils s'élançoient à travers les dards et les javalots des Perses. Ceux-ci se couvroient d'une muraille de traits qu'ils déchargeoient sans relâche: les Romains, dont la grandeur et les aigrettes flottantes ornoient les chevaux, leur servoient de remparts. On entendoit de sa tente le choc, le cliquetis, les hurlements et le hennissement des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin se séparèrent les combattans couverts de blessures, épuisés de sang et de forces. Les Perses laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de morts, entre lesquels étoient cinquante seigneurs ou satrapes, et les deux pre-

miers généraux, Méréne et Nohodare. Du côté des Romains, Anatolius, grand-maître des offices, fut tué la tête de l'aile droite. Salluste, préfet du prétoire d'Orient, s'exposa cent fois à la mort; il vit tomber côté de lui Sopharius son assesseur: lui-même, renversé par terre, alloit être accablé d'une foule d'ennemis, sa bravoure d'un de ses gardes, qui, sacrifiant sa vie, lui donna son cheval pour se sauver. Deux compagnons de la garde de l'empereur l'escortèrent jusqu'au camp. Il dut son salut à l'amour des troupes, et il devoit en amour à son caractère généreux et bienfaisant. Un corps de Perses, sorti d'un château voisin nommé *Vaccas*, fondit sur la brigade d'Hormisdas, et lui disputa longtemps la victoire. Dans le même temps une troupe de soixante soldats qui fuyoient, rappelant la valeur romaine, perça les escadrons qui combattoient Hormisdas; s'empara du château, et s'y défendit pendant trois jours contre une multitude de Perses.

*Amm. l. 25,*  
*c. 3.*

*Lib. or. 12,*  
*Hier. chron.*

*Philost. l. 7,*  
*c. 15.*

Cependant Oribase ayant déclaré que la blessure de l'empereur étoit mortelle, cette parole parut être pour toute l'armée une sentence de mort. Tous fendoient des larmes; tous se frapportoient la poitrine; et l'inquiétude seule suspendoit encore les derniers transports de la douleur. Les principaux officiers s'étant rendus dans la tente de Julien, Maxime et les autres fourbes, qui, par leurs flatteries meurtrières, l'avoient engagé dans cette expédition funeste, pleuroient autour de ce prince, dont ils avoient empoisonné la vie et causé la mort. Pour lui soutenant mieux que ces imposteurs le personnage de philosophe dont ils l'avoient revêtu dès sa jeunesse, l'œil sec, couché sur une natte couverte d'une peau de lion (c'étoit son lit ordinaire), il adressa ces paroles à cette triste assemblée, qui s'empressoit de le voir et de l'entendre pour la dernière fois: « Mes amis, voici le moment où je vais quitter la vie; et je ne dois pas me plaindre d'en sortir trop tôt. La vie n'est qu'un prêt

à volonté que nous fait la nature : je la rends avec joie comme un débiteur de bonne foi. La philosophie m'a enseigné que , l'âme étant plus précieuse que le corps, elle n'a sujet que de se réjouir lorsqu'elle s'épure en se séparant d'une matière vile et grossière. Les dieux, pour honorer la piété de plusieurs vertueux personnages qu'ils chérissent, n'ont point trouvé de plus belle récompense que la mort. Ils m'ont déjà récompensé pendant ma vie en m'inspirant un courage à l'épreuve des périls et des travaux. Dans une si courte carrière j'ai mille fois reconnu que les douleurs ne triomphent que de ceux qui les fuient, mais qu'elles cèdent à ceux qui osent les combattre. Je ne sens ni repentir ni remords de tout ce que j'ai fait, soit dans l'ombre de la retraite, où l'injustice a tenu ma jeunesse cachée, soit dans le grand jour de la puissance souveraine où les dieux m'ont placé. J'avois hérité cette puissance de mon aïeul, associé aux honneurs des dieux ; je l'ai, à ce que je crois, conservée sans tache, gouvernant mes sujets avec bonté, attaquant et repoussant mes ennemis avec justice. Le succès n'a pas couronné mon entreprise ; mais les êtres supérieurs aux hommes se sont réservés le pouvoir de dispenser les succès. Persuadé qu'un prince n'est établi que pour rendre ses sujets heureux, je me suis interdit ce despotisme qui corrompt les états et les mœurs : je me suis regardé comme le premier soldat de ma patrie , toujours prêt à la servir au péril de ma vie , ferme dans les dangers , bravant les caprices de la fortune. Je savois , je vous l'avoue, je savois , sur la foi infallible des oracles, que je périrois par le fer : je remercie l'Eternel de ne m'avoir pas condamné à mourir par le glaive de la trahison , ni dans les tortures d'une longue maladie ; mais de mettre fin à mes jours sur un théâtre glorieux , dans le cours des plus brillans exploits. C'est une lâcheté égale de désirer la mort quand il est à propos de vivre, et de la fuir

« quand il est temps de mourir. Je ne vous en  
« davantage ; je sens que mes forces m'abandon

Ce discours , plusieurs fois interrompu par accès de douleur, ne fut pas plus tôt achevé, que ciers le conjurèrent avec larmes de nommer son seigneur. Ayant promené ses regards autour de son lit dit-il, *je ne vous le désignerai point ; peut-être merois-je pas le plus digne ; et peut-être en le n ne lui ferois-je qu'un présent funeste ; vous lui fèreriez un autre. Plein de tendresse pour la p souhaite que vous lui choisissiez un maître qui moi , se souvienne toujours qu'il est son fils : vous conserver tous ; ç'a été l'objet de tous mes*

Après ces paroles, prononcées d'un ton tendre chant, il recommanda que l'on portât son Tarse, où il avoit résolu de s'arrêter au retour expédition. Il fit à ses amis le partage des biens appartenant en propre ; et, voulant donner à A des marques de sa bienveillance, il demanda où Salluste ayant répondu qu'il avoit reçu la récompense de sa vertu, Julien comprit qu'il avoit perdu l'usage de ce prince, qui regardoit sa propre mort avec tant de différence, s'attendrit sensiblement sur celle de son ami. Comme il voyoit fondre en larmes les orateurs et les philosophes qui l'environnoient : *Cessez, leur dit-il, de déshonorer par vos larmes un homme qui va au séjour des dieux.* Il continua de s'entretenir avec Prisque et Maxime sur l'excellence de l'âme. Il marqua même qu'il jeta encore dans cette conversation toutes les subtilités de sa métaphysique, et Julien le philosophe n'expira qu'avec l'empereur vers le milieu de la nuit du vingt-six au vingt-sept juin, sa blessure s'étant rouverte, peut-être par l'attention de son esprit et la vivacité de ses discours. La inflammation dévorant ses entrailles, il demanda d'eau fraîche : dès qu'il l'eut bu, il rendit le

ir. Il étoit dans la trente-deuxième année de son règne, ayant régné depuis la mort de Constance un an, trois mois et vingt-trois jours.

Ainsi périt ce prince, le problème de son siècle et de son destin. Ses qualités brillantes éblouissent les yeux. On en considère le principe, l'admiration diminue. On aperçoit dans cette âme élevée tout le jeu de la vanité. Avidé de gloire, comme les avarés le sont des richesses, il la chercha jusque dans les moindres objets. L'espérance, poussée à l'excès, devint une vertu de vanité. Son courage passa de bien loin les bornes de la sagesse. Une grande partie de ses sujets ne trouva pas en lui de justice. S'il eût été vraiment le père de ses sujets, il eût cessé de haïr les chrétiens lorsqu'il se voyoit en face d'eux. Il se mit à leur faire la guerre, c'est-à-dire au moment où il devint leur empereur. Il n'épargna leur vie ni dans ses paroles et dans ses édits. Julien est le moins bon des princes persécuteurs qui veulent sauver ce règne par une apparence de douceur et d'équité.

Dans le récit de sa mort j'ai suivi Ammien Marcellin, l'historien le plus impartial, et qui servoit alors dans l'armée de Julien. Sans parler des révélations miraculeuses, qui ne sont que des fables, on est en droit de conclure avec certitude que l'horreur qu'on avoit conçue pour Julien, je me contenterai de rendre compte de quelques circonstances rapportées par divers auteurs. Quelques-uns le font périr de la main d'un transfuge; d'autres le font périr de la main d'un bouffon qu'il menoit avec lui pour le divertir : ce qui n'est nullement conforme au caractère de Julien. On raconte encore que ce prince, étant monté sur son trône d'or pour considérer son armée, et voyant qu'il restoit beaucoup plus de troupes qu'il ne pensoit, s'écria : *Quel dommage de ramener tant de Romains sur les terres de l'empire!* et qu'un soldat indigné de cette réflexion inhumaine lui passa son épée au travers du corps. Sapor lui-même, pour avoir sujet de se plaindre des Romains, leur reprocha d'avoir été les

*Liban. or. 12, et de ulciscenda morte Juliani. Greg. Naz. or. 4. Passio sti. Theodoriti apud acta Mart. Sinc. Soc. l. 3. c. 21. Theod. l. 3, c. 20. Soz. l. 6, c. 1, 2. Philost. l. 7, c. 15. Chron. Alex. Chr. orient. Niceph. Call. l. 10, c. 34. Zon. t. 2, p. 27. Cedr. t. 1, p. 307.*

meurtriers de leur empereur. Libanius, ennemi juré des chrétiens, en rejette sur eux le soupçon. Ce qui a fait naître toutes ces opinions, les unes bizarres, les autres dénuées de fondement, c'est que, Sapor ayant promis une récompense à celui qui avoit blessé Julien, personne ne se présenta pour la recevoir; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme un auteur le rapporte, que le cavalier perse ou sarrasin qui lui porta le coup mortel fut aussitôt tué par l'écuyer du prince. C'est encore une tradition fort commune, que, lorsque Julien se sentit blessé, il recueillit dans sa main le sang qui jaillissoit de sa plaie; que, le jetant en l'air, il s'écria : *Rassasie-toi, galiléen : tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore ;* et qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jésus-Christ, il vomit aussi mille imprécations contre ses dieux, dont il se voyoit abandonné. Ce fait n'est soutenu d'aucun témoignage suffisant. Sans s'écarter du respect que mérite saint Grégoire de Nazianze, on peut douter d'une autre circonstance qu'il rapporte sur la foi d'un bruit populaire. On disoit que Julien, après sa blessure étant couché sur le bord d'une rivière, avoit voulu se précipiter, pour être mis au rang de ces prétendus immortels, Enée, Romulus, et quelques autres dont le corps avoit disparu; et que sa vanité alloit se satisfaire si un de ses eunuques ne s'y fût opposé. Mais, outre que Julien n'avoit point d'eunuques à son service, ce récit ne peut s'accorder avec celui d'Ammien Marcellin, témoin oculaire.

*Lib. or. 12.  
et de ulciscenda morte  
Juliani.  
Hier. in Habacuc. 6, 5.  
Optat. l. 2.  
Theod. l. 5,  
c. 18.  
Soz. l. 6, c. 1.*

Voici des faits plus vraisemblables et mieux assurés. Saint Jérôme, qui étoit âgé de vingt-deux ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissemens que la mort de ce prince arrachoit à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un païen : *Comment les chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur dieu, rien n'est si prompt que sa colère. Il n'a pu suspendre pour un peu de temps son indignation. Julien étoit*

le point d'envoyer en Afrique un édit de persécution ; ne sait même si cet édit n'étoit pas déjà expédié. Les Perses en triomphoient ; ils attendoient avec impatience le retour de l'empereur pour voir couler le sang des chrétiens. A la nouvelle des premiers succès qu'il avoit eus en la Perse, Libanius rencontrant à Antioche un chrétien qu'il connoissoit : *Eh bien !* lui dit-il pour insulter à Jésus-Christ, *que fait maintenant le fils du charpentier ? Il fait*, lui répartit le chrétien, *un cercueil pour votre héros*. Sapor regarda la mort de ce redoutable ennemi comme une éclatante victoire. Il consacra à dieux *sauveurs* les présents qu'il avoit destinés à Julien. Depuis le commencement de la guerre, Sapor, dégoûté, mangeoit sur la terre ; il ne prenoit aucun soin de ses cheveux : alors il quitta ces marques de bassesse, et se livra à toute la joie d'un triomphe. Les Perses témoignèrent long-temps par des symboles énergiques l'effroi dont les victoires de Julien les avoient frappés. Pour désigner ce rapide conquérant, ils avoient l'habitude de peindre un foudre, ou un lion qui vomissoit des flammes, et d'y ajouter le nom de Julien.

## LIVRE QUINZIÈME.

## JOVIEN.

**LA** mort de Julien répandit dans tout le camp l'abattement et le désespoir. Les soldats jetoient leurs armes comme leur étant désormais inutiles; ils se pleuroient eux-mêmes en pleurant leur empereur; les yeux fixés sur cette terre funeste, ils la considéroient comme leur tombeau; et pas un n'osoit espérer de revoir jamais sa patrie. *Pourquoi Julien n'est-il pas mort, s'écrioient-ils, avant d'avoir détruit nos ressources en livrant à nos flammes notre flotte et nos vivres? Pourquoi n'a-t-il pas assez vécu pour nous sauver des périls dans lesquels son imprudence nous a précipités, et dont sa bravoure héroïque pouvoit seule nous délivrer?* On embauma son corps à dessein de l'inhumer à Tarse, comme il l'avoit ordonné; et dès la nuit même les généraux, assemblés avec les principaux officiers, délibérèrent sur le choix d'un successeur. La maison de Constance Chlore s'éleva pour et gnoit en la personne de Julien; et dans l'état où se trouvoient les troupes romaines, enveloppées des plus redoutables ennemis, il falloit sans délai leur donner un chef.

Deux partis divisoient le conseil. Arinthée, Victor et ceux qui restoient de la cour de Constance, cherchoient dans leur faction un prince capable de gouverner; Névitte, Dagalaïphe et les capitaines gaulois vouloient élever un étranger à l'empire. Enfin tous les avis se réunirent en faveur de Salluste Second, préfet d'Orléans. Mais ce guerrier magnanime sut relever la gloire de



en refusant de l'accepter : il s'excusa sur sa vieillesse et sur ses infirmités. Comme on le pressoit, sans pouvoir vaincre sa résistance, un officier, s'adressant à l'assemblée, s'écria : *Et que feriez-vous si l'empereur venait lui-même à cette guerre, vous eussiez de la conduire ? Ne songeriez-vous pas uniquement à sauver l'armée des dangers qui l'entourent ? Quel autre soin doit vous occuper aujourd'hui ? Tâchez de regagner les terres de la domination romaine ; c'est le temps alors de réunir les suffrages des deux armées pour créer un empereur.* Cet avis parloit sans doute au cœur de Procope, parent de Julien, qui commandoit les troupes de Mésopotamie, et qui avoit de secrètes intentions, comme il le manifesta dans la suite. On ne prit aucun égard à ce conseil ; et sans délibérer d'avec les consultants, étourdis par le péril et par les cris des soldats qui pressoient l'élection, nommèrent Jovien. Jovien étoit capitaine des gardes du palais qu'on appeloit les *patriciens*.

Jovien, né à Singidon, dans la haute Moésie, étoit fils d'un sénateur Varronien, qui, s'étant acquis de la réputation dans le service, l'avoit quitté depuis quelque temps pour passer en repos le reste de sa vieillesse. Il avoit

une fille, Chariton, fille du général Lucilien ; et il en avoit un fils encore enfant, nommé Varronien comme son père. Plus connu par le mérite de son père que par le sien propre, Jovien n'avoit qu'une médiocre considération parmi les troupes. Ce n'étoit pas qu'il manquât de capacité, ni de courage ; mais, outre qu'il étoit jeune, n'ayant encore que trente-deux ans, l'attachement qu'il témoignoit à la religion chrétienne l'avoit un peu éloigné de la faveur et des occasions qui pouvoient lui procurer de la gloire. Il avoit le visage gai, l'air agréable, la démarche noble, le corps robuste. Son nez un peu courbé, il étoit de si grande taille, que, pour le couvrir des ornemens impériaux on eut peine à en trou-

ver qui lui fussent propres. Entre les qualités de esprit, les unes firent désirer qu'il régnât plus longtemps; et le respect qu'il paroissoit avoir pour la dignité dont il étoit revêtu faisoit espérer qu'il se surpasseroit des autres. Il étoit affable, généreux, plus que des gens de lettres que lettré lui-même : par le nombre de magistrats et d'officiers qu'il mit en place on jugea de l'attention qu'il auroit apportée à ne faire que de bons choix. D'ailleurs on lui reproche d'avoir été grand mangeur, adonné au vin et aux femmes.

Dès qu'il eut été choisi, il sortit de sa tente, et, vêtu des habits impériaux, il traversa le camp pour montrer aux troupes, qui se préparoient à se mettre en marche. Comme le camp occupoit une étendue de quatre milles, les corps les plus éloignés entendirent proclamer *Jovien Auguste*, et croyant entendre le nom de Julien, se persuadèrent que ce prince n'étoit pas mort, et qu'il venoit lui-même se faire voir aux soldats pour dissiper leur tristesse. Ils répètent cent fois le nom de Julien, et se livrent aux transports de la joie la plus vive. Mais bientôt, à la vue du nouvel empereur, cette agréable illusion s'étant évanouie, au lieu des acclamations d'allégresse, ils s'abandonnent de nouveau aux larmes et aux gémissemens. Après qu'on eut laissé quelque temps à leur douleur, on assemble les troupes pour confirmer l'élection par leur suffrage; on leur présente Jovien sur un tribunal. Tous lui déclarent à grands cris les titres de César et d'Auguste. Alors l'empereur, faisant signe de sa main : *Arrêtez*, dit-il, *je suis chrétien : je ne puis me résoudre à commander des idolâtres qui, n'ayant rien à espérer de l'assistance divine, ne peuvent manquer d'être la proie de leurs ennemis.* A ces paroles, les soldats s'écrient d'une voix unanime : *Prince, ne craignez rien, allez commander des chrétiens.* Les officiers les plus proches de sa personne achevèrent de le rassurer : L

*s âgés d'entre nous, lui dirent-ils, ont servi sous Constantin; les plus jeunes ont été nourris dans la religion de Constance : le règne de Julien a été trop court pour effacer de nos cœurs les premières impressions.* Jovien ajouta à son nom ceux de *Flavius Claudius*, pour s'associer en quelque sorte à la famille impériale, qui venoit de s'éteindre dans la personne de Julien.

Pendant Sapor triomphoit de joie. Il venoit d'apprendre par un transfuge la mort de Julien. Varronien, préfet de l'empereur, avoit eu le commandement des Perses; et c'étoit sans doute pour cette raison qu'il lui avoit donné ce nom à son fils. Un enseigne de cette légion, qui avoit reçu quelque mécontentement de Varronien, ne cessant pas de parler mal de lui depuis sa retraite, avoit eu à ce sujet de fréquens démêlés avec Julien encore particulier. Quand cet officier vit celui qui étoit élevé à la puissance souveraine, appréhendant son ressentiment, il passa dans l'armée des Perses; et, ayant obtenu audience de Sapor, il lui apprit la mort de Julien, l'élection de Jovien, et lui fit entendre qu'il n'avoit rien à craindre d'un fantôme d'empereur sans autorité, sans courage, qui ne devoit son élévation qu'à l'arbitraire des valets de l'armée. Le roi, délivré du seul ennemi qu'il redoutoit, se flattoit qu'il lui en coûteroit peu pour détruire ce qui restoit de Romains. Ayant transféré la cavalerie de sa maison à celle qui venoit de se battre, il fit ses dispositions pour charger l'arrière-garde dès que l'ennemi seroit en marche.

Il n'étoit pas le temps d'abolir toutes les superstitions du paganisme. Jovien laissa consulter pour lui les oracles et les railles des victimes : les aruspices déclarèrent qu'il lui falloit se résoudre à partir ou à tout perdre. L'empereur ne prit pas de peine à se rendre à cet avis. Dès qu'on fut sorti du camp, les Perses, précédés de leurs éléphants, vinrent attaquer la queue de l'armée. Ils y jetèrent

*Amm. l. 25,  
c. 5.  
Lib. vii.*

*Amm. l. 25,  
c. 6.  
Zos. l. 5.*

d'abord le désordre ; mais bientôt les joviens et les culiens , placés à l'aile droite et soutenus de deux légions , arrêterent l'effort de la cavalerie ennemie tuèrent quelques éléphants. L'aile gauche se battit en retraite ; elle fut poussée jusqu'au pied d'une éminence où l'on avoit retiré les bagages. Alors les troupes romaines , jointes aux valets de l'armée , profitant d'un poste avantageux , décochèrent leurs flèches et lancèrent leurs javelots avec tant de succès , qu'ils blessèrent plusieurs éléphants. Ces animaux , effarouchés , retournèrent avec des cris affreux sur leur propre cavalerie ; ils rompent ; ils écrasent hommes et chevaux. Les Romains les poursuivent , ils tuent un grand nombre d'éléphants et de cavaliers. Ils perdirent eux-mêmes dans cette journée trois des plus braves officiers de leur armée , J. Macrobe et Maxime , tribuns légionnaires. Après avoir donné la sépulture comme la circonstance pouvait le permettre , on continua de marcher en diligence lorsqu'on approchoit sur le soir d'une forteresse nommée *Sumère* , on reconnut le corps d'Anatolius , et on rendit les mêmes honneurs. Ce fut là que les soldats qui s'étoient retirés dans le château de *Sumère* revinrent joindre l'armée.

Le lendemain on campa dans un vallon si serré entre les flancs des deux collines qui le bordoient à droite et à gauche servoient de murailles. On ferma d'une palissade l'entrée et la sortie. Si les Perses avoient voulu faire la guerre , les Romains étoient pris comme dans un piège et leurs palissades auroient servi de barrière pour les enfermer. Mais les Perses se contentèrent de lancer haut des traits et d'accabler les Romains d'injures en appelant des perfides , des meurtriers de leur prince. Un gros de leur cavalerie força la palissade , pénétra dans le camp jusqu'auprès de la tente de l'empereur , fut repoussé qu'avec peine , après qu'on en eut tué un grand nombre. Le jour suivant on continua la

ans inquiétude , parce que le terrain n'étoit pas  
cable à une cavalerie pesamment armée telle que  
les Perses. On s'arrêta sur le soir en un lieu nommé  
a. Le premier de juillet , après avoir fait environ  
ue et demie de chemin , on se trouva près d'une  
appelée *Dure* , comme celle dont on avoit rencon-  
s ruines sur les bords de l'Euphrate. Les bêtes de  
e étant fatiguées , leurs conducteurs marchaient  
à la queue de l'armée , lorsqu'ils se virent tout-  
pennvironnés d'une troupe de Sarrasins qui les au-  
taillés en pièces , si la cavalerie légère ne fût  
ptement accourue au secours. Ces barbares , autre-  
lliés de l'empire , s'étoient joints aux Perses , parce  
alien avoit supprimé les pensions qu'on leur avoit  
s sous les empereurs précédens ; et sur les plaintes  
en étoient venus faire , il leur avoit répondu qu'un  
eur guerrier n'avoit que du fer , et non pas de l'or.  
assa quelques jours en ce lieu sans pouvoir avan-  
Dès que les troupes se mettoient en marche , les  
s , les harcelant de toutes parts , les obligeoient de  
halte : dès qu'elles s'arrêtoient pour combattre , ils  
oient peu à peu ; et avant qu'on pût les atteindre ,  
enoient la fuite.

puis dix-neuf jours que Julien s'étoit rapproché  
ords du Tigre , la difficulté des chemins , le défaut  
vres , les fréquentes alarmes avoient tellement ra-  
la marche , qu'on n'étoit pas encore arrivé à la hau-  
du territoire qu'occupoient les Romains dans la  
potamie. Cependant , comme dans les périls extrê-  
on prend souvent pour ressource ce qui n'est qu'un  
eau danger , les Romains voulurent croire qu'ils  
ient sur l'autre bord les terres de l'empire. Ils de-  
dèrent à grands cris qu'on leur fît passer le Tigre.  
rain l'empereur , secondé des généraux , leur faisoit  
arquer la rapidité du cours et l'immense volume  
eaux de ce fleuve , qui a coutume de grossir dans cette

saison; en vain il leur représentoit que beaucoup tre eux ne savoient pas nager, et qu'ils trouveroient delà des troupes ennemies maîtresses des bords soldats s'obstinoient à ne rien entendre; et les mures, croissant de plus en plus, faisoient craindre mutinerie générale. On eut peine à obtenir d'eux les Gaulois et les Germains essaieroient le passage. L'intention de Jovien étoit de vaincre l'opiniâtreté de soldats, si ceux-là étoient emportés par la rapidité du fleuve, ou de tenter plus hardiment l'entreprise, réussissoient. On fit choix des meilleurs nageurs, ins depuis dès leur enfance à traverser dans leur pays les rivières les plus larges et les plus rapides. Dès que la nuit venue, tous, au nombre de cinq cents, s'élançant en même temps dans le fleuve, et gagnant le bon bout, se posèrent plus facilement qu'on ne l'avoit espéré. Ils choisirent une garde des Perses qu'ils trouvèrent encore dans une parfaite sécurité, et annoncent leur succès au reste de l'armée en levant les bras et secouant l'air leurs casaques. A ce signal, que le clair de lune faisoit apercevoir, les soldats impatients vouloient jeter dans le Tigre: on ne les arrêta qu'en leur permettant d'établir un pont sur des outres pour accélérer le passage.

*Amm. l. 25, c. 7, 9.* On employa deux jours à ce travail. La violence des eaux le rendit inutile; et le soldat, ayant consumé cet intervalle tout ce qui pouvoit lui servir de nourriture, mourant de faim et n'étant animé que de sa fureur, demandoit la bataille et la mort, aimant mieux mourir par le fer que par la famine. Tel étoit l'état de l'armée lorsque Sapor, contre toute espérance, songea le premier à finir la guerre. Ce prince, informé de tout par ses espions et par les déserteurs, redoutoit le désespoir des Romains. Il voyoit que l'adversité n'avoit pas abattu leur courage: que leur retraite lui coûtoit plus d'éléphants et de soldats qu'il n'en avoit jamais perdu dans au-

*Lib. or. 12.*

*Greg. or. 4.*

*Sext. Rufus.*

*Eutr. l. 10.*

*Zos. l. 5.*

*Hier. chron.*

*Aug. de civ.*

*l. 4, c. 29, l.*

*5, c. 12.*

*Chrysost. de*

*sto. Babyl. et*

*contra Jul. et*

*gent. et de*

*laud. Pauli,*

*hom. 4.*

*Soc. l. 5, c.*

*22.*

bataille; qu'ils étoient encore supérieurs dans tous les *Theod. l. 4,*  
 combats; qu'endurcis par l'habitude des fatigues, depuis *C. 2.*  
 la mort de l'empereur qui leur avoit appris à vaincre, *Philost. l. 8,*  
 s'occupoient moins de leur propre salut que de la *C. 1.*  
 gloire, il ne doutoit pas qu'ils ne sortissent du péril *Agathias. l.*  
 par une victoire éclatante, ou par une mort mémo- *4.*  
 rable, qui mettroit en deuil tous leurs vainqueurs. Il *Theoph. p.*  
 avoit réflexion qu'ils avoient en Mésopotamie une ar- *45.*  
 mée formidable, et qu'au premier ordre l'empereur pou- *Zon. t. 2,*  
 voient rassembler des provinces de l'empire un nombre in- *p. 28.*  
 fini de soldats; au lieu que, pour lui, il avoit déjà éprouvé *Joann. Ant.*  
 combien il lui seroit difficile de lever de nouvelles trou- *Suid. in*  
 pes dans la Perse dépeuplée, abattue, découragée par *10. 1. 1.*  
 de pertes. La hardiesse des cinq cents nageurs et *Till. Valens,*  
 le massacre de ses gens sur l'autre rive augmentoient *art. 12.*  
 ses alarmes. Occupé de ces pensées, et plus assuré  
 de terminer heureusement la guerre par un traité que  
 d'une bataille, il envoya le suréna avec un des sei-  
 gneurs de sa cour pour proposer la paix.

Les députés déclarèrent que le roi, par un sentiment  
 d'humanité et de clémence, étoit disposé à laisser les  
 Romains sortir librement de ses états, si l'empereur,  
 et ses principaux officiers, s'engageoit à remplir les  
 conditions qui lui seroient proposées. Jovien accepta  
 volontiers cette ouverture. Il envoya de son côté le préfet  
 du prétoire et le général Arinthée pour traiter avec Sapor.  
 Le roi de Perse traîna la négociation en longueur par  
 de nouvelles demandes, des réponses captieuses, accep-  
 tant quelques articles, en rejetant quelques autres. Ces  
 débats emportèrent quatre jours, pendant lesquels  
 la ville romaine éprouva toutes les horreurs de la famine.  
 Jovien Marcellin prétend que, si l'empereur eût pro-  
 posé ce temps-là, il n'en auroit pas fallu davantage  
 pour sortir du pays ennemi, et pour gagner la Carduène,  
 qui n'étoit pas éloignée de quarante lieues, où il auroit  
 trouvé des vivres en abondance et des places de sûreté.

Enfin Sapor déclara qu'il n'y avoit point de paix à péter à moins qu'on ne lui rendît les cinq provinces d'au-delà du Tigre que Galère avoit enlevées à son père Narsès : c'étoient l'Arzanène, la Moxoène, la Zabène, la Réhimène et la Corduène. Il demandoit plus quinze châteaux en Mésopotamie, la ville de Nisibe, le territoire de Singare, et une place très-importante nommée *le camp des Maures*.

Julien auroit livré dix batailles et se seroit tenu dans la Perse avec toute son armée, plutôt que de céder une seule de ces provinces. Mais les cris des soldats, réduits à la plus affreuse misère, la difficulté de les contenir, les instances des courtisans, forcèrent Jovien à souscrire à ces honteuses conditions. Son intérêt particulier se joignit sans doute aux considérations publiques. On lui représentoit qu'il avoit dans Procope un rival encore caché ; mais que, s'il lui laissoit le temps d'appréhender la mort de Julien avant le retour des troupes, ce général à la tête d'une armée fraîche et entière, soulèveroit sa faveur tout l'empire sans trouver de résistance. Sur quelques auteurs, Jovien étoit impatient d'aller entrer au milieu des provinces romaines la nouvelle puissance dont il étoit revêtu, et qu'il n'auroit osé exercer dans le temps qu'il en étoit sorti à la suite de Julien. Il n'a pas régné assez long-temps pour donner lieu de juger avec quelque certitude s'il étoit capable d'être un sentiment si frivole. Mais il est indubitable qu'il étoit moins opiniâtre dans le péril parce qu'il ne s'y étoit pas lui-même engagé ; et que dans les situations fâcheuses un successeur succombe sans rougir, et se décharge la honte sur l'auteur de l'entreprise. Il accepta donc les propositions de Sapor. Il demanda seulement, et obtint avec beaucoup de peine que les habitans de Nisibe sortiroient de leur ville avant qu'elle fût livrée aux Perses, et que les Romains qui se trouvoient dans les places auroient la liberté de se retirer sur les ter-



re. Arsace fut compris dans le traité, à condition qu'il survenoit désormais quelque sujet de querelle entre les Arméniens et les Perses, les Romains ne se mêlèrent point de leurs différends. Par cet article, on donna un prince allié et toujours fidèle : Sapor le roi des incursions qu'il avoit faites dans la Médie d'après Julien ; il se réserva le moyen d'envahir l'Arménie sur le premier prétexte que son ambition lui offroit. Arsace, obligé de mettre une de ses filles entre les mains de Sapor (l'histoire ne dit pas si ce fut en qualité d'otage ou d'épouse), fut neuf ans après la conclusion de ce traité. Pour en assurer l'exécution, on donna de part et d'autre des otages : ce furent du côté des Romains trois tribuns des plus distingués, Rémora, et Bellovède ; du côté des Perses, un des principaux seigneurs, nommé Binésès, et trois satrapes considérables. La paix fut jurée pour trente ans.

Les auteurs conviennent que ce traité étoit humiliant pour les Romains. Les chrétiens en rejettent toute la honte sur Julien, dont la témérité ne laissa pas à Jovien d'autre moyen pour sauver les tristes débris de son armée. En ce point, ils s'accordent avec Eutrope, qui avoue que la paix étoit aussi nécessaire qu'elle étoit déshonorante. Cet historien fait un reproche à Jovien d'en avoir accepté les conditions : il prétend que ce prince auroit dû résister, et suivre les anciennes maximes de la République, qui ne se crut pas engagée par les paix que ses généraux avoient données aux Samnites, aux Numantins, à Jugurtha ; et Ammien Marcellin partage du même avis. Un écrivain moderne, aussi exact qu'élégant et poli, a discuté ces deux questions avec beaucoup de précision et de justesse. Il prouve par des raisons solides que, si Jovien est excusable d'avoir consenti à cette paix, on ne peut cependant le disculper à-fait, puisque, selon la remarque d'Ammien Marcellin, *elle n'étoit pas nécessaire avant les quatre*

*Tous les auteurs cités ci-dessus.*

*M. l'abbé de La Bléterie, dissertation sur la paix de Jovien.*

*jours que l'on perdit à négocier au lieu de marcher vers la Carduène. Pour le second point, qui concerne l'exécution du traité, il convient que les exemples empruntés de la république ne concluent rien à l'égard d'un souverain; mais il fait voir que les maximes du droit public rendoient à Jovien la liberté que la différence du gouvernement sembloit lui ôter. Les moines romains n'étant qu'usufruitiers, et non pas propriétaires de l'empire, ils n'en pouvoient aliéner la moindre partie sans l'aveu de la nation, et surtout des peuples qui habitoient le pays dont ils vouloient se dessaisir. Ce consentement exprès ou tacite doit être supposé dans les cessions qu'Adrien, Aurélien, Dioclétien avoient faites de quelques portions de l'empire; autrement ces cessions n'auroient pas été légitimes. Le traité de Jovien avec Sapor étoit donc nul de plein droit: au lieu de le ratifier, Jovien pouvoit et devoit faire révoquer le sénat de Rome et celui de Constantinople, écouter les justes réclamations des habitans de Nisibe, et au moins ne pas ôter à ces malheureux la liberté de se défendre. Mais les principes du droit public n'étoient point alors éclaircis; et Jovien, qui ne fut jamais soldat, les avoit moins étudiés que personne. Les principes généraux sur l'obligation du serment, combinés avec l'idée vague du pouvoir sans bornes que depuis long-temps à la cour et dans les armées on attribuoit aux empereurs, produisirent dans une âme religieuse l'effet qu'ils devoient naturellement y produire. Le même auteur observe encore que l'épuisement de l'empire, la foiblesse des habitans de Nisibe, la supériorité des forces de Sapor, et l'intérêt particulier de Jovien durent contribuer à fortifier ses scrupules. Je n'ajouterai à ces raisons qu'une réflexion qui me paroît naturelle. Avant la conclusion du traité, Jovien n'avoit qu'un parti à prendre, s'il étoit possible; c'étoit ce qu'Ammien Marcellin lui reproche de n'avoir pas*

ce parti étoit impraticable, il devoit balancer lequel des deux seroit plus contraire au bien et à l'honneur de l'empire, ou de perdre sa personne et son armée entière, ou de céder les provinces et les villes que Sapor demandoit comme une rançon. Mais, le traité étant une fois conclu, quelque parti que prît l'empereur, il ne devoit plus agir sans se rendre blâmable, ou d'imprudence, s'il observoit une convention nulle et contraire aux intérêts de l'état, ou de mauvaise foi, si, en la violant, il faisoit connoître qu'il s'étoit joué des sermens, et qu'il avoit promis ce qu'il ne pouvoit ni ne devoit exécuter.

Délivrés de la crainte des Perses, les Romains s'enfoncèrent des bords du Tigre, où l'inégalité du terrain faisoit extrêmement les hommes et les chevaux. Mais ils manquoient d'eau et de vivres. C'étoit encore une faute de Jovien de n'avoir pas stipulé que Sapor fournît des subsistances aux troupes romaines tant qu'elles seroient sur les terres de la Perse. Plusieurs soldats moururent de faim ou de soif. Mais le désir de se délivrer de ces deux maux en fit encore périr un plus grand nombre. Ils se déroboient pour gagner le fleuve, s'efforçant de le traverser à la nage, une partie étoit engloutie dans les eaux : plusieurs, ayant atteint l'autre bord, y trouvoient des coureurs sarrasins ou perses qui les massacroient ou les traînoient en esclavage. Jovien prit enfin le parti de passer le Tigre. Au premier signal, tous les soldats accourent au fleuve avec une ardeur incroyable. Le danger du passage n'a rien d'effrayant pour eux : chacun veut être le premier à quitter cette terre malheureuse. Les uns s'exposent sur des claies, d'autres sur des outres, tenant leurs chevaux par la bride. Il n'est point d'expédient si périlleux dont on ne s'avise. Quelques-uns se noyèrent ; les autres, emportés bien loin par la force du courant, parvinrent à la rive tant désirée. L'empereur passa dans les barques

*Amm. l. 25, c. 8.*

*Lib. or. 12.*

*Chryst. de sto. Babylâ contra Jul. et*

*gent. Zos. l. 3.*

*Zon. t. 2,*

*p. 28. Till. not. 1.*

que Julien avoit réservées, et les renvoya à l'autre jusqu'à ce que toute l'armée fût entièrement passée. Ils trouvoient enfin sur le terrain de la Mésopotamie ; mais ces vastes plaines n'offroient à leur vue que des sables stériles et de nouveaux malheurs, lorsque les couriers vinrent leur donner l'alarme. A quelque distance là, les Perses travailloient à jeter un pont à dessein de profiter de la confiance que le traité inspiroit aux Romains, et de surprendre les traîneurs et les chevaux de bagage, affoiblis par la faim et accablés de fatigue. On alla les reconnoître ; et dès qu'ils virent leur perfidie découverte, ils disparurent et renoncèrent à l'entreprise. On arriva par une marche forcée près de Hattin, ville ancienne, située au milieu d'un désert, et depuis long-temps abandonnée. C'avoit été autrefois une place importante. Trajan et Sévère l'avoient inutilement assiégée ; ils avoient manqué d'y périr avec toutes les troupes. De là il falloit traverser vingt-quatre lieues de sables arides ; on n'y trouvoit que de l'eau saumâtre, croupissante et des herbes amères, telles que l'aurore l'absinthe et la serpentine. On fit provision d'eau dont on tua des chameaux et des bêtes de somme, dont la chair quoique malsaine, fut pendant six jours l'unique nourriture de l'armée. Enfin on arriva au château d'Ur, qui appartenoit aux Perses : là se rendirent Cassien, commandant des troupes de Mésopotamie, et le tribun Mauricius que Jovien avoit envoyé pour ramasser des vivres. Ils apportèrent les subsistances que l'armée de Procope de Sébastien avoit épargnées par une prudente économie.

La mort de Julien étoit encore ignorée en Occident. Jovien envoya en Illyrie et en Gaule le secrétaire Procope et le tribun Mémoride pour y porter la nouvelle de son élévation à l'empire. Ils avoient ordre de mettre entre les mains de Lucilien, son beau-père, le brevet de commandant général de la cavalerie et de l'infanterie.

le presser de se rendre en diligence à Milan , pour à portée d'étouffer dès leur naissance les troubles pourroient s'élever dans les provinces occidentales. Cassilien étoit différent de celui que nous avons vu suite de Julien commander sa flotte sur l'Euphrate. son-père de Jovien étoit ce commandant des troupes que Julien avoit surpris près de Sirmium et avec mépris. Toujours attaché à Constance , il quitta ses emplois sous son successeur , et s'étoit dans cette ville. Par une dépêche secrète , Jovien ignoit des officiers d'une capacité et d'une fidélité connue , dont il devoit se faire aider dans le détail des affaires. Malaric , cet officier franc , ami de Sylvestre dont la probité s'étoit inutilement fait connoître à l'empereur de Constance , étoit alors sans emploi en Italie. L'empereur le nomma pour remplacer Jovin dans le commandement des troupes de la Gaule. Il y trouvoit un grand avantage : il déplaçoit un homme puissant , qu'il soutenoit par lui-même , et qui pouvoit devenir le rival de son maître , et il avançoit un inférieur qui devoit affermir sa fortune qu'en maintenant celle de son protecteur. Jovien recommanda à ses envoyés de suivre la conduite dans l'expédition de Perse , de rapporter partout qu'elle avoit été couronnée du succès le plus favorable , de courir jour et nuit pour intimider ses ennemis , d'aller aux commandans des troupes et des provinces , de leur faire leurs dispositions , et de revenir promptement avec leurs réponses , afin qu'il pût en conséquence prendre les mesures les plus sûres pour établir solidement son autorité. Mais , malgré leur diligence , ils furent trompés par la renommée , qui ignore tous ces menagemens politiques , et qui n'est jamais plus rapide que pour annoncer les événemens malheureux.

Tandant que Jovien s'occupoit de ces dispositions , il avoit consumé le peu de vivres que Cassien et Malaric avoient apportés au camp. La disette étoit si extrême ,

qu'un boisseau de farine se vendoit dix pièces d'or, c'est-à-dire environ deux cents francs de notre monnoie. prit le parti de tuer ce qui restoit de bêtes de somme d'abandonner leur charge dans ce désert. Après cette triste nourriture, il ne leur restoit plus d'autre ressource que de se manger les uns les autres. Les soldats se trouvoient dénués de tout, et comme échappés d'un naufrage. Les mieux armés n'avoient conservé qu'une moitié de bouclier ou un tronçon de leur lance. La plupart étoient languissans et malades; tous portoient sur le front abattu la honte du traité, l'unique fruit de l'expédition. En cet état ils arrivèrent à Thilsaphates, et Procope et Sébastien vinrent joindre l'empereur. Ils leur firent leur hommage à la tête de leurs officiers. L'empereur leur fit un accueil favorable; et les deux armées réunies se hâtèrent d'arriver à Nisibe. La vue de cette ville excita dans leurs cœurs un sentiment de joie mêlé de douleur : elle étoit depuis long-temps le plus puissant boulevard de l'empire; elle alloit devenir un des retranchemens de la Perse. Le prince campa hors de la ville; le sénat étant sorti pour le supplier de venir loger dans le palais, selon l'usage de ses prédécesseurs, il n'y voulut pas consentir. Il rougissoit sans doute de voir les Perses prendre sous ses yeux possession d'une ville dont ils n'avoient jamais pu se rendre maîtres par la force des armes. On exécuta ce jour-là, par l'ordre de l'empereur, un de ces coups d'état que le despotisme regarde comme nécessaires, mais qui rendent toujours à la postérité un crime douteux et la punition odieuse. A l'entrée de nuit on vint saisir à table dans sa tente Jovien, premier secrétaire de l'empereur : on le conduisit dans un lieu écarté, où il fut précipité dans un puits sans eau, et fut ensuite comblé de pierres. C'étoit un de ces braves qui étoient sortis les premiers du souterrain pendant le siège de Maogamalque. Après la mort de Julien, quelques-uns l'avoient proposé comme digne du diadème. La

er par sa modestie ce crime irrémissible aux yeux  
 prince qui n'a pas l'âme élevée, il aigrissoit la ja-  
 du souverain par des murmures qu'il croyoit  
 , et par les repas trop fréquens qu'il donnoit aux  
 s de l'armée.

le lendemain Binésès, chargé par Sapor de rece-  
 places que Jovien devoit céder, entra dans Ni-  
 e la permission de l'empereur, et arbora sur la  
 e l'étendard de la Perse. On signifiâ aussitôt aux  
 is qu'ils eussent à sortir de la ville. Cet ordre  
 nt porta de toutes parts l'alarme et le désespoir.

*Amm. l. 25,  
 c. 9.  
 Chrysost. de  
 sto. Babyld  
 et contra Jul.  
 et gent.  
 Zos. l. 3.  
 Chron. Alex.  
 Joan. Ant.  
 Till. art. 4.*

du haut de leurs tours et de leurs murailles ten-  
 es bras vers le camp des Romains; la plupart,  
 en foule, coururent vers l'empereur; et, les mains  
 prosternés à ses pieds, ils le conjuroient avec  
 de ne les pas arracher du sein de leur patrie.  
 reur, sensible à ces cris, mais inébranlable dans  
 ution de tenir sa parole, répondit avec tristesse  
 pouvoit contenter leurs désirs sans se rendre  
 e d'un parjure.

Sabin, distingué entre les habitans par sa nais-  
 par sa fortune, élevant sa voix : « Prince (dit-il)  
 ez les dernières paroles de Nisibe. Constance,  
 urs fois vaincu par les Perses, réduit dans sa  
 à recevoir de la main d'une pauvre femme un  
 eau de pain pour conserver sa vie, n'a pourtant  
 à sa mort rien cédé aux ennemis. Trois fois il  
 Nisibe assiégée et près de succomber sous la  
 nce de Sapor, trois fois il l'a vue sauvée. Jovien  
 ible abandonnera-t-il dès les premiers jours de  
 gne le plus ferme rempart qui puisse couvrir ses  
 nces? Est-ce là ce que l'empire doit à Nisibe  
 lui avoir servi de barrière depuis si long-temps?  
 ra-t-il qu'un peuple accoutumé aux lois ro-  
 es, aussi romain que les habitans de la capitale  
 empire, prenne les mœurs et les coutumes des

« barbares ! Jour funeste , et tel que Rome n'en a  
 « mais vu depuis qu'elle subsiste ! Quelques empe-  
 « ont resserré les bornes de leur domination ; ils  
 « abandonné des provinces , mais c'étoit un aban-  
 « volontaire et politique ; ils n'en ont pris la loi  
 « d'eux-mêmes ; ils ne les ont pas cédés à leurs enne-  
 « Si vous craignez que la défense de notre ville ne  
 « coûte trop de sang et de dépenses , laissez Nisib-  
 « elle-même : seule , sans autre secours que celui  
 « ciel et le courage de ses habitans , elle saura se  
 « server , comme elle a déjà fait plus d'une fois. Nous  
 « vous demandons que la permission de nous défendre  
 « nous la recevrons comme une grâce , qui vous assure  
 « pour jamais notre obéissance et notre fidélité. »

Jovien , piqué sans doute de ces paroles , qui couvroient tant de reproches sous une apparence de prière , retranschoit dans l'obligation que lui imposoit la région du serment. Un trait satirique acheva de l'air. Comme après plusieurs refus il acceptoit avec résignance une couronne qui lui étoit présentée par le sénat et le peuple de Nisibe , un avocat nommé Sylvain cria : *Prince , puissiez-vous recevoir des autres villes de votre empire d'aussi glorieuses couronnes.* Aussitôt l'empereur déclara qu'il ne leur donnoit que trois jours pour évacuer la place. Ce fut un spectacle déplorable. Les soldats , qui avoient ordre de presser les habitans , mençoient de la mort quiconque passeroit le terme prescrit. Dans cette étrange confusion , tout retentissoit de gémemens et de sanglots. On enlevoit à la hâte ce qu'on pouvoit emporter. Le luxe et les richesses avoient pendant ces jours-là leur faux titre de préférence : fastueux chevaux et de voitures , on abandonnoit les meubles les plus précieux pour ne se charger que des effets les plus méprisables , mais les plus nécessaires à la vie. Il fallut arracher les femmes des tombeaux de leurs maris , leurs enfans , de leurs pères , qu'elles arrosoient de larmes.



, et qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamentables. Tous les chemins étoient remplis de ces infortunés, qui, tournant cent fois les yeux vers leur pays natal, pleurant, s'embrassant les uns les autres, se disoient un éternel adieu pour prendre la route de l'exil que chacun avoit choisi. La plupart se retirèrent sur les bords d'Amide. Ils y portèrent le corps de saint Jacques. Les reliques de ce saint évêque avoient été conservées sous la sauvegarde de Nisibe; et quelques mois auparavant, Julien ayant ordonné de les transporter hors de la ville, on étoit persuadé que cette place importoit en même temps perdu sa plus forte défense: on fit bâtir pour cette malheureuse colonie un bourg sur les bords d'Amide, dont il releva les murailles; il le nomma dans la même enceinte: on le nomma la nouvelle Nisibe. Le tribun Constantius fut chargé de remettre aux Perses les provinces et les autres places qui étoient leur être livrées en conséquence du traité. Cette époque honteuse est la plus ancienne époque du déclin de l'empire. Les cinq provinces alors abandonnées aux Perses ne revinrent jamais aux Romains. C'est, pour ainsi dire, la première pierre qui se détacha de ce vaste édifice, et qui annonçoit déjà sa chute, quand elle fût encore éloignée.

Pendant le séjour que Jovien fit aux environs de Samosate, il envoya Procope et Mérobaude avec un détachement de ses troupes pour transporter à Tarse le corps de Julien, suivant les dernières volontés de ce prince. Julien, pendant sa vie, n'avoit point excité de passions médiocres; il avoit été un objet d'admiration et d'horreur. La nouvelle de sa mort produisit des transports ou de joie immodérée ou d'une excessive douleur. Les Romains les moins instruits, surtout dans Antioche, et d'une jeunesse légère et folâtre, oublièrent la religion, qui épure et perfectionne l'humanité,

*Amm. l. 25, c. 9.  
Lib. vit. et or. 11, 12, et de  
ulciscendâ  
mortē Jul. et  
de templis.  
Zos. l. 3.  
Theod. l. 3, c. 22.*

oblige d'aimer ses ennemis et de plaindre leurs heurs. Ils s'abandonnèrent à une sorte d'ivresse n'étoient que festins et fêtes publiques. On dansoit dans les églises et sur les tombeaux des martyrs comme dans des théâtres; et, par un échange indécent, les temples étoient devenus des temples où l'on chantoit la gloire du christianisme. Les prédictions dont le malheureux Julien s'étoit abusé fournissoient des sujets de comédies; on jouoit les prophéties de l'insensé Maximin sur la religion, si auguste et si majestueuse, fut remplie de ces scènes bouffonnes. Les païens, de leur côté, poussèrent le désespoir jusqu'à la fureur. A Carrhes on lapida celui qui apporta le premier cette triste nouvelle, et on le laissa enseveli sous un monceau de pierres. Libanius dit qu'au premier bruit de sa mort il fut tenté de s'arracher la vie : mais sa femme le sauva; il se crut réservé par ses dieux pour leur faire un panégyrique de son héros. Il s'en acquitta par un discours aussi pleins d'enthousiasme pour son prince que de rage contre les chrétiens. Ce sophiste fut pendant toute sa vie dévoué à Julien jusqu'au fanatisme; il lui survécut plus de vingt-sept ans. On peut dire qu'il s'exposa même à devenir son martyr, s'il n'eut eu affaire à des princes moins modérés : il eut l'audace d'adresser à Valentinien et à Valens un discours dans lequel il les blâmoit vivement de leur négligence à venger la mort de Julien; et il osa fatiguer les oreilles des louanges de ce prince odieux le grand Théodose le plus zélé destructeur de l'idolâtrie. Plusieurs élevèrent sur leurs autels les images de Julien et de celles de leurs dieux.

*Amm. l. 25.* Les funérailles de ce prince donnèrent aux chrétiens un nouveau sujet de risée. Du temps du paganisme s'étoit introduit dans les pompes funèbres un usage extravagant. Le cercueil étoit précédé d'une troupe de danseurs et d'histriens, qui amusoient le peuple et

*c. 9.*

*Suet. Vesp.*

*c. 19.*

*Greg. or. 4,*

*21, et carm.*

*3.*

*Zos. l. 3.*

r faire diversion à la douleur. Ils n'épargnoient pas *Philost. l. 8,*  
 l'effunt, ils contrefaisoient ses ridicules, ils lançoient *c. 1.*  
 tre lui des traits satiriques. Cette impertinente céré- *Zon. t. 2, p.*  
 nie ne fut pas oubliée dans les obsèques de Julien, *27.*  
 qu'il n'y manquât rien de toutes les superstitieuses *Cedr. t. 1, p.*  
 s de l'idolâtrie qu'on enterroit avec lui. Ces bouf- *308.*  
 s, accoutumés à ne rien respecter et à railler leurs *Du Cange,*  
 pres divinités, plaisantoient sur sa philosophie, sur *Const.*  
 mauvais succès en Perse, sur sa mort, et même sur *christ. l. 4,*  
 apostasie. Enfin son corps fut déposé dans un fau- *c. 5.*  
 rg de Tarse, à l'entrée du chemin qui conduisoit *Dionys. Ha-*  
 léfilé du mont Taurus, vis-à-vis du monument de *licarn. l. 7.*  
 imin Daza, dont il n'étoit séparé que par ce che- *Suet. Tib. c.*  
 , la Providence ayant voulu réunir ainsi la sépul- *57, et Vesp.*  
 des deux plus mortels ennemis du christianisme. *c. 19.*  
 grava sur le tombeau deux vers grecs, dont le der-  
 est emprunté d'Homère; en voici la traduction :  
*fit Julien, qui passa le Tigre impétueux : il fut*  
*fois excellent prince et vaillant guerrier.* D'autres  
 rs allongent cette épitaphe; ils la rapportent en ces  
 es : *Ci gît Julien, qui, après avoir conduit son*  
*ie au-delà de l'Euphrate, et jusque dans la Perse,*  
*adonné de la fortune, est revenu recevoir la sépul-*  
*sur les bords du Cydnus. Il fut à la fois excellent*  
*ce et vaillant guerrier.* On n'est pas obligé de croire  
 e saint Grégoire de Nazianze ne raconte que sur  
 apport dont il ne se rend pas garant, que les cen-  
 de ce prince s'agitoient dans son sépulcre, et que  
 re, par une violente secousse, rejeta son corps  
 du tombeau. Quelques auteurs disent qu'il fut  
 la suite transféré à Constantinople. Vers la fin de  
 pire grec on montroit sa sépulture dans la galerie  
 ntrionale de l'église des Saints-Apôtres, auprès de  
 de Jovien. Si cette tradition étoit plus assurée, un  
 ge du discours où Libanius s'efforce de prouver  
 l'intérêt de l'état demande la vengeance de la mort.

de Julien feroit soupçonner qu'on doit attribuer sa translation à Valentinien et à Valens. Dès que Proculus eut rendu à son parent ce dernier devoir, il disparut, et, quelque recherche que l'on pût faire pour découvrir sa retraite, il ne se montra que deux ans après, revêtu de la pourpre impériale.

*Zos. l. 3.* L'empereur, après avoir donné à ses troupes le temps de se rétablir de tant de fatigues, prit la route d'Antioche. Il passa par Edesse, où il étoit le 27 de septembre. Son armée, sans avoir été vaincue, sembloit avoir essuyé plusieurs défaites : aussi ne reçut-il sur son passage aucun de ces témoignages de joie que des soldats s'empressent de prodiguer à leur souverain. Il vit de grandes journées à Antioche, où il fut l'objet des railleries et des traits satiriques d'une populace insolente. Il étoit même menacé d'une violente sédition, si le préfet Salluste, plus respecté que l'empereur, n'eût travaillé à calmer les esprits.

*Greg. or. 4.* Jusqu'ici nous avons vu Jovien uniquement occupé à terminer une entreprise dont il n'étoit pas l'auteur. *Lib. vit. et or. 12.* Si l'on blâme sa conduite, on doit faire réflexion que rien n'est si difficile que de suivre un projet compliqué que l'on n'a pas conçu soi-même, et dont on n'a pu combiner tous les incidens et préparer toutes les ressources. Nous l'allons voir agir maintenant d'après lui-même ; sa bonté et sa prudence ne laisseront rien à désirer ; et si sa retraite peu honorable fait regretter qu'il a régné trop tôt, la sagesse de son gouvernement doit faire regretter que son règne n'ait pas été de plus longue durée. Le changement de souverain causoit dans tous les esprits une agitation dangereuse. Les païens, frappés de terreur, trembloient aux approches d'un prince qui dès le premier moment de son règne avoit annoncé son attachement au christianisme. Plusieurs d'entre eux abandonnant leurs autels et leurs sacrifices, et redoutant les chrétiens plus que les Perses, prenoient la fuite,

et cacher dans les plus profondes retraites. La  
 e du commun des chrétiens ne contribuoit pas à  
 ces alarmes. Les théâtres, les places publiques  
 soient de leur joie et de leurs menaces. Ils abat-  
 s autels, ils fermoient les temples; quelques-uns  
 animés d'un faux zèle, formoient des projets san-  
 es; et, s'il en faut croire Libanius, ce rhéteur  
 d'être assommé que parce qu'il fut averti du  
 tramé contre sa vie. C'étoit cet esprit de ven-  
 si contraire aux maximes de l'Evangile que  
 étouffer saint Grégoire de Nazianze, lorsque, après  
 ontré les effets de la colère divine dans la puni-  
 Julien, il exhortoit les fidèles à la douceur et au  
 des injures, et qu'il les invitoit à ne pas perdre  
 représailles illégitimes le mérite de leurs souf-  
 D'autre part, les diverses sectes hérétiques, qui  
 demeurées sans action tant qu'elles avoient été  
 es et pressées avec l'église catholique par une  
 commune, s'agitant au premier moment de  
 , se divisoient de nouveau d'avec elle : réunies  
 la vérité, elles se déchiroient mutuellement ;  
 e d'elle tâchoit de prévenir le prince et de le sé-

ce mouvement général de toutes les humeurs de *Them. or. 5,*  
 e, Jovien rassura les païens en déclarant par <sup>8.</sup> *Eunap. in*  
 i qu'il laissoit à chacun le libre exercice de *Max.*  
 ion. Il fit rouvrir les temples. Il permit les sacri- *Suid. in*  
 mais il défendit les enchantemens et les cérémonies *Joan. Ant.*  
 es. Cette liberté procura au christianisme un  
 avantage; elle ramena au sein de l'Eglise ceux qui  
 oient sortis que par crainte, et elle laissa au paga-  
 ceux qui ne s'en seroient détachés que par hypocri-  
 conviction, unique sorte de contrainte que la reli-  
 gionnoisse, fit seule des chrétiens; elle n'en fit que de  
 oles; elle en fit en plus grand nombre, parce qu'elle  
 oint à combattre la haine et l'opiniâtreté qu'ins-

spirent les persécutions et les supplices. Les philosophes voyant leur règne passé, s'étoient bannis de la cour; mais Jovien leur permit de n'y régnèrent plus en effet; mais Jovien leur permit de reparoître, pourvu qu'il se dépouillassent de ce qui avoit de singulier dans leur extérieur. Il continua de les honorer. Il est vrai qu'il ne put les mettre au-dessus du mépris des courtisans, toujours prêts à fouler aux pieds les anciens favoris. Un ennemi de Julien le conseilloit au prince de se défaire de ce rhétoricien ne cessoit de pleurer la perte de Julien. Un mauvais conseil fit entendre à Jovien que ces larmes impuissantes lui faisoient beaucoup moins de tort que n'en faisoit sa gloire le sang d'un malheureux sophiste. Ce que plusieurs auteurs anonymes ou inconnus racontent du tems de Trajan, brûlé dans Antioche par la femme et les courtisanes de Jovien, ne mérite pas une réfutation sérieuse.

*Greg. or. 21.* La religion chrétienne monta avec lui sur le  
*Soc. l. 3, c. 20.* pour n'en plus descendre. Jovien s'appliqua à guérir  
*Theod. l. 4, c. 2, 4, 20.* plaies dont Julien l'avoit affligée, et à lui rendre  
*Soz. l. 6, c. 3.* splendeur. Il rappela d'exil tous les évêques bannis  
*Philost. l. 8, c. 5.* Constance, et que Julien n'avoit pas remis en possession  
*Cod. Th. l. 9, tit. 25, leg. 2.* de leurs sièges. Athanase sortit encore de ses déserts  
*Médailles.* reparut de nouveau dans Alexandrie. Les disgrâces  
 grand homme étoient celles de toute l'Eglise; la foi renaissoit avec lui et renaissoit à sa lumière. L'empereur chargea les églises des taxes dont elles étoient accablées; il rétablit leurs privilèges; il rendit aux clercs, aux veuves et aux vierges leurs immunités et tous les bienfaits dont ils avoient été percus précédens. Il renouvela par une loi les distributions de blé instituées par Constantin, et que Julien avoit abolies. La disette, qui régnoit encore dans l'empire, lui permit d'en rendre que le tiers; mais il promit de la rétablir en entier au retour de l'abondance. Il ordonna aux gouverneurs des provinces de favoriser les assemblées des fidèles, de veiller à l'honneur du culte divi-

tion des peuples. Nous avons une loi par laquelle d sur peine de mort de ravir les vierges consa-  
 Dieu, de les séduire, ou même de les solliciter  
 age. C'étoit un désordre que l'irréligion, fille  
 du libertinage, avoit introduit du temps de  
 Il fit retracer sur le *labarum* le monogramme de  
 Un comte nommé Magnus, trésorier de la mai-  
 empereur, avoit, sous le règne précédent, réduit  
 es l'église de Béryte; il reçut ordre de la rebâtir  
 ens, et, sans de puissantes sollicitations, Jovien  
 ait trancher la tête.

différentes sectes formèrent à l'envi des préten-  
 r l'esprit de l'empereur. Les purs ariens envoyè-  
 -devant de lui jusqu'à Edesse; ils portoient à  
 inaire des calomnies contre Athanase. Jovien,  
 r déclarer ses sentimens, les renvoya à la déci-  
 n concile où les deux partis seroient entendus.  
 Il fut dans Antioche, les Macédoniens lui présen-  
 ne requête par laquelle ils demandoient l'expul-  
 : purs ariens. Il leur répondit qu'il détestoit les  
 s, et qu'il n'accorderoit ses bonnes grâces qu'aux  
 s de la paix et de la concorde. Acace de Césarée,  
 de tout temps à l'arianisme, mais plus encore  
 eur, ayant pressenti les dispositions de l'em-  
 se réunit, du moins en apparence, avec les  
 nes : il assista dans Antioche à un concile  
 décret confirmoit la foi de Nicée. La lettre  
 e, signée de vingt-huit évêques, fut adressée à  
 eur. Jovien se contenta de dire qu'il étoit résolu  
 quiéter personne sur la croyance, et de favoriser  
 son pouvoir ceux qui travailleroient à la réu-  
 s esprits. Ce n'étoit pas qu'il fût indifférent, ni  
 lançât sur le parti qu'il devoit prendre : nourri  
 sentimens orthodoxes dès le moment qu'il étoit  
 dans les terres de l'empire, au milieu des in-  
 es dont il étoit accablé, un de ses premiers

*Greg. or. 21.  
 Athanasii  
 colloq. Jo-  
 viani et ari-  
 norum. Idem  
 epistola Jo-  
 viani ad  
 Athanasium.  
 Soc. l. 3, c.  
 24, 25.  
 Theod. l. 4,  
 c. 25.  
 Soz. l. 6, c.  
 4, 5.*

soins avoit été d'écrire à saint Athanase. Ne sachant pas encore que ce prélat fût revenu, il le rappela et le rétablissoit dans son siège. Sa lettre, qui s'est conservée jusqu'à nous, porte le sentiment de la plus profonde vénération. Lorsqu'il se vit dans la suite exposé à tous les artifices de tant de sectes diverses, pour ne pas se laisser égarer, et ne point s'écarter du point de la croyance de l'église, il pria le saint évêque de lui envoyer une exposition nette et précise de la doctrine catholique. Athanase, de concert avec les prêtres les plus éclairés qui se trouvoient dans Alexandrie, satisfit au désir de l'empereur. Il lui développa la foi de Nicée et tout le venin de l'arianisme. Jovien le fit venir à Antioche, pour puiser dans cette source de lumière des instructions plus étendues. Les ariens en prirent l'alarme. Euxoïus, évêque arien d'Antioche, gagnant le grand chambellan Probatius et les autres eunuques du palais. C'étoit par le canal de ces vils ministres, que l'hérésie s'étoit insinuée dans l'esprit de Constance. On fit venir d'Alexandrie le prêtre Lucius, chef du parti arien dans cette ville depuis la mort de George. Les catholiques détachèrent de leur côté pour rompre l'effet de ces intrigues.

Lucius à la tête de sa faction se présenta quatre fois devant l'empereur. Il reprochoit au saint prélat que, depuis qu'il avoit repris les fonctions de l'épiscopat, il étoit frappé d'anathème, ayant été condamné pour des crimes dont il ne s'étoit pas justifié; qu'il avoit été plusieurs fois banni par Constantin et par Constance; qu'il ne cessoit de troubler l'Égypte, et d'y entretenir la discorde et la sédition. En conséquence, il demandoit un autre évêque, que l'empereur voudroit le choisir. Ces accusations étoient appuyées par les clameurs des autres ariens. Athanase n'eut pas besoin de répondre. Le peuple catholique tint sa cause avec chaleur. L'empereur lui-même déclara les calomniateurs par des questions pressantes.



s reparties. Dans une des audiences il s'emporta  
jusqu'à commander à ses gardes de les frapper ;  
cependant ne paroît pas avoir été exécuté. Il les  
la honteusement ; il traita surtout avec le dernier  
Lucius, dont la mauvaise mine égaloit la mé-  
té. Pour faire perdre aux eunuques le goût de ces  
es de religion, il les fit appliquer à la torture,  
sachant de traiter avec la même rigueur quiconque  
calomnier des chrétiens. Cette conspiration con-  
tre Athanase le rendit plus cher à l'empereur.  
Il vint en Egypte avec un plein pouvoir de disposer  
gouvernement des églises.

Empire, attaqué depuis long-temps du côté du sep- *Amm. l. 28,*  
n et de l'orient, commençoit à recevoir des at- *c. 6.*  
dans ses provinces méridionales. Ce vaste corps  
déjà les approches de la vieillesse. Affoibli par les  
ui lui faisoient perdre de son ressort, il se refroi-  
peu à peu dans ses extrémités, et les gouverneurs  
vinces éloignées, plus attentifs à les piller qu'à  
rendre, laissoient aux barbares occasion de les en-

Tandis que les Perses enlevoient aux Romains  
q provinces voisines du Tigre, les Austuriens en  
e infestoient la Tripolitaine, qui s'étendoit entre  
x Syrtes, dans le pays qu'on appelle encore le  
ne de Tripoli. Ces barbares, qui n'étoient connus  
ir cette frontière, exercés à des incursions sou-  
, vivoient de brigandage. On les contenoit depuis  
le temps par un traité fait avec eux, lorsqu'un  
de vengeance leur mit les armes à la main. Un  
e eux nommé Stachaon, homme hardi, rusé,  
ieux, parcourant la province à la faveur de la paix,  
it des intrigues secrètes pour y établir ses compa-  
. On découvrit ses manœuvres : il fut brûlé vif.  
ôt toute la nation prend l'alarme ; ils sortent avec  
e leurs montagnes et de leurs déserts ; ils accourent  
le devant Leptis avant qu'on puisse avoir des

nouvelles de leur marche. La force des murailles de cette grande ville et le nombre des habitans la mettoient hors d'insulte, ils restent trois jours campés aux environs, ruinant par le fer et par le feu ce territoire fertile et massacrant les paysans qui s'étoient inutilement cachés dans des cavernes. Après avoir brûlé tout ce qu'ils purent emporter, ils s'en retournèrent avec un butin, traînant en esclavage Sylva, chef du conseil de la ville, qu'ils surprirent dans ses terres avec toute sa famille. Les habitans de Leptis, effrayés de cette attaque imprévue, et craignant une nouvelle incursion, eurent recours au comte Romain, envoyé depuis peu pour commander en Afrique; cet officier, dur et avare, faisoit la guerre que pour s'enrichir. Il vint à la tête d'un corps de troupes; mais insensible aux larmes et aux prières des habitans, il demanda une prodigieuse quantité de vivres et quatre mille chameaux, déclarant qu'il ne marcheroit aux ennemis qu'à cette condition. En voyant ces infortunés lui représenterent que le ravage et l'incendie de leur pays les mettoient dans l'impuissance de satisfaire à des demandes si exorbitantes; qu'ils n'étoient pas en état d'acheter si cher un remède à leurs maux, quoiqu'ils fussent extrêmes. Après avoir passé quarante jours à Leptis, sans faire aucun mouvement pour sa défense, il abandonna le pays à la merci des barbares.

L'équité de Jovien donne lieu de penser qu'il a puni cette cruelle avarice. Mais les plaintes des Leptins n'arrivèrent qu'après sa mort. Croyant qu'il étoit nécessaire de se rapprocher de l'Occident, dont il ne recevoit aucune nouvelle, il résolut malgré la rigueur de l'hiver, qui fut très-rude cette année, de regagner plus tôt Constantinople. Il partit d'Antioche au mois de décembre, sans être arrêté par de prétendus prodiges que l'événement rendit remarquables, mais qui ne pouvoient en effet alarmer que des païens superstitieux. Il ne voulut pas sortir de Tarse sans avoir rendu à Julien

*Amm. l. 25,*  
*c. 10.*

*Chron. Alex.*  
*Soc. l. 5, c.*

*26.*

*Zon. t. 2, p.*  
*28.*

es honneurs funèbres: il donna ordre d'ajouter  
emens à son tombeau: ce qui ne fut exécuté que  
règne de Valentinien et de Valens.

Arrivant à Tyane, ville de Cappadoce, il y trouva <sup>Ann. l. 25,</sup>  
étaire Procope et le tribun Mémoride, qui ve- <sup>C. 10.</sup>  
<sup>Zon. l. 3.</sup>

lui rendre compte de ce qui s'étoit passé dans  
le. Lucilien, selon les ordres de l'empereur,  
rendu à Milan avec les tribuns Séniauque, et  
inien, que Jovien avoit rappelé de son exil; et  
appris que Malaric refusoit le commandement des  
s de la Gaule, il avoit lui-même passé les Alpes,  
oit transporté dans la ville de Reims. Là, sans  
érer que la mort de Julien pouvoit exciter des  
es dans la province, et que l'autorité de son gendre  
pas encore assez affermie, il se pressa mal à propos  
ormer les abus, et commença par faire rendre  
e à un receveur des deniers publics. Celui-ci, cou-  
de plusieurs infidélités dans l'exercice de son eni-  
ne pouvant se justifier que par une révolte, eut  
s aux soldats bataves, qui étoient en quartier aux  
ns de Reims. Il leur persuada que Julien vivoit  
, que Jovien n'étoit qu'un rebelle; et ses men-  
produisirent une si violente mutinerie, que  
en et Séniauque furent massacrés. Valentinien  
éprouvé le même sort, sans un ami fidèle appelé  
tivus, qui le déroba aux recherches des séditions.  
uva avec Procope et Mémoride. Un soldat hérule  
né Vitalien, que nous verrons dans la suite avancé  
premiers emplois, se joignit à eux; et tous ensemble  
rent Jovien à Tyane. Avec cette triste nouvelle  
apportoient une autre qui pouvoit en adoucir  
tume. Jovin, que l'empereur vouloit déplacer,  
e se ressentir de cette disgrâce, avoit disposé les  
s à l'obéissance; il envoyoit ses principaux offi-  
pour présenter à Jovien les hommages de son  
. L'empereur récompensa Valentinien en le met-

tant à la tête de la seconde compagnie des *écuyers*; il donna à Vitalien une place honorable entre les *domestiques* : ces deux corps faisoient partie de la garde du prince. Il dépêcha sur-le-champ Arinthée avec une lettre pour Jovin; il le louoit de sa fidélité, le confirmoit dans son emploi, et lui ordonnoit de punir l'auteur de la sédition, de mettre aux fers les plus coupables, et de les envoyer à la cour. Les députés de l'armée des Gaules arrivèrent bientôt après : ils se présentèrent à Jovin dans Aspunes, petite ville de Galatie. Il reçut avec joie les protestations de leur zèle, leur fit des présens, et les renvoya dans leur province.

AN. 364.  
*Amm. l. 25,*  
*c. 10.*  
*Them. or. 5,*  
*Soc. l. 3, c.*  
*26.*  
*Philost. l. 8,*  
*c. 8.*  
*Theoph. p.*  
*46.*  
*Idace.*

Le premier jour de janvier il célébra dans Ancyre la cérémonie de son entrée au consulat. Il avoit désigné Varronien son père pour partager avec lui cette dignité. Mais, ce vieillard étant mort avant le commencement de l'année, Jovien prit pour collègue son fils, qui porta aussi le nom de Varronien. Il lui donna en même temps le titre de *nobilissime*. On rapporte que, lorsqu'on voulut, selon l'usage, asseoir cet enfant sur la chaise curule, il y résista avec des cris opiniâtres, comme s'il eût pressenti son malheur. Thémistius, que Constance avoit honoré d'une place dans le sénat de Constantinople, orateur sensé et vertueux, député avec plusieurs autres sénateurs pour complimenter l'empereur sur son consulat, prononça un discours en sa présence. Nous l'avons encore entre les mains; et nous y voyons que la vertu du prince et celle de l'orateur ont ensemble beaucoup de peine à défendre ce panégyrique de la contagion de la flatterie, qui fait presque toujours l'âme de ces sortes de pièces. Quelques historiens prétendent que le discours dont nous parlons ne fut prononcé qu'à Dadastane six semaines après, et qu'il le fut encore à Constantinople en présence du peuple, après la mort de Jovien.

*Amm. l. 25,*  
*c. 10.*  
*Eutr. l. 10.*

Tout l'empire s'attendoit à goûter sous un gouvernement équitable et pacifique le repos dont il avoit été

temps privé par la foiblesse et les soupçons injustes  
 instance, et par l'humeur guerrière de Julien. On  
 à Constantinople les préparatifs de la réception de  
 ereur : Rome, qui se flattoit de jouir bientôt de sa  
 ce, frappoit déjà des monnoies pour célébrer la  
 son arrivée. Jovien ne témoignoit pas moins d'em-  
 ment. Il partit d'Ancyre par un temps très-froid,  
 périr en chemin plusieurs de ses soldats. Etant  
 le 16 de février à Dadastane, petite bourgade de  
 e, sur les frontières de la Bithynie, il fut trouvé  
 lemain mort dans son lit. Il étoit âgé de trente-  
 ns, et avoit régné sept mois et vingt jours. La cause  
 mort est restée dans l'incertitude. Selon l'opinion  
 commune, s'étant couché dans une chambre nou-  
 ent enduite de chaux, il fut étouffé par la vapeur  
 rbon qu'on y avoit allumé pour sécher les mu-  
 et pour échauffer le lieu. Selon d'autres, sa mort  
 fut d'une indigestion, ou de quelques mauvais cham-  
 is qu'il avoit mangés. Quelques-uns l'attribuent  
 ment à une apoplexie. Enfin on a dit qu'il avoit  
 poisonné ou assassiné par ses propres gardes. Am-  
 Marcellin semble appuyer ce dernier sentiment,  
 remarque qu'il fait que sa mort ne fut suivie d'au-  
 information, non plus que celle de Scipion Emilien.  
 soupçon avoit lieu, il ne pourroit tomber que sur  
 de ; Valentinien, comme le prouve l'histoire de  
 ction, n'avoit nulle prétention à l'empire. Le corps  
 rté à Constantinople dans l'église des Saints-Apô-  
 épulture ordinaire des empereurs depuis Constan-  
 is païens le mirent au nombre des dieux ; et les deux  
 eurs chrétiens qui lui succédèrent ne s'opposèrent  
 ette sorte d'idolâtrie, qui n'étoit plus regardée que  
 e une cérémonie politique. Sa femme n'eut pas la  
 ction de le voir empereur. Elle étoit en chemin  
 e venir joindre avec toute la pompe d'une impé-  
 : lorsqu'elle reçut la nouvelle de sa mort. Elle

*Vict. epit.*  
*Hier. chron.*  
*Chrysost. ad*  
*Philip. hom.*  
 15.  
*Zos. l. 3.*  
*Soc. l. 3, c.*  
 26.  
*Theod. l. 4,*  
*c. 4.*  
*Sos. l. 4, c.*  
 6.  
*Philost. l.*  
 8, c. 8.  
*Chron. Alex.*  
*Zon. t. 2,*  
*p. 28, 29.*  
*Cedren. t.*  
 1, p. 308,  
 309.  
*Suid. in*  
*Ιωβίανος.*  
*Idace.*  
*Médailles.*

venoit de perdre en peu de temps et son père et son fils ; elle eut encore la douleur de survivre à son époux pendant plusieurs années, mourant, pour ainsi dire, tous les jours, et tremblant sans cesse sur le sort de son fils, en qui la qualité de fils d'empereur pouvoit lui servir de crime auprès des successeurs. La mort seule lui rendit pour elle les honneurs dont la lueur rapide n'avoit brillé à ses yeux que pour disparaître aussitôt : elle fut inhumée à sa sépulture à côté de son mari.

## LIVRE SEIZIÈME.

## VALENTINIEN, VALENS.

IENT avoit régné trop peu de temps pour établir dans mille la succession impériale. Le consul Varronien, *Chrysost. ad Philipp. hom. 15.* re au berceau, fut oublié aussitôt après la mort de père. On ne se souvint de lui dans la suite que pour malheur. Une barbare politique lui fit crever un de crainte qu'il ne fût tenté du désir de s'élever à pire.

armée étant venue à Nicée, les officiers du premier e tinrent conseil pour élire un empereur. Ils s'ac- *Amm. l. 26, c. 1.* loient tous à chercher une sagesse consommée et un *Zos. l. 3.* ite reconnu. Plusieurs d'entre eux, éblouis par l'am- *Philost. l. 8, c. 8.* on, croyoient voir ces qualités en eux-mêmes. Mais, *Zon. t. 2, p. 29.* r le bonheur de l'empire, leur amour - propre ne rva pas assez de partisans. Selon Zosime, ce fut en e occasion que Salluste second eut l'honneur de re- r le diadème : il s'excusa sur sa vieillesse ; et comme lui demandoit son fils, il répondit que son fils étoit p jeune, et que d'ailleurs il ne le croyoit pas né pour le place éminente. Quelques-uns proposèrent Equitius, i commandoit une compagnie de la garde des empe- rs ; d'autres, Januarius, intendant des armées d'Il- rie. Ils furent tous deux rejetés : le premier, comme nt d'un caractère dur et grossier, l'autre parce qu'il it trop éloigné et trop peu connu. Mais les généraux plus estimés, tels que Salluste second, Victor, Arin- é, Dagalaïphe se déclarèrent hautement en faveur : Valentinien, commandant de la seconde compagnie

des écuyers de la garde. Leur voix fut appuyée par la lettre du patrice Datien, qui avoit été consul en l'an 358. C'étoit un vieillard d'une grande considération. La rigueur de l'hiver l'avoit obligé de s'arrêter à Ancyre, où Jovien avoit aussi laissé Valentinien avec l'ordre de le suivre dans peu de jours. Des suffrages si grand poids entraînèrent ceux de toute l'armée, et l'empereur dépêcha sur-le-champ des couriers à Valentinien pour le prier de se rendre en diligence à Nicée. Pendant son règne, qui dura dix jours, Equitius, assez généralement estimé pour voir dans le nouveau prince, non pas un tyran, mais un maître légitime, travailla de concert avec Léon, trésorier des troupes, à maintenir l'ordre et à fixer l'inconstance naturelle des soldats. Ces deux officiers étoient compatriotes et zélés partisans du prince légitime.

*Amm. l. 30, c. 7. Vict. epit. Soc. l. 4, c. 1. Till. Valent. art. 6, 7.* Valentinien étoit né à Cibales en Pannonie. Son père Gratien, sorti de la plus basse naissance, s'éleva par sa valeur à connoître dès sa première jeunesse par une force de corps extraordinaire. On dit que, portant une cuirasse de fer, il résista à cinq soldats qui firent de vains efforts pour l'arracher de ses mains. Cette aventure fit donner ensuite par plaisanterie le surnom de *Clavier*. Ayant embrassé la profession des armes, il se distingua dans les luttes militaires par une adresse égale à sa force. Sa bravoure lui mérita une place entre les premiers du prince. Il devint tribun, et enfin comte d'Afrique. On le soupçonna de concussion, ce qui lui fit perdre sa dignité. Mais quelques années après on lui remit le même titre avec le commandement des troupes de la Grande-Bretagne. S'étant retiré du service, il jouit dans ses terres d'un repos honorable, lorsqu'il fut obligé d'avoir donné retraite à Magnence, et dépouillé une partie de ses biens.

La réputation du père ouvrit au fils la carrière des honneurs. Bientôt les qualités personnelles de cet



gnèrent l'estime des troupes. Sa taille haute et sa force naturelle qui croissoit tous les jours habitude des fatigues de la guerre, l'éclat de son regard martial, des traits nobles et réguliers noient un air tout à la fois guerrier et majestueux. A ces avantages corporels il joignoit une valeur égale par la prudence, un zèle ardent pour la justice, un esprit fin, pénétrant, circonspect; un discernement exquis, une parfaite connoissance de tout ce qui étoit l'ordre militaire. Ses mœurs étoient réglées : il étoit peu, mais il s'exprimoit avec une éloquence naturelle de force et de feu. Quoiqu'il fût grave et sérieux, il n'avoit pas négligé les talens d'agrément ; il savoit avec grâce, il savoit même faire des vers; il étoit dans les ouvrages de plastique et de peinture ; il étoit du génie pour inventer de nouvelles armes : dans ses repas qu'il donnoit il se piquoit d'élégance et de retenue plus que de magnificence. Ces bonnes qualités avoient de grands défauts : une sévérité excessive, différente de la cruauté; une humeur fougueuse et prompte à s'enflammer; une économie qui étoit fort de l'avarice; trop de présomption et de confiance en ses propres lumières; une passion pour la gloire qui le rendoit jaloux des succès dont il n'avoit pas sa part. Mais ces défauts ne se développèrent que dans l'usage de la puissance souveraine. La grandeur d'âme étoit le fond de son caractère ; et dans tous les dangers par lesquels il avoit passé, avant que de paraître à l'empire, il avoit toujours paru supérieur à sa destinée.

Il fut, jusqu'à ses disgrâces, servit à son élévation. Les infortunes de Barabasion l'avoient ruiné à la cour de Constantinople, mais elles lui avoient procuré la considération que méritoit le mérite persécuté. Sa fermeté dans la religion chrétienne, en le faisant exiler sous Julien, l'avoit fait estimer des chrétiens et admirer des païens.

mêmes. Il étoit devenu cher à Jovien par le péril qu'il avoit couru dans la Gaule en s'opposant au progrès d'une rébellion naissante.

*Amm. l. 26,  
c. 1, 2.  
V'ict. epit.  
Iduce.  
Chron. Alex.  
Till. Valent.  
not. 4.*

Si l'on en croit Aurélius Victor, Valentinien fit que difficulté d'accepter l'empire. Il arriva à Nicée le 24 de février, et ne voulut pas se montrer aux troupes le lendemain. C'étoit, selon Ammien Marcellin, par effet de superstition; parce que ce jour étoit le bissextile que les Romains mettoient au nombre des jours malheureux. Peut-être ce délai n'étoit-il qu'une suite de dissimulation. Le préfet Salluste étoit instruit de plusieurs sourdes intrigues; il savoit que quelques-uns des généraux n'avoient consenti qu'à regret à l'élection, et qu'ils n'avoient pas renoncé au dessein de la traverser. Pour faire avorter ces projets, et prévenir les troubles qui pourroient s'élever dans l'assemblée où Valentinien devoit être proclamé, Salluste, ayant réuni le soir tous les officiers d'un grade supérieur, les engagea à convenir ensemble que nul d'entre eux, sous peine de mort, ne sortiroit le lendemain matin de la maison où il étoit logé. Ceux-mêmes contre qui l'on prenoit cette précaution si extraordinaire n'osèrent la contredire pour ne pas se démasquer : ils passèrent la nuit dans l'inquiétude et dans l'attente de quelque changement qui leur seroit favorable. Leurs espérances s'évanouirent bientôt. Au point du jour les troupes se rendirent dans une plaine aux portes de Nicée. Valentinien, tant présenté, monta avec la permission de l'assemblée sur un tribunal élevé, et fut proclamé Auguste par une voix unanime. On ceignit sa tête du diadème, on le revêtit des ornemens impériaux au bruit des acclamations répétées. Il étoit âgé de quarante-trois ou quarante quatre ans.

*Amm. l. 26,  
c. 2.  
Theod. l. 4,  
c. 5.*

Il alloit commencer un discours qu'il avoit préparé lorsque tout à coup un grand murmure s'éleva : les soldats frappent leurs boucliers; tous demandent

des cris qu'il se nomme sur-le-champ un collègue. *Zos. l. 6, .*  
ques-uns crurent alors que cette demande étoit <sup>6.</sup> *Philost. l. 2,*  
té par les rivaux secrets de Valentinien, qui se <sup>c. 8.</sup>  
geoient encore cette ressource. Mais le cri étoit  
énéral pour être la voix d'une cabale : c'étoit l'effet  
l d'une impatience militaire. Les soldats, qui  
t vu périr trois empereurs dans l'espace de deux  
quelques mois, vouloient s'assurer contre de si  
ites révolutions. Le bruit croissoit de plus en  
t il étoit à craindre que cette première agitation  
duisît un dangereux orage. Valentinien, le plus  
de de tous les princes, sentit que de céder dès le  
r pas à la volonté des soldats, c'étoit leur laisser  
dre l'autorité qu'ils venoient de lui conférer. Mon-  
long un air assuré, après avoir imposé silence  
is turbulens, en les traitant de séditieux, il parla  
termes :

aves défenseurs de nos provinces, vous venez de  
moner du diadème. Je connois tout le prix de  
préférence, à laquelle je n'ai jamais aspiré.  
e mon ambition s'étoit bornée à me procurer la  
action intérieure qui couronne la vertu. Il dé-  
oit de vous tout à l'heure de me choisir pour  
souverain ; c'est à moi maintenant à décider  
mesures qu'il faut prendre pour votre sûreté et  
gloire. Ce n'est pas que je refuse de partager ma  
ance : je sens tout le poids de la couronne ; je  
mois qu'en m'élevant sur le trône, vous n'avez  
ne placer au-dessus des accidens de l'humanité.

votre élection ne se soutiendra qu'autant que  
me laisserez jouir des droits dont vous m'avez  
u. J'espère que la Providence, secondant mes  
es intentions, m'éclairera sur le choix d'un col-  
digne de vous et de moi. Vous savez que dans  
e privée c'est une maxime de prudence de n'adop-  
our associé que celui dont on a fait une sérieuse

« épreuve. Combien cette précaution est-elle pl  
 « cessaire pour le partage du pouvoir souverain,  
 « dangers sont si fréquens et les fautes irrépa  
 « Reposez-vous de tout sur ma vigilance. En m  
 « nant l'empire, vous ne vous êtes réservé que  
 « neur d'une fidèle obéissance. Songez' senlement  
 « fiter du repos de l'hiver pour rétablir vos fo  
 « vous préparer à de nouvelles victoires. » La  
 fermeté de ce discours arrêta les murmures. Il  
 même temps aux troupes les largesses que les emp  
 avoient coutume de répandre à leur avènement.  
 pire. Il acquit dès-lors toute l'autorité qu'au  
 procurer un long règne soutenu avec dignité;  
 fières cohortes qui, un moment auparavant, |  
 doivent lui commander, frappées d'une impres  
 respect qui dura autant que sa vie, le conduisit  
 palais, au milieu de leurs aigles et de leurs ens  
 avec toutes les marques d'une entière soumission.

Zon. t. 2, p.  
29.

Personne n'avoit contribué autant que Sal  
 l'élévation de l'empereur. Dès que cet ami ge  
 le vit assuré sur le trône, il lui demanda, pour  
 pense de ses services, la permission de se dém  
 la préfecture, et de passer en repos le reste de s  
 lesse. *Eh ! quoi*, lui répondit Valentinien, *ne*  
*vous donc chargé d'un si pesant fardeau qu*  
*m'en laisser accablé, sans vouloir m'aider à*  
*tenir?* Il refusa constamment de consentir à la  
 de Salluste : heureux s'il n'eût jamais trouvé  
 ces ministres qui ne se servent pas eux-mêmes  
 vant le prince, et qui n'aperçoivent dans leur  
 que les obligations qu'il leur impose.

Amm. l. 26,  
c. 4, et l. 31,  
c. 14.

Vict. epit.  
Themist. or.  
6, 8.

Zos. l. 4.  
Idace.

Valentinien, ayant donné ordre qu'on se pré  
 partir dans deux jours, assembla les principaux  
 pour les consulter sur le choix de celui qu'il devo  
 cier à l'empire. Il avoit déjà pris son parti. Se  
 Valens, plus jeune que lui de sept ans, avoit q

de particulier, nulle qualité d'un prince. Il étoit *Chron. Alex. Soc. l. 4, c. 1.* fidèle et constant dans l'amitié; mais lent, pa-  
 , timide, avare; sans génie pour trouver par *Philost. l. 8, c. 8.*  
 ne des expédiens, quoiqu'il eût l'esprit assez juste *Vales. in heb. domo.*  
 scerner le meilleur conseil; sans usage des af- *Till. Valent. not. 11.*

dont il avoit une aversion naturelle; sans con-  
 ce des lettres, ni même de l'art militaire. Il parut  
 le, jusqu'à ce qu'il fut le maître de commettre  
 nient des injustices. Il faisoit consister la fermeté  
 dans une dureté sauvage, le zèle de la justice  
 ne colère souvent aveugle, la douceur du carac-  
 is la facilité à se laisser conduire par les flat-  
 Il avoit le teint hasané, un œil couvert d'une  
 e, la taille médiocre, un peu trop chargée d'em-  
 nt, les jambes de travers. Malgré les défauts de  
 , la tendresse fraternelle l'emportoit dans le  
 e Valentinien sur l'intérêt de l'état. D'ailleurs,

il n'ignoit pas le parallèle; et il s'attendoit bien à  
 er sa supériorité sur un tel collègue. Avant que  
 éclarer, il auroit souhaité qu'on eût provoqué  
 ix en lui conseillant de jeter les yeux sur Va-  
 L'étoit dans ce dessein qu'il consultoit ses gé-  
 Cette ruse politique n'eut pas le succès qu'il  
 . Tous gardèrent un profond silence; le seul  
 phe osa lui dire : *Prince, si vous chérissez votre*  
*, vous avez un frère; si vous aimez l'état, cher-*  
*plus capable.* Cette franchise piqua vivement  
 eur; mais il sut dissimuler son chagrin, et partit  
 Constantinople. En passant par Nicomédie, il  
 Valens la charge de grand-écuyer, avec le titre  
 in. Le 28 de mars, peu de jours après son arri-  
 Constantinople, il rassembla toutes les troupes  
 place de *l'Hebdome*. Ce nom veut dire *septième* :  
 oit donné à un bourg situé à sept milles de  
 tinople vers le midi, au bord de la mer. Ce  
 it orné de beaux édifices, et d'une grande place

destinée aux assemblées, aux exercices des soldats, aux exécutions des criminels. Valens, dès la première de son règne, y fit élever un tribunal décoré de statues de peintures et de degrés de porphyre. Ce fut de ce tribunal que ses successeurs haranguèrent leurs peuples dans les occasions importantes; ce fut là que aussi dans la suite la proclamation des empereurs Valentinien conduisit Valens à l'Hebdomade; et il déclara Auguste avec une approbation générale, qu'il eût été dangereux de paroître désapprouver son choix. L'ayant revêtu des habits impériaux et ce diadème, il le ramena dans son char à Constantinople. Valens répondit parfaitement aux intentions de son frère: devenu son collègue, il continua de se recommander comme son inférieur; et, moins par vertu que par sa capacité, il n'osa jamais lui disputer l'avantage qu'il donnoit le mérite. Les deux empereurs prirent pour précepteur de *Flavius*, attaché aux successeurs de Constantin.

*Eunap. in  
legat. p. 18.  
Conc. chal-  
ced. act. 13.  
Till. Valent.  
art. 9, et not.*

*12.  
Oriens  
christian. t.  
1. p. 640.*

Ils reçurent des députés de plusieurs villes de l'Asie mineure qui venoient, selon l'usage, leur présenter des couronnes d'or, et demander quelques grâces. Valens leur répondit avec dignité et en peu de mots: il leur fit dire qu'ils voya pleins de respect pour sa personne, et satisfaits de ses promesses. Ce fut apparemment en cette occasion que les deux empereurs voulurent honorer la ville de Nicée où Valentinien avoit reçu le diadème. Ayant divisé la Bithynie en deux provinces, ils établirent Nicée métropole de la seconde; mais par un rescrit impérial ils déclarèrent que ce titre accordé à Nicée ne porteroit aucun préjudice aux droits de Nicomédie. Les contestations qui survinrent ensuite entre les évêques de ces deux villes toujours rivales, furent jugées au concile de Chalcédoine: il décida que l'évêque de Nicomédie jouiroit des droits de métropolitain de toute la Bithynie, et que les changemens que les empereurs feroient juger à propos de faire dans le gouver-

ne devoient point altérer l'ordre déjà établi dans l'empire.

Dans les derniers temps de l'empire grec, on voyoit à Constantinople, sur une arcade, la statue de Valentinien, au-dessous de laquelle étoit un boisseau de bronze entre deux mains de même métal. L'inscription disoit qu'un marchand de blé ayant vendu à fausseté, l'empereur lui avoit fait couper les deux mains. Cette histoire pourroit bien n'être qu'une fable inventée par les derniers Grecs pour l'explication du monument ; elle serviroit du moins à montrer quelle impression avoit toujours conservée de l'extrême sévérité de Valentinien.

Valentinien, associant son frère à la puissance souveraine, avoit résolu de partager le gouvernement des différentes provinces de l'empire. Les entreprises des barbares, qui, après la mort de Julien, s'étoient réveillées de toutes parts, le pressoient d'exécuter ce dessein. Les Vandales ravageoient la Gaule et la Rhétie ; les Sarmates et les Quades la Pannonie ; les Pictes, les Ecosais et les Attacottes, peuple jusqu'alors inconnu et dont on n'est plus parlé depuis ce temps-là, alarmoient l'Armorique par des courses continuelles ; les Perses et d'autres nations maures insultoient l'Asie avec plus d'audace que jamais ; la Thrace voyoit ses campagnes pillées par différens partis de Goths. De l'Orient le roi de Perse faisoit revivre d'anciennes prétentions sur l'Arménie : il prétendoit que la mort de Julien, avec lequel il avoit traité, lui rendoit la liberté de reprendre ce pays, dont les anciens rois de Perse avoient été en possession.

Cette fièvre violente survenue en même temps aux empereurs les tint dans l'inaction pendant plusieurs années. La mémoire de Julien leur étoit odieuse : ils méprisoient les amis de ce prince d'avoir employé les mêmes moyens que lui : ces craintes frivoles leur étoient

*Codin. orig.*  
p. 26, 35.

*Amm. l. 26,*  
*c. 4.*  
*Cellar. geng.*  
*l. 2, c. 4, art.*  
*70.*

*Amm. ibid.*  
*Zos. l. 4.*  
*Eunap. in*  
*Max.*

*Themist. or*  
*7.*  
*Till. Valent*  
*not. 13.*

inspirées par les favoris de la nouvelle cour, qui a soin de les répandre parmi le peuple de Constantinople. La prévention alla si loin, que les empereurs ordonnèrent à ce sujet des informations juridiques, et chargèrent le questeur Juventius et Ursace, grand maître des offices; celui-ci étoit un Dalmate dur et cruel. Valentinien en vouloit surtout à Maxime; il n'avoit oublié les mauvais services que ce philosophe faisoit lui avoir rendus auprès de Julien. Maxime fut amené prisonnier à Constantinople, avec Prisque, qui avoit partagé avec lui les bonnes grâces du défunt empereur. Après un sévère examen, Prisque fut reconnu innocent, et renvoyé dans l'Epire sa patrie. Mais le peuple et les soldats étoient déchaînés contre Maxime. Il fut appliqué à la torture; et quoiqu'on n'eût découvert aucun indice du crime qu'on lui imputoit, cependant comme on le soupçonnoit d'avoir profité de sa jeunesse passée pour amasser de grandes richesses, on le condamna, selon Eunape, à une amende que toute la philosophie de ce temps-là n'auroit pu acquitter. Obligé de la réduire à une somme modique. Pour le recueillir, on lui permit de retourner en Asie.

*Amm. l. 26, c. 3.*

*Hieron. vit. Hilarionis.*

*Cassiod. Var. l. 3, ep. 51.*

*Cod. Theod. l. 9, tit. 16, l. 11, l. 13; tit. 5, 6, l. 14;*

*tit. 2, 3, 4, 15, 17, 21, 22.*

*Lib. 15, tit. 1,*

*Cod. Jul. l. 1, tit. 28, leg. 1.*

*1.*

*1.*

*1.*

Les prestiges de ces prétendus magiciens qui avoient peuplé la cour de Julien avoient répandu dans l'empire un soupçon de sortilège. On attribuoit à la magie les accidens les plus naturels. On recherchoit avec empressement la connoissance d'un art si merveilleux. Apronien, que Julien, étant en Syrie, avoit envoyé à Rome pour y exercer la charge de préfet, ayant un œil dans ce voyage, se persuada que c'étoit d'un maléfice. Prévenu de cette idée, il n'eut pas peine à apprendre la mort de Julien, qu'il fit une exacte recherche de tous ceux qui étoient soupçonnés de magie. Il ne manqua pas de trouver beaucoup de coupables. Il les fit arrêter et appliquer à la torture au milieu de l'amphithéâtre, à la vue du peuple, toujours avide de ces spectacles.



cruels. Après les avoir forcés d'avouer leur crime et révéler leurs complices, il les faisoit mettre à mort. Cette sévérité, animée par la vengeance, vint à bout de purger Rome d'un grand nombre d'imposteurs ou de rats imbécilles, qui prenoient eux-mêmes pour des légères les poisons dont ils faisoient usage. On remarqua entre les autres un cocher du Cirque nommé Hilarin, qui fut convaincu d'avoir envoyé son fils en jeune à l'école d'un magicien pour y apprendre le sort de vaincre ses concurrens. On étoit persuadé dans le peuple que plusieurs cochers du Cirque avoient recours à la magie pour donner de la vitesse à leurs chevaux, et pour arrêter ceux de leurs adversaires. Hilarin fut condamné à perdre la tête; et comme on le conduisoit au mort, s'étant échappé des mains des bourreaux et réfugié dans une église, il en fut tiré par force et exécuté. Cependant cet entêtement criminel ne céda pas entièrement à la rigueur des supplices. Quelques années après, on convainquit un sénateur d'avoir mis un de ses esclaves entre les mains d'un maître de magie qui étoit chargé de l'instruire de ses secrets. Ce sénateur racheta à force d'argent de la peine qu'il méritoit, et se livra même, dit Ammien Marcellin, témoin oculaire, à d'insulter à ses juges par la pompe de ses équipages et par un éclat insolent et scandaleux. Au reste, Valentinien, ce juge sévère, prit de si justes mesures pour contenir l'abondance dans Rome, que, tant qu'il fut en vie, on n'entendit aucun de ces murmures si ordinaires dans cette ville séditieuse. Ce fut aussi dans la vie l'un des principaux soins de Valentinien. On le voit, par ses lois, occupé sans cesse de la quantité et de la variété des subsistances de Rome, et très-attentif à régler les compagnies chargées de l'approvisionnement.

Les deux princes n'étoient pas encore rétablis de leur maladie, qu'ils commencèrent leur administration pu-

*Cic. in Ferr.  
l. 4, c. 10.  
Cod. Theod.*

*L. 8, tit. 15, leg. princeps.  
leg. vim. leg. omnis.  
L. 11, tit. 12, leg. 3.  
L. 13, tit. 1, leg. 5, 9.  
L. 16, tit. 2, leg. 10.*

bligue par deux lois très-sages. La première avoit vigueur dans l'ancienne république ; l'avarice l'avoit à peu abolie. Ils défendirent aux officiers des magistrats d'acheter aucun fonds, ni même aucun esclave, dans la province où ils étoient employés. Valentinien, dans la suite, comprit dans cette défense tous les biens meubles et immeubles, et il l'étendit sur les magistrats même quel que ordre qu'ils fussent, et sur tous ceux qui étoient chargés d'une fonction publique. Il déclara que ces ventes seroient nulles ; que la chose, soit qu'elle fût devenue au pouvoir de l'acheteur, soit qu'elle eût passé en d'autres mains à quelque titre que ce fût, seroit rendue au premier vendeur, sans qu'il fût obligé de restituer l'argent qu'il en avoit reçu, et que, si celui-ci différoit pendant six mois de faire ses diligences pour le recouvrement, son argent seroit dévolu au fisc. Ce prince pensoit, ainsi que les anciens Romains, que tout achat est un brigandage ; que le contrat n'est pas parfaitement libre de la part du vendeur. La seconde loi tendoit à préparer les forces nécessaires pour soutenir la guerre contre tant de barbares qui menaçoient l'empire : elle déclaroit que nul négociant ne seroit exempt de la taxe imposée sur ceux qui faisoient commerce par eux-mêmes ou par leurs commis ; qu'il n'auroit sur ce point aucun privilège, ni pour les officiers de la maison du prince, ni pour les personnes élevées par leur dignité, qui devoient donner l'exemple du zèle à servir aux besoins de l'état, ni pour les clercs, qui sont de leur profession particulière de contribuer au soulagement des misérables : ce sont les termes de la loi. Constance exempta de cet impôt les ecclésiastiques, parce qu'il étoit, soit-il, leur gain retournait au profit des pauvres. Valentinien tira du même principe une conséquence opposée ; il crut que l'aumône en est plus belle que celle qui prévient la misère, et que c'est un plus grand mérite de soulager ses concitoyens en partageant leur pain avec eux, que d'attendre à les relever lorsqu'ils en ont besoin.

lés. Il déclara même dans la suite que les exemptions de cette taxe, fondées sur des rescrits des princes défunts, seroient censées nulles, et qu'on n'y auroit égard.

À la fin d'avril, les empereurs partirent de Constan-  
 te, et prirent le chemin de l'Illyrie. Ils séjournèrent  
 à Constantinople jusqu'au milieu du mois de mai. Comme  
 ils étoient suivis de leurs troupes, Valentinien, très-  
 attaché à faire observer la discipline, fut averti, en ap-  
 partenant de Sardique, que les soldats ne se contentoient  
 pas de l'étape, mais qu'ils exigeoient sur leur passage  
 des contributions arbitraires. Il réforma sur-le-champ  
 l'abus par une loi adressée à Victor, maître de la  
 chambre, et qui fut publiée par tout l'empire. Ils arrivèrent  
 au commencement de juin à Naïsse, où ils s'arrêtèrent  
 près d'un mois. Ce fut dans le château de Médiane,  
 au lieu de cette ville, qu'ils firent le partage des pro-  
 vinces. Valentinien laissa à son frère celles qu'avoit d'abord  
 possédées Constance, c'est-à-dire l'Egypte, toute l'Asie et  
 la Thrace; ce qui fut appelé l'empire d'Orient. Il se réserva  
 tout l'Occident, qui comprenoit l'Illyrie dans toute  
 l'étendue, l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et  
 l'Irlande-Bretagne. Il y avoit alors dans l'empire plu-  
 sieurs habiles généraux, qui s'étoient formés sous les  
 règnes précédents et par les exemples de Julien. Valentinien prit à  
 son service Jovin, général des troupes de la Gaule, Dac-  
 tyle, général de la cavalerie, et Equitius, qu'il fit  
 commandant des troupes d'Illyrie. Il donna à Valens,  
 et à Arinthée, tous deux grands capitaines, et Lupi-  
 cin, qu'on croit différent de celui qui avoit été dans la  
 suite lieutenant-général de Julien. Sérénien, cet officier  
 qui avoit contribué à la perte de Gallus son bien-  
 aimé, rentra pour lors dans le service militaire. Il s'é-  
 toit caché sous le règne de Julien, dont il ne devoit  
 attendre que des supplices. Il n'avoit d'autre mérite aux  
 yeux des nouveaux maîtres de l'empire que d'être comme

*Amm. l. 26, c. 5.*

*Zos. l. 4.*

*Theod. l. 3, c. 5.*

*Soz. l. 6, c. 6.*

*Philost. l. 8, c. 8.*

*Pagi in Ba-  
ron. an. 365.*

*Till. Valent.  
not. 4.*

*Cod. Theod.  
l. 7, tit. 4,*

*leg. 12.*

*Lib. 10, tit. 19, leg. 7.*

*Lib. 13, tit. 3, leg. 6.*

*Lib. 15, tit. 1, leg. 13.*

eux né en Pannonie. C'en fut assez à Valens pour cher à sa personne ; il lui conféra la dignité de comestiques. Les empereurs partagèrent aussi les et les officiers du palais. Avant que de partir de ils songèrent à réparer le mal que Julien avoit vu au christianisme en interdisant aux chrétiens l'ation publique. Toutes les personnes que leur jointe à la régularité des mœurs , rendoit capabstruire la jeunesse , eurent la permission d'ouvrirvelles écoles , ou de rentrer dans celles qu'on l'obligés de quitter. Pour arrêter les courses des bils envoyèrent ordre à Tautomède ou Tentometaine franc , qui commandoit les troupes de la l les bords du Danube , de réparer les tours qui sercouvrir de ce côté-là les frontières de l'empire , et d'construire de nouvelles dans les lieux où elles sercessaires : ils lui déclaroient que. si, le terme de smandement expiré, il laissoit ces ouvrages enétat , il seroit obligé de les faire rétablir à sesdépens. S'étant ensuite rendus à Sirmium , oùsèrent six semaines , ils se séparèrent vers le nmois d'août. Valentinien prit la route de Milanlens celle de Constantinople. Salluste étoit préfettoire d'Orient , Mamertin d'Italie et d'Illyrie ,manien des Gaules.

*Cod. Theod.* Valentinien se proposoit Constantin pour n  
*l. 1, tit. 7,* avoit dessein de réformer le gouvernement de  
*leg. 2, 4, 5.* mais il aimoit l'argent, et Julien n'avoit aime  
*Lib. 8, tit.* gloire. De plus, le trésor, épuisé par la malh  
*5, leg. 20, 21.* expédition de Perse, avoit besoin d'être rem  
*Lib. 9, tit.* fournir aux dépenses des armées, que les attaques  
*30, leg. 1, 2;* bares obligeoient de lever et d'entretenir. Ces  
*tit. 36, leg.* laissèrent à Julien l'avantage du désintéresseme  
*15, 16.* la libéralité. Ce prince avoit modéré les présen  
*Lib. 11, tit.* vilies de l'empire envoyoient en diverses occasi  
*30, leg. 35,* empereurs; il avoit voulu que ces hommages  
*34; tit. 31,*  
*leg. 1.*  
*Lib. 12, tit.*  
*1, leg. 57,*  
*etc.; tit. 15,*  
*leg. 1, 3.*

ment volontaires. Valentinien les exigea à titre de contribution ; il n'en dispensa que les sénateurs, déjà chargés de taxes encore plus onéreuses. Il régla par plusieurs lois la conduite des juges et des gouverneurs ; il enjoignit de prononcer leurs jugemens en public, les portes ouvertes, parce qu'il étoit à craindre que dans des audiences secrètes l'intrigue ne prévalût sur la justice. Il voulut qu'ils se rendissent populaires par leur facilité à laisser aborder, par leur désintéressement, par une probité incorruptible qui ne fît aucune acception de personnes, et non pas en donnant au peuple des fêtes et des spectacles, qui leur feroient perdre en amusemens frivoles les temps et des soins qu'ils devoient à des fonctions sérieuses. Les gouverneurs, en faisant la visite de leur province, prenoient leur logement dans les maisons les plus modestes et les plus délicieuses des particuliers. Valentinien défendit cet abus ; il ne leur permit de loger que dans les maisons publiques qui se trouvoient sur leur passage, et il déclara que toute autre habitation dans laquelle ils auroient été reçus seroit vendue au profit du fisc. Il leur recommanda de visiter dans leurs tournées les villages et toutes les métairies, et de s'informer exactement de la conduite des officiers chargés du recouvrement des deniers publics, déclarant qu'il puniroit de mort ceux qui seroient convaincus d'extorsions et de vexations injustes. Ayant appris que des bandes de voleurs désoloient la Campanie, l'Apulie et les contrées voisines, il ne permit qu'à certaines personnes de monter à cheval dans ces provinces, et défendit le port des armes à ceux qui n'en avoient pas obtenu la permission expresse. Il réforma plusieurs abus dans les jugemens et l'usage de la course publique. Il fit de nouveaux règlements pour ranimer dans les villes l'ordre municipal. Durant tout le cours de son règne, il ne perdit jamais de vue ces objets, qu'il regardoit comme très-importans. Ses diverses dispositions firent l'occupation de Valentinien

*Lib. 15, tit.  
15, leg. uni.*

pendant les mois de septembre et d'octobre, qu'il passa dans les villes d'Emone, aujourd'hui Laubach en Carniole, d'Aquilée, d'Altine et de Vérone.

*Amm. l. 26, c. 5.* Il se rendit à Milan vers le commencement de septembre. Cette ville ancienne, grande, peuplée, située dans un territoire fertile, et célèbre par ses écoles, dès le temps d'Antonin, lui avoit mérité le nom de nouvelle *Athènes*, étoit alors la capitale du vicariat d'Italie. L'empereur Valentinien la choisit préférablement à la ville de Florence pour le lieu de sa résidence, tant qu'il seroit dans ces contrées, parce qu'elle étoit placée comme au centre de son empire. A son arrivée, il trouva le peuple divisé par un schisme. Ce prince, moins éclairé que zélé pour la concorde, prit d'abord le mauvais parti. Comme il ne se prescrivit pour règle de ne point se mêler de disputes de religion, son histoire est presque entièrement dépourvue de ces affaires ecclésiastiques. Pour l'en détacher tout fait, je vais présenter ici sous un seul point de vue la conduite qu'il a tenue pendant tout son règne par rapport au christianisme en général, et à l'église catholique en particulier.

*Amm. l. 30, c. 9.* Valentinien étoit sincèrement attaché à la religion chrétienne, à laquelle il avoit sous Julien sacrifié sa couronne. Mais, persuadé que les consciences ne sont pas du ressort de la juridiction impériale, il n'entreprit pas de les contraindre; il n'étendit son pouvoir sur les affaires de religion qu'autant que celles-ci rentrent dans l'ordre politique. D'ailleurs il se voyoit à peu près dans les mêmes circonstances où Constantin s'étoit trouvé, à son avènement à l'empire. Ce prince et ses prédécesseurs avoient travaillé, mais avec ménagement et circonspection, à la destruction de l'idolâtrie. Julien l'avoit recommencée de ses ruines: le règne de Jovien avoit été trop court pour l'abattre de nouveau. Ainsi le paganisme, enivré du sang des martyrs qu'il avoit fait couler pendant le règne de Julien, avoit repris assez de

ne pouvoir être terrassé sans de violens combats. Valentinien, qui vouloit maintenir la paix dans ses États, déclara, dès les premiers jours de son règne, qu'il mettoit à ses sujets de suivre la religion que chacun avoit embrassée. Les lois qui accorderoient cette liberté ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais elles sont souvent rappelées dans une de celles qui nous restent de ce prince, et attestées également par les auteurs chrétiens et païens de ce temps-là. Cette tolérance n'étoit feinte et simulée comme celle de Julien. Valentinien conserva aux prêtres païens leurs anciens privilèges ; il défendit de leur susciter aucun trouble ; il donna même des titres honorables à ceux de leur ordre qui seroient acquittés de leurs fonctions avec sagesse. Il fit subsister les droits des vestales et l'autel de la Vierge. Il toléra les divinations qui se pratiquoient par la magie maléfice. Il avoit d'abord défendu les sacrifices humains que Julien avoit rétablis ; mais Prétextat, consul d'Achaïe, lui ayant représenté qu'il alloit mettre les Hellènes dans le dernier désespoir s'il leur ôtoit la liberté de célébrer leurs mystères, l'empereur se relâcha sur ce point, à condition que dans ces cérémonies on n'ajouteroit rien aux anciens usages. Cependant Libanius nous apprend que ce prince, vers la fin de son règne, défendit d'immoler des animaux, et qu'il ne permit que d'offrir de l'encens. Les honneurs dont Julien avoit comblé les philosophes furent mis cette profession fort à la mode : toutes les villes, tous les villages en avoient vu naître des essaims nombreux, qui s'étoient répandus dans tout l'empire et qui avoient infecté la cour. Le nouvel empereur donna ordre de retourner dans leur patrie : *Il est honteux, dit-il dans sa loi, que des gens qui se vantent de soutenir les plus rudes assauts de la fortune n'aient le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.* Il excepta cependant de cette

sorte de bannissement ceux qui s'étoient distingués des vertus conformes à leur profession. Concrétiens étoient en grand nombre, et qu'il craindre qu'ils ne se vengeassent par quelque des maux que les païens leur avoient fait sous temps de Julien, on prenoit la précaution de aux portes des temples une garde de soldats. Valentinien fit défense d'employer à cette fonction des soldats ; ce que les magistrats, la plupart païens tout à Rome et dans l'Italie, affectoient de faire avilir la religion chrétienne. Dès le temps que les empereurs étoient dans le château de Médianum, ils avoient ordonné que les biens-fonds dont Julien enrichi les temples fussent appliqués au domaine impérial.

*Soc. l. 4, c. 1, 28.* Lorsque Valentinien vint à Milan, saint Hilaire se trouvoit dans cette ville, soutenoit la foi contre l'évêque Auxence. Le peuple étoit partagé.  
*Soz. l. 6, c. 7.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Hist. misc. l. 12.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Theoph. p. 46.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Ambr. ep. 13.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Cod. Theod. l. 16, tit. 5.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*leg. 5, tit. 6.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*leg. 1.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Till. Val. art. 3.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Idem, vie de S. Hilaire, art. 16.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.  
*Fleury, hist. eccles. l. 16, c. 2.* L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église, ou d'assister aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit indigne de sa dignité.

Auxence, contre la résolution qu'il avoit prise, ne point user de violence. Elevé dans la croyance orthodoxe, il ne s'en écarta jamais : cependant son zèle pour la paix en imposa pour lors à sa religion. Auxence, par une déclaration équivoque, où l'hérésie d'Auxence étoit déguisée, il se joignit à la communion de l'évêque de Milan saint Hilaire, qui en étoit le plus zélé. Ce ne fut qu'à regret qu'il interposa son autorité dans cette dispute. Il avoit clairement expliqué ses positions avant que d'arriver en Italie. Les évêques d'Hellespont et de Bithynie lui ayant député deux députés pour lui demander la permission de tenir un concile : *Je ne suis qu'un laïc*, répondit l'empereur, *je ne dois entrer pour rien dans les affaires de religion.*



us êtes chargés de ce soin, assemblez-vous où vous jugerez à propos. Saint Ambroise rapporte de lui cette parole : *Qu'il ne lui appartenait pas d'être juge entre évêques*. On lui reproche même de n'avoir pas profité de l'autorité qu'il conserva toujours sur son frère pour arrêter la persécution que Valens fit aux catholiques. Mais ce qui le justifie du soupçon d'indifférence sur le même point, c'est qu'il défendit aux manichéens de s'assembler, aux donatistes de réitérer le baptême ; et que, vers la fin de son règne, voulant mettre un frein aux fureurs de Valens, il écrivit aux évêques d'Asie et de Phrygie pour leur ordonner de faire prêcher dans leurs diocèses la foi catholique, et leur défendre d'inquiéter ceux qui ne faisoient profession.

Quoiqu'il ne crût pas devoir se mêler de questions théologiques, il ne se dispensa pas du respect que les grands puissans princes doivent à la religion. Constantin défendit de faire le dimanche aucun acte judiciaire ; Valentinien ajouta la défense d'exiger ce jour-là des chrétiens les contributions publiques. Plein de vénération pour la fête de Pâques, qu'il honoroit comme la fête de la délivrance du genre humain, il ordonna que le jour de ce saint jour on donneroit la liberté aux prisonniers ; il en excepta ces criminels dont l'impunité seroit nuisible à la société ; les sacrilèges, les magiciens, les empoisonneurs, les adultères, les ravisseurs, les homicides et les coupables du crime de lèse-majesté. Constantin fit abolir dans la ville de Rome les spectacles des gladiateurs, Valentinien défendit de condamner à des combats cruels les chrétiens convaincus de quelque crime que ce fût. Les acteurs de théâtre étoient alors de condition servile ; il ne leur étoit pas libre de renoncer à leur profession : l'empereur ordonne dans ses lois, que les comédiens qui, étant en péril de mort, recevront le baptême et l'eucharistie, ne pourront être forcés à retourner de nouveau sur le théâtre, s'ils reviennent en

*Chrysost. in gen. homil. 10.*

*Soz. l. 6, c. 29.*

*Baron. in an. 371.*

*Till. Valent. art. 3, 4.*

*Cod. Theod. l. 2, tit. 1, leg. 1.*

*Lib. 8, tit. 8, leg. 1.*

*Lib. 9, tit. 38, leg. 5, 4;*

*tit. 40, leg. 8.*

*Lib. 11, tit. 36, leg. 20.*

*Lib. 12, tit. 1, leg. 9, et ibi God.*

*Lib. 13, tit. 10, leg. 4, 6, et ibi God.*

*Lib. 15, tit. 7, leg. 1, 2, 4, 8, 9, et ibi God.*

*Lib. 16, tit. 2, leg. 17, 18, 20, 21, 22, et ibi God.*

santé; mais il veut qu'on examine avec attention l'état de leur maladie, qu'on en informe les magistrats chargés du soin des spectacles, et qu'on ne leur administre les sacrements, avec la permission des évêques, que dans les cas où le danger de mort seroit évident. Ces précautions qui rendoient l'entrée de l'église plus difficile aux comédiens, sont blâmées par de graves auteurs; d'autres les justifient par des profanations ordinaires alors commises par des gens de théâtre, qui ne demandoient souvent les sacrements que pour se délivrer de leur servitude, et retournent ensuite à l'idolâtrie. Les filles des comédiennes étoient assujetties à la profession de leurs mères; le prince ne permit d'y contraindre que celles qui déshonoroient par la débauche. Gratien et Valentinien II suivirent l'esprit de cette loi; ils affranchirent du théâtre les comédiennes qui embrasseroient le christianisme, pourvu qu'elles menassent une vie régulière. Valentinien voulut que les amendes qui seroient exigées dans les causes ecclésiastiques fussent uniquement appliquées au soulagement des pauvres. Il témoigna tous les jours beaucoup de respect pour les évêques; il s'abstenoit de leur rien prescrire, ni de rien innover dans les règles de l'Eglise, lors même que ces règles sembloient pouvoir être changées avec avantage, persuadé que sa réforme excédoit son pouvoir. Par des lois qui ne sont pas conservées jusqu'à nous, il avoit ordonné que dans les causes qui concernoient la foi ou l'ordre de l'Eglise, les évêques ne fussent jugés que par des évêques. Il rendit aux ecclésiastiques et aux moines les privilèges dont le paganisme, rétabli par Julien, avoit dépouillés; mais il leur interdisoit en même temps toute liberté scandaleuse, tout manège d'intérêt; il défendit, sous peine de bannissement, de fréquenter les maisons des veuves et des orphelins. Il déclara nulles et dévolues au fisc les donations qu'une femme faisoit de son vivant ou par testament, et il proscri-

es pieuses qui se cachent sous le fidéicommissaires mêmes vues que Constantin, il ne permit à la cléricature ni les riches particuliers qui porter les charges publiques, ni les décurions, qu'ils ne fissent cession de leurs biens, soit à municipal, soit à quelque parent qui se char-geait de leurs fonctions. Ces dernières lois sont censées peu favorables à la religion; mais il ne est difficile de montrer que l'honneur et la force ne ne consistent pas dans l'opulence personnelle ministres; au lieu que l'ordre politique, par une faiblesse inséparable des choses temporelles, a besoin de richesses pour se soutenir. Il y avoit dès-lors des monastères de filles. Cette pieuse institution, introduite en Egypte, avoit depuis environ trente ans passé en Italie et en Gaule. Valentinien étoit chaste; ce prince honorer cette vertu qu'il exempta de taille les vierges consacrées à Dieu. Il étendit cette exemption sur les veuves qui ne passoient pas à de secondes nocces, et sur les enfans des deux sexes tant qu'ils étoient sous la puissance de tuteurs.

Valentinien étoit encore dans les mêmes sentimens que Théodose, mais il n'avoit ni le même discernement ni la même fermeté. Déjà trop chargé du poids de l'empire, il se vit dans la suite se rendre arbitre de la religion; ce prince, que l'Eglise jouissoit en Occident d'un repos, elle fut exposée en Orient aux plus violentes persécutions. Dès que ce prince fut arrivé à Constantinople, il se rendit au sénat, où paroissoit déjà la statue de son père, érigée à la première nouvelle de l'élection de Valentinien. Il y prononça un discours dont Théodose fit un grand éloge. Je ne crois pas cependant qu'il puisse rien conclure en faveur de l'éloquence de Valentinien. Mais ce sophiste en cite deux belles maximes qui méritent d'être recueillies; la première, c'est qu'il faut aux rois pour des sujets d'avoir des princes qui aient

*ETheod. l. 4,*

*C. 11.*  
*Them. or. 6.*

*Till. Valent.*  
*not. 20.*

*été nourris loin des délices et de la mollesse, loin de la séduction des flatteurs, dans les travaux, dans les alarmes, dans les incommodités de la vie. La seconde c'est qu'un état est plus en péril, quand il est en proie aux délateurs, que lorsqu'il est attaqué par les barbares, comme les maladies internes sont plus dangereuses que celles qui sont produites par des causes étrangères.*

Thémistius répondit à ce discours par un de ces panegyriques dont la matière est toujours plus riche et plus féconde au commencement du règne d'un prince médiocre qu'elle ne l'est à la fin de sa vie. Il relève avec tout l'appareil de son art la concorde qui régnoit entre les deux frères. Ils prirent, selon la coutume, le conseil pour l'année suivante 365. En cette occasion tous les deux de concert défendirent à ceux qui portoient cette nouvelle dans les provinces d'exiger aucun présent des habitants, et aux gouverneurs de souffrir ces exactions illicites. Ils permirent cependant aux personnes riches de faire quelque libéralité à ces envoyés. Cette exception rendit la défense inutile, comme on le voit par les lois suivantes : parce qu'il est plus sûr et plus facile d'enchaîner la cupidité que de la contenir dans de justes bornes. Julien, meilleur politique, avoit absolument proscrit ces rapines déguisées sous le titre de *gratifications*.

*Cod. Theod.*  
l. 8, tit. 15,  
leg. vim, et  
ibi God.

*Cod. Jul. l.*  
1, tit. 55.

Les deux empereurs s'accordèrent encore à faire dans leur empire un établissement très-avantageux à ces citoyens qui, dépourvus de crédit et de richesses, n'ont d'autre appui que la justice des supérieurs ; foibles ressources que la corruption, la négligence ou la crainte rendent trop souvent inutiles. Ils instituèrent dans chaque ville des *défenseurs*. Ce n'étoit pas une magistrature, mais une fonction autorisée, telle à peu près qu'avoit été pour la ville de Rome celle des tribuns dans leur première institution. Ils étoient tirés de l'ordre des bourgeois notables, qui n'étoient ni dé-

ni officiers des magistrats. Les évêques, les clercs, possesseurs des fonds, l'ordre municipal concouroient leur élection, qui devoit être confirmée par le pré-  
 du prétoire. Ils étoient élus pour cinq ans, et ne  
 voient ni se dispenser de cet emploi, ni le quitter  
 at ce terme, sans une permission de l'empereur.  
 étoient les protecteurs de ceux qui n'en avoient point :  
 décidoient, comme arbitres, des contestations peu im-  
 nantes, et déféroient les autres aux juges ordinaires.  
 étoit de leur devoir de s'opposer aux violences, aux  
 ations injustes, à l'insolence et aux concussions des  
 ciers subalternes, à l'iniquité des magistrats, aux-  
 els il fut ordonné de leur donner en tout temps un  
 re accès. Ils devoient aussi maintenir la discipline,  
 re arrêter les coupables et les mettre entre les mains  
 e juges, s'opposer à l'impunité, et combattre la fa-  
 ar qui multiplie les crimes en protégeant les crimi-  
 s. Mais leur pouvoir n'étoit point armé de la force  
 ctive ; il se bornoit aux sollicitations, aux remon-  
 ces, aux oppositions juridiques ; et, si l'on n'y  
 ait point d'égard, ils devoient porter leurs plaintes  
 x tribunaux supérieurs. Cet établissement civil fut  
 tôt adopté dans la police ecclésiastique ; les églises  
 isirent aussi des défenseurs, c'est-à-dire des laïcs  
 argés de soutenir leurs intérêts devant les tribunaux  
 ivers.

Jamais les tremblemens de terre ne furent aussi  
 quens que dans ce siècle. Il en arriva un cette année,  
 semblable à celui dont nous avons parlé sur l'an 362,  
 Ammien Marcellin les a confondus. Le 21 de juillet  
 terrible fléau fut annoncé par des éclairs redoublés,  
 i parurent au lever du soleil. La terre fut agitée par  
 violentes secousses dans toute l'étendue de l'empire.

*Amm. l. 26,*

*c. 10.*

*Idace.*

*Chron. Alex.*

*Soc. l. 1, c. 3.*

*Hier. chron.*

*et vit. Hilar.*

*et in Is. c. 15,*

*Cellar. geog.*

*l. 5, c. 4, art.*

*10.*

mer, sur plusieurs côtes, recula à une grande dis-  
 ce, et découvrit des montagnes et des vallées cachées  
 qu'alors au fond de ses abîmes. Revenant ensuite

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa quelques édifices dans les villes voisines, submergea des milliers d'hommes et de bestiaux, et porta des vaisseaux bien loin dans les terres. Ammien Marcellin rapporte qu'en passant, plusieurs années après, par le territoire de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée, il vit la carcasse d'un navire que la violence des vagues avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile souffrit beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les villes d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Aret* ou *bath-monb*, autrefois capitale du pays des Moabites, tombèrent en une nuit.

*Amm. l. 26, c. 5.* Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit pour la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Paris au commencement de novembre. Pendant qu'il étoit encore en chemin, il reçut en un même jour la nouvelle d'une incursion des Allemands dans la Gaule, et de la révolte de Procope en Orient. Les Allemands avoient envoyé des députés à la cour; mais, au lieu de des présents réglés depuis long-temps par l'usage, leur avoit donné que des choses de peu de valeur sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, Un maître des offices, naturellement emporté et brutal, avoit traité avec beaucoup de hauteur et de dureté. Toute la nation, se croyant outragée en leur personne, prit les armes, et envoya des partis au-delà du Rhin. Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les chercher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. Procope, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, revint à Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures pour la défense de la province. Il rassembla des troupes, et mit de fortes garnisons dans les places situées sur le Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que ce fut une nouvelle division de la Gaule. Auguste la partagea en six provinces : Dioclétien, pour diminuer la puissance des gouverneurs en resserrant les

*Zos. l. 4.*  
*Sext. Rufus.*  
*God. ad cod.*  
*Theod. l. 2, p. 285.*  
*Mem. acad.*  
*t. 8, p. 405.*

sa juridiction, y avoit établi douze départemens. Valentinien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise les Alpes maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux provinces. Quelques années après, ce même empereur, avec son fils, ayant encore démembré quelques-unes de ces provinces, en forma dix-sept dans le diocèse ou vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyonnaises, les deux Belges, les deux Germanies, la Gaule transalpine, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Alpes maritimes et les Alpes maritimes. C'est cette division que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'établissement des métropoles. Tel fut le dernier état de la Gaule jusqu'au temps où les Francs, les Goths et les Bourguignons envahirent ces belles provinces.

Pendant que Valentinien fortifioit ses frontières, Valens fut sur le point de se voir arracher le diadème *Amm. l. 26, c. 6, 7.*  
*Zos. l. 4.*

son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans interruption toute la suite de cet événement, où l'impudence de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines firent Valens beaucoup mieux que son propre courage. La paix de trente ans conclue par Jovien ne rassura pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On ignoit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût pas disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'acquisition de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée en Mésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des préparatifs. Pour les observer de plus près, Valens partit de Constantinople et prit le chemin de Syrie. En traversant la Bithynie, il apprit que les Goths, qui depuis le règne de Constantin, et devenus, par la faveur d'une longue paix, des ennemis plus redoutés, réunissoient toutes leurs forces à dessein de pénétrer dans la Thrace. Il se contenta de faire marcher

à la frontière un nombre suffisant de troupes, et continua sa route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa quantité d'édifices dans les villes voisines, submergea des milliers d'hommes et de bestiaux, et porta des vaisseaux bien loin dans les terres. Ammien, Marcellin racontent qu'en passant, plusieurs années après, par le territoire de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée, vit la carcasse d'un navire que la violence des vagues avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile souffrit beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les habitants d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Aret* et *Abath-monb*, autrefois capitale du pays des Moabites, tombèrent en une nuit.

*Amm. l. 26, c. 5.* Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Paris commencement de novembre. Pendant qu'il étoit encore en chemin, il reçut en un même jour la nouvelle d'une incursion des Allemands dans la Gaule de la révolte de Procope en Orient. Les Allemands avoient envoyé des députés à la cour; mais, au lieu de présents réglés depuis long-temps par l'usage, on leur avoit donné que des choses de peu de valeur sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, Un maître des offices, naturellement emporté et brutal, avoit traité avec beaucoup de hauteur et de dureté. Toute la nation, se croyant outragée en leur personne, prit les armes, et envoya des partis au-delà du Rhin. Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les chercher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. L'empereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, revint à Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures pour la défense de la province. Il rassembla des troupes, mit de fortes garnisons dans les places situées sur le Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que on fit une nouvelle division de la Gaule. Auguste la partagea en six provinces : Dioclétien, pour contenir la puissance des gouverneurs en resserrant

*Zos. l. 4.*  
*Sext. Rufus.*  
*God ad cod.*  
*Theod. 1. 2,*  
*p. 285.*  
*Mem. acad.*  
*1. 8, p. 403.*



juridiction, y avoit établi douze départemens. Jovien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise les maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux. Quelques années après, ce même empereur, avec son fils, ayant encore démembré quelques-unes de ces provinces, en forma dix-sept dans le diocèse ou vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyonnaises, les deux Belghiques, les deux Germanies, la Narbonnoise, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Narbonnoises et les Alpes maritimes. C'est cette division que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'établissement des métropoles. Tel fut le dernier état de la Gaule jusqu'au temps où les Francs, les Goths et les Bourguignons envahirent ces belles provinces.

Durant que Valentinien fortifioit ses frontières, Valentinien fut sur le point de se voir arracher le diadème par son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans interruption toute la suite de cet événement, où l'impudence de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines rendent Valens beaucoup mieux que son propre cou-

*Amm. l. 26,  
c. 6, 7.  
Zos. l. 4.*

La paix de trente ans conclue par Jovien ne rassura pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On craignoit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'acquisition de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée en Mésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des préparatifs. Pour les observer de plus près, Valens partit de Constantinople et prit le chemin de Syrie. En traversant la Bithynie, il apprit que les Goths, depuis le règne de Constantin, et devenus, par la faveur d'une longue paix, des ennemis plus redoutés, réunissoient toutes leurs forces à dessein de pénétrer en la Thrace. Il se contenta de faire marcher derrière lui un nombre suffisant de troupes, et continua sa route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

pendant les mois de septembre et d'octobre, qu'il y a eu dans les villes d'Emone, aujourd'hui Laubach en Tyrol, d'Aquilée, d'Altine et de Vérone.

*Ann. l. 26, c. 5.*  
*Cod. Theod. l. 11, tit. 30, leg. 52.*  
*Grut. inscr. clxxvii, 4.*  
*Giann. hist. de Naples, l. 2, c. 3.*

Il se rendit à Milan vers le commencement de novembre. Cette ville ancienne, grande, peuplée, dans un territoire fertile, et célèbre par ses écoles, dès le temps d'Antonin, lui avoit mérité le nom de *no* *Athènes*, étoit alors la capitale du vicariat d'Italie. *lentinien* la choisit préférablement à la ville de *F* pour le lieu de sa résidence, tant qu'il seroit dans ces contrées, parce qu'elle étoit placée comme au centre de son empire. A son arrivée, il trouva le peuple divisé par un schisme. Ce prince, moins éclairé que zélé pour la concorde, prit d'abord le mauvais parti. Comme il s'étoit prescrit pour règle de ne point se mêler de disputes de religion, son histoire est presque entièrement dépourvue de ces affaires ecclésiastiques. Pour l'en détacher tout fait, je vais présenter ici sous un seul point de vue sa conduite qu'il a tenue pendant tout son règne par rapport au christianisme en général, et à l'église catholique en particulier.

*Ann. l. 30.* Valentinien étoit sincèrement attaché à la religion  
*C. 9.* tienne , à laquelle il avoit sous Julien sacrifié sa  
*Zos. l. 4.* conscience. Mais , persuadé que les consciences ne sont  
*Sym. l. 10.* du ressort de la juridiction impériale, il n'ent  
*ep. 54.* pas de les contraindre; il n'étendit son pouvoir s  
*Liban. de* affaires de religion qu'autant que celles-ci rent  
*templs.* dans l'ordre politique. D'ailleurs il se voyoit à pe  
*Cod. Theod.* dans les mêmes circonstances où Constantin s'étoit t  
*l. 9, tit. 16.* à son avènement à l'empire. Ce prince et ses e  
*leg. 7, 9.* avoient travaillé, mais avec ménagement et circor  
*Lib. 10, tit.* tion, à la destruction de l'idolâtrie. Julien l'avoit  
*1, leg. 8.* véc de ses ruines : le règne de Jovien avoit été trop  
*Lib. 12, tit.* pour l'abattre de nouveau. Ainsi le paganisme , e  
*1, leg. 60,* enivré du sang des martyrs qu'il avoit fait couler  
*75.* dant le règne de Julien , avoit repris assez de :

ne pouvoir être terrassé sans de violens combats. Valentinien, qui vouloit maintenir la paix dans ses états, déclara, dès les premiers jours de son règne, qu'il permettoit à ses sujets de suivre la religion que chacun avoit embrassée. Les lois qui accorderoient cette liberté ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais elles sont souvent rappelées dans une de celles qui nous restent de ce prince, et attestées également par les auteurs chrétiens et païens de ce temps-là. Cette tolérance n'étoit feinte et simulée comme celle de Julien. Valentinien conserva aux prêtres païens leurs anciens privilèges ; il défendit de leur susciter aucun trouble ; il donna même des titres honorables à ceux de leur ordre qui se seroient acquittés de leurs fonctions avec sagesse. Il fit subsister les droits des vestales et l'autel de la Vierge. Il toléra les divinations qui se pratiquoient par le maléfice. Il avoit d'abord défendu les sacrifices humains que Julien avoit rétablis ; mais Prétextat, consul d'Achaïe, lui ayant représenté qu'il alloit mettre les Hellènes dans le dernier désespoir s'il leur ôtoit la liberté de célébrer leurs mystères, l'empereur fut bien se relâcher sur ce point, à condition que dans ces cérémonies on n'ajouteroit rien aux anciens usages. Cependant Libanius nous apprend que ce prince, à la fin de son règne, défendit d'immoler des animaux, et qu'il ne permit que d'offrir de l'encens. Les honneurs dont Julien avoit comblé les philosophes firent mis cette profession fort à la mode : toutes les villes, tous les villages en avoient vu naître des essaims nombreux, qui s'étoient répandus dans tout l'empire et qui avoient infecté la cour. Le nouvel empereur leur donna ordre de retourner dans leur patrie : *Il est honteux, dit-il dans sa loi, que des gens qui se vantent de soutenir les plus rudes assauts de la fortune n'aient le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.* Il excepta cependant de cette

sorte de bannissement ceux qui s'étoient distingués des vertus conformes à leur profession. Comme chrétiens étoient en grand nombre, et qu'il étoit à craindre qu'ils ne se vengeassent par quelque violence des maux que les païens leur avoient fait souffrir pendant le temps de Julien, on prenoit la précaution de placer aux portes des temples une garde de soldats. Valentinien fit défense d'employer à cette fonction des soldats chrétiens; ce que les magistrats, la plupart païens, ne firent point à Rome et dans l'Italie, affectoient de faire pour ne pas avilir la religion chrétienne. Dès le temps que les empereurs étoient dans le château de Médiane, ils avoient ordonné que les biens-fonds dont Julien avoit enrichi les temples fussent appliqués au domaine impérial.

*Soc. l. 4, c. 1, 28.* Lorsque Valentinien vint à Milan, saint Hilaire, se trouvoit dans cette ville, soutenoit la foi de l'empereur contre l'évêque Auxence. Le peuple étoit partagé. L'empereur se voyoit obligé ou d'assister hors de l'église aux assemblées des catholiques, ce qui lui sembloit peu convenable à la majesté impériale, ou d'ôter l'église à Auxence, contre la résolution qu'il avoit prise de ne point user de violence. Elevé dans la croyance orthodoxe, il ne s'en écarta jamais : cependant son amour pour la paix en imposa pour lors à sa religion. Traité par une déclaration équivoque, où l'hérésie d'Auxence étoit déguisée, il se joignit à la communion de cet évêque; et, toujours attaché à la foi catholique, il fit de Milan saint Hilaire, qui en étoit le plus zélé défenseur. Ce ne fut qu'à regret qu'il interposa son autorité dans cette dispute. Il avoit clairement expliqué ses dispositions avant que d'arriver en Italie. Les évêques d'Hellespont et de Bithynie lui ayant député un d'eux pour lui demander la permission de tenir un concile : *Je ne suis qu'un laïc*, répondit l'empereur, *je ne dois entrer pour rien dans les affaires de doctrine*.

*7. Hist. misc.*

*l. 12.*

*Theoph. p.*

*46.*

*Ambr. ep.*

*13.*

*Cod. Theod.*

*l. 16, tit. 5.*

*leg. 5, tit. 6.*

*leg. 1.*

*Till. Val.*

*l. 16, c. 2.*

*Idem, vie de*

*S. Hilaire,*

*art. 16.*

*Fleury, hist.*

*eccles. l. 16,*

*c. 2.*

*vous êtes chargés de ce soin, assemblez-vous où vous jugerez à propos.* Saint Ambroise rapporte de lui cette parole : *Qu'il ne lui appartenait pas d'être juge entre les évêques.* On lui reproche même de n'avoir pas profité de l'autorité qu'il conserva toujours sur son frère pour mettre fin à la persécution que Valens fit aux catholiques. Mais ce qui le justifie du soupçon d'indifférence sur le même point, c'est qu'il défendit aux manichéens de s'assembler, aux donatistes de réitérer le baptême ; et que, vers la fin de son règne, voulant mettre un frein aux fureurs de Valens, il écrivit aux évêques d'Asie et de Phrygie pour leur ordonner de faire prêcher dans leurs diocèses la foi catholique, et leur défendre d'inquiéter ceux qui ne faisoient profession.

Quoiqu'il ne crût pas devoir se mêler de questions théologiques, il ne se dispensa pas du respect que les grands puissans princes doivent à la religion. Constantin défendit de faire le dimanche aucun acte judiciaire ; Valentinien ajouta la défense d'exiger ce jour-là des chrétiens les contributions publiques. Plein de vénération pour la fête de Pâques, qu'il honoroit comme la fête de la délivrance du genre humain, il ordonna que ce saint jour on donneroit la liberté aux prisonniers ; il en excepta ces criminels dont l'impunité seroit nuisible à la société ; les sacrilèges, les magiciens, les empoisonneurs, les adultères, les ravisseurs, les homicides et les coupables du crime de lèse-majesté. Constantin devoit pu abolir dans la ville de Rome les spectacles de gladiateurs, Valentinien défendit de condamner à des combats cruels les chrétiens convaincus de quelque crime que ce fût. Les acteurs de théâtre étoient alors de condition servile ; il ne leur étoit pas libre de renoncer à leur profession : l'empereur ordonne dans ses lois, que les comédiens qui, étant en péril de mort, recevront le baptême et l'eucharistie, ne pourront être forcés à remonter de nouveau sur le théâtre, s'ils reviennent en

*Chrysost. in gen. homil.*

*Soz. l. 6, c. 10.*

*Baron. in an. 371.*

*Till. Valent. art. 3, 4.*

*Cod. Theod. l. 2, tit. 1,*

*leg. 1.*

*Lib. 8, tit. 8, leg. 1.*

*Lib. 9, tit. 38, leg. 5, 4;*

*tit. 40, leg. 8.*

*Lib. 11, tit. 36, leg. 20.*

*Lib. 12, tit. 1, leg. 9, et*

*ib. God.*

*Lib. 13, tit. 10, leg. 4, 6,*

*et ibi God.*

*Lib. 15, tit. 7, leg. 1, 2,*

*4, 8, 9, et ibi God.*

*Lib. 16, tit. 2, leg. 17, 18,*

*20, 21, 22, et ibi God.*

santé; mais il veut qu'on examine avec attention l'état de leur maladie, qu'on en informe les magistrats chargés du soin des spectacles, et qu'on ne leur administre les sacrements, avec la permission des évêques, que dans les cas où le danger de mort seroit évident. Ces précautions qui rendoient l'entrée de l'église plus difficile aux comédiens, sont blâmées par de graves auteurs; d'autres les justifient par des profanations ordinaires alors commises par des gens de théâtre, qui ne demandoient souvent les sacrements que pour se délivrer de leur servitude, et qui retournoient ensuite à l'idolâtrie. Les filles des comédiennes étoient assujetties à la profession de leurs mères; le prince ne permit d'y contraindre que celles qui se déshonoroient par la débauche. Gratien et Valentinien II suivirent l'esprit de cette loi; ils affranchirent du théâtre les comédiennes qui embrasseroient le christianisme, pourvu qu'elles menassent une vie régulière. Valentinien voulut que les amendes qui seroient exigées dans les causes ecclésiastiques fussent uniquement appliquées au soulagement des pauvres. Il témoigna toujours beaucoup de respect pour les évêques; il s'abstenoit de leur rien prescrire, ni de rien innover dans les règles de l'Eglise, lors même que ces règles sembloient pouvoir être changées avec avantage, persuadé que sa réforme excédoit son pouvoir. Par des lois qui ne sont pas conservées jusqu'à nous, il avoit ordonné que dans les causes qui concernoient la foi ou l'ordre de l'Eglise, les évêques ne fussent jugés que par des évêques. Il rendit aux ecclésiastiques et aux moines tous les privilèges dont le paganisme, rétabli par Julien, avoit dépouillés; mais il leur interdisoit en même temps toute liberté scandaleuse, tout manège d'intérêt; il leur défendit, sous peine de bannissement, de fréquenter les maisons des veuves et des orphelins. Il déclara nulles et dévolues au fisc les donations qu'une femme lui feroit de son vivant ou par testament, et il proscri-

les pieuses qui se cachent sous le fidéicommissaires mêmes vues que Constantin, il ne permit ni à la cléricature ni les riches particuliers qui ne porteraient les charges publiques, ni les décurions, ni qu'ils ne fissent cession de leurs biens, soit à la commune municipale, soit à quelque parent qui se chargeait de leurs fonctions. Ces dernières lois sont censurables comme peu favorables à la religion; mais il n'est pas difficile de montrer que l'honneur et la force de l'Église ne consistent pas dans l'opulence personnelle des ministres; au lieu que l'ordre politique, par sa faiblesse inséparable des choses temporelles, a besoin de richesses pour se soutenir. Il y avait dès-lors des monastères de filles. Cette pieuse institution, introduite d'abord en Egypte, avait depuis environ trente ans pénétré en Italie et en Gaule. Valentinien étoit chaste; ce prince honora cette vertu qu'il exempta de taille les vierges consacrées à Dieu. Il étendit cette exemption sur les veuves qui ne passaient pas à de secondes noces, et sur les enfans des deux sexes tant qu'ils étaient en puissance de tuteurs.

Valentinien étoit encore dans les mêmes sentimens que Théodose, mais il n'avoit ni le même discernement ni la même fermeté. Déjà trop chargé du poids de l'empire, il se vit dans la suite se rendre arbitre de la religion; mais que l'Eglise jouissoit en Occident d'un repos tranquille, elle fut exposée en Orient aux plus violentes persécutions. Dès que ce prince fut arrivé à Constantinople, il se rendit au sénat, où paroissoit déjà la statue de son père, érigée à la première nouvelle de l'élection de Valentinien. Il y prononça un discours dont Théodose fit un grand éloge. Je ne crois pas cependant qu'on puisse rien conclure en faveur de l'éloquence de Valentinien. Mais ce sophiste en cite deux belles maximes méritent d'être recueillies; la première, c'est qu'il faut avoir pour des sujets d'avoir des princes qui aient

*ÉTheod. l. 4,  
c. 11.  
Them. or. 6.  
Till. Valent.  
not. 20.*

*été nourris loin des délices et de la mollesse, loin de la séduction des flatteurs, dans les travaux, dans les alarmes, dans les incommodités de la vie. La seconde c'est qu'un état est plus en péril, quand il est en proie aux délateurs, que lorsqu'il est attaqué par les barbares, comme les maladies internes sont plus dangereuses que celles qui sont produites par des causes étrangères.*

Thémistius répondit à ce discours par un de ces panegyriques dont la matière est toujours plus riche et plus féconde au commencement du règne d'un prince médiocre qu'elle ne l'est à la fin de sa vie. Il relève avec tout l'appareil de son art la concorde qui régnoit entre les deux frères. Ils prirent, selon la coutume, le conseil pour l'année suivante 365. En cette occasion tous les deux de concert défendirent à ceux qui portoient cette nouvelle dans les provinces d'exiger aucun présent des habitans, et aux gouverneurs de souffrir ces exactions illicites. Ils permirent cependant aux personnes riches de faire quelque libéralité à ces envoyés. Cette exception rendit la défense inutile, comme on le voit par les lois suivantes : parce qu'il est plus sûr et plus facile d'enchaîner la cupidité que de la contenir dans de justes bornes. Julien, meilleur politique, avoit absolument proscrit ces rapines déguisées sous le titre de *gratifications*.

*Cod. Theod.*  
l. 8, tit. 15,  
leg. vim, et  
ibi God.

*Cod. Jul. l.*  
1, tit. 55.

Les deux empereurs s'accordèrent encore à faire dans leur empire un établissement très-avantageux à ces citoyens qui, dépourvus de crédit et de richesses, n'ont d'autre appui que la justice des supérieurs ; foibles ressources que la corruption, la négligence ou la crainte rendent trop souvent inutiles. Ils instituèrent dans chaque ville des *défenseurs*. Ce n'étoit pas une magistrature, mais une fonction autorisée, telle à peu près qu'avoit été pour la ville de Rome celle des tribuns dans leur première institution. Ils étoient tirés de l'ordre des bourgeois notables, qui n'étoient ni dé-



ni officiers des magistrats. Les évêques, les clercs, possesseurs des fonds, l'ordre municipal concouroient leur élection, qui devoit être confirmée par les préfets du prétoire. Ils étoient élus pour cinq ans, et ne pouvoient ni se dispenser de cet emploi, ni le quitter avant ce terme, sans une permission de l'empereur. Ils étoient les protecteurs de ceux qui n'en avoient point : ils décidoient, comme arbitres, des contestations peu importantes, et déféroient les autres aux juges ordinaires. Il étoit de leur devoir de s'opposer aux violences, aux vexations injustes, à l'insolence et aux concussions des officiers subalternes, à l'iniquité des magistrats, auxquels il fut ordonné de leur donner en tout temps un libre accès. Ils devoient aussi maintenir la discipline, arrêter les coupables et les mettre entre les mains des juges, s'opposer à l'impunité, et combattre la faiblesse qui multiplie les crimes en protégeant les criminels. Mais leur pouvoir n'étoit point armé de la force active ; il se bornoit aux sollicitations, aux remontrances, aux oppositions juridiques ; et, si l'on n'y avoit point d'égard, ils devoient porter leurs plaintes aux tribunaux supérieurs. Cet établissement civil fut bientôt adopté dans la police ecclésiastique ; les églises choisirent aussi des défenseurs, c'est-à-dire des laïcs chargés de soutenir leurs intérêts devant les tribunaux civils.

Jamais les tremblemens de terre ne furent aussi fréquens que dans ce siècle. Il en arriva un cette année, semblable à celui dont nous avons parlé sur l'an 362, qu'Ammien Marcellin les a confondus. Le 21 de juillet un terrible fléau fut annoncé par des éclairs redoublés, qui parurent au lever du soleil. La terre fut agitée par de violentes secousses dans toute l'étendue de l'empire. La mer, sur plusieurs côtes, recula à une grande distance, et découvrit des montagnes et des vallées cachées jusqu'alors au fond de ses abîmes. Revenant ensuite

*Amm. l. 26,*

*c. 10.*

*Idace.*

*Chron. Alex.*

*Soc. l. 4, c. 3.*

*Illic. chron.*

*et vit. Hilar.*

*et in Is. c. 15,*

*Cellar. geog.*

*l. 5, c. 4, art.*

*10.*

avec fureur, elle inonda ses rivages, renversa quantité d'édifices dans les villes voisines, submergea des milliers d'hommes et de bestiaux, et porta des vaisseaux bien loin dans les terres. Ammien Marcellin rapporte qu'en passant, plusieurs années après, par le territoire de Méthone, aujourd'hui Modon, dans la Morée, il vit la carcasse d'un navire que la violence des eaux avoit poussé à deux milles du rivage. La Sicile souffrit beaucoup de ce tremblement. En Arabie, les monts d'Aréopolis, nommée, dans l'Ecriture sainte, *Ar et Rabbath-monb*, autrefois capitale du pays des Moubites, tombèrent en une nuit.

*Amm. l. 26, c. 5.* Valentinien, ayant passé un an en Italie, partit pour la Gaule dans le mois d'octobre, et arriva à Paris au commencement de novembre. Pendant qu'il étoit encore en chemin, il reçut en un même jour la nouvelle d'une incursion des Allemands dans la Gaule, et de la révolte de Procope en Orient. Les Allemands avoient envoyé des députés à la cour; mais, au lieu des présens réglés depuis long-temps par l'usage, on leur avoit donné que des choses de peu de valeur; et sur le refus qu'ils avoient fait de les accepter, Ursus, maître des offices, naturellement emporté et brutal, leur avoit traités avec beaucoup de hauteur et de dureté. Toute la nation, se croyant outragée en leur personne, prit les armes, et envoya des partis au-delà du Rhin. Mais, sur la nouvelle que Dagalaïphe venoit les chercher, ils prévinrent sa rencontre, et se retirèrent. L'empereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, revint à Paris, où il passa l'hiver à prendre des mesures pour la défense de la province. Il rassembla des troupes, y mit de fortes garnisons dans les places situées sur le Rhin. Ce fut peut-être dès cette année que ce prince fit une nouvelle division de la Gaule. Auguste l'avoit partagée en six provinces : Dioclétien, pour diminuer la puissance des gouverneurs en resserrant les bornes

*Zos. l. 4.*  
*Sext. Rufus.*  
*God ad cod.*  
*Theod. 1. 2,*  
*p. 285.*  
*Mem. acad.*  
*t. 8, p. 405.*

juridiction, y avoit établi douze départemens. Jovien en fit quatorze; il détacha de la Viennoise les maritimes, et partagea l'Aquitaine en deux. Quelques années après, ce même empereur, ayant son fils, ayant encore démembré quelques-unes de ces provinces, en forma dix-sept dans le diocèse ou vicariat de la Gaule : c'étoient les quatre Lyonnaises, les deux Belghiques, les deux Germanies, la Narbonnoise, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Narbonnoises et les Alpes maritimes. C'est cette division que l'Eglise a suivie pour l'ordinaire dans l'établissement des métropoles. Tel fut le dernier état de l'empire jusqu'au temps où les Francs, les Goths et les Bourguignons envahirent ces belles provinces.

Durant que Valentinien fortifioit ses frontières, Valentinien fut sur le point de se voir arracher le diadème par son frère l'avoit honoré. Je vais raconter sans interruption toute la suite de cet événement, où l'impudence de l'usurpateur et la trahison de ses capitaines rendent Valens beaucoup mieux que son propre cou-

*Amm. l. 26,  
c. 6, 7.  
Zos. l. 4.*

La paix de trente ans conclue par Jovien ne rassura pas l'empire contre les entreprises de Sapor. On craignoit que ce prince guerrier et ambitieux ne fût disposé à tenir sa parole qu'à profiter de l'acquisition de Nisibe, qui lui ouvroit une libre entrée en Mésopotamie. En effet, les Perses faisoient déjà des préparatifs. Pour les observer de plus près, Valens partit de Constantinople et prit le chemin de Syrie. Traversant la Bithynie, il apprit que les Goths, qui depuis le règne de Constantin, et devenus, par faveur d'une longue paix, des ennemis plus redoutés, réunissoient toutes leurs forces à dessein de pénétrer dans la Thrace. Il se contenta de faire marcher à la frontière un nombre suffisant de troupes, et continua sa route. Il étoit à Césarée, en Cappadoce,

où il attendoit la fin des chaleurs pour entrer en campagne, lorsque Sophronius, un de ses secrétaires s'étoit échappé de Constantinople, vint lui annoncer que Procope avoit pris le titre d'Auguste, et qu'il étoit maître de la capitale de l'empire.

*Amm. l. 26, c. 6.*

*Zos. l. 4.*

*Themist. or.*

*7.*

*Philost. l. 9, c. 5.*

Procope, né et élevé en Cilicie, étoit parent de la mère de Julien. Une alliance si illustre lui donna l'éclat sur sa personne dès ses premières années. Son intelligence dans les manéges de cour le fit passer auprès de Constance, à la dignité de secrétaire du prince et de tribun. Il étoit assez bien fait, d'une taille moyenne, mais un peu courbé, toujours les yeux baissés vers la terre. Il n'y avoit point de grade auquel il pût aspirer lorsque Constance mourut. Cet événement loin de renverser sa fortune, éleva encore plus ses espérances. Julien lui donna le titre de comte. La simplicité de ses mœurs le faisoit estimer, mais son caractère sombre et taciturne inspiroit de la défiance. Cependant Julien se sentoit trop de supériorité sur lui pour le craindre : il le laissa en Mésopotamie à la tête d'un corps de troupes considérable. On disoit même, nous l'avons déjà raconté, qu'il lui avoit donné l'ordre de prendre la pourpre, s'il apprenoit que l'empereur fût mort dans la guerre de Perse. En effet, sa conduite à l'égard de Julien, qu'il ne secourut pas, peut faire soupçonner qu'il avoit quelque intérêt à le laisser périr. Mais son dessein est véritable, sa criminelle politique fut trompée. Julien ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que Procope se hâta de se mettre à couvert de ses soupçons. Il répandit un faux bruit que Julien, en mourant, avoit désigné Procope pour son successeur. Il n'en fallut pas tant pour alarmer le nouveau prince, qui venoit de perdre un des plus braves officiers, parce que dans sa vie il avoit eu quelques voix en sa faveur. Procope prit donc occasion des funérailles de Julien, dont il étoit chargé, pour s'éloigner de la cour et se tenir caché.

des temps plus favorables. Il se retira d'abord avec sa femme et ses enfans dans une terre qu'il possédoit à Césarée en Cappadoce. Jovien, à qui sa retraite sembloit plus suspect, en fut bientôt averti ; il envoya des soldats pour le prendre et le ramener. Julien se mit lui-même entre leurs mains ; et, protestant d'être prêt à les suivre, il obtint la permission de se rendre avec ses enfans à sa femme et à ses enfans. Il fit en même temps servir aux soldats un grand repas ; et, profitant de leur ivresse, il gagna le Pont-Euxin avec sa famille, et se réfugia dans la Tauride. Il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avoit affaire à des barbares perfides, qui n'attendoient que de le trahir à la première occasion ; et prit donc le parti de repasser avec les siens dans la Cappadoce. Là, changeant tous les jours de retraite, et se cachant dans les forêts, dans les cavernes, dans les rochers les plus inaccessibles, il vécut quelque temps d'herbes et de fruits sauvages ; mais enfin, pressé de la faim et réduit à la plus misère, il se détermina à se rapprocher de Chalcedoine par des sentiers écartés. Il n'avoit de ressource que dans la fidélité d'un ami qui vivoit à la campagne hors du territoire de cette ville. Cet ami, nommé Straton, étoit un ancien officier du palais, qui s'étoit retiré sous le titre de sénateur. Le malheureux proscrit lui confia sa vie et sa famille. Il se tint aussi quelque temps dans une terre de l'hérétique Eunomius, qui, lors de son absence, prétendit dans la suite n'en avoir eu aucune connoissance. De cette retraite il passoit souvent à Constantinople, où sa maigreur extrême et son extérieur déplorable le déguisoient assez pour empêcher qu'il ne fût reconnu. Il y recueilloit avec une joie secrète les murmures du peuple, qui détestoit le gouverne-

ment se rendoit plus odieux par les vices de Pétrone son père que par les siens propres. De simple

*Amm. ibid.  
Cod. Theod.  
l. 9, tit. 54,  
leg. 2, 8.*

commandant d'une cohorte, Pétrone étoit tout à parvenu au rang de patrice, la première dignité de l'empire après le souverain. C'étoit un homme aussi maître d'esprit que de corps, sans honneur, sans pitié, sans humanité. Le rang que tenoit Albia Dominica sa femme lui persuadoit qu'il étoit au-dessus même de l'empereur dont il traitoit les sujets comme ses esclaves. Pour satisfaire son insatiable avarice, il recherchoit les trésors du fisc depuis le règne d'Aurélien, faisant valoir tous titres surannés et prescrits : également incapable de contester et de rendre des raisons, il inventoit de nouvelles tortures ; il arrachoit aux misérables ce qu'ils ne devoient pas ; il se repaissoit de leurs larmes ; on le vit plusieurs fois pleurer lui-même de dépit parce qu'il étoit forcé de renvoyer quelqu'un absous sans l'avoir dénoncé. On le comparoit aux Séjans, aux Cléopâtres, aux Plautiens, et à tous ces ministres détestés que la postérité compte au nombre des crimes de leurs maîtres. On souffroit de grands maux, on en attendoit encore de plus grands : les nobles étoient ruinés ; les sénateurs et les soldats écrasés ; tous gémissaient de comble et, pénétrés d'une douleur d'autant plus vive qu'elle étoit plus contrainte, tous adressaient en secret des vœux au ciel pour être délivrés par quelque heureuse révolution d'un gouvernement si tyrannique. Les écrits ou bruits que une vengeance impuissante répandoit sous le voile du secret contre l'empereur et son beau-père portèrent alors l'empereur à rendre un édit rigoureux contre les libelles diffamatoires ; il condamnoit à mort non-seulement les auteurs, mais encore ceux qui oseroient publier de pareils écrits, ou même les garder.

*Amm. ibid.*  
*Zos. l. 4.*

La disposition des esprits fit concevoir à Procope un dessein supérieur à son génie encore plus qu'à sa fortune. Il crut que le désespoir général lui rendroit facile d'exécuter ce que le sien lui suggéroit. N'ayant à risquer qu'une vie plus déplorable que la mort, il résolut

u de se rendre maître de l'empire. Il se découvrit à un eunuque de la cour nommé Eugène, depuis peu, et très-capable par son ressentiment ses richesses de le seconder avec zèle et avec Eugène lui promit de sacrifier tout pour une si entreprise. On voyoit alors tous les jours passer Constantinople des troupes qui filoient vers l'Inde de la Thrace pour garnir les bords du Danube. Deux cohortes venoient d'arriver, et devoient rester dans la ville pendant deux jours. Procope, ennoissoit plusieurs de leurs officiers, les gagnant par ses promesses; ils s'obligèrent par serment à le

révolution fut rapide. Dès la nuit suivante ses gens vont saisir les magistrats dans leurs lits; ils mettent les uns dans les prisons; ils font aux autres une descente de leur maison même. Au point du jour, le vingt-neuf de septembre, Procope se rend aux bains d'Apollon, où les deux cohortes étoient logées. C'étoit un édifice qui avoit pris le nom d'une sœur de Constantin. Les conjurés, qui pendant la nuit avoient engagé leur complot leurs camarades et les soldats, leurent avec joie au milieu d'eux, et forment sa garde. Comme on ne trouvoit pas de quoi lui faire les ornements impériaux, on l'habilla de plusieurs pièces qui lui faisoient l'air d'un empereur de théâtre. En cet état il se leva sur un pavois pour le montrer aux troupes. L'empereur Auguste soutint fort mal sa dignité; pâle et tremblant comme un criminel, il remercia avec bassesse les auteurs de son élévation, leur promettant plus de richesses et d'honneurs qu'il n'en auroit pu donner, et se même qu'il fût devenu jamais paisible possesseur de l'empire.

Dans ce ridicule appareil il sortit escorté d'une garde nombreuse. Les soldats sous leurs enseignes marchoient en ordre de bataille; et, pour jeter l'effroi, ils frappaient

*Amm. ibid.  
Themist. or.*

*Zos. l. 4.  
Hier. chron.  
Idace.*

*Soc. l. 4, c.  
Till. Valens,  
note 1.*

*Amm. ibid.  
Themist. or.*

*Zos. l. 4.*

à grands coups de javelots leurs boucliers, qu'ils tenoient élevés sur leurs têtes, afin de se mettre à couvert des pierres et des tuiles dont on auroit pu les accabler du haut des toits. Entre les premiers de la ville, les uns étoient déjà arrêtés; les autres, surpris de cet événement imprévu, se tenoient renfermés sans savoir quel parti prendre. Le peuple, sortant dans les rues, ne témoignoit d'abord qu'une curiosité froide et indifférente. Cependant la haine universellement répandue contre Pétrone, jointe aux charmes de la nouveauté, rendoit agréable à la plupart cette révolution subite. Les esclaves, la vile populace, les bas-officiers du palais, les vieux soldats qui avoient obtenu leur congé, se joignent de gré aux rebelles, ou sont entraînés par force. Les habitants d'une condition plus honnête et d'un esprit plus sensé s'échappent de la ville, passent le Bosphore, et vont avec empressement se rendre au camp de Valens. Procope à cheval traversoit la foule, affectant un air affable et un sourire populaire à travers lequel on déceloit aisément ses craintes. Etant arrivé près de la salle du sénat, il monta sur le tribunal; et comme l'assemblée nombreuse dont il étoit environné, au lieu des acclamations ordinaires demeuroit dans un morne silence, il se crut au dernier moment de sa vie; un tremblement universel le saisit, et il resta long-temps debout sans pouvoir proférer une parole. Enfin, faisant un effort, il commença d'une voix foible et entrecoupée à parler de son alliance avec la famille des derniers empereurs. Ses partisans le tirèrent d'embarras en l'interrompant par un murmure flatteur, suivi aussitôt des acclamations confuses du peuple, qui le proclama empereur. Plus heureux qu'il n'avoit espéré, il entre dans le sénat, où, n'ayant trouvé aucun sénateur, mais une poignée de gens sans avenir, il va en diligence prendre possession du palais impérial. Il attire le peuple par toutes les amorces que les tyrans ne manquent pas de



présenter d'abord pour gagner les esprits : il promet l'abondantes largesses et la réduction des impôts. Il fait ouvrir le trésor public, les magasins, les arsenaux ; il commence lui-même le pillage, et abandonne le reste à l'avidité du peuple.

A Pour animer la confiance des habitans par une vaine *Amm. l. 2*  
apparence de succès, il faisoit secrètement partir de *C. 7.*  
Constantinople des courriers, qui, rentrant bientôt après *Themist. o*  
couverts de sueur et de poussière, feignoient d'apporter *Zos. l. 4.*  
des nouvelles de l'Orient, de l'Illyrie, de l'Italie, de la  
Gaule. Ils débitaient hardiment que Valentinien étoit  
mort, que tout plioit au nom du nouveau prince ; et,  
peu qu'on auroit peine à croire, si la chose n'étoit attestée  
par un auteur contemporain, Procope se faisoit pré-  
senter publiquement des députés supposés de la Syrie,  
de l'Egypte, de l'Afrique, de l'Espagne, qui venoient  
lui offrir les hommages de ces provinces éloignées,  
comme si par enchantement ils eussent été tout à coup  
transportés des extrémités de l'empire. Il falloit paroître  
dupe d'un artifice si grossier, pour éviter d'être mis  
aux fers et jeté dans les prisons. Tout étoit plein d'émis-  
saires et de délateurs qui observoient l'air du visage, les  
paroles, le silence même.

Il destitua les magistrats établis par l'empereur, et  
mit en leur place ses créatures. Salluste Second avoit  
enfin obtenu la permission de quitter la préfecture du  
prétoire. Nébride qui lui avoit succédé, et Césaire,  
préfet de Constantinople, furent enfermés dans des pri-  
sons séparées, afin qu'ils ne pussent avoir ensemble au-  
cune communication. Le tyran les força d'écrire dans  
les provinces tout ce qu'il voulut. Il conféra la charge  
de préfet de la ville à Phronème, et celle de maître  
des offices à Euphrase, tous deux Gaulois, tous deux  
fort versés dans l'étude des lettres ; mais la faveur du  
tyran fait peu d'honneur à leur probité. Gumoire et  
Agilon furent rappelés au service, qu'ils avoient quitté

et chargés du commandement des troupes. Arane beau-père d'Agilon, obtint par ses basses flatteries et par le crédit de son gendre la dignité de préfet du prétoire. Quantité d'autres achetèrent à prix d'argent les offices du palais et les gouvernemens des provinces ; quelques-uns en furent pourvus malgré eux : c'étoit dans toutes les fortunes un bouleversement général : on voyoit des hommes de néant s'élever de la poussière et des personnes de la plus haute naissance tomber dans les dernières disgrâces. Le comte Jule étoit à la tête des armées de Thrace : Procope n'espéroit pas de gagner un officier si brave et si fidèle ; il craignoit bien plutôt qu'à la première nouvelle du soulèvement il ne vînt rompre ses mesures. L'usurpateur l'ayant attiré à Constantinople par une lettre qu'il contraignit Nébride de lui écrire comme de la part de Valens, s'assura de sa personne. Cette fourberie le rendit sans coup férir maître de toute la Thrace, dont il tira ses principales forces.

Il fit répandre de grandes sommes d'argent parmi les troupes, qui se rendoient de toutes parts dans cette province pour gagner les bords du Danube : et les ayant réunies en un corps et enivrées de magnifiques promesses, il leur fit prêter serment en son nom avec d'horribles imprécations. Afin de les attacher davantage à sa personne, il avoit pris le nom de *Constantin* ; et portant entre ses bras la fille de Constance, âgée de trois ans, il leur présentoit les larmes aux yeux ce dernier rejeton d'une famille qu'ils avoient respectée : il leur répétoit sans cesse qu'il étoit parent et héritier de Julien : il leur montrait une partie des ornemens de la dignité impériale, que Faustine, veuve de Constance, lui avoit remise. Comme il étoit important pour lui de s'emparer de l'Illyrie, parce qu'il interrompoit par ce moyen la communication entre les deux empires, et qu'il mettoit une barrière entre lui et Valentinien, il envoya à cet

plus affectionnés de ses partisans , chargés de , et surtout de pièces d'or frappées au coin du empereur : mais ces émissaires ne purent échapper recherches d'Equitius qui commandoit les troubles lyrie. Celui-ci les fit arrêter et mettre à mort ; et , prévenir les entreprises que le rebelle pourroit former sa province , il ferma trois passages qui y donnaient entrée ; l'un par la Dace voisine du Danube , par le pas de Sucques , le troisième par un défilé *Acontisma* , sur la frontière de la Thrace et de l'Édoine , vis-à-vis de l'île de Thase.

Equitius , qui n'avoit encore que la qualité de comte , n'eut bientôt après celle de maître de la milice ,

l'Illyrie par des rapines et des exactions ; mais il n'avoit ni de vigilance ni d'activité pour la défendre.

Dès le commencement des troubles il en avoit été informé par le tribun Antoine , qui commandoit la Dace ; et , quoique cet avis fût assez vague et sans détail , il avoit cru devoir sur-le-champ le faire passer à l'empereur. Ce prince , ne sachant d'abord si son avis étoit encore , ou si Procope lui avoit fait ôter la couronne , étoit fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. Son premier dessein fut de retourner en Illyrie. L'exemple récent de Julien lui faisoit craindre que la rébellion ne se communiquât bientôt à toute l'étendue de l'empire ; mais , comme il recevoit en même temps la nouvelle d'une incursion des Perses , ses premiers officiers retenoient son ardeur ; ils le conseilloyent de ne pas laisser la Gaule exposée à de funestes ravages. Les députés des principales villes de cette importante province appuyoient ces conseils avec les plus vives instances ; ils lui représentoient leurs misères , leur foiblesse ; que son nom seul serviroit de remède à leur patrie , et jetteroit la terreur parmi les barbares. Instruit de l'état de son frère par des avis postérieurs , il se rendit enfin , et continua sa route vers Paris ,

*Amm. l. 26, c. 5.*  
*Zos. l. 4.*  
*Hier. chron. in an. 375.*

en disant que Procope n'étoit que son ennemi et c Valens, mais que les Allemands étoient les ennemis de l'empire. Il s'en tint à cette idée ; et lorsque dans son frère l'eut averti des progrès de Procope, il lui donna le soin de se défendre. Il se contenta de prendre des précautions pour mettre à couvert l'empire d'Occident craignant que Procope ne formât quelque projet sur l'Orient, il y envoya Néothérius, un de ses secrétaires d'Etat, officier de ses gardes, instruit de l'état du pays où il avoit été élevé par le comte Crétion son père, et un de ses écuyers nommé Gaudence, dont il connoissoit depuis long-temps la fidélité.

*Amm. l. 26,* Valens étoit sur le point de sortir de Césarée  
*c. 7.*  
*Sueton. in* entrer en Cilicie lorsqu'il apprit la révolte de Procope.  
*Claud. c. 55.* Il retourna aussitôt en Galatie. A mesure qu'il avoit vu les progrès du tyran faisoient croître ses alarmes. La nouvelle de ce qui s'étoit passé à Constantinople, le prit timide tomba dans le même abattement où le révolte de Scribonien avoit autrefois plongé l'empereur Claude : il ne songeoit plus qu'à déposer le tyran et il eut besoin de toute la fermeté de ses officiers pour soutenir sa foiblesse. Enfin, sur leurs remontrances, se détermina à défendre sa couronne, et fit partir devant lui deux légions renommées, avec ordre d'attaquer l'ennemi partout où elles le rencontreroient. A le même proche, Procope, arrivé depuis peu près de Nicée, vint à vança en Phrygie jusque sur le bord du fleuve Lycus. Déjà les deux corps étoient en présence, et les combats commençoient à voler de part et d'autre, lorsque Procope poussant son cheval entre les deux troupes, fixa ses regards sur un officier ennemi nommé Vitalien ; et, comme s'il l'eût connu, il l'invita en langue latine à s'approcher. L'étonnement que causoit cette démarche interrompit le combat. Procope, ayant abordé Vitalien avec politesse : « Voilà donc (lui dit-il) à quoi se te tiens-tu ? » cette antique fidélité des armées romaines ! voilà

urs sermens religieux ! C'est donc pour des in-  
us, c'est pour le service d'un vil Pannonien, le  
ucteur et le fléau de l'empire, que vous tirez vos  
s ! Vous voulez, braves soldats, au prix de votre  
et de celui de vos frères, lui assurer la puissance  
eraine, à laquelle, jusqu'au moment de son in-  
e élection, il n'osa jamais aspirer ! Déclarez-vous  
ôt pour l'héritier de vos anciens maîtres, à qui la  
ice met les armes à la main, non pas pour piller  
provinces, mais pour rentrer dans les droits de sa  
ille. » Ces paroles, prononcées d'un ton pathé-  
éteignirent toute l'ardeur de la troupe ennemie ;  
ssent leurs aigles et leurs enseignes, et se joignent  
ldats de Procope. Au cri de bataille succèdent des  
ations de joie ; tous proclament Procope empe-  
et les deux corps réunis le reconduisent au camp,  
ant au nom des dieux que Procope sera in-  
le.

remier succès fut suivi de plusieurs autres. Pen-  
ue Procope agissoit en Asie, le tribun Rumitalque  
oit à Constantinople une entreprise hardie. C'étoit  
race plein de valeur, qui s'étoit donné au tyran,  
en avoit reçu pour récompense la charge de maître  
ais. Ne pouvant rester oisif, il communiqua son  
à quelques-uns des soldats qu'on avoit laissés à  
ntinople, et les ayant fait passer par mer à Dré-  
nommée alors Héliénople, il courut à Nicée, et  
mpara. Pour recouvrer cette place importante,  
s détacha Vadomaire avec un corps de troupes, et  
rgea du soin de ce siège. Vadomaire étoit ce roi  
lemands que Julien avoit fait enlever et conduire  
pagne. Les nouveaux empereurs l'avoient rappelé  
exil ; il s'étoit attaché à Valens, qu'il servit tou-  
avec courage et fidélité. Valens, de son côté, ayant  
par Nicomédie, vint attaquer Chalcédoine, dont  
ope étoit maître. Il y trouva une vive résistance.

*Amm. l. 26,  
c. 8, et ibi  
Vales.  
Soc. l. 4, c.  
8.*

Les habitans l'insultèrent du haut des murs, en l'appelant *bucur de bière* ; c'étoit la boisson du petit peuple en Illyrie et en Pannonie. L'empereur jura qu'il vengeroit, et qu'il raseroit les murs de la ville. Cependant, rebuté par le défaut de subsistance et par l'extrême nécessité des assiégés, il se disposoit à la retraite, que les troupes enfermées dans Nicée, sortant tout à coup de Rumitalque, taillent en pièces le détachement de Vadomaire, et vont, sans perdre de temps, tomber à l'improviste sur Valens, qui étoit encore devant la ville. Il étoit perdu sans ressource, s'il n'eût pu être averti à propos. L'ennemi le suivit de près, et il échappa qu'avec peine, à la faveur du lac de Sinoe, par les détours du fleuve Gallus : par cette fuite précipitée toute la Bithynie resta au pouvoir de Procope.

*Amm. ibid.*  
*Basil. epit.*  
269.

L'empereur regagna promptement Ancyre. Apprenant que Lupicin lui amenoit d'Orient un renfort considérable de troupes, il reprit courage, et envoya Arinthe, l'un de ses plus habiles généraux, pour chercher l'ennemi. Celui-ci, arrivant à Dadastane, bourgade devenue depuis peu célèbre par la mort de Jovien, se trouva vis-à-vis d'Hypéréchius, jusqu'alors officier d'élite ; mais Procope, qui faisoit des généraux comme il étoit fait empereur, l'avoit mis à la tête d'un détachement. Arinthe le méprisoit trop pour daigner le combattre. Il fit alors une action dont on ne voit point d'autre exemple, et qui fut couronnée du succès. C'étoit l'homme de la plus haute taille et le mieux fait de son siècle ; son extérieur vraiment héroïque lui donnoit un air d'enfant. Profitant de cet avantage, il ordonna aux soldats d'Hypéréchius de saisir eux-mêmes leur chef, et de l'amener enchaîné. Ces paroles eurent l'effet d'un miracle ; ils obéirent, et, traînant avec eux leur général devenu leur prisonnier, ils se rangèrent sous les ordres d'Arinthe.

*Amm. ibid.* Procope fut bientôt avantageusement dédommé.

orte. Cyzique, capitale de l'Hellespont, étoit alors *Zos. l. 4.*  
de richesses. Vénustus, chargé du paiement de *Soz. l. 5, c.*  
les troupes de l'Orient, y avoit dès le commen- *14.*  
des troubles transporté la caisse militaire, comme *Philost. l. 9,*  
place la plus sûre; c'étoit d'ailleurs un des plus *c. 6.*  
dépôts des trésors de l'empire. Deux classes nom-  
d'habitans étoient sans cesse occupées, l'une à  
ique de la monnoie, l'autre aux ouvrages d'une  
manufacture pour l'habillement des soldats. La  
toit renommée dès le temps des guerres de Mi-  
e, tant par l'avantage de sa situation que par la  
e ses murailles. Mais ce qui faisoit alors sa foi-  
c'est qu'elle étoit défendue par Sérénien, chef  
garnison aussi foible que son commandant. Pro-  
fit assiéger par terre et par mer sous la conduite  
général Marcel, son parent. Les attaques n'eurent  
d'aucun succès. Les assiégeans étoient accablés  
grêle continuelle de traits, de pierres, de javelots,  
doient les approches très-meurtrières. L'unique  
de prendre la ville étoit de forcer l'entrée du port;  
lle étoit fermée d'une grosse chaîne de fer, que  
sseaux, malgré les plus violens efforts, ne purent  
rompre. On essaya en vain de la couper à grands  
de hache. Les soldats, les officiers, épuisés de fa-  
ne demandoient qu'à lever le siège, lorsqu'un  
, nommé Alison, obtint qu'on lui permît de faire  
rnière tentative. Pour entrer dans le port il falloit  
r le dos aux murs de la ville: le tribun, ayant joint  
ble trois navires, s'en servit comme d'une plate-  
pour y établir quatre rangs de soldats les uns der-  
es autres: le premier rang restoit debout, et les  
utres s'inclinoient de plus en plus, en sorte que le  
ième se tenoit sur les genoux. Leurs boucliers, qu'ils  
ient en arrière, étant carrés et exactement rap-  
és par les bords, formoient un talus, sur lequel  
ches et les pierres lancées du haut des murs cou-

loient comme l'eau sur la pente d'un toit. Cette machine se nommoit *tortue*. Elle étoit en usage dans les places. Le tribun, couvert de cette sorte de défilé, s'approcha de l'entrée du port ; et ayant soulevé la machine et placé un des anneaux sur une enclume, il vint de le rompre à coups de marteaux et de haches, et ouvrir le port à la flotte. La ville se rendit aussitôt. Cette action mémorable sauva la vie à ce tribun, lorsque la suite on fit mourir les partisans de Procope. Lui conserva même son rang dans le service : il périt la suite en Isaurie, où il fut tué par une troupe de brigands. Procope, s'étant en diligence transporté à Constantinople, fit grâce à tous les assiégés. Ce fut, selon Eusebe, à la prière d'Eunomius, que les ariens avaient nommé évêque de cette ville, et qu'ils avaient eux-mêmes déposé. Sérénien fut excepté de l'amnistie générale ; il fut chargé de fers, et conduit dans les prisons de Nicée.

*Amm. ibid.* Hormisdas, fils de ce prince perse, qui, s'étant réfugié à la cour de Constantin, avait servi avec Constance et Julien, s'étoit jeté dans le parti de Procope. Procope lui donna le gouvernement de l'Hellespont, le titre de proconsul, avec pouvoir de commander les armées et de régler les affaires civiles, rendant au proconsulat toute l'autorité qui avait été attachée à cette charge au temps de la république. Hormisdas épousa une femme riche, d'illustre naissance, et recommandable par sa vertu. Quelques jours après la prise de Cyzique, comme il se promenoit seul avec elle sur le rivage, assez loin du vaisseau qui les y avait conduits, ils furent surpris et sur le point d'être enlevés par un parti ennemi. Mais ce jeune guerrier, malgré les coups qu'on lançoit sur eux, défendit sa femme et sa vie avec tant de courage et de bonheur, qu'ils eurent le temps de regagner leur vaisseau et de s'échapper ensemble.



acquisition d'une ville si importante enfla le cœur de Procope. Il regarda ce succès comme le gage d'un triomphe inaltérable, et ne se crut plus obligé de garder mesure. Cette âme foible n'avoit point compris celui de la prospérité; il devint superbe, cruel, inhumain, aussi injuste que Pétroline. Il oublioit les excès de ce ministre qui lui avoient à peine tenu lieu de mérite. Arbétion, ce politique adroit dont nous avons parlé tant de fois, ne s'étoit encore ouvertement déclaré : aux fréquentes invectives du tyran il répondoit en s'excusant sur ses malades sur les infirmités de sa vieillesse. Procope fit enlever les meubles de la maison qu'Arbétion possédoit à Constantinople : elle étoit remplie de trésors, fruits de sa longue vie. Par cette violence il souleva contre lui un homme qui n'avoit jamais été un ami, mais qui fut toujours un ennemi dangereux. Peut-être auroit-on pardonné cette injustice exercée aux dépens d'un injuste ravisseur; mais il ne ménagea personne. Sans aucun égard pour les privilèges des sénateurs, il imposa sur tous les sujets des contributions exorbitantes; il exigea dans l'espace d'un mois le tribut de cent années; et les habitans de Constantinople, qu'il avoit réduits par tant de magnifiques promesses, se virent en peu de temps réduits à une extrême misère. Il rechercha ceux qu'on soupçonnoit d'être attachés à l'empereur. L'impie Aëtius, qui vivoit à Lesbos, fut à cette occasion en danger de perdre la vie. Il se rendit à Constantinople, où peu après il mourut de maladie. Les philosophes n'avoient pas sujet de se louer de Valens : tant Procope les accusa d'intelligence avec ce tyran; et quoiqu'il prétendît lui-même aux honneurs de la philosophie, et qu'il se fût décoré d'une longue robe, il les força par ses mauvais traitemens à détester son usurpation.

*Amm. ibid. 1.  
Them. or. 1.  
Philost. l. 9, c. 6.*

La rigueur de l'hiver suspendit pour quelque temps *Amm. ibid.*

*Zos. l. 4.  
Eunap. in  
Max.*

les opérations de la guerre. Le tyran, qui prévoyoit que la campagne prochaine seroit sanglante et décisive, employa cet intervalle à ramasser des troupes et de l'argent. Il encourageoit par des bienfaits ces artisans de misère publique qui savent réduire en système l'art de dépouiller les peuples, et qui, pour s'enrichir eux-mêmes sous prétexte d'enrichir le prince, lui procurent par de pernicioeux projets une opulence passagère et une longue disette. Il députa un de ses courtisans à la nation des Goths pour leur demander des troupes auxiliaires. Une multitude de déserteurs, d'aventuriers, de barbares, vinrent grossir son armée. Il auroit pu porter ses vues jusque sur les provinces les plus orientales de l'empire; il y auroit trouvé les esprits rebutés du gouvernement de Valens, et disposés à se prêter à la révolution. Mais il se borna mal à propos à s'assurer des villes voisines. Il y rencontra beaucoup d'opposition de la part du vicaire d'Asie, nommé Cléarque. Celui-ci étoit riche, d'une famille illustre, né dans la Thesprotie, l'Epire, païen fanatique, entêté de magie, et adorateur de ces philosophes insensés qui avoient séduit Julien; aussi étoit-il ennemi de Salluste, qu'il traitoit de vieillard imbécille, parce que Salluste, idolâtre comme lui, étoit plus sage et plus modéré. Cependant Cléarque servoit utilement Valens en traversant par toutes sortes de moyens les desseins de Procope.

*AN. 366.*

Pendant que Valens, retiré dans la ville d'Ancyre, se préparoit à terminer la guerre, il lui naquit, le 28 janvier, un fils, qu'il nomma Valentinien Galatien, parce qu'il étoit né en Galatie. C'est mal à propos que quelques auteurs le font naître de Valentinien. Ce prince n'eut, jusqu'en 371, aucun autre fils que Gratien, né le 18 d'avril en 359. Gratien, âgé de près de sept ans, fut consul cette année avec Dagalaïphe.

*Idace.  
L'arab. Alex.  
Themist. or.*

Dès que la saison permit de tenir la campagne, Valens, ayant reçu les nouvelles troupes que lui amenèrent

in, partit d'Ancyre, et mit garnison dans Pessi-<sup>9. et Hard. in</sup>  
pour conserver ce pays dans l'obéissance. Le<sup>notis.</sup>  
e mettoit l'artifice en usage autant que la force des<sup>9. Soc. l. 4, c.</sup>  
s. Conduisant avec lui dans sa litière la fille de<sup>9. Soc. l. 6, c.</sup>  
ance et sa mère Faustine, il animoit les soldats à la<sup>10. Till Valens, not. 5.</sup>  
se d'une veuve et d'une orpheline dont il se disoit le<sup>Ann. l. 26,</sup>  
et le protecteur. Valens, à dessein de surprendre<sup>c. 9. Zos. l. 4.</sup>  
oaire, cantonné dans la Lydie, prit sa route par  
hemins rudes et difficiles au pied du mont Olympe.  
opposer à Procope un général rusé et artificieux, il  
à son service Arbétion, irrité du pillage de ses  
, et le mit à la tête de ses troupes. Il ne fut pas  
temps sans avoir sujet de s'en applaudir. Les deux  
es se rencontrèrent près de Thyatire en Lydie.  
tion, par de sourdes pratiques, débaucha un grand  
re de soldats, qui se rendirent à son camp et l'in-  
èrent de l'état des ennemis. Il corrompit Gumoaire  
même, qui auroit pu éviter une action et se retirer  
aucun risque. Le combat s'étant engagé, le jeune  
nisdas, fidèle au parti qu'il avoit embrassé, fit des  
ges de valeur, et, malgré la trahison du général, il  
eût la victoire. Alors Arbétion quittant son cas-  
et montrant ses cheveux blancs : *Enfans*, cria-t-il  
soldats ennemis, *reconnoissez votre père : vous avez*  
*lupart servi sous mes ordres ; joignez-vous à un*  
*al de qui vous avez appris à vaincre plutôt que de*  
*perdre avec un brigand dont la ruine est assurée.*  
*n'avez point d'autre empereur que Valens.* A ces  
les on entend de toutes parts répéter dans l'armée  
mie : *Valens empereur !* Presque tous les soldats se  
ent du côté d'Arbétion, et Gumoaire se fit prendre  
même et conduire au camp de Valens.

la nouvelle de ce succès inespéré, l'empereur partit  
ardies pour marcher au-devant de Procope en Phry-<sup>Place.</sup>  
. Il se livra le 27 mai, près de Nacolie, une seconde<sup>Ann. ibid. Zos. l. 4.</sup>  
bataille. C'étoit le sort du rebelle d'être trahi par ses gé-<sup>Thémist. cr.</sup>  
néral. C'étoit le sort du rebelle d'être trahi par ses gé-<sup>Philost. l. 9, c. 7.</sup>

*Greg. Nys.  
contra Ja-  
sum.*

néraux : Agilon , aussi perfide que Gumoaire, voyant le combat engagé, court à toute bride se jeter dans l'armée de Valens. Son exemple entraîna des bataillons entiers qui, baissant leurs enseignes, passent leurs boucliers sur leurs bras, ce qui étoit un signe de désertion, et se rendent à l'empereur. Procope, abandonné, prend la fuite, il gagne les bois et les montagnes voisines, suivi de quelques-uns de ses officiers, Florence et Barchalba, que la nécessité plutôt que l'inclination avoit engagés dans son parti, ils errèrent toute la nuit, toujours dans la crainte d'être poursuivis et reconnus à la clarté de la lune. Enfin Procope, abattu de fatigue et de douleur, descend de cheval et se jette au pied d'un rocher. Là, plongé dans une tristesse mortelle, il déplorait son infortune et la perte de ses officiers, lorsque ses deux compagnons, craignant de partager avec lui ses derniers malheurs, le saisi l'attachent avec les courroies de son cheval, et, au lendemain du jour, l'amènent au camp et le présentent à l'empereur. Ce malheureux, sans proférer une parole ni lever les yeux, attendit le coup mortel qui lui trancha la tête et abattit en même temps la rébellion. Valens, dans son premier accès de sa colère, fit massacrer Florence et Barchalba, dont la trahison, quoique odieuse, ne méritait pas la mort, si Procope n'étoit qu'un traître et un rebelle. Ainsi périt Procope, âgé de près de quarante ans. Sur la foi des astrologues, il s'étoit flatté de parvenir au comble de la grandeur : après sa mort, ces imposteurs pour sauver l'honneur de leur science chimérique déclarent qu'ils avoient entendu le comble des malheurs, mais non pas de la fortune.

*Amm. l. 26,  
c. 10.  
Zos. l. 4.*

Marcel, parent de Procope, commandoit la garde de Nicée. Zosime rapporte que le tyran lui avoit offert entre les mains un manteau de pourpre aux mêmes conditions qu'il en avoit lui-même reçu un de Julien. Dès que ce général eut appris la mort de Procope, il tua Sérénien, qu'il tenoit prisonnier. Ce meurtre :

la vie à beaucoup d'innocens, que Valens, par les conseils de ce méchant homme, qu'il écoutoit volontiers, n'aurait pas manqué d'immoler à une aveugle vengeance, près cette exécution, Marcel courut à Chalcédoine, où se fit proclamer empereur par une troupe de désespérés. Il comptoit sur trois mille Goths qui venoient de passer en Asie pour secourir Procope. D'ailleurs il n'appréhendoit rien du côté de l'Illyrie, où la mort du tyran étoit encore ignorée. Mais un pouvoir si foiblement appuyé fut détruit sans peine. Il n'en coûta à Valens que d'envoyer une troupe de soldats braves et hardis, qui enlevèrent Marcel comme un criminel, et le jetèrent dans un cachot. On l'en tira peu de jours après pour lui faire subir de cruels tourmens, et le mettre à mort avec ses complices.

La conduite de Valens à l'égard des partisans de Procope est un problème historique qu'il n'est pas aisé de résoudre. Ammien Marcellin et Zosime font une affreuse peinture des rigueurs qui furent exercées à cette occasion. Selon ces auteurs, non-seulement on fit la recherche de tous ceux qui avoient prêté du secours au rebelle, qui avoient participé à ses conseils, qui avoient eu connoissance du complot sans en donner avis, mais on n'épargna ni leurs parens ni leurs amis, quelque innocens ils fussent. On ne distingua ni l'âge ni la dignité. L'empereur prêtoit l'oreille avec empressement à cette multitude de scélérats, toujours prêts à dénoncer ceux dont on espéroit les dépouilles. On épuisa la cruauté des tribunaux. Ceux que le prince traita avec plus d'indulgence furent proscrits, exilés : on vit des personnes illustres par leur naissance et par leurs emplois passés réduites à vivre d'aumônes. Le sang ne cessa de couler que quand l'empereur et ses courtisans furent rassasiés de confiscations et de carnage ; et la victoire de Valens devint une calamité publique. D'un autre côté, Thémistius, dans un discours qu'il prononça peu de temps après, fait le

*Amm. ibid.  
Zos. l. 4.  
Themist. or.  
7.  
Liban. vit.  
et or. 14, 15.*

plus grand éloge de la clémence de Valens à l'égard des vaincus. Il est vrai qu'un panégyriste ne mérite guère d'en être cru sur sa parole, surtout lorsqu'il parle devant le prince, dont la présence anime la flatterie et déconcerte la vérité : mais avec Thémistius s'accorde Libanius dont l'autorité est ici d'un tout autre poids que dans les louanges qu'il prodigue à Julien. Ce sophiste ne devoit pas aimer Valens, déclaré contre sa cabale, et qu'il accuse même d'avoir cherché l'occasion de le faire périr. Cependant, et dans l'histoire qu'il a laissée de sa propre vie, et dans deux discours composés après la mort de Valens, il lui rend ce témoignage, qu'il épargna les amis du tyran, et qu'il ne marqua aucun ressentiment contre la ville de Constantinople, quoique cette ville, ayant outragé le prince par des écrits et par des décrets injurieux, ne dût s'attendre qu'à des châtimens. Il attribue même la mort de son disciple Andronic à tout autre que l'empereur.

*Liban. vit.  
et or. 28.*

Andronic, gouverneur de Phénicie, s'étoit rendu recommandable par son désintéressement, par sa douceur, par sa justice. Lié d'amitié avec Procope, le tyran l'avoit appelé auprès de lui, et lui avoit confié le gouvernement de la Bithynie, et ensuite de la Thrace. Quoiqu'il ne vît qu'à regret dans un parti dont il prévoyoit la ruine prochaine, il servit fidèlement Procope, et, dans son désastre, il crut indigne de lui de trahir un ami malheureux. Il ne voulut pas même se soustraire par la fuite à la vengeance du vainqueur, qui auroit été, dit Libanius, assez généreux pour lui pardonner, si le courtisan Hiérius, animé contre Andronic par une ancienne inimitié, n'eût sollicité son supplice.

*Amm. l. 26,  
c. 10.*

Ce qui peut encore beaucoup adoucir les couleurs d'Anmien Marcellin s'est étudié à peindre en général les cruautés de Valens, c'est que cet historien, amateur de détails, ne désigne en particulier aucun de ceux qui furent les victimes de cette prétendue inhumanité. Il ne

trois rebelles, qui étoient en effet les plus coupables ; mais ces trois exemples prouvent plutôt la cruauté de Valens. Araxe, préfet du prétoire, grâce de la vie à la prière de son gendre Agilon ; il fut ensuite relégué dans une île, d'où il revint même après. Valens envoya à Valentinien Euphrase, préfet des offices, et Phronème, préfet de Constantinople, pour décider de leur sort. Euphrase obtint le pardon, et Phronème fut exilé dans la Chersonèse ; et la différence de traitement dans deux causes pareilles doit être remarquée, selon Ammien Marcellin, à l'amitié dont Julien honora Phronème. Cet historien, toujours zélé pour la gloire de Julien, dont il avoit fait son héros, et l'ennemi de Valentinien et de Valens, qui le laissèrent à leur arbitrage, suppose que ces deux empereurs haïssoient Julien parce qu'ils ne pouvoient l'égaliser, et qu'ils vivoient sa mémoire dans la personne de ses amis, et qu'ils étoient dans ses établissemens, qu'ils prenoient à tâche d'abolir.

Valens avoit juré qu'il détruiroit les murs de Chalcédoine. Ils étoient de la plus belle structure, bâtis de larges carrées. Il donna ordre de les démolir. Cependant il ne put résister à la prière des députés de Constantinople et de Nicée. Mais, pour ne pas manquer à son serment, il y fit faire plusieurs brèches, et ferma de blocage. Les pierres de ces démolitions, portées à Constantinople, servirent à la construction des murailles de Carose. Valens leur donna ce nom, qui étoit celui d'une de ses filles. Il fit aussi bâtir un aqueduc réunissant plusieurs sources de la Thrace, conduisant à Constantinople une grande quantité d'eau. Le bruit courut, sans doute après la mort de Valens, que sur les pierres tirées des murs de Chalcédoine s'étoit trouvée une inscription qui annonçoit d'avance, en termes clairs, l'invasion des Goths et la fin tragique de l'empire.

*Themist. or.*

*Soc. l. 6, c.*

*Soc. l. 6, c.*

*Zon. t. 2*

*p. 32.*

*Cedren. t. 1.*

*p. 510.*

*Amm. l. 26,* Avant la défaite de Procope, Equitius, voyant  
*C. 10.* tout l'effort de la guerre se portoit du côté de l'Orie  
*Plin. l. 4, c.* entra dans la Thrace par le défilé de Sucques, et  
*18.* *Suid. in* mettre le siège devant Philippopolis. Cette ville, no  
*Δύλων πόλις.* mée d'abord Eumolpiade, réparée ensuite et agrai  
par Philippe, père d'Alexandre, avoit reçu de ce pri  
le nom de *Ponéropolis*, c'est-à-dire *la ville des*  
*chans*, parce qu'il avoit ramassé pour la peupler  
les vagabonds et les scélérats de ses états. Elle qu  
bientôt ce nom peu honorable pour prendre celu  
son restaurateur. On la nommoit aussi *Trimontia*  
à cause des trois montagnes sur lesquelles elle étoit  
tie. Elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de  
*lippopoli*. C'étoit une place importante qui pou  
fermer le passage à Equitius, dont le dessein étoit  
traverser la Thrace pour marcher au secours de Val  
Elle soutint le siège, et ne se rendit qu'à la vue d  
tête de Procope, que Valens envoyoit à son  
dans la Gaule. Equitius, naturellement dur et  
pitoyable, traita les habitans avec beaucoup de  
gueur.

*Amm. l. 27,* Valentinien reçut la tête de Procope lorsqu'il ve  
*C. 1, 2* de remporter, par la valeur de Jovin son gène  
*Zos. l. 4.* trois victoires sur les Allemands. Cette nation  
*Alsac. illust.* Julien avoit tant de fois vaincue, ayant rétabli ses fo  
*p. 415, 416.* pendant une paix de quatre années, envoya dès le  
de janvier plusieurs corps de troupes qui passèrent  
Rhin sur les glaces, et se répandirent dans le pays  
ils firent beaucoup de ravage. Charietton, dont  
avons raconté les aventures, commandoit alors dan  
deux Germanies avec le titre de comte. Il rassembl  
meilleures troupes, et se joignit au comte Sévér  
qui étoit en quartier à Châlons-sur-Marne avec  
cohortes. S'étant réunis, ils marchèrent en dilige  
et, après avoir passé un ruisseau sur un pont, ils ap  
curent l'ennemi qui, sans leur laisser le temps d



en bataille, fondit sur eux avec tant de violence, les Romains, culbutés dans le ruisseau, se débattirent et prirent la fuite. Sévérien, vieillard sans force, battu de cheval, et tué par un cavalier ennemi. Il perdit aussi la vie pendant qu'il s'efforçoit, par ses reproches et par son exemple, d'arrêter d'un côté les fuyards, de l'autre la fougue des vainqueurs. Les Allemands enlevèrent l'enseigne des Bataves, et portèrent dans leur camp, en exprimant leur joie par des danses et des chants de victoires. C'étoit pour eux un glorieux exploit, et dans les batailles suivantes ils regardèrent cette enseigne comme un trophée, jusqu'à ce qu'ils n'eût arrachée de leurs mains.

L'empereur, qui s'étoit avancé jusqu'à Reims, n'eut pas tôt appris cette fâcheuse nouvelle, qu'il se rendit au lieu du combat. Ayant rallié ses soldats dispersés, il ordonna avec soin du détail de l'action. Il reconnut que la cohorte des Bataves avoit été la première à fuir. Il donna aussitôt à toute l'armée de prendre les armes, et, l'ayant assemblée dans une plaine voisine, il leur déchargea sa colère sur les Bataves par des paroles sanglantes, il leur commanda de mettre les armes bas; il les déclara esclaves, et permit à quiconque voudroit de les acheter et de les transporter où il leurroit à propos. Les Bataves, consternés et couverts de sang, restèrent immobiles. Alors toute l'armée se prosterna aux pieds de l'empereur; elle le supplia de ne pas éterniser par cet affront la mémoire de leur honte. Tous les soldats protestent pour eux et pour les autres qu'ils sont prêts à laver leur honte dans le sang des ennemis. Valentinien se laissa fléchir, et, ému de leur parole, il mit à leur tête Jovin, général de la cavalerie, avec ordre d'aller chercher les Bataves, qui s'étoient divisés en trois corps séparés de l'autre.

Valentinien n'avoit pas moins de circonspection et de pru-

dence que de bravoure et d'activité. Marchant en ordre de bataille, toujours attentif à couvrir ses flancs, de la crainte de quelque embuscade, il arriva près de Saponne. Ce n'est maintenant qu'un hameau, nommé Charpeigne, à une lieue au-dessus de Pont-à-Mousson. Il y surprit les ennemis, qui n'eurent pas le temps de mettre en défense, et, par une attaque prompte et vigoureuse, il détruisit entièrement ce corps de troupes. Profitant du premier succès, il s'avança vers un autre corps, qui, après avoir pillé les villages voisins, campoit près de la Moselle. S'en étant approché au travers d'un vallon couvert de bois, il trouva les Allemands dispersés sur les bords du fleuve; les uns se baignoient, les autres peignoient leur longue chevelure, et travailloient à lui donner, selon leur coutume, une couleur rousse et ardente; la plupart s'amusoient à boire ensemble. Il fait à l'instant sonner la charge; et tant que les ennemis, poussant des cris menaçans, courent leurs armes, et s'empressent de former leurs batailles, il fond sur eux et les taille en pièces. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre à la faveur des défilés et des forêts. Ces deux corps étant entièrement défaits, il en resta un troisième beaucoup plus nombreux, qui, ayant pénétré plus avant dans le pays, étoit campé près de Clons-sur-Marne. Jovin, pour achever sa victoire, marche promptement de ce côté-là, et trouve les ennemis bien préparés à le recevoir. S'étant campé avantageusement, il fait reposer ses soldats. Dès que le jour paroît, il range son armée en bataille. Elle étoit inférieure en nombre; mais le général sut, par la disposition de ses troupes, masquer ce désavantage. Au signal donné les deux armées s'ébranlent. Les Allemands furent d'abord effrayés à la vue des enseignes de la nation, qu'ils apercevoient dans l'armée romaine; ils s'arrêtèrent: mais bientôt le désir de vengeance les enflammant d'un nouveau courage, ils en vinrent à

13. On se battit tout le jour. La victoire n'auroit été si long-temps disputée sans la lâcheté du commandant des troupes légères, nommé Balchobaude, et aussi fanfaron hors de l'action que poltron dans l'action même. Dans le fort du combat, il se re-  
tourna avec sa troupe. Un si mauvais exemple pouvoit être funeste à l'empire; mais les autres continuèrent à combattre avec tant de valeur, qu'ils tuèrent aux ennemis six mille hommes, et en firent quatre mille; ils en eurent de leur côté douze de tués et deux cents de blessés.

La nuit fit cesser le carnage. Les vainqueurs ayant eu du repos, Jovin les fit sortir du camp aux premières lueurs du jour. Voyant que les barbares s'étoient retirés à la faveur des ténèbres, il se mit à leur poursuite. Mais, n'ayant pas pris trop d'avance, et quelque diligence fût, il ne put les atteindre. Comme il revenoit à son camp, il apprit qu'une cohorte, qu'il avoit dé-  
voignée pour aller piller le camp des Allemands, y avoit surpris le roi de cette nation peu accompagné, et qu'elle s'en étant saisi, elle l'avoit pendu à un gibet. Indigné contre le tribun, il alloit le condamner à mort, mais les officiers n'eût été disculpé par les soldats mêmes, qui protestèrent que c'étoit sans ordre et par un em-  
portement militaire qu'ils avoient usé de cette vengeance. Jovin, après tant de glorieux succès, revint à son camp, où l'empereur étoit déjà retourné. Valentinien se présenta devant de lui, et le nomma consul pour l'année suivante. Il y eut encore pendant celle-ci, contre les partis d'Allemands, plusieurs actions moins considérables, et que l'histoire n'a jugé dignes d'aucun détail. Cette campagne fit respecter à ces barbares les limites de l'empire, et mit la Gaule à couvert de nouvelles incursions. L'empereur passa l'hiver à Reims, pour être plus à portée de veiller à la sûreté de la fron-

*Amm. l. 27,  
c. 3, 7.*

La conduite des magistrats du premier ordre contribuant beaucoup, soit à la force et à la gloire, soit à la déshonneur et à l'affoiblissement des empereurs et des empires, l'histoire ne doit point oublier ceux qui sont rendus célèbres par leurs vertus ou par leurs vices. Les monumens de ces temps-là nous en font connaître un assez grand nombre, qui méritent de la postérité des éloges ou des censures. Mamertin, qui avoit joué un si grand rôle sous le règne de Julien, se maintint encore dans la préfecture de l'Italie et de l'Illyrie pendant la première année du règne de Valentinien. Mais il fut déposé dès l'année suivante, et peu de temps après accusé de péculat. Ammien Marcellin ne dit pas quel fut le succès de cette accusation, et son silence même forme un fâcheux préjugé contre ce préfet, que l'histoire sans doute a voulu ménager par honneur pour la mémoire de Julien. C'est encore une chose digne de remarque, que cet auteur, nommant tant de fois Mamertin, ne lui donne jamais de louange; ce qui suffit dans les circonstances pour faire soupçonner que ce favori de Julien n'en méritoit aucune. Vulcatius Rufinus, son successeur dans la préfecture d'Italie, s'étoit acquis l'estime publique pendant le cours d'une longue vie; on le regardoit comme un homme parfait. Mais il déshonora sa vieillesse par une extrême avidité, qui le rendoit peu délicat sur les moyens d'acquérir, pourvu qu'il espérait pouvoir cacher ses rapines. Il obtint de Valentinien le rappel d'Orfitus, préfet de Rome. Celui-ci avoit été condamné comme coupable de péculat sur l'accusation de Térentius. Ce Térentius est un exemple des jeux bizarres de la fortune. C'étoit un boulanger de Rome, qui devint gouverneur de la Toscane. On raconte à son sujet un événement plus assorti au caractère et à la condition du personnage qu'à la dignité de l'histoire. Quelque jours avant qu'il arrivât en Toscane, un âne étoit monté en présence de tout le peuple sur le tribunal, dans l

de Pistoie, et s'y étoit mis à braire de toutes ses forces : ce qu'on ne manqua pas de se rappeler comme monce du magistrat futur, lorsqu'on vit Térentius sur le même tribunal. Cet homme hardi et sans peur fut, quelques années après, convaincu d'avoir faussé des actes, et condamné à mort comme faussaire.

Le plus renommé des magistrats de ce temps est L. Aemilius Avianus Symmachus, père de celui dont il reste dix livres de lettres. Il fut vicaire de Rome, et de la même ville, consul subrogé, et revêtu des dernières dignités sacerdotales. Il étoit savant et modeste. Les païens révéroient sa vertu; les chrétiens hono- raient sa probité et ses talents. Le sénat l'avoit plusieurs fois député aux empereurs; et nous avons vu étant allé trouver Constance à Antioche, il s'étoit mérité l'estime de toute la ville. Il étoit toujours le premier consulté dans les délibérations du sénat : son autorité, ses lumières, son éloquence, lui donnoient le premier rang dans cette célèbre compagnie. Ce fut à la tête du sénat que dans la suite Gratien et Valentinien II lui firent élever une statue dorée, dont l'inscription, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, forme un vers complet. Valens lui en fit ériger une semblable à Constantinople. Sa préfecture fut un temps de tranquillité et d'abondance. Il fit construire à Rome un pont magnifique, qui communiquoit de la ville à l'île du Tibre; c'est, selon l'opinion commune, le pont de Saint-Étienne, nommé dans l'ancienne inscription le pont de Gratien, qui fut achevé trois ou quatre ans après la mort de Symmaque. Tant de services furent trop oubliés. Quelques années après, un misérable de la multitude du peuple s'avisa de débiter dans Rome qu'il avoit découvert à Symmaque qu'il aimoit mieux perdre son argent que de le vendre au prix auquel le peuple désiroit que le vin fût vendu cette année. Sur ce rapport, sans aucune preuve, le peuple alla mettre le feu à la maison

*Amm. l. 2, 7, c. 3.*  
*Symm. l. 1, ep. 38, et in Auct. ep. 1, 6.*  
*Grut. inscr. ccclxx, 5.*  
*Till. Valent. art. 11.*

de cet illustre sénateur, située au-delà du Tibel édifice fut réduit en cendres, et Symmaque de s'enfuir. Il revint bientôt après avec un nouvel à la prière du sénat, qui lui avoit fait une déput Il vivoit encore en 381; et il eut un avantage nature a refusé à la plupart des grands hommes, de laisser un fils héritier de ses rares qualités.

*Amm. ibid.* Lampade lui succéda dans la préfecture de C'étoit ce préfet du prétoire déposé sous Constant les fourberies dont il fut convaincu dans l'affai Sylvain. Il avoit gagné les bonnes grâces de Valen par une affectation de sévérité et une apparen vertu. Vain et avide de louanges jusqu'au ridicu cherchoit occasion de rétablir les anciens mon pour y faire graver en son honneur des inscri pompenses, comme s'il en eût été le fondateur. les frontispices, toutes les murailles des édifices p portoient en gros caractère le nom de Lampade plaisanterie de Constantin, qui pour une sembl raison appeloit Trajan l'herbe pariétaire, lui aur beaucoup mieux appliquée. Sa vanité lui fit fai jour une action qui n'avoit besoin que d'un autre pour être digne d'éloge. Etant préteur, il donna magnifique spectacle: après qu'il eût répandu bea de largesses, comme le peuple ne cessoit de dem des libéralités pour les comédiens, pour les c du Cirque, pour les gladiateurs, voulant mont même temps sa générosité et le mépris qu'il fais recommandations populaires, il rassembla tous les dians qui avoient coutume de se tenir aux por l'église de Saint-Pierre au Vatican, et leur dis des sommes considérables. Sa préfecture fut troubl plusieurs séditions: il y en eut une dans laquelle il périr; et il l'auroit bien mérité, s'il étoit jamais à ceux qui doivent obéir de se venger par eux- des injustices de leurs supérieurs. Comme il faiso

réparer quantité d'édifices, au lieu d'y employer des fonds destinés à cet usage, il envoyoit par la ville des officiers qui prenoient chez les marchands les marchandises nécessaires qu'on refusoit ensuite de payer. Le peuple, irrité de ce brigandage, s'étant attroupé autour de la maison, alloit y mettre le feu, s'il n'eût été dispersé à coups de pierres et de tuiles, dont on l'accabloit de haut des toits. Comme il revenoit en plus grand nombre, le préfet prit le parti de s'évader; il demeura quelque temps hors de Rome, jusqu'à ce que la fureur du peuple se fût apaisée.

Un magistrat de ce caractère n'étoit capable que de lever les esprits; aussi ne resta-t-il que sept ou huit jours en charge. Juventius fut mis à sa place vers le commencement de cette année 366. Celui-ci, né à Siscia en Panonie, étoit questeur lorsqu'il fut nommé préfet de Rome. Son intégrité et sa prudence le rendoient propre à établir le calme. Son gouvernement auroit été heureux et paisible, si l'ambition n'eût allumé dans le sénat une querelle sanglante, qui remplit l'Eglise de scandale et la ville de trouble et de tumulte. Le pape Grégoire mourut le 24 de septembre, après avoir tenu le pontificat plus de quatorze ans. Le premier octobre suivant Damase fut canoniquement élu. Quoiqu'il n'y eût encore qu'un demi-siècle que le christianisme jouissoit de la liberté, la prééminence de l'église romaine étoit attachée tant d'honneur à son siège, qu'il étoit dès lors un objet de jalousie pour ces âmes mondaines qui recherchent dans les dignités ecclésiastiques que ce qui est étranger. C'étoit dans ce temps-là que Prétextat, dans le rapport de saint Jérôme, disoit au pape Damase : *Viens-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien.* L'ancien Marcellin, prévenu, ainsi que Prétextat, des idées grossières du paganisme, comptant les abus et les privilèges de l'épiscopat, après avoir parlé des troubles qui survinrent à l'occasion de l'élection de Damase,

*Amm. ibid. et c. 9. Illic. ep. 61, et chron. Soc. l. 4, c. 28. Soz. l. 6, c. 22. Baron. an. 368, 369. Pagi in Baron. Fleury, hist. eccles. l. 16, c. 8, 20, 39, et l. 18, c. 16.*

s'exprime en ces termes : *Quand je considère l'éclat qui environne les dignités de la ville de Rome , je ne trouve pas étrange que les ambitieux fassent les plus grands efforts pour y obtenir le siège épiscopal. Ils voient que la faveur de ces places éminentes ils pourront se procurer des pieuses offrandes des dames, se faire porter dans des chars, paroître superbement vêtus, avoir une table mieux servie que celle des rois. Cependant, ajoutait-il par une réflexion plus sensée, ils entendroient beaucoup mieux leur propre bonheur si, moins occupés de songer à la grandeur de Rome par celle de leur dépendance, ils se rapprochoient davantage de certains évêques des provinces que leur frugalité, leur simplicité, leur modestie rend précieux à la Divinité, et respectables à de vrais adorateurs.* Ce fut sans doute cet éclat extérieur de l'épiscopat qui anima Ursin, diacre de l'église romaine, à disputer cette dignité à Damase. Ayant formé un parti, il se fit ordonner contre toutes les règles. La sédition éclata. Juventius, secondé de Julien préfet des vivres, condamna à l'exil Ursin et ses plus zélés partisans. Le peuple, schismatique, les arracha des mains des officiers, et les conduisit à la basilique Sicinienne, nommée maintenant *Sainte-Marie majeure*. Là, comme dans une citadelle, Ursin soutint un siège contre le parti de Damase. On mit le feu aux portes, on découvrit le toit. Le combat fut sanglant, et cent trente-sept personnes de l'un et de l'autre sexe souillèrent de leur sang la basilique. Juventius ne pouvant calmer ce horrible désordre, et craignant pour sa propre vie, se retira dans une maison de campagne. Dès que l'empereur en fut instruit, il condamna l'anti-pape au bannissement. Mais, lui ayant permis l'année suivante de revenir, il fut obligé deux mois après de le bannir une seconde fois : il l'exila en Gaule. Les schismatiques et son absence soutinrent la révolte; et quoique Prétextat par ordre de Valentinien, les eût chassés à main armée.



seule église qu'ils possédoient dans l'enceinte de la ville, ils continuèrent de s'assembler en particulier hors de la ville. En l'année 371 Valentinien permit à Ursin de sortir de son exil, et de se retirer où il vouloit, pourvu qu'il se tint éloigné de Rome à la distance de cent milles. Cet esprit brouillon profita encore de cette indulgence pour se joindre aux ariens et exciter de nouveaux troubles, qui ne furent tout-à-fait étouffés qu'en l'année 381, après le concile d'Aquilée. Gratien, sur la demande du concile, bannit Ursin à perpétuité. Le pape Damase n'avoit point pris de part aux violences du zèle outré de ses défenseurs leur avoit fait connaître leur erreur. Ce fut un prélat aussi illustre par ses vertus que par sa doctrine ; et sa mémoire est en vénération dans toute l'église, qui l'a mis au nombre des saints.

# LIVRE DIX-SEPTIÈME

VALENTINIEN, VALENS, GRATIEN

AN. 367.

L'ANCIENNE politique romaine, toujours ambigüe, quelquefois injuste, en avoit du moins imposé à l'extérieur par des dehors de probité et de justice. Ici l'histoire va nous montrer des rois assassinés, des peuples sacrés contre la foi des traités, la trahison substituant le courage, la bonne foi sacrifiée à l'intérêt, ce destructeur de lui-même; la réputation, ce puissant sort de la prospérité des états, perdue pour toujours; les Romains avilis par les vices avant que d'être vaincus par les barbares.

*Liban. vit.  
Amm. l. 51,  
c. 5.  
Till. Valens.  
art. 6.*

Jovin, consul en l'année 367, auroit trouvé place avec les grands hommes de l'ancienne république. On le voit dans le même temps que Jovien le dépouilloit de son commandement dans la Gaule, y maintenir généralement l'autorité de l'empereur. On vient de raconter ses exploits guerriers, comparables à ceux de L. Marcius en Étrurie après la mort des deux Scipions. Mais Lupicin, son légat, n'avoit pas l'âme plus élevée que le caractère de son siècle. Ses talens militaires, sa sévérité dans le maintien de la discipline, une connoissance assez étendue de la littérature et de la philosophie, l'avoient fait estimer par Julien, quoiqu'il fût chrétien; mais il étoit avare et injuste. Nous verrons dans les années suivantes les effets de ces vices.

*Amm. l. 27,  
c. 6.  
Zos. l. 4.*

Valentinien fut attaqué à Reims d'une longue maladie, qui le réduisit à l'extrémité. Il se formoit à

des cabales secrètes pour lui donner un successeur. *Symm. l. 3, ep. 1, 6, 7, 11, 13, 15.* ans proposoient Rusticus Julianus, chargé d'expé- *PanciroL in not. imp. or. c. 93.* les brevets, et de dicter les réponses que le prince it aux requêtes. Il étoit éloquent et habile dans les es, mais cruel et sanguinaire. D'autres penchoient Sévère, comte des domestiques, qui méritoit en e manière la préférence sur Rusticus. Personne ne it en faveur de Gratien, qui n'avoit encore que ans.

Le rétablissement de l'empereur fit avorter tous ces ets. Ayant enfin recouvré la santé vers le mois d'août, rendit dans la ville d'Amiens. Le danger qu'il ve- de courir, et les sollicitations de sa belle-mère et de mme le déterminèrent à nommer Auguste son fils ien. Après avoir disposé les esprits à seconder ses ations, il rassembla ses soldats le vingt-quatrième it dans une plaine aux portes de la ville; et, étant té sur un tribunal environné des grands de sa cour, it par la main le jeune prince, et, le présentant aux pes : « C'est vous (dit-il), braves soldats, qui m'a- ez choisi par préférence à tant d'illustres capitaines : us avez droit de prendre part à mes délibérations, la tendresse paternelle attend aujourd'hui vos suf- ges. Le souverain maître des empereurs et des em- res, le protecteur de la puissance romaine, qu'il adra immortelle, m'inspire les plus belles espérances; un projet que je n'ai conçu que pour votre sûreté e peut manquer de vous plaire. C'est sur cette double onfiance que j'ai formé le dessein d'associer mon fils à mpire. Vous le voyez depuis long-temps entre vos ans, et vous l'aimez comme un gage précieux de la aquillité publique; il est temps qu'il en devienne ppui. Il est vrai qu'il n'est pas né comme nous dans s travaux, qu'il n'est pas endurci dans les fatigues de a guerre; son âge ne l'en rend pas encore capable. Mais son heureux naturel ne dément pas la gloire de

*Amm. ibid.*  
*Zos. ibid.*  
*Idace.*  
*Vict. epit.*  
*Soc. l. 4, c. 10.*  
*Hier. chron.*  
*Chron. Alex.*

« son aïeul ; et si je ne suis pas abusé par mon  
« pour lui et par le désir ardent de votre félicité  
« ce que ses inclinations naissantes me promettent  
« la prospérité de l'empire : cultivé par l'étude  
« tres , il saura bientôt peser dans une juste balance  
« bonnes et les mauvaises actions ; il fera sentir  
« vite qu'il en connoît le prix ; il entendra la voix  
« gloire ; il y courra avec ardeur : vos aigles et  
« seignes composeront son cortége ordinaire. Il  
« supporter les incommodités des saisons , la faim  
« soif , les longues veilles ; il combattra , il exposera  
« sa vie pour le salut des siens ; et , rempli des sentiments  
« son père , il chérira l'état comme sa famille. » Les  
des soldats interrompit l'empereur ; chacun se hâta  
partager avec Valentinien la tendresse paternelle. Chacun  
cun vouloit prévenir ses camarades par les témoignages  
de son amour. Ils proclamèrent tout d'une voix ( Auguste.

Alors l'empereur , transporté de joie , embrassa  
drement son fils , après lui avoir posé le diadème sur  
tête , et l'avoir revêtu des autres ornemens impériaux.  
lui adressa ces paroles , que le jeune prince écouta avec  
attention : « Vous voilà , mon fils , élevé à la dignité  
« vraie par la volonté de votre père et par le suffrage  
« de nos guerriers. Vous ne pouviez y monter sans de  
« auspices plus heureux. Collègue de votre oncle et de  
« votre père , préparez-vous à soutenir le poids de l'em-  
« pire , à franchir sans crainte à la vue d'une armée  
« ennemie les glaces du Rhin et du Danube ; à marcher  
« à la tête de vos troupes , à verser votre sang , et à  
« poser votre vie avec prudence pour défendre vos  
« à ressentir tous les biens et tous les maux de l'empire  
« comme vous étant personnels. Je ne vous en dis rien  
« davantage en ce moment : ce qui me reste de vie  
« employé à vous instruire. Pour vous , soldats , dont  
« valeur fait la sûreté de l'empire , conservez , je vous

onjure, une affection constante pour ce jeune prince, que je confie à votre fidélité, et qui va croître à l'ombre de vos lauriers. » Les acclamations se renouvelèrent ; il accabloit de louanges les deux empereurs. Les grâces du jeune prince, la vivacité qui brilloit dans ses yeux, tiroient tous les regards. Il méritoit les éloges que lui avoit donnés son père, et il auroit égalé les empereurs les plus accomplis, s'il eût vécu plus long-temps, et si sa vertu eût pu acquérir assez de maturité et de force pour n'être pas obscurcie par les vices de ses courtisans. Valentinien lui conféra le titre d'Auguste, sans l'avoir dû passer, selon la coutume, par le degré de César. Il n'avoit usé de même à l'égard de son frère Valens. L'Éternel étoit le seul jusqu'alors qui, sans avoir été César, eût été élevé au rang d'Auguste.

Dans cette brillante proclamation, Eupraxé de Césarée en Mauritanie, employé pour lors dans le secrétariat de la cour, eut l'avantage de signaler son zèle. Il fut le premier à s'écrier : *Gratien mérite cet honneur ; il promet de ressembler à son aïeul et à son père.* Ces paroles lui procurèrent la questure, dignité beaucoup plus éminente alors qu'elle n'avoit été du temps de la république, et qui renfermoit une partie des fonctions attribuées parmi nous au chancelier de France. Eupraxé n'étoit cependant rien moins que flatteur. Il laissa au contraire de grands exemples d'une franchise inaltérable. Plein de droiture, attaché inviolablement aux devoirs de sa dignité, il fut aussi incorruptible que les lois, qui parlent toujours le même langage, malgré la diversité des personnes ; et ni l'autorité, ni les menaces d'un prince absolu, et qu'il étoit dangereux d'irriter, ne lui firent jamais trahir les intérêts de la vérité et de la justice.

L'empereur étoit en chemin pour se rendre à Trèves lorsqu'il apprit que les barbares qui habitoient la partie septentrionale de la Grande-Bretagne étoient sortis de leurs limites, qu'ils portoient partout le fer et le feu,

*Amm. l. 27, c. 8, et l. 28, c. 3.*

*l'acat. pag. neg. c. 6.*

*Symm. l. 10, ep. 1.*

*Claud. in  
consulatu  
Honorii.*

qu'ils avoient tué le comte Nectaride, qui commença sur la côte maritime, et surpris dans une embuscade le général Fullofaude. Il fit sur-le-champ partir le comte des domestiques ; mais l'ayant presque appelé, il y envoya Jovin, qui manda à l'empereur que le péril étoit plus grand qu'il ne pensoit, et que la victoire étoit perdue, si l'on n'y faisoit passer au plus tôt une nombreuse armée. Toutes les nouvelles qui venoient de cette île confirmoient ce rapport. Pour remédier à ces désordres, Valentinien jeta les yeux sur un officier déjà connu par ses services. Il s'appeloit Théodose, d'un pagnol de naissance et d'une famille illustre. Sa valeur jointe à une longue expérience, étoit encore relevée par sa bonne mine, par une éloquence vive et militaire, et par une noble modestie. Dès qu'il eut la commande de l'empereur, il se vit à la tête d'une brave jeunesse qui s'empressoit à servir sous ses ordres. L'activité étoit une des qualités de Théodose. Il arrive à Boulogne, passe sans danger à Rutupies, le port le plus profond dans la Grande-Bretagne. Quatre cohortes des plus renommées y abordent à sa suite : c'étoient les Balles, les Hérules, les Joviens, et ceux qu'on appeloit les *lesqueurs*. Il marche aussitôt vers Londres, ville ancienne et dès-lors capitale du pays. Comme il avoit divisé son armée en plusieurs corps séparés, il rencontra en chemin diverses troupes d'ennemis qui ravageoient la campagne et emmenaient avec eux grand nombre d'hommes et de bestiaux. Il tombe sur eux, les met en déroute, enlève leur butin, et le rend aux habitans, qui lui abandonnent volontiers une partie pour récompense de la bravoure de ses soldats. Il entre ensuite comme vainqueur dans Londres. Cette ville, auparavant redoublée d'alarme, et qui ne s'attendoit pas à un secours si prompt et si efficace, reçut avec joie son libérateur. Théodose s'y instruisit de l'état de la province : il apprit que les Pictes, qui se divisoient en deux peuples, l'un

iens et les Vecturions s'étoient joints aux Ecossois, d'Hibernie, et aux Attacottes, autres nations très-veuses; et que tous ces barbares, dispersés par pe- s, embrassoient dans leurs ravages une grande ue de pays. Théodose sentoit tout l'avantage que oupes réglées avoient sur des brigands indiscipli- mais il n'étoit pas question de bataille rangée : venir à bout de joindre et de battre ces ennemis, falloit partager son armée en un grand nombre etits corps qui se répandissent au loin; et il avoit n de beaucoup de troupes. Il fit publier une am- : en faveur des déserteurs qui reviendroient à leur eau, et rappela les vieux soldats qui, ayant eu leur é, s'étoient dispersés dans le pays. En même temps, l'aider dans cette expédition, il demanda à l'em- ar Dulcitius, officier d'une capacité reconnue; et assurer ensuite le repos de la province par un sage ernement, il pria qu'on lui envoyât Civilis en qua- le vicaire des préfets. C'étoit un homme d'un ca- re vif et ardent, mais plein de droiture et de justice. ès avoir pris de prudentes précautions, il partit de dres avec une armée considérablement augmentée, int à bout de délivrer le pays, prévenant partout ennemis, leur dressant des embuscades à tous les ages, les enveloppant, et taillant en pièces leurs partis ns après les autres. Ce qui assuroit le plus ses succès, qu'étant infatigable, il se trouvoit partout, payant même de sa personne, et que dans toutes les opé- ons militaires il ne commandoit rien dont il ne nât l'exemple. Ayant donc rechassé les barbares dans s forêts et leurs montagnes, il rétablit les villes et forteresses; il garnit de troupes les frontières, et dit à ce pays désolé par tant de ravages une tran- llité durable. La Grande-Bretagne étoit divisée en tre provinces : des pays reconquis sur les barbares n forma une cinquième; et pour honorer la famille

de l'empereur, il lui donna le nom de *Valentia*. (l'Ecosse méridionale : elle fut ensuite gouvernée par un consulair.

*Amm. l. 28,*  
*c. 5.*  
*Zos. l. 4,*

Le cours de cette expédition fut traversé par une conspiration qui auroit déconcerté tous les projets du capitaine moins actif et moins prudent. Un Pannonien nommé Valentin, beau-frère de Maximin, que nous verrons bientôt vicaire de Rome et préfet du prétoire, avoit été condamné pour crime et relégué dans la Grande-Bretagne. Cet homme superbe et turbulent résolut de s'emparer de la province et d'y prendre le titre d'empereur. Il étoit surtout animé contre Théodose, qu'il croyoit le seul capable de faire échouer ses pernicieuses desseins. Il avoit déjà gagné les autres exilés, et un grand nombre de soldats, lorsque Théodose en fut avis. Ce général, prompt et intrépide, s'étant aussitôt saisi de Valentin et de ses plus zélés partisans, les livra aux mains de Dulcitius pour les faire mourir. Mais par un trait de prudence il défendit de les appliquer à la question, de crainte de donner l'alarme aux autres conjurés, et de faire éclater le complot, que le supplice des chefs ne manqueroit pas d'étouffer. On avoit été depuis long-temps dans la Grande-Bretagne, ainsi que dans le reste de l'empire, des stationnaires chargés de veiller sur les mouvemens des barbares, et d'en avertir les généraux romains. Ils furent convaincus d'avoir servi une trahison criminelle, servi d'espions aux ennemis qui leur faisoient part de leur butin. Théodose chassa tous ces surveillans perfides, et laissa aux habitans le soin d'informer eux-mêmes les commandans des provinces de leurs alarmes.

*Amm. ibid.*  
*et l. 27, c. 8.*  
*Claud. in iv*  
*consulatu*  
*Honorii. et*  
*ibi Barth.*  
*Parat. pa-*  
*rag. c. 5.*

Après avoir réprimé les incursions des barbares qui ravageoient l'extérieur de la Grande-Bretagne, il voulut en mettre les côtes en sûreté contre les courses des Saxons. Cette nation avoit originairement habité le pays qu'on nomme aujourd'hui la Holsace, et une partie



duché de Sleswic. Chassés par les Chattes et les Ché-  
 riques, ils avoient passé l'Elbe, et s'étoient établis entre  
 les marais alors inaccessibles, dans la contrée occupée  
 par les Francs, qu'ils avoient forcés de reculer jusqu'aux  
 embouchures du Rhin. De là ces deux peuples s'étant  
 joints ensemble dès le temps de Dioclétien, infestoient  
 la Gaule et la Grande-Bretagne. Les Saxons étoient de  
 grande taille, fort dispos, et d'une hardiesse extrême.  
 Une longue chevelure flotloit sur leurs épaules; ils  
 étoient vêtus de courtes casaques et armés de lances, de  
 petits boucliers et de longues épées. Accoutumés dès  
 leur bas âge à braver les périls sur mer ainsi que sur  
 terre, ils montoient de petites barques légères, où, sans  
 aucune distinction de rang, tous ramoient, combattoient,  
 commandoient et obéissoient tour à tour. Après une  
 descente, avant que de se rembarquer, ils décimoient  
 leurs prisonniers, pour offrir à leurs divinités d'horri-  
 bles sacrifices; et, plus cruels qu'ils n'étoient avarés, ils  
 traitoient avec barbarie les malheureux qu'ils avoient  
 transportés dans leur pays, aimant mieux les garder  
 pour leur faire souffrir de longs tourmens que de re-  
 cevoir leur rançon. Ce furent ces incursions fréquentes  
 des Saxons qui firent nommer *rivages saxoniques* les  
 deux côtes opposées de la Gaule et de la Grande-Bre-  
 tagne. Théodose poursuivit ces pirates jusqu'aux îles  
 Orcades, et il en détruisit un grand nombre. Il passa  
 ensuite sur leurs terres et sur celles des Francs, qui ha-  
 bitoient alors vers le bas Rhin et le Vahal. Il y fit le  
 dégât, et retourna à la cour, où l'empereur le combla  
 d'éloges et lui conféra la dignité de général de la cava-  
 lerie. Ces exploits de Théodose, que nous avons racontés  
 de suite, doivent avoir rempli plus de deux années.

Valentinien étoit parti de Trèves pour une expédi-  
 tion dont l'histoire ne nous donne aucune connoissance.  
 Hildon, roi d'un canton d'Allemagne, profita de son  
 loignement pour exécuter un dessein qu'il méditoit

Oros. l. 7.  
 32.  
 Sydon. l. 8.  
 ep. 6.  
 Cluv. Germ.  
 ant. l. 1,  
 18, et l. 3,  
 21.  
 Till. l'alen  
 art. 17, et 21.

Amm. l. 27.  
 c. 10.  
 Alac. illust.  
 p. 416, 417.

depuis long-temps. L'empereur avoit retiré la garnison de Mayence; il l'employoit apparemment dans ses troupes. Un jour de fête auquel les chrétiens, dont la ville étoit peuplée, étoient assemblés dans l'église, le prince allemand, s'étant secrètement approché avec une troupe légère, entra sans obstacle, fit prisonniers les hommes et les femmes, pillâ les maisons, et enleva et les habitants et leurs richesses.

Les Romains s'en vengèrent, mais avec lâcheté et perfidie, sur un autre roi de la même nation. Vithicabe fils de Vadomaire, régnoit dans le pays que nous nommons aujourd'hui le Brisgaw, et dans les contrées voisines. Ce prince étoit foible de corps et sujet à de fréquentes maladies, mais hardi et courageux. Il ne pouvoit pardonner aux Romains l'enlèvement de son père; il pardonnoit encore moins à son père de s'être racheté de l'exil en se mettant au service des Romains; et les dignités dont Vadomaire étoit revêtu à la cour de Valentinien ne paroissent au grand cœur de son fils que les tristes ornemens d'un ignominieux esclavage. C'étoit pour lui autant d'affronts dont il cherchoit à se venger. Les Romains le prévirent; et, après avoir inutilement tenté de le prendre par force ou par ruse, ils eurent recours à un crime odieux, dont leurs ancêtres avoient abhorré et puni la simple proposition dans la personne du médecin de Pyrrhus, le plus redoutable ennemi de Rome. Ils corrompirent un domestique de Vithicabe, et ce scélérat fit périr son maître. Ammien Marcellin n'explique pas si ce fut par le fer ou par le poison; il ajoute seulement que le coupable, craignant la punition qu'il n'avoit que trop méritée, se réfugia aussitôt sur les terres de l'empire. L'historien ne nomme pas Valentinien dans le récit de ce forfait atroce; mais il ne dit pas qu'il ait puni le traître; et ce prince demeurera dans tous les siècles flétri du soupçon d'y avoir consenti, et du crime de n'en avoir pas fait une éclatante justice.

inexorable sur des objets qui méritoient plus d'indul- Amm. l. 27, c. 7, et l. 30, c. 8.  
 ce, il fit brûler vif pour des fautes légères Dioclès, Zos. l. 4. Hieron. ep. 49.  
 ien trésorier général de l'Illyrie. Il condamna au Sulp, Sever. dial. 2, c. 6.  
 me supplice ceux qui, par une lâcheté devenue pour Zon. t. 1, p. 29.  
 assez ordinaire, se coupoient les doigts pour se sous- Cod. Theod. l. 7, tit. 13, leg. 4, 5, l. 9, tit. 40, leg. 10.  
 ire à la milice. Etant en Gaule, il fit défendre l'en- Lib. 13, tit. 10, leg. 5.  
 e de son palais à saint Martin, que le seul motif de  
 irité y conduisoit pour intercéder en faveur des  
 heureux. L'innocence même fut plus d'une fois la  
 time de ses emportemens. Un certain Diodore, qui  
 it été agent du prince, étant en procès avec un  
 nte, le fit assigner à comparoître devant le vicaire  
 talie. Le comte partit pour la cour, et se plaignit au  
 ince de cette audace. Sur cette plainte, l'empereur,  
 is autre examen, condamna à la mort et Diodore et  
 is sergens qui s'étoient chargés de la signification.  
 arrêt fut exécuté à Milan. Les chrétiens honorèrent  
 ar mémoire; et le lieu où ils furent enterrés fut ap-  
 lé *le sépulcre des innocens*. Quelque temps après, un  
 monien nommé Maxence, qui étoit apparemment  
 i faveur auprès du prince, fut condamné dans une  
 aire dans laquelle trois villes étoient intéressées. Le juge  
 largea les décurions de ces villes d'exécuter prompte-  
 ment la sentence. Valentinien, l'ayant appris, entra dans  
 ne violente colère; il ordonna qu'on fît mourir ces  
 écurions; et rien ne les auroit sauvés sans la noble  
 ardiessse du questeur Eupraxé : *Arrêtez, prince, lui*  
*dit-il; écoutez un moment votre bonté naturelle; songez*  
*que les chrétiens honorent en qualité de martyrs ceux*  
*que vous condamnez à la mort comme criminels*. Flo-  
 nce, préfet du prétoire de la Gaule, imita dans une  
 tre rencontre cette généreuse liberté, aussi salutaire  
 à princes qu'à leurs sujets. L'empereur, irrité contre  
 usieurs villes pour une faute digne de pardon, com-  
 anda qu'on fît mourir dans chacune trois décurions.  
*Que fera-t-on*, lui dit Florence, *s'il ne se s'en trouve*

*pas trois dans chacune de ces villes ? Faudra-t-il tendre que ce nombre soit rempli pour les mettre à mort ?* Ces paroles calmèrent la colère du prince. Ce fut Valentinien une faveur du ciel d'avoir sous son règne plusieurs officiers vraiment zélés pour sa gloire, d'un génie tout opposé à celui des courtisans, s'efforçant d'adoucir la dureté de son caractère. Ce Florus fort différent de celui du même nom qui s'étoit rendu si odieux du temps de Constance, ne s'occupoit que du soulagement de sa province. Valentinien exigeoit le paiement des impôts avec une rigueur impitoyable, menaçoit de rien moins que de la mort ceux que son indigence mettoit hors d'état de satisfaire. Florentin tint cependant une loi pour modérer dans la Gaule la dureté des impositions ; elle donnoit à ceux qui se voyoient trop chargés le temps de porter leurs plaintes aux juges des lieux, et de leur demander une taxation conforme à l'état de leur fortune.

Il étoit inutile aux accusés de s'adresser à l'empereur pour obtenir des juges équitables ; malgré les plus motifs de récusation, il ne manquoit pas de les envoyer devant leur juge ordinaire, quoique celui-ci leur ennemi personnel. Jamais il ne sut adoucir les sentences, jamais il n'accorda de grâce à ceux qui étoient condamnés. C'étoit devant lui presque une même chose d'être accusé et d'être coupable. Les tortures qu'il employoit pour avérer les crimes égaloient la rigueur des supplices. Il répétoit sans cesse *que la sévérité est l'âme de la justice, et que la justice doit être l'âme de la sagesse souveraine*. Il ne choisissoit pas de dessein prémédité des hommes cruels et inhumains pour gouverner les provinces ; mais, lorsqu'il avoit mis en place des officiers de ce caractère, loin de les contenir, il les encourageoit par des louanges, il les exhortoit par ses lettres à punir rigoureusement les moindres fautes. Ces fâcheux encouragemens durent coûter la vie à plusieurs i

. Saint Jérôme raconte fort au long l'histoire d'une femme de Verceil, faussement accusée d'adultère, qui, après avoir été condamnée à mort, et frappée plusieurs fois sur la tête par un coup mortel, ne fut sauvée que par un miracle. Il est cependant qu'il eut quelques égards pour les sénateurs de Rome. Ils étoient soumis à la juridiction du préfet de la ville. Valentinien se réserva par une loi la connaissance de leurs causes en matière criminelle.

Cette loi est adressée à Prétextat, préfet de Rome, *Amm. l. 27, c. 9, et ibi Vales.* étoit bien capable de l'avoir inspirée au prince, *Cod. Theod. l. 12, tit 6, l. 13.* qu'elle tendît à la diminution des droits de sénateurs. Ce magistrat, auquel on ne peut reprocher que *Hier. chron. Oros. l. 7, c. 52.* un zèle pour le paganisme, ne donnoit à Valentinien que des conseils de clémence. Il sut lui-même, dans

l'exercice de sa préfecture, trouver ce juste tempérament de douceur et de fermeté qui concilie l'amour et le respect dans le cœur des inférieurs. Son autorité rétablit dans la ville le calme que le schisme d'Ursin avoit troublé. Son attention vigilante pour la sûreté publique se manifesta par plusieurs réglemens utiles. Il fit abattre les balcons en saillie, qui s'étoient multipliés à Rome, au mépris de l'ancienne police. Il ordonna de laisser un espace libre entre les maisons des particuliers et les murs des temples et des églises, pour empêcher la communication des incendies. Suivant une loi ancienne tous les édifices publics devoient être isolés, mais cette loi étoit oubliée. Il fit établir dans tous les quartiers de Rome de nouveaux étalons pour fixer les poids et les mesures, et contenir la mauvaise foi des marchands. Dans les jugemens il ne fit jamais rien en faveur de la plume, et il plut à tous les citoyens. On rapporte que cette année on vit dans l'Artois des flocons de laine tomber avec l'eau de la pluie. Je ne sais quelle foi l'on doit ajouter à ce phénomène.

Tandis que Valentinien défendoit avec succès l'Occident contre les barbares, son frère Valens, devenu, par *Greg. or. 20, 25. Hier. chron.*

*Oros. l. 7, c. 32.* la mort de Procope , paisible possesseur de l'Orient,  
*Soc. l. 4, c. 2, 4, 6, 9, 11.* allumoit deux guerres funestes , l'une contre les Goths,  
*Theod. l. 4, c. 11, 12.* l'autre contre les catholiques. C'étoit le caractère  
*Soc. l. 6, c. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.* l'arianisme , dès son origine, de s'introduire à la cour  
*Zon. t. 2, p. 30.* par la séduction des femmes. Albia Dominica , préoccupée de cette erreur , n'eut pas de peine à la communiquer à son mari : et lorsque , se préparant à marcher contre les Goths, il voulut par une sage précaution recevoir le baptême , elle l'engagea à se faire baptiser par Eudoxe , évêque de Constantinople et chef du parti hérétique. Dans cette sainte cérémonie , ce prélat imposteur abusa de l'autorité du moment pour joindre aux vœux sacrés du christianisme un serment important : il engagea Valens à jurer qu'il demeurerait irrévocablement attaché à la doctrine d'Arius , et qu'il emploierait toute sa puissance contre ceux qui y seraient opposés. Valens ne fut que trop fidèle à ce funeste engagement. L'arianisme étoit alors dans un état de décadence. Les demi-ariens, rebutés de l'insolence des anathématisés qui les persécutoient , avoient fait des démarches étonnantes auprès du pape Libère , lorsqu'il vivoit encore ; ils avoient accédé à la doctrine de Nicée. L'église d'Occident leur avoit ouvert les bras avec joie ; et , en Orient même, dans un concile tenu à Tyane, ils avoient indiqué un second à Tarse, où ils devoient dans deux mois se rendre de toutes parts pour consacrer l'ouvrage de la réunion par un acte authentique. Eudoxe , alarmé de ce dessein , communiqua ses craintes à Valens. L'empereur défendit aux évêques de s'assembler à Tarse. Il confondit d'abord dans une proscription générale les catholiques , les demi-ariens et les novatiens , aussi opposés aux dogmes d'Arius que les catholiques. Mais les novatiens se mirent bientôt à couvert par le crédit d'un de leurs prêtres nommé Marcien , que Valens avoit placé auprès de ses filles Anastasie et Carose , pour leur enseigner les belles-lettres.

l'empereur avoit envoyé dans les provinces des ordres précis de chasser tous les évêques qui, ayant été bannis sous le règne de Constance, étoient rentrés en possession de leurs églises sous celui de Julien. Ces ordres contenoient de terribles menaces contre les officiers, les soldats, les habitans des lieux où ils ne seroient exécutés. Depuis quarante ans qu'Athanase remontoit le siège d'Alexandrie, il avoit eu l'honneur d'être toujours la première victime que les ennemis de l'Eglise sacrifioient à leur fureur; et les coups portés à cet illustre prélat étoient devenus le signal de la persécution générale. Tatien, préfet d'Egypte, entra dans Alexandrie, et y fit publier un édit contre les orthodoxes. Les fidèles, déterminés à tout souffrir eux-mêmes, firent l'alarme pour leur évêque; ils représentèrent qu'Athanase n'étoit pas dans le cas exprimé par les ordres de l'empereur, puisque Julien, loin de le rétablir, l'avoit chassé de nouveau. Tatien, ne se rendant pas à ces raisons, le peuple se disposoit à la défense; on étoit à la veille d'une sanglante sédition. Le préfet suspendit cet orage en demandant le temps d'instruire l'empereur et de recevoir de nouveaux ordres. Les esprits étant un peu apaisés, Athanase, trop éclairé pour se laisser pas pénétrer les intentions du préfet, et ne voulant pas être une occasion de désordre, sortit secrètement de la ville, et se déroba également à ses ennemis et à ses amis. Tatien, qui n'avoit cherché qu'à amuser les Alexandrins, voulut aussi profiter de ce calme pour exécuter sa commission. Il se transporta pendant une nuit avec une nombreuse escorte à la maison de l'évêque; mais il ne l'y trouva plus. Athanase s'étoit renfermé hors de la ville, dans le tombeau de son père, où il se cacha pendant quatre mois. Les tombeaux, surtout en Egypte, étoient alors des bâtimens assez étendus pour y loger. Cette évasion causoit autant d'alarme aux ennemis d'Athanase qu'à son troupeau. Valens

*Soc. l. 4, c.*<sup>12.</sup>*Soz. l. 6, c.*<sup>12.</sup>*Theoph. p.*<sup>49.</sup>*Vita Ath.**apud Phot.**Vita Ath. in**edit. bened.**Pagi apud**Baron. an.**370.*

craignoit que son frère, comme avoit fait aut Constant, ne prît en main la défense de ce prélat pecté de tout l'empire. Eudoxe et sa cabale n'apportoit pas moins qu'un génie si fécond en ressources vint à bout de se ménager à la cour de Valens la faveur qu'il avoit quelquefois trouvée auprès de l'empereur. Cette crainte prévalut sur leur haine ; ils furent les premiers à solliciter son retour. Valens envoya de le rétablir dans son église, où ce généreux athlète, signalé par tant de combats, cinq fois banni et cinq fois rappelé, toujours persécuté avec l'Eglise et triomphant avec elle, demeura paisible pendant les six dernières années de sa vie.

La persécution de Valens déchiroit le sein de l'empire sans mettre l'empire en danger. Mais la guerre commença cette année contre les Goths attira, par un enchaînement de causes dépendantes les unes des autres, la ruine de la puissance romaine en Occident. Les Goths, quelquefois vainqueurs, souvent vaincus, fournissant toujours à de nouvelles guerres par leur nombreuse multitude, avoient pendant six-vingt ans exercé les armes romaines. Dominés depuis trente ans par Constantin, tranquilles sous le règne de son fils, ils entretenoient avec les Romains un libre commerce par le Danube. Plusieurs d'entre eux s'étoient dévoués au service des empereurs, et étoient parvenus aux principales dignités de la cour et de l'armée. C'est ici que commencent les grands événements qui changèrent la face de l'empire, il est à propos de donner une idée plus claire de leur origine et de leurs progrès, autant qu'il est possible de percer les ténèbres dont la première histoire est enveloppée.

*Jornand. de reb. get. Isidor. chron. Goth. Proc. de bell. goth. l. 4, c. 5.* L'origine des Goths se perd, comme celle de les nations célèbres, dans la nuit de l'antiquité. Leurs migrations et leurs conquêtes sont cause que les auteurs les ont confondus avec les Scythes, les Sarr



Grecs et les Daces. Entre les modernes, les plus ha-  
 es critiques se partagent à leur sujet en deux senti-  
 ms. Suivant les uns, ils sont nés dans la Germanie,  
 ce sont ceux que Tacite appelle Gothons, qui habi-  
 ent le territoire de Dantzic, aux embouchures de la  
 stule. Selon une autre opinion, plus généralement  
 gue, et qui me paroît mieux fondée, cet établissement  
 fut que leur seconde habitation. Plus de trois cents  
 ans avant l'ère chrétienne, ils étoient sortis de la Scan-  
 navie, cette grande péninsule qu'on a crue être une île  
 que dans le sixième siècle, et que les anciens ont ap-  
 plée la source et la pépinière des nations. On voit encore  
 trace de leur origine dans la Suède, dont une grande  
 rovince a conservé le nom de *Gothie*. Ils s'emparèrent  
 d'abord de l'île de Rugen, et de la côte méridionale et  
 orientale de la mer Baltique jusque dans l'Estonie. Les  
 Jages, les Vandales, les Lombards, les Hérules n'étoient  
 que diverses peuplades des Goths qui se séparèrent du  
 gros de la nation, et se firent en Germanie des établis-  
 semens particuliers. Ceux qui conservèrent le nom de  
*Goths* quittèrent, au commencement du second siècle,  
 les bords de la Vistule; et, ayant traversé les vastes  
 plaines de la Sarmatie, ils se fixèrent sur les bords des  
 Palus-Méotides. Une partie d'entre eux, refusant de  
 suivre leurs compatriotes, demeurèrent à l'occident de  
 la Vistule: on les nomma *Gépides*, mot qui, dans leur  
 langue, signifioit  *paresseux* . Ces Gépides, quelque temps  
 après, vers le temps de Claude le Gothique, après avoir  
 vaincu les Bourguignons, s'avancèrent sur les bords du  
 Danube, où ils commencèrent à inquiéter les Romains.  
 Des Palus-Méotides les Goths envoyèrent divers es-  
 cadrons dans le pays des anciens Gètes, vers les embou-  
 chures du Danube, et ils anéantirent peu à peu cette  
 nation. Ils remportèrent de grandes victoires sur les  
 Vandales, les Marcomans et les Quades. Ils commencè-  
 rent à se rendre redoutables à l'empire sous le règne de

*Cluv. ant. Germ. l. 3, c. 34, 46. Grot. in proleg. ad hist. goth.*

Caracalla, réduisirent les Romains à leur payer pensions considérables pour acheter la paix avec eux. Ils la rompirent toutes les fois qu'ils crurent tirer plus d'avantage dans la guerre. Souvent on les vit passer le Danube, et mettre à feu et à sang la Moésie et la Thrace. Ils battirent et tuèrent l'empereur Décébale. Galle leur paya tribut. Sous Valérien et sous Aurélien ils portèrent le ravage jusqu'en Asie, où ils entrèrent par le détroit de l'Hellespont, après avoir traversé l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Ils brûlèrent le temple d'Ephèse, ruinèrent Chalcédoine, pénétrèrent jusqu'en Cappadoce; et dans leur retour, cette nation barbare, née pour la destruction des monumens antiques ainsi que des empires, renversa, en passant, Troie et Ilium, qui se relevoient de leurs ruines. Ils furent battus à leur tour par Claude, par Aurélien, par Tacite. Probus les força à la soumission par la terreur de ses armées. Leur puissance étoit déjà rétablie sous Dioclétien; ils servirent fidèlement Galère dans la guerre contre les Perses. Ils étoient devenus comme nécessaires aux armées romaines, et nulle expédition ne se fit alors sans leur secours. Constantin employa leur valeur contre Licinius: ils s'engagèrent avec lui, par un traité, à fournir aux Romains quarante mille hommes toutes les fois qu'ils en seroient requis. Ce traité, souvent interrompu par les guerres qui survinrent entre eux et l'empereur, étoit toujours renouvelé au rétablissement de la paix; il subsista jusque sous Justinien; et ces troupes alliées étoient nommées *les confédérés*, pour faire entendre que ce n'étoit pas à titre de sujets, mais d'égaux et d'amis qu'ils suivoient les armées romaines.

*Proc. de bel. vandal. l. 1, c. 2.*

*Solv. de gubernat. Dei, l. 7.*

*Roderic Toller. l. 1, c. 9.*

Ce peuple, né pour la guerre, n'étoit curieux que de belles armes. Ils se servoient de piques, de javalots, de flèches, d'épées et de massues. Ils combattoient à pied et à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse et de la force.

ns le maniement des armes. Ils étoient hardis et *Grot. in pro-*  
, mais avec prudence ; constans et infatigables *leg. ad hist. goth.*  
rs entreprises ; d'un esprit pénétrant et subtil.  
stérieur n'avoit rien de rude ni de farouche : c'é-  
le grands corps, bien proportionnés, avec une  
re blonde, un teint blanc et une physionomie  
e. Les lois de ces peuples septentrionaux n'étoient  
comme les lois romaines, chargées d'un détail  
eux, sujettes à mille changemens divers, et si  
uses, qu'elles échappent à la mémoire la plus  
. Elles étoient invariables, simples, courtes,  
semblables aux ordres d'un père de famille.  
e code de Théodoric prévalut-il en Gaule sur  
e Théodose ; et Charlemagne transporta dans ses  
aires plusieurs articles des lois des Visigoths. Les  
Goths fondèrent le droit d'Espagne : elles en fu-  
source. Celles des Lombards ont servi de base aux  
utions de Frédéric II pour le royaume de Naples  
icile. La jurisprudence des fiefs en usage parmi  
nations doit son origine aux coutumes des Lom-  
et l'Angleterre se gouverne encore par les lois des  
nds. Tous les habitans des côtes de l'Océan ont  
le droit maritime établi dans l'île de Gotland,  
composé un droit des gens. La forme même de la  
ion chez les Goths communiquoit à leurs lois  
lidité inébranlable. Elles étoient discutées par le  
et par les principaux personnages de tous les or-  
rien n'échappoit à tant de regards pénétrans ; on  
oit avec zèle et avec constance ce que le consen-  
commun avoit établi. Pour les charges publi-  
es peuples ne connoissoient point les titres pure-  
onorifiques et sans fonction : chez eux tout étoit  
on. Dans toutes les villes et jusque dans les bourgs  
des magistrats choisis par le suffrage du peuple,  
ndoient la justice, et faisoient la répartition des  
. Chacun se marioit dans son ordre : un homme

Caracalla, réduisirent les Romains à leur payer pensions considérables pour acheter la paix avec eux. Ils la rompirent toutes les fois qu'ils crurent trop plus d'avantage dans la guerre. Souvent on les vit passer le Danube, et mettre à feu et à sang la Moésie et la Thrace. Ils battirent et tuèrent l'empereur Décébale. Galle leur paya tribut. Sous Valérien et sous Julien ils portèrent le ravage jusqu'en Asie, où ils entrèrent par le détroit de l'Hellespont, après avoir traversé l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Ils brûlèrent le temple d'Ephèse, ruinèrent Chalcédoine, pénétrèrent jusqu'en Cappadoce; et dans leur retour, cette nation barbare, née pour la destruction des monumens antiques ainsi que des empires, renversa, en passant, Troie et Ilium, qui se relevoient de leurs ruines. Ils furent battus à leur tour par Claude, par Aurélien, par Tacite. Plus tard, ils furent forcés à la soumission par la terreur de ses armées. Leur puissance étoit déjà rétablie sous Dioclétien; ils servirent fidèlement Galère dans la guerre contre les Perses. Ils étoient devenus comme nécessaires aux armées romaines, et nulle expédition ne se fit alors sans leur secours. Constantin employa leur valeur contre Licinius: ils s'engagèrent avec lui, par un traité, à fournir aux Romains quarante mille hommes toutes les fois qu'ils en seroient requis. Ce traité, souvent interrompu par les guerres qui survinrent entre eux et l'empire, étoit toujours renouvelé au rétablissement de la paix; il subsista jusque sous Justinien; et ces troupes alliées étoient nommées *les confédérés*, pour faire entendre que ce n'étoit pas à titre de sujets, mais d'égaux et d'amis qu'ils suivoient les armées romaines.

*Proc. de bel. vandal. l. 1, c. 2.* Ce peuple, né pour la guerre, n'étoit curieux que de belles armes. Ils se servoient de piques, de javalots, de flèches, d'épées et de massues. Ils combattoient à pied et à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse et de la force.

*Solv. de gubernat. Dei, l. 7.*  
*Roderic Tolet. l. 1, c. 9.*

dans le maniement des armes. Ils étoient hardis et  
ns, mais avec prudence ; constans et infatigables <sup>Grot. in pro-  
leg. ad hist. |  
goth.</sup> leurs entreprises ; d'un esprit pénétrant et subtil.

extérieur n'avoit rien de rude ni de farouche : c'é-  
t de grands corps, bien proportionnés, avec une  
chevelure blonde, un teint blanc et une physionomie  
agréable. Les lois de ces peuples septentrionaux n'étoient  
pas, comme les lois romaines, chargées d'un détail  
superflue, sujettes à mille changemens divers, et si  
instables, qu'elles échappent à la mémoire la plus  
vigilante. Elles étoient invariables, simples, courtes,  
claires, semblables aux ordres d'un père de famille.  
Quand le code de Théodoric prévalut-il en Gaule sur  
celui de Théodose ; et Charlemagne transporta dans ses  
lois plusieurs articles des lois des Visigoths. Les  
lois des Goths fondèrent le droit d'Espagne : elles en fu-  
rent la source. Celles des Lombards ont servi de base aux  
lois de Frédéric II pour le royaume de Naples  
et de Sicile. La jurisprudence des fiefs en usage parmi  
les seigneurs de nations doit son origine aux coutumes des Lom-  
bards ; et l'Angleterre se gouverne encore par les lois des  
Normands. Tous les habitans des côtes de l'Océan ont  
adopté le droit maritime établi dans l'île de Gotland,  
qui ont composé un droit des gens. La forme même de la  
constitution chez les Goths communiquoit à leurs lois  
une solidité inébranlable. Elles étoient discutées par le  
peuple et par les principaux personnages de tous les or-  
dres ; rien n'échappoit à tant de regards pénétrans ; on  
suivoit avec zèle et avec constance ce que le consen-  
tement commun avoit établi. Pour les charges publi-  
ques, ces peuples ne connoissoient point les titres pure-  
ment honorifiques et sans fonction : chez eux tout étoit  
fonction. Dans toutes les villes et jusque dans les bourgs  
il y avoit des magistrats choisis par le suffrage du peuple,  
qui rendoient la justice, et faisoient la répartition des  
impôts. Chacun se marioit dans son ordre : un homme

libre ne pouvoit épouser une femme de condition vile, ni un noble une roturière. Les femmes n'avoient pour dot que la chasteté et la fécondité. La propriété étoit entre les mains des mâles, qui étoient le soutien de la patrie. Il n'étoit pas permis à une femme d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les parens avoient la tutelle des mineurs; mais le premier tuteur étoit le père. Les transports de propriété, les engagements, les jugemens se faisoient en présence des magistrats, devant le peuple : les conventions appuyées de tant de témoins en étoient plus authentiques ; et le public instruit de ce qui appartenoit de droit à chacun restoit plus de lieu aux chicanes, au stellionat, aux attentions frauduleuses. Les affaires s'expédioient sans longueurs et sans frais. Pour arrêter la témérité des plaideurs, on les obligeoit de consigner des gages. Le sang des citoyens étoit précieux ; on ne le répandoit que pour les grands crimes : les autres s'expioient par la mort ou par la perte de la liberté : le criminel étoit jugé sans appel par ses pairs. Mais une coutume très barbare, et qu'ils ont ensuite répandue par toute l'Europe, c'est que certaines causes ambiguës étoient décidées par le duel. L'adultère étoit puni de la peine la plus sévère : la femme coupable étoit livrée à son mari qui devenoit maître de sa vie. Les enfans nés d'un mariage illégitime n'étoient admis ni au service militaire, ni à la fonction de juges, ni reçus en témoignage. Une veuve avoit le tiers des biens-fonds du défunt, si elle ne se remariait pas ; autrement, elle n'emportoit que le tiers des biens meubles. Si elle se déclaroit enceinte, on lui donnoit des gardes ; et l'enfant né dix mois après la mort du mari étoit censé illégitime. Celui qui avoit débauché une fille étoit obligé de l'épouser, si la condition étoit bonne ; sinon il falloit qu'il la dotât ; car une fille déshonorée ne pouvoit se marier sans dot ; s'il ne pouvoit la doter, elle étoit condamnée à mourir. Ils regardoient la pureté des mœurs

comme le privilège de leur nation : ils en étoient si jaloux, que, selon un auteur de ces temps-là, punissant la trahison dans leurs compatriotes, ils la pardonnoient aux Romains, comme à des hommes foibles et incapables d'atteindre au même degré de vertu. Nous aurons occasion de parler ailleurs de leur religion.

Du temps de Valens, leur puissance s'étendoit depuis le Palus-Méotides jusque dans la Dace située au-delà du Danube. Ils s'étoient rendus maîtres de cette vaste province après qu'Aurélien l'eut abandonnée. Les Peucins, les Bastarnes, les Carpes, les Victovales, et les autres barbares de ces cantons, étoient ou exterminés ou incorporés avec eux. Ils étoient divisés en deux peuples, les Ostrogoths, c'est-à-dire les Goths orientaux, nommés aussi Gruthonges, qui habitoient sur le Pont-Euxin et dans les environs des bouches du Danube ; et les Visigoths, ou Goths occidentaux, appelés encore Thervinges, établis le long de ce fleuve. C'est ici que l'histoire commence à distinguer clairement les deux branches de cette nation. Il est cependant parlé des Ostrogoths sous le règne de Claude le Gothique ; et les meilleurs écrivains présument que cette distinction étoit établie dès l'origine : en effet, elle subsiste encore dans la Suède. Ces deux peuples avoient des princes différens, issus de deux races différentes dans leurs annales ; celle des Amales, qui rapportoit sur les Ostrogoths, et celle des Balthes sur les Visigoths. Ils ne donnoient à leurs souverains que le nom de juges, parce que le nom de roi n'étoit, selon eux, qu'un titre de puissance et d'autorité ; au lieu que celui de juge étoit un titre de vertu et de sagesse.

Dès le commencement du règne de Julien, les Goths, voyant méprisés par ce prince, avoient songé aux moyens de relever leur réputation. Depuis sa mort la frontière étoit mal gardée ; les soldats romains, presque sans armes et sans habits, étoient aussi sans force et sans courage. Leurs commandans en avoient congédié la plu-

*Jornand. de reb. get. Grot. in proleg. ad hist. goth. Trebell. Pol. in Claudio, c. 6.*

*Themist. or. 8, 10. Eunap. p. 18. Zos. l. 4.*

part pour profiter de leur solde. Les forteresses to faute de réparations. Cette négligence favorisoit treprises des Goths. N'osant encore faire une guerre, ils envoyoit des partis au-delà du fleuve remportoient toujours un butin considérable. La Scythie étoit la plus exposée à leurs incursions. Cette grande étendue de terrain, qu'on ne pouvoit traverser à pied à cause de la profondeur de la vase, ni dans les bords, parce que les eaux y étoient trop basses. Les Goths se servant de petits bateaux plats, venoient faire des courses dans les îles et sur les bords du fleuve; et ils étoient toujours barqués et hors d'insulte avant qu'on eût pu aller à leur secours. On fut réduit à leur payer des contributions pour racheter la province de ces ravages. Lorsqu'ils suivaient Valens s'éloignoit, et qu'il prenoit le chemin de l'Asie, toute la nation se mit en mouvement; et l'empereur fut obligé de détacher une grande partie de ses troupes pour aller défendre la frontière. Soit que les Goths ne fussent pas encore assez préparés, soit qu'ils voulussent voir les Romains se ruiner eux-mêmes par une guerre, ils se contentèrent alors d'envoyer à Procope un détachement de trois mille hommes. Ceux-ci, ayant appris la mort de Valens et la mort du tyran lorsqu'ils marchaient pour aller à la guerre, reprirent le chemin de leur pays, pillant tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Mais, avant que d'aller regagner les bords du Danube, ils furent envoyés en captivité, forcés, malgré leur fierté, à mettre bas les armes et à être traités comme prisonniers de guerre dans plusieurs provinces de la Thrace.

*Amm.* l. 27,  
c. 5.  
*Zos.* l. 4.  
*Eunap.* p.  
28.

C'étoit des sujets d'Athanasius, prince des Goths, dont Constantin avoit tellement aimé et honoré qu'il lui avoit fait ériger une statue dans Constantinople. Athanasius envoya des grands de sa cour pour se plaindre du traitement fait à ses soldats, et pour les redresser. Valens, de son côté, députa le général Victor pour



conférence avec le prince. Victor demandoit par quelle raison les Goths, alliés de l'empire, s'étoient portés à courir un rebelle contre son souverain. Athanaric monroit des lettres par lesquelles Procope avoit imploré son assistance, comme parent de la famille de Constantin et légitime héritier de la couronne impériale. Il ajoutoit que ce n'étoit pas aux Goths à discuter les prétentions de deux concurrens; que, par le traité, ils s'étoient obligés à secourir l'empire; qu'ils avoient cru satisfaire à cette condition en assistant Procope; que, s'ils s'étoient trompés, c'étoit une erreur excusable. Il insistoit à demander qu'on relâchât ses soldats, qu'il avoit envoyés sur la foi d'un serment. Victor répliqua que le serment d'un rebelle n'étoit pas un engagement pour l'empereur, et que Valens étoit en droit de traiter en ennemis ceux qui étoient venus lui faire la guerre. On se sépara sans rien conclure.

Valens avoit déjà consulté son frère, dont il prenoit tout les avis, excepté lorsqu'il s'agissoit de religion. Au retour de Victor, il assembla son armée. Sa prudence économe dans le règlement de sa maison avoit rempli ses trésors. Pour fournir aux dépenses nécessaires, il supprimoit les superflues; en sorte qu'au lieu d'imposer de nouveaux tributs au commencement de cette guerre, il se vit en état de remettre un quart des impositions précédentes. Cette libéralité lui gagna tous les cœurs; une ardeur nouvelle embrasoit ses soldats; et il en auroit trouvé autant qu'il avoit de sujets. Ses bonnes intentions furent pleinement secondées par Auxone, préfet du prétoire. Ce magistrat ajouta un nouveau prix à la générosité du prince par l'équité du recouvrement, ne permettant de rien exiger au-delà de ce qui étoit dû, et réprimant les vexations des balternes. Cette modération ne l'empêcha pas de remplir tous les engagemens de son ministère. Tant que dura la guerre, l'armée ne manqua ni de vivres,

*Amm. l. 27,*

*c. 4, 5.*

*Themist. or.*

*8.*

*Zos. l. 4.*

ni d'autres provisions. Il les faisoit transporter par le Pont-Euxin dans les places situées sur les bords du Danube, qui servoient de magasins.

*Amm. l. 27, c. 5.* Au milieu du printemps, Valens partit de Constantinople, et alla camper sur le Danube, près du château de Daphné, bâti par Constantin. Il passa le fleuve sans opposition sur un pont de bateaux. *Zos. l. 4, Idace.* *Chron. Hier. Soc. l. 4, c. 10.* *Soz. l. 6, c. 10.* *Chron. Alex.* Goths, épouvantés d'un appareil si formidable, abandonné le plat pays, et s'étoient retirés dans les montagnes de Serres, escarpées et inaccessibles à l'armée. Tout le fruit de cette campagne se borna à de petits pillages. Arinthée, à la tête de divers partis, enleva un grand nombre de familles, qu'il surprit dans les plaines avant qu'elles eussent eu le temps de gagner les montagnes et les défilés; et l'armée romaine, n'ayant fait aucune perte ni aucun exploit mémorable, revint à Marcianople, dans la basse Moésie. Valens passa l'hiver à exercer ses soldats et à faire les préparatifs de la campagne prochaine. Cette année il tomba le 4 de juillet, à Constantinople, une grêle d'une prodigieuse grosseur, qui tua plusieurs habitants.

*AN. 368.* L'année suivante, sous le second consulat de Valentinien et de Valens, le débordement du Danube empêcha l'empereur en Moésie. Etant resté inutilement pendant tout l'été campé sur les bords du fleuve, il retourna vers la fin de l'automne à Marcianople, où il célébra, selon l'usage, la solennité de la cinquième année de son règne. Il y fit venir son fils, qui n'avoit encore deux ans accomplis, et le désigna consul pour l'année 369 avec le général Victor. A l'occasion des quinquennales et de ce nouveau consulat, Théodoret déjà nommé précepteur du jeune prince, prononça deux discours. L'un convenoit à un courtisan; il louoit l'éloge de l'empereur. L'autre est l'ouvrage politique ingénieux. Ce sont des instructions adressées au fils, élève de l'orateur, mais qui pouvoient alors

tiles au père. Elles sont présentées avec tous les agréments d'une éloquence délicate et fleurie. Il est vrai que Valens, pour en profiter, étoit obligé de les faire traduire. Car ce prince, quoique régnant sur des Grecs, n'entendit jamais la langue grecque. Pendant que les rivières du nord sortoient de leur lit ordinaire, un autre fléau, produit peut-être par la même cause, affligoit la Bithynie. Nicée, déjà ébranlée par les tremblemens précédens, fut entièrement renversée le 11 d'octobre, onze ans après la destruction de Nicomédie; et la ville de Germe, dans l'Hellespont, fut presque ruinée.

La guerre que Valentinien porta cette année en Allemagne fut plus sanglante que celle de Valens contre les Goths; mais elle fut aussi plus glorieuse et plus promptement terminée. Résolu de réduire, par un dernier effort, des ennemis opiniâtres, qui, suppliant et menaçant tour à tour, n'avoient tant de fois demandé la paix que pour la rompre, Valentinien fit à loisir des préparatifs extraordinaires. Ses soldats ne témoignent pas moins d'empressement à se délivrer d'une nation qui les fatiguoit sans cesse. Ayant donc mis sur pied une nombreuse armée, et formé ses magasins, il manda le comte Sébastien avec les troupes d'Illyrie et d'Italie. Il voulut être accompagné dans cette expédition par son fils Gratien pour lui faire voir l'ennemi, et l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre. Ce jeune prince n'avoit encore que neuf ans, mais il donnoit déjà les plus heureuses espérances. L'empereur passa le Rhin à la fin de l'été sans éprouver de résistance, et fit marcher ses troupes sur trois colonnes. Il se mit à la tête de celle du centre; Jovin et Sévère commandoient celles de la droite et de la gauche, toujours en garde contre les surprises. L'armée, conduite par de bons guides, précédée de batteurs d'estrade, faisoit sans précipitation de longues marches, et brûloit d'impatience de

*Amm. l. 27.*

*C. 10.*

*Alsac. illustr.*

*p. 417.*

rencontrer l'ennemi. Au bout de quelques jours, comme il ne paroissoit point, on mit le feu aux campagnes en réservant avec soin ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes. On continuoit d'avancer, avec les mêmes précautions, lorsque les coureurs furent avertis qu'ils avoient aperçu les barbares. On fit halte près de Sultz sur le Nèkre.

Les Allemands, contraints d'abandonner le pays et d'en venir à une action, avoient réuni toutes leurs forces; et, pour couper le passage à l'armée romaine, ils s'étoient postés sur une montagne escarpée, qui n'étoit accessible que du côté du septentrion. Les Romains ayant planté en terre leurs enseignes, demandoient le signal de la bataille; ils vouloient, en arrivant, monter aux ennemis; et, malgré la bonne discipline que l'empereur maintenoit dans ses troupes, on eut peine à les contenir. Sébastien fut placé à la descente de la montagne, vers le septentrion, avec ordre de faire main basse sur les Allemands lorsqu'ils prendroient la fuite. Gratien fut laissé sous la garde des joviens, qui formoient la réserve. L'armée étant en ordre de bataille, Valentinien parcourut les rangs. S'étant ensuite séparé de ses officiers, sans leur communiquer ce qu'il alloit faire, il prit avec lui cinq ou six soldats de confiance; et, pour n'être pas reconnu des ennemis, il s'approcha, la tête nue, au pied de la montagne. Son dessein étoit de la reconnoître, et d'en considérer lui-même toutes les approches, persuadé que le chemin découvert par ses coureurs n'étoit pas le seul qui conduisît au sommet. C'étoit le caractère de ce prince de ne s'en rapporter qu'à ses propres yeux, et de se flatter d'être toujours plus clairvoyant que les autres. Comme il traversoit un terrain qu'il ne connoissoit pas, il s'engagea dans un marais, où il alloit être accablé par une troupe qui sortit d'une embuscade, si sa force et celle de son cheval ne l'eût promptement tiré de ce mauvais pas. Il

ma son armée à toute bride ; mais il fut si près de , qu'il y perdit son casque garni d'or et de pierre-  
Son écuyer ; qui le portoit à ses côtés, fut enve-  
et tué par les barbares.

Après avoir donné à ses troupes le temps de se repo-  
t de prendre quelque nourriture, il fit sonner la  
ge. Deux officiers de la garde, Salvius et Lupicin,  
choient à la tête ; et, affrontant le péril avec une  
mance fière et assurée, ils montèrent les premiers.  
intrépidité attira après eux toute l'armée, qui,  
battant à la fois et la résistance des barbares, et la  
ulté du terrain, grimpa à travers les roches, les  
ons, les pertuisanes ennemies ; et, faisant pied à  
reculer les Allemands, gagna enfin le sommet de  
montagne. Ce fut un nouveau champ de bataille où  
oc devint terrible. Les piques dans le ventre, se  
ant les uns les autres de tout le poids de leurs ha-  
ms, renversant et renversés tour à tour, ils abat-  
it, ils tomboient : ce n'étoit que cris, horreur et  
age. D'un côté, la bravoure et la science militaire,  
autre une fureur désespérée : la victoire balança  
temps. Enfin, le nombre des Romains croissant  
urs à mesure qu'ils parvenoient au sommet, les  
ands sont enfoncés, tout se confond ; ils reculent  
sordre, et, toujours pressés, ils tournent le dos ;  
poursuit sans relâche, on les taille en pièces, on  
ousse jusque sur la pente de la montagne. Les uns  
ou mortellement blessés tombent en roulant dans  
écipices ; les autres fuient à perte d'haleine par le  
in dont Sébastien occupoit l'entrée ; ils y trouvent  
emi et la mort. Quelques-uns échappent et se sau-  
dans les forêts d'alentour. Cette victoire coûta  
coup de sang aux Romains. Ils perdirent Valérien,  
remier des domestiques ; et Natuspardon, un des  
iers de la garde, si renommé par sa valeur, que  
siècle le comparoit à tous ces anciens guerriers

qui avoient fait l'honneur des armées romaines qu'elles étoient invincibles.

*Amm. ibid.*  
*et l. 28, c. 2,*  
*l. 50, c. 5.*

*Auson. in*  
*Moscl.*

*Soc. l. 4, c.*  
*30.*

*Jorn. de*  
*regn.*

*Chron. Alex.*  
*Sulp. Sever.*

*dial. 2, c. 6,*  
*Zon. l. 4.*

*Zon. t. 2, p.*  
*30.*

*Cod. Theod.*  
*l. 7, tit. 8,*  
*leg. 2.*

Valentinien mit ses troupes en quartier d'hiver, tourna à Trèves : il avoit choisi cette ville pour son ordinaire dans la Gaule. Il y triompha avec son fils. Ce fut vers ce temps-là qu'il répudia Sévéra sa première femme, et mère de Gratien, pour épouser Justine, veuve de Magnence et fille de Juste, qui, sous le règne de Constance, avoit été gouverneur du Picénum. Comme Sévéra ayant acheté une maison de campagne au-dessous de sa valeur, Valentinien, indigné de sa femme abuser ainsi de l'autorité de son rang, lui fit rendre la maison à l'ancien possesseur, et chassa Sévéra du palais. Quelques historiens ont imaginé à ce sujet une intrigue amoureuse, plus digne d'un roman frivole que de la gravité de l'histoire. Ce second mariage étoit contraire aux lois de l'Eglise, mais non pas aux lois romaines. Justine avoit deux frères, Constantin et Constance, qui furent successivement revêtus de la charge de préfet du prétoire. Tant que Valentinien vécut, elle renferma son cœur l'hérésie d'Arius, dont elle étoit infectée ; elle se contentoit d'éloigner de l'empereur, autant qu'elle le pouvoit, les prélats catholiques. Elle étoit habile, adroite, impériense ; mais elle connoissoit trop la faiblesse de son mari pour entreprendre de le séduire, et elle ne le vaincre. Ce prince, loin de prêter son bras aux sectateurs, ne permettoit de troubler aucune des religions établies dans l'empire ; et, respectant le culte divin même qu'il étoit défiguré par l'illusion et le mensonge, il défendit par une loi de donner des logemens aux Juifs dans les synagogues.

*Cod. Jul. l.*  
*2, tit. 6, leg.*  
*6, 7.*

Le trait de justice auquel on attribue la disgrâce de Sévéra n'est pas constaté par un témoignage authentique : il ne se trouve que dans la Chronique alexandrine. Mais on ne peut refuser à Valentinien le louange d'avoir montré une aversion extrême pour

arence d'injustice et de concussion. Ce caractère d'éclat éclate dans la loi qu'il publia cette année pour régler la conduite des avocats. Après avoir proscrit ces arts outrageans qui transforment un plaidoyer en une diffamatoire, il interdit aux avocats toute connivence avec leurs cliens; il leur défend de rejeter comme méprisant ce qui leur est offert par une libre reconnoissance, ni d'allonger à dessein les procédures. Il permet à des personnes titrées d'exercer cette noble profession, pourvu qu'elles la remplissent avec noblesse, et que, au lieu de songer à un vil intérêt, elles n'en retirent d'autre récompense que l'honneur de défendre l'innocence et la justice. Deux ans après, afin que deux plaideurs n'eussent l'un sur l'autre aucun avantage que par la qualité de leur cause, il ordonna que les juges donneroient aux deux parties des avocats d'une égale capacité; et il défendit à l'avocat nommé pour soutenir le droit d'une des parties de refuser son ministère sans une raison valable, à peine d'interdiction perpétuelle.

Il fit trembler à leur tour ces officiers de province qui abusent de l'autorité que leur donnent leurs fonctions pour se faire craindre des habitans et les assujettir à des exactions onéreuses. Il leur défendit, sur peine de mort ou de confiscation de tous leurs biens, d'imposer aucune contribution aux habitans de la campagne pour leur service particulier, d'en exiger aucuns présens, qui étoient devenus, par abus, des redevances annuelles, d'accepter même ce qui leur seroit volontairement offert; et, par excès de sévérité, il condamna à la même peine l'habitant qui, pour sauver l'officier concussionnaire, prétendrait l'avoir prévenu de son propre mouvement et ne s'être requis. Pour ce qui regardoit les travaux publics, il les épargnoit aux paysans, surtout dans les temps où la terre demande leurs peines et leurs soins. *Il vaut mieux, disoit-il, aller chercher dans les maisons solitaires des villes des bras inutiles pour les occuper à ces*

*Cod. Theod.*  
l. 11, tit. 10,  
leg. 1, et tit.  
11, leg. unica  
et ibi God.

*ouvrages que d'arracher les laboureurs à des travaux qui font subsister les villes mêmes.*

*Cod. Theod.*  
*l. 13, tit. 5,*  
*leg. 8, 9, 10,*

La ville de Rome vit alors naître dans son enceinte un établissement honorable à la religion chrétienne conforme à l'esprit de l'Eglise, qui, animée d'une bonté maternelle pour tous ceux qu'elle renferme dans son sein, embrasse avec prédilection les indigens comme la portion la plus foible de sa famille. Valentinien choisit entre les médecins de Rome des personnes honnêtes qui sussent mettre plus d'honneur à prendre soin des pauvres qu'à rendre aux riches des services intéressés. Il en institua quatorze, un pour chaque quartier. Il leur assigna un entretien honnête sur le trésor public. Il leur permit d'accepter ce que les malades guéris leur rendroient par reconnaissance, mais non pas d'exiger ce qu'ils auroient promis par crainte avant leur guérison. Il donna que les places vacantes seroient données au concours, sans nul égard à la faveur ni aux plus puissantes recommandations. Les médecins déjà en fonction examinoient les récipiendaires, et jugeoient de leur capacité : il falloit au moins sept suffrages pour être choisi. Sur un rescrit du prince qui confirmoit l'élection, le préfet de la ville expédioit les provisions. Quelque temps après, il dispensa les médecins de Rome et les professeurs des lettres et des sciences de fournir des miliciens pour loger des gens de guerre : il les exempta en général et leurs femmes, de toutes charges publiques.

*Amm. l. 27,*  
*c. 11, et ibi*  
*Vales.*

*Grut. insc.*  
*cccc, 2, 3, 4,*  
*15.*

*Reines,*  
*inscr. p. 68.*

*Prud. in*  
*Sym. l. 1, v.*  
*553.*

*Auson. epist.*  
*16.*

*d. de*

Probe étoit alors préfet du prétoire, et Olybre préfet de Rome. Ces deux personnages méritent d'être connus. Sextus Pétronius Probus étoit le sujet de l'empire romain illustre par sa naissance, par ses richesses, par le nombre et la durée de ses magistratures. Il étoit fils de C. Probinus, consul en 341, et petit-fils de Pétronius Probianus, qui avoit été honoré de la même dignité en 322. Sa maison étoit intimement unie et comme entretenue par des alliances à celles des Anices et des Olybriens.



trois familles, les plus nobles de ce temps, avoient les premières à embrasser, sous Constantin, la religion chrétienne. Les richesses de Probe le faisoient connaître de tout l'empire; il n'y avoit guère de provinces où il ne possédât de grands domaines. Son nom étoit connu jusque chez les nations étrangères; et l'on raconte que deux des plus grands seigneurs de la Perse étoient venus à Milan pour entretenir saint Ambroise, ils se rendirent à Rome dans le dessein de s'assurer par leurs propres yeux de ce qu'ils avoient ouï dire de la puissance et de l'opulence de Probe. Il avoit été proconsul d'Afrique en 358. Cette année 368, il succéda à Vulcatius Patavinus, qui mourut préfet d'Italie et d'Illyrie. Il conserva cette dignité pendant huit ans, jusqu'à la mort de Valentinien. Ses inscriptions lui donnent aussi la qualité de préfet du prétoire des Gaules. Il partagea avec Gratien l'honneur du consulat en 371. Sa femme, Faltonia Bettonia, étoit de la famille des Anices, et fut recommandable par sa vertu. De ce mariage sortirent trois fils, héritiers des biens et de la réputation de leur père. Ils furent tous trois honorés du consulat, et la gloire de cette illustre maison se perpétua dans une longue postérité, et se soutint même après la chute de l'empire d'Occident.

Si l'on s'en rapporte aux inscriptions, aux panégyristes, aux écrivains ecclésiastiques, qui peuvent s'être laissé éblouir par la protection éclatante que Probe avoit accordée à la vraie religion, on ne vit jamais de méritat plus accompli. Il est représenté dans ces monuments comme un homme admirable par sa vertu, sa sagesse, sa libéralité, par son éloquence et par une érudition universelle; surpassant la gloire de ses ancêtres, et plus grands personnages de son siècle, les dignités dont il fut revêtu. Mais Ammien Marcellin emploie des couleurs bien différentes pour peindre le caractère de Probe. C'étoit, selon lui, un ennemi aussi

*Olyb. et  
Prob. consu-  
latu.  
God. ad cod.  
Theod. t. 4,  
p. 95, et tit.  
6, p. 579.  
Till. Valent.  
art. 18, 19.*

dangereux qu'un ami bienfaisant : timide devant ceux qui osoient lui résister ; fier et superbe avec ceux qui redoutoient ; languissant et sans force hors des dignités n'ayant d'ambition qu'autant que lui en inspiraient ses proches, qui abusoient de son pouvoir ; non assez méchant pour rien commander de criminel, ni assez injuste pour protéger dans les siens les crimes plus manifestes : soupçonnant tout ; ne pardonnant rien ; dissimulé ; caressant ceux qu'il vouloit perdre ; comble de la plus haute fortune toujours agité, toujours dévoré d'inquiétudes qui altérèrent sa santé. On prétend que l'historien a noirci ce portrait par une prévention contre un chrétien si zélé ; mais il faut dénier aussi les actions qu'il attribue à Probe, et que nous raconterons dans la suite ; elles s'accordent avec la peinture ; et d'ailleurs pourquoi le même historien auroit-il dans le même temps rendu justice à Olybre qui n'étoit pas moins attaché à la religion chrétienne ?

*Amm. l. 28,  
c. 4.  
Grut. inscr.  
cccliii, 2.  
Till. Valent.  
art. 20.*

Olybre, qui avoit encore les noms de Q. Clodius Hermogénianus, succéda cette année à Prétextat dans la préfecture de Rome, qu'il exerça pendant trois ans. Il avoit été consulaire de la Campanie et proconsul d'Afrique. Il fut dans la suite préfet du prétoire de l'Illyrie et de l'Orient : il parvint au consulat en 313. Dans le gouvernement de Rome il veilla au maintien de la tranquillité de l'état et de l'Eglise, toujours troublée par les partisans d'Ursin. L'histoire loue sa douceur, son humanité, son attention à n'offenser personne, dans ses actions, ni dans ses paroles. Ennemi des délateurs, il étoit fort éloigné de profiter de la malice pour enrichir le fisc. Il avoit autant de droiture que de discernement et de lumières. Mais il étoit trop adonné à ses plaisirs ; et quoiqu'il sût les accorder avec les devoirs de sa charge, et qu'ils n'eussent rien de criminel aux yeux des païens, cependant cette vie voluptueuse étoit opposée à la religion qu'il professoit ;

Ammien Marcellin même la censure comme indécemment un grand magistrat.

Après la bataille de Sultz, Valentinien avoit fait un nouveau traité avec les Allemands. Les deux nations étoient engagées à ne point entrer sur les terres l'une

*Amm. l. 28,*

*C. 1.*

*Alsac. illust.*

*p. 418.*

l'autre. La convention étoit réciproque; mais les Allemands vaincus étoient les seuls qui eussent donné des otages. La suite va faire voir que la parole des Romains n'étoit pas une caution suffisante. Drusus avoit autrefois fait bâtir sur les bords du Rhin un grand nombre de forteresses; elles étoient tombées en ruine. Valentinien en avoit construit plusieurs. Valentinien, ne voulant pas que la sûreté de la Gaule dépendît de la bonne foi des barbares, entreprit de border le fleuve de tours et de châteaux, élevés de distance en distance, depuis la Rhétie jusqu'à l'Océan : ce fut à ces travaux qu'il employa toute l'année, pendant laquelle Valentinien Galate, fils de Valens, et Victor, étoient consuls. Valentinien ne se fit pas de scrupule d'empiéter en quelques endroits sur le territoire des Allemands. Il construisit sur les bords du Nèkre une forteresse que les uns croient être Manheim, les autres Ladenbourg. Mais, craignant que la violence des eaux qui venoient en frapper le pied ne la détruisît peu à peu, il résolut de détourner le cours du Nèkre. On passa plusieurs jours à lutter contre le fleuve. Enfin la constance des travailleurs, plongés dans l'eau jusqu'au col, surmonta tous les obstacles. Il en coûta la vie à plusieurs soldats; mais l'ouvrage fut achevé, et la forteresse mise en sûreté.

*An. 369.*

C'étoit déjà une infraction du traité. Le succès fit passer plus loin l'entreprise. La montagne de Piri, située quelques lieues au-dessus, vers l'endroit où est aujourd'hui Heidelberg, étoit un poste avantageux. L'empereur forma le dessein de la fortifier. Il envoya un gros détachement de son armée avec le secrétaire Cragius, chargé de la direction des ouvrages. On com-

mençoit à remuer la terre lorsqu'on vit arriver les principaux de la nation allemande. Ils se prosternèrent aux pieds des Romains, les conjurant avec instance de ne pas violer la foi jurée. *Cette antique fidélité, de vous vous vantiez, leur disoient-ils, vous élevoit au rang de nos dieux ; ne vous déshonorez pas vous-mêmes et ne nous réduisez pas au désespoir par une insigne perfidie. Qu'espérez vous de cette forteresse ? Pensez-vous qu'elle puisse subsister si nos sermens ne subsistent pas ?* Voyant qu'ils n'étoient pas écoutés, ils retirent en pleurant la perte de leurs enfans, qu'ils avoient donnés pour otages. Dès qu'ils furent éloignés on aperçut une troupe de barbares qui sortoient de derrière un coteau voisin, où ils s'étoient tenus cachés pour attendre la réponse. Sans donner aux Romains le temps de se reconnoître ni de prendre leurs armes, ils fondent sur les travailleurs, et les passent au fil de l'épée avec leurs capitaines, Arator et Hermogène. Il n'échappa que Syagrius, qui vint apporter à l'empereur cette triste nouvelle. Ce prince, impétueux dans sa colère, lui fit un crime de s'être sauvé seul, et le cassa comme un lâche. Pendant ce même temps la Gaule étoit dévastée par des troupes de brigands qui infestoient tous les grands chemins. On n'entendoit parler que de pillages et de meurtres. Entre ceux qui périrent par les mains de ces assassins, fut Constantien, grand-écuyer et frère de l'impératrice Justine.

*Chron. Alex. Zon. l. 2, p. 50. Cedren. t. 1, p. 510. Suid. in Excerptis.* Ce n'étoit pas la foiblesse du gouvernement qui faisoit naître ces désordres. Jamais prince ne fut plus prompt à punir, ni plus rigoureux dans les punitions. Il fit mourir un grand nombre de sénateurs et de magistrats convaincus de concussions et d'injustices. L'eunuque Rhodane, grand-chambellan, fier de sa puissance et de ses richesses, s'empara des biens d'une veuve nommée Bérénice. Elle s'en plaignit à l'empereur, qui lui donna pour juge Salluste, honoré du titre de patrice depuis qu'

rti de la préfecture. Celui-ci condamna Rhodane; pereur, en conséquence, ordonna la restitution des mais l'eunuque, loin d'obéir, prit à partie Sali-même. Par le conseil du patrice, la veuve alla aux pieds de l'empereur pendant qu'il assistoit ix du Cirque, et l'instruisit avec larmes de l'opié de son persécuteur. Rhodane étoit debout au prince. Valentinien, transporté de colère, le fit précipiter dans l'arène, et brûler vif aux yeux ectateurs, tandis qu'un crieur publioit à haute on crime et sa désobéissance. Tous les biens du le furent abandonnés à Bérénice. Le sénat et le , quoique saisis d'horreur, applaudirent à cette ion terrible; la renommée la publia avec effroi out l'empire; mais la colère de ceux qui gouver-'étant qu'un mouvement passager, ne produit que pressions de même nature, et l'injustice trembla e corriger.

guerre contre les Goths se termina cette année. Les *Amm. l. 27, c. 5.* lu Danube, qui avoient tenu les campagnes sub- es pendant toute l'année précédente, s'étant enfin s, les Romains passèrent le fleuve à Nivors sur nt de bateaux, et, étant entrés sur les terres des es, ils les traversèrent jusqu'aux frontières des onges, ou Ostrogoths. Athanaric, après quelques combats, vint à la rencontre de Valens avec une reuse armée; mais il fut défait, et prit la fuite. oths n'osèrent plus paroître en campagne: retirés eurs marais, ils se contentoient de faire des courses robée, et de harceler les Romains. Valens, pour fatiguer ses troupes, les retint dans le camp, et ya à la recherche de ces fuyards que les valets de e, avec promesse d'une certaine somme pour cha- te qu'ils apporteroient. Ceux-ci, animés par l'es- e du gain, devinrent des partisans redoutables. illoient les bois et les marais, et firent un grand

carnage. Les barbares, voyant le pays inondé sang, Valens, obstiné à les détruire, et l'extrême où les réduisoit l'interdiction du commerce. Les Romains, vinrent à mains jointes demander la p

L'empereur rebuta plusieurs fois leurs ambassadeurs. Enfin il se rendit, non à leurs prières, mais aux instances du sénat de Constantinople, qui le supplioit par ses députés de terminer la guerre, et de se reposer de ses fatigues. Il envoya donc à son tour Victor et Arminius pour entrer en négociation avec Athanaric. Ces généraux lui ayant mandé que les Goths acceptoient les propositions, on convint d'une conférence entre les deux princes. Athanaric, soit par fierté, soit par défiance, refusoit de passer le Danube, sous prétexte que son père l'avoit engagé par serment à ne jamais mettre le pied sur les terres des Romains. Valens ne pouvoit se séparer d'auprès du prince des Goths sans avilir la majesté impériale. Il fut décidé que les deux souverains s'approcheroient chacun sur une barque avec leurs gardes, et s'arrêteroient au milieu du fleuve. Quoique la forme de cette entrevue, dans laquelle Athanaric sembloit se tenir d'égal à égal avec l'empereur, parût donner quelque atteinte à l'honneur de l'empire, cependant la vue de ces deux armées rangées sur les bords du Danube étoit pour Valens un spectacle flatteur; il voyoit d'un côté briller ses enseignes, et ses troupes montrer la fermeté naturelle à ceux qui imposent la loi : sur l'autre bord se tenoient les ennemis dans une contenance moins fière, plus honteux qu'abattus de leurs défaites. Les deux princes fixoient aussi eux sur tous les regards; on observoit en silence leurs gestes, leurs mouvements; chacun étoit attentif à entendre leurs discours : c'étoit un des plus beaux spectacles de l'année; le soleil dardoit alors ses rayons avec éclat. Malgré la grande chaleur, Valens et Athanaric demeurèrent debout sur le tillac depuis le matin jusqu'au soir. Le prince des Goths n'avoit rien de barbare que la

loit souple, adroit, intelligent. Il contesta long-  
les articles : enfin il fallut céder aux vain-  
t Valens remporta tout l'avantage. Il fut arrêté  
oths ne passeroient pas le Danube, qu'ils n'au-  
erté de commerce que dans deux villes sur les  
fleuve ; qu'on supprimeroit tous les présens,  
provisions de vivres qu'on avoit coutume de  
oyer ; mais Athanaric obtint que la pension  
payoit seroit continuée. Telles furent les con-  
e ce traité, qui fut regardé comme très-hono-  
empire.

prit, pour la sûreté de la Moésie et de la Thrace  
es précautions que son frère prenoit alors pour  
e de la Gaule. Etant revenu à Marcianople, il  
dre de réparer les anciens forts qui défendoient  
e du Danube, et d'en bâtir de nouveaux. Il  
es magasins de vivres, d'armes, de machines ;  
à rendre plus commodes les ports du Pont-Euxin,  
des garnisons dans les places. Il rencontroit  
écution de ces ouvrages de plus grandes diffi-  
e son frère ; il falloit faire venir de fort loin la  
la chaux, la pierre ; mais l'obéissance et la con-  
e ses troupes surmontèrent tous ces obstacles.  
aux étoient partagés entre les soldats, divisés en  
s bandes : chacun s'enpressoit à l'envi de rem-  
che ; les officiers mêmes de la maison du prince  
pensoient pas des plus rudes fatigues.

ereur retourna sur la fin de l'année à Constan-  
où il fut reçu avec une grande joie. Il y célébra  
Thémistius prononça dans le sénat un nouveau  
ique du prince : il y releva ses succès dans la  
et sa sagesse dans la conclusion de la paix. Va-  
ique peu connoisseur, avoit pris goût aux éloges ;  
oit tous les ans un discours de Thémistius, qui  
volontiers ce tribut de flatterie. Domitius Mo-  
préfet de Constantinople pour la seconde-fois ;

*Them. or.*

10.

*Idace.*

*Them. or.*

30.

acheva cette année une magnifique citerne, qu'il avoit commencée dans sa première préfecture, sous le règne de Julien. Elle porta son nom dans la suite.

*Amm. l. 27, c. 9.* Pendant que les forces de l'empire d'Orient étoient occupées à la guerre contre les Goths, les Isaures, descendus par troupes de leurs rochers, s'étoient répandus dans la Pamphylie et dans la Cilicie, mettant les villes à contribution et pillant les campagnes. *Eunap. in Prohæres. Suid. in Musonios.* Musonius étoit alors vicaire d'Asie. Il avoit enseigné la rhétorique dans Athènes; mais, jaloux de la gloire de Prohèrese, qui effaçoit la sienne, il quitta son école, et se livra aux affaires. Il réussit d'abord, et s'acquit une si grande considération, que le proconsul d'Asie, quoique supérieur en dignité, lui cédoit le pas lorsqu'ils se rencontroient ensemble. Il recueillit les tributs de son diocèse sans donner aucun sujet de plainte. Mais, ayant appris les ravages des Isaures, et voyant que les commandans de la province, endormis dans une molle oisiveté, ne se mettoient pas en devoir de les arrêter, il se crut par malheur grand homme de guerre. A la tête d'une poignée de soldats mal armés, il marche vers une troupe de ces brigands, s'engage dans un défilé, et périt avec tous les siens dans une embuscade. Les Isaures, enflés de ce succès, et courant avec plus de hardiesse, rencontrèrent enfin des troupes réglées, qui en tuèrent plusieurs et repoussèrent les autres dans leurs montagnes. On les y assiégea; on leur coupa les vivres, et on les força par famine à demander une trêve, pendant laquelle les habitans de Germanicopolis, capitale de ces barbares, obtinrent la paix pour toute la nation. Ils donnèrent des otages, et demeurèrent en repos pendant six ou sept ans.

*Amm. l. 28, c. 2, et ibi Vales.* La Syrie éprouvoit aussi d'horribles ravages. Les habitans d'un bourg fort peuplé nommé Maratocure près d'Apamée, avoient formé entre eux une société de voleurs, et s'étoient rendus redoutables. Ils employoient la ruse autant que la force. Déguisés, les uns en marchands



tres en soldats, ils se répandoient sans bruit dans les agnes; et, s'introduisant séparément dans les villages ns les villes, ils se réunissoient pour les saccager. me ils ne suivoient aucun ordre dans leurs courses, ils se transportoient rapidement dans des lieux fort nés, on ne pouvoit prévoir leur arrivée. Aussi avides ng que de butin, ils égorgérent ceux qu'ils avoient uillés, arrachant la vie lorsqu'ils ne trouvoient plus à enlever. Ils se faisoient un jeu du brigandage, et oussèrent l'insolence jusqu'à s'exposer au milieu amée. Un d'entre eux se déguisa en gouverneur de ovirce, un autre en receveur du domaine; le reste troupe prit des habits de sergens et d'archers. Le ernneur avoit droit de condamner à mort, et le rece- du domaine de saisir les biens de ceux qui avoient ondamnés. En cet équipage, ils entrent sur le soir Apamée, précédés d'un crieur qui publioit la sen- de condamnation d'un des plus riches habitans. rcent la maison, massacrent les maîtres avec les do- iques, qui n'eurent pas le temps de se mettre en se, enlèvent l'argent et les meubles, et se retirent ipitamment avant le jour. Le bourg qui servoit de ite à ces brigands fut bientôt rempli de toutes les es de la province. Enfin, par ordre de l'empereur, assembla des troupes, on alla les assiéger. Ils furent passés au fil de l'épée; et pour détruire la race, on e feu à leur habitation. Les femmes qui se sauoient leurs enfans à la mamelle furent repoussées dans ammes. Rien n'échappa à l'incendie; et les cruautés es scélérats furent punies par une vengeance aussi lle.

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

**AN. 370.** **IL** Les entreprises de Sapor avoient déterminé Valens dès la seconde année de son règne, à s'approcher de Perse ; mais la révolte de Procope et la guerre contre les Goths l'avoient arrêté pendant cinq ans. Au commencement de l'an 370, étant consul avec son frère pour troisième fois, il reprit son premier dessein. Après avoir assisté le 9 d'avril à la dédicace de l'église des Saints-Apôtres, nouvellement rebâtie, il partit de Constantinople et prit le chemin d'Antioche. Ce voyage fut encore interrompu par une autre sorte de guerre : c'étoit celle que Valens avoit déjà déclarée à l'Eglise catholique, et qui recommença pour lors avec plus de fureur. A peine étoit-il arrivé à Nicomédie, qu'il apprit la mort d'Eudoxe, son théologien, entre les mains duquel il avoit juré un attachement inviolable à la doctrine d'Arius. Les ariens remplirent aussitôt le siège de Constantinople par l'élection de Démophile, cet évêque de Bérée qui avoit la preuve de son zèle pour l'arianisme en travaillant à séduire le pape Libère. D'autre part, les catholiques, profitant de l'absence de l'empereur, choisirent Evagre. Le parti hérétique, plus hardi et plus nombreux, se préparoit à exercer les dernières violences, lorsque l'empereur, craignant les suites d'une sédition, envoya des troupes avec ordre de chasser Evagre. Dans ces circonstances, il n'osa s'éloigner, et demeura pendant plusieurs mois dans la Bithynie et sur les bords de la Propontide d'où il revint à Constantinople.

**Soc. l. 4, c. 14.** **Il** fit bien voir qu'en prévenant les troubles il n'avoit pas eu dessein de ménager les orthodoxes : il favorisoit par lui-même et par ses officiers toutes les poursuites

leurs ennemis. Les outrages, les confiscations de biens, les chaînes, les supplices étoient leur partage. Valens avoit rapporté de la Mœsie une haine plus envenimée contre eux. Il prétendoit avoir reçu un affront de Brétannion, évêque de Tomes, capitale de la petite Scythie : voici l'occasion. L'empereur, s'étant rendu dans cette ville, entra dans l'église, et voulut engager le prélat à communiquer avec les ariens dont il étoit accompagné ; mais Brétannion, après lui avoir répondu avec fermeté qu'il ne connoissoit pour orthodoxes que ceux qui étoient attachés à la foi de Nicée, se retira dans une autre église. Il y fut suivi de tout le peuple, et Valens demeura seul avec sa suite. Dans le premier mouvement de sa colère, il fit saisir le prélat et l'envoya en exil. Peu de jours après, intimidé par les murmures des habitans, tous artisans, et qui pouvoient donner la main aux barbares, dont ils n'étoient séparés que par le Danube, il leur rendit leur évêque. Mais il conserva dans son cœur un ressentiment, qui éclata dans la suite, surtout contre le clergé.

Les catholiques de Constantiple ne pouvoient se persuader que le prince fût l'auteur des traitemens inhumains qu'ils éprouvoient. Ils se flattèrent de l'espérance d'en obtenir quelque justice, et députèrent à Nicomédie quatre-vingts ecclésiastiques des plus respectables par leur vertu. Valens écouta leurs plaintes et dissimula sa colère ; mais il ordonna secrètement au préfet Modeste les faire périr. Le préfet, craignant que toute la ville ne se soulevât si on les mettoit publiquement à mort, prononça contre eux une sentence d'exil, à laquelle ils souscrivirent avec joie, et il les fit embarquer tous dans le même navire. Les matelots avoient ordre d'y mettre le feu lorsqu'ils seroient hors de la vue du rivage. Mais qu'ils furent arrivés au milieu du golfe d'Astaque, le équipage sauta dans la chaloupe, laissant le vaisseau embrasé. Il fut poussé par un vent impétueux dans une

Soc. L. 4, c.

15. Soc. L. 6, c.

14. Theod. L. 1, c. 22.

Zon. t. 2, p. 30.

Cedr. t. 1, p. 311.

Suid. i.

Oύκληθ.

anse nommée *Dacidize*, où il acheva d'être sumé. De ces quatre-vingts prêtres il ne s'en sau un seul ; tous périrent dans les flammes ou da eaux.

*Idace.*  
*Chron. Illic.*  
*Greg. Naz.*  
*or. 20.*  
*Greg. Nyss.*  
*or. in laud.*  
*Basil.*

On regarda comme une punition de cette he cruauté la famine qui affligea cette année tout pire, et principalement la Phrygie et la Capp Elle fut extrême, et la plupart des habitans de ce provinces furent obligés d'abandonner le pays. L rité de saint Basile se fit alors connoître de toute Il n'étoit encore que prêtre de Césarée, et Dieu paroît à succéder dans l'église à la gloire du Athanase, qui approuoit du terme de sa pén brillante carrière. Basile étoit fort riche; mais il dans toute la rigueur de la pauvreté évangélique. L avec empressement cette occasion de se défaire a geusement de ses biens. Il vendit ses terres, ach vivres, et nourrit pendant cette famine un nomt fini de pauvres, sans distinction de juif, de païen chrétien.

*Amm. l. 29,*  
*c. 1, et l. 30,*  
*c. 4, et ibi*  
*Valens.*  
*Zos. l. 4.*  
*Greg. Naz.*  
*or. 20.*  
*Philost. l. 9,*  
*c. 11.*

Ce fut un malheur pour Valence de trouver c préfet du prétoire, non pas une âme généreuse c opposer de sages remontrances à des ordres inju cruels, mais un cœur impitoyable, prêt à sacri vie des innocens et l'honneur même de son maît étoit Modeste. Comte d'Orient sous Constance, il prêté à l'humeur sanguinaire de ce prince dans cherche d'une conjuration chimérique. On voi rendre suspect à Julien; mais ce politique sans rel qui n'adoroit que la fortune, gagna bientôt les l grâces du nouvel empereur en sacrifiant aux ido obtint pour récompense la préfecture de Con nople. Arien zélé sous Valens, il fut une secon revêtu de la même charge; et Auxone étant m lui succéda dans celle de préfet du prétoire. Il conserver dans cette dignité jusqu'à la mort de

leur par ses basses complaisances. Il admiroit sans se les vertus que ce prince n'avoit pas, et flattoit les vices qu'il avoit. Valens étoit paresseux et ennemi des affaires; mais le sentiment de ses devoirs se réveillant quelquefois dans son cœur, il se proposoit de les remplir et de rendre justice à ses sujets. Alors tout le peuple prenoit l'alarme; les eunuques se croyoient en grand péril: sous les yeux de l'empereur l'innocence étoit respirer, et leur licence alloit être enchaînée; mais se réunissoient pour détourner Valens d'un dessein si dangereux. Modeste, qui rampoit devant les eunuques, s'efforçoit de lui faire entendre que la majesté impériale ne pouvoit, sans s'avilir, descendre jusqu'à des obligations de si peu d'importance. Il débitoit ces belles maximes avec une apparence de zèle et d'intérêt pour le service de son maître. Comme il avoit affaire à un prince grossier, sans principe et sans étude, aidé de la faiblesse naturelle à Valens, il lui persuada tout ce qu'il vouloit; et l'administration de la justice, abandonnée à des âmes vénales qui ne craignoient plus les regards du souverain, devint un brigandage.

L'Eglise jouissoit en Occident d'une entière liberté: *Amm. l. 28, c. 1, et ibi Vales.* un empereur actif et vigilant les lois étoient en vigueur. Mais dans Valentinien la haine du crime dé- *Hier. chron. Symm. l. 10, ep. 2.* vint en cruauté. Maximin, vicaire des préfets, plus hant et plus inhumain que Modeste, remplissoit l'Asie et l'Italie de sang et de larmes. Il étoit né à Soles, en Pannonie, d'une famille très-obscur: il venoit de ces barbares que Dioclétien avoit transportés en-deçà du Danube; et son caractère ne démentait pas son origine. Après avoir pris une légère teinture des lettres, il embrassa le parti du barreau. Mais bientôt fatigué d'une profession où le mérite seul peut conduire à la fortune, il se jeta dans les intrigues de cour, parvint au gouvernement de la Corse et de la Sardaigne, et ensuite à celui de la Toscane. Il fut appelé à

Rome pour être chargé de l'intendance des vivres se conduisit d'abord avec modération : c'étoit un serpent qui rampoit sous terre , jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour pénétrer au grand jour et donner des coups mortels. De plus, il s'étoit mêlé de ruse et de trahison, crime irrémissible auprès de Valentinien comme il avoit un complice, il vécut long-temps de perpétuelles inquiétudes. Enfin, s'étant défait de son témoin, il se livra désormais sans crainte à son nation malfaisante et cruelle, et il en saisit la première occasion.

Chilon, qui avoit été vicaire des préfets, et son collègue Maxime, accusèrent trois personnes d'avoir attenté à leur vie par des maléfices. Olybre, préfet de Rome, qui la connaissance de cette affaire appartenoit, étant tombé malade, ils demandèrent pour juge l'intendant des vivres ; et l'empereur, pour procurer une prompte expédition, souscrivit à leur requête. De ce pouvoir, Maximin donna libre carrière à sa cruauté naturelle. Il fit appliquer à la question les accusés, et, sur leurs dépositions vraies, ou fausses, à la torture un grand nombre de personnes. Chaque interrogatoire produisoit de nouvelles charges, le nombre des prétendus coupables se multiplioit à mesure qu'il étoit fini. Des trois premiers accusés, Maximin en fit exécuter deux sous les coups de lanières chargées de balles de plomb, parce que, pour les engager à révéler leurs complices, il leur avoit juré qu'il ne les feroit punir ni par le fer ni par le feu : comme il n'avoit rien juré au troisième, il le condamna à être brûlé vif. Ce bas commissaire, jaloux d'étendre sa juridiction sur les têtes les plus distinguées, fit entendre à l'empereur qu'il falloit redoubler de rigueur pour découvrir les auteurs des forfaits et pour en tarir la source ; et Valentinien, toujours prêt à s'enflammer, déclara que les crimes de cette espèce seroient traités comme ceux de lèse-majesté.

conséquence nulle dignité, nul privilège n'exempta de la torture. Afin d'augmenter le pouvoir de Maximin, il le nomma vicaire des préfets; et comme il n'étoit pas assez de cette âme farouche, il lui donna en outre le secrétaire Léon, monstre aussi altéré que son maître, auparavant gladiateur en Pannonie, et depuis gouverneur de provinces. Le nouveau titre de Maximin, et celui d'un collègue si bien assorti, le rendirent plus terrible. Il s'attribua la connoissance de toutes les actions de crimes, et s'érigea en inquisiteur général.

L'Occident étoit consterné : l'innocence ne voyoit aucune ressource contre des procédures précipitées, où la loi n'attendoit pas la conviction. Entre tant de malheurs, l'histoire ne distingue qu'un petit nombre des plus remarquables. Hymèce, qui avoit été vicaire de Maximin sous le règne de Julien, étoit estimé pour sa vertu. On dit qu'il étoit oncle de sainte Eustochium, si connue par les éloges que lui donne saint Jérôme. Lorsqu'il gouvernoit l'Afrique en qualité de proconsul, il donna aux habitans de Carthage, dans un temps de disette, le blé qu'on destinoit à la subsistance de Rome. Il vendit ce blé au prix d'un sou d'or pour dix boisseaux. La récolte qui suivit ayant été fort abondante, il donna la même quantité de blé sur le pied d'un sou pour trente boisseaux, remplit les greniers, et rendit au trésor du prince le profit qui résultoit de cette libéralité. L'empereur devoit des récompenses à un si désintéressement; il aima mieux soupçonner Hymèce de malversation, et confisqua une partie de ses biens. L'injustice n'en demeura pas là. Un délateur inconnu accusa secrètement Amantins, devin alors fort renommé, d'avoir prêté son ministère à Hymèce pour lui faire des maléfices. Le devin, appliqué à la torture, persista dans la négative, lorsqu'on trouva dans ses papiers un billet de la main d'Hymèce. Celui-ci le prioit de lui louer les secrets de son art pour adoucir la colère

Rome pour être chargé de l'intendance des vivres, se conduisit d'abord avec modération : c'étoit un serpent qui rampoit sous terre, jusqu'à ce qu'il eût acquis assez de force pour pénétrer au grand jour et porter des coups mortels. De plus, il s'étoit mêlé de nécessairement, crime irrémissible auprès de Valentinien, comme il avoit un complice, il vécut long-temps de perpétuelles inquiétudes. Enfin, s'étant défait de son témoin, il se livra désormais sans crainte à son imagination malfaisante et cruelle, et il en saisit la première occasion.

Chilon, qui avoit été vicaire des préfets, et sa femme Maxime, accusèrent trois personnes d'avoir attenté à leur vie par des maléfices. Olybre, préfet de Rome, qui la connaissance de cette affaire appartenoit, étoit tombé malade, ils demandèrent pour juge l'intendant des vivres ; et l'empereur, pour procurer une prompte expédition, souscrivit à leur requête. Avec ce pouvoir, Maximin donna libre carrière à sa cruauté naturelle. Il fit appliquer à la question les accusés, et, sur leurs dépositions vraies, ou fausses, il fit à la torture un grand nombre de personnes. Chaque interrogatoire produisoit de nouvelles charges, et le nombre des prétendus coupables se multiplioit à mesure qu'il étoit fini. Des trois premiers accusés, Maximin en fit expier deux sous les coups de lanières chargées de balles de plomb, parce que, pour les engager à révéler leurs complices, il leur avoit juré qu'il ne les feroit périr ni par le fer ni par le feu : comme il n'avoit rien juré au troisième, il le condamna à être brûlé vif. Ce barbare commissaire, jaloux d'étendre sa juridiction sur les têtes les plus distinguées, fit entendre à l'empereur qu'il falloit redoubler de rigueur pour découvrir tant de forfaits et pour en tarir la source ; et Valentinien, toujours prêt à s'enflammer, déclara que les crimes de cette espèce seroient traités comme ceux de lèse-majesté.



en conséquence nulle dignité, nul privilège n'exemptoit de la torture. Afin d'augmenter le pouvoir de Maximin, il le nomma vicaire des préfets; et comme ce n'étoit pas assez de cette âme farouche, il lui donna pour adjoint le secrétaire Léon, monstre aussi altéré par le sang, auparavant gladiateur en Pannonie, et depuis titulaire des offices. Le nouveau titre de Maximin, et l'union d'un collègue si bien assorti, le rendirent plus redoutable. Il s'attribua la connoissance de toutes les espèces de crimes, et s'érigea en inquisiteur général.

Tout l'Occident étoit consterné : l'innocence ne voyoit aucune ressource contre des procédures précipitées, où la vérité n'attendoit pas la conviction. Entre tant de malheureux l'histoire ne distingue qu'un petit nombre des plus remarquables. Hymèce, qui avoit été vicaire de Maximin sous le règne de Julien, étoit estimé pour sa vertu. On savoit qu'il étoit oncle de sainte Eustochium, si connue par les éloges que lui donne saint Jérôme. Lorsqu'il gouvernoit l'Afrique en qualité de proconsul, il donna aux habitans de Carthage, dans un temps de disette, le blé qu'on destinoit à la subsistance de Rome. Il vendit ce blé au prix d'un sou d'or pour dix boisseaux. La récolte qui suivit ayant été fort abondante, il acheta la même quantité de blé sur le pied d'un sou pour trente boisseaux, remplit les greniers, et rendit au trésor du prince le profit qui résultoit de cette opération. L'empereur devoit des récompenses à un si net désintéressement; il aima mieux soupçonner Hymèce de malversation, et confisqua une partie de ses biens. L'injustice n'en demeura pas là. Un délateur inconnu accusa secrètement Amantius, devin alors fort renommé, d'avoir prêté son ministère à Hymèce pour déceler des maléfices. Le devin, appliqué à la torture, persistoit dans la négative, lorsqu'on trouva dans ses papiers un billet de la main d'Hymèce. Celui-ci le prioit d'employer les secrets de son art pour adoucir la colère

de l'empereur, et il laissoit échapper quelques traits satiriques sur l'avarice et la dureté du prince. On n'émina pas la vérité de ce billet. Frontin, assesseur proconsul, accusé d'avoir trempé dans cette intrigue obscure, s'avoua coupable dans les tourmens de la question, et fut relégué dans la Grande-Bretagne. Amatus fut mis à mort. On conduisit Hymèce à Ocrin pour y être jugé par Ampélius, préfet de Rome, et le vicaire Maximin. Comme il se voyoit sur le point d'être condamné, il en appela à l'empereur. Le prince renvoya au sénat la connoissance de cette affaire. Après une exacte révision du procès, on se contenta d'exiler Hymèce dans l'île de Bua, en Dalmatie; et Valentinien se montra fort offensé qu'on l'eût condamné à une peine si légère.

Pour apaiser sa colère, le sénat lui députa Prætextatus, Vénustus et Minervius. Ces trois sénateurs, distingués par leur mérite et par leurs anciens services, supplièrent de vouloir bien proportionner les punitions à la nature des crimes, et ne pas dépouiller le sénat de ses anciens privilèges en assujettissant les sénateurs à la torture, lorsqu'il ne s'agissoit pas du crime de lèse-majesté. Valentinien les rebuta d'abord, disant qu'il n'avoit jamais donné de pareils ordres, et que c'étoit une calomnie. Mais le questeur Eupraxé, toujours ferme pour les intérêts de la justice et de la vérité, lui représenta avec respect que les remontrances du sénat étoient bien fondées. Cette liberté ramena le prince à de sages réflexions : il rétablit le sénat dans ses droits ; mais il ne donna pas à Maximin le pouvoir de continuer ses procédés cruels. Lollien, fils de Lampade, ce préfet de Rome dont nous avons parlé ailleurs, étoit encore dans la première jeunesse ; il fut convaincu d'avoir copié un livre de magie. Comme on alloit prononcer contre lui la sentence d'exil, son père lui conseilla d'en appeler à l'empereur. On le conduisit à la cour, où, loin de trouver

gence que son âge devoit espérer, il fut mis entre les mains de Phalangius, gouverneur de la Bétique, plus barbare encore que Maximin, le fit mourir par la main du bourreau. Les femmes même ne furent épargnées. On en fit mourir plusieurs de la plus haute naissance pour cause d'adultère ou de prostitution. Il eut une des plus qualifiées qui fut traînée toute nue au supplice; mais le bourreau fut brûlé vif, en punition de cette insolence, qui ne lui étoit pas commandée. Mais les calomniateurs ne manquèrent quand la sentence fut écoutée. Cependant Maximin, comme s'il appréhendé que les passions humaines ne pussent fournir par elles-mêmes assez de matière à sa cruauté, avoit la ruse pour faciliter et multiplier les accusations. On dit qu'il tenoit une corde pendue à une des fenêtres de sa maison pour la commodité des délateurs, les gens se faire connoître, venoient de nuit y attacher des billets. Le simple énoncé tenoit lieu de preuve. Il avoit les émissaires secrets, qui, dispersés dans la ville, venoient de gémir de l'oppression générale, exagéroient les maux du vicaire, et répétoient sans cesse que l'unique ressource des accusés étoit de nommer au nombre de leurs complices des hommes puissans qu'on n'oseroit condamner; que les foibles et les petits, s'attachant à eux comme dans un naufrage, pourroient se sauver avec eux. Ces funestes artifices épouvantoient les nobles; c'étoit en quelque sorte mettre leurs têtes à la disposition de cet homme superbe; ils se humilièrent devant cet homme superbe; ils trembloient qu'en tremblant; ils reconnoissoient la faiblesse de ses paroles, lorsque, faisant vanité de sa propre force, il disoit insolemment : *Personne ne doit se flatter d'être innocent quand je veux qu'il soit cou-*

effet, ni le crédit, ni la noblesse, ni la plus haute naissance, ne pouvoient se défendre de ses attaques meurtrières. Aginace sortoit d'une famille ancienne et illustre.

Il avoit été gouverneur de la Byzacène, et sous la secture d'Otybre il étoit vicaire de Rome. Offensé par la préférence que l'empereur avoit donnée dans la promotion de Chilon à Maximin, magistrat subalterne, il se proposoit de renverser la fortune naissante du nouveau empereur. Maximin portoit déjà l'arrogance jusqu'à ne pas craindre Probe, préfet du prétoire, et le plus grand seigneur de l'empire. Aginace tâcha d'exciter la jalousie de Maximin, et il lui offrit ses services pour écarter un adversaire superbe qui osoit se mesurer avec un homme de son rang. Probe, en cette occasion, donna lieu à des soupçons qui le déshonorèrent : on prétendit qu'il avoit sacrifié Aginace à sa foible politique, et qu'il avoit eu la lâcheté de mettre entre les mains de Maximin les lettres d'Aginace. Maximin, résolu de prévenir ce projet, ne s'occupa plus que des moyens de le perdre. Victorin, ennemi, plus vif et plus ardent que prudent, et d'un aspect conspect, ne lui en fournissoit que trop d'occasion. Victorin, confident de Maximin, venoit de mourir, laissant par testament à son ami des sommes considérables. Aginace publioit qu'il n'en laissoit pas assez ; que ce n'étoit qu'une petite portion des biens que Victorin avoit faits, en vendant par un trafic les sentences de Maximin : il inquiétoit la veuve de Victorin, la menaçant de la dépouiller de sa fortune si mal acquise. Anepsie, pour s'appuyer sur une protection puissante, fit encore présent à Maximin de trois mille livres pesant d'argent, feignant que son mari l'avoit ainsi ordonné par un codicile. Mais ce mari, aussi avare que sanguinaire, n'eut pas honte de demander la moitié de toute la succession, et, pour le reste, il lui proposa le mariage de son fils avec la fille de Victorin, ce qu'Anepsie n'osa refuser.

Les choses étoient dans cet état, lorsque Valentinien rappela Maximin à la cour, et le nomma préfet du prétoire de la Gaule. Il lui donna Ursicin pour su-

pas la charge de vicaire du préfet d'Italie. Urcisin étoit un caractère modéré. Dès la première affaire qui fut portée devant lui, il s'attira par sa douceur le mépris de la cour et la disgrâce du prince. L'empereur l'ayant bientôt révoqué comme un magistrat foible et inutile, lui donna sa place Simplicie. Celui-ci, né dans la ville de Trévise, méritoit de succéder à Maximin, dont il étoit le conseil. C'étoit un esprit sombre et rempli de la plus noire méchanceté. Il débuta par des supplices; et, condamnant ensemble les innocens et les coupables, il s'efforça de surpasser son successeur par son acharnement contre la noblesse.

Simplicie s'étoit chargé de toute la haine de Maxime contre Aginace. Il trouva bientôt l'occasion d'immoler sa victime à son protecteur. Un esclave d'Anepsie, séduit par sa maîtresse, alla de nuit avertir Simplicie qu'Aginace avoit employé pour la corrompre les arts de la magie. Simplicie en donna sur-le-champ avis à la cour, et Maximin obtint de l'empereur un ordre de faire mourir ce magicien suborneur. Cependant, craignant d'attirer sur lui-même l'indignation publique, il faisoit périr un sénateur des plus illustres par les ordres de Simplicie sa créature, il tint l'ordre secret jusqu'à ce qu'il eût trouvé un ministre propre à l'exécuter.

Il ne le chercha pas long-temps. Un Gaulois nommé Doryphorien, homme grossier et brutal, mais capable de tout faire pour sa fortune, s'offrit à le servir avec zèle. Maximin le fit nommer à la charge de vicaire, et lui mit entre les mains l'ordre de l'empereur. Il l'avertit d'user de diligence s'il vouloit prévenir tous les obstacles. Doryphorien ne perdit pas un moment. Il apprit en arrivant qu'Aginace étoit déjà arrêté et gardé dans une de ses terres. Il le fit transporter à Rome avec Anepsie. La mort d'Aginace étoit résolue; il ne s'agissoit que de revêtir cette injustice de quelque forme ju-

*Amm. ibid.  
Cod. Theod.  
l. 9, tit. 29,  
leg. 1.*

diciaire. On s'étudia à donner à l'interrogatoire pareil le plus effrayant. On introduisit Aginace, pendant la nuit dans une salle éclairée de la lugubre lumière de quelques flambeaux, et remplie de roues et de chaînes préparées pour tourmenter ses esclaves, et pour le racher, contre les lois romaines, la condamnation de leur maître. Ces malheureux, déjà affaiblis par les rigueurs de la prison, furent livrés en proie à la cruauté des bourreaux. Au milieu d'un affreux silence on entendoit que la voix menaçante du juge, et les gémissements de ceux que l'on déchiroit par les tortures. Une servante cédant aux douleurs, laissa échapper une parole équivoque à la charge de son maître. Aussans attendre d'autre éclaircissement, on prononça la sentence d'Aginace, et quoiqu'il en appelât au jugement de l'empereur, il fut traîné au supplice et exécuté. Aginace fut enveloppée dans la même condamnation; et malgré sa qualité de belle-mère du fils de Maximin, ni le sacrifice qu'elle avoit fait de ses biens et de sa propre vie ne purent la sauver de la mort. Maximin, quoiqu'éloigné de Rome, continuoît d'y régner dans la persécution de ses successeurs, animés de son esprit. Nous verrons dans la suite quelle fut la digne récompense de tant de forfaits.

*Amm. l. 28, c. 4, et ibi Vales.*

*Symm. l. 5, ep. 54, 56.*

Les préfets de Rome, dont l'autorité étoit supérieure à celle des vicaires, auroient pu arrêter ce torrent de crimes, si leur vie molle et voluptueuse ne les eût rendus trop insensibles aux malheurs publics, et trop timides pour s'opposer aux entreprises des favoris. Priscus se contenta de gémir en secret. Principe, qui lui succéda, n'est connu que de nom, et ne fut en charge très-peu de temps. Ampélius, quoiqu'il eût de bonnes intentions, se laissa lui-même entraîner, et se livra quelquefois à l'injustice. Il étoit d'Antioche. Il fut chargé de plusieurs offices, proconsul d'Achaïe et d'Afrique. Hors de plaisir, il ne laissoit pas d'aimer la règle. Le peu

ique dans l'oppression , étoit livré au luxe et à tous vices qui en sont la suite : Ampélius entreprit de le réformer. Il publia à cet effet plusieurs réglemens , qu'il n'eut pas la fermeté de faire exécuter.

Les mœurs se corrompoient jusque dans leur source. L'instruction publique , ce premier germe de vertu et de bonne discipline dans les états , s'altéroit de plus en plus. Plongés dans la débauche , les jeunes gens ne venoient plus aux académies de Rome que pour satisfaire aux formes de l'usage. Ils ne fréquentoient que les jeux , les spectacles , les femmes de mauvaise vie. Le cours des études étoit devenu un cours de libertinage et de désordre. La matricule des professeurs étoit encore remplie , mais leurs leçons étoient abandonnées. Les plus habiles maîtres , au milieu de leurs écoles froides et solitaires , craignant d'éloigner leurs disciples par une régularité que l'autorité publique n'auroit pas soutenue , et de compler à leurs dépens les académies de province , se voyoient forcés de tolérer les dérèglemens , de pardonner l'ignorance , et de passer tout , hors la soustraction de leurs honoraires. Valentinien sentit la nécessité de la loi sur un objet si important , et donna , dans cette loi , une constitution célèbre. Il ordonne que les jeunes gens qui viendront étudier à Rome apporteront des lettres de congé expédiées par les magistrats de leur province , où seront énoncés leur nom , leur patrie , leur fortune , les titres de leurs pères et de leur famille ; qu'en arrivant à Rome ils présenteront ces lettres au magistrat chargé de la police de la ville , et qu'ils déclareront à quel genre d'étude ils ont dessein de s'appliquer ; que ce magistrat sera instruit de leur demeure , attentif à examiner s'ils s'occupent réellement des études auxquelles ils ont déclaré qu'ils se destinoient ; qu'on éclairera leurs démarches ; qu'on observera s'ils fréquentent pas des compagnies criminelles ou dangereuses , s'ils n'assistent pas trop souvent aux spectacles ,

*Cod. Theod.*  
*l. 14, tit. 9,*  
*leg. 1.*

*Giann. hist.*  
*Nap. l. 1, c.*

*10.*  
*S. Aug. conf.*  
*l. 5, c. 8.*

s'ils ne passent pas le temps en festins et en plaisir. Pour ceux qui, par leur mauvaise conduite, déshonorent les études, il ordonne au magistrat châtier publiquement, et de les renvoyer aussitôt aux lieux d'où ils sont venus. Il ne permet aux étudiants des provinces de demeurer à Rome que jusqu'à vingt ans : ce terme expiré, il enjoint au préfet de la ville de les obliger par force, s'il en est besoin, à retourner dans leur patrie ; et afin que rien n'échappe à la vigilance publique, il veut qu'ils s'inscrivent trois mois sur un registre où seront marqués leur nom, leur qualité, leur patrie, leur âge, et que tous les ans leur matricule soit envoyée au secrétariat de l'empereur, qui, s'instruisant de leurs progrès et de leur conduite, tiendra une note de ceux dont l'état pourroit tirer quelque service dans les différens emplois. Cette coutume étoit vraiment digne d'un grand prince, si elle eût tenu la main à l'exécution. Mais dans les maladies politiques, la vue des maux fait multiplier les remèdes, et le défaut de vigueur et de constance dans l'usage des remèdes rend à la fin les maux incurables. Cependant une loi si sage ne fut pas entièrement sans effet ; quelques années après, saint Augustin quitta l'Afrique pour aller enseigner à Rome, où les écoles, quoiqu'il y eût plusieurs abus, étoient, dit-il, mieux disciplinées qu'à Carthage.

*Cod. Theod.*  
*l. 3, tit. 14,*  
*leg. unic. et*  
*ibi God.*

Valentinien crut que le mélange des barbares continuoit encore à la corruption des mœurs. Les barbares du Rhin et du Danube, dans toute l'étendue de leur empire, étoient couverts de nations féroces, qui, habitant des pays incultes et sauvages, regardoient comme une honte de s'établir au-delà de ces fleuves, sur les terres de l'empire. Il s'en introduisit un grand nombre dans les armées romaines, et surtout dans les troupes qui gardoient les frontières. La garde même des empereurs contenoit des corps entiers. Ils s'unissoient aux Ro-



à mariages, et tâchoient de faire ainsi disparaître de leur origine. Il eût été dès-lors difficile de savoir lequel des deux partis gagnoit davantage à ces mariages, et si la simplicité grossière de ces peuples du Nord ne valoit pas bien la politesse abâtardie des Romains de ce temps-là. L'empereur en jugea selon les hautes prétentions de la fierté romaine ; il pensa que si de ses sujets s'altéroit par ces mariages, et il les interdit par une loi.

Il étoit bien moins ces mésalliances que la bassesse de l'âme et la mauvaise foi qui dégradoient les Romains, et les faisoient dégénérer de leur ancienne noblesse. Le scrupule à violer les traités, plus de précautions pour voiler du moins la perfidie. Une multitude de barbares, portée sur des barques légères, vint se jeter en Gaule sur la côte de l'Océan, et, s'avancant le long du Rhin, désoloit toute la contrée. Le comte Narbonne, chargé de défendre cette frontière, accourut avec tout ce qu'il avoit de troupes. C'étoit un guerrier expérimenté ; mais, comme il avoit affaire à des ennemis déterminés et opiniâtres, ayant perdu dans les fréquentes batailles une partie de ses soldats, et se voyant blessé à l'âme, il envoya demander du secours à l'empereur, qui étoit à Trèves. Le général Sévère vint à la tête d'une armée considérable, et se rangea en bataille. La vue d'un si grand nombre de troupes, leur belle ordonnance, le brillant de leurs armes et de leurs enseignes, jetèrent la terreur parmi les barbares : ils demandèrent la paix. Après une longue délibération, on consentit à leur accorder une trêve. Selon la convention qu'on fit avec eux, on incorpora aux troupes romaines l'élite de leur jeunesse, et on permit aux autres de retourner dans leur pays.

Pendant qu'ils se disposoient à partir, on détacha pour insu un corps d'infanterie pour leur dresser une embuscade et les tailler en pièces dans un vallon qui se trouvoit sur leur passage au-delà du Rhin, près de Duits,

*Amm. l. 28, c. 5.*

*Oros. l. 7, c. 32.*

*Chron. Hier. Vales. re-*

*rum franc. l. 1, p. 47.*

*Till. Valent. art. 25, not.*

40.

vis-à-vis de Cologne. Cette perfidie réussit; mais elle coûta plus de sang qu'on ne s'y étoit attendu. Les Saxons marchèrent sans crainte et sans défiance sur la foi d'un traité; et, ayant passé le Rhin, ils étoient déjà sur les terres des Francs leurs alliés. A leur approche, quelques soldats, sortis trop tôt de l'embuscade, leur donnèrent le temps de se reconnoître. Les Romains, poussés vivement par les barbares, qui fondirent sur eux avec de grands cris, prirent la fuite. Mais, bientôt soutenus par leurs camarades, qui vinrent se joindre à eux, ils se tournèrent sur l'ennemi, et combattirent avec courage. Malgré leur effort, ils alloient être accablés par le nombre, si un gros escadron de cavaliers, qu'on avoit posté sur l'autre bord du vallon, ne fût promptement accouru aux cris des combattans. Ce renfort rassura l'infanterie, on se battit avec fureur. Les Saxons, enveloppés et pris comme dans un piège, se défendirent jusqu'au dernier soupir. Tous, sans exception, furent victimes de la mauvaise foi de leurs ennemis; et ce qui montre jusqu'à quel point la morale romaine étoit alors corrompue, c'est que cette victoire, plus honteuse qu'une défaite, a trouvé un apologiste dans Ammien Marcelin. L'historien d'ailleurs le plus sage et le plus judicieux de ce temps-là.

Les autres barbares voisins des frontières en jugèrent plus sainement. Une action si noire réveilla toute la haine contre un peuple qui rompoit les liens les plus sacrés de la société humaine. Macrien, roi des Allemands, qui avoit, onze ans auparavant, obtenu la paix de Julien, sembloit disposé à venger la cause commune des nations. Valentinien, occupé alors à fortifier les bords du Rhin et du Danube, auroit bien voulu n'être pas forcé d'interrompre ces travaux. Il forma le projet d'exposer aux Allemands d'autres barbares, et de se procurer la paix tandis qu'ils s'égorgeroient les uns les autres. Il crut pouvoir employer à ce dessein les Bourguignons.

habitoient dans le voisinage des Allemands en remontant vers la source du Mein.

Cette nation guerrière, nombreuse et devenue redoutable à ses voisins, étoit vandale d'origine. Elle avoit autrefois resserrée dans des bornes assez étroites entre la Warte et la Vistule, aux environs du lieu où est aujourd'hui la ville de Gnesne. Chassée par les Gépides, elle s'approcha du Rhin, et, s'étant jetée dans la Gaule avec les autres Vandales après la mort d'Aurélien, elle fut défaite au retour par Probus. Quelques années après, les Bourguignons s'étant unis aux Allemands pour rentrer en Gaule, ils y furent encore taillés en pièces par Maximien Hercule, et se fixèrent enfin en Germanie aux dépens des Allemands, auxquels ils enlevèrent une partie de leur territoire. Cette invasion causa une haine mortelle entre les deux peuples ; et, pour perpétuer leurs querelles, ils se disputoient la propriété du fleuve Sala, dont les eaux, propres à faire du sel, avoient de tout temps causé la guerre entre les habitans de ses bords. Les Bourguignons étoient de haute taille, d'un caractère et d'un extérieur farouche, portoient une longue chevelure, qu'ils frottoient de beurre pour la rendre rousse : grands mangeurs, aimant une musique rude et grossière, pour laquelle ils se servoient d'une sorte de guitare à trois cordes. Ils donnoient à leur roi le nom de *hendinos* ; on le déposoit lorsqu'il avoit eu quelque mauvais succès dans la guerre, ou que l'année avoit été stérile ; car ils le croyoient maître des événemens et des saisons. Leur grand prêtre portoit le nom de *sinistus* ; il étoit perpétuel, et ne pouvoit être déposé comme les rois. Quelques auteurs anciens donnent aux Bourguignons une origine que les meilleurs critiques rejettent comme fabuleuse : ils disent que Drusus et Tibère, beaux-fils d'Auguste, ayant conquis une grande étendue de pays dans la Germanie, y laissèrent des garnisons qui, abandonnées ensuite par les Romains,

*Amm. ibid.*

*Oros. l. 7,*

*c. 32.*

*Hier. chron.*

*Plin. l. 4, c.*

*28.*

*Sidon. carm.*

*11.*

*Cluv. ant.*

*Germ. l. 3,*

*c. 56.*

*Vorb. t.*

*2, p. 612.*

*Vales. rerum*

*franc. l. 1,*

*p. 48. et seq.*

*et l. 3, p.*

*158.*

*Alsat. illust.*

*p. 419.*

formèrent un corps de nation , et qu'elle prit son nom des bourgs , c'est-à-dire , en langue germanique châteaux bâtis sur la frontière. Cette fable s'étoit accréditée chez les Bourguignons eux-mêmes , faisoient honneur de descendre des Romains ; et un des motifs que Valentinien employa pour les exciter à faire la guerre aux Allemands.

Il sollicita leurs rois , par des messages secrets , à joindre les Romains pour accabler de concert leurs communs ennemis. Il leur promit de passer le Rhin et convint du temps auquel les deux armées se rencontreroient. La proposition fut acceptée avec joie : les Bourguignons firent plus que l'on n'attendoit : ils se rendirent au bord du Rhin, au nombre de quatre-vingt mille hommes. Cette armée si redoutable fit trembler leurs alliés autant que leurs ennemis. Les Romains n'en tirèrent aucun avantage et elle ne fit aucun mal aux Allemands. Après avoir attendu Valentinien , sans voir aucun effet de ses promesses , les Bourguignons lui envoyèrent demander des troupes d'observation pour couvrir leur retraite. Ils n'en avoient pas besoin sans doute , et cette demande ne tendoit qu'à s'éclaircir des mauvaises dispositions de l'empereur. Ils en furent pleinement convaincus par le refus qu'ils essuyèrent. Irrités de se voir méprisés et indignement , ils égorgèrent tout ce qu'ils purent de sujets de l'empire , et reprurent le chemin de leur pays. Ils étoient trompés par Valentinien , mais trompant aussi les espérances de sa politique artificieuse. La terreur de sa marche mit en fuite les Allemands qui habitoient devant leur passage. Ceux-ci , s'étant répandus dans la Bavière , furent tués ou pris par le général Théodose. Les prisonniers furent , par ordre du prince , transportés en Italie ; on leur donna des terres à cultiver aux environs de Ravenne à condition qu'ils paieroient un tribut annuel.

N<sup>o</sup>. 371. Dès que les Bourguignons se furent retirés, Marcellin recommença ses ravages. Valentinien forma le dessein de les punir.  
*Jilace.*  
*Amm. l. 29,*  
 4.

l'enlever, comme Julien avoit fait enlever Vadomaire. *Cluv. ant. Germ. l. 3, c. 7.*  
l'année suivante, Gratien étant consul pour la seconde fois avec Probus, l'empereur, pour tromper le prince Macrien, passa une grande partie de l'année à Trèves et aux environs, feignant de n'être occupé que de la réparation des forteresses. Pendant ce temps-là il donnoit les ordres, et disposoit tout pour une expédition secrète. Ayant été instruit par des transfuges du lieu où étoit Macrien, il se rendit à Mayence au commencement de septembre, avec peu de troupes, pour ne donner à l'ennemi aucune défiance. Le général Sévère passa sans bruit quelques lieues au-dessous de Mayence, sur un pont de bateaux, avec un corps d'infanterie, et s'avança dans le pays. Il avoit ordre de cacher sa marche, et de ne point permettre à ses soldats de s'écarter. Sévère ayant rencontré une troupe de marchands, les fit massacrer, dans la crainte qu'ils n'allassent donner avis de son approche. Mais, appréhendant d'être découvert, et de ne pas trouver assez fort pour résister, il fit halte près de Bonna, qu'on appeloit alors *Aquæ mattiacæ*, et attendit Valentinien, qui vint le joindre au commencement de la nuit. On s'arrêta quelques heures en ce lieu, mais on n'y campa, parce qu'on n'avoit point apporté de bagage. L'empereur fit seulement dresser sur des pieux quelques tapis, qui lui tinrent lieu de tente. On se remit en marche avant le jour; l'armée étoit conduite par de bons guides. Théodose la devançoit à la tête d'un corps de cavalerie; on avoit pris les plus justes mesures pour surprendre Macrien endormi.

L'imprudence des soldats fit échouer l'entreprise. Les licenses de l'empereur ne purent contenir leur avidité pour le pillage. L'incendie des métairies et les cris des paysans donnèrent l'alarme à la garde du prince; on l'enleva à demi-éveillé dans un chariot, et on le sauva sur des hauteurs par des défilés impraticables à une armée. Valentinien, se voyant dérober sa proie, s'en vengea

sur le territoire ennemi , qu'il ravagea dans une étendue de cinquante milles , et revint à Trèves, fort mécontent d'avoir manqué une occasion ménagée avec tant de précautions. Les Allemands qui habitoient au-delà du Rhin vis-à-vis de Mayence , s'appeloient *Bucinobantes*. Pour ôter à Macrien l'espérance de rentrer dans ce pays, l'empereur y établit pour roi Fraomaire. Le canton étoit tellement ruiné, que celui-ci aima mieux aller dans la Grande-Bretagne commander , en qualité de tribun d'une cohorte d'Allemands qui s'étoit mise au service de l'empire , et qui se distinguoit par sa valeur. Valentinien donna aussi quelque commandement dans ses troupes à Bithéride et à Hortaire , seigneurs allemands. Mais peu de temps après, Hortaire, accusé d'entretenir de secrètes intelligences avec Macrien, fut appliqué à la torture ; et, sur l'aveu qu'il fit de sa trahison, il fut brulé vif.

*Amm. l. 29,*  
*c. 5.*  
*Hier. chron.* La rigueur de Valentinien croissoit tous les jours. Maximin, préfet des Gaules, aigrissoit de plus en plus son naturel dur et impitoyable. Les accès de sa colère devenoient plus fréquens , et se marquoient dans le ton de sa voix , dans l'altération de son visage , dans le désordre de sa démarche. Ceux qui jusqu'alors avoient, par leurs sages remontrances travaillé à modérer ses emportemens , n'osoient plus ouvrir la bouche. Il n'écoutoit que Maximin. Il fit assommer un de ses pages pour avoir, dans une chasse, découpé un chien plus tôt qu'il falloit. Un chef de fabrique lui ayant présenté une cuirasse de fer très-bien travaillée, s'attendoit à en être récompensé : il fut mis à mort, parce que la cuirasse pesoit un peu moins que Valentinien n'avoit ordonné. Octavien, qui avoit été proconsul d'Afrique, encourut la disgrâce du prince. Un prêtre chrétien chez qui il tenoit caché, n'ayant pas voulu le découvrir, eut la tête tranchée à Sirmium. Constantin, écuyer de l'empereur, fut lapidé pour avoir changé sans sa permission

ques chevaux de son écurie. Athanase étoit un co-  
r du Cirque fort renommé : ses partisans formoient  
cabales en sa faveur. Valentinien le menaça du feu,  
donnoit occasion à quelque émeute ; et peu de jours  
à il lui fit souffrir ce supplice sur un simple  
pçon de magie. Afriquain, célèbre avocat, ayant  
eu un gouvernement, en demandoit un autre  
considérable : cette ambition, pardonnable et  
ordinaire, lui coûta la vie. Comme Théodose sol-  
oit pour lui : *Eh bien !* dit l'empereur, *puisque'il*  
*est pas content de sa place, je vais lui en donner*  
*autre ; qu'on lui abatte la tête.* Cet ordre cruel  
exécuté. Claude et Salluste, tribuns de la garde,  
ent accusés d'avoir parlé en faveur de Procope lors-  
il s'étoit révolté. Le conseil de guerre fut chargé de  
faire le procès. Comme on ne trouvoit pas de preu-  
contre eux, l'empereur ordonna aux juges de con-  
ner Claude à l'exil, et Salluste à la mort, promettant  
leur accorder leur grâce. Les juges obéirent, mais  
Valentinien ne tint pas sa parole. Salluste fut décapité,  
Claude ne revint d'exil qu'après la mort de l'empereur.  
Il fit périr dans les tourmens de la question plu-  
sieurs personnes dont on reconnut trop tard l'innocence.  
employoit, contre la coutume, des officiers de ses gar-  
pour arrêter les accusés, et ils répondoient sur leur  
du succès de leur commission. Mais ce qui met le  
comble à la barbarie, et ce qui rend ce crime presque  
irréparable à Maximien Galère, c'est qu'il avoit deux  
très-carnassières, qu'il nourrissoit de cadavres.  
Une portoit le nom de *Mica*, l'autre d'*Innocentia*. Il  
faisoit grand soin de ces cruels animaux ; il avoit fait  
leur loges à côté de son appartement ; des esclaves  
étoient chargés de les servir, et d'entretenir leur  
propreté. Après quelques années il donna la liberté à  
Innocentia, et la fit lâcher dans les forêts ; étant, di-  
oit-il, content de ses services.

*Cod. Theod.*  
*l. 5, tit. 15,*  
*leg. 1.*  
*Lib. 4, tit.*  
*6, leg. 1.*  
*Lib. 6, tit.*  
*7, leg. 1; tit.*  
*9, leg. 1; tit.*  
*11, leg. unic.;*  
*tit. 14, leg. 1.*  
*Lib. 12, tit.*  
*1, leg. 38.*  
*Liban. vit.*  
*p. 48, 49.*

Ces traits d'inhumanité, qui font horreur, étoient les effets d'un caractère fougueux et violent, et non pas d'une stupidité brutale. Ce prince avoit des lumières : il fit cette année et la suivante plusieurs lois, tant pour conserver l'honneur des familles que pour régler l'ordre politique. Pour défendre les jeunes veuves de race sénatorienne contre leur propre foiblesse, il ordonna que celles qui seroient au-dessous de vingt-cinq ans ne pourroient contracter un second mariage sans le consentement de leur père, ou de leurs parens, si le père étoit mort ; que , si leurs parens s'opposoient à leur désir, et qu'ils proposassent un autre parti, les juges civils en décideroient ; et qu'en cas d'égalité entre les deux partis, on préféreroit celui qui seroit du choix de la femme ; que , supposé que la veuve eût lieu de soupçonner que ses proches parens, devant être ses héritiers si elle mouroit sans enfans, voulussent par un motif d'intérêt empêcher ce second mariage, elle s'en rapporteroit au jugement des parens plus éloignés, qui n'auroient rien à prétendre sur sa succession. Il écarta par cette loi le manège de séduction, qui altéroit le sang des plus nobles familles par des alliances mal assorties et souvent déshonorantes. Une autre loi, par laquelle il modéroit la rigueur de celle de Constantin contre les bâtards et les concubines, ne fut pas si généralement approuvée ; il déclara que , si un homme laissoit des héritiers en ligne directe, il pourroit léguer à ses enfans naturels et à leur mère le douzième de ses biens et le quart, s'il ne laissoit que des héritiers collatéraux. Valens rejeta d'abord cette loi, mais il l'adopta dans la suite. Valentinien régla les rangs entre les grandes dignités ; les préfets de Rome, les préfets du prétoire, les deux généraux de la cavalerie et de l'infanterie, étoient au même degré. Après eux les questeurs, le maître des offices, les deux comtes des largesses, c'est-à-dire l'intendant des finances et l'intendant du domaine, les pré-



ls, les quatre chefs du secrétariat du prince, les es qui commandoient les troupes dans les provinces delà de la mer, les vicaires des préfets. Tel étoit e des grandes charges de l'état. Les empereurs ns y firent quelques changemens, et ajoutèrent eurs autres dignités. Dans ce dénombrement je ne as le comte des domestiques, quoique ce fût une té déjà ancienne, et que Constance le nomme dans oi avant le maître des offices. La raison en est peut- que c'étoit une charge du palais, et non pas une té de l'empire.

milieu des rigueurs que Valentinien exerçoit sur euples, l'Eglise étoit tranquille. Valens, au con- , avoit jusqu'alors épargné ses sujets dans ce qui doit le gouvernement civil, mais il affligeoit l'Eglise. ince prit pour la troisième fois la résolution d'aller tioche, et partit de Constantinople vers le mois de En traversant l'Asie, il y trouva les traces funestes aux qu'avoient causés la famine et le tremblement re. Les provinces, désolées et languissantes, ne se ploient qu'à peine. L'empereur donnoit audience députés qu'on lui envoyoit de toutes parts, et leur doit les grâces qu'ils venoient lui demander. Il se osoit deux objets : de rétablir le pays, et d'y faire iner l'arianisme. Il relevoit les villes abattues; il oit aux autres de nouveaux embellissemens, ou loit leur enceinte. On nettoyoit les ports bouchés les sables, ou comblés de vase; on travailloit à re les grands chemins plus praticables. Tout sem- ranimé par la présence du prince. Il partagea plu- s provinces : Tyane, devint métropole de la seconde padoce, et Icone de la seconde Pisidie. Quelques rs lui attribuent la nouvelle division de la Pales- , de la Cilicie, de la Syrie, de la Phénicie et de abie. Mais d'autres prétendent, avec plus de vrai- blance, que ces provinces ne furent partagées, les

*Zos. l. 4.  
Themist. or.  
11.  
Till. Valens.  
art. 11, et  
not. 10.*

unes en deux, les autres en trois, que sous le règne de Théodose ou d'Arcadius. Nous avons déjà observé que cette multiplication de départemens aggravait le fardeau des peuples en multipliant les officiers.

*Greg. Naz. or. 20.* Valens, après avoir fait quelque séjour à Ancyre, passa en Cappadoce. Devant lui marchoit le préfet Modeste, en apparence pour disposer ce qui étoit nécessaire à la réception de l'empereur, mais en effet pour préparer un triomphe à l'arianisme, qui s'établissoit dans tous les lieux où passoit Valens. On chassoit les évêques orthodoxes; on les exiloit; on confisquoit leurs biens; on installoit en leur place des hérétiques, dont l'empereur avoit à sa suite une nombreuse recrue. C'étoit un empereur sorti de la Propontide, qui traversoit la Bithynie, la Galatie, et venoit fondre sur la Cappadoce. Basile étoit assis depuis peu sur le siège de Césarée, capitale de cette province. L'empereur avoit en vain employé les plus puissans du pays pour traverser son élection. Ce préfet fut un rempart inébranlable, contre lequel vinrent se briser toutes les forces de l'hérésie. Valens, en approchant de Césarée, envoya Modeste pour l'intimider et l'obliger à recevoir les ariens dans sa communion. Le préfet manda Basile, et d'un ton fier et menaçant il lui reprocha d'abord son opiniâtreté à rejeter la doctrine que l'empereur avoit embrassée. Comme il le voyoit inflexible: *Ne savez-vous donc pas, lui dit-il, que je suis le maître de vous dépouiller de vos biens, de vous exiler, de vous ôter même la vie? Celui qui ne possède rien* répondit le prélat, *ne peut rien perdre, à moins que vous ne vouliez peut-être m'arracher ces misérables vêtemens, et un petit nombre de livres qui font toute ma richesse; quant à l'exil, je ne le connois pas: toute la terre est à Dieu; elle sera partout ma patrie, ou plutôt le lieu de mon passage; la mort me sera une grâce, elle me fera passer dans la véritable vie; il y a même long-temps que je suis mort à celle-ci.* Ce discours, animé de

*Greg. Nyss. l. contra Eumonium.*

*Theod. l. 4, c. 17.*

*Soc. l. 4, c. 25.*

*Soz. l. 6, c. 15.*

*Ruf. l. 2, c. 9.*

*Basil. epist. 104, etc.*

seule vraie philosophie, mais tout nouveau pour les  
sages d'un homme de cour, étonna le préfet. *Per-  
sone*, dit-il, *ne m'a encore parlé avec une pareille har-  
passe. C'est apparemment*, lui repartit froidement Ba-  
se, *que vous n'avez encore rencontré aucun évêque.*  
Basile ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de cette  
réponse intrépide; il alla rendre compte à l'empereur du  
succès de sa commission : *Prince*, lui dit-il, *nous*  
*sommes vaincus par un seul homme ; n'espérez ni l'es-*  
*per par des menaces, ni le gagner par des caresses ;*  
*il ne vous reste que la violence.* Valens ne jugea pas à  
propos d'employer d'abord cette voie; il craignoit le  
peuple de Césarée, et sentoit malgré lui du respect pour  
un saint prêtre.

Il passa l'hiver en cette ville. Le jour de l'Épiphanie  
il se rendit à l'église avec sa garde, et se mêla parmi les  
fidèles, pour avoir l'honneur de communiquer avec eux,  
quoiqu'il en paroisse moins en apparence. Mais, quand il entendit le chant  
des psaumes, qu'il vit la modestie de ce grand peuple,  
l'ordre et la majesté toute céleste qui régnoient dans  
le sanctuaire, le prélat debout à la tête de son clergé,  
silencieux et recueilli, aussi immobile que s'il ne se fût  
passé autour de lui rien d'extraordinaire, ceux qui l'en-  
vironnoient, pénétrés d'un profond respect, plus sem-  
blables à des anges qu'à des hommes, ce prince demeura  
comme ébloui et glacé de crainte. Lorsque ensuite il se  
présenta pour offrir son offrande, comme aucun  
des ministres sacrés ne venoit la recevoir selon l'usage,  
et qu'on ignoroit si Basile voudroit l'accepter, alors,  
saisi d'un tremblement soudain, il eut besoin d'être sou-  
levé par un des prêtres, qui s'aperçut de sa foiblesse. Ba-  
se crut devoir user de condescendance; il reçut l'of-  
frande de Valens. En vain, pour ébranler le saint évêque,  
l'empereur le fit tenter tantôt par des magistrats, tantôt  
par des officiers d'armée, tantôt par ses eunuques, et

surtout par le grand-chambellan, nommé Mardon voulut avoir lui même un entretien avec Basile. Le lat, par son éloquence toute divine, confondit Valens sans sortir des bornes du respect; et il imposa si avec une liberté apostolique à un officier du palais, qu'il osoit le menacer en présence du prince. Cette conviction adoucit le cœur de Valens : il donna à l'église de Césarée plusieurs terres de son domaine pour subvenir à la subsistance des pauvres et au soulagement des malades.

Mais les évêques ariens étouffèrent bientôt ces dispositions favorables. L'exil de Basile fut arrêté. Tout prêt pour son départ : les fidèles étoient dans les larmes et les ariens dans la joie; il ne s'agissoit plus qu'il signât l'ordre. La main de l'empereur se refusa cependant à sa volonté : elle trembla, sans pouvoir écrire aucune lettre, toutes les fois qu'il voulut la contraindre à cet injuste ministère. Un autre accident porta de même temps à Valens un coup bien plus sensible. Son fils unique, Valentinien Galate, tomba dangereusement malade. Après avoir épuisé tous les remèdes humains, l'empereur eut recours à Basile. Le saint vint au palais et sa seule présence calma d'abord la violence de la maladie, et, sur la promesse que lui fit Valens qu'il lui permît d'instruire le jeune prince dans les principes de la doctrine catholique, ses prières achevèrent la guérison. L'empereur, plus fidèle aux engagements pris avec Basile qu'à la parole donnée à Basile, ayant permis de baptiser son fils par les ariens, ce prince resta malade et mourut. Valence et Domitien, affligés de ce malheur, envoyèrent prier Basile d'employer son ministère auprès de Dieu pour détourner la mort dont ils croyoient eux-mêmes menacés. Le préfet Modeste adressa aussi à saint Basile dans une grande maladie, le reconnoissant dans la suite qu'il lui étoit redevable.

, il devint son protecteur. On voit par plusieurs du saint que Modeste n'osoit rien refuser à sa mandation.

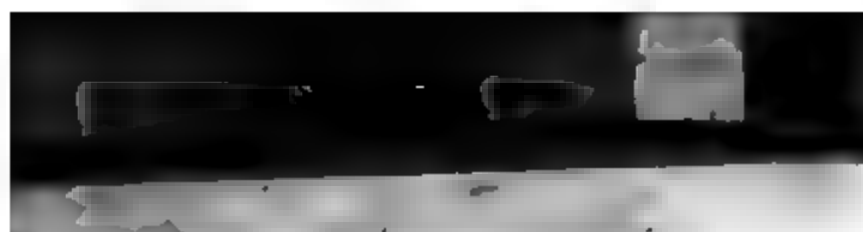
quelque temps après que Valens fut parti de Césarée, l'évêque y apaisa une sédition que l'attachement du peuple à sa personne avoit excitée. Eusèbe, gouverneur du Pont et de la Cappadoce, oncle de l'impératrice et dévoué aux ariens, saisissoit toutes les occasions pour aggraver Basile. Un de ses assesseurs, devenu éperdu d'amour d'une veuve de famille illustre, vouloit le contraindre à l'épouser. Pour éviter ses poursuites craintes de l'autorité du gouverneur, elle se réfugia dans l'église, auprès de la table sacrée. Le magistrat voulut forcer cet asile, Basile prit la défense de cette veuve : il s'opposa aux gardes envoyés pour la saisir, et procura les moyens de s'échapper. Le gouverneur, irrité, cita Basile devant son tribunal; et, le traitant comme un criminel, il ordonna de le dépouiller et de déchirer les flancs avec des ongles de fer. Le prélat tenta de lui dire : *Vous me ferez un grand bien si vous m'arrachez le foie, qui me cause de perpétuelles douleurs.* Mais les habitans, apprenant aussitôt le péril de leur évêque, entrent en fureur : hommes, femmes, enfans, armés de tout ce qu'ils rencontrent, accourent avec des cris terribles à la maison d'Eusèbe; chacun brûle de lui porter le premier coup. Ce magistrat, un moment auparavant si fier et si intraitable, tremblant alors, se jette aux pieds de sa victime. Il n'eut pas le temps de prier : Basile, délivré des mains des bourreaux, alla au-devant du peuple; sa seule vue calma la sédition, et sauva la vie à celui qui lui préparoit une mort cruelle.

Valens arriva enfin à Antioche au mois d'avril, sous le consulat de Modeste et d'Arinthe. Libanius, dont la vie étoit passée, commença par l'ennuyer d'un long discours égyptique, dont on ne lui permit de prononcer que

AN. 372.  
Idace.  
Ecl. chron.  
Liban. vit.  
Them. or.

12.

*Soc. l. 4, c. 16.* la moitié. Des soins plus importans occupoient Valens. *Theod. l. 4, c. 23, 24.* Il se partageoit entre les préparatifs de la guerre de Perse et le dessein qu'il avoit formé de détruire dans ses états la foi de Nicée. Pour rendre la persécution moins odieuse, il permit l'exercice de toutes les superstitions. Les sacrifices se renouvelèrent : on célébroit publiquement les fêtes de Jupiter, de Cérès, de Bacchus; la liberté n'étoit refusée qu'aux catholiques. Méléce fut banni pour la troisième fois. Les fidèles de sa communion, exclus des églises où ils s'assembloient, étoient contraints de célébrer les saints mystères hors de la ville. Poursuivis partout et chassés par les soldats, ils changeoient tous les jours de retraite. Plusieurs expirèrent dans les tourmens; un grand nombre furent précipités dans l'Oronte. Ces rigueurs loin de les abattre, animoient et fortifioient leur zèle. Les moines accouroient de leurs solitudes pour soutenir le courage de leurs frères. Un jour Valens, se promenant dans une galerie de son palais qui donnoit sur l'Oronte, vit passer au bord du fleuve un homme mal vêtu et courbé de vieillesse. On lui dit que c'étoit le moine Aphraate, respecté de tous les catholiques d'Antioche. *Où vas-tu ?* lui dit l'empereur, *tu devrois te tenir renfermé dans ta cellule.* Prince, lui repartit le vieillard, *vous embrasez l'église de Dieu; et quand le feu est à la maison, il faut sortir pour travailler à éteindre l'incendie.* On dit que l'Eglise eut alors obligation à Thémistius. Cet orateur, déiste dans le cœur, quoique idolâtre dans la pratique, représenta à l'empereur *qu'il en étoit de la religion comme de tous les arts, qui se perfectionnent par la dispute : que les diverses sectes étoient autant de différentes voies qui toutes aboutissoient au même terme, c'est-à-dire à Dieu même : que la contrariété des opinions sur la nature divine entroitoit dans les vues de l'Être suprême, qui a voulu se cacher aux hommes; et que la diversité de cultes, loin de lui déplaire, lui étoit au contraire agréable que la différence du service l'est dans un*



de à un général, dans une maison à un père de famille. Des raisons si absurdes firent, dit-on, quelque pression sur un prince foible et ignorant ; sans s'arrêter tout-à-fait, il relâcha beaucoup de sa cruauté, tourna sa principale attention sur les affaires de la mer.

Le traité de Jovien avoit abandonné Arsace à la vengeance et à l'ambition de Sapor. Aussitôt après la mort de cet empereur, le roi de Perse entreprit de s'emparer de l'Arménie. Aussi artificieux que guerrier, il trompa l'Arménie par des traités, il la fatigua par des attaques prévues : il corrompit ou fit périr une partie des princes. Enfin, n'épargnant ni les caresses ni les parjures, il attira à un festin le roi Arsace. Ce prince imprudent se vit enlever au milieu des convives : on lui couvra les yeux, on le chargea de chaînes d'argent, vaine distinction dont les Perses honoroient les prisonniers illustres : on l'enferma dans le château d'Agabanes, où attendoit une mort cruelle. Sapor, devenu par cette perfidie maître de ce grand royaume, porta ses armes dans l'Ibérie ; et, pour insulter à la puissance romaine, il chassa Sauromace, que les Romains avoient placé sur le trône, il y établit Aspacure, cousin de ce prince. Cylace et Artabane, l'un gouverneur d'une province, l'autre un des généraux d'Arsace, avoient suivi leur maître pour se donner à Sapor ; il leur confia le gouvernement de l'Arménie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour s'emparer d'Artogérasse, ville très-forte, où étoient enfermés les trésors, le fils et la veuve du malheureux Arsace. Cette princesse étoit Olympias, trois fois fiancée à l'empereur Constant.

Les deux commandans vinrent mettre le siège devant la ville. Comme elle étoit bâtie sur une montagne escarpée, et que les neiges et la rigueur de l'hiver en rendoient les approches encore plus difficiles, Cylace prit la voie de la négociation. Accoutumé à gouverner

des femmes, il se flattoit de tourner à son gré l'opinion de la reine. Il en obtint sûreté pour lui et pour Artabane. Ils se rendirent tous deux dans la place. Ils commencèrent d'abord le ton menaçant ; ils conseilloyent à la fin d'apaiser par une prompte soumission la colère du prince impitoyable. Mais la princesse , plus habile que ces deux traîtres, leur fit une peinture si touchante de ses malheurs et des cruautés exercées sur son mari, leur fit valoir avec tant de force ses ressources et ses avantages qu'ils trouveroient eux-mêmes dans son discours qu'attendris à la fois et éblouis de nouvelles espérances, ils se déterminèrent à trahir Sapor à son tour. Ils convinrent que les assiégés viendroient à une certaine nuit attaquer le camp, et promirent de leur livrer les troupes du roi. Ayant confirmé leur promesse par un serment, ils retournèrent au camp, et publièrent qu'ils avoient accordé deux jours aux assiégés pour se libérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Cette suspension d'armes produisit du côté des Perses la négligence et la sécurité. Pendant que les assiégeans étoient plongés dans le sommeil, une troupe de brave jeunesse se leva de la ville, s'approche sans bruit, pénètre dans le camp, égorge les Perses, la plupart ensevelis dans le sommeil, et n'en laissent échapper qu'un petit nombre. Olympe ne fut pas plus tôt délivrée, qu'elle fit sortir de la ville son fils Para, et l'envoya sur les terres de l'empereur. Valens lui assigna pour asile la ville de Néocésarée dans le Pont, où il fut traité avec tous les égards dus à son rang et aux anciennes alliances de sa famille avec l'empire.

Cylace et Artabane, espérant tout de la générosité de l'empereur, le prièrent par leurs députés de leur renvoyer Para leur roi légitime, avec un secours capable de le maintenir. Valens, qui ne vouloit pas donner à Sapor l'occasion de lui reprocher d'avoir le premier rompu le traité, se contenta de faire reconduire le prin-



Arménie par le général Tércence, mais sans aucunes pes. Il exigea même de Para qu'il ne prît ni le surnom, ni le titre de roi. Ce ménagement n'en imposa point à Sapor. Outré de colère, il entra en Arménie à la tête d'une puissante armée, et mit à feu et à sang tout le pays. Le prince et les deux ministres, hors d'état de résister à ce torrent, se retirèrent entre les hautes montagnes qui séparent les terres de l'empire d'avec la Cappadoce; on appeloit alors ainsi l'ancienne Colchide. Cachés pendant cinq mois dans les cavernes et dans le sein des forêts, ils échappèrent à toutes les recherches de Sapor. Enfin, las de les poursuivre, et déjà fatigué des rigueurs de l'hiver, il brûla tous les villages fruitiers, mit garnison dans les châteaux dont il s'étoit emparé par force ou par intelligence, et vint attacher Artogérasse, qu'il emporta après une vigoureuse résistance. Il s'y rendit maître des trésors et de la personne de la reine, qu'il emmena captive en Perse.

Ces événemens avoient précédé l'arrivée de Valens à Nicée. Dès que l'empereur eut rassemblé ses troupes, il fit partir deux armées; l'une marcha en Arménie à la tête d'Arinthe; Tércence conduisit l'autre en Ibérie. Les affaires d'Arménie avoient changé de face. Sapor, qui avoit pris toute sorte de formes, souple et insinuant, fier et intraitable selon la diversité des circonstances et de ses intérêts, avoit séduit la simplicité du jeune prince en lui promettant son alliance et sa protection. Il l'avertissoit avec une bienveillance apparente qu'il exposoit sa dignité, et même sa personne; que l'usurpateur et Artabane ne lui laissoient que le nom de souverain; qu'il étoit en effet leur esclave: et que n'avoit-il à craindre de deux perfides, qu'il sembloit par une aveugle confiance inviter à une troisième trahison? Le prince, trop crédule, fit égorger ses deux ministres, et envoya leurs têtes à Sapor comme un gage de sa soumission. L'Arménie, alors sans conseil et sans défense,

*Amm. ibid.  
Them. or.*

alloit être la proie du roi de Perse, si Arinthée arrivé à propos pour la mettre à couvert. Sapor péré de perdre le fruit de son crime, n'osa cependant entrer dans le pays; il envoya des députés à Valens le sommer d'observer le traité, et de ne prendre parti dans les démêlés des Perses et des Arméniens envoyés ne furent pas écoutés.

Dans le même temps, Térance ramenoit Saur en Ibérie. Comme il approchoit du fleuve Cyrus, le prince yint offrir de partager le royaume avec son cousin. Il protestoit qu'il céderoit volontiers tous le pays à son cousin. Mais l'empereur, qui, pour éviter une guerre, consentoit au partage de l'Ibérie. Le Cyrus fit la séparation de ses deux princes. Sauromace prit pour sa part les provinces limitrophes de l'Arménie et de la Lazique, et laissa à son cousin les pays qui confinoient à l'Albanie et à la Perse. Sapor se plaignit hautement de l'infidélité des Romains, qui, sans égard, disoit-il, pour ses remontrances, envoyoient des troupes en Arménie et en Ibérie, la foi des sermens, et dispoient en souverain du royaume d'Ibérie. Il déclara le traité rompu, et ne songea plus qu'à lever une armée, et à tirer des secours de ses alliés et de ses vassaux, afin de ruiner au prochain toutes ces entreprises de la politique romaine.

*Soc. l. 4, c. 17.* Valens n'attendit pas si long temps. Il eut assez de troupes pour former une troisième armée, dont la tête de laquelle il marcha lui-même vers la Mésopotamie, à dessein de braver le roi de Perse. Ayant franchi l'Euphrate, il prit sa route par Edesse, d'où il avait chassé l'évêque Barse pour y établir un arien. A son arrivée, il trouva tout le peuple catholique assemblé sur une plaine hors de la ville, parce que les églises étaient au pouvoir des hérétiques. Il s'emporta contre le pape Modeste jusqu'à le frapper, lui reprochant de né-

tion de ses ordres. Il lui commanda de dissiper  
 itieux à coups d'épées, s'ils étoient désormais assez  
 pour s'assembler. Modeste, devenu depuis sa gué-  
 moins vif pour les intérêts de l'arianisme, fit se-  
 ment avertir les catholiques ; il vouloit les sauver  
 ssacre dont ils étoient menacés. Dès le lendemain  
 ccoururent au même lieu avec plus d'ardeur que  
 . Le préfet, dans la triste alternative ou de ré-  
 e du sang, ou de s'attirer la disgrâce du prince,  
 parti d'obéir, et de se transporter dans la plaine.  
 allant il aperçut une femme dont les cheveux et  
 emens en désordre monstroient assez son empres-  
 ; elle traînoit un enfant par la main, et se fai-  
 assage à travers les soldats dont le préfet étoit ac-  
 agné. Modeste l'ayant fait arrêter pour lui demander  
 e couroit avec tant de hâte, elle répondit qu'elle  
 soit d'arriver trop tard à l'assemblée des fidèles,  
*us allons*, dit-elle, *recevoir le martyre. Et pour-*  
 lui dit le préfet, *menez-vous cet enfant ? C'est*  
*ils*, repartit-elle, *je veux qu'il soit couronné avec*  
 Modeste retourna aussitôt rendre compte à l'em-  
 r de la résolution des catholiques ; et Valens, con-  
 a que la violence tourneroit à sa honte et à leur  
 , révoqua ses ordres, et sortit d'Edesse.

l'approcha du Tigre sans rencontrer d'ennemis.  
 nt à combattre que les incommodités du climat,  
 les chaleurs excessives produisirent dans son ar-  
 beaucoup de maladies. Il se fit aimer de ses soldats  
 vif intérêt qu'il prit à leur soulagement. On loua  
 nt ses soins infatigables pour rétablir la santé du  
 distingué de ses généraux. On croit que c'étoit le  
 e Victor. Dans le cours de cette expédition, il ré-  
 t, sans tirer l'épée, une tribu de Sarrasins. Il re-  
 na ensuite passer l'hiver à Antioche.

s deux empereurs prirent l'année suivante le con-  
 pour la quatrième fois. Valens entroit le 28 de

*Them. or.*  
 11, et ibi not.

AN. 373.  
*Idace.*  
*Them. or.*

*Symm. l. 10,* mars dans la dixième année de son règne; Valens  
*ep. 26.*

*Zos. l. 4.* y étoit entré un mois auparavant. Pour honorer  
décennales, le sénat de Rome leur envoya un p  
considérable. Les princes reçurent encore des provi  
selon l'usage, de l'or, de l'argent, des étoffes précie  
De leur part ils remirent cette année une partie  
taxe imposée sur les terres. Valens exigea de Thém  
une harangue, qui fut prononcée en sa présence, et  
remment à Hiéraple, où il avoit coutume de p  
la saison du printemps, pendant qu'il fit son séjour  
Syrie.

*Amm. l. 29,* Dès que les armées purent tenir la campagne, S  
*c. 1.* envoya des troupes en Mésopotamie. Il méprisoit  
Romains depuis la retraite de Jovien, et se prom  
une victoire assurée. Valens fit partir le comte T  
et Vadomaire à la tête d'une belle armée, avec  
de se tenir sur la défensive, afin qu'on ne pût les ac  
d'avoir fait le premier acte d'hostilité. Arrivés da  
plaine de Vagabante, ils furent attaqués par tou  
cavalerie des Perses. Ils se contentoient d'en sou  
le choc, et se battoient en retraite; mais enfin, se v  
poussés avec vigueur, ils chargèrent à leur tour; et,  
avoir fait un grand carnage, ils demeurèrent main  
champ de bataille. Les deux monarques vinrent jo  
leurs troupes. Il se livra plusieurs petits combats  
les succès furent balancés. Enfin ils convinrent  
trêve pour terminer leurs différends. L'été s'étant  
en négociations infructueuses, Sapor se retira à  
phon, et Valens à Antioche.

*Till. Valens.* Pendant que Valens étoit occupé de la guer  
*art. 13.* Perse, les Sarrasins se défendoient contre les ha  
*Cellar. geog.* venus du fond de l'Ethiopie, et attaquoient eux-m  
*antiq. l. 4, c.* les frontières de l'empire. Sur les côtes de la mer  
*1, art. 15, et* thiope, le long du golfe Avalite, habitoit une per  
*c. 8, art. 16,* de Blemmyes, nation cruelle, dont l'extérieur  
*51.* étoit affreux. Ils étoient différens de ceux que nous :

fià vus à l'occident du Nil, vers les extrémités méridionales de l'Egypte. Un vaisseau d'Aïla en Arabie moua sur leurs côtes; ils s'en saisirent, s'y embarquèrent un grand nombre, et , devenus pirates sans connoître mer, ils résolurent d'aller à Clysmâ, port d'Egypte, très-riche et très-fréquenté, vers la pointe occidentale du golfe arabe. Ayant pris leur route trop à l'orient, ils abordèrent à Raïthe, qui appartenoit aux Sarrasins de Pharan. C'étoit le 28 décembre 372. Les habitans, au nombre de deux cents, voulurent s'opposer à la descente, mais ils furent taillés en pièces; leurs femmes et leurs enfans furent enlevés. Les Blemmyes massacrèrent quarante solitaires qui s'étoient réfugiés dans l'église de ce lieu. Ils se rembarquèrent ensuite pour gagner Clysmâ; mais leur vaisseau n'étant pas en état de faire route, ils égorgèrent leurs prisonniers, descendirent de nouveau sur le rivage, et mirent le feu aux palmiers dont le lieu étoit couvert. Cependant Obédien, prince de Pharan, ayant rassemblé six cents archers sarrasins, vint fondre sur les Blemmyes; et quoique ceux-ci se battissent en désespérés, ils furent tous passés au fil de l'épée.

Obédien étoit chrétien. Les saints solitaires retirés dans les déserts d'Arabie, avoient converti plusieurs tribus de Sarrasins. Un autre de leurs chefs, nommé Zocomé, étoit aussi embrassé la foi catholique. Obédien étant mort peu de temps après sa victoire sur les Blemmyes, sa veuve Mavia, d'un courage au-dessus de son sexe, prit le place, et se fit obéir de cette nation indocile. Elle étoit chrétienne; ayant été enlevée sur les terres de l'empire par une troupe de Sarrasins, de captive d'Obédien elle étoit devenue sa femme à cause de sa beauté. Dès qu'elle se vit seule maîtresse du royaume, elle rompit la paix avec les Romains, se mit elle-même à la tête de ses troupes, fit des courses en Palestine et jusqu'en Phénicie, ravagea les frontières d'Egypte, et livra plusieurs

*Soc. l. 4, c.*

*Theod. l. 4,*

*c. 21. Soz. l. 6, c.*

*38.*

*Theoph. p. 55.*

*Hermant vie de S. Basil, l. 5, c.*

*2. Till. arian. art. 122.*

batailles, dont elle remporta tout l'honneur. Le commandant de Phénicie demanda du secours au général armées d'Orient. Celui-ci vint avec un corps considérable, taxant de lâcheté le commandant, qui ne put résister à une femme, il lui ordonna de se tenir à l'écart avec ses soldats, et de demeurer simple spectateur du combat. La bataille étant engagée, les Romains plièrent déjà et alloient être taillés en pièces, lorsque le commandant de Phénicie, oubliant l'insulte qu'il venoit de recevoir, accourut au secours, se jeta entre les deux armées, couvrit la retraite du général d'Orient, et se retira même en combattant l'ennemi et le repoussant à plusieurs de traits. Comme la princesse guerrière continuoit de voir partout l'avantage, il fallut rabattre de la fierté de sa main, et lui demander la paix. Elle y consentit, à condition qu'on lui donneroit Moïse pour évêque de la nation. C'étoit un pieux solitaire renommé pour ses miracles. On l'alla tirer de son désert par ordre de l'empereur, et on le conduisit à Alexandrie pour y recevoir l'ordination épiscopale. Athanase étoit mort le 2 d'août de cette année; et Lucius, que les ariens s'efforçoient depuis long-temps de placer sur le siège d'Alexandrie, venoit enfin d'en prendre possession par ordre de Valentinien. Moïse, qui n'acceptoit l'épiscopat qu'à regret, refusa constamment l'imposition des mains d'un usurpateur hérétique. Il fallut l'envoyer aux prélats orthodoxes légues dans les montagnes. Le nouvel évêque achève de détruire l'idolâtrie dans le pays de Pharan. Il maintient l'alliance de Mavia avec les Romains; et cette reine, en gage de son attachement à l'empire, donna sa fille en mariage au comte Victor.

*Greg. Naz.  
or. 23.*

*Basil. ep.*

*159.*

*Epipa hæ-*

*res. 68.*

*Ruf. l. 2, t.*

*4.*

La mort d'Athanase fit renaître toutes les horreurs dont Alexandrie avoit été deux fois le théâtre pendant la vie de ce saint prélat. Pierre, le fidèle compagnon de ses travaux, qu'il avoit en mourant désigné pour son successeur, ne fut pas plus tôt établi par le suffrage du

le peuple et des évêques des contrées voisines, que Pal-  
 le, préfet d'Égypte, qui étoit païen, saisit cette occa-  
 n de venger ses dieux en servant la haine de l'empereur  
 contre les catholiques. Il rassemble une troupe  
 dolâtres et de Juifs, entre par force dans l'église, pro-  
 le sanctuaire et l'autel par les abominations les plus  
 scrables; il anime lui-même l'insolence et la fureur  
 sa cohorte effrénée. On massacre les hommes, on foule  
 x pieds les femmes enceintes; on traîne toutes nues  
 as les rues de la ville les filles chrétiennes, on les aban-  
 nne à la brutalité des païens; on les assomme avec  
 ux que la compassion excitoit à leur défense; on refuse  
 leurs parens la triste consolation de leur donner la  
 pulture. Bientôt arrivent Euzoïus, évêque arien d'An-  
 che, et le comte Magnus, intendant des finances, ce-  
 i qui s'étoit signalé en faveur du paganisme sous le  
 gue de Julien. Ils ramenoient comme en triomphe  
 cius, le dernier persécuteur d'Athanase. Les sollicita-  
 ons des ariens et les sommes d'argent répandues à la  
 ur avoient enfin couronné son ambition. Les païens  
 reçurent avec joie; et, au lieu des psaumes et des  
 nnes dont les villes retentissoient d'ordinaire à la pre-  
 ère entrée des évêques, on entendoit crier de toutes  
 ts : *Tu es l'ami de Sérapis; c'est le grand Sérapis qui*  
*mène à Alexandrie!* La conduite du nouveau prélat  
 ondit à ces acclamations impies. Armé de l'autorité  
 périale, il mit en œuvre la cruauté de Magnus. Ce  
 nte fit venir en sa présence les prêtres, les diacres et  
 moines les plus distingués par leurs vertus, dont plu-  
 ars avoient passé quatre-vingts ans. Après avoir beau-  
 p vanté la clémence de l'empereur, qui n'exigeoit  
 ux, disoit-il, que de souscrire à la doctrine d'Arius,  
 entreprit de leur persuader que cette signature n'in-  
 essoit point leur conscience; qu'ils pouvoient conser-  
 leur opinion dans le cœur, pourvu que leur main  
 prêtât à l'obéissance; et que la nécessité seroit devant

*Oros. l. 7, c. 33.*

*Soc. l. 4, c. 19, 20, 21, 23, 29.*

*Theod. l. 4, c. 18, 19, 20.*

*Soc. l. 6, c. 18, 19.*

*Soz. l. 6, c. 14, 19.*

*Paul. diac. in Valent.*

*Suid. in O'υάλης.*

Dieu une excuse légitime. Le comte , ne les trouvant disposés à profiter de ses leçons , les fit jeter en prison y laissa plusieurs jours , espérant affoiblir leur rage. Mais, voyant que les mauvais traitemens et les menaces ne servoient qu'à les affermir de plus en plus , les fit cruellement tourmenter dans la place publique d'Alexandrie , et les envoya , les uns aux mines de Nitrie , les autres aux carrières de Proconnèse , d'autres à Héliopolis en Phénicie , ville peuplée de païens , qui les accablèrent d'outrages. Leur départ causa une douleur extrême dans Alexandrie ; le peuple les accompagna jusqu'à la mer en versant des larmes , et suivit de près leur vaisseau avec des cris lamentables. La persécution s'étendit par toute l'Egypte. Les supplices que la religion de l'idolâtrie avoit inventés contre les chrétiens se renouvelèrent avec plus de fureur contre les catholiques , par un effet de cet acharnement naturel aux divers sectes d'une même religion. On vit des hommes dévorés par les bêtes dans les spectacles du Cirque. Onze évêques d'Egypte , qui s'étoient rendus redoutables aux tyrans par leur sainteté et par leur doctrine , furent envoyés en exil. Les déserts n'étoient plus un asile. Trois mille soldats , commandés et conduits par Lucius , allèrent répandre le trouble et la terreur dans les tranquilles solitudes de Nitrie et de Scétis. On y chassoit les moines de leurs cellules , on les égorgeoit , on les lapidoit : ceux qui étoient traités avec le moins d'inhumanité étoient dépouillés , enchaînés , battus de verges , traînés à Alexandrie par ordre de l'empereur , on les forçoit de s'enrôler dans la milice. Pierre avoit échappé aux meurtriers par l'arrivée de l'usurpateur ; et , s'étant secrètement réfugié , il se réfugia auprès du pape Damase à Rome , où il demeura jusqu'à la mort de Valens. Pour mettre sous les yeux des Romains une image des cruautés exercées dans Alexandrie , il porta avec lui une robe teinte du sang des martyrs , et il instruisit toute la terre



les violences, par une lettre pathétique adressée à l'empereur sous le nom d'une universelle. Lucius, méprisé tant qu'Atharvoit vécu, devint le tyran de l'Egypte, et conserva cette injuste puissance pendant les cinq années de son règne.

Les autres contrées de l'Afrique éprouvoient dans le même temps d'autres malheurs. La Tripolitaine, déjà envahie par les barbares, ne souffroit pas moins de la négligence des officiers chargés de la défendre; et la révolte de l'armée, qui éclata cette année, désoloit la Mauritanie. L'avarice et les impostures du comte Romain furent la cause de ces désastres. Cette sanglante tragédie, remplie d'intrigues et de funestes incidens, commença sous le règne de Valentinien, et ne fut terminée que sous celui de Gratien. Pour n'en pas interrompre le fil, nous avons jusqu'ici différé le récit, et nous allons continuer toute la suite.

*Amm. l. 27  
c. 9, et l. 28  
c. 6, et l. 50  
c. 2.*

On en vivoit encore lorsque les habitans de Leptis, opprimés par les Austuriens, ainsi que nous l'avons raconté, implorèrent le secours de Romain, commandant des troupes en Afrique. Ce général avare, ayant exigé de ces villes des conditions auxquelles il étoit impossible de satisfaire, ils résolurent de porter leurs plaintes à l'empereur. Ils nommèrent pour députés Séverus et Flaccien; et, sur la nouvelle que Valentinien devoit succéder à Jovien, on les chargea en même temps de lui offrir, selon la coutume, les présens de la province de Tripolitaine. Romain n'étoit pas moins arrogant que cruel et avare; il avoit à la cour un puissant appui dans la personne de Remi, qui fut depuis préfet des offices, avec lequel il partageoit le fruit de ses crimes pour en acheter l'impunité. Il savoit que l'empereur, prévenu en faveur de ses officiers, ne vouloit pas les croire coupables, et qu'il ne punissoit que les subalternes. Dès qu'il fut instruit de la résolution des Leptitains, il dépêcha en toute diligence un

courrier à Remi pour le prier de faire en sorte que l'empereur voulût bien s'en rapporter sur toute affaire à lui-même et au vicaire d'Afrique, dont il étoit sûr : c'étoit demander avec imprudence que le comte fût déclaré juge. Les députés vinrent à la cour : ils exposèrent leurs malheurs, et présentèrent le décret de la province qui en détaillait toutes les circonstances. Ruricius, gouverneur de la Tripolitaine, y avait joint son rapport, conforme aux plaintes des habitants. L'empereur en fut frappé. Remi fit l'apologie de Rome, mais ces mensonges ne purent cette fois que balayer la vérité. Valentinien promit de faire justice après exacte information. Il accorda même, à la prière des députés, qu'en attendant sa décision, Ruricius continuât de commander les armes, aussi-bien que le gouvernement civil. Les amis du coupable éludèrent ces dispositions équitables de l'empereur. Ils obtinrent que le commandement demeurât au comte Rome, et vinrent à bout d'éloigner l'information, et de l'enfin tout-à-fait oublier, en mettant toujours en avant d'autres affaires, qu'ils disoient plus importantes et plus pressées.

La province de Tripoli attendoit avec impatience quelque soulagement de la part de l'empereur ; mais les barbares, animés par leurs premiers succès, revinrent en plus grand nombre, ravagèrent le territoire de Leptis et celui d'Oea, ville considérable de la contrée, massacrèrent les principaux du pays, qui prirent sur leurs terres, et se retirèrent avec un butin. Valentinien étoit alors dans la Gaule. La nouvelle de cette seconde incursion réveilla dans son esprit le souvenir de la première : il envoya le secrétaire de l'empire pour payer les troupes d'Afrique, et pour prendre connoissance de l'état de la Tripolitaine. Avant que celui-ci fût arrivé, les Austuriens, semblables à des animaux féroces qui reviennent affamés à l'endroit

se sont déjà repus de carnage, accoururent une troisième fois ; ils égorgèrent ceux qui tombèrent entre leurs mains, coupèrent les arbres et les vignes, enlevèrent tout ce qu'ils n'avoient pu emporter dans les irruptions précédentes. Teints de sang, chargés de butin, ils s'approchèrent de Leptis, conduisant devant eux un des premiers de la ville, nommé Mycon, qu'ils avoient pris dans une de ses métairies. Il étoit blessé, et ils menaçoient de l'égorger, si l'on ne payoit sa rançon. Sa femme traita avec eux du haut des murailles ; et, leur ayant jeté l'argent qu'ils demandoient, elle le fit enlever par-dessus le mur avec des cordes. Il mourut deux jours après. Les habitans, et surtout les femmes, qui n'avoient jamais vu leur ville assiégée, se croyoient perdus sans ressource. Tout retentissoit de gémissemens et de cris. Cependant, après huit jours de siège, les barbares, qui n'attendoient rien à l'attaque des places, ayant plusieurs des leurs tués ou blessés, se retirèrent en ravissant tout sur leur passage.

Les envoyés de Leptis n'étant pas encore de retour, les habitans, dont les malheurs croissoient sans cesse, députèrent de nouveau Jovin et Pancrace. Ceux-ci rencontrèrent à Carthage Sévère et Flaccien qui leur apprirent que Pallade étoit en chemin. Ils ne laissèrent pas de continuer leur voyage. Sévère mourut de maladie à Carthage ; et Pallade arriva dans la Tripolitaine. Romain, bien averti de l'objet de sa commission, s'avisa d'un stratagème que lui suggéra une ingénieuse scélératesse. Pour lui fermer la bouche, il résolut de le rendre lui-même coupable. Il fit entendre aux officiers des troupes que Pallade étoit un homme puissant, qui avoit l'oreille de l'empereur, et que, s'ils oseroient s'avancer, il falloit acheter sa recommandation en lui faisant accepter une partie de l'argent qu'il apportoit pour le paiement des soldats. Ce conseil fut suivi, et Pallade ne refusa point le présent. Il alla

ensuite à Leptis ; et , pour s'instruire de la vérité s'adressa à deux habitans distingués, nommés Ethius et Aristomène , qui lui firent une peinture de leurs calamités, et le conduisirent sur les lieux vagés par les barbares. Pallade, témoin lui-même du déplorable état de ce pays, vint trouver Romain reprocha sa négligence, et le menaça d'informer le prince de ce qu'il avoit vu. *A la bonne heure, lui pondit le comte ; mais je l'informerai, moi, de son péculat : il saura que vous avez appliqué à votre part une partie de la solde de ses troupes.* Ce peu de paroles adoucit Pallade ; il devint ami de Romain ; et sur son retour à Trèves , il persuada à l'empereur que les plaintes des Tripolitains n'étoient qu'un tissu de calomnies.

Il fut renvoyé en Afrique avec Jovin , l'un des derniers députés. L'autre étoit mort à Trèves. Pallade étoit chargé, conjointement avec le vicaire d'Afrique de vérifier les faits allégués par la seconde députa- tion ; il avoit ordre encore de faire couper la langue à Ethius et à Aristomène , qu'il avoit, contre sa propre conscience, dépeints comme des imposteurs. Romain dont la fourberie étoit inépuisable en ressources, ne fut pas plus tôt instruit des ordres donnés pour cette seconde information, qu'il résolut d'en profiter pour se débarrasser de tous ses adversaires. Il envoya à Leptis deux secrétaires adroits et propres aux plus noires intrigues : l'un nommé Cécilius, conseiller au tribunal de la province. Par leur moyen il corrompit un grand nombre d'habitans, qui désavouèrent Jovin ; et Jovin lui-même intimidé par des menaces secrètes, démentit le rapport qu'il avoit fait à l'empereur. Pallade instruisit Valentinien de ces rétractations ; et ce prince, se croyant joué par les accusateurs de Romain, condamna à mort Jovin et trois autres habitans, comme complices de ses calomnies. Il prononça le même arrêt co-

uricius; et ce gouverneur intègre, qui n'avoit d'autre vœu que d'avoir, selon le devoir de sa charge, travaillé à soulager les maux de sa province, fut exécuté à Stèfe, en Mauritanie. Le vicaire fit mourir les autres de l'Utique. Flaccien fut assez heureux pour s'évader de la prison : il se retira à Rome, où il demeura caché jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après. Erechthius et Aristomène se sauvèrent dans des déserts éloignés, dont ils ne sortirent que sous le règne de Gratien.

La Tripolitaine fut réduite à souffrir sans se plaindre. Mais l'œil de la justice éternelle, qui ne dort jamais, suivit partout les coupables, et tira enfin la vérité de ce labyrinthe ténébreux. Pallade, disgracié pour un sujet qu'on ignore, se retira de la cour. Quelque temps après, Théodose, étant venu en Afrique pour réprimer la rébellion de Firme, dont nous allons bientôt parler, fit arrêter le comte Romain, et se saisit de ses papiers. Il y trouva une lettre qui prouvoit manifestement que Pallade en avoit imposé à l'empereur; et il l'envoya au prince. Pallade fut arrêté; et, pressé par les remords de ses crimes, il s'étrangla dans la prison. Remi ne lui survécut pas long-temps. Léon lui ayant succédé dans la charge de maître des offices, il s'étoit retiré dans ses terres, près de Mayence, où il étoit né. Maximin, préfet des Gaules, avide de condamnations et de supplices, jaloux d'ailleurs du crédit dont Remi avoit joui long-temps, cherchoit l'occasion de le perdre. Il fit mettre la question un nommé Césaire, qui avoit eu part à la confiance de Remi, et qui révéla toutes ses impostures. Dès que Remi en fut averti, il prévint la punition qu'il méritoit en s'étranglant lui-même.

Après la mort de Valentinien, Erechthius et Aristomène se présentèrent à Gratien, et l'instruisirent de la vérité, qui n'avoit jamais été entièrement connue de son père. Ce prince les adressa au proconsul Hespérius et au vicaire Flavien, magistrats éclairés, et dont

la justice étoit incorruptible. Ils firent arrêter C. Il avoua dans la question que c'étoit lui qui avoit engagé les habitans à désavouer leurs propres dépositions fut envoyée à Gratien. Romain, le prisonnier depuis que Théodose l'avoit fait arrêter se tint pas encore pour convaincu. Aussi hardi dans ses crimes qu'à les commettre, il obtint d'être porté à Milan, où la cour étoit alors. Il y fit venir des témoins, à dessein d'accuser le proconsul et le comte Romain, d'avoir trompé l'empereur pour favoriser la révolte. Il trouva même un protecteur dans le comte Iulien, qui pouvoit beaucoup auprès de Gratien. Iulien eut le crédit de faire appeler à Milan plusieurs sénateurs, dont la présence étoit, disoit-il, nécessaire à sa justification. Ils vinrent en effet; mais Romain ne put ni les intimider, ni les corrompre : ils persistèrent à déposer la vérité. L'histoire ne parle point de Romain; et le principal acteur de tant d'impôts et de scènes sanglantes disparoît tout à coup sans qu'on soit instruit de son sort. Il seroit bien étrange qu'un monstre de cruauté, d'avarice et de fourberie, eût trompé si long-temps son souverain et fait tant d'innocens, convaincu enfin des plus noirs faits, eût échappé au supplice, et qu'il n'eût été puni que par les malédictions de ses contemporains et l'horreur de la postérité.

*Amm. l. 29, c. 5.* Ce furent encore ses pernicieuses intrigues qui firent Firme dans le désespoir : la haine que le comte s'étoit attirée donna des partisans au rebelle, et fit faire perdre à l'empire les vastes contrées de la Numidie, ainsi que nous l'allons raconter. Nubel, qui étoit le premier rang entre les Maures, laissa en mourant sept fils, Firme, Zamma, Gildon, Mascizel, Diomace, Mazuca, et une fille nommée Cyria. Zamma d'amitié avec le comte Romain, fut assassiné par son frère. Le comte résolut de faire punir le meur-

*Zos. l. 4.*

*Oros. l. 7, c. 33.*

*Symm. l. 1, c. 58.*

*S. Aug. ep. 164, et in*

*Parmen. l. 1, c. 10, 11.*

essein n'avoit rien que de louable. Mais Romain  
oit poursuivre la justice même que par des voies  
es et injustes. Les amis qu'il avoit à la cour, et  
Remi, appuyèrent auprès du prince le rapport  
main, et ôtèrent à Firme tous les moyens de dé-  
u'on accorde aux plus grands criminels : l'em-  
ne voulut ni écouter ses envoyés, ni recevoir ses  
ies. Firme, voyant qu'il alloit être la victime de  
ibale, prévint sa perte par la révolte. Il y trouva  
rits disposés. Les concussions du comte soule-  
tout le pays; un grand nombre de soldats romains,  
ne des cohortes entières, vinrent se ranger sous  
peaux du rebelle. Suivi d'un grand corps de trou-  
entra dans Césarée, capitale de la province : c'est  
d'hni la ville d'Alger. Il la saccagea et la réduisit  
dres. Fier de ce succès, il prit le titre de roi, et ce  
tribun romain qui lui posa son collier sur la tête  
ui tenir lieu de diadème. Les donatistes furent  
s ardents à se déclarer en sa faveur. Comme ils  
divisés en deux sectes, l'une s'appuya de ses ar-  
our écraser l'autre. Un de ses évêques lui livra la  
e Rucate, où il ne maltraita que les catholiques.  
entinien, qui étoit encore à Trèves, mais qui bien-  
ès se transporta à Milan, crut qu'il devoit opposer  
ebelle entreprenant et hardi un général aussi  
nt que brave et intrépide. Il donna à Théodose  
es-unes des troupes de la Gaule ; mais, pour ne  
op dégarnir cette province où l'on craignoit tou-  
es incursions des Allemands, il tira des cohortes  
Pannonie et de la Moésie supérieure. Théodose  
d'Arles, et aborda à Gigéri dans la Mauritanie  
ie, avant qu'on eût en Afrique aucune nouvelle  
départ. Il y trouva le comte Romain, qui com-  
it a être suspect à l'empereur : il avoit un ordre  
de l'arrêter ; mais, comme ses troupes n'étoient  
core arrivées, craignant que ce méchant homme

ne se portât à quelque extrémité dangereuse, il se tenta de lui reprocher avec douceur sa conduite pa et l'envoya à Césarée, avec ordre de veiller à la s de ces quartiers. Il fit aussi de fortes réprimand Vincent, lieutenant de Romain, et complice de sa pines et de ses cruautés. Lorsqu'il eut réuni tout ce attendoit de troupes, il donna des gardes à Romain le conduisit à Stèfe.

Ce général s'occupa d'abord à dresser le plan de guerre. Il falloit conduire dans un pays, brûlé par excessives chaleurs, des soldats accoutumés aux clim froids de la Gaule et de la Pannonie. On avoit aff à des ennemis exercés à voltiger sans cesse, plus prop à des surprises qu'à des batailles. Firme, de son d alarmé de la réputation de Théodose, parut dispos rentrer dans le devoir. Il s'excusa du passé par dépi et par lettres; il protesta que la seule nécessité l'ajeté dans la révolte, offrant pour l'avenir toutes les arances que l'on exigeroit de lui. Théodose lui promit paix quand il auroit donné des otages; mais il ne s' dormit pas sur ces belles apparences de soumission manda à tous les corps de troupes répandus dans l' frique de le venir joindre. Les ayant réunis avec ce qu'il avoit amenés, il les anima à bien faire par c éloquence militaire qui lui étoit naturelle. Il fit tou les dispositions nécessaires pour entrer en campagne; se concilia l'amour des peuples, en déclarant que l troupes ne seroient point à charge à la province, qu'elles ne subsisteroient qu'aux dépens des ennemis.

Après avoir inspiré la confiance, il se mit en march et comme il s'approchoit de la ville de Tubusup située au pied d'une chaîne de montagnes qui portoit le nom de *montagnes de fer*, il reçut de nouveaux d putés de Firme. Il les congédia sans réponse, parce qu' n'amenoient point d'otages, ainsi qu'il en avoit d mandé. De tous les frères de Firme, Gildon seul éti



fidèle ; il servoit dans l'armée de Théodose : les voient le parti du rebelle , qui les employoit es lieutenans. Le général Romain , s'avancant aution dans ce pays inconnu , rencontra nn ps de troupes légères , commandé par Mascizel us. Après quelques décharges de flèches , on se combat fut sanglant , et la victoire demeura ains : ce qui les étonna le plus en cette ren- e furent les cris affreux de ces barbares lors- ient pris ou blessés. On fit le dégât dans les es ; on détruisit un château d'une vaste étendue rtenoit à Salmace : on s'empara de la ville de . Théodose y établit des magasins pour en subsistances , s'il n'en trouvoit pas dans l'in- u pays. Cependant Mascizel , ayant rallié les t rassemblé de nouvelles troupes , vint attaquer au les Romains ; et , après avoir perdu un grand des siens , il n'échappa lui-même que par la son cheval.

elle, découragé par ces mauvais succès , députa es pour offrir des otages et demander la paix.

apparemment des évêques donatistes. Théodose des vivres pour son armée. Firme accepta ion ; et , ayant envoyé des présens , il alla lui-vec confiance trouver Théodose. A la vue de romaine et de la contenance fière du général , il e paroître effrayé ; il descendit de cheval et se a aux pieds de Théodose , avouant avec larmes ité , et demandant grâce. Le vainqueur le releva ira en l'embrassant. Firme remit les vivres oit promis , laissa plusieurs de ses parens pour donna parole de rendre les prisonniers , et se re-ix jours après il renvoya à Icosie plusieurs en-ilitaires et une partie du butin qu'il avoit fait courses. Théodose reprit la route de Césarée. e longues marches , comme il entroit dans la

ville de Tipase, colonie maritime entre Icosie et Césarée, il rencontra les députés des Maziques qui venaient implorer sa clémence. Cette nation belliqueuse liguée avec le rebelle. Le général romain leur répondit avec fierté qu'il iroit incessamment les chercher même pour tirer raison de leur perfidie. Ils se retirèrent en tremblant, et Théodose arriva à Césarée. Cette ville lui offrit un déplorable spectacle : il n'y restoit plus que des masures et des monceaux de pierres calcinées par les flammes. La première et la seconde légion furent chargées d'enlever les cendres et les décombres, de reconstruire cette belle ville et d'y demeurer en garnison. Firme enlevé les deniers du fisc : quelques années après, ses officiers de l'empereur prétendirent en rendre les magistrats responsables. Mais l'évêque Clément arrêta par ses représentations cette injuste poursuite ; et le zèle de ce charitable prélat fut appuyé du crédit de Symmacus et loué des païens mêmes.

La nouvelle de la paix s'étant répandue, les notables de la province et le tribun Vincent, qui jusqu'alors s'étoient tenus cachés de crainte de tomber entre les mains de Firme, vinrent joindre Théodose. Il étoit encore à Césarée quand il apprit que Firme n'avoit demandé la paix qu'à dessein d'endormir sa vigilance et de tomber sur l'armée romaine lorsqu'elle s'y attendoit le moins. Il marcha aussitôt vers la ville de Zucbari, où il surprit un détachement de déserteurs, commandés par plusieurs tribuns, entre lesquels étoit celui qui avoit posé son collier sur la tête de Firme. Pour leur faire croire qu'il se contentoit à leur égard d'un châtiment léger, il les réduisit au dernier grade de milice, et se rendit avec eux à Tigave. Gildon et Marcellin, qu'il avoit envoyés dans le pays des Maziques, vinrent le joindre dans cette ville : ils lui amenoient avec eux les chefs de ces barbares, nommés Bellène et Férice, qui s'étoient mis à la tête de la faction de Firme. A

à tous ces coupables, afin de rendre le spectacle de punition plus terrible, et de n'être pas obligé d'y revenir à plusieurs fois, il ordonna le soir même à des milliers et à des soldats de confiance de se saisir pendant la nuit de tous ces traîtres, de les conduire enchaînés sur une plaine hors de la ville, et de faire ensuite assembler autour d'eux toute l'armée. L'ordre fut exécuté. Théodose se rendit en ce lieu au point du jour, et trouva ces criminels environnés de ses troupes : *Fidèles soldats*, dit-il à ses soldats, *que pensez-vous qu'on ve faire de ces perfides ?* Tous s'écrièrent qu'ils méritaient la mort. Cette sentence ayant été prononcée par toute l'armée, le général abandonna les fantassins aux soldats pour les assommer à coups de bâtons : c'étoit l'ancienne punition des déserteurs. Il fit couper la main droite aux officiers de cavalerie, et trancher la tête aux autres cavaliers, aussi-bien qu'à Bellène, à Férice, et à un tribun nommé Curandius, qui dans un combat avait refusé de charger l'ennemi. Cette sévérité ne manqua pas de trouver des censeurs parmi les courtisans jaloux de la gloire de Théodose ; mais elle rétablit la discipline en Afrique, et la suite fit connoître que la rigueur dans l'exercice du commandement est plus salutaire aux soldats qu'une fausse indulgence.

On alla ensuite attaquer le château de Gallonas, place très-forte qui servoit de retraite aux Maures. L'armée entra par la brèche, passa tous les habitans au fil de l'épée, et rasa les murailles. De là Théodose, après avoir traversé le mont Ancorarius, comme il approchoit de la citadelle de Tingita, rencontra une armée de Mazis, qui annoncèrent leur arrivée par une grêle de traits. Les Romains les chargèrent avec vigueur ; et ces barbares, malgré leur bravoure naturelle, ne purent résister contre des troupes bien exercées et bien commandées. Ils furent taillés en pièces, à l'exception d'un petit nombre, qui, ayant échappé à l'épée des vainqueurs, vin-

rent ensuite se rendre et obtinrent leur pardon. Théodose, qui pénétrait de plus en plus dans l'intérieur de l'Afrique, envoya le successeur de Romain dans la Mauritanie de Stèfe pour mettre la province à couvert et marcha contre d'autres barbares nommés *les Musom*. Ceux-ci, persuadés qu'on ne leur pardonneroit pas les massacres et les ravages qu'ils avoient faits dans la province romaine, s'étoient joints à Firme, qu'ils espéroient voir bientôt maître de tout ce vaste continent.

L'armée de Théodose, après les divers détachemens qu'il avoit été obligés de faire, étoit réduite à trois mille cinq cents hommes. Etant arrivé près de la ville d'Adda, il apprit qu'il alloit avoir sur les bras une multitude innombrable. Cyria, sœur de Firme, puissante par ses richesses, soutenoit avec une ardeur opiniâtre la révolte de son frère : elle mettoit en mouvement toute l'Afrique jusqu'au mont Atlas. Tant de barbares différens de mœurs, de figure, d'armes, de langage, aguerris par l'habitude de combattre les lions de leurs montagnes, et presque aussi féroces que ces animaux, traversoient ces plaines arides et marchaient à Théodose. Bientôt ils parurent à la vue de l'armée romaine. On ne pouvoit les attendre sans s'exposer à une perte certaine. On prit donc le parti de se retirer. Les barbares précipitent leur marche ; ils atteignent l'ennemi, l'enveloppent, l'attaquent avec furie. Les Romains, sûrs de périr, ne songeoient qu'à vendre bien cher leur vie, lorsqu'on aperçut un grand corps de troupes qui approchoit. C'étoient des Maziques qui venoient se joindre aux autres barbares. Mais ceux-ci, voyant des déserteurs romains à la tête, et s'imaginant que c'étoit un secours pour Théodose, prirent la fuite, et le laissèrent continuer librement sa retraite. Il arriva à un château qui appartenoit à Mazuca, où il fit brûler vifs quelques déserteurs, et couper les mains à plusieurs autres. Après avoir tenu la campagne une année entière, parce que l'hiver est inconnu

es climats, il revint à Tipase au mois de février, le Gratien étoit consul pour la troisième fois avec Iulien.

pendant qu'il donnoit à ses soldats le temps de se reposer, il s'occupoit lui-même des moyens de terminer la guerre. Une expédition si longue et si pénible lui avoit fait sentir qu'il étoit impossible de réduire à force ouverte un ennemi accoutumé à la faim, à la soif, aux ardeurs de l'été, aux froids brûlans, courant sans cesse, et échappant à toutes les poursuites. Il ne trouvoit d'autre expédient que de lui enlever toutes ses ressources en détachant de tous côtés les peuples de ces contrées. Dans ce dessein, il ordonna que de se remettre en marche, il envoya de toutes parts des hommes adroits et intelligens, qui par argent, par menaces, par promesses, vinrent à bout de gagner tous les partis des barbares. Firme étoit toujours en course ; les négociations secrètes de Théodose, et la défiance que lui inspiroit l'infidélité naturelle de ses alliés, lui étoient de mortelles inquiétudes. Aussitôt qu'il apprit que le général romain approchoit, il se crut trahi par ses alliés ; et, s'étant évadé pendant la nuit, il prit la fuite vers les montagnes éloignées et inaccessibles. La plupart de ses troupes, abandonnées de leur chef, se débandoient. Les Romains, trouvant le camp presque désert, se précipitèrent, tuèrent ceux qui y étoient restés, et marchèrent à la poursuite de Firme, recevant à composition tous les barbares dont ils traversoient le pays. Théodose étoit accompagné de commandans dont la fidélité lui étoit connue. Le rebelle, qui n'étoit accompagné que d'un petit nombre d'esclaves, se voyant poursuivi avec tant d'opiniâteté, jeta ses bagages et ses provisions pour fuir avec la plus grande vitesse. Ce fut un soulagement pour l'armée de Théodose qui manquoit de subsistances. Il fit rafraîchir ses soldats, auxquels il distribua l'argent et les vivres, et fit sans peine un corps de montagnards qui s'élevèrent à sa rencontre jusque dans la plaine.

AN. 374.

Il approchoit de l'Atlas, dont la cime semblait s'élever vers les nues. Ayant appris que les barbares en avaient fermé tous les passages, d'ailleurs impraticables pour les autres qu'aux habitans du pays, il retourna sur ses pas, et, s'étant campé à quelque distance, il laissa à Firme le temps d'assembler les nègres, qui habitaient au-delà de ces montagnes, et que les anciens nomment Ethiopiens, ainsi que les nations situées au midi de l'Egypte. Ces peuples traversèrent l'Atlas à la suite de Firme, accourant en confusion avec des cris menaçans. Leur figure affreuse, et leur innombrable multitude jetèrent d'abord l'épouvante dans le cœur des Romains, qui prirent la fuite. Théodose les rallia, les rappella quelques magasins où il trouva des vivres en abondance, et revint à l'ennemi. Ses soldats marchaient en rangs serrés, agitant leurs boucliers, comme pour effrayer ces noirs sauvages qu'ils ne redoutoient plus. Ils annonçoient leur fureur par le cliquetis de leurs armures et par le bruit de leurs lances dont ils se frappaient le genou. Toutes ces menaces ne furent suivies d'aucun effet. Théodose, content d'avoir rendu l'honneur à son cœur à ses troupes, ne voulut point hasarder la bataille contre un nombre si inégal : après s'être tenu quelque temps en présence, il fit sa retraite en bon ordre. Ses ennemis, effrayés de sa contenance, le laissèrent s'en aller, et se dispersèrent dans leurs montagnes plus promptement qu'ils n'étoient venus. Le Romain alla s'emparer de la ville de Conté, où Firme avait renfermé les prisonniers, les croyant en sûreté dans une place qui, par son éloignement et sa situation sur une hauteur météorologique, était hors d'insulte. On y trouva aussi des déserteurs. Théodose punit avec sa sévérité ordinaire.

Firme, abandonné des nègres, se réfugia avec son frère, et le reste de sa famille, dans les montagnes des Isafliens. C'étoit le peuple le plus puissant de la contrée. Le roi Igmazen étoit guerrier, et célèbre.

Le commerce qu'il entretenoit avec la province lui avoit procuré de grandes richesses. Il lui envoya demander le rebelle ; et, sur son refus, il déclara la guerre. Il y eut une sanglante bataille où les Romains, enveloppés, furent obligés de fuir de toutes parts ; et malgré ce désavantage furent vaincus et tués en pièces. Firme chargea lui-même ses troupes : il s'exposa sans ménagement ; ce fut par ses derniers efforts qu'il se sauva par la vitesse de son cheval, accoutumé à courir sur le bord des précipices. Mazuca, son frère, fut fait prisonnier. Comme on le conduisoit, où il avoit laissé des marques de sa fureur, il se tua lui-même la vie en déchirant sa plaie. Le corps fut porté dans la ville : elle y fut reçue avec cette joie que produit la vengeance. Théodose ravagea les Isafliens. Plusieurs habitans de la province qui s'étoient liés avec ces barbares et retirés dans ces pays, tombèrent entre ses mains. Convaincus par de sourdes pratiques, favorisé la rébellion, ils furent condamnés au feu. De là Théodose s'avancant dans une contrée nommée *la Jubalène* : c'étoit la contrée de Jubel, père de Firme. Mais il fut arrêté dans une vallée par de hautes montagnes ; et quoiqu'il s'en fit le passage malgré les naturels du pays, qu'il tua en pièces, cependant, craignant de s'engager dans une affaire dangereuse, il tourna vers la forteresse d'Aus. Les Jésaliens, nation féroce, vinrent lui offrir de troupes et de vivres.

Ces marches diverses avoient pour objet la poursuite de Firme. Il fuyoit de contrée en contrée sur le bord d'un désert sauvage. Enfin Théodose, voulant délasser ses troupes, campa près du château de Médiane : il y resta quelques jours sans cesser d'agir après des barbares pour les engager à lui livrer le fugitif. Il apprit qu'il étoit retourné chez les Isafliens. Il marcha aussitôt

de ce côté-là. Comme il entroit dans le pays, l'Igmazen vint hardiment à sa rencontre : *Qui es-tu dit-il à Théodose , et quel dessein t'amène ici ?* Le général romain le regardant avec fierté : *Je suis , lui dit-il , un des officiers de Valentinien , maître de toute la région ; il m'envoie pour arrêter un brigand : si tu ne le rends entre mes mains sans différer , tu périras avec ta nation.* Un discours si menaçant irrita le prince barbare ; il ne répondit que par des injures , et se mit plein de colère. Le lendemain , dès que le jour parut , les barbares vinrent avec une contenance assurée à présenter la bataille. Le front de leur armée étoit composé de près de vingt mille hommes : la seconde ligne , plus nombreuse , devoit peu à peu s'étendre pendant le combat , et enfermer les Romains , qui n'étoient plus de trois mille. Les Jésaliens , malgré les promesses faites à Théodose , s'étoient joints à eux. Les Romains animés par le souvenir de leurs victoires , resserrèrent leurs bataillons , et se couvrant de toutes parts de boucliers , soutinrent sans s'ébranler les efforts de leur ennemi. Le combat dura tout le jour. Vers le soir , parut Firmus , qui , monté à l'avantage , déploya un manteau de couleur de pourpre , crioit aux soldats : *Ne craignez rien , s'ils vouloient éviter une mort certaine , ils n'auroient point d'autre ressource que de livrer Théodose à son tyran inhumain , cet inventeur de supplices cruels.* Ces paroles n'inspirèrent que de l'indignation à la part des soldats , et redoublèrent leur courage. Mais il y en eut qui en furent effrayés , et qui cessèrent de combattre. Enfin la nuit sépara les deux armées ; et Théodose , profitant des ténèbres , retourna à la forte ville d'Audia. Il y passa ses troupes en revue , et punit les soldats qui s'étoient déshonorés par leur lâcheté. Il leur fit couper la main droite : quelques-uns furent brûlés vifs. Il s'arrêta quelques jours en ce lieu , veillant sans cesse pour éviter les surprises. Cette précaution n'étoit



utile. Quelques barbares étant venus attaquer son camp pendant une nuit fort obscure, il les repoussa, et fit prisonniers plusieurs qui avoient déjà forcé le rempart. Il marcha ensuite en diligence vers les Isaliens, et ayant pris, pour pénétrer dans leur pays, des routes détournées, par lesquelles on ne l'attendoit point, il se vengea de leur infidélité par le massacre et le pillage. Après avoir ainsi terminé l'expédition de cette année, il traversa la Mauritanie césarienne, et revint en Italie, où il fit mourir dans la torture, et brûler après la mort, Castor et Martinien, les principaux ministres des rapines et des forfaits du comte Romain. Il attendoit des ordres de l'empereur pour instruire le procès au comte même; mais Valentinien mourut avant la fin de cette affaire.

L'année suivante, Théodose retourna dans le pays des Isaliens, et les défit dans une bataille. Igmazen, accoutumé à vaincre, fut effrayé de ce changement de fortune, et voyant que, si la guerre continuoit, l'interruption du commerce le priveroit, lui et ses sujets, des biens les plus nécessaires à la vie, il se détermina à se rendre à Théodose. Il eut assez de confiance en sa bonté et sa générosité pour aller seul secrètement s'aboucher avec lui. Il le pria de lui envoyer Masille, un des chefs des Maziques, qui étoit fidèle aux Romains. Ce fut par l'entremise de ce Masille qu'Igmazen fit savoir à Théodose *qu'il désiroit sincèrement la paix, mais qu'il ne pouvoit actuellement la conclure sans révolter ses sujets; que, pour y parvenir, il falloit y forcer les Isaliens par la terreur des armes romaines, et par des vexations continuelles; qu'ils étoient attachés au parti rebelle, et qu'ils ne se lasseroient de l'assister que quand ils sentiroient que l'honneur de le défendre leur étoit trop cher; qu'alors ils laisseroient à leur prince la liberté de traiter avec Théodose.* Le Romain suivit ce conseil; il fatigua les Isaliens par tant de défaites et de

ravages, que Firme, ne trouvant plus sa sûreté dans leur pays, songeoit à la chercher ailleurs, lors roi s'assura de sa personne. Firme avoit déjà reçu quelques avis de la secrète intelligence établie entre lui et les Romains. Quand il se vit arrêté, ne doutant que sa perte ne fût résolue, il voulut au moins disposer de sa vie. S'étant donc rempli de vin pour s'élever sur les craintes de la mort, il prit le moment où ses gardes étoient endormis, et s'étrangla lui-même. Igmazen en fut affligé : il se faisoit un mérite de conduire le rebelle au camp des Romains. Il vouloit moins le livrer mort. Après avoir reçu un sauf-conduit pour lui-même, il fit charger le corps de Firme sur un chameau, et le conduisit à Théodose, qui s'étoit rapproché de la mer, et qui campoit près d'un camp voisin de Rusibicari. Théodose, s'étant assuré, par le témoignage de ceux qui connoissoient le rebelle, que c'étoit véritablement le corps de Firme, reprit la route de Stèfe. Il y arriva comme en triomphe, au milieu des louanges et des acclamations de tout le peuple de la province, dont il étoit le libérateur.

## IVRE DIX-NEUVIÈME.

révolte de Firme ne causoit à Valentinien que de  
 es inquiétudes. Il se reposoit de la conservation de  
 ique sur la capacité de Théodose. Mais son frère  
 ns vivoit dans de perpétuelles alarmes. Naturelle-  
 t cruel et avare, il avoit jusqu'alors forcé son carac-  
 Enflé des médiocres avantages qu'il venoit de rem-  
 r sur les Perses, il crut n'avoir plus besoin de se  
 raindre. Ses courtisans avides, qu'il avoit su retenir  
 -bien que ses vices, commencèrent à abuser de  
 faveur pour ruiner les familles les plus opulentes.  
 ince, environné de flatteurs qui fermoient tout accès  
 plaintes et aux remontrances, plus obstiné dans sa  
 e lorsqu'elle étoit moins raisonnable, crédule aux  
 orts secrets, incapable par paresse d'examiner la  
 é, et par orgueil de la reconnoître, ne lançoit plus  
 les arrêts d'exils et de confiscations. Il se faisoit un  
 te d'être implacable, et il répétoit souvent *que*  
*onque s'apaise aisément s'écarte aisément de la jus-*  
 Plus de distinction entre l'innocent et le coupable.  
 it par la sentence de condamnation que les objets de sa  
 e apprenoient qu'ils étoient soupçonnés; ils passaient  
 i instant, comme dans un songe, de l'opulence à la  
 licité. Le trésor du prince engloutissoit toutes les for-  
 pour les verser ensuite sur ses favoris; et ses largesses  
 rendoient pas moins odieux que ses rapines. Tant  
 istices excitèrent la haine; et la haine publique pro-  
 t les attentats. Il se formoit sans cesse des conspira-  
 contre Valens. Un jour qu'il dormoit tranquillement,  
 son dîner, dans un de ses jardins, entre Antioche  
 leucie, un de ses gardes, nommé Salluste, fut sur

AN 374.  
 Amm. l. 29,  
 c. 1.  
 Zon. t. 2,  
 p. 33.

le point de le tuer ; et ce prince ne fut sauvé de ce point et de plusieurs autres que par les décrets de la clemence qui l'avoit condamné à périr de la main des Romains.

*Amm. ibid.*  
*Liban. or.*  
28.

*Zos. l. 4.*  
*Greg. Naz.*  
*ep. 137, 138.*  
*Chrysost. ad*  
*vit. Jun. et*  
*orat. 3, con-*  
*tra Ano-*  
*maeos.*

*Soc. l. 4, c.*  
18.

*Soz. l. 6, c.*  
35.

*Philost. l. 9,*  
*c. 15.*

*Zon. t. 2,*  
*p. 32.*

*Cedr. t. 1,*  
*p. 313.*

La même patience qui faisoit naître contre lui tant de complots excita quelques visionnaires à rechercher seroit son successeur. Fidustius, Irénée et Pergandre tous trois d'un rang distingué, s'adressèrent pour cet effet à deux devins célèbres, nommés Hilaire et Pappus. Je n'exposerai pas ici les ridicules cérémonies que ces devins pratiquèrent, et dont on prétend qu'ils ont eux-mêmes le détail dans leur interrogatoire. Il n'est pas de dire qu'ayant gravé autour d'un bassin les caractères de l'alphabet grec, ils suspendirent au-dessus un anneau enchanté, qui par ses vibrations diverses marqua les lettres, dont l'assemblage formoit la réponse de l'oracle. Elle étoit conçue en vers héroïques, et signifioit que le successeur de Valens seroit un prince accomplissant leur curiosité leur seroit funeste ; mais que leurs ennemis triers éprouveroit eux-mêmes la vengeance des dieux et périroient par le feu dans les plaines de Mésopotamie. Comme l'oracle ne s'étoit exprimé sur le prince qu'en des termes généraux, on demanda quel étoit son nom. Alors l'anneau ayant frappé successivement les lettres THÉOD, un des assistans s'écria que les dieux signoient Théodore. Tous les autres furent du même avis, et la chose parut si évidente, qu'on s'en tint là, sans pousser plus loin la recherche. Il faut avouer que ce récit étoit vrai dans toutes ses circonstances, jamais la magie n'auroit enfanté une prédiction plus juste et plus précise. C'est ce qui doit en faire douter. En effet les auteurs ne s'accordent pas sur le moyen qui fut employé. Les uns disent qu'on fit usage de la nécromancie ; quelques-uns racontent qu'on traça sur la terre un grand cercle, autour duquel on marqua à distances égales les lettres de l'alphabet ; qu'on les couvrit d'une couche de blé, et qu'un coq placé au centre du cercle av

nonies mystérieuses, alla choisir les grains de blé sur les lettres que nous venons de dire.

Théodore en faveur duquel on étoit si fortement enu étoit né en Gaule; d'autres disent en Sicile, d'une famille ancienne et illustre. Une éducation brillante avoit perfectionné ses talens naturels, et les grâces extérieures y ajoutoient un nouvel éclat. Ferme et constant, bienfaisant et judicieux, modeste et savant dans toutes choses, il étoit chéri du peuple, respecté des grands, considéré de l'empereur; et, quoiqu'il ne tint que le premier rang entre les secrétaires du prince, il étoit le seul qui fût assez courageux pour lui parler avec franchise, et assez habile pour s'en faire écouter. Priscus, qui avoit été vicaire d'Asie, et qui étoit dans le secret de la consultation, l'instruisit des prétendus présages du ciel sur sa personne. Une tentation si délicate fit connoître que sa vertu n'étoit pas à l'épreuve de la tentation. Théodore se sentit flatté, et aussitôt il déclara son crime. Il écrivit à Hilaire qu'il acceptoit le sort des dieux, et qu'il n'attendoit que l'occasion de remplir sa destinée.

On n'en eut pas le temps. La conspiration, où l'on avoit engagé un grand nombre de personnes considérables fut découverte par un accident imprévu. Fortunatien, intendant du domaine, poursuivoit deux de ses subordonnés, coupables d'avoir détourné les deniers du trésor. Procope, ardent délateur, les accusa d'avoir voulu se tirer d'embarras en faisant périr Fortunatien, et s'être adressés pour cet effet à un empoisonneur nommé Pallade, et à l'astrologue Héliodore. L'intendant du domaine fit aussitôt saisir Héliodore et Pallade, et les mit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. Sous les tourmens de la question, ils s'écrièrent qu'on leur faisoit tort d'employer tant de rigueurs pour éclaircir un crime si peu important; que, si on vouloit les écouter, ils dévoient des secrets d'une toute autre conséquence,

et qui n'alloient à rien moins qu'au renversement général de l'état. A cette parole on suspendit les tourmens on leur ordonna de dire ce qu'ils savoient. Ils écrivirent l'histoire de la conspiration, et ils en exposèrent l'histoire. On leur confronta Fidustius, qui avoua tout. Eusérius fut mis en prison. On informa le prince de cette découverte. Les courtisans, et surtout Moschion s'empressoient à l'envi d'exagérer le péril et d'enflammer la colère du souverain ; et comme il paroissoit danger de faire arrêter tant de personnes, dont plusieurs avoient un grand crédit, le préfet, flatteur outré et imprudent, élevant sa voix : *Et quel pouvoir, dit-il, peut résister à l'empereur ? Il pourroit, s'il l'avoit entrepris, faire cendre les astres du ciel, et les obliger de comparer ses pieds.* Cette hyperbole insensée ne révolta point l'imbécille vanité de Valens.

On envoya en diligence à Constantinople pour Théodore, qu'une affaire particulière y avoit retenu. En attendant son retour, on passoit les jours et les nuits à interroger les complices qui se trouvoient à Antioche ; et, sur leurs dépositions, on dépêcha par toutes parts, jusque dans les provinces les plus éloignées, pour saisir les coupables et les amener à la capitale. Plusieurs d'entre eux étoient distingués par leur naissance et par leurs emplois. Les prisons publiques, même les maisons particulières, étoient remplies de criminels chargés de fers, tremblans pour eux-mêmes et plus encore pour leurs parens et leurs amis, qui ignoroient le sort. Théodore arriva : comme on craignoit quelque violence de ses partisans, on le fit garder dans un château écarté sur le territoire d'Antioche. Sa disgrâce avoit du premier coup abattu son courage ; et son âme, qui avoit paru si ferme à la vue de la mort, ne se trouva pas d'une trempe assez forte pour soutenir à la vue d'une mort prochaine qu'il avoit méritée.

Valens forma un tribunal composé de grands officiers, auxquels présidoit le préfet du prétoire. On donnoit alors la question aux criminels dans la salle même l'audience, en présence de tous les juges. Quand les accusés eurent étalé à leurs yeux les instrumens des diverses tortures, on fit entrer Pergamius. C'étoit un homme éloquent et hardi. Mais, sentant bien qu'il ne pouvoit éviter la mort, au lieu de nier son crime et de démentir ses complices, il prit une voie toute contraire; et, soit pour effrayer Valens, soit pour prolonger sa vie, il n'attendit pas les interrogations des juges qui paroissent embarrassés, et dénonça des milliers de complices, nommant avec une volubilité incroyable tout ce qu'il connoissoit de Romains dans toute l'étendue de l'empire : il demandoit qu'on les fît venir, et promettoit de les convaincre. Une pareille position devenant inutile par l'impossibilité d'en parcourir la vérité, on lui imposa silence pour lui prononcer son jugement, qui fut sur-le-champ exécuté. Dès qu'on en eut fait mourir plusieurs autres, que l'histoire ne nomme pas, on envoya chercher dans la ville son Salia, qui avoit été peu de temps auparavant trésorier général de la Thrace. Mais pendant que ses gardes le détachent pour le faire sortir du cachot, frappé d'effroi comme d'un coup de foudre, il expira entre leurs bras. On introduisit ensuite Patrice et Hircius; on leur ordonna de faire le détail de leur procès magique. Comme ils hésitoient d'abord, on leur pressa les ongles de fer, et on les força ainsi d'exposer toutes les circonstances de la consultation. Ils avouèrent, par amitié pour Théodore, qu'il ignoroit tout ce qui s'étoit passé. Ils furent mis à mort séparément. Ces supplices n'étoient que le prélude de la principale exécution. On fit enfin comparoître ensemble tous les conjurés distingués par des emplois et des titres de bonneur. A la tête des coupables étoit Théodore, por-

tant sur son visage tous les signes d'une profonde douleur. Ayant obtenu la permission de parler, il en eut d'abord pour demander grâce par les plus humbles supplications. Le président l'interrompit en lui disant qu'il étoit question de réponses précises, et non pas de prières. Théodore déclara qu'ayant appris d'Eusénius la prédiction qui faisoit son crime, il avoit plusieurs fois voulu en informer l'empereur ; mais que le même Eusénius l'en avoit toujours détourné, sous prétexte que cette prédiction n'annonçoit qu'une destination innocente et qu'il parviendrait à l'empire par l'effet d'un accident inévitable, auquel il n'auroit lui-même aucune part. Eusénius, appliqué à une question cruelle, s'accorda parfaitement avec Théodore ; mais la lettre écrite par Hilaire les démentoit tous deux. Tous les autres, tels que les quels étoient Fidustius et Irénée, furent interrogés et convaincus. Eutrope, alors proconsul d'Asie, et même dont nous avons un abrégé de l'histoire romaine et dont saint Grégoire de Nazianze parle avec éloge, quoiqu'il fût païen, avoit été injustement confondu avec les conjurés. L'envie attachée au mérite avoit saisi cette occasion de le perdre. Il fut redevable de sa conservation au philosophe Pasiphile, qui résista constamment à toute la violence des tortures par lesquelles on se forçoit de lui arracher un faux témoignage. Un autre philosophe, nommé Simonide, signala sa hardiesse : étoit encore fort jeune, mais déjà célèbre par l'antiquité de ses mœurs. On l'accusoit d'avoir été instruit de toute l'intrigue par Fidustius. Il en convint, et ajouta qu'il *savoit mourir, mais qu'il ne savoit pas trahir un secret*. Fidélité louable, si elle n'eût pas été employée à favoriser un crime.

Le tribunal, ayant envoyé toutes les dépositions à l'empereur, le pria de prononcer sur la punition. Il condamna tous les accusés à perdre la tête. Le seul Simonide, dont l'intrépidité lui parut une insulte, se



destiné à un supplice plus rigoureux. Valens ordonna qu'il fût brûlé vif. Ils furent tous exécutés dans la place publique d'Antioche, à la vue d'une multitude innombrable, qui oublia leur crime pour s'attendrir sur leur supplice. La haine qu'on avoit conçue contre l'empereur leur tint lieu d'apologie ; et le peuple voulut croire qu'entre ceux qui périrent alors l'avarice du prince avoit enveloppé un grand nombre d'innocens. La constance de Simonide rendit encore l'exécution plus odieuse. Il se laissa dévorer par les flammes sans pousser aucun soupir, sans changer de contenance, et renouvela le spectacle de cette effrayante fermeté dont le philosophe Pérégrin avoit fait volontairement parade sous le règne de Marc Aurèle. La femme de Théodore, qui égaloit son mari en noblesse, dépouillée de ses biens, fut réduite à vivre en servitude, n'ayant sur les femmes nées dans l'esclavage que le triste privilège de tirer des larmes à ceux qui, en la voyant, se rappeloient sa fortune passée.

Les bons princes sont sévères par nécessité, et indulgens par caractère ; leur penchant naturel les ramène promptement à ces sentimens de douceur qui font augmenter leur félicité que celle de leurs sujets. Mais Valens ne se lassa point de punir ; il ouvrit son cœur à tous les soupçons, ses oreilles à tous les délateurs ; et, pendant quatre années, il ne cessa de frapper, jusqu'à ce que les Goths, exécuteurs de la justice divine, l'appelèrent lui-même au bruit de leurs armes, pour recevoir la punition de tant de cruautés. Pallade et Héliodore, qui n'avoient évité le supplice qu'en dénonçant les conjurés, s'autorisant du service qu'ils avoient rendu à l'empereur, étoient devenus redoutables à tout l'empire. Maîtres de la vie des plus grands seigneurs, ils les faisoient périr, ou comme complices de la conjuration, ou comme coupables de magie, crime proscrit depuis long-temps, mais devenu irrémissible depuis qu'il

avoit donqué naissance au dernier complot. Ils a imaginé un moyen infailible de perdre ceux do richesses excitoient leur envie. Après les avoir ac lorsqu'on alloit, par ordre du prince, saisir papiers, ils y faisoient glisser des pièces qui e toient une condamnation inévitable. Ce cruel a fut répété tant de fois, et causa la perte de tant d cens, que plusieurs familles brûlèrent tout ce q avoient de papiers, aimant mieux perdre leurs que de s'exposer à périr avec eux.

Héliodore étoit plus puissant et plus accredit Pallade, parce qu'il étoit encore plus fourbe e méchant. Il avoit été vendeur de marée. Comme i soit par Corinthe, son hôte, qui avoit un procès, l malade, et le pria de se rendre pour lui à l'aud Lorsqu'il eut entendu les avocats, il se persuada réussiroit dans cette profession : il partagea son entre son commerce et l'étude des lois. La natu avoit donné l'impudence, et ce talent suppléa à to autres. Il trouva assez de dupes pour faire une mé fortune. S'étant ensuite adonné à l'astrologie, il s'a à la cour. Parvenu à la faveur du prince par la vo nous avons racontée, les courtisâns le combloie présens, et il les payoit en accusations calomn contre ceux qu'ils haïssoient. Sa table étoit sompt il entretenoit dans sa maison plusieurs concubines quelles toutes les personnes en place se croyoient o de payer un tribut. Le grand-chambellan lui r de fréquentes visites de la part de l'empereur. V qui se piquoit d'éloquence jusque dans ces cruelle tences qu'il prononçoit contre les innocens, s'ad à Héliodore pour donner à son style le tour et les oratoires.

Ces deux scélérats firent périr plus de nobless n'en auroit détruit une maladie contagieuse. Dio ancien gouverneur de Bithynie, étoit noble, élog

éri de tous par la douceur de ses mœurs, mais il fut mis à mort. Alypius, autrefois vicaire des préfets dans la Grande-Bretagne, le même que Bassien avoit inutilement employé pour rebâtir le temple de Jérusalem, s'étoit retiré de la cour et des affaires. Une calomnie vint l'arracher de sa retraite. On l'accusa de magie avec son fils Hiérocle, dont la probité étoit connue. Le père fut condamné au bannissement, et le fils à la mort. Comme on traînoit celui-ci au supplice, tout le peuple d'Antioche courut au palais de l'empereur, et obtint par ses cris la grâce de ce jeune homme, qui n'avoit besoin que de justice. Bassien, secrétaire de l'empereur, avoit consulté les devins sur la grossesse de sa femme; on l'accusa d'avoir en un objet de plus grande importance : les sollicitations empressées de ses parens ne sauvèrent la vie, mais ne purent lui conserver ses biens. Eusèbe et Hypace, frères de l'impératrice Eudoxie, et beaux-frères de Constance, n'avoient pas permis la mort de ce prince la considération qu'une si utile alliance leur avoit procurée. Héliodore les accusa d'avoir porté leurs vues jusqu'à l'empire : il supposoit une consultation de devins, et un voyage entrepris pour exciter une révolte : il prétendoit même qu'Eusèbe s'étoit préparé les ornemens impériaux. La colère de l'empereur s'alluma aussitôt, il ordonna l'information la plus rigoureuse : sur la réquête d'Héliodore, il fit venir des provinces les plus éloignées une infinité de personnes. On mit en œuvre toutes les tortures ; et quoiqu'une si dangereuse procédure n'eût servi qu'à faire éclater l'innocence d'Eusèbe et d'Hypace, l'accusateur perdit rien de son crédit, et les accusés furent bannis. Mais il est vrai que cette injustice ne dura pas long-temps. On regagna Héliodore, et obtinrent leur rappel et la restitution de leurs biens.

Peu de temps après, ce calomniateur abhorré de tout l'empire, mais chéri de Valens, mourut de maladie,

avoit donqué naissance au dernier complot. Ils a imaginé un moyen infailible de perdre ceux de richesses excitoient leur envie. Après les avoir a lorsqu'on alloit, par ordre du prince, saisir papiers, ils y faisoient glisser des pièces qui e toient une condamnation inévitable. Ce cruel a fut répété tant de fois, et causa la perte de tant d cens, que plusieurs familles brûlèrent tout ce q avoient de papiers, aimant mieux perdre leurs que de s'exposer à périr avec eux.

Héliodore étoit plus puissant et plus accrédi Pallade, parce qu'il étoit encore plus fourbe e méchant. Il avoit été vendeur de marée. Comme soit par Corinthe, son hôte, qui avoit un procès, i malade, et le pria de se rendre pour lui à l'aud Lorsqu'il eut entendu les avocats, il se persuada réussiroit dans cette profession : il partagea son entre son commerce et l'étude des lois. La natu avoit donné l'impudence, et ce talent suppléa à to autres. Il trouva assez de dupes pour faire une mé fortune. S'étant ensuite adonné à l'astrologie, il s'a à la cour. Parvenu à la faveur du prince par la vo nous avons racontée, les courtisans le combloie présens, et il les payoit en accusations calomn contre ceux qu'ils haïssoient. Sa table étoit sompt il entretenoit dans sa maison plusieurs concubines quelles toutes les personnes en place se croyoient ob de payer un tribut. Le grand-chambellan lui re de fréquentes visites de la part de l'empereur. V qui se piquoit d'éloquence jusque dans ces cruelle tences qu'il prononçoit contre les innocens, s'adi à Héliodore pour donner à son style le tour et les oratoires.

Ces deux scélérats firent périr plus de nobless n'en auroit détruit une maladie contagieuse. Dio ancien gouverneur de Bithynie, étoit noble, élog

chéri de tous par la douceur de ses mœurs, mais il étoit riche; il fut mis à mort. Alypius, autrefois vicaire des préfets dans la Grande-Bretagne, le même que Julien avoit inutilement employé pour rebâtir le temple de Jérusalem, s'étoit retiré de la cour et des affaires. La calomnie vint l'arracher de sa retraite. On l'accusa de magie avec son fils Hiérocle, dont la probité étoit connue. Le père fut condamné au bannissement, et le fils à la mort. Comme on traînoit celui-ci au supplice, tout le peuple d'Antioche courut au palais de l'empereur, et obtint par ses cris la grâce de ce jeune homme, qui n'avoit besoin que de justice. Bassien, secrétaire de l'empereur, avoit consulté les devins sur la grossesse de sa femme; on l'accusa d'avoir en un objet de plus grande importance : les sollicitations empressées de ses parens lui sauvèrent la vie, mais ne purent lui conserver ses biens. Eusèbe et Hypace, frères de l'impératrice Eudémie, et beaux-frères de Constance, n'avoient pas perdu depuis la mort de ce prince la considération qu'une si haute alliance leur avoit procurée. Héliodore les accusa d'avoir porté leurs vues jusqu'à l'empire : il supposoit une consultation de devins, et un voyage entrepris pour exciter une révolte : il prétendoit même qu'Eusèbe s'étoit fait préparer les ornemens impériaux. La colère de l'empereur s'alluma aussitôt, il ordonna l'information la plus rigoureuse : sur la requête d'Héliodore, il fit venir des provinces les plus éloignées une infinité de personnes. On mit en œuvre toutes les tortures ; et quoiqu'une si dangereuse procédure n'eût servi qu'à faire éclater l'innocence d'Eusèbe et d'Hypace, l'accusateur ne perdit rien de son crédit, et les accusés furent bannis. Il est vrai que cette injustice ne dura pas long-temps. Ils regagnèrent Héliodore, et obtinrent leur rappel et la restitution de leurs biens.

Peu de temps après, ce calomniateur abhorré de tout l'empire, mais chéri de Valens, mourut de maladie,

ou peut-être par l'effet d'une vengeance secrète. Valens inconsolable, lui fit préparer de magnifiques funérailles. Il avoit résolu de les honorer de sa présence; et s'en dispensa que sur les prières réitérées de sa femme, qui sentoît mieux que lui l'indécence de cette démonstration. Mais il voulut que les personnes titrées, et nommément les deux beaux-frères de Constance, marchassent devant le convoi en habit de deuil, la tête et les pieds nus, les bras croisés sur la poitrine. Cet avilissement de ce qu'il y avoit de plus respectable dans l'empire honoroit le prince sans honorer la mémoire d'un indigne favori : mais c'étoit le caractère de Valens que de toutes les âmes foibles, de se livrer sans réserve à ceux qu'il aimoit, et de n'observer à leur égard aucune règle de bienséance et de justice. On en vit du même temps un autre exemple. Un tribun, nommé Pollentien, très-méchant, mais très-aimé du prince, avoit ouvert le ventre à une femme enceinte et vivoit pour évoquer les ombres des morts, et les consulait pour le successeur de Valens. Le fait étoit avéré par la confession même du coupable. L'empereur, qui venoit de punir si rigoureusement cette curiosité dans des circonstances beaucoup moins atroces, ne permit pas de condamner le tribun; et, malgré l'indignation des juges, le laissa dans la possession paisible de ses biens et de son rang.

*Amm. l. 29,* Socrate, et, d'après lui, Sozomène rapporte  
*c. 1, 2.*  
*Themist. or.* Valens ordonna de mettre à mort tous ceux dont le nom commençoit par les deux syllabes THÉOD, et pour éviter cette proscription, quantité de personnes changèrent de nom. Cet ordre cruel auroit incendié le sang tous les états de Valens : rien n'étoit plus commun que cette dénomination dans les noms d'étyr  
*7. Eunap. in*  
*Max.*  
*Liban. vit.*  
*Zos. l. 4.*  
*Soc. l. 4, c.*  
*15.*  
*Soz. l. 6, c.*  
*35.*  
*Zon. t. 2,*  
*p. 33.*  
*Suid. in*  
*Θῆσ.* grecque. Aussi les auteurs les plus dignes de foi reprochent à Valens ce trait d'inhumanité. Mais il ne vint qu'il fit brûler tous les livres de magie,

écuta vivement les philosophes, dont la science étoit alors qu'une cabale. Il en fut des livres comme des hommes; on en condamna aux flammes un grand nombre d'innocens, et cet incendie fit périr beaucoup d'ouvrages de littérature, de physique et de jurisprudence. Les délateurs poursuivoient sans relâche les philosophes, et les livroient aux magistrats, qui les condamnoient sans connoissance de cause. Il y en eut qui se poisonnèrent pour se soustraire aux supplices. Minus échappa à la haine de Valens; et si on veut le croire, ce fut à la magie même qu'il fut redevable d'être pas convaincu de magie. Le nom de philosophe étoit devenu si funeste, qu'on en évitoit avec soin jusqu'à la moindre ressemblance dans les habits. Comme on faisoit dans toutes les provinces d'exactes recherches, on trouva entre les papiers d'un particulier l'horoscope d'un nommé Valens; et quoique celui à qui ils appartenaient alléguât pour sa défense qu'il avoit en un frère le même nom, et qu'il étoit en état de prouver que cet horoscope étoit celui de son frère, on le fit mourir sans avoir l'entendre. Ce qui n'étoit que folie et foiblesse prit devint un crime d'état. L'usage de ces remèdes vavagans, qui consistent en certaines paroles et en des figures bizarres et ridicules, fut puni de mort. Festus, consul d'Asie, fit périr dans les plus horribles tourmens Céranius Egyptien, philosophe célèbre, parce que, dans une lettre latine écrite à sa femme, il avoit inséré en grec que Festus n'entendoit pas.

Ce proconsul étoit né à Trente, d'une fort basse extraction. Devenu avocat, il se lia d'une amitié étroite avec Maximin, qui exerçoit alors la même profession. Tandis que celui-ci s'avançoit par ses intrigues à la cour valentinienne, Festus passa en Orient, et s'attacha au service de Valens. Il fut gouverneur de Syrie, et secrétaire du prince pour l'expédition des brevets. Dans ces deux emplois il se fit aimer par sa douceur, et mérita avec

l'estime publique la charge de proconsul d'Asie. Il le premier à blâmer la conduite injuste et cruelle d'un ancien ami ; mais la fortune de Maximin le piqua de jalousie , et étouffa dans son cœur tout sentiment de pitié et de vertu. Voyant que ce méchant homme étoit élevé à la préfecture du prétoire à force de répandre du sang , il crut devoir tenir la même route pour venir à la même dignité. Changeant tout à coup de caractère , il devint violent , injuste , inhumain ; et que l'Italie et la Gaule gémissaient sous le gouvernement de Maximin , Festus , rival de ce tyran , étoit l'Asie par ses cruautés et ses injustices. C'est qu'on attribue un sommaire fort court de l'histoire romaine , dédiée à l'empereur Valens , aussi-bien qu'une description de la ville de Rome.

Entre les innocens qu'il fit mourir , on ne peut citer le fameux Maxime , dont la mort ne parut qu'aux zélés partisans de l'idolâtrie. Dès le commencement du règne des deux empereurs , cet imposteur , avoir couru risque de la vie , avoit obtenu la permission de retourner en Asie. Quoiqu'il n'éprouvât qu'une disgrâce , il ne prit point de part à la révolte de ce tyran , et il essuya même à ce sujet une nouvelle persécution de la part des rebelles. Ennuyé d'une vie misérable , il pria sa femme de lui apporter du poison. Elle obéit ; mais , l'ayant elle-même avalé en sa présence , elle expira entre ses bras. Il auroit succombé tant de malheurs , si Cléarque , alors proconsul d'Asie , imbu de sa doctrine , ne se fût hautement déclaré son protecteur. La faveur de ce magistrat lui rendit son repos et son ancienne fortune. Il revint à Constantinople. Soupçonné d'être entré dans le complot de Théodose , il avoua qu'il avoit eu connoissance de l'oracle , qu'il auroit cru déshonorer la philosophie s'il eût révélé le secret de ses amis. Il fut , par ordre de l'empereur , transféré à Ephèse , sa patrie , où Festus



ncher la tête. Ainsi fut vengé le sang de tant de chrétiens que ce fanatique avoit fait couler sous le règne de Julien, son admirateur et son disciple. Mais la religion chrétienne, instruite à ne se venger de ses plus mortels ennemis que par des bienfaits, n'eut aucune part à ce supplice. Elle n'entroit pour rien dans les conseils de ambitieux Festus, qui, cinq ans après, ayant embrassé l'idolâtrie, sans qu'on en puisse deviner la raison, tomba mort en sortant d'un temple.

Les soupçons de Valens, qui mettoient en deuil tant *Ann. l. 36* familles, ne furent pas moins funestes au roi d'Arménie. *C. 1.* On persuada à l'empereur que Para continuoient entretenir des intelligences secrètes avec les Perses : lui dépeignoit ce jeune prince comme un ingrat et perfide. Ce rapport étoit du moins hasardé. On avoit pu de croire que Para, qui ignoroit l'art de feindre, après avoir été quelque temps séduit par les artifices de Por, étoit revenu de son erreur, et il paroissoit rentré de bonne foi dans le parti des Romains; mais il avoit un ennemi mortel dans la personne de Tércence, qui résidoit alors en Arménie de la part de l'empereur. Tércence, dont les écrivains ecclésiastiques font l'éloge, parce qu'il étoit fort attaché à la foi catholique, étoit ailleurs un esprit sombre, dangereux, ardent à semer le discord. Appuyé du témoignage de quelques seigneurs arméniens qui vouloient perdre leur prince parce qu'ils avoient offensé, il ne cessa d'écrire à la cour, et de mettre sous les yeux la mort de Cylace et d'Artabane. Ces impressions malignes firent leur effet sur Valens. Il manda le jeune monarque pour conférer avec lui sur les affaires pressées et importantes. Para étoit imprudent par caractère autant que par jeunesse, et jamais ses malheurs passés ne purent l'instruire à la défiance. Il partit avec trois cents cavaliers; et, étant arrivés à Tarse, y fut retenu sous divers prétextes. On lui rendoit tous les honneurs dus à sa dignité; mais l'éloignement de la

cour, et le profond silence qu'on gardoit sur des affaires qu'on lui avoit annoncées comme pressantes, commencent à lui donner de l'inquiétude, lorsqu'il apprit des avis secrets que Tércence sollicitoit vivement l'empereur d'envoyer au plus tôt un autre roi en Arménie. Ce général faisoit entendre à Valens que la nation arménienne testoit Para, et que, dans la crainte de retomber sous ses mains, elle étoit prête à se donner aux Perses.

Le jeune roi ouvrit alors les yeux sur le péril qui le menaçoit. Il rassembla ses trois cents cavaliers, tous montés et pleins de courage; et, se mettant à leur tête, ils sortit hardiment de la ville vers la fin du jour. Un officier chargé de la garde des portes courut après eux toute bride, et l'ayant atteint à quelque distance, leur jura de revenir. Pour toute réponse, on le menaça de le tuer, s'il ne se retiroit à l'instant. Peu de temps après, Para se voyant poursuivi par une grande troupe de cavaliers, revint sur eux avec les plus braves de ses soldats, et fit si bonne contenance, qu'ils n'osèrent hasarder aucune action, et le laissèrent librement continuer sa route. Après avoir marché deux jours et deux nuits par des chemins rudes et difficiles, sans prendre de repos, ils arrivèrent au bord de l'Euphrate. Comme ils ne voyaient point de bateaux, et qu'ils ne pouvoient, sans s'exposer à une perte certaine, entreprendre de traverser à la nage un fleuve si large et si rapide, ils se crurent perdus sans ressource. Mais on s'avisa d'un expédient. Ce pays étoit un vignoble; on y trouva quantité d'outils dont on se servit pour soutenir des planches, sur lesquelles ils passèrent, tenant leurs chevaux par la bride. Quelques-uns traversèrent le fleuve sur leurs chevaux mêmes; et tous, avec un extrême danger, mais sans aucune perte, atteignirent l'autre bord. Ils s'y reposèrent quelques momens, et reprirent leur route avec une plus de diligence.

Valens, averti de l'évasion de Para, avoit sur-le-champ

ché le comte Daniel et Barzimer, tribun de la garde, mille hommes de cavalerie légère. Comme le prince, connoissant pas le pays, perdoit beaucoup de temps des détours inutiles, ceux-ci gagnèrent les devans des routes abrégées. S'étant arrêtés dans un lieu où y avoit que deux passages éloignés d'une lieue l'un l'autre, ils se partagèrent sur ces deux chemins, chacun avec leur troupe. Un heureux hasard sauva le roi d'Arménie. Un voyageur, ayant aperçu les cavaliers postés sur ces deux routes, passa, pour les éviter, au travers des brousses et des bruyères qui remplissoient l'intervalle, et se trouva par là même à l'embuscade des Arméniens. On le conduisit au roi, qu'il informait en secret de ce qu'il avoit vu. Para le retint pour servir de guide; et, sans faire connoître à ses gens l'endroit où ils étoient, il envoya séparément deux caravanes, l'une à droite et l'autre à gauche, pour préparer sur les deux chemins des logemens et des vivres. Un moment après il partit lui-même, guidé par le voyageur; et ayant fait passer ses gens à la file par un sentier étroit et fourré, il laissa l'embuscade derrière lui. Les Arméniens, s'étant saisis des deux cavaliers, l'attendirent inutilement aux deux passages tout le reste du jour. Il ne fut pas le temps de gagner du pays, et arriva dans ses états, où il fut reçu avec une extrême joie. Daniel et Barzimer revinrent à Antioche, couverts de confusion; et, pour se défendre des railleries dont on les accabloit, ils dirent que Para étoit un enchanteur, et qu'il s'étoit rendu invisible lui et sa troupe. Ce conte absurde trouva créance à la cour, entêtée pour lors de magie et de sortilège.

Le roi d'Arménie, naturellement doux et paisible, ne se plaignoit point de l'injure qu'il avoit reçue. Il demouroit fidèle aux Romains. Mais Valens ne pouvoit pardonner de s'être affranchi d'un indigne esclavage. Il se vengea par une horrible perfidie du mauvais succès de la première. Le comte Trajan avoit succédé à Té-

rence. Celui-ci, à son retour d'Arménie, fit une action qui seroit digne d'un héros du christianisme, et qui montre, entre mille exemples, que la méchanceté de caractère n'altère pas toujours la pureté de la croyance. Valens, content des services de Tércence, l'invita à demander telle récompense qu'il désireroit. Le comte présenta une requête par laquelle il ne demandoit ni argent, ni aucune dignité, mais seulement une exemption pour les catholiques. L'empereur, irrité, la mit en pièces. *Demandez-moi toute autre chose*, lui dit-il, *celle-ci est la seule que je ne puisse vous accorder*. Alors Tércence ramassant les morceaux de sa requête : *Prince*, répondit-il, *je me tiens pour récompensé ; celui qui juge les comptes me tiendra compte de mon intention*. Valens, par ses dépêches secrètes, chargea le comte Trajan, qui avoit succédé à Tércence, de se débarrasser d'un prince dont la crainte augmentoit sa honte : c'étoit à force de craindre qu'il vouloit étouffer les remords. Trajan se prêta sans scrupule à ce détestable ministère. Il fit sa cour au prince : il entroit dans ses parties de plaisir ; il lui mettoit souvent des lettres de l'empereur, par lesquelles il paroissoit que tous les nuages de défiance étoient dissipés ; enfin il l'invita à un festin. Le prince s'y rendit. Tout respiroit le plaisir et la joie. Trajan sortit au milieu du repas ; et en sa place on vit entrer un barbare d'un regard effrayant, tenant en main une épée. Les convives, les uns glacés d'effroi, les autres, complices de l'assassinat, demeurèrent immobiles ou prirent la fuite. Para, ayant tiré son poignard, disputa quelque temps sa vie, et tomba percé de coups. Ainsi périt le prince trop crédule ; et ce meurtre, plus affreux dans ses circonstances que n'avoit été celui de Vithicabe, servoit de convaincre les nations étrangères que les Romains n'avoient plus de caractère propre ; et que, sous un vaillant prince, ils ne respectoient ni la foi des alliés, ni la majesté des rois, ni les droits sacrés de l'hospitalité.

or, accoutumé lui-même aux grands crimes, fut indigné de la mort de Para qu'affligé de ce qu'elle oit ses espérances. Il travailloit alors à regagner l'Arménie. Il menaça d'abord de le venger ; mais, de tant de guerres, il prit la voie de la négociation, osa à l'empereur de ruiner entièrement l'Arménie, soit pour les deux nations qu'un sujet éternel de le et de discorde. Si ce projet n'étoit pas accepté, il doit que Sauromace et les garnisons romaines ent de l'Ibérie, et qu'Aspacure, qu'il avoit établi roi pays, en demeurât seul possesseur. Valens répon- il ne changeroit rien au dispositions précédentes, l'étoit bien résolu de maintenir les deux royaumes état où ils se trouvoient alors. Le roi de Perse ré- que le seul moyen de terminer toutes les disputes e s'en tenir au traité de Jovien ; et que, pour en surer les conditions, il falloit rassembler en pré- les deux princes tous les officiers qui en avoient ans de part et d'autre. Sapor ne cherchoit qu'à r Valens par des chicanes : il n'ignoroit pas qu'il oit l'impossible, et que la plupart de ceux qui t signé le traité étoient morts depuis ce temps-là. ereur, pour mettre fin à toutes ces répliques, en- n Perse le comte Victor, général de la cavalerie, ice, duc de la Mésopotamie, avec une dernière e, dont il déclaroit qu'il ne se départiroit pas ; nténoit en substance, *que Sapor, qui se vanloit ice et de désintéressement, manifestoit son am- et son injustice par les desseins qu'il formoit sur énie, après avoir protesté aux Arméniens qu'il ne ubleroit jamais dans l'usage de leur liberté et de lois : que l'empereur alloit retirer ses troupes de ie ; mais qu'il n'abandonneroit pas la défense de mace ; et que, si Sapor inquiétoit ce prince, Valens it bien le forcer à respecter la protection de l'em-* Cette déclaration étoit conforme à l'équité et à la

*Amm. l. 30,**C. 2.  
Zos. l. 4.**Eurap. leg.  
p. 21.*

majesté impériale. Mais les envoyés passèrent le voir ; et , sans y être autorisés par l'empereur , ils firent en son nom la cession de quelques cantons de l'Arménie , que les seigneurs du pays abandonnèrent aux Romains. Valens ne jugea pas à propos de désavouer ces députés. Peu après leur retour à Antioche , arriva à Antioche un ambassadeur du roi de Perse , qui offroit au nom du roi de Perse de rendre à Valens la libre possession de ces contrées , pourvu qu'il renoncât à la défense de l'Ibérie et du reste de l'Arménie. Cet ambassadeur fut reçu avec magnificence , mais sa proposition fut rejetée , et l'on se prépara à la guerre. Ces négociations avoient duré deux ans. Valens entra en Perse au commencement du printemps avec trois armées : il prenoit à sa solde des troupes auxiliaires de Goths. Sapor , plus irrité que jamais , donna à son général de reconquérir les contrées de l'Arménie dont Victor et Urbice s'étoient emparés , et de vaincre vivement Sauromace , dont les états étoient privés de troupes romaines. Un furieux orage venoit de dévaster l'Asie , lorsque les mouvemens des Goths forcèrent Valens dans la Thrace , et le forcèrent de conclure avec Sapor une paix dont on ignore les conditions.

*Amm. l. 29, c. 6.*

*Zos. l. 4.*

*Cod. Theod. l. 15, tit. 1.*

*Leg. 18.*

Tandis que le meurtre du roi d'Arménie répandit l'horreur de tout l'Orient , l'Occident fut témoin d'un forfait pareil dans toutes ses circonstances. Le roi Quades fut assassiné parce qu'il avoit sujet de se plaindre ; et l'on reconnut , par un nouvel événement , que la table , dont les droits sont sacrés jusque pour les nations sauvages , et qui fut toujours regardée comme le centre de la confiance et de la sûreté , est pour l'empire la raison même le théâtre le plus souvent choisi pour la perfidie. Valentinien , après avoir passé l'hiver à Trèves , étoit revenu à Trèves. Il s'occupoit depuis long-temps à garnir de forteresses la frontière de la Gaule contre la Germanie , et à réparer les fortifications aux dépens de la province. Emporté par un tr

d'étendre les limites de l'empire, il ordonna de construire un fort au-delà du Danube, sur un terrain appartenoit aux Quades. Ces peuples, alarmés de l'entreprise, députèrent à Valentinien, et obtinrent d'Equitius, commandant d'Illyrie, et actuellement préfet, que l'ouvrage demeurât suspendu jusqu'à la décision de l'empereur. Le préfet Maximin, qui pouvoit tout à la cour, blâma fort cette condescendance pour Equitius, qu'il traitoit de foiblesse : il disoit hautement que son fils Marcellien, tout jeune qu'il étoit, sauroit mieux l'honneur et l'intérêt de l'empire, qu'il sauroit bien achever la forteresse en dépit des Quades. Il fut écouté : son fils fut envoyé avec le titre de prince de la Valérie ; et ce jeune homme, que le crédit de son père rendoit hautain et insolent, sans daigner rassurer les Quades, fit continuer les travaux. Gabinus, chef de la nation, vint lui représenter avec douceur l'injustice de cette usurpation. Marcellien feignit de se soumettre à ses remontrances ; et, l'ayant invité à un repas, le fit massacrer au sortir de table. C'étoit la troisième tête couronnée qui tomboit sous les coups de la main depuis le commencement du règne des deux empereurs.

Cette insigne perfidie mit les Quades en fureur. Vents de larmes de douleur et de rage, ils passent le Danube, égorgent les paysans, occupés alors aux travaux de la moisson, et portent de toutes parts le ravage et le massacre. La province étoit dégarnie de troupes ; on n'avoit envoyé la plus grande partie en Afrique avec Modeste. Il ne s'en fallut que d'un moment qu'ils enlevassent la fille de Constance, qui traversoit l'Illyrie pour aller épouser Gratien dans la Gaule. Messala, gouverneur de la province, sauva ce déshonneur à l'empereur, et transporta promptement la princesse à Sirmium, éloigné de près de dix lieues. Probe, préfet du prétoire, étoit pour lors dans cette ville. Ce magistrat,

peu accoutumé aux alarmes, prit d'abord l'épouvante; il se préparoit à s'enfuir pendant la nuit. Mais, étant averti que tous les habitans se disposoient à le suivre, et que la ville resteroit déserte et ouverte aux ennemis, il eut honte de sa lâcheté; et, s'étant rassuré, il fit nettoyer les fossés, relever les murs abattus en plusieurs endroits, et construire les ouvrages nécessaires. Quantité de matériaux qu'on avoit amassés pour bâtir un théâtre lui servirent à cet usage. Il rassembla les troupes dispersées dans les postes voisins, et mit la ville en état de défense. Les barbares, peu instruits dans l'art d'attaquer les places, et embarrassés de leur butin, n'osèrent entreprendre un siège. Ils changèrent de route, et prirent celle de la Valérie, pour y aller chercher Equitius, auquel ils attribuoient le massacre de leur prince, parce qu'ils ne connoissoient pas Marcellien. Deux légions vinrent à leur rencontre, celle de Pannonie et celle de Mœsie. Elles étoient en état de vaincre, si elles se fussent réunies : mais la jalousie du premier empereur qu'elles se disputoient, les tint séparées. Les barbares profitèrent de cette mésintelligence : ils tombèrent d'abord sur la légion de Mœsie; et, lui ayant passé sur le ventre avant qu'elle eût eu le temps de prendre les armes, ils attaquèrent celle de Pannonie; elle fut taillée en pièce : il ne s'en sauva qu'un petit nombre de soldats.

*Amm. ibid.*  
*Zos. l. 4.*  
*Them. or.*  
 18.

Théodose, fils de celui qui poursuivoit Firme en Afrique, et de Thermantie, illustre Espagnole, commandoit dans la Mœsie. Il étoit âgé de vingt-huit ans. Déjà connu par la valeur qu'il avoit montrée en plusieurs guerres, sous le commandement de son père, il se fit alors cette haute réputation qui l'éleva dans la suite à la dignité impériale. Les Sarmates, animés par les Quades leurs voisins, se jetèrent en Mœsie : Théodose, à la tête d'une poignée de nouvelles levées, n'ayant de ressource réelle que dans sa bonne conduite et dans son courage, défait les ennemis autant de fois qu'il put les joindre. Tant



ourant à leur rencontre jusqu'aux bords du Danube ,  
 vit lui-même de barrière à l'empire : tantôt, les atten-  
 à des passages dangereux et dans des forêts, il en fit  
 grand carnage. Les Sarmates, découragés par tant de  
 es, eurent recours à la clémence du vainqueur, et  
 eurent la paix, qu'ils gardèrent tant qu'ils se souvin-  
 de leurs défaites. Les Quades se retirèrent aussi, lors-  
 ls apprirent qu'il arrivoit des troupes de la Gaule  
 défendre l'Illyrie.

alentinien, après avoir ravagé quelques cantons de  
 emagne, bâtit sur le Rhin un fort que les habi-  
 appelèrent ensuite *Robur*, et dont le terrain est au-  
 d'hui renfermé dans la ville de Bâle. Dès qu'il apprit,  
 une lettre de Probe, l'invasion des Quades en Illy-  
 il dépêcha le secrétaire Paternien pour s'instruire de  
 sur les lieux ; et, en ayant reçu des nouvelles cer-  
 es, il vouloit aller sur-le-champ châtier l'audace de  
 barbares. Comme on étoit à la fin de l'automne, on  
 représenta qu'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages,  
 et les princes allemands, et surtout Macrien, le plus  
 capable de tous, profiteroient de son éloignement pour  
 quer la Gaule. Il se rendit à ces raisons, et résolut  
 attendre le printemps. Mais, afin de ne laisser derrière  
 aucun sujet d'inquiétude, il voulut s'assurer de Ma-  
 n par un traité de paix, et l'invita à une entrevue  
 de Mayence. Le roi allemand, glorieux de se voir  
 recherché, se rendit au bord du Rhin, et parut dans une  
 tenance fière à la tête de ses bataillons, qui faisoient  
 tirer leurs boucliers en les frappant de leurs épées.  
 L'empereur, en cette occasion, sacrifia au désir de la  
 la prééminence de la majesté impériale. Il rassem-  
 un grand nombre de bateaux, et, traversant le fleuve  
 ses soldats rangés sous leurs enseignes, il s'approcha  
 Macrien, qui l'attendoit sur l'autre bord. Lorsqu'ils  
 furent à portée de s'entendre, et que les barbares eurent  
 silence, les deux princes entrèrent en conférence. Ils

*Amm. l. 30,  
 c. 3.  
 Alsat. illust.  
 p. 181, 419.  
 God. ad cod.  
 Theod. l. 8,  
 tit. 5, leg. 33.*

convinrent des articles de la paix, et la confirmèrent leur serment. Macrien, jusqu'alors si inquiet et si lent, devint de ce moment un allié fidèle, et ne jusqu'à sa mort, de donner des preuves de son alliage aux Romains. Quelques années après, s'étant engagé trop avant dans le pays des Francs qu'il ravageait, il fut surpris, et tué dans une embuscade que lui fit Mellobaude, prince guerrier, qui régnoit alors sur cette nation. Après la conclusion du traité, Valentinien retira à Trèves, où il passa l'hiver.

*Amm. l. 29,  
c. 6, et ibi  
Vales.*

Sur la fin de cette année les pluies continuelles débordèrent le Tibre. Rome fut long-temps inondée. Il fallut porter en bateau des vivres aux habitans, réfugiés dans les lieux les plus élevés de leurs maisons. Claude, alors préfet, pourvut à tous leurs besoins avec une activité infatigable et maintint la tranquillité dans ce peuple mutin et orgueilleux, même au milieu de l'abondance. Ce magistrat fit construire un superbe portique près des bains d'Agrippa; il le nomma le Portique du *bon succès*, *boni eventus*, à cause d'un temple voisin qui portoit ce nom. Les Romains adoroient sous ce titre la divinité qui faisoit prospérer les fruits de la terre.

*Cod. Theod.  
l. 4, tit. 17,  
leg. 1.*

*Lib. 9, tit.  
24, leg. 3.*

*Lib. 13, tit.  
4, leg. 4.*

*Cod. Jul. l.  
7, tit. 44, leg.  
2.*

*Hermant,  
vie de S. Am-  
broise. l. 1,  
c. 20.*

Valentinien fit vers ce temps-là plusieurs lois pour soutenir les arts, qui s'affoiblissoient en même proportion que la gloire de l'empire, il accorda aux poètes de grands privilèges. Il décida qu'en matière de crime, après cinq ans écoulés, on ne seroit plus reçu à suivre le crime ni à contester la légitimité du mariage ou celle des enfans qui en seroient sortis. Il avoit ordonné que les juges ne prononceroient leurs sentances qu'après les avoir écrites. Il ajouta que les sentances seroient prononcées de mémoire, sans avoir été par écrit, n'auroient aucune autorité, et seroient considérées nulles, sans qu'il fût besoin d'en suspendre l'exécution par un appel. Il condamna au bannissement tous ceux qui, au mépris de la religion, formeroient des as-

illicites. Il déclara que ceux qui auroient été condamnés par le jugement des évêques catholiques ne roient s'adresser à l'empereur pour la révision de procès. Florent, évêque de Pouzzol, avoit donné son assentiment à ce rescrit : ayant été déposé à Rome par le pape et les évêques, il eut recours à l'empereur ; mais il n'en obtint d'autre réponse, sinon qu'après une condamnation si canonique il n'étoit plus permis à Florent de poursuivre sa justification devant aucun tribunal.

Auxence, le principal soutien de l'arianisme en Italie, se maintint jusqu'à sa mort dans le siège de Milan, quoiqu'il eût été deux ans auparavant excommunié dans le concile de quatre-vingt-treize évêques, tenu à Rome en conséquence d'un rescrit de l'empereur. Mais, dès qu'il fut mort, Valentinien, qui étoit pour lors à Trèves, écrivit en ces termes aux évêques assemblés à Milan : *Choisissez un prélat qui, par sa vertu et par sa doctrine, mérite que nous le respections nous-mêmes, et que nous recevions ses salutaires corrections. Car, étant, comme nous le sommes, de foibles mortels, nous ne devons éviter de faire des fautes.* Les évêques prièrent l'empereur de désigner lui-même celui qu'il croyoit le plus capable. Il leur répondit *que ce choix étoit dû à eux-mêmes de ses lumières, et qu'il n'appartenoit qu'à eux seuls d'être éclairés de la grâce divine.* Milan étoit rempli de troubles : la cabale arienne faisoit les derniers efforts pour placer sur le siège d'Auxence un prélat imbu des mêmes erreurs. Ambroise, aussi distingué par la beauté de son génie et par la pureté de ses mœurs que par sa science et ses richesses, gouvernoit alors la Ligurie et l'Italie. Instruit dans les lettres humaines, il avoit précédemment exercé à Rome la profession d'avocat, et étoit devenu assesseur de Probe, préfet d'Italie. Lorsqu'il fut chargé du gouvernement de la province, dont Milan étoit capitale, ce préfet, en lui faisant ses adieux,

*Paulin. vit. Ambros.*

*Bas. ep. 197.*

*Hier. chron.*

*Soc. l. 4, c. 1.*

*Theod. l. 4, c. 5, 6.*

*Soz. l. 6, c. 24.*

*Petav. doctr. temp. chron.*

*Pagi in Baron. an. 369.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 1, c. 2, 3, et l. 2, c. 1.*

*Fleury, hist. ecclés. l. 16, c. 20.*

lui avoit dit : *Gouvernez , non en magistrat , mais évêque*. Cette parole devint une prophétie. La contestation sur le choix de l'évêque, s'échauffant de plus en plus, faisoit craindre une sédition. Ambroise , obligé par le devoir de sa charge de maintenir le bon ordre , l'église, et fit usage de son éloquence pour calmer les esprits, et les engager à choisir avec discernement celui qui devoit être pour eux un ange de lumière et de paix. Il parloit encore lorsque tous , d'une commune voix , catholiques et ariens , s'écrièrent qu'ils devoient Ambroise pour évêque. Ambroise , saisi d'effroi, prit la fuite, et il n'oublia rien pour résister au désir du peuple. Les évêques , qui approuvoient ce choix , s'adressèrent à l'empereur , parce que les lois défendoient de recevoir dans le clergé ceux qui étoient engagés dans des emplois civils. Valentinien fut flatté d'apprendre que les magistrats qu'il choisissoit fussent jugés dignes de l'épiscopat ; et dans le transport de sa joie : *Seigneur*, s'écria-t-il, *grâces vous soient rendues de ce que vous voulez bien commettre le salut des âmes à celui à qui je n'avois confié que le soin des corps !* L'autorité du prince , jointe aux instances des prélats , à la persévérance du peuple , força enfin la modestie d'Ambroise. Il fut baptisé , car il n'étoit encore que cathécumène , quoiqu'il eût l'âge d'environ trente-cinq ans. Il reçut l'onction épiscopale le 7 de décembre ; et , par le crédit que lui procuroient auprès des empereurs l'élévation de son âme , soutenu d'une éminente sainteté , son élection fut un événement aussi avantageux pour l'état que pour l'Eglise. Dès les premiers jours de son épiscopat , on vit un heureux usage de la généreuse liberté dont il feroit usage avec les princes , et des égards que les princes auroient pour son avis. Il se plaignit à l'empereur de quelques abus qui s'étoient glissés dans la magistrature. Valentinien répondit : *Je connoissois votre franchise ; elle ne m'a pas empêché de vous donner mon suffrage. Continuez*

*comme la loi divine vous l'ordonne , de nous avertir de vos erreurs.*

L'année suivante se passa tout entière sans élection de nouveaux consuls. Elle n'est désignée dans les fastes que par ces termes : *Après le troisième consulat de Gratien ,* ~~vant~~ *pour collègue Equitius.* Il vaut mieux dire qu'on ignore la raison que de l'attribuer aux occupations de Valentinien , qui se préparoit à tirer vengeance des Juades et des Sarmates. Le printemps étant déjà avancé , le prince partit de Trèves. Il marchoit en diligence vers la Pannonie lorsqu'il rencontra des députés des Sarmates , qui , se prosternant à ses pieds , le supplièrent d'épargner leur nation , lui protestant qu'il ne la trouvoit ni coupable , ni complice des excès dont il avoit à se plaindre. Il leur répondit *qu'il s'éclairciroit de la vérité des faits sur les lieux mêmes , et que les infractions des traités ne lui échapperoient pas.* Il arriva bientôt à Carnunte , ville de la haute Pannonie , alors dévastée et presque ruinée , mais située avantageusement pour arrêter les incursions des barbares. On croit que c'est aujourd'hui Pétronel sur le Danube , entre Vienne et Hainbourg. Il y demeura trois mois à réparer les dommages que la province avoit soufferts , et à faire les dispositions nécessaires pour aller attaquer les ennemis dans leur pays. On attendoit de sa sévérité naturelle s'il informât de la trahison faite à Gabinus , et de la perfidie ou de la lâcheté des officiers chargés de garder la frontière , qui avoient ouvert aux barbares l'entrée de la province. Mais , selon sa coutume de traiter avec indulgence les soldats et de pardonner tout à leurs commandans , il ne fit aucune recherche sur ces deux objets.

Il ne put cependant fermer les yeux sur le mauvais gouvernement de Probe. Ce préfet du prétoire , jaloux de se conserver dans cette suprême magistrature , suivit une politique tout-à-fait indigne de sa haute naissance. Connoissant l'avidité du prince , au lieu de le

AN. 375.  
AMM. l. 34  
c. 5.  
ZOS. l. 4.  
Idace.  
Hier. chron.  
Reines. insci.  
class. 20, in  
script. 432.

ramener à des sentimens d'humanité et de justice s'étudioit qu'à servir sa passion pour l'argent. Fier impitoyable, il imaginoit tous les jours de nouvelles impositions. Ses vexations allèrent si loin, qu'en plusieurs provinces de sa juridiction plusieurs abandonnèrent le pays; la plupart déjà saisis, et toujours poursuivis, n'eurent plus d'autre refuge que les prisons : quelques-uns se pendirent de désespoir. Cette tyrannie excitoit les murmures de tout le monde. Valentinien étoit le seul qui n'en fût pas incertain. Content de l'argent qu'il recevoit, il se mettoit à chercher des moyens employés pour le recueillir. Cependant des injustices si criantes le révoltèrent lui-même lorsque les gémissemens des peuples furent enfin venus jusqu'à ses oreilles. Les provinces avoient commencé à envoyer au prince des députés pour rendre témoignage de la bonne conduite des gouverneurs. Probe força la province d'Epire de se conformer à cet usage; elle députa à l'empereur, lorsqu'il étoit à Carnuntum, un philosophe cynique, nommé Iphiclès, autrefois élève de Julien. Il se défendit d'abord d'accepter cette commission; mais on l'obligea de partir. Il étoit connu de l'empereur, qui, après l'avoir entendu, lui demanda ses louanges que la province donnoit au préfet étoient sincères : *Prince*, répondit-il, *entre les extorsions que nous font gémir, l'éloge que Probe nous arrache n'est pas celle qui nous coûte le moins.* Cette parole pénétra jusque dans le cœur de Valentinien. Il continua d'interroger Iphiclès, et lui demanda des nouvelles des Epirotes distingués qu'il connoissoit. Apprenant que plusieurs étoient allés chercher un domicile au-delà de l'Hellespont, que les autres s'étoient donné la mort, il entra dans une violente colère. Léon, maître des offices, qui étoit lui-même à la préfecture, et qui, s'il y fût jamais venu, auroit fait regretter tous ses prédécesseurs, ne pouvoit pas d'aigrir le prince. Probe, qui se trouva

pour, essuya les plus terribles menaces, et il ne des-  
s'attendre qu'à en ressentir les effets, si Valentinien  
venu de cette expédition. Le préfet voulut regagner  
bonnes grâces de l'empereur par de nouvelles ini-  
s, couvertes d'une apparence de zèle. Le secrétaire  
tin, neveu de Juventius, ancien préfet de la Gaule,  
ité au tribunal de Probe pour crime de magie. Il  
justifioit par des preuves du moins aussi fortes que  
charges. Pour achever de le perdre, on alléguoit  
n certain Nigrinus, le priant de lui procurer un em-  
dans le secrétariat, il lui avoit répondu : *Faites-*  
*empereur, et je vous ferai secrétaire.* La malignité  
donner un si mauvais tour à cette plaisanterie in-  
te, qu'elle coûta la vie à Faustin et à Nigrinus.

out étant prêt pour entrer sur les terres des Quades, Amm. l. 30,  
pereur fit partir Mérobaude et le comte Sébastien c. 5, 8.  
: un détachement d'infanterie. Ils avoient ordre de Zos. l. 4.  
tre tout à feu et à sang. Pour lui, afin d'embrasser  
plus grande étendue de pays, il alla passer le Da-  
e sur un pont de bateaux à Acincum, aujourd'hui  
le, capitale de la Hongrie. Ce prince étoit brave de  
personne, et ne méprisoit rien tant que les lâches et  
timides. Cependant, par une bizarrerie de tempéra-  
at, il ne pouvoit s'empêcher de pâlir toutes les fois  
il voyoit ou qu'il croyoit voir l'ennemi. C'étoit même  
moyen dont ses courtisans se servoient dans l'occa-  
pour arrêter les emportemens de colère auxquels il  
t sujet. Dès qu'il entendoit dire que les ennemis ap-  
choient, il changeoit de couleur, et se calmoit aus-  
t. Il n'en étoit pas moins hardi à affronter le péril,  
l s'attendoit à trouver dans le pays des Quades de  
i signaler sa valeur. Mais ils s'étoient retirés avec  
s familles sur les montagnes, d'où ils considéroient  
: frayeur les troupes romaines qui portoient de tou-  
parts le ravage et l'incendie. On traversa le pays; on  
rgea, sans distinction d'âge ni de sexe, tous ceux qui

n'avoient pas eu la précaution de gagner les hauteurs, on brûla les habitations, et l'empereur revint à Aquincum sans avoir perdu un seul homme. On approchoit de l'hiver. Il choisit, comme le lieu le plus convenable pour y passer cette saison, la ville de Sabarie, nommée à présent Sarvar, sur le Raab. Mais, avant que de se retirer, il remonta le Danube, et fit élever des redoutes qu'il garnit de soldats pour assurer ses quartiers, et défendre le passage du fleuve. S'étant arrêté à Bregin, qu'on croit être une ville nommée aujourd'hui Pann sur le Danube, au-dessus de Strigonie, il y passa quelques jours, pendant lesquels, s'il en faut croire l'historie superstitieuse de ce temps-là, plusieurs prodiges lui annoncèrent une mort prochaine. Le jour qu'il marchait comme il sortoit de grand matin l'esprit occupé, songe qu'il croyoit funeste, son cheval s'étant cabré de sorte qu'il ne put le monter, il s'emporta contre son écuyer, et donna ordre de lui couper la main. Mais Céréal, chargé de cette cruelle exécution, le fit fuir avec beaucoup de risque pour lui-même; et l'empereur les sauva tous deux. On ne manqua de regarder encore comme un pronostic de la mort de Valentinien les tremblemens de terre qui s'étoient sentis cette année dans l'île de Crète, et dans toute la Grèce, où l'Attique seule en fut exempte.

*Amm. l. 30, c. 6, 10.*

*Vict. epit.*

*Zos. l. 4.*

*Hier. chron.*

*Soc. l. 4, c. 30.*

*Soz. l. 6, c. 36.*

*Chron. Marcell.*

Les campagnes, déjà couvertes de glaces, ne faisoient plus de subsistances, et l'armée étoit sur le point de prendre ses quartiers, lorsqu'on vit arriver une multitude de barbares mal vêtus, et dont l'extérieur n'avoit rien que de méprisable. C'étoit une députation des Quades. Equitius les ayant introduits devant le prince, ils se prosternèrent en tremblant, et dans la contenance la plus humble. Ils demandoient le pardon du passé et la grâce pour l'avenir, protestant avec serment que les chefs de la nation ne voient point eu de part aux ravages dont l'empereur poursuivoit la vengeance; que les paysans, voisins



*be, voyant bâtir sur leurs terres une forteresse, et pris l'alarme, et s'étoient joints aux Sarmates arrêter cette injuste entreprise.* Valentinien, choqué de ce reproche, leur demanda avec mépris qui ils étoient, et si les Quades n'avoient pas d'autres députés envoyer. Ils répondirent *qu'ils étoient les premiers de la nation, et qu'elle n'avoit pu lui témoigner le respect qu'en les députant eux-mêmes.* Alors ce prince fier et emporté : *Quel malheur pour l'empire, dit-il, de m'avoir choisi pour souverain, puisque, sous son règne, il devoit être déshonoré par les insultes d'un peuple si misérable !* Il prononça ces paroles avec un violent effort, qu'il se rompit l'artère pulmonaire. On le porta sur son lit. Ses chambellans, ne s'étant pas soupçonnés d'avoir accéléré sa mort, firent promptement les officiers de l'armée. On eut long-temps à trouver un de ses chirurgiens, parce qu'ils s'étoient dispersés par son ordre pour panser les plaies, attaqués d'une maladie épidémique. Enfin on ouvrit la veine, dont on ne put tirer une goutte de sang. Le prince respirant à peine, mais plein de conscience, sentant approcher son dernier moment, témoignoit par le mouvement de ses lèvres, par des sons étouffés et inarticulés, et par l'agitation de ses bras, qu'il vouloit parler. Mais il ne put former aucune parole : ses yeux enflammés s'éteignirent ; des taches livides se répandirent sur son visage ; et, après une longue et violente toux, il expira le 17 de novembre, dans la cinquante-huitième année de son âge, après avoir régné douze mois et dix jours. Il fut la dernière victime de cette humeur colérique, qui avoit coûté la vie à un grand nombre de ses sujets. Prince guerrier, politique, religieux, mais violent, hautain, avare, sanguinaire, et condamné peut-être par les auteurs chrétiens, qui, par une prévention trop ordinaire, lui ont pardonné

tous ses défauts pour une seule vertu qui leur étoit favorable. On embauma son corps; il fut porté à Constantinople l'année suivante; mais il ne fut déposé que deux ans après dans la sépulture des empereurs. Outre Gratien, né de Sévéra, sa première femme, il laissoit quatre enfans qu'il avoit eus de Justine: un fils du même nom que lui, et trois filles, Justa, Grata et Galla; les deux premières ne furent pas mariées: Galla fut la seconde femme de l'empereur Théodose.

*Amm. l. 30, c. 10.* L'armée, assemblée dans la ville d'Acincum, craignoit que les soldats gaulois, naturellement audacieux et turbulens, qui s'étoient plus d'une fois rendus arbitres de l'empire, ne se hâtassent de nommer un empereur étranger à la famille impériale. Ils étoient encore au-delà du Danube, bien avant dans le pays des Quades, sous les ordres de Mérobaude et de Sébastien. On prit donc le parti de rompre le pont qui communiquoit aux terres des Quades, et de mander Mérobaude, de la part de l'empereur, comme si ce prince eût été encore vivant. Mérobaude, dont le nom fait croire qu'il tiroit son origine des Francs, étoit affectionné, et même allié par un mariage à la famille de Valentinien. Se doutant de la vérité ou peut-être en étant instruit par le courrier, il publia que l'empereur lui donnoit ordre de renvoyer les soldats gaulois avec le comte Sébastien, pour veiller à la défense des bords du Rhin menacés par les Allemands. Il étoit de la prudence d'éloigner Sébastien avant qu'on apprît la nouvelle de la mort de l'empereur: non pas que ce comte donnât par lui-même aucun soupçon; mais il étoit estimé et chéri des troupes. Après avoir pris ces précautions, Mérobaude s'étant promptement rendu à Acincum, proposa, de concert avec le comte Equitius, de conférer le titre d'Auguste à Valentinien, âgé de quatre ans, qui se trouvoit alors à trente lieues de l'armée avec sa mère Justine. Les esprits y étoient déjà disposés. Ainsi Céréal, oncle maternel du jeune prince,

*Zos. l. 4.*

*Idace.*

*Vict. epit.*

*Auson. grat. act.*

*Soc. l. 4, c.*

*31.*

*Philost. l. 9,*

*c. 16.*

*Chron. Alex.*

*God. chron.*

*P. 95, 101.*

*Till. Grat.*

*art. 2, et not.*

*3, et Valenti.*

*not. 30.*

ir l'heure et l'amena au camp. Ces démarches avec une si extrême diligence, que le 27 de re, dix jours après le décès de l'empereur, son fils fut proclamé Auguste selon les formes ordi- Tous les auteurs, excepté la chronique d'A- ie, abrègent encore de cinq jours cet intervalle, nt la proclamation de Valentinien II au 22 de re; ce qui me paroît incroyable. On peut con- , par quelques traces légères à peine marquées istance, que l'armée romaine ne quitta ce pays s avoir remporté sur les Quades et les Sarmates vel avantage, et qu'on accorda la paix à ces

attendoit bien que Gratien auroit d'abord quel- contentement qu'on lui eût donné un collègue sans lter. Mais on comptoit sur la bonté de son cœur, ne fut pas trompé. Il aima tendrement son frère, garda comme son fils, et prit soin de son éduca- le nomma consul pour l'année suivante; et ce rince fut collègue de Valens, qui prit le consulat cinquième fois. Quelques historiens disent que ent fut alors partagé entre les deux frères, et que a laissa à Valentinien l'Italie, l'Illyrie et l'A- se réservant à lui-même la Gaule, l'Espagne et de-Bretagne. D'autres prétendent que ce partage t qu'après la mort de Valens. Mais, selon l'opi- nieux fondée, Gratien gouverna seul tout l'Oc- usqu'à sa mort, qui arriva lorsque le jeune Va- n'avoit pas encore douze ans accomplis. Il ne a donc avec son frère que le titre et les honneurs mandement, et non pas les provinces de l'em-

eunesse de Gratien pouvoit donner de l'inquié- si ses bonnes qualités n'eussent rassuré les es- il étoit né à Sirmium, le 18 d'avril de l'an 359. il n'étoit âgé que de seize ans et demi dans le

*S. Ambros.  
serm. de div.*

*2.  
Auson. in  
grat. act.*

*Thémist. or.  
9, 15, 15.*

*Idace.*  
*Vict. epit.*  
*Chron. Alex.*  
*Sulp. Sever.*  
*l. 2.*

temps de la mort de son père. Marié depuis un Constantie, fille de Constance, il n'avoit nul pen à la débauche, et jamais il ne connut d'autre fi que la sienne. Ausone, le meilleur poète de ce tem avoit été chargé de son éducation; et le jeune p dès-lors honoré du titre d'Auguste, ne s'étoit dist des enfans ordinaires que par une soumission plu pectueuse. Son génie heureux et docile avoit ais pris le goût des lettres: plus vertueux que son mai n'avoit appris de lui qu'à tourner agréablement vers, à s'exprimer avec grâce, à composer des dis Bien fait de sa personne, il s'étoit adonné aux cices du corps, il s'y étoit même livré avec passi surpassoit ceux de son âge à la course, à la lu tirer de l'arc, à lancer le javelot avec force e adresse: personne ne savoit mieux manier un c Sobre, frugal, dormant peu, c'étoit dans les ex qu'il mettoit tout son plaisir; mais il y mit aussi sa gloire; et l'on reproche à ses instituteurs de ne pas appliqués à le former de bonne henre aux a d'état, et à lui inspirer le goût des études politique conviennent à un souverain.

L'usage de la puissance absolue ne changea rien son caractère. Il commençoit toutes ses journées prière, et sa piété ne fut jamais équivoque. Sa d che étoit modeste, sa contenance réservée, ses décens, mais sans luxe. Dans son conseil il m de l'intelligence et une prudence naturelle; il ne quoit que de lumières. Il étoit prompt à exécute éloquence avoit de la force et de la douceur. I trouvé le palais plein d'alarme et de terreur, i un séjour aimable. On n'y entendit plus de g mens; on n'y vit plus d'instrumens de tortures. pela sa mère et un grand nombre d'exilés; il ou prisons à ceux que la calomnie y tenoit enferm rendit les biens confisqués injustement, et fit oul

é du gouvernement de son père. Il remit ce qui  
t à payer pour les impositions des années précé-  
s, faisant publiquement brûler les cédules des re-  
nces. Il rendoit à ses amis tous les devoirs de l'a-  
la plus tendre. Traitant ses soldats comme ses  
s, il alloit visiter les blessés, assistoit à leurs pan-  
ns, faisoit charger ses mulets de leurs bagages,  
prêtoit ses propres chevaux, les dédommageoit de  
pertes. Toujours accessible, écoutant avec pa-  
e, rassurant par sa bonté ceux que sa majesté inti-  
oit, interrogeant lui-même ceux qui venoient lui  
r leurs plaintes, il faisoit consister son bonheur  
andre des grâces et à pardonner. Il n'eut que trop  
ulgence; et il ne vécut pas assez long-temps pour  
endre qu'il est aussi nuisible aux états de ne pas  
er les crimes que de ne pas récompenser les ser-  
. Il s'attacha à saint Ambroise; mais tous ceux qui  
ochèrent de sa personne n'eurent pas les sentimens  
tte âme élevée et généreuse; et l'empire, sous un  
ce juste, humain, libéral, ressentit encore quel-  
ois les tristes effets de l'iniquité, de la cruauté et  
l'avarice.

La première action de son règne fut la plus blâmable  
outes. Pour en effacer l'horreur il auroit fallu à  
rien une vie plus longue et des vertus plus éclatantes.  
Théodose avoit été, sous le règne de Valentinien,  
meur et le soutien de l'état. Sa valeur venoit de  
erver l'Afrique, et sa sagesse y avoit rétabli la paix  
bon ordre. Tout l'empire célébroit ses exploits.  
seul n'en étoit pas ébloui; l'habitude des grandes  
ms lui en cachoit le prix; et, quoiqu'il fût sur tout  
e sujet fort éloquent, rien n'étoit plus simple et plus  
inct que le compte qu'il rendoit de ses victoires. Il  
bloit ne mériter que des triomphes lorsqu'il reçut  
arrêt de mort. La postérité ignore la cause d'un si  
ge événement; et c'en est assez pour faire trembler

*Hier. chron.*  
*Ambr. orat.*  
*in funere*  
*Theodos.*  
*Symm. l. 10,*  
*ep. 1, 22.*  
*Theod. l. 5,*  
*c. 5.*  
*Oros. l. 7,*  
*c. 35.*  
*Jorn. de*  
*regn. succes.*  
*Grat. ins-*  
*crip.*  
*ccccxii, 3.*  
*Reines. class.*  
*3, inscr. 72.*  
*Fléchier, vie*  
*de Theod. l.*  
*1, c. 44.*  
*Till. Grat.*  
*not. 5.*

les sujets lorsqu'ils voient monter sur le trône un prince encore jeune et sans expérience, quoique avec les plus excellentes qualités. Tout ce que l'histoire nous apprend, c'est que ce guerrier invincible succomba sous une intrigue de cour, et sous les coups meurtriers d'une cruelle jalousie. Il fut exécuté à Carthage. Accoutumé à braver la mort, il la vit approcher sans effroi, et la rendit par sa fermeté aussi glorieuse sur l'échafaud qu'elle l'eût été sur un champ de bataille. Après avoir demandé et reçu le baptême pour s'ouvrir l'entrée d'une vie immortelle, il présenta lui-même sa tête à l'exécuteur. L'empire le pleura; on lui érigea dans la suite des statues à Rome et dans les provinces; les païens l'honorèrent du titre de *divus*; et Gratien lui-même semble n'avoir pas différé de ressentir une douleur amère d'une si noire ingratitude. Le choix qu'il fit peu de temps après de Théodose le fils pour l'associer à l'empire prouve aussi ses regrets qu'il justifie la mémoire du père. Le jeune Théodose, qui brilloit déjà d'une gloire personnelle, se déroba pour lors aux traits de l'envie: il se retira en Espagne, où il avoit pris naissance. Quelques auteurs épargnent à Gratien une si atroce injustice; ils en chargent Valens: ce prince, disent-ils, sacrifia Théodose à ses craintes: il le fit mourir avec tous ceux dont le nom commençoit par les quatre lettres fatales. Mais outre qu'il est au moins incertain que Valens ait fait périr personne pour une cause si frivole, Théodose ne fut mis à mort que deux ans après cet oracle prétendu dont nous avons parlé; et, ce qui est encore plus fort, il n'étoit pas sujet de Valens. Carthage, où s'exécra cette funeste tragédie, faisoit partie de l'empire de Gratien; et le jeune empereur n'étoit pas assez uni avec Valens pour se prêter, par une si criminelle condescendance, aux alarmes chimériques de son oncle.

*Amm. l. 28,  
c. 1, et ibi  
Valens.*

Il est plus probable que ce fut le dernier effet de la méchanceté de Maximin. Ce barbare, teint du sang d

le familles illustres, après avoir déshonoré le règne Symm. l. 10,  
 alentinien par des cruautés sans nombre, espéroit <sup>ep. 2.</sup>  
 ir des mêmes horreurs celui de Gratien. La jeu- *Cod. Theod.*  
 du prince augmentoit encore sa hardiesse et son *l. 9, tit. 1,*  
 ence. Gratien ne tarda pas à le connoître, et *leg. 15; tit.*  
 ôt il désarma sa fureur. Les esclaves et les affran- *6, leg. 1, 2;*  
 étoient les instrumens les plus ordinaires que *tit. 55, leg. 5.*  
 imin mettoit en œuvre. Gratien ordonna que ceux *Till. Grat.*  
 seroient accuser leurs maîtres de tout autre crime *not. 4.*  
 le celui de lèse-majesté seroient, sans être entendus,  
 és vifs avec leurs libelles de dénonciation. Bientôt  
 s Maximin lui-même, convaincu de plusieurs  
 es, eut la tête tranchée. Simplicie subit la même  
 e en Illyrie; et Doryphorien, autre ministre de  
 imin, après avoir été renfermé dans la prison de  
 ie, en fut tiré par le conseil de la mère de l'em-  
 ur, pour expirer dans les plus rigoureuses tortures.  
 s la punition de ces hommes sanguinaires, Gra-  
 songea à rassurer le sénat, qu'ils avoient tenu si  
 -temps dans des alarmes continuelles: Il adressa à  
 e compagnie une lettre qui fut reçue avec joie :  
 contenoit plusieurs réglemens favorables; et, dès  
 commencement de l'année suivante, il renouvela,  
 une loi expresse, un ancien privilège des sénateurs,  
 Maximin n'avoit jamais respecté; c'étoit qu'ils  
 ent exempts des tourmens de la question.  
 e jeune prince, naturellement pieux, étoit entretenu *Cod. Theod.*  
 e cette heureuse disposition par les conseils de Grac- *l. 10, tit. 19,*  
 s, qu'il honoroit de sa confiance, et qu'il éleva à la *leg. 8.*  
 ité de préfet de Rome vers la fin de cette année. On *Lib. 13, tit.*  
 que Gracchus descendoit de l'ancienne et illustre *3, leg. 11.*  
 ille Sempronia, dont il portoit le surnom. Plein de *Lib. 15, tit.*  
 pour le christianisme, il profita de l'autorité que lui *1, leg. 19.*  
 noit sa charge pour affoiblir l'idolâtrie; il détruisit *Lib. 16, tit.*  
 grand nombre d'idoles: mais sans user de violence, *2, leg. 23,*  
 ans donner ouvertement atteinte à la liberté du culte *24.*  
*Tit. 5, leg.*  
*4, 5, et ibi*  
*God.*  
*Tit. 6, leg. 2,*  
*God. chron.*  
*Hier. ep. 7.*

*Symm. l. 9,*  
*ep. 83.*  
*Grut. inscr.*  
*CXCII, 3.*  
*MLXXXVIII, 4.*

dont les païens jouissoient encore. L'empereur fit de cette année et la suivante plusieurs lois avantageuses à l'Eglise. Il ordonna que les contestations qui auroient pour objet les affaires de la religion seroient décidées par l'évêque ou par le synode de la province, mais que les juges ordinaires demeureroient saisis des causes civiles ou criminelles. Il exempta des charges personnelles les prêtres et les ministres inférieurs. Les donatistes avoient signalé leur zèle en faveur de Firme : ils furent aussi les premiers hérétiques que l'empereur s'efforça de réprimer ; il leur ôta leurs églises ; il déclara que les lieux où ils tiendroient leurs assemblées seroient saisis au profit du fisc. Il étendit dans la suite cette loi sur tous les hérétiques. Cependant, après la mort de Valens étant à Sirmium, il leur rendit la liberté de s'assembler ; exceptant seulement les sectateurs de Manès, d'Enomius et de Photin ; mais cette permission fut bientôt révoquée. L'instruction publique a un rapport direct à la religion : aussi Gratien s'occupoit-il dans le même temps à soutenir l'une et l'autre. L'étude des belles-lettres florissoit alors dans la Gaule ; il chargea le préfet d'établir dans les principales cités des maîtres de rhétorique et de grammaire latine et grecque, et d'avoir soin qu'on fît choix pour ces emplois des personnes les plus capables. Il leur assigna sur le trésor des villes des appointemens considérables, qu'il voulut régler lui-même, et s'en rapportant pas sur ce point à la générosité des habitans ; et comme Trèves étoit alors la ville impériale, il y établit de plus fortes pensions pour les professeurs. La décadence des arts se faisoit sentir de plus en plus ; les Romains commençoient ce que les Goths devoient bientôt achever ; ils détruisoient ou déshonoroient les magnifiques monumens de l'ancienne architecture pour élever ou embellir des édifices de mauvais goût : et Rome perdoit tous les jours de son antique majesté. Gratien ordonna aux magistrats de cette ville d'entre-



ouvrages de leurs ancêtres; et afin qu'ils eussent d'en construire de nouveaux sans dégrader les anciens, l'abolit en faveur des sénateurs les droits im- portans sur le transport et l'entrée des marbres qu'on tiroit des carrières de Macédoine et d'Illyrie.

Le monde étoit en paix; et la négociation entamée pour suspendre en Orient les hostilités sans faire de nouvelles inquiétudes. La Lycie et la Pamphylie étoient des provinces qui ne jouissoient pas du repos. Les barbares ravageoient les campagnes; et à l'approche des Romains ils se retiroient à l'ordinaire avec leurs familles sur leurs montagnes inaccessibles. Mais un peuple que les barbares connus jusqu'alors, portant partout le carnage, vint annoncer de nouveaux maux. Les Huns, sortant des Palus-Méotides, poussèrent devant eux les nations qui habitoient au nord du Danube; ils se précipitèrent, renversés les uns sur les autres, se répandirent dans les provinces romaines, et changèrent la face du monde. C'est un des points les plus importants de l'histoire, de faire connoître ce peuple redoutable, dont l'empire de Dieu conduisit d'une extrémité du monde à l'autre pour châtier les crimes de la terre. Son empire, cachée dans les immenses forêts de la Tartarie, est demeurée inconnue jusqu'à nos jours. M. de Guignes, très-versé dans la littérature orientale, a recueilli dans les historiens chinois tout le détail de l'histoire des Huns. Guidé par ses recherches, nous allons tracer une idée de cette nation fameuse, et reprendre après lui dans les auteurs grecs et latins les traits qui la caractérisent.

Le monde ne commença à connoître les Huns qu'au moment qu'ils se firent voir en Europe, après avoir traversé le Tanaïs. On n'a pas suivi plus loin la trace de leur origine; et la plupart des auteurs placent leur première demeure à l'orient des Palus-Méotides. C'est pour cette raison que Procope les confond avec les Scythes

*Zos. l. 4.  
S. Ambrois.  
comment. in  
Luc. l. 9, c.  
21.*

*M. de Gui-  
gues, hist. des  
Huns, tom.  
2, descrip-  
tion de la  
grande Tar-  
tarie, t. 1,  
art. 8, §. 9,  
et c. 2, art.  
4, et l. 1, p. 2.*

13, 15, 21, 34, et les Massagètes, dont il y avoit des peuplades en 69, 123.  
*Amm. l. 31,* en-deçà comme au-delà de la mer Caspienne. Jor  
*c. 2.* raconte sérieusement que les Huns naquirent du  
*Claud. in* merce des diables avec des sorcières que les  
*Ruf. l. 1.* avoient reléguées dans les déserts de la Scythie  
*Agathias. l. 5, Proc. bel.* Chinois, mieux instruits de l'histoire de ce peuple  
*Pers. l. 1, c. 10.* lequel ils ont presque toujours été en guerre, non  
*Soz. l. 6, c. 57.* prennent qu'il habitoit au nord de la Chine. Ce se  
*Philost. l. 9, c. 17.* *Annibi* de Ptolémée. Ils s'étendoient d'occident en  
*Jornand. de* dans l'espace de cinq cents lieues, depuis le fleuve  
*reb. get. c. 24.* jusqu'au pays des Tartares, nommés aujourd'hui  
*Ptol. geogr. l. 6, c. 16.* chous. Ils occupoient trois cents lieues de pays d  
 tentrion au midi, étant bornés d'un côté par les  
 Altaï, de l'autre par la grande muraille de la Ch  
 les montagnes du Thibet.

*M. de Gui-* Les Huns étoient de tous les barbares les plus a  
*gues, l. 1, p. 14, 15, 16.* à voir. Ce n'étoit qu'une masse informe; et les Ro  
*leg. 4, p. 203-* les comparoient à une pièce de bois à peine dég  
*Amm. ibid.* Ils avoient la taille courte et ramassée, le cou ép  
*Zos. l. 4.* rentrant dans les épaules, le dos courbé, la tête  
*Jornand. ib.* et ronde, le teint noir, les yeux petits et enfoncés  
*Proc. bel. goth. l. 2, c. 1, l. 4, c. 5.* le regard vif et perçant. Ils s'étudioient encore à  
*et Vandal. l. 2, 12, 18.* menter leur difformité naturelle. Dès que les enfans  
*Agath. l. 5.* venoient au monde, les mères leur écrasoient le nez  
*Sidon. Apol. carm. 7.* que le casque pût s'appliquer plus juste à leur v  
*Salv. de gu-* et les pères leur tailladoient les joues, afin d'emp  
*bernât. Dei, l. 4.* la barbe de croître. Cette opération cruelle rendoit  
 visage défiguré de coutures et de cicatrices. Leur fa  
 vivre n'étoit pas moins sauvage que leur figure.  
 mangeoient rien de cuit, et ne connoissoient nulle  
 d'assaisonnement. Ils vivoient de racines crues, ou  
 chair des animaux un peu mortifiée entre la selle  
 dos de leurs chevaux. Jamais ils ne manioient la cha  
 les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre cultivoie  
 terre, et prenoient soin de leurs troupeaux. Ils n'  
 loient ni maisons ni cabanes; toute enceinte de mura

araissoit un sépulcre : ils ne se croyoient pas en sous un toit. Accoutumés dès l'enfance à souffrir du froid, la faim, la soif, ils changeoient fréquemment de demeure, ou, pour mieux dire, ils n'en avoient ailleurs que dans les montagnes et dans les forêts, suivis de nombreux troupeaux ; transportant avec eux leur famille dans des chariots traînés par des bœufs, là que leurs femmes, renfermées, s'occupoient à coudre des vêtemens pour leurs maris, et à élever leurs enfans. Ils s'habilloient de toile ou de peaux d'animal, qu'ils laissoient pourrir sur leur corps sans s'en dépouiller. Ils portoient un casque, des bottes de peau de bouc, et une chaussure si informe et si pesante, qu'elle les empêchoit de marcher librement : ils n'étoient-ils pas propres à combattre à pied. Ils ne montent presque jamais leurs chevaux, qui étoient peuhideux, mais légers et infatigables. Ils y passoient des jours et les nuits, tantôt montés en cavaliers, tantôt à la manière des femmes. Ils n'en descendoient ni pour manger, ni pour boire ; et lorsqu'ils étoient pris de sommeil, se laissant aller sur le cou de leur monture, dormoient profondément. Ils tenoient à cheval le chef de la nation. Toutes les troupes de leur empire étoient commandées par vingt-quatre officiers, qui étoient à la tête chacun de dix mille cavaliers : ces corps étoient divisés en escadrons de mille, de cent et de dix hommes. Mais dans les combats ils n'observoient aucun ordre. Poussant des cris affreux, ils s'abandonnoient sur l'ennemi ; s'ils trouvoient trop de résistance, ils se disjoignent bientôt, et revenoient à la charge avec la violence des aigles et la fureur des lions, enfonçant et renversant tout ce qui se rencontroit sur leur passage. Leurs armes étoient armées d'os pointus, aussi durs et aussi tranchans que le fer. Ils les lançoient avec autant d'adresse que de force, en courant à toute bride, et même à l'aveugle. Pour combattre de près, ils portoient d'une

main un cimeterre et de l'autre un filet, dont ils tâchoient d'envelopper l'ennemi. Une de leurs familles avoit le glorieux privilège de porter le premier coup dans les batailles; il n'étoit permis à personne de frapper l'ennemi qu'un cavalier de cette famille n'en eût donné l'exemple. Leurs femmes ne craignoient ni les blessures, ni la mort et souvent, après une défaite, on en trouva parmi les morts et les blessés. Dès que leurs enfans pouvoient faire usage de leurs bras, on les armoit d'un arc proportionné à leur force : assis sur des moutons, ils alloient tirer des oiseaux et faisoient la guerre aux petits animaux. A mesure qu'ils avançoient en âge, ils s'accoutumoient de plus en plus aux fatigues et aux périls de la chasse : enfin lorsqu'ils se sentoient assez forts, ils alloient dans les combats repaître de sang et de carnage leur férocité naturelle. La guerre étoit pour eux l'unique moyen de signaler : les vieillards languissoient dans le mépris; la considération étoit attachée à l'usage actuel des armes. Ces barbares, tout grossiers qu'ils étoient, ne manquoient ni de pénétration, ni de finesse. Leur bonne foi étoit connue : ils ignoroient l'art d'écrire; mais, en traitant avec eux, on n'avoit pas besoin d'autre sûreté que de leur parole. D'ailleurs ils avoient au souverain degré tous les vices de la barbarie; cruels, avides de l'or, quoiqu'il leur fût inutile; impudiques, prenant autant de femmes qu'ils en pouvoient entretenir, sans aucun égard aux degrés d'alliance ni de parenté : le fils épousoit les femmes de son père : adonnés à l'ivrognerie, avant même qu'ils eussent connu l'usage du vin, ils s'enivroient d'un certain breuvage composé de lait de jument qu'ils faisoient aigrir. Les Romains ont cru qu'ils n'avoient aucune religion, parce qu'on ne voyoit aucune idole qui fût l'objet de leur culte; mais, selon les auteurs chinois, ils adoroient le ciel, la terre, les esprits et les ancêtres.

empire chinois. Elle étoit connue plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. Huit cents ans après, on la voit gouvernée par des princes, dont la succession est ignorée jusque vers l'an 210 avant l'ère chrétienne. C'est à cette époque que l'histoire commence à donner la suite des Tanjou : ce nom, qui dans la langue des Huns signifioit *fils du ciel*, étoit le titre commun de leurs monarques. Les Huns, divisés en diverses hordes, qui avoient chacune un chef, mais réunis sous les ordres d'un même souverain, ne cessoient de faire des courses sur les terres de leurs voisins. La Chine, pays riche et fertile, étoit surtout exposée à leurs ravages. Ce fut pour les arrêter que les monarques chinois firent construire cette fameuse muraille qui couvre la frontière septentrionale de leurs états, dans l'espace de près de quatre cents lieues. On trouve dans l'ancienne histoire des Huns tout ce qui a servi à établir et à étendre les plus puissans empires, les grandes vertus, et de plus grands crimes. Les vertus sont brutes et sauvages ; les crimes sont plus étudiés et plus réfléchis. Mété, le second de leurs monarques connus, s'étant rendu redoutable par des forfaits, porta ses conquêtes depuis la Corée et la mer du Japon jusqu'à la mer Caspienne. La grande Bukarie et la Tartarie occidentale obéissoient à ses lois. Il avoit assujéti vingt-six royaumes. Il fit plier la fierté chinoise ; et, à force d'injustices et de violences, il réduisit l'empereur de la Chine à lui demander la paix, et à faire l'éloge de son humanité et de sa justice. Ses successeurs régnèrent avec gloire pendant près de trois cents ans. La gloire de cette nation consistoit dans le succès de ses brigandages. Enfin la discorde s'étant mise entre les Huns, ceux du midi, étant soutenus par les Chinois et par les Tartares orientaux, forcèrent ceux du nord d'abandonner leurs anciennes demeures. Les vaincus se retirèrent du côté de l'occident ; et, vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, ils vinrent s'établir près des sources

du Jaïk ; dans le pays des Baskirs , que plusieurs historiens ont nommé la grande Hongrie , parce qu'ils ont cru que les Huns en étoient originaires. Là se réunirent à d'autres peuplades de leur nation les révolutions précédentes avoient déjà portées vers la Sibérie.

*M. de Guignes, l. 4, p. 279, 280, 281.*

*Ann. l. 31, c. 2.*

*Luc. Phars. l. 8, et 10.*

*Proc. bel. goth. l. 4, c. 5.*

*Vandal. l. 1, c. 3.*

Ces pays avoient été anciennement occupés par les Alains ; et cette nation , qui contribua à la destruction de l'empire romain , mérite aussi d'être connue. Les Alains tirent leur nom du mot *alin* , qui en langue tartare signifie *montagne* , parce qu'ils habitoient les montagnes situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'étoit un peuple nomade , ainsi que les autres Tartares. Environ quarante ans avant Jésus-Christ ils furent obligés de céder les contrées du nord à une colonie de Huns voltés , qui s'étoient séparés du corps de la nation , et se retirer vers les Palus-Méotides. Ils s'étoient de long-temps rendus formidables. Tous les peuples barbares , jusqu'aux sources du Gange , furent soumis aux Alains , et prirent leur nom. Procope les appelle nation gothique ; les Chinois les confondent avec les Huns. En effet , par l'étendue de leurs conquêtes ils étoient fort près des sources de l'Irtis , et les diverses hordes qui se détachent de temps en temps de la nation des Huns , se portant toujours du côté de l'occident , il devoit se former un mélange des deux peuples. Cependant la figure des Alains annonçoit une autre origine. Ils étoient connus des Romains dès le temps de Pompée. On les vit plusieurs fois sous les premiers empereurs franchir les défilés du Caucase , et faire des irruptions dans la Médie , dans l'Arménie , dans la Cappadoce , d'où Arrien les chassa sous le règne d'Adrien. Du temps de Gordien ils pénétrèrent jusque dans la Macédoine , et ce prince éprouva leur valeur dans les campagnes de Philippes.

Les Alains étoient de haute stature et d'une

nomie. Ils avoient les cheveux blonds, le regard fier que farouche. Quoique légèrement armés et agiles, ils étoient toujours à cheval, et tenoient à honneur de marcher à pied. Leur façon de vivre étoit beaucoup de celle des Huns; mais ils étoient moins vagabonds. Errans par troupes dans les déserts de la Tartarie, ils ne connoissoient d'autre habitation que leurs chariots couverts d'écorces d'arbres. Ils s'arrêtoient dans les lieux où ils trouvoient des pâturages pour leurs troupeaux : rangeant leurs chariots en cercle, ils formoient une vaste enceinte; c'étoit là leur ville; ils la transportoient ailleurs quand les pâturages étoient consommés. Toujours les armes à la main, ils faisoient leur occupation de la chasse, et leur divertissement de la guerre : ils apportèrent plus d'intelligence et de discipline que les autres barbares. Mourir dans une bataille, c'étoit le plus digne d'envie : on méprisoit comme des lâches, et on chargeoit d'opprobres ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie. L'action la plus glorieuse étoit de tuer un ennemi; ils lui enlevoient la peau avec sa tête, et en faisoient une housse pour leurs chevaux. Ils adoroient le dieu Mars, qu'ils représentoient par une statue plantée en terre. Ils prétendoient connoître l'avenir par le moyen de certaines baguettes enchantées. Tous étoient nobles; ils n'avoient aucune idée de l'esclavage. Les chefs portoient le nom de *juges* : on déféroit cet honneur aux guerriers les plus expérimentés.

Les Huns établis dans le pays des Baskirs, pressés eux-mêmes par de nouvelles peuplades qui venoient inonder l'Asie occidentale, descendirent vers le midi, traversèrent le Volga, et vinrent attaquer les Alains. Dans plusieurs sanglantes batailles, ceux-ci furent forcés d'abandonner le pays. Les uns s'enfoncèrent dans les montagnes de la Circassie, où leur postérité subsiste encore aujourd'hui : une partie passa le Tanaïs; et quelques-uns s'arrêtèrent sur le bord occidental de ce fleuve;

*M. de Guignes, l. 4, p. 289, 290.*

*Amm. l. 31, c. 3.*

*Zos. l. 4.*

*Agath. l. 5.*

*Soz. l. 6, c. 57.*

*Jornand. de reb. got. c. 24.*

d'autres, après avoir erré quelque temps, se fixèrent aux environs du Danube. Les Huns couvrirent de tentes les vastes plaines entre le Volga et le Tanaïs si l'on s'en rapporte à Jornandès, bornées par les Méotides, ils ignoroient même qu'il y eût au-delà une terre. Quelques-uns de leurs chasseurs, poursuivant une biche, traversèrent après elle le palus, et furent étonnés de trouver un gué qui les conduisit à l'autre bord. La vue d'un beau pays qu'ils découvrirent au-delà leur fit enlever le bœuf et prit encore davantage; et le rapport qu'ils en firent à la nation lui fit prendre la même route. Selon d'autres auteurs, ce fut un bœuf piqué par un taon, qui servit de guide. Zosime dit que le limon charrié par le Tanaïs avoit formé un banc au travers du Bos Cimmérien. Mais l'auteur de l'histoire des Huns rejette avec raison les traditions fabuleuses. Les Huns ne furent guidés que par la passion des conquêtes qui leur étoit naturelle; ils passèrent le Tanaïs comme ils avoient passé le Volga, selon l'usage des peuples tartares qui traversent les plus grands fleuves à la nage en tenant la queue de leurs chevaux, ou sur des ballons qu'ils forment avec leur bagage.

Les Alains et les autres barbares voisins du Tanaïs furent les premiers qui éprouvèrent la fureur des Huns. Ceux qui échappèrent au massacre se joignirent à leur vainqueur; et cette innombrable cavalerie vint, sous les ordres d'un chef nommé Balamir, fondre sur les Goths. Ermanaric, de la race des Amales, régnoit avec gloire. Les Goths le comparoient au grand Alaric; il avoit étendu ses conquêtes du Pont-Euxin à la mer Baltique; et une grande partie de la Scythie et de la Germanie étoit soumise à sa domination. Mais de cent dix ans, il ne manquoit encore ni de force ni de courage. Mais il n'eut pas l'honneur de mourir en défendant sa couronne. Un seigneur du pays des Rèmes, nation sujette à Ermanaric, s'étant joint



le prince, outré de colère, fit attacher la femme de l'incerteur à la queue d'un cheval indompté qui la brisa en pièces. Un frère de cette femme la vengea en tuant Ermanaric d'un coup d'épée. Sa blessure le rendant hors d'état de combattre les barbares, il se tua de désespoir. Vithimir, son successeur, résista quelque temps; enfin il fut défait et tué dans une bataille. Il laissa un fils encore enfant, nommé Vidéric, sous la tutelle d'Alathée et de Saphrax, guerriers intrépides et expérimentés. Cependant, pressés par les vainqueurs, ils firent le parti de passer le Borysthène, et de se retirer au-delà du Niester. Les Huns firent un horrible carnage; ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfans; tout ce qui n'avoit pu se dérober à leur fureur par une fuite précipitée périt sous le tranchant de leurs lances.

Athalaric, prince des Visigoths, étoit trop brave pour prendre l'épouvante. Il résolut de les attendre de ferme; et, s'étant retranché avantageusement sur la rive du Niester, il envoya Mundéric, avec plusieurs capitaines, jusqu'à vingt milles de son camp, pour surveiller les mouvemens des ennemis, et lui en apporter des nouvelles. Pendant ce temps-là il fit les dispositions pour la bataille. Ses précautions furent inutiles. Les Huns, apercevant les cavaliers, jugèrent qu'il y avoit plus d'un corps plus considérable : ils attendirent la nuit; passant à côté Mundéric qui se reposoit avec sa femme, comme si l'ennemi eût été fort éloigné, ils gagnant le fleuve à la faveur de la lune, le passèrent à gué et tombèrent brusquement sur Athalaric avant le lever de ses coureurs. Le prince, surpris de cette attaque imprévue, n'eut que le temps de se sauver sur des rochers de difficile accès, et laissa sur la place une grande partie de ses soldats. Instruit par cette épreuve de ce qu'il avoit à craindre d'un ennemi si impétueux, il se réfugia entre le Danube et le Hiérassus, nommé au-

jourd'hui le Pruth ; et il s'enferma d'une muraille traversoit d'un fleuve à l'autre. Les Huns, dont la marche étoit ralentie par le butin dont ils s'étoient chargés, laissèrent le temps d'achever cet ouvrage.

*Amm. ibid.* La terreur s'étoit répandue dans toute la nation  
*Isidor.* Goths. L'extérieur affreux des Huns n'imprimoit  
*chron. goth.* moins de frayeur que la cruauté de leurs ravages  
*Theoph. p.* 55. publioit au loin que des monstres sortis des lacs  
*Soc. l. 4, c.* 32. déserts de la Scythie venoient dévorer les peuples  
*Eunap. leg.* l'Europe, et qu'ils désoloient tout sur leur passage.  
*p. 19.* La discorde civile tenoit alors les Visigoths divisés : une partie de la nation s'étoit séparée d'Athanaric, et choisit pour chefs Alavif et Fritigérne. Il s'étoit donné des combats dans lesquels ces deux capitaines, avec de quelques secours des Romains, avoient remporté l'avantage. La disette où se trouvoit Athanaric, et le danger entre deux fleuves, détacha encore de lui un grand nombre de ses sujets. Quantité d'autres, que la crainte sembloit de toutes parts, se joignirent à eux, et s'étant réunis, ils convinrent ensemble de se soumettre à la barbarie de leurs nouveaux ennemis. La Thule sembloit leur offrir une retraite sûre et commodité. C'étoit un pays fertile, que le Danube, bordé de montagnes fortes, défendoit contre les incursions étrangères. Ils se rendirent au bord de ce fleuve, sous la conduite d'Athanaric et de Fritigérne, au nombre de près de deux cent mille hommes propres à la guerre, résolus d'abandonner les demeures où ils étoient établis depuis cent cinquante ans.

## LIVRE VINGTIÈME.

## VALENS, GRATIEN, VALENTINIEN II.

NUPICIN, comte de la Thrace, étoit en cette qualité  
 général de toutes les troupes de la province; et Maxime,  
 avec le titre de duc, commandoit les garnisons de la  
 province. A la nouvelle d'un mouvement si extraor-  
 dinaire, ils s'avancèrent au bord du Danube pour en  
 empêcher le passage. Ils virent sur la rive opposée une mul-  
 titude innombrable qui leur tendoit les bras en posture  
 suppliants, et poussoit de grands cris. Les principaux  
 de la nation des Visigoths s'étant jetés dans une barque,  
 furent exposer leurs désastres, conjurant les Romains  
 leur accorder un asile, et protestant qu'ils se consacraient  
 au service de l'empire avec une fidélité inviolable.  
 On leur répondit qu'il falloit attendre les ordres de l'em-  
 pereur. On dépêcha aussitôt des courriers à Antioche,  
 et les députés des Visigoths partirent avec eux. Les avis  
 furent d'abord partagés dans le conseil; mais, dès qu'on  
 vit que Valens étoit flatté d'acquérir en un moment  
 tant de nouveaux sujets, on s'empressa de seconder sa  
 bonté. C'étoit, disoit-on, la fortune du prince qui lui  
 venoit des troupes assez nombreuses pour former une  
 armée invincible; qu'au lieu des recrues qu'il tiroit tous  
 les ans des provinces, il en tireroit de l'or; que cet  
 accroissement de forces alloit donner à l'empire d'Orient  
 une supériorité décidée; qu'on ne devoit rien craindre  
 d'un peuple ignorant et grossier; que ce n'étoit qu'une  
 multitude de bras dont l'empereur régleroit les mouve-  
 mens à son gré, et que la politique romaine sauroit

AN. 376.

Amm. l. 31,

c. 4.

Hier. chron.

Zos. l. 4.

Idace.

Eunap. leg.

p. 19. 20.

Soc. l. 4, c.

33.

Soz. l. 6, c.

37.

Orms. l. 7, c.

33.

Jorn. de reb.

get. c. 25.

*profiter du service de ces barbares tant qu'ils seroient fidèles, et les détruire dès qu'ils deviendroient suspe-*

Ces mauvaises raisons suffisoient dans une occasion où n'en falloit aucune, parce que l'empereur avoit pris parti. Il accorda aux Visigoths le passage et un établissement en Thrace, à condition qu'ils remettroient paravant leurs armes entre les mains des officiers romains. Pour avoir des gages de leur fidélité, il ordonna que les plus jeunes seroient transportés en Asie, et chargea le comte Jule de veiller à leur entretien.

Pendant le cours de la négociation, quelques Goths plus fougueux et plus hardis que les autres, s'ennuyant d'attendre la réponse de l'empereur, entreprirent de forcer le passage ; ils abordèrent, mais ils furent taillés en pièces. La nation envoya sur-le-champ porter plaintes à Valens, qui, regardant déjà les Goths comme ses sujets, cassa les officiers qui avoient fait leur devoir ; peu s'en fallut même qu'il ne les condamnât à mort. Enfin la permission de l'empereur arriva, et les conditions qu'il exigeoit furent acceptées. Lupicin fit passer sur la rive où les Goths étoient rassemblés des officiers et des soldats, avec ordre de n'en laisser embarquer aucun qui n'eût rendu ses armes. On prépara en diligence des barques, des bateaux plats, des canots. Les Visigoths s'y jetoient en foule ; mais tous n'atteignirent pas l'autre bord. Quelques-uns furent emportés et engloutis par la rapidité du fleuve, que les pluies avoient grossi depuis peu ; d'autres coulèrent à fond avec des bateaux trop chargés, ou qui se brisoient en se heurtant mutuellement. Il y en eut d'assez téméraires pour se jeter à la nage ; ils se noyèrent. On employa plusieurs jours et plusieurs nuits à ce passage. Les barbares abordèrent avec tant de confusion, qu'on entreprit inutilement de les compter.

La plupart gardèrent leurs armes. Ceux qui étoient chargés de les désarmer songèrent bien plutôt à s'en

ire leur avarice et d'autres passions encore plus hon-  
 nes. Ils enlevoient dans la jeunesse des deux sexes tout  
 qui plaisoit à leurs yeux; ils ravissoient les filles à  
 leurs mères, les femmes à leurs maris; ils saisissoient  
 les troupeaux et les bagages de quelque valeur. Les Goths  
 abandonnoient tout, n'étant occupés que du soin de  
 leurs armes; ils achetoient même à grand prix la per-  
 mission de les conserver, persuadés que leurs javelots et  
 leurs épées leur rendroient bientôt plus qu'ils ne perdoient.  
 Ainsi se préparoit la révolution qui alloit éclater; et  
 on peut dire qu'en cette occasion les Romains firent le  
 jeu des barbares, et les barbares celui qui convenoit à  
 des Romains. Les Visigoths, contents d'avoir échappé à la  
 main des Huns, s'étendirent le long du Danube, dans  
 les plaines et sur les montagnes de la Mœsie et de la  
 Thrace. Ils se consoloient de leur infortune, qui leur  
 faisoit trouver un climat plus doux et un pays plus riche  
 plus fertile.

Ce fut alors que l'arianisme jeta chez les Goths de  
 profondes racines. Il y avoit environ un siècle que  
 la religion chrétienne s'étoit introduite parmi eux. Leur  
 évêque Théophile avoit assisté au concile de Nicée;  
 mais la croyance orthodoxe commençoit à s'altérer de-  
 puis quelque temps. Ils avoient pour évêque Ulphilas,  
 cappadocien d'origine, prélat plus zélé qu'éclairé sur  
 les matières alors contestées dans l'Eglise. Il avoit con-  
 verti un grand nombre d'idolâtres; car l'idolâtrie étoit  
 encore parmi les Goths la religion dominante, et Atha-  
 naric persécutoit même les chrétiens avec violence. Ul-  
 philas encourageoit les fidèles. Il contribua aussi par ses  
 sages avis à adoucir les mœurs de la nation; ses paroles  
 étoient respectées comme des lois. Les auteurs anciens  
 lui attribuent l'honneur d'avoir inventé l'alphabet go-  
 thique, et communiqué aux Goths la connoissance des  
 lettres. Cependant il paroît, par les caractères runiques  
 gravés sur les rochers de la Suède, et qu'on croit anté-

*Hier. chron.*

*S. Aug. de  
 civ. l. 18, c.*

*Soc. l. 4, c.*

*Theod. l. 4,  
 c. ult.*

*Soz. l. 6, c.*

*Oros. l. 7, c.*

*Jorn. de reb.  
 get. c. 25.*

*Isidor.  
 chron. goth.*

*Vulcanius  
 de litteris et  
 lingua goth.*

*Till. arian.  
 art. 152, 153.*

*Fleury, hist.  
 ecclès. l. 16,*

*c. 42, l. 17,  
 c. 36.*

rieurs à la migration des Goths, que ce peuple l'usage de l'écriture avant que de quitter le pays d'origine. La langue gothique, en traversant la Germanie et la Scythie, dut se charger de plusieurs termes étrangers; elle dut aussi contracter quelque teinture de langue grecque par le voisinage des colonies grecques établies sur le bord du Pont-Euxin. En effet, on voit plusieurs caractères grecs dans l'alphabet attribué à Ulphilas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il traduisit la Bible en langue du pays, à l'exception des livres des Rois, qu'il ne voulut pas mettre sous les yeux des Goths de peur que la lecture de tant de guerres n'enflât encore la passion que ce peuple avoit pour les combats. Mais il ne fut pas en garde contre les artifices des ariens; il se laissa corrompre, et corrompit ensuite sa nation. Il s'étoit trouvé en 360 au concile de Constantin où les anoméens l'avoient engagé à signer le formulaire de Rimini. Fritigerne ayant ensuite embrassé l'arianisme en reconnaissance des secours que Valens lui avoit prêtés contre Athanaric, l'erreur s'étoit peu à peu répandue. Enfin, lorsque les Goths demandèrent à Valens la permission de passer en Thrace, Ulphilas étant chef de la députation, les évêques ariens qui se trouvoient à la cour profitèrent de l'occasion pour agir de le pervertir. Ils lui firent entendre qu'il ne s'agissoit entre les deux partis que d'une dispute de mots, l'appuyèrent de leur crédit auprès de l'empereur sous la condition qu'il prêcheroit leur doctrine. Valens fit passer avec lui plusieurs évêques ariens. Ainsi les Visigoths infectés de l'hérésie, la communiquèrent aux Ostrogoths, aux Gépides, aux Vandales, aux Bourguignons. Ces peuples la portèrent avec eux dans leurs conquêtes et y demeurèrent opiniâtrément attachés.

*Amm. l. 31,  
c. 4.*

Les Ostrogoths, campés au bord du Niester, y passèrent l'hiver dans de continuelles alarmes, appréhens sans cesse d'être forcés dans leurs retranchemens.

alés aux pieds par la cavalerie innombrable des Huns. Au retour du printemps, Gratien étant consul pour la troisième fois avec Mérobaude, Alathée et Saphrax, leurs de Vidéric, s'approchèrent du Danube, et envoyèrent demander à Valens la même grâce qu'il avoit déjà accordée à leurs compatriotes. On s'aperçut enfin qu'on ne pouvoit sans un danger évident recevoir tant de barbares dans le sein de l'empire. On leur refusa le passage. Ce refus ôta toute espérance à Athanaric, qui se venoit d'ailleurs que huit ans auparavant il s'étoit même fermé cet asile lorsque, pour se dispenser de se rendre auprès de Valens, il avoit allégué un serment qu'il avoit fait de ne jamais entrer sur les terres des Romains. Il prit donc le parti de se retirer dans un lieu nommé Caucalande, environné de hautes forêts et de montagnes inaccessibles, dont il chassa les Sarmates.

Toute la prudence humaine eût été nécessaire pour contenir cette nation turbulente et indocile. Mais il sembloit que Valens avoit rassemblé autour des Visigoths tout ce que l'empire avoit alors d'officiers injustes, violens, ravisseurs. Lupicin et Maxime, les chefs et les plus avarés de tous, s'acharnèrent sur ces nouveaux peuples comme sur une proie; et, après les avoir dépouillés, les abandonnoient encore à l'avidité de leurs subalternes. Au lieu de leur fournir des subsistances, on ferma les magasins. On leur fit acheter bien cher les plus misérables nourritures; ils furent réduits à manger des chiens; on leur vendoit un chien pour un esclave; et ces malheureux, après s'être défaits de tout ce qu'ils possédoient, furent réduits à livrer leurs propres enfans, auxquels on ne pouvoit conserver la vie qu'au prix de leur liberté. Les principaux même de la nation ne furent pas exempts de cette nécessité déplorable. Ils n'avoient plus de ressource que dans le désespoir; et il alloit éclater lorsque Lupicin, prévoyant l'orage, les fit presser par ses soldats d'abandonner les bords du Danube, et d'a-

*Amm. l. 31, c. 4.  
Hier. ciron.  
Oros. l. 7, c. 33.  
Idace.  
Jorn. de rel. get. c. 26.  
Isidor. chron. goth.*

vancer dans l'intérieur du pays, où il espéroit les abattre ou les détruire, en les séparant les uns des autres. Pendant que les troupes romaines qui gardoient le passage du fleuve s'en éloignoient pour escorter les barbares, Alathée et Saphrax, ne voyant plus d'obstacle, traversèrent le Danube en diligence à la tête des Goths, et suivirent la trace de Fritigerne.

Ce général, prudent et avisé, instruit de ce qui passoit derrière lui, continua sa marche, mais avec précaution, pour leur donner le temps de le rejoindre. On arriva à Marcianople ; et ce fut en ce lieu que la guerre s'alluma. Lupicin, ayant invité à un repas Alavif et Fritigerne avec un petit nombre des principaux seigneurs Goths, plaça des gardes aux portes de la ville pour interdire l'entrée aux barbares. Ceux-ci demandèrent avec instance la permission d'entrer pour acheter des vivres, la querelle s'échauffa ; on en vint aux mains, les Goths, animés par la faim et par la fureur, tombèrent sur les soldats romains, les massacrèrent, et saisirent de leurs armes. Lupicin, plongé dans le sommeil par la débauche, et déjà plein de vin, étant informé de ce désordre, l'augmenta par un trait de perfidie en ordonnant d'égorger la garde d'Alavif et de Fritigerne. Cet ordre cruel ne put être si secrètement exécuté que les Goths mourans ne pénétrassent jusque dans la salle du banquet, et, dans le même moment, la nouvelle s'en étant répandue hors de la ville, les Goths, persuadés qu'il ne s'agissoit que d'un complot, accoururent en foule, criant des cris horribles, et menaçant de la plus prompt vengeance. Fritigerne, qui avoit l'esprit présent et intrépide, voulant s'échapper des mains de Lupicin, se lève, s'écrie *que tout est perdu, si on ne les fait sortir pour se montrer à la nation qui les croit vaincus ; que leur présence peut seule rétablir le calme* ; même temps il met l'épée à la main, et sort de la



ses camarades. Il est reçu avec des acclamations de Alathée et Saphrax venoient d'arriver. Toute la n monte à cheval ; on déploie les étendards ; les s marchent , et avec eux le carnage et l'incendie. cin rassemble à la hâte tout ce qu'il a de troupes , oursuit avec plus de hardiesse que de prudence , et teint à trois lieues de Marcianople. A la vue des ains , la rage des barbares s'allume ; ils fondent sur taillons les plus épais , ils percent , ils massacrent , illent en pièces tout ce qu'ils rencontrent. Ceux es qui sont désarmés se jettent à corps perdu sur eni ; ils lui arrachent ses armes ; ils enlèvent les gnes : presque tous les Romains périssent avec leurs ns. Lupicin , épouvanté d'une si étrange furie , prit te dès le commencement du combat , et regagna le bride Marcianople. Les vainqueurs s'emparèrent rmes des vaincus , et , ne trouvant plus de résis- , ils portèrent au loin tous les désastres d'une guerre ante.

prudence de Fritigerne , soutenue d'une éclatante r , lui attiroit la confiance de la nation , et ses avis ient jamais contredits. Il répandit les Goths dans s les parties de la Thrace , mais avec ordre. Deux ens corps se donnoient la main les uns aux autres , oient tous un point de réunion. Les gens du pays e rendoient à eux , ou qu'ils faisoient prisonniers , ervoient de guides pour les conduire dans les can- les plus riches et les mieux pourvus de vivres. Leurs patriotes enlevés autrefois par les pirates de Galatie , ndus en Thrace , ceux que la famine les avoit eux- es obligés de vendre quelques jours auparavant , ient en foule les rejoindre. Les ouvriers employés ravail des mines , et qui étoient surchargés d'im- , accouroient aussi se jeter entre leurs bras : ceux-ci furent d'un grand secours pour déterrer les maga- , et pour découvrir les souterrains où les habitans se

cacheoient eux-mêmes avec leurs richesses. Tout l'Thrace fut bouleversée ; rien n'échappa à leurs recherches que ce qui étoit inaccessible ; et tandis qu'on fouilloit les entrailles de cette terre malheureuse , sa surface étoit couverte de sang et de flammes. On massacra les enfans entre les bras de leurs mères , on brûloit les vieillards dans leurs cabanes ; les jeunes hommes et les vieilles femmes étoient seuls réservés pour un esclavage cruel que la mort même.

*Ann. l. 51,  
c. 6.*

Les Visigoths et les Ostrogoths réunis composèrent une armée innombrable : il y avoit outre ceux-ci un troisième corps , commandé par Suéride et Colias , qui étoient des Visigoths , indépendans de Fritigerne , et qui étoient en Thrace avant l'irruption des Huns. Valens , qui avoit obtenu un grand succès de la négociation avec Sapor , les avoit pris à la solde de l'empire , et les tenoit campés auprès d'Andrinople , à dessein de les faire passer en Asie , et de les joindre aux troupes d'Asie dès que la guerre seroit déclarée. Ils ne prirent d'aucune part au soulèvement de la nation : content de la paie qu'ils recevoient de l'empereur , ils demeurèrent simples spectateurs des hostilités de leurs compatriotes. Valens leur ayant donné ordre de passer l'Helle , ils témoignèrent qu'ils étoient prêts à obéir ; ils demandèrent seulement le paiement de leur solde , des vivres et deux jours de délai pour préparer leurs équipages. Le magistrat d'Andrinople , irrité de quelque dégrat qu'ils avoient fait dans une terre qui lui appartenoit , refusa fort mal leur demande ; pour toute réponse il fit appeler la bourgeoisie , et signifia aux Goths que , s'ils n'étoient sur-le-champ , il alloit les faire charger. Les Goths , plus étonnés qu'alarmés de cette bravade , ne se défendirent pas fort en peine : tant qu'on s'en tint aux paroles ils les reçurent sans s'émouvoir. Mais , quand ils virent leur camp attaqué , et les traits pleuvoir sur eux , ils tombèrent à grands coups d'épées sur cette popula-

ire, en tuèrent une partie, repoussèrent le reste de la ville; et comme Fritigerne n'étoit pas éloigné, ils allèrent se joindre à lui, et revinrent ensemble mettre le siège devant Andrinople. S'il n'eût été besoin que de valeur, Andrinople étoit prise. Les Goths bravoient la mort avec une audace intrépide : les flèches, les javalots, les pierres lancées des machines en abattoient un grand nombre sans ralentir le courage des autres. Mais Fritigerne, voyant que, faute d'entendre l'art des sièges, le sang de tant de braves gens couloit en pure perte, il fit devant la ville un détachement pour la tenir bloquée, et décampa avec le reste de ses troupes, disant *qu'il ne faisoit pas la guerre aux murailles, et que les Goths le trouveroient dans les campagnes de la Thrace un coup plus de profit et moins de péril.*

Valens apprit avec douleur ces tristes nouvelles. Il se résolut de conclure la paix avec Sapor, et résolut d'aller à Constantinople. Comme l'été étoit déjà fort avancé, et que la Thrace avoit un besoin pressant de secours, il y envoya d'avance Profutur et Trajan, à la tête des légions qui revenoient d'Arménie. C'étoient des troupes de valeur éprouvée. A leur approche les Goths se retirèrent au-delà du mont Hæmus. Les Romains s'emparèrent des passages, à dessein de leur fermer l'entrée de la Thrace, et d'attendre les secours que Gratien envoioit, à la prière de Valens. Frigérid, excellent capitaine, amenoit des troupes de la Gaule et de la Pannonie, et Ricomer, comte des domestiques, marchoit précédemment avec un autre corps, tiré aussi de la Gaule, dont la plus grande partie déserta dans la route et retourna sur ses pas. On soupçonna le consul Mérobaude d'être l'auteur secret de cette désertion, parce qu'il craignoit que la Gaule, trop dégarnie, ne demeurât exposée aux incursions des Allemands. Frigérid, malade de la goutte, fut obligé de s'arrêter en chemin; et l'envie ne manqua pas de publier que ce n'étoit qu'un

Amm. l. 31,

c. 7.

prétexte pour couvrir sa timidité. Ricomer s'étant chargé de la conduite des deux corps, joignit Probus et Trajan, lorsqu'ils marchaient à Salces, ville de la petite Scythie.

A quelque distance de cette ville campoit une innombrable de Goths. Leurs chariots, rangés en cercle autour d'eux, leur servoient de palissades. Les généraux romains, qui brûloient d'envie de se signaler, étoient prêts à les attaquer au premier mouvement ; mais ils n'osoient le faire, car ces barbares changeoient souvent de position. Les Goths, instruits de ce qu'ils faisoient par les transfuges, prirent le parti de rester en leur camp, et, voyant que l'armée romaine se fortifioit tous les jours par de nouveaux renforts, ils rappelèrent leurs cohortes qui couroient la campagne. Toutes les forces s'étant réunies, la vue d'une si grande multitude resserrée dans l'enceinte de leurs chariots, enflamma leur courage : un murmure confus, mêlé au bruit de leurs armes, annonçoit leur impatience ; et, pour les satisfaire, leurs généraux déclarèrent qu'ils livreraient la bataille le lendemain. Ils passèrent la nuit sans dormir, préparant leurs armes, et appelant à grands cris le jour qui sembloit devoir leur apporter la victoire. Les Romains, qui entendoient ce tumulte, ne pouvoient prendre du repos, craignant d'être attaqués dès le point du jour ; et, quoique inférieurs en nombre, ils espéroient tout de la protection du ciel et de leur bravoure.

Aux premiers traits de la lumière, les trompettes retentirent dans les deux camps : on prit les armes, et les Goths, après avoir, selon leur usage, fait un sacrifice à Mars, entre eux de vaincre ou de mourir, allèrent en avant pour s'emparer des éminences pour se porter de plus en plus de force et de rapidité sur l'armée ennemie. Les Romains se rangèrent dans la plaine, chacun dans son poste, sans qu'aucun sortît de la ligne. Les deux armées restèrent ainsi quelque temps immobles.

servant l'une l'autre dans une contenance fière et vaillante. Les troupes de Valens s'animèrent par le récit des exploits de leurs ancêtres, et les Goths par des chansons guerrières. Le combat s'engagea par de légères escarmouches. Après les décharges de flèches et de javelots, ils s'approchèrent la pique baissée, couverts de leurs boucliers, ils se choquèrent avec violence. Les Goths, plus dispos et plus agiles, se rallioient aisément, lorsque leurs rangs étoient rompus. Une partie d'entre eux étoit armée de fortes massues d'un bois durci au feu, qu'ils manioient avec beaucoup de adresse. L'aile gauche des Romains plioit, et alloit se voir en déroute, si elle n'eût été soutenue par un corps qui se détacha du centre, et repoussa les ennemis. Le carnage devint horrible; tout se mêla; on combattoit, on fuyoit de part et d'autre : les cavaliers étoient en pièces, à grands coups de sabre, les fantassins qui fuyoient; les fantassins, coupant les jarrets des chevaux, abattoient les cavaliers, et les tuoient à terre. Le champ de bataille étoit jonché de morts, de blessés, de fuyans, de blessés. Cet affreux spectacle animoit encore la rage des combattans; comme s'ils reprenoient de nouvelles forces dans le sang de leurs camarades, ils se laissoient ni de porter ni de recevoir des coups; et au milieu du jour les surprit encore affamés de carnage. La nuit les sépara malgré eux; ils retournèrent dans leur camp, frémissant de fureur, et désespérés de laisser sur le champ de bataille un si grand nombre de leurs plus braves soldats. Cette journée fut également funeste aux deux parties. La perte des Romains fut moindre à la vérité, mais beaucoup plus sensible que celle des barbares, dont le nombre étoit fort supérieur. On enterra à la hâte les officiers les plus distingués, le reste fut abandonné sans sépulture; et, après les ravages et les combats de cette terrible journée meurtrière, les plaines de Thrace, dépouillées

de culture et blanchies d'ossemens, ne présentèrent, pendant plusieurs années que les horreurs d'un vaste cimetière.

*Amm. l. 31,  
c. 8.*

Les Romains se retirèrent à Marcianople, et les Goths renfermés entre leurs chariots, n'osèrent en sortir pendant sept jours. Ce délai donna aux Romains le temps de fermer les gorges du mont Hœmus, afin d'arrêter de nombreuses troupes de barbares qui campoient encore entre les montagnes et le Danube. On espéroit que tous les grains et les fourrages ayant été transportés dans les places fortes, ces barbares mourroient de faim dans les plaines désertes de la Moésie. Ricomer retourna en Gaule pour y chercher de nouveaux secours. Valens ayant reçu la nouvelle d'une bataille si sanglante et si peu décisive, envoya Saturnin avec un grand corps de cavalerie pour se joindre à Profuture et à Trajan. Cependant les barbares, enfermés dans la Moésie, après avoir consumé tout ce qui pouvoit servir à leur nourriture, pressés de la faim, tâchoient de forcer leurs barrières. Toujours arrêtés par la vigoureuse résistance des Romains, ils implorèrent le secours de ces féroces ennemis, qui les avoient chassés de leurs terres, et attirèrent par l'espérance du pillage un grand nombre de Huns et d'Alains. Saturnin, qui étoit déjà arrivé, craignant avec raison que ce torrent n'emportât par sa violence ceux qui défendoient les défilés, replia ses postes les uns sur les autres, et retira toutes ses troupes.

Les passages étant ouverts, les barbares pénétrèrent par toutes les gorges des montagnes. Toute la Thrace depuis le Danube jusqu'au mont Rhodope, et même la Propontide, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs, de massacres, de rapines et des violences les plus brutales. Les habitans dépouillés, meurtris de coups, enchaînés à la selle des chevaux, suivoient les cavaliers barbares et, tombant de lassitude, étoient traînés et déchirés.

pièces. Les chemins étoient remplis de filles et de femmes qu'on chassoit à coups de fouet comme des troupeaux ; on n'épargnoit pas les femmes enceintes ; et leurs malheureux enfans , captifs avant que de naître , ne recevoient la vie que pour la perdre aussitôt , ou pour gémir long-temps de ne l'avoir pas perdue. La jeunesse , la pudeur , la noblesse étoit la proie du soldat ivre de sang et de débauche. Un grand corps de barbares rencontra près de la ville de *Deultum* le tribun Barzimer qui campoit avec plusieurs cohortes. C'étoit un officier expérimenté ; la multitude des ennemis lui ôtoit l'espérance sans lui ôter le courage. Il rangea en bataille sa petite troupe , et chargea lui-même à la tête des plus braves. Après des prodiges de valeur , il succomba sous le nombre ; mais la défaite de cette poignée de Romains coûta cher aux vainqueurs.

Frigérid , rétabli de sa maladie , campoit près de *Bérée* , attendant l'occasion d'attaquer les barbares avec avantage. Les Goths , qui connoissoient sa prudence et sa capacité , le redoutoient comme le plus dangereux de leurs ennemis , et le cherchoient pour l'accabler avant qu'il eût réuni de plus grandes forces. Il fut averti de leur approche ; et , plus jaloux de la conservation de ses troupes que d'une fausse gloire , il se retira par les montagnes et les forêts , à dessein de regagner l'Illyrie. Sa valeur trouva dans cette retraite une occasion de se signaler. Il rencontra Farnobe , capitaine goth , partisan redoutable , qui conduisoit une troupe de Taïfales , et ravageoit tout sur son passage. Les Taïfales , Scythes de nation , établis dans l'ancienne Dace , au-delà du Danube , s'étoient depuis peu alliés avec les Goths ; et , ayant passé le fleuve , pilloient le pays abandonné par les Romains. Frigérid les enveloppa et les attaqua si brusquement , qu'ayant tué Farnobe et fait un grand carnage , il n'en auroit pas laissé échapper un seul , si ces misérables n'eussent mis les armes bas , demandant la vie à

maines jointes. Il les fit conduire en Italie aux environs de Modène, de Rhége et de Parme, pour y cultiver les terres qui manquoient d'habitans. Les Taïfales étoient alors en horreur à toutes les nations, à cause de leurs usages abominables. Un jeune homme ne pouvoit s'affranchir de la plus infâme servitude qu'après avoir eu, et sans aucun secours, tué un ours ou un sanglier.

*Hier. chron.* L'année suivante commença avec le sixième consulat  
*Oros. l. 7, c.* de Valens, et le second du jeune Valentinien. Les in-  
 33. *Soc. l. 4, c.* quiétudes que tant de désastres causoient à Valens re-  
 33, 34, 36. *Soc. l. 6, c.* dirent le calme à l'Eglise catholique. La persécution  
 37, 39. *Jorn. de* cessa dans tout l'Orient. On dit même que ce prince se  
*regn. succes.* repentit des maux dont il avoit affligé les orthodoxes, et qu'il rappela les évêques et les prêtres exilés. Pierre entra dans Alexandrie avec des lettres du pape Damase, qui confirmoit son élection; et le peuple chassa Lucins, qui se retira à Constantinople. Plusieurs autres prélats revinrent dans leurs églises, soit par un ordre exprès de l'empereur, soit qu'occupé de soins plus pressans, il eût perdu de vue les intérêts de l'arianisme. Ce prince reconnoissoit alors son imprudence. Il s'étoit flatté que les Goths seroient la garde perpétuelle de l'empire, et qu'il n'auroit plus besoin de troupes romaines. En conséquence il avoit congédié la plupart des vétérans, et taxé les villes et les villages à une somme d'argent, au lieu des soldats qu'ils devoient fournir. Trompé dans ces vaines espérances, il se vit obligé de lever à la hâte de nouvelles troupes, et se disposa à partir d'Antioche.

*Amm. l. 31, c. 10.* Gratien se préparoit aussi à marcher au secours de son oncle, et il avoit déjà fait prendre les devans à plusieurs cohortes, lorsqu'il se vit obligé lui-même de défendre ses états. L'exemple des Goths avoit réveillé les barbares voisins de la Gaule. Les Allemands, nommés *Lentiens*, dont le pays s'étendoit vers la Rhétie, rompant le traité fait avec eux sous le règne de Constance, commencèrent à ravager la frontière. Ils étoient attirés par



le leurs compatriotes, qui servoit dans les gardes de  
 tien ; et , croyant trouver la Gaule dégarnie de trou-  
 ils se divisèrent en plusieurs corps , passèrent le Rhin  
 les glaces au mois de février , et coururent au pillage.  
 x légions qui campoient dans le voisinage tombè-  
 sur eux , et les forcèrent de repasser le fleuve avec  
 grande perte.

ous les Lentiens prirent aussitôt les armes, et l'on  
 rentrer en Gaule quarante mille combattans qui  
 espiroient que vengeance. Gratien, alarmé de cette  
 ation imprévue, rappela les cohortes qui étoient  
 en Pannonie ; et , ayant rassemblé ce qui restoit de  
 pes dans la Gaule , il en donna le commandement  
 omte Nannien et à Mallobaud. Celui-ci étoit un roi  
 Francs qui s'étoit attaché au service de l'empire , et  
 tenoit à honneur de porter le titre de comte des do-  
 iques. Nannien , naturellement circonspect, vouloit  
 rer le combat ; mais Mallobaud, dont le courage  
 ardent et impétueux, brûloit d'impatience d'en  
 r aux mains. Son avis l'emporta ; on marcha aux  
 mands , qui attendirent fièrement les Romains dans  
 laine d'Argentaria. Cette ville , alors une des princi-  
 s de la première Germanie , n'est plus maintenant  
 n village nommé *Horbürg* , sur la droite de la ri-  
 e d'Ill , vis-à-vis de Colmar. Le combat étoit à peine  
 gé, que les Romains , frappés d'une terreur panique,  
 bandèrent , et se jetèrent à l'écart dans des sentiers  
 its et couverts de bois. Ce désordre , qui devoit cau-  
 leur perte , leur procura le succès. S'étant ralliés  
 que aussitôt , ils revinrent à la charge avec tant d'au-  
 , que les barbares s'imaginèrent que Gratien venoit  
 river avec des troupes fraîches. La terreur passa de  
 côté ; ils se retirèrent , mais en bon ordre , s'arrê-  
 de temps en temps pour disputer la victoire , qu'ils  
 andonnoient qu'à regret ; et l'on peut dire qu'au  
 d'une bataille , cette journée vit plusieurs sanglans

*Amm. ibid.*  
*et ibi Vales.*  
*Illier chron.*  
*Oros. l. 7, c.*  
 33.  
*Vict. epit.*  
*Till. Grat.*  
*not. o.*  
*Alsat. illust.*  
 p. 193.

combats. Enfin les Allemands, toujours vaincus dits au nombre de cinq mille, se sauvèrent à la des bois. Ils laissèrent trente mille morts, entre se trouva leur roi Priarius, qui mourut les arm main. Le reste fut fait prisonnier.

Gratien vint joindre son armée victorieuse, le Rhin, à dessein d'achever de détruire cette nation muante et infidèle. A la nouvelle de son approche, les Lentiens, affoiblis par leur défaite, ne prirent cependant pas encore le parti de se soumettre. Ils abandonnèrent leurs habitations, et se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfans sur des montagnes escarpées, résolvant de disputer tous les rochers comme autant de forts, et de s'y défendre jusqu'à la mort. Pour les forces ces postes avantageux, le nombre étoit inutile ; il y avoit besoin que de courage et d'agilité. Ainsi Gratien donna à chaque légion cinq cents hommes d'élite. Ceux-ci, par l'exemple du jeune empereur, qui s'exposoit lui-même, s'efforçoient de gagner le haut des rochers, assurés de battre les ennemis, s'ils pouvoient seulement les atteindre. Il en coûta beaucoup de sang de l'un et d'autre. Les Allemands qui osoient descendre à contre des Romains n'échappoient pas à leurs traits ; les Romains, accablés de pierres énormes, rouloient elles jusqu'en bas ; et comme il étoit facile de recueillir l'escorte de l'empereur, les pierres et les javalots venoient surtout de ce côté-là, et toutes les armures gardes furent brisées. L'attaque continua sans interruption depuis midi jusqu'à la nuit. Gratien assembla le conseil. On convint que de s'obstiner à forcer les ennemis à vouloir perdre toute l'armée : on jugea qu'il étoit mieux à propos de les réduire par famine. Dans ce dessein, on commençoit déjà à disposer les postes, lorsque les Allemands, s'en étant aperçus, s'évadèrent par des sentiers inconnus, et gagnèrent d'autres montagnes encore plus élevées. On les suivit, et on se préparoit à leur

les passages. Enfin, effrayés d'une poursuite si opiniâtre, ils demandèrent grâce, et l'obtinent, à condition qu'ils donneroient leur plus vigoureuse jeunesse pour être incorporée aux troupes romaines. Un exploit si difficile, exécuté avec tant de vivacité, retint dans le devoir les barbares d'Occident, et Gratien fit connoître qu'il eût été capable dans la guerre, s'il eût pu vaincre sa passion pour la chasse et son goût pour les amusements frivoles. Le traître qui avoit donné des avis aux ennemis fut découvert et mis à mort.

Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la défense de la Gaule, Gratien prit sa route par la Rhétie, passa par Arbon au bord du lac de Constance, et arriva à Lauriac, ville du Norique, célèbre en ce temps-c'est aujourd'hui le village de Lork sur le Danube, entre les rivières de Traun et d'Ens. Le jeune empereur commet alors une faute trop ordinaire aux souverains. Frigidianus alloit fermer le pas de Sucques, pour empêcher les barbares de pénétrer en Occident. Ce général étoit habile, brave, d'un esprit solide, actif, mais plus occupé de projets utiles que d'entreprises brillantes, tel, en un mot, qu'il faut être dans de si fâcheuses conjonctures, il auroit fallu le garder au service, s'il eût voulu se retirer. Tandis qu'il travailloit avec zèle à servir l'état, les courtisans oisifs ruinèrent dans l'esprit de Gratien. Il l'éloigna, et envoya pour le remplacer le comte Maurus, fanfaron, orgueilleux, intéressé : c'étoit le même qui avoit mis son diadème sur la tête de Julien lorsqu'on avoit proclamé ce jeune empereur, et qu'on lui cherchoit un diadème. Gratien, ayant mandé à son oncle la victoire qu'il avoit remportée sur les Allemands, fit conduire ses bagages par terre, et, s'étant embarqué sur le Danube avec son armée, il arriva à Bononia, et s'arrêta quatre jours à Sirmium. Une fièvre intermittente ne l'empêcha pas de continuer sa marche jusqu'à une ville de Dacie nommée *le camp de Mars*. Il fut attaqué dans cette

*Ann. l. 31, c. 10, 11, 12. Cellar. geog. antiq. l. 2, c. 3, §. 42, etc. 7, §. 42.*

route par un grand corps d'Alains, qui lui tuèrent plusieurs soldats. De là il dépêcha à Valens le comte comen, pour l'avertir qu'il alloit incessamment le joindre et pour le prier de l'attendre, et de ne pas s'exposer seul au péril d'une bataille qui devoit décider du sort de l'empire.

*Amm. l. 51, c. 11.*

*Eunap. leg.*

*P. 21.*

*Zos. l. 4.*

*Idace.*

*Soc. l. 4, c.*

*37.*

*Theod. l. 4,*

*c. 29, 30.*

*Hist. misc. l.*

*12.*

*Theop. p 55,*

*56.*

*Zon. t. 2, p.*

*31.*

*Cedr. t. 2,*

*p. 313.*

*Suid. in*

*Μιλαντιάς.*

Valens étoit arrivé à Constantinople le trentième mai. Il y trouva le peuple dans la consternation. Les Goths faisoient des courses jusqu'aux portes de la ville. L'empereur amenoit avec lui un corps nombreux de cavaliers sarrasins, que Mavia leur reine lui avoit envoyés lorsqu'il étoit parti d'Antioche. Il les employa avec succès à nettoyer la campagne de tous les partis. Ces cavaliers, courant avec la rapidité de l'éclair, chargeoient à leur avantage et échappoient à toutes les poursuites, rapportant tous les jours un grand nombre de têtes de leurs ennemis. Valens, mécontent du succès de la bataille de Salces, ôta à Trajan le commandement des troupes, comme il l'accabloit de reproches : *Prince*, lui répondit hardiment ce général, *ce n'est pas nous que vous accusez. Quel succès pouviez-vous espérer dans une guerre où vous faisiez la guerre à Dieu même, dont vous persécutiez les vrais adorateurs?* Tout retentissoit de murmures contre Valens : on lui reprochoit d'avoir introduit les Goths dans l'empire, et de n'oser se montrer devant eux, ni leur livrer bataille. Le onzième de juin, comme il assistoit aux jeux du Cirque, tout le peuple s'éleva. *Qu'on nous donne des armes, et nous irons combattre les Goths.* L'empereur, outré de colère, partit aussitôt avec son armée, menaçant de ruiner la ville de fond en comble à son retour, et d'y faire passer la charrue, pour punir de son insolence actuelle, et des attentats qu'elle avoit autrefois commis dans la révolte de Procope. Lorsqu'il sortoit des portes, un solitaire nommé Isaac, saisissant la bride de son cheval : *Prince*, lui dit-il, *où allez-vous ? Le bras de Dieu est levé sur votre tête : vous*

*igé son Eglise ; vous en avez banni les vrais pas-  
s ; rendez-les à leur troupeau , ou vous périrez avec  
e armée. Je reviendrai ,* repartit Valens en colère ,  
*te ferai repentir de ta folle prédiction.* En même  
ps il donna ordre de mettre aux fers ce fanatique ,  
e le garder jusqu'à son retour : *J'y consens ,* s'écria  
olitaire , *ôtez-moi la vie , si vous conservez la vôtre.*

voit par ce discours d'Isaac que , supposé que Valens  
permis aux évêques catholiques de retourner à leurs  
ses , cette permission n'étoit pas générale. Chargé de  
malédiction , il alla camper à six lieues de Constan-  
ple , près du château de Mélanthias , qui appartenoit  
empereurs.

Il y séjourna quelque temps , s'appliquant à gagner le  
ur de ses soldats par de bons traitemens , et par des  
nières douces et familières. Les Goths , qui s'étoient  
ncés jusqu'aux bords de la Propontide , n'eurent pas  
s tôt appris que l'empereur étoit sorti de Constanti-  
ple avec une nombreuse armée , qu'ils repassèrent le  
nt Rhodope , et retournèrent vers Andrinople , dans  
lessein d'y réunir leurs troupes , dont une partie étoit  
apée près de Bérée et de Nicopolis. Valens , instruit  
ces mouvemens , et craignant pour Andrinople , y  
roya Sébastien , dont nous avons eu tant de fois occa-  
n de parler. C'étoit le héros de ce temps-là ; et comme  
toit manichéen et grand ennemi des catholiques , les  
ns et les païens même affectoient d'en faire beaucoup  
time. Ammien Marcellin le représente comme un  
fait capitaine ; brave avec prudence , ménageant le  
g de ses troupes plus que le sien propre , méprisant  
gent et toutes les commodités de la vie , aimant ses  
lats ; mais aussi attentif à punir leurs désordres qu'à  
mpenser leurs services. Il s'étoit attaché à Valenti-  
n , et , après la mort de ce prince , on avoit appréhen-  
comme nous l'avons dit , que l'affection des troupes  
l'élevât sur le trône. Les calomnies des eunuques ,

*Amm. ibid ;  
Zos. l. 4.  
Suid. in  
Σεβαστιανός.*

trop puissans dans les deux cours d'Occident, et toujours ennemis du mérite, le déterminèrent à passer au service de Valens, qui le reçut à bras ouverts, et voulut mettre en œuvre ses talens. L'ayant revêtu de la charge de général de l'infanterie à la place de Trajan, il lui permit de prendre à son choix trois cents hommes dans chaque légion, pour les conduire au secours d'Andrinople. Sébastien, voyant la mollesse et la lâcheté qui s'étoient introduites dans les troupes de Valens, choisit parmi les nouvelles levées les soldats les mieux faits, et qui donnoient plus de signes de courage, persuadé qu'il étoit plus facile de discipliner des milices que de ramener à la discipline des troupes qui s'en étoient écartées. Il les sépara du reste de l'armée, les formant par de fréquens exercices à toutes les évolutions, punissant sévèrement la désobéissance, et leur inspirant cette sensibilité pour la louange qui produit de grandes actions, et qui en facilite la récompense.

Il paroît que la modestie n'étoit pas une des vertus de Sébastien. Il partit à la tête de son détachement, promettant à Valens qu'il apprendroit bientôt de ses nouvelles. A son approche d'Andrinople, les habitans craignant quelque surprise, fermèrent leurs portes, et se mirent en devoir de le repousser; mais, après l'avoir reconnu, ils le reçurent avec joie. Dès le lendemain il sortit sans bruit, et, ayant appris de ses coureurs qu'on apercevoit sur les bords de l'Hèbre un grand corps d'ennemis qui ravageoient la campagne, il attendit la nuit. Alors, faisant filer ses troupes derrière des éminences, et par des chemins fourrés, il surprit les Goths à la faveur des ténèbres, tomba sur eux avec furie, et n'en laissa échapper qu'un petit nombre. Il reprit en cette occasion une si prodigieuse quantité de butin, que la ville et les plaines d'alentour ne pouvoient le contenir. Frigerne, alarmé de cet échec, rappela tous ses partis repandus dans la Thrace, et se retira près de la ville de

yle, dans des plaines fertiles et découvertes, où il n'avoit à craindre ni la disette, ni la surprise.

Le succès, et quelques autres encore, que Sébastien <sup>*Amm. l. 31, c. 12.*</sup> publioit pas d'exagérer dans les lettres qu'il écrivoit à <sup>*Zos. l. 4.*</sup>

Valens, relevoient le courage de ce prince. Mais ce qui faisoit valoir le plus, c'étoit la célèbre victoire de son père, dont il reçut alors la nouvelle. Il n'aimoit pas Gratien, ennemi de l'arianisme, et qui, sans le consulter, avoit reconnu un nouvel empereur. Jaloux de la gloire que ce jeune prince venoit d'acquérir, Valens brûloit de vie de l'effacer par un exploit éclatant. Il se voyoit à la tête d'une belle armée; les vétérans, qu'il avoit immédiatement congédiés, étoient revenus joindre leurs drapeaux; tout ce qu'il y avoit de bons officiers dans l'empire marchoit à sa suite. Trajan même, quoique disgracié, n'avoit pas voulu manquer à son prince dans une occasion si importante. L'empereur partit donc de Constantinople; et, étant averti que les ennemis, afin de lui empêcher le passage des vivres, se dispoient à se rendre maîtres des défilés du mont Rhodope dès qu'il les auroit traversés, il y laissa un corps de cavalerie et d'infanterie. Trois jours après son départ, il apprit que les barbares marchaient vers Nicée, et qu'ils étoient déjà à quinze lieues d'Andrinople. Sur un faux rapport de ses coureurs, Valens n'étoient qu'au nombre de dix mille hommes, il crut qu'il étoit à leur rencontre. Il fut bientôt détrompé par des avis plus certains. Pendant qu'il se retranchoit près d'Andrinople, arriva Ricomer avec les lettres de Sébastien, qui le prioit de l'attendre. Valens assembla le conseil. Sébastien et la plupart des officiers opinèrent à combattre sans aucun délai : ils disoient que l'empereur ne devoit partager avec personne l'honneur d'une victoire assurée; que les barbares, déjà vaincus les jours précédents, n'étoient pas en état de la disputer. Victor, général de la cavalerie, plus sage et plus expérimenté que Sébastien, pensoit, au contraire, qu'il falloit profiter

*de la jonction des légions gauloises pour faciliter la victoire : qu'il seroit même plus prudent de ne rien tenter contre une si grande multitude de barbares ; d'affaiblir par des surprises et des attaques répétées leur couper les vivres , et de les réduire par la famine se rendre , ou à se retirer des terres de l'empire. Mais les conseils de Victor , autrefois si estimés de Julien , avoient moins de crédit auprès de Valens que les flatteries des courtisans. Son avis ne fut pas écouté , et la bataille fut décidée.*

Fritigerne , pour de meilleures raisons que Valens ne désiroit autant que lui de prévenir l'arrivée de Gratien. Mais il attendoit Alathée et Saphrax , qu'il avoit promis avec leurs troupes , et qui ne pouvoient arriver que le lendemain. Pour amuser l'empereur , il lui députa quelques-uns de ses moindres officiers , à la tête desquels étoit un prêtre chrétien. Ils apportèrent une lettre par laquelle les Goths s'engageoient à entretenir avec les Romains une paix éternelle , si l'on vouloit leur donner la Thrace avec tout ce qui s'y trouvoit de gens et de troupeaux. Le prêtre étoit chargé d'une autre secrète de Fritigerne , qui , témoignant un grand desir de mériter l'amitié de l'empereur , lui mandoit qu'il avoit affaire à une nation turbulente et inconsidérée , qu'elle demandoit avec empressement un combat qui pouvoit que lui être funeste : que , pour l'amener à de meilleures conditions raisonnables , il falloit lui montrer les forces romaines dont elle n'avoit nulle idée : que la vue de l'empereur et de son armée porteroit dans le cœur des Goths une impression de respect et de crainte. Valens renvoya les députés sans réponse. Mais cette négociation consuma la journée , et augmenta la vanité de Valens et l'ardeur qu'il avoit de combattre. C'étoit tout ce qu'il souhaitoit Fritigerne.

*Amm. ibid.  
Zos. l. 4.  
Idace.*

Le lendemain , neuvième d'août , l'empereur , du point du jour , se mit en marche , laissant sous les



à Constantinople les bagages avec une garde suffisante. Le *Soz. l. 6, c. 40.*  
et du prétoire, la maison du prince, ses trésors et  
équipages furent mis en sûreté dans la ville. La cha-  
cun étoit excessive ce jour-là. Après une marche de  
milles par des chemins rudes et difficiles, on  
eut le camp des barbares bordé de leurs chariots, et  
entendit leurs cris confus et menaçans. Valens n'a-  
dressé aucun plan de bataille; il ne connoissoit ni  
terrain, ni les forces des ennemis: il rangea son  
armée au hasard. La cavalerie formoit les deux ailes.  
La droite fut placée en avant, et couvrit une grande  
partie de l'infanterie. L'aile gauche avoit marché dans  
un tel désordre, que les cavaliers, dispersés çà et là par  
les chemins, arrivoient confusément, et prenoient leurs  
armes avec peine. Fritigerne, déjà rangé en bataille,  
savoit bien que c'étoit là le moment de charger l'en-  
nemi; mais ce prudent capitaine, afin de ne point  
montrer de jalousie aux Ostrogoths, ne vouloit rien faire  
à l'absence d'Alathée et de Saphrax, qu'il attendoit à  
un quelcun instant.

Pour leur laisser le temps de le joindre, il fit porter à  
Valens, par quelques soldats, de nouvelles propositions  
de paix. L'empereur demanda que, pour traiter avec lui,  
on envoyât des députés d'un caractère plus relevé. Fri-  
tigerne traînoit les choses en longueur; et cependant  
l'armée romaine, qui n'avoit pris aucune nourriture,  
souffroit de faim, de soif et de chaleur. Outre les  
rayons du soleil, l'air étoit encore embrasé par la va-  
leur des flammes que les Goths allumoient à dessein,  
allumant le feu aux arbres, aux moissons, aux cabanes  
sur toute l'étendue de la plaine. Enfin Fritigerne fit  
dire à Valens, par un héraut, que, s'il vouloit lui en--  
voyer en otage quelques personnes distinguées, il iroit  
lui-même le trouver pour conclure la paix malgré l'ar-  
deur et l'impatience de ses soldats. Cette proposition  
fut acceptée, on jeta les yeux sur le tribun Equitius,

grand-maître du palais, et parent de l'empereur. Comme il avoit été fait prisonnier par les barbares qu'il s'étoit échappé, il refusa de se remettre entre mains, craignant d'en recevoir quelque mauvais traitement. Ricomer s'offrit de lui-même, persuadé qu'une commission étoit digne d'un homme de courage, et tout service étoit honorable dès qu'il étoit périlleux.

*Amm. l. 31, c. 12, 13.*

*Hier. chron.*

*Soz. l. 6, c. 40.*

*Oros. l. 7, c. 35.*

Avant qu'il se fût rendu auprès de Fritigerne, escadrons de la garde de l'empereur, emportés par l'impatience téméraire, allèrent, sans en avoir l'ordre, donner pique baissée sur les ennemis; et ce moment Alathée et Saphrax, arrivant avec leur lerie, fondirent sur eux, taillèrent en pièces tout qu'ils purent atteindre, et repoussèrent le reste. Ricomer jusqu'au gros de l'armée romaine. La bataille devint générale. Les deux armées s'ébranlèrent échangeant une grêle de flèches et de javelots; elles se chargèrent avec fureur, et se balancèrent quelque temps. Les cavaliers de l'aile gauche des Romains pénétrèrent jusqu'aux chariots qui formoient l'enceinte du camp des barbares; mais, n'étant pas secondés, ils furent repoussés et renversés par la multitude des ennemis. Alors la cavalerie tourna le dos, et ce fut la principale cause de la défaite. L'infanterie, qui demeuroit à découvert, fut bientôt enveloppée, et tellement resserrée, que les soldats n'avoient le libre usage ni de leurs bras ni de leurs armes. Aveuglés par une nuée de poussière, ils ne pouvoient ni adresser leurs coups ni éviter ceux des ennemis, qui, s'abandonnant sur eux, les écrasèrent sous les pieds de leurs chevaux. Dans une épaisse obscurité on n'entendoit que le bruit des armes, le cri des combattans, les gémissemens des mourans et des blessés. Le massacre ayant éclairci les rangs, les Romains, que épuisés de fatigue, retrouvoient des forces de rage et le désespoir. La terre n'étoit plus couverte de sang, de carnage, de morts couchés sous des

in, ce qui restoit de Romains réunissant leurs  
s s'ouvrirent un passage et prirent la fuite.  
reur, environné d'un monceau de cadavres,  
onné de ses gardes, s'alla jeter au milieu de  
ons qui se défendoient encore. Trajan, résolu  
avec lui, s'écria que l'unique ressource étoit de  
près du prince les débris de l'armée. Aussitôt le  
ctor courut à l'endroit où l'on avoit placé les  
pour servir de réserve, et, ne les trouvant plus,  
ue tout étoit perdu, et se retira avec Ricomer  
in. Cependant les barbares, altérés de sang,  
oient à toute bride les fuyards, les uns épars  
laine, les autres ramassés en pelotons, se pré-  
et se perçant mutuellement de leurs propres  
s Goths ne faisoient point de prisonniers. Les  
étoient bouchés de cadavres d'hommes et de  
amoncelés. Le massacre ne cessa qu'à la nuit,  
ort obscure.

ne parut plus depuis cette funeste journée. On  
iva pas même son corps. Personne n'osa, pen-  
sieurs jours, approcher du champ de bataille,  
inqueurs s'arrêtèrent pour dépouiller les morts.  
es circonstances de la mort de Valens rappor-  
les historiens ne sont fondées que sur des bruits  
is. Les uns disent qu'au commencement de la  
prince, ayant pris l'habit d'un simple soldat,  
t mêlé dans la foule des fuyards, fut tué d'un  
flèche. Libanius le fait mourir en héros : il dit  
officiers le conjurant de mettre sa personne en  
et ses écuyers lui offrant d'excellens chevaux, il  
qu'il seroit indigne de lui de survivre à tant de  
ns, et qu'il vouloit s'ensevelir avec eux ; qu'en  
mps il se jeta au fort de la mêlée, et qu'il périt  
attant. L'opinion la plus généralement reçue,  
ce prince, étant blessé, et ne pouvant plus se  
cheval, fut porté dans une cabane par quelques-

*Amm. l. 31,  
c. 13 et 14.*

*Liban. or. de  
ulcisc. morte  
Juliani, c. 3.*

*Hier. chron.  
Eunap. vit.  
Max.*

*Vict. epit.  
Idace.*

*Oros. l. 7, c.  
33.*

*Chrysost. ad  
vit. Jun. et  
ep. ad Phi-  
lip. hom. 15.*

*Soc. l. 4, c.  
37.*

*Theod. l. 4,  
c. 31.*

*Soz. l. 6, c.  
40.*

*Philost. l. 9,  
c. 17.*

*Zos. l. 4.  
Zon. t. 2,*

*p. 31, 32.  
Cedren. t. 1,  
p. 314.*

uns de ses eunuques : là , tandis qu'on pansoit ses blessures , survint une troupe d'ennemis , qui , trouvant la résistance , et ne voulant pas s'arrêter devant une chaumière , où ils ignoroient que fût l'empereur , mirent le feu et la brûlèrent avec ceux qui s'y étoient renfermés : il n'en échappa qu'un seul , et ce fut donc que les Goths apprirent la fin tragique de Valens , furent très-affligés d'avoir perdu l'honneur de tenir entre leurs mains le chef de l'empire. On ajoute qu'après la retraite des barbares , comme on cherchoit entre les cendres de cette cabane les os de Valens , dont on ne retrouva aucun , on découvrit un ancien tombeau avec cette inscription : *Ici est enterré Mimas , capitaine cédonien*. Ce fait , s'il étoit véritable , seroit l'accomplissement de l'oracle que nous avons rapporté dans l'histoire de Théodore. Valens , naturellement timide , et ayant été si frappé de cette prédiction , que , ne connoissant du nom de Mimas que la montagne voisine de la mer d'Erythres en Ionie , il ne pouvoit , depuis ce temps , entendre sans trembler le nom de cette province. Quelques auteurs rapportent qu'avant la bataille il avait consulté les devins pour savoir quel en seroit le succès , et qu'il fut trompé , comme il étoit ordinaire , par des réponses équivoques.

Jamais une plaie si profonde n'avoit affligé l'empire , et les historiens du temps ne trouvent dans les annales de Rome que la bataille de Cannas qui puisse être comparée à celle-ci. Les deux tiers de l'armée romaine périrent sur la place , avec trente-cinq tribuns et commandans de cohortes. Entre les capitaines distingués qui périrent , on nomme Trajan , Sébastien , Valérius grand-écuyer , Equitius , maître du palais , Potentius , tribun de la première compagnie des cavaliers. Ce dernier étoit un jeune homme de grande espérance , aussi recommandable par son mérite que par celui de son père Ursicin , dont l'injuste disgrâce , arrivée so-

ne de Constance, donnoit du prix et de l'éclat aux lusus du fils. La nouvelle de cet événement funeste s'étoit répandue, on se rappela quantité de circonstances, plûtot frivoles, dont on fit après coup autant de sages de la mort de Valens. Je n'en rapporterai qu'une seule. On se ressouvint que, pendant le long séjour de ce prince dans la ville d'Antioche, il s'étoit dit du si odieux, que le peuple, voulant affirmer quelque chose, disoit communément par forme d'imprécation : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.*

Il avoit régné quatorze ans quatre mois et treize jours. Ann. L. 31, c. 14. Themist. op. 8. Ses actions, que nous avons racontées, suffisoient pour former une juste idée de son caractère : il ne sera pour-

pas inutile d'y ajouter quelques traits, qui pourroient n'avoir pas été assez sentis dans le détail de son histoire. Il se déterminoit lentement, soit à donner les largesses, soit à les ôter ; il étoit ennemi des brigues fortes pour les obtenir, et s'étudioit surtout à réprimer l'ambition de ses parens. Jamais l'empire d'Orient ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne : son avarice n'osoit s'attaquer qu'aux biens des particuliers ; mais il ménageoit les provinces, modérant les tributs à établir, n'en imposant pas de nouveaux, exigeant avec rigueur les anciennes redevances, ne pardonnant jamais les concussions aux hommes en place. Il avoit grand soin de s'instruire de l'état de ses finances. Ses prédécesseurs étoient dans l'usage d'abandonner à ceux qu'ils vouloient gratifier les biens dévolus au fisc, ce qui faisoit l'avidité des courtisans. Valens permettoit à aucun de défendre ses droits contre les entreprises du prince ; et quand les biens étoient déclarés caducs, il en partageoit la donation entre trois ou quatre personnes, afin de diminuer l'empressement à poursuivre, en diminuant le profit qu'on pouvoit retirer des poursuites. Il répétoit souvent cette belle parole d'un ancien : *Que l'on craigne les pestes, les tremblemens de terre et les*

*autres fléaux de la nature à faire périr les hommes mais aux princes à les conserver.* Cette maxime ne jamais que dans sa bouche. L'histoire de son règne montre un prince sans lumières pour connoître ses vœux, sans activité pour les remplir, injuste, sanguinaire, qui ne fit paroître de vigueur qu'à persécuter l'Eglise. Il ne laissa de sa femme Dominica que deux filles, Carose et Anastasie. L'une des deux épousa l'empereur Julien, qui n'est guère connu que par le titre de gendre de Valens.

*Amm. l. 51,  
c. 15.*

Pendant la nuit qui suivit la bataille, les Romains échappés de la défaite se dispersèrent de toutes parts. Dès que le jour parut, la plus grande partie des barbares marcha vers Andrinople; ils savoient, par le rapport des transfuges, que les grands officiers de l'empire et les trésors de Valens y étoient renfermés. Ils y arrivèrent sur les neuf heures du matin, et environnèrent la ville, résolus de braver tous les périls d'une attaque précipitée. Les habitans n'étoient pas moins déterminés à bien défendre. Le pied des murs étoit au-dehors couvert d'une multitude de fantassins et de cavaliers, qu'on ne vouloit pas voulu recevoir dans la ville, et qui, écartant l'ennemi à coups de flèches et de pierres, défendirent pendant cinq heures l'approche du fossé, toujours butte eux-mêmes à tous les traits de l'ennemi. En plupart ayant perdu la vie, trois cents qui restoient encore mirent bas les armes, et passèrent du côté des barbares, qui les égorgèrent sans miséricorde. Ce spectacle inspira tant d'horreur aux habitans, qu'ils résolurent de périr plutôt que de se rendre. Les Goths, s'avançant jusqu'au bord du fossé, faisoient pleuvoir sur la muraille une grêle de traits, lorsqu'un furieux orage, mêlé de tonnerres affreux, les obligea de se retirer à l'abri de leurs chariots; de là ils firent sommer les assiégés de rendre sur-le-champ, leur promettant la vie sauve. Le porteur de cet ordre n'ayant pas été reçu dans la

On y envoyèrent un prêtre chrétien. La lettre fut lue et éprise. On employa le reste du jour et une partie de nuit suivante à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. On doubla les portes en dedans de gros quartiers de pierres; on fortifia les endroits les plus foibles, on dressa les batteries, on plaça à distance en distance des vases remplis d'eau, parce que la veille plusieurs soldats qui bordoient le haut de la muraille étoient morts de soif.

Les Goths, dépourvus de machines, et ne sachant le même faire les approches, n'imaginoient d'autre moyen que de tuer à coups de traits ceux qui paroissent sur les murailles, et de monter ensuite à l'escalade; mais, comme ils perdoient beaucoup plus de monde s'ils n'en abattoient, ils eurent recours à un stratagème qui auroit réussi, s'il eût été mieux concerté. Ils engagèrent quelques déserteurs à retourner dans la ville, comme s'ils se fussent échappés des mains des assiégés. Ces traîtres devoient mettre secrètement le feu à divers endroits, pour faciliter l'escalade tandis que les assiégés s'occuperoient à éteindre l'incendie. Sur le soir, les déserteurs s'avancèrent au bord du fossé, tenant les bras, et demandant avec instance d'être reçus dans la place. On leur ouvrit les portes; on les interrogea sur les desseins des ennemis: comme ils ne s'accordoient pas dans leurs réponses, on en conçut du soupçon; on les appliqua à la torture; ils'avouèrent leur trahison, et eurent la tête tranchée. Au milieu de la nuit, les barbares ne voyant pas paroître de flammes, et se doutant que leur ruse étoit découverte, comblèrent le fossé, et vinrent en foule attaquer les portes, s'efforçant de les enfoncer ou de les rompre. Leurs principaux capitaines animoient leurs efforts, et s'exposaient eux-mêmes avec encore plus de hardiesse. Les habitans et les officiers du palais, se joignant aux soldats de la garnison, opposoient la plus vigoureuse résistance. Aucun trait jeté même au

hasard dans les ténèbres sur une si grande multitude tomboit en vain. Comme on remarqua que les b... faisoient à leur tour usage des flèches qu'on tiroit s... on ordonna aux archers de couper la corde qui tenait fermement emmanché dans le bois ; mais rien n... plus d'effroi aux ennemis que la vue d'une pierre lancée d'une machine , et qui vint, en bondissant à leurs pieds. Ils en furent tellement épouvantés qu'ils alloient prendre la fuite , si leurs généraux , faisant toutes les trompettes , ne se fussent avancés à leur montrant la ville , et leur criant : *Voilà le lieu où sont enfermées les richesses que l'avarice de vous a enlevées ; voilà la prison de vos femmes et filles arrachées de vos bras , et qui gémissent d'une honteuse captivité.* Tous aussitôt courent tête baissée aux murailles ; ils plantent les échelles , chacun se presse de monter le premier ; on décharge sur les quartiers de roche , des meules de moulin , des fragments de colonnes : des échelles sont brisées , et avec elles tombent les uns sur les autres les soldats écrasés de ces foudroyantes , ou percés de javelots. D'autres succombent et sont encore renversés. Mais comme ils voient un grand nombre d'habitans tomber du haut des murailles , ils s'encouragent , ils se pressent les uns contre les autres , ils plantent de nouveau leurs échelles sur les monceaux de cadavres ; et , n'observant plus aucun danger , ils montent , et sont précipités par pelotons. Cette terrible attaque , où la rage des assiégeans et des assiégés étoit égale , dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à la nuit suivante. Alors les Goths , désespérés , se retirèrent sous leurs tentes , la plupart sanglans et estropiés , se reprochant mutuellement de n'avoir pas écouté Friar , qui les avoit voulu détourner de cette funeste prise.

*Ann. l. 57, b. 16.*

Au matin ils tinrent conseil , et se déterminèrent à prendre la route de Périnthe , qu'on nommoit



**oclée.** Les transfuges leur promettoient un riche butin. **Marchèrent** donc de ce côté-là sans se hâter, ne ren-  
**brant** ni ne craignant aucun obstacle. Lorsque les  
**étans** d'Andrinople furent assurés de leur retraite,  
**soldats** qui avoient si bien défendu la ville n'étant  
**instruits** de la mort de Valens, et croyant qu'il s'é-  
**retiré** du côté de l'Illyrie, résolurent d'aller en di-  
**nce** rejoindre l'empereur. Ils partirent pendant la  
**avec** tous les bagages, et, prenant des chemins dé-  
**gnés** et couverts de bois, dans l'incertitude où ils  
**sent**, ils se partagèrent en deux divisions; les uns  
**gnèrent** vers Philippopolis et Sardique, les autres  
**la** Macédoine. Cependant les Goths, ayant reçu un  
**fort** considérable de Huns et d'Alains, que Fritigerne  
**ait** attirés, campèrent à la vue de Périnthe. Le mau-  
**s** succès de l'attaque d'Andrinople leur ôta l'envie  
**pprocher** de la ville, mais ils désolèrent les vastes  
**aines** d'alentour.

L'avidité du pillage les conduisit à Constantinople. **en** insultoient déjà les faubourgs, et couroient jus-  
**aux** portes. Dominica, veuve de Valens, sauva par  
**a** courage la capitale de l'empire. Elle ranima les ha-  
**tans** consternés, elle leur distribua des armes, elle  
**a** de grandes sommes du trésor pour les exciter par  
**largesses** à leur propre défense. La principale res-  
**orce** de la ville consistoit dans une troupe de cavaliers  
**rasins** qui sortirent sur les ennemis avec une audace  
**terminée**, et donnèrent à grands coups de cimeterre  
**travers** de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui  
**est** sanglant et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la  
**inture**, portant une chevelure longue et flottante,  
**passant** des sons lugubres et menaçans, armé seule-  
**ment** d'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths;  
**il**, au premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur  
**la** plaie pour en sucer le sang. La vue d'une férocité si  
**totale** glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la re-

*Amm. ibid.  
Soc. l. 5, c.*

*Soz. l. 7, c.*

*de la jonction des légions gauloises pour faciliter la victoire : qu'il seroit même plus prudent de ne rien hasarder contre une si grande multitude de barbares ; d'affoiblir par des surprises et des attaques répétées leur couper les vivres , et de les réduire par la famine se rendre , ou à se retirer des terres de l'empire. Mais les conseils de Victor , autrefois si estimés de Julien , avoient moins de crédit auprès de Valens que les flatteries des courtisans. Son avis ne fut pas écouté , et la bataille fut décidée.*

Fritigerne , pour de meilleures raisons que Valentinien ne désiroit autant que lui de prévenir l'arrivée de Gratien. Mais il attendoit Alathée et Saphrax , qu'il avoit menés avec leurs troupes , et qui ne pouvoient arriver qu'au lendemain. Pour amuser l'empereur , il lui députa quelques-uns de ses moindres officiers , à la tête desquels étoit un prêtre chrétien. Ils apportèrent une lettre par laquelle les Goths s'engageoient à entretenir avec les Romains une paix éternelle , si l'on vouloit leur donner la Thrace avec tout ce qui s'y trouvoit de gens et de troupeaux. Le prêtre étoit chargé d'une autre secrète de Fritigerne , qui , témoignant un grand desir de mériter l'amitié de l'empereur , lui mandoit qu'il avoit affaire à une nation turbulente et inconsidérée , qu'elle demandoit avec empressement un combat qui pouvoit que lui être funeste : que , pour l'amener à de meilleures conditions raisonnables , il falloit lui montrer les forces romaines dont elle n'avoit nulle idée : que la vue de l'empereur et de son armée porteroit dans le cœur des Goths une impression de respect et de crainte. Valentinien renvoya les députés sans réponse. Mais cette négociation consuma la journée , et augmenta la vanité de Valentinien et l'ardeur qu'il avoit de combattre. C'étoit tout ce qu'il souhaitoit Fritigerne.

*Amm. ibid.  
Zos. l. 4.  
Idace.*

Le lendemain , neuvième d'août , l'empereur , à la pointe du jour , se mit en marche , laissant sous les

drinople les bagages avec une garde suffisante. Le *Soz. 2.6, c. 40.*  
et du prétoire, la maison du prince, ses trésors et  
quipages furent mis en sûreté dans la ville. La cha-  
étoit excessive ce jour-là. Après une marche de  
milles par des chemins rudes et difficiles, on  
fut le camp des barbares bordé de leurs chariots, et  
entendit leurs cris confus et menaçans. Valens n'a-  
dressé aucun plan de bataille; il ne connoissoit ni  
terrain, ni les forces des ennemis : il rangea son  
armée au hasard. La cavalerie formoit les deux ailes.  
la droite fut placée en avant, et couvrit une grande  
partie de l'infanterie. L'aile gauche avoit marché dans  
un grand désordre, que les cavaliers, dispersés çà et là par  
les chemins, arrivoient confusément, et prenoient leurs  
places avec peine. Fritigerne, déjà rangé en bataille,  
savoit bien que c'étoit là le moment de charger l'en-  
nemi; mais ce prudent capitaine, afin de ne point  
succomber de jalousie aux Ostrogoths, ne vouloit rien faire  
sans l'absence d'Alathée et de Saphrax, qu'il attendoit à  
ce moment.

Pour leur laisser le temps de le joindre, il fit porter à  
Valens, par quelques soldats, de nouvelles propositions  
de paix. L'empereur demanda que, pour traiter avec lui,  
on envoyât des députés d'un caractère plus relevé. Fri-  
tigerne trainoit les choses en longueur; et cependant  
l'armée romaine, qui n'avoit pris aucune nourriture,  
souffroit de faim, de soif et de chaleur. Outre les  
rayons du soleil, l'air étoit encore embrasé par la va-  
leur des flammes que les Goths allumoient à dessein,  
allumant le feu aux arbres, aux moissons, aux cabanes  
sur toute l'étendue de la plaine. Enfin Fritigerne fit  
dire à Valens, par un héraut, que, s'il vouloit lui en-  
voyer en otage quelques personnes distinguées, il iroit  
même le trouver pour conclure la paix malgré l'ar-  
deur et l'impatience de ses soldats. Cette proposition  
fut acceptée, on jeta les yeux sur le tribun Equitius,

grand-maitre du palais, et parent de l'empereur. Comme il avoit été fait prisonnier par les barbares, qu'il s'étoit échappé, il refusa de se remettre entre leurs mains, craignant d'en recevoir quelque mauvais traitement. Ricomer s'offrit de lui-même, persuadé qu'une commission étoit digne d'un homme de courage, et tout service étoit honorable dès qu'il étoit périlleux.

*Amm. l. 31, c. 12, 13.*

*Hier. chron.*

*Soz. l. 6, c. 40.*

*Oros. l. 7, c. 33.*

Avant qu'il se fût rendu auprès de Fritigerne, les escadrons de la garde de l'empereur, emportés par une impatience téméraire, allèrent, sans en avoir l'ordre, donner pique baissée sur les ennemis; et ce moment Alathée et Saphrax, arrivant avec leur cavalerie, fondirent sur eux, taillèrent en pièces tous qu'ils purent atteindre, et repoussèrent le reste jusqu'à Ricomer jusqu'au gros de l'armée romaine. La bataille devint générale. Les deux armées s'ébranlèrent et se lancèrent une grêle de flèches et de javelots; elles se chargèrent avec fureur, et se balancèrent quelque temps. Les cavaliers de l'aile gauche des Romains pénétrèrent jusqu'aux chariots qui formoient l'enceinte du camp des barbares; mais, n'étant pas secondés, ils furent repoussés et renversés par la multitude des ennemis. Alors la cavalerie tourna le dos, et ce fut la principale cause de la défaite. L'infanterie, qui demeuroit à découvert, fut bientôt enveloppée, et tellement resserrée, que les soldats n'avoient le libre usage ni de leurs bras ni de leurs armes. Aveuglés par une nuée de poussière, ils ne pouvoient ni adresser leurs coups ni éviter ceux des ennemis, qui, s'abandonnant sur eux, les écrasèrent sous les pieds de leurs chevaux. Dans une épaisse obscurité on n'entendoit que le bruit des armes, le cri des combattans, les gémissemens des mourans et des blessés. Le massacre ayant éclairci les rangs, les Romains, que épuisés de fatigue, retrouvoient des forces de rage et le désespoir. La terre n'étoit plus couverte de sang, de carnage, de morts couchés sous des

Enfin, ce qui restoit de Romains réunissant leurs restes, ils s'ouvrirent un passage et prirent la fuite.

L'empereur, environné d'un monceau de cadavres, abandonné de ses gardes, s'alla jeter au milieu de ces légions qui se défendoient encore. Trajan, résolu de périr avec lui, s'écria que l'unique ressource étoit de se tenir auprès du prince les débris de l'armée. Aussitôt le comte Victor courut à l'endroit où l'on avoit placé les troupes pour servir de réserve, et, ne les trouvant plus, jugea que tout étoit perdu, et se retira avec Ricomer et Saturnin. Cependant les barbares, altérés de sang, poursuivoient à toute bride les fuyards, les uns épars sur la plaine, les autres ramassés en pelotons, se précipitant et se perçant mutuellement de leurs propres armes. Les Goths ne faisoient point de prisonniers. Les ruisseaux étoient bouchés de cadavres d'hommes et de chevaux amoncelés. Le massacre ne cessa qu'à la nuit, et fut fort obscure.

Valens ne parut plus depuis cette funeste journée. On ne retrouva pas même son corps. Personne n'osa, pendant plusieurs jours, approcher du champ de bataille, et les vainqueurs s'arrêtèrent pour dépouiller les morts. Toutes les circonstances de la mort de Valens rapportées par les historiens ne sont fondées que sur des bruits incertains. Les uns disent qu'au commencement de la nuit, ce prince, ayant pris l'habit d'un simple soldat, s'étant mêlé dans la foule des fuyards, fut tué d'un coup de flèche. Libanius le fait mourir en héros : il dit qu'il étoit conjuré de mettre sa personne en sûreté, et ses écuyers lui offrant d'excellens chevaux, il répondit qu'il seroit indigne de lui de survivre à tant de braves gens, et qu'il vouloit s'ensevelir avec eux ; qu'en même temps il se jeta au fort de la mêlée, et qu'il périt combattant. L'opinion la plus généralement reçue, est que ce prince, étant blessé, et ne pouvant plus se tenir à cheval, fut porté dans une cabane par quelques-

*Amm. l. 31, c. 13 et 14.*

*Liban. or. de l'ulcisc. morte Juliani, c. 3.*

*Hier. chron. Eunap. vit. Max.*

*Vict. epit. Idace.*

*Oros. l. 7, c. 33.*

*Chrysost. ad vit. Jun. et ep. ad Philip. hom. 15.*

*Soc. l. 4, c. 37.*

*Theod. l. 4, c. 51.*

*Soz. l. 6, c. 40.*

*Philost. l. 9, c. 17.*

*Zos. l. 4.*

*Zon. t. 2, p. 31, 32.*

*Cedren. t. 1, p. 314.*

uns de ses ennuques : là , tandis qu'on pansoit ses blessures , survint une troupe d'ennemis , qui , trouvant la résistance , et ne voulant pas s'arrêter devant une chaumière , où ils ignoroient que fût l'empereur , mirent le feu et la brûlèrent avec ceux qui s'y étoient renfermés : il n'en échappa qu'un seul , et ce fut de sorte que les Goths apprirent la fin tragique de Valens , furent très-affligés d'avoir perdu l'honneur de tenir entre leurs mains le chef de l'empire. On ajoute qu'après la retraite des barbares , comme on cherchoit entre les cendres de cette cabane les os de Valens , dont on ne retrouva un seul , on découvrit un ancien tombeau avec cette inscription : *Ici est enterré Mimas , capitaine cédonien*. Ce fait , s'il étoit véritable , seroit l'accomplissement de l'oracle que nous avons rapporté dans l'histoire de Théodore. Valens , naturellement timide , fut si frappé de cette prédiction , qu'il ne connoit du nom de Mimas que la montagne voisine de la ville d'Erythres en Ionie , il ne pouvoit , depuis ce temps , entendre sans trembler le nom de cette province. Quelques auteurs rapportent qu'avant la bataille il consulta les devins pour savoir quel en seroit le succès , et qu'il fut trompé , comme il étoit ordinaire , par des réponses équivoques.

Jamais une plaie si profonde n'avoit affligé l'empire , et les historiens du temps ne trouvent dans les annales de Rome que la bataille de Cannas qui puisse être comparée à celle-ci. Les deux tiers de l'armée romaine périrent sur la place , avec trente-cinq tribuns et commandans de cohortes. Entre les capitaines distingués qui périrent , on nomme Trajan , Sébastien , Valérius grand-écuyer , Equitius , maître du palais , Potentien , tribun de la première compagnie des cavaliers. Ce dernier étoit un jeune homme de grande espérance , aussi recommandable par son mérite que par celui de son père Ursicin , dont l'injuste disgrâce , arrivée so-

de Constance, donnoit du prix et de l'éclat aux s du fils. La nouvelle de cet événement funeste s'é- répandue, on se rappela quantité de circonstances, upart frivoles, dont on fit après coup autant de ges de la mort de Valens. Je n'en rapporterai e seule. On se ressouvint que, pendant le long r de ce prince dans la ville d'Antioche, il s'étoit u si odieux, que le peuple, voulant affirmer quel- chose, disoit communément par forme d'impréca- : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.*

avoit régné quatorze ans quatre mois et treize jours. *Ann. L 31,* actions, que nous avons racontées, suffissent pour *C. 14. Themist. or.* er une juste idée de son caractère : il ne sera pour- <sup>8.</sup>

pas inutile d'y ajouter quelques traits, qui pour- it n'avoir pas été assez sentis dans le détail de son ire. Il se déterminoit lentement, soit à donner les ges, soit à les ôter; il étoit ennemi des brigues for- pour les obtenir, et s'étudioit surtout à réprimer bition de ses parens. Jamais l'empire d'Orient ne noins chargé d'impôts que sous son règne : son ava- n'osoit s'attaquer qu'aux biens des particuliers; il ménageoit les provinces, modérant les tributs établis, n'en imposant pas de nouveaux, exigeant rigueur les anciennes redevances, ne pardonnant ais les concussions aux hommes en place. Il avoit id soin de s'instruire de l'état de ses finances. Ses lécesseurs étoient dans l'usage d'abandonner à ceux ls vouloient gratifier les biens dévolus au fisc, ce qui ubloit l'avidité des courtisans. Valens permettoit à un de défendre ses droits contre les entreprises du et quand les biens étoient déclarés caducs, il en ageoit la donation entre trois ou quatre personnes de diminuer l'empressement à poursuivre, en dimi- nt le profit qu'on pouvoit retirer des poursuites étoit souvent cette belle parole d'un ancien : *Que t aux pestes, aux tremblemens de terre et aux*

*autres fléaux de la nature à faire périr les hommes, mais aux princes à les conserver.* Cette maxime ne fut jamais que dans sa bouche. L'histoire de son règne nous montre un prince sans lumières pour connoître ses devoirs, sans activité pour les remplir, injuste, sanguinaire, qui ne fit paroître de vigueur qu'à persécuter l'Eglise. Il ne laissa de sa femme Dominica que deux filles, Carose et Anastasie. L'une des deux épousa Procope, qui n'est guère connu que par le titre de gendre de Valens.

*Amm. l. 51,  
c. 15.*

Pendant la nuit qui suivit la bataille, les Romains échappés de la défaite se dispersèrent de toutes parts. Dès que le jour parut, la plus grande partie des barbares marcha vers Andrinople; ils savoient, par le rapport des transfuges, que les grands officiers de l'empire et les trésors de Valens y étoient renfermés. Ils y arrivèrent sur les neuf heures du matin, et environnèrent la ville, résolus de braver tous les périls d'une attaque précipitée. Les habitans n'étoient pas moins déterminés à se bien défendre. Le pied des murs étoit au-dehors bordé d'une multitude de fantassins et de cavaliers, qu'on n'avoit pas voulu recevoir dans la ville, et qui, écartant l'ennemi à coups de flèches et de pierres, défendirent pendant cinq heures l'approche du fossé, toujours en butte eux-mêmes à tous les traits de l'ennemi. Enfin la plupart ayant perdu la vie, trois cents qui restoit encore mirent bas les armes, et passèrent du côté des barbares, qui les égorgèrent sans miséricorde. Ce spectacle inspira tant d'horreur aux habitans, qu'ils résolurent de périr plutôt que de se rendre. Les Goths, s'avançant jusqu'au bord du fossé, faisoient pleuvoir sur la muraille une grêle de traits, lorsqu'un furieux orage, mêlé de tonnerres affreux, les obligea de se retirer à l'abri de leurs chariots; de là ils firent sommer les assiégés de se rendre sur-le-champ, leur promettant la vie sauve. Le porteur de cet ordre n'ayant pas été reçu dans la ville,



On y envoyèrent un prêtre chrétien. La lettre fut lue et éprise. On employa le reste du jour et une partie de la nuit suivante à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. On doubla les portes en dedans de gros quartiers de pierres; on fortifia les endroits les plus foibles, on dressa les batteries, on plaça à distance en distance des vases remplis d'eau, parce que la veille plusieurs soldats qui bordoient le haut de la muraille étoient morts de soif.

Les Goths, dépourvus de machines, et ne sachant même faire les approches, n'imaginoient d'autre moyen que de tuer à coups de traits ceux qui paroissent sur les murailles, et de monter ensuite à l'escalade; mais, comme ils perdoient beaucoup plus de monde qu'ils n'en abattoient, ils eurent recours à un stratagème qui auroit réussi, s'il eût été mieux concerté. Ils engagèrent quelques déserteurs à retourner dans la ville, comme s'ils se fussent échappés des mains des assiégés. Ces traîtres devoient mettre secrètement le feu à divers endroits, pour faciliter l'escalade tandis que les assiégés s'occuperoient à éteindre l'incendie. Sur le soir, les déserteurs s'avancèrent au bord du fossé, tenant les bras, et demandant avec instance d'être reçus dans la place. On leur ouvrit les portes; on les interrogea sur les desseins des ennemis: comme ils ne s'accordent pas dans leurs réponses, on en conçut du soupçon; on les appliqua à la torture; ils avouèrent leur trahison, et eurent la tête tranchée. Au milieu de la nuit, les barbares ne voyant pas paroître de flammes, et se doutant que leur ruse étoit découverte, comblèrent le fossé, et vinrent en foule attaquer les portes, s'efforçant de les enfoncer ou de les rompre. Leurs principaux capitaines animoient leurs efforts, et s'exposaient eux-mêmes avec encore plus de hardiesse. Les habitans et les officiers du palais, se joignant aux soldats de la garnison, opposoient la plus vigoureuse résistance. Aucun trait jeté même au

hasard dans les ténèbres sur une si grande multitude tomboit en vain. Comme on remarqua que les bœufs faisoient à leur tour usage des flèches qu'on tiroit sur eux, on ordonna aux archers de couper la corde qui tenoit les flèches fermement emmanché dans le bois ; mais rien ne produisit plus d'effroi aux ennemis que la vue d'une pierre lancée d'une machine, et qui vint, en bondissant, à leurs pieds. Ils en furent tellement épouvantés qu'ils alloient prendre la fuite, si leurs généraux, faisant toutes les trompettes, ne se fussent avancés à leur rencontre leur montrant la ville, et leur criant : *Voilà le lieu où sont enfermées les richesses que l'avarice de vous a enlevées ; voilà la prison de vos femmes et de vos filles arrachées de vos bras, et qui gémissent dans une honteuse captivité.* Tous aussitôt courent tête baissée vers les murailles ; ils plantent les échelles, chacun se presse de monter le premier ; on décharge sur les quartiers de roche, des meules de moulin, des fragments de colonnes : des échelles sont brisées, et avec elles tombent les uns sur les autres les soldats écrasés de ces coups foudroyants, ou percés de javelots. D'autres succombent et sont encore renversés. Mais comme ils voient un grand nombre d'habitans tomber du haut des murailles, ils s'encouragent, ils se pressent les uns contre les autres, ils plantent de nouveau leurs échelles sur les monceaux de cadavres ; et, n'observant plus aucun danger, ils montent, et sont précipités par pelotons. Cette terrible attaque, où la rage des assiégeans et des assiégés étoit égale, dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à la nuit suivante. Alors les Goths, désespérés, se retirèrent sous leurs tentes, la plupart sanglans et estropiés, se reprochant mutuellement de n'avoir pas écouté Frigernus qui les avoit voulu détourner de cette funeste prise.

*Ann. l. 37,  
n. 16.*

Au matin ils tinrent conseil, et se déterminèrent à prendre la route de Périnthe, qu'on nommoit

Les transfuges leur promettoient un riche butin. Ils s'attachèrent donc de ce côté-là sans se hâter, ne craignant ni ne craignant aucun obstacle. Lorsque les soldats d'Andrinople furent assurés de leur retraite, ceux qui avoient si bien défendu la ville n'étant point inquiets de la mort de Valens, et croyant qu'il s'était retiré du côté de l'Illyrie, résolurent d'aller en direct rejoindre l'empereur. Ils partirent pendant la nuit avec tous les bagages, et, prenant des chemins détournés et couverts de bois, dans l'incertitude où ils étoient, ils se partagèrent en deux divisions; les uns allèrent vers Philippopolis et Sardique, les autres vers la Macédoine. Cependant les Goths, ayant reçu un renfort considérable de Huns et d'Alains, que Fritigerne leur avait tirés, campèrent à la vue de Périnthe. Le succès de l'attaque d'Andrinople leur ôta l'envie de s'emparer de la ville, mais ils désolèrent les vastes campagnes dalentour.

Le succès du pillage les conduisit à Constantinople. Ils envahirent déjà les faubourgs, et couroient jusqu'aux portes. Dominica, veuve de Valens, sauva par son courage la capitale de l'empire. Elle ranima les hautes âmes consternées, elle leur distribua des armes, elle leur donna de grandes sommes du trésor pour les exciter par leurs propres richesses à leur propre défense. La principale ressource de la ville consistoit dans une troupe de cavaliers romains qui sortirent sur les ennemis avec une audace héroïque, et donnèrent à grands coups de cimeterre et de leurs escadrons. Pendant ce combat, qui fut long et opiniâtre, un Sarrasin, nu jusqu'à la ceinture, portant une chevelure longue et flottante, et des sons lugubres et menaçans, armé seulement d'un poignard, vint se lancer au milieu des Goths; le premier qu'il égorgea, il attacha sa bouche sur sa plaie pour en sucer le sang. La vue d'une férocité si horrible glaça d'effroi les ennemis; ils sonnèrent la re-

*Amm. ibid.  
Soc. l. 5, c.*

*Soz. l. 7, c.*

traite, et allèrent camper à quelque distance, n'osant plus approcher de trop près d'une ville qui leur sembloit être un repaire d'animaux farouches. Quelques jours après, lorsqu'ils eurent considéré à loisir l'étendue de Constantinople, la hauteur de ses tours, ses palais, qui ressembloient à autant de forteresses, la multitude infinie de ses habitans ; la commodité du Bosphore, qui lui donnoit une communication toute libre avec l'Asie et les deux mers, ils désespérèrent de la réduire, ni par la force, ni par la famine. Ayant détruit tous les travaux qu'ils avoient commencés pour un siège ; après avoir, par les différentes sorties, tué plus de soldats qu'ils n'en avoient tué, ils se retirèrent pour se répandre vers l'Illyrie.

*Amm. ibid.  
Zos. l. 4.*

L'Asie auroit peut-être éprouvé les mêmes désastres si le comte Jule n'eût pris une de ces résolutions extrêmes que l'humanité déteste, que la politique prétend justifier par la nécessité, mais qui ne paroissent jamais vraiment nécessaires aux yeux de la bonne foi et de la justice. Ce comte ayant, par ordre de Valens, convoqué en Asie les plus jeunes d'entre les Goths, les avoit dispersés en diverses villes au-delà du mont Taurus, par la crainte que, s'ils étoient réunis, ils ne se portassent à quelque violence. Il fut averti que cette jeunesse fongueuse, instruite du traitement fait au reste de la nation, et de sa révolte, formoit des complots secrets et que par des messages mutuels envoyés d'une ville à l'autre, elle prenoit des mesures pour se rendre maître de tous les lieux où elle étoit établie, et pour venir au secours de ses compatriotes. Sur cet avis il prit un parti ; il écrivit à tous les commandans des places. Conformément à ses ordres, on assemble les Goths dans chaque ville pour leur faire savoir que l'empereur désire les incorporer à ses sujets, veut leur donner de l'argent et des terres ; qu'ils aient donc à se présenter un tel jour à la métropole. Ces jeunes barbares

joie , oublient leurs complots , attendent avec patience le jour marqué , et se rendent à l'ordre. Tout étoit préparé pour les recevoir. Dès qu'ils sont rassemblés dans la place publique de chaque capitale, les soldats cachés dans les maisons d'alentour se montrent aux fenêtres , et les accablent de pierres et de traits. On passe au fil de l'épée ceux qui prennent la fuite ; et dans un seul jour , en diverses villes , comme par un même signal , un nombre infini de ces malheureux fut sacrifié à une confiance sanguinaire. Ce massacre justifia les cruautés que leurs pères exerçoient en Occident.

Les autres barbares d'au-delà du Danube, Sarmates, Jades, Marcomans, vinrent se joindre aux Goths, aux Huns, aux Alains. Réunis par leur haine commune contre les Romains et par le désir du pillage, ils ravageaient, ils brûloient, ils détruisoient la petite Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dace, la Asie. Leurs partis étendoient leurs courses jusque dans la Pannonie, la Dalmatie, l'Epire et l'Achaïe. Le jeune Maurus, successeur de Frigérid, avoit laissé garder le pas de Sucques. Le sang romain couloit depuis Constantinople jusqu'aux Alpes Juliennes. Les femmes et les filles étoient violées, les prêtres traînés en esclavage ou tués avec les évêques, les églises changées en sépultures, les corps des martyrs déterrés. Ce n'étoit dans toutes ces contrées que deuil, gémissemens, une triste et affreuse image de la mort. Murse fut ruinée, Pettau livrée aux barbares ; et on soupçonna de cette trahison certain Valens que les ariens avoient inutilement voulu faire évêque de cette ville. Fritigerne, voyant tout fuyoit devant lui, disoit *qu'il s'étonnoit de la stupidité des Romains, qui se prétendoient maîtres d'un pays qu'ils ne savoient pas défendre : qu'ils le faisoient sans doute au même titre que les troupeaux paissent la prairie où ils paissent.* On ne voyoit de

*Ann. ibid. et l. 20, c. 4. Greg. Naz. or. 14.*

*Hier. p. 3. Chrysost. ad vit. Jun. Ambrois. ep.*

*Idace.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 2, c. 12, 14.*

*Idem, vie de S. Basil. l. 6, c. 10, 11. éclairciss.*

toutes parts que des prisonniers exposés en vente, églises en rachetoient un grand nombre ; et saint broise signala en cette occasion sa charité inépuisable : il vendit les ornemens du sanctuaire, il auroit vendu les vases sacrés, si les besoins l'eussent exigé. Quand d'Illyriens abandonnèrent leur patrie, et se retirèrent en Italie aux environs d'Imola, où il semble que l'empereur leur donna des terres. Ils y portèrent l'hérésie d'Arius, qu'ils auroient répandue jusqu'à Milan, si saint évêque n'en eût préservé le pays. Les Goths dans le cours de leurs ravages, trouvèrent plus de catholiques de leur nation qui, pour se soustraire à la persécution d'Athanaric, s'étoient jetés entre les bras des Romains. Ils les invitèrent à se joindre à eux pour partager les dépouilles. Mais ces généreux fugitifs refusèrent de contribuer à détruire leur asile ; ils aimèrent mieux, les uns se laisser égorger, les autres quitter leurs terres, et se retirer en des lieux forts d'assiette, conserver la pureté de leur foi et la fidélité qu'ils avoient promise à l'empire.

*Liban. de  
ulcisc. morte  
Juliani, c. 1,  
Them. or.  
16.*

*Pacat. pa-  
neg. c. 9.  
Vict. epit.  
Idace chron.  
Marcell.  
chron.*

*Zos. l. 4.  
Joann. Ant.  
in excerptis  
Vales.*

*Theod. l. 5,  
c. 5, 6.*

*Zon. t. 2, p.  
33.*

*Till. Theod.  
art. 1, 2, et*

*not. 1, 2, 4.  
Cellar. geog.*

*ant. l. 2, c. 1,  
§. 66.*

Cependant le comte Victor, aussitôt après la mort de Valentinien étoit allé porter à Gratien cette triste nouvelle. Peu de temps ensuite on fut informé de la mort de Valentinien. Ce fut pour l'empereur et pour tout l'empire un jour de croît d'affliction. Gratien se rendit en diligence à Constantinople à travers mille périls. Dans le désordre qu'il voyoit les affaires, il se souvint de Théodose. Après la mort de son père s'étoit retiré de la capitale, il sentit quel secours l'empire sur le penchant de sa ruine pourroit tirer de la valeur et de l'expérience d'un guerrier, il résolut de le rappeler. Théodose vivoit depuis deux ans à Cauca sa patrie, que les uns placent en Galice, les autres dans le pays des Vaccéens, aujourd'hui la province de Beira en Portugal. Quelques auteurs le font naître à Italique près de Séville, d'autres à Tréjan ; ils prétendent même, sans beaucoup

S-EMPIRE

rs exposés

d nombre

sa charité

claire, il a

issent et

trie, et

ù il sem

y porter

: jusqu'à

le pays

trouvent

our se so

il jetés

se joindr

généreux

ent aide

les autres

ts d'as

t la fa

lot après

e nouve

mort de

l'empere

n d'illu

un le d

de Théo

tiré de

nchant

l'empere

Théodo

les en

l'ac

après

e Sév

es l'

fondement, qu'il étoit de la famille de cet  
 mais ce fut un plus grand honneur à Thé  
 voir les vertus de Trajan que de lui appa  
 la naissance. La gloire de son père et la s  
 voient suivi dans son exil volontaire. Soumi  
 noble, laborieux, aussi libéral qu'il étoit  
 faisoit, sans le savoir, dans l'état de particul  
 utile apprentissage de la souveraineté. Il se  
 mais et ses compatriotes de ses conseils et  
 mine : la misère des provinces, qu'il voyoit d  
 imprimoit dès-lors ces tendres sentimens qu  
 violence devoit bientôt rendre efficaces. Soc  
 retiroit à la campagne, et trouvoit un délass  
 docent dans les travaux de l'agriculture. Il av  
 l'accille, vraiment digne de lui par sa vert  
 noble : il en avoit déjà un fils nommé  
 lorsqu'il reçut l'ordre de retourner auprès  
 leur. Il quitta sa retraite en soupirant, sans  
 prévoir la haute fortune qui l'attendoit à la

Dès qu'il fut arrivé, Gratien le mit à la tête  
 des qu'il avoit rassemblées. Théodose mar  
 contre une grande armée de Goths et de Sa  
 leur livra bataille près du Danube. Les enne  
 enfoncés du premier choc et mis en fuite. O  
 suivit avec ardeur ; on en fit un grand car  
 s'en sauva qu'un petit nombre qui repassèrent  
 Le vainqueur, ayant mis ses troupes en sûre  
 villes voisines, retourna à la cour, et alla  
 porter à l'empereur la nouvelle de sa vic  
 expédition si rapide parut d'autant plus i  
 que les défaites précédentes avoient laissé d  
 peints une vive impression de terreur. Les  
 Théodose, plus désespérés que les ennem  
 osoient l'accuser de mensonge ; c'étoit, à le  
 un imposteur qui avoit pris la fuite après l  
 son armée. L'empereur lui-même ne fut co

la vérité qu'après le retour des exprès qu'il envoya aux lieux, pour s'instruire par leurs propres yeux faire un rapport fidèle.

*Soc. l. 5, c.* Cette victoire rassura Constantinople, et n<sup>2.</sup>  
*Theod. l. 5,* l'audace des barbares en leur apprenant que la  
*c. 2.* romaine n'étoit pas entièrement éteinte. Gratien,  
*Soz. l. 7, c.* avoir mis ordre aux affaires de l'Orient, retour  
*Joan. Ant.* Sirmium, où son premier soin fut de réparer les  
*Zon. t. 2,* que son oncle avoit faits à la religion. Valens, ava  
*p. 55.* départ d'Antioche, avoit permis aux évêques exi  
*Cod. Theod. l. 16, tit. 5,* revenir dans leurs églises. Mais la supériorité qu  
*leg. 5, l. 11,* servoit toujours le parti arien, avoit rendu cette  
*tit. 57, leg. 7.* mission presque inutile. Gratien ordonna par un  
 que les prélats bannis rentreroient sans nul obsta  
 possession de leurs sièges. Cependant, comme en  
 sant à bout les ariens, qui dominoient dans la pl  
 des villes de l'Orient, il étoit à craindre qu'ils n'  
 lassent à leur secours les Goths protecteurs de la  
 hérésie, il accorda aux diverses communions, co  
 nous l'avons déjà dit, la liberté de s'assembler,  
 révoqua dès l'année suivante, lorsqu'il crut la  
 quillité de l'empire mieux affermie. Il arrêta les  
 velles entreprises des sectateurs de l'anti-pape U  
 et sur la requête qui lui fut présentée de la part du  
 Damase et d'un grand nombre d'évêques assemb  
 Rome, il prescrivit les règles qu'on devoit obs  
 dans le jugement des évêques et des causes ecclé  
 tiques. Les accusations de magie avoient depuis que  
 temps fait périr beaucoup d'innocens : dès le com  
 cement de cette année Gratien avoit déclaré que  
 cuseur seroit obligé de prouver le crime en t  
 rigueur, sur peine d'être lui-même sévèrement puni

*Auson. grat. act.* Le jeune prince ne se vit pas plus tôt maître de m  
*et ad Syagr.* mer les deux consuls, qu'il voulut donner à son  
*et in epiced.* cepteur Ausone une marque éclatante de sa reconn  
*patris.* saunce. Ausone, né à Bordeaux, avoit d'abord sui  
*Idace.*



Il le quitta pour prendre une chaire de grammaire, ensuite de rhétorique, qu'il enseigna longtemps sa patrie. Appelé à la cour par Valentinien, chargé de l'instruction de Gratien, déjà Auguste; accompagna dans l'expédition d'Allemagne en 357, ramena une jeune captive, nommée Bissula, qui devint bientôt l'esclave, et qui contribua à égayer naturellement lascive et licencieuse. Il fut nommé maître de questeur; et, après la mort de Valentinien le fit préfet du prétoire, d'abord d'Italie, puis des Gaules. Il étoit revêtu de cette dernière dignité qu'il fut élevé au consulat; et ce fut pour cette année que Gratien lui donna le rang au-dessus d'Olybre, préfet de l'Égypte, qui avoit été préfet de Rome en 368 et des années suivantes. Ausone nous a conservé la lettre par laquelle l'empereur lui annonça sa promotion; elle étoit conçue en ces termes : *Lorsque je délibérai sur le choix des consuls que je devois nommer pour l'année prochaine, je me suis adressé à Dieu pour consulter sa volonté, comme vous savez que je fais toutes mes entreprises, et comme vous savez que je suis toujours sous-même que je fasse. J'ai cru lui obéir en vous nommant premier consul. Je vous rends ce que je vous dois; et je ne suis pas encore quitte avec vous pour l'avoir rendu.* Quoique cette lettre semble donner un préjugé favorable à la piété d'Ausone, la lecture de ce poète n'en est pas moins problématique. Les critiques, les uns, faisant attention à quelques passages chrétiens répandus dans ses écrits, soutiennent qu'il étoit chrétien; d'autres prétendent que les passages lui sont faussement attribués, et que le païen qui respire dans ses véritables ouvrages ne nous laisse pas de douter qu'il ne fût païen. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'extrême licence de ses poésies, si ce n'est qu'il étoit chrétien, il ne l'étoit que de nom. Cette licence s'étendit sur toute sa famille : Jule Ausone,

*Scalig. vit. Auson. Till. Grat. art. 8, 21, 22, et not. 8. 9. Mem. acad. des inscript. t. 15, p. 125. et suiv.*

son père, qui étoit médecin, porta le titre de p d'Illyrie; Hespère, son fils, fut vicaire de Macédo proconsul d'Afrique, et enfin préfet du prétoire Gaules conjointement avec lui. Thalasse, son ge fut aussi proconsul d'Afrique.

An. 379. L'empire ne s'étoit jamais vu si près de sa perte  
*Greg. Naz. or. 14.* barbares septentrionaux, arrêtés jusqu'alors par le  
*Pacut. paneg. c. 11, 12.* nube, avoient franchi cette barrière. La Thrac  
*Them. or. 14, 16.* Dace, l'Illyrie, n'étoient couvertes que de sang  
*Claud. de quarto consulatu Honor. S. Aug. deciv. l. 5, c. 25. Siron. Apol. carm. 2.* cendres. Les Francs, les Allemands, les Suèves, et  
*Zos. l. 4. Vict. epit. Soc. l. 5, c. 2.* autres nations germaniques murmuroient au-delà  
*Theod. l. 5, c. 6. Soz. l. 7, c. 2.* Rhin : ils se préparoient à s'emparer de la Gaule  
*Idace chron. et fast. Prosper. chron. Chron. Marcell. Chron. Alex. Zon. l. 2, p. 34. Till. Grat. art. 9.* leur avoit déjà coûté tant d'efforts, et dont la con  
 irritoit toujours leurs désirs. Les Ibériens, les I  
 niens, les Perses, menaçoient les bords du Tigre  
 l'Euphrate. Il sembloit que le moment étoit arri  
 l'univers, vaincu par les Romains, alloit rompre  
 fers et enchaîner ses anciens maîtres. Gratien, à  
 vingt ans, ne pouvoit trouver assez de ressources,  
 lui-même, ni dans un enfant tel que son frère Val  
 tinien, qui entroit dans sa huitième année. Il  
 besoin d'un bras puissant qui l'aidât à soutenir  
 fardeau prêt à l'accabler. Il eut assez de sagesse pour  
 sentir et de force d'esprit pour le déclarer. Nul  
 motif que l'intérêt public ne le détermina dans  
 choix. Il jeta les yeux sur Théodose, âgé pour l  
 trente-trois ans, et qui joignoit à la plus brillante  
 la prudence d'un âge avancé. C'étoit celui que tout  
 pire auroit nommé, s'il eût été à son choix de se  
 un maître. Le jeune empereur, s'il n'eût consulté  
 politique jalouse et timide, auroit craint et les  
 et le ressentiment de Théodose, dont il avoit sac  
 père à une cruelle calomnie. Mais, n'étant pas  
 assuré de sa grandeur d'âme que de sa capacité, il  
 venir à Sirmium; et comme il agissoit avec fran  
 et qu'il avoit pris fermement son parti, il lui de

présence de toute sa cour, qu'il vouloit l'associer à l'empire. Théodose, instruit par les malheurs de sa famille, n'attendoit qu'une disgrâce pour récompense de ses services. Lorsque le diadème lui fut présenté de la main de l'empereur, il n'en fut pas ébloui; il n'y vit que les pénibles devoirs et les dangers du pouvoir même; et, plus effrayé de la déclaration de Gratien, il ne l'eût été d'une sentence d'exil, il refusa avec une sincérité capable de convaincre les courtisans mêmes. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine aux vœux réitérés du prince, et n'accepta la souveraineté que par un dernier acte de soumission et d'obéissance. Il reçut le titre d'Auguste le 19 de janvier de l'année 393.

Le choix du nouveau Trajan fut applaudi de tout l'empire. On comparoit Gratien à l'empereur Nerva. Les envieux n'osèrent murmurer qu'en secret, et furent plus empressés à témoigner leur joie. Gratien partagea les provinces avec son collègue; il lui donna tout ce qu'avoit possédé Valens, c'est-à-dire l'Orient et la Thrace. Il lui céda même une grande partie de l'Illyrie, qui fut alors divisée en deux. La Pannonie, la Norique et la Dalmatie demeurèrent à l'empire d'Occident. La Macédoine, la Mœsie, la Dardanie, la Prévalitaine, la Macedonia, l'Epire, la Thessalie, l'Achaïe, c'est-à-dire, toute l'ancienne Grèce, en y comprenant le Péloponèse, la Crète et toutes les îles, furent attachées à l'empire d'Orient. La plupart de ces provinces étoient occupées et désolées par les barbares; et ce n'étoit donner à Théodose qu'un accroissement de travaux et de périls. Constantinople devint la capitale de l'Illyrie orientale, qui fut gouvernée par un préfet du prétoire particulier. Le gouvernement de l'Illyrie occidentale entra dans le département du préfet du prétoire d'Italie. Entre les généraux qui avoient jusqu'alors servi en Occident, Ricimer et Majorien s'attachèrent à Théodose. Majorien

rien avoit succédé au comte Maurus dans l'emploi général des troupes d'Illyrie : il fut l'aïeul maternel de l'empereur, qui porta son nom dans la suite. Après le partage, qui donnoit à l'empire d'Orient une plus grande étendue, Gratien s'y étoit encore quelque temps à Ravenne ; et Théodose y commença à Thessalonique le cours d'un règne à jamais mémorable.

## IVRE VINGT-UNIÈME.

### GRATIEN, VALENTINIEN II, THÉODOSE.

La défaite de Valens sembloit devoir entraîner la fin de l'empire. A la vue de Théodose élevé sur le trône, l'audace des vainqueurs s'arrêta, et le courage vint aux vaincus. Tous connoissoient sa capacité et sa valeur. Le nouvel empereur reçut à Thessalonique des députés de toutes les provinces orientales. Ils obtinrent pour leurs villes et pour eux-mêmes tout ce que la justice permettoit de leur accorder. Thémistius, à la tête des principaux sénateurs de Constantinople, pria le prince de venir au plus tôt se montrer à sa capitale; il demanda pour la ville la confirmation de ses privilèges, et pour le sénat de nouveaux honneurs qui pussent l'élever à la dignité du sénat romain; comme la nouvelle Rome égalait déjà l'ancienne par la magnificence des édifices, des statues et des aqueducs. Libanius, toujours inconsolable de la perte de son crédit, tenta dans ces premiers moments de prévenir Théodose en faveur de l'idolâtrie; il s'adressa un discours pour l'exciter à venger la mort de Julien, attribuant à l'oubli de cette vengeance tous les malheurs de l'état; il prétendoit que le silence des dieux étoit une marque sensible de la colère des dieux, et qu'ils ne daignoient plus donner de conseils aux hommes. Ses vaines remontrances de ce fanatique ne produisirent autre effet que de le rendre méprisable.

L'empereur ne s'occupoit que des moyens de soulager les peuples et de relever l'honneur de l'empire. Le

AN. 379.  
Themist. or.  
14.  
Liban. de ul-  
ciscendâ  
morte Julia-  
ni.  
Zos. l. 4.  
Jornand. d.  
reb. get. c.  
27.

Pacat. pa-  
neg.  
Vict. epit.

*Thémist. or.* 19. diadème, qu'il n'avoit pas désiré, n'altéra rien dans son caractère. Aussi chaste, aussi humain, aussi désintéressé qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il ne se promettoit que ce que les lois lui avoient toujours permis. Sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidèle dans ses promesses, libéral et donnant avec grandeur, communicatif et d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Un jour qu'il commettoit des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne, comme il les exhortoit à procéder avec équité et avec douceur, *Notre premier soin*, dit un de ces commissaires, *doit être de songer à la conservation du prince. Songez plutôt à sa réputation*, répondit Théodose; *l'essentiel pour un prince n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre*. Son extérieur noble et majestueux attiroit le respect; sa bonté inspiroit la confiance. Prudent et circospect dans le choix des magistrats, il eut, en arrivant à l'empire, le singulier bonheur d'en trouver en plus un grand nombre tels qu'il les auroit choisis. Il n'étoit pas savant; mais il avoit un goût exquis pour tout ce qui regarde la littérature, et il aimoit les gens de lettres pourvu que l'usage qu'ils faisoient de leurs talens n'eût rien de dangereux. Il s'instruisoit avec soin de l'histoire de ses prédécesseurs, et ne cessoit de témoigner l'honneur que lui inspiroient l'orgueil, la cruauté, la tyrannie, et surtout la perfidie et l'ingratitude. Les actions lâches et indignes excitoient subitement sa colère; mais il s'apaisoit aisément, et un court délai adoucissoit la sévérité de ses ordres. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession. Ses discours avoient en même temps de la grâce et de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir et sans se fatiguer. Il aimoit surtout la promenade; mais le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé.

est sobre et frugale; ce qui ne l'empêchoit pas dans l'occasion des repas, où l'élégance et la gloire l'emportoient plus que la dépense. Il diminua dès le commencement celle de sa table, et son exemple tint en bride le somptuaire. Mais il conserva toujours dans sa maison cet air de grandeur qui convient à un prince.

Le tempérament d'une noble économie a prêté à Théodose aux louanges de ses panégyristes et à la censure de ses ennemis. Zosime, déclaré contre tous les princes qui ont travaillé au progrès du christianisme, à Théodose le luxe de sa table, la multitude de ses femmes, les eunuques, qui dispoient, dit-il, de tous les ministres et gouvernoient l'empereur même. Il ne tient qu'on ne croie que ce prince, plongé dans la mollesse, endormi dans le sein des plaisirs, livré à des flatteurs et à des farceurs qui corrompoient sa cour, ne fit rien de mémorable; qu'il dût tous ses succès à ses généraux; qu'il vendoit au plus offrant les provinces et les gouvernemens; et que sous son règne les finances furent accablées d'impôts, épuisées par l'avarice des magistrats, faisoient des vœux pour changer de maître. Ces reproches Zosime ne manque pas d'avoir fait valoir d'avoir aboli le culte des dieux. Ce dernier est le ressentiment de l'auteur; et l'on sent que ces reproches ne sont que le cri de l'idolâtrie terrassée. L'historien, païen ainsi que Zosime, mais plus impartial, a fait de Théodose un héros accompli. Il représente le prince, comme un exemple presque unique, qui se releva meilleur sur le trône, et que sa grandeur augmenta ses vertus. Il le compare à Trajan, dont il lui attribue toutes les belles qualités d'esprit et de corps, sans lui donner aucun de ses vices.

Il est cependant convenir qu'entre les imputations de Théodose il en est deux qui semblent avoir quelque fondement. Théodose multiplia les commandemens : au

*Zos. l. 4.  
Vict. epit.*

*Zos. l. 4.*

lieu de deux généraux, l'un de la cavalerie, l'autre de l'infanterie, il en établit jusqu'à cinq, et peut-être encore plus. Il doubla le nombre des préfets, des tribuns et des capitaines. Les gages de ces officiers épuisoient le trésor, et leur avarice ruinoit les soldats, sur lesquels s'établissoit des droits arbitraires. Il commut une faute d'une conséquence encore plus dangereuse : les malheurs précédens ayant diminué le nombre des soldats, il reçut dans ses armées les barbares qui venoient d'au-delà du Danube lui demander du service. C'est ainsi qu'il altéra la discipline des légions, et donna des exemples aux ennemis de l'empire.

*Du Cange ,  
Jam. byz.  
Chron. Alex.  
Greg. Niss.  
de Placilla.*

Sa femme **Ælia Flaccilla**, que les Grecs nommoient souvent **Placilla** et quelquefois **Placide**, contribua beaucoup à sa gloire et au bonheur de ses sujets. Elle étoit espagnole, selon le sentiment le plus suivi, fille de **Théodose**, consul en 382. Jamais union ne fut mieux assortie. Ils sembloient se disputer l'un à l'autre le prix de la gloire et des vertus. **Flaccille** secondoit **Théodose** lorsqu'il étoit de fermeté et de justice ; elle le devançoit dans ses actions de douceur et de bonté : c'étoit un modèle de piété, de chasteté, de tendresse conjugale. Elle alliait la modestie avec une noble hardiesse, l'humilité avec la grandeur d'âme. Pleine de foi, de zèle pour l'église, de charité pour les pauvres, elle sanctifioit son mari par son exemple et par ses conseils. Elle lui disoit souvent ces paroles : *Ne perdez jamais de vue ce que vous avez été et ce que vous êtes.* Lorsqu'elle fut envoyée en Espagne, elle étoit déjà mère d'un fils et d'une fille. **Arcadius** doit être né en 377, et **Pulchérie** l'année suivante.

*Vict. epit.  
Themist. or.  
16.*

*Zos. l. 5.  
Symm. l. 10,  
ep. 57.*

*Claud. de  
laud. Sere.*

**Théodose** avoit un oncle, qu'on croit être **Eucadius**, qui fut consul en 381. Devenu empereur, il continua d'honorer comme un second père. On sait qu'il eut une sœur dont le nom est ignoré, et plusieurs frères et sœurs âgés que lui, desquels on ne connoît qu'**Honorius**.



mourut avant 384. Il paroît qu'ils demeurèrent en Espagne; qu'après la mort d'Honorius, Théodose fit venir à Constantinople ses deux filles, Thermantie et Serène. Leur mère étoit une dame espagnole nommée Marie. Théodose maria l'aînée à un général que l'histoire ne nomme pas. Serène, la cadette, épousa Stilicon. Elle étoit adroite, insinuante, instruite par la lecture des poètes. L'empereur l'aima par prédilection; elle charmoit ses chagrins, elle savoit apaiser sa colère; il lui confioit ses secrets. Il paroît même qu'il l'adopta; du moins les enfans de Stilicon et de Serène sont-ils appelés par Claudien petits-fils de l'empereur. L'obscurité répandue sur les parens de Théodose fait honneur à ce prince: c'est une preuve qu'il ne leur permit pas d'abuser de sa puissance, et que l'amour qu'il avoit pour sa famille ne l'emporta pas sur celui qu'il devoit à ses sujets.

Le premier soin de ce guerrier actif et vigilant fut d'assembler des troupes pour chasser les barbares hors de la Thrace. Il en avoit battu l'année précédente un corps très-nombreux; mais il en restoit encore la plus grande partie, divisée en plusieurs détachemens, qui continuoient de ravager la province. Théodose rappela les soldats dispersés après la défaite de Valens, et par la sévérité de la discipline, qu'il sut tempérer de douceur et de largesses faites à propos, il fit renaître leur ancien courage. Il rassura les habitans des campagnes; et de timides fugitifs il en fit des soldats qui ne respiroient que la vengeance. Il enrôla surtout ceux qui travailloient aux mines, gens endurcis aux plus rudes travaux. Cette armée, séparée en divers corps, donna la chasse aux barbares, et les resserra vers les bords du Danube. Il se livra plusieurs sanglans combats, dont les écrivains du temps ne détaillent aucune circonstance. Ils nous apprennent seulement que le 17 de novembre on reçut à Constantinople la nouvelle d'une grande vic-

*nae. et in Fes.  
cenn. et de  
laud Stilic.  
l. 3.  
Till. Theod  
art. 1, et Ho  
nor. art. 1.*

*Zos. l. 4.  
Themist. or  
14.  
Claud. in  
consul. H  
nor. et de  
laud. Ser  
nae.  
Soz. l. 7,  
4.  
Oros. l. 2  
c. 34.  
Jornand.  
reb. get.  
27.  
Prosp.  
chron.  
Idac. chro  
et fast.  
Marcel. ch*

toire remportée sur les Goths, les Huns et les Alains. Une partie de ces nations repassa le fleuve avec Fritigérne, Alathée et Saphrax. Ceux qui restèrent en Thrace se soumirent à l'empire et donnèrent des otages. Stilicon commença de se signaler dans cette guerre. On croit que ce fut dans une des rencontres, qui furent si fréquentes pendant cette campagne, que le fameux Alaric, encore jeune alors, et chef d'un détachement de l'armée de Fritigérne, surprit Théodose, et l'enferma sur les bords de l'Hèbre. Mais on ne dit point par quel moyen l'empereur se retira de ce péril.

*Zos. l. 4.  
S. Greg. Naz.  
ep. 155, 156.*

De tous ces exploits celui du général Modaire est le seul dont l'histoire nous ait laissé quelque détail. Modaire étoit du sang royal des Goths. Un démêlé qu'il eut avec Fritigérne dès le temps de Valens l'avoit fait passer au service de l'empire. Il s'y étoit tellement distingué par sa fidélité et par sa valeur, que Théodose le mit à la tête d'un corps de troupes. Ce général, sans être aperçu des ennemis, vint se poster sur une hauteur, qui commandoit une vaste plaine, où les barbares s'étoient répandus pour le pillage. Ayant appris par ses coureurs que les Goths, ensevelis dans le vin, étoient épars çà et là, et couchés par terre, il ordonna à ses soldats de ne prendre que leurs épées et leurs boucliers, et de fondre sur eux. Il n'en coûta que la peine de les égorger, la plupart endormis, tous hors d'état de se défendre. Après avoir recueilli leurs dépouilles, on marcha vers leur camp, fermé de quatre mille chariots. On y trouva leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Les Goths en conduisoient un si grand nombre, que dans leurs marches les uns remplissoient les chariots, les autres suivoient à pied et y montoient à leur tour. Toute cette multitude fut emmenée prisonnière. Nous voyons, par les lettres de saint Grégoire de Nazianze, que Modaire fut lié avec lui d'une étroite amitié. L'éloge que ce saint prélat fait de sa piété, et le secours

ni demande pour apaiser les troubles de l'Eglise ne mettent pas de douter qu'en quittant les Goths ne n'eût abandonné le parti de l'arianisme. Cette campagne de Théodose annonçoit un règne pacifique, et rendoit le repos à la Thrace désolée depuis longtemps par les plus horribles ravages.

Théodose, s'étant déchargé sur son nouveau collègue Valentinien de l'Orient, fit à Sirmium un séjour de quelques mois. Il remporta de son côté plusieurs avantages sur les hérétiques partis de barbares qui s'étoient avancés jusqu'à l'annonie. Il reprit ensuite le chemin de la Gaule, passant par Aquilée et par Milan, où il arriva vers le commencement de juillet. Les catholiques, dont il s'étoit déclaré le protecteur, accouroient sur son passage, et faisoient tout pour la prospérité de son gouvernement. Pendant son séjour à Milan, il eut de fréquens entretiens avec saint Ambroise. Il avoit pour ce saint évêque une affection mêlée de tendresse, et puisoit dans cette source la connoissance et l'amour de la vérité. Lorsqu'il étoit parti pour l'Illyrie, il avoit prié saint Ambroise de lui composer quelque ouvrage pour le confirmer dans la foi de la consubstantialité, et il en avoit écrit deux livres intitulés *de la Foi*. En partant de Sirmium, il lui écrivit pour le prier de confondre les erreurs de Macédonius, qui nioient la divinité du Saint-Esprit. Il vouloit même que le saint prélat le vînt voir en diligence. Saint Ambroise s'en excusa; il se rendit à l'empereur à Milan, et se contenta pour lors d'ajouter trois autres livres aux deux premiers, dans lesquels il prouvoit la divinité du Fils: il lui promit de continuer dans la suite sur la divinité du Saint-Esprit, et ne tint pas de cette promesse deux ans après. Ce fut sans le conseil de ce saint que Gratien révoqua la loi qui permettoit aux hérétiques de tenir leurs assemblées. Le zèle d'Ambroise ne se renfermoit pas dans son diocèse: le siège de Sirmium étant

*Soc. l. 5, c. 6.*

*Auson. grat. act.*

*Epist. Grat. ad Ambros.*

*Ambros. de fide, l. 1, c. 1,*

*et de Spiritu sancto, 1, c. 1.*

*Cod. Theod. l. 16, tit. 5,*

*leg. 5.*

*P'aul. vit. Ambros.*

*Till. Grat. art. 10, et vie*

*de S. Ambroise, art.*

*10. P'leury, hist. ecclés. l. 17, art. 44.*

vacant par la mort de l'arien Germinius, Justin Gratien avoit laissée dans cette ville avec son fils Valentinien, entreprit d'y placer un évêque du même rite. Sur cette nouvelle, Ambroise vole à Sirmium; il oppose avec fermeté aux efforts de l'impératrice, et à bout de faire nommer un évêque catholique; Anémus. Ce coup de vigueur fut l'origine de la haine implacable, dont les éclats scandaleux déshonorèrent Justine, et augmentèrent la gloire de l'intrépide

*Zos. l. 4.* Les incursions des Allemands appelèrent Gratien  
*Soc. l. 5, c. 6.* la Gaule plus tôt qu'il ne l'auroit désiré. Ils ne l'attendaient  
*Soz. l. 7, c. 4.* pas, et ce prince passa l'hiver à Trèves. Il y publia  
*Auson. grat. act.* plusieurs lois. Les débiteurs du fisc se mettoient à courir  
*Cod. Theod. l. 4, tit. 20, leg. 1.* des poursuites en faisant cession de leurs biens; ce qui  
*Lib. 13, tit. 3, leg. 12, 13, 14, 15.* donnoit occasion à des fraudes plus préjudiciables aux  
 peuples qu'au prince même, puisque le prince ne payoit  
 jamais ce qui lui est dû, et qu'il sait se dédommager  
 aux dépens de ses sujets de ce qui lui est enlevé par ses  
 mains infidèles. Gratien ordonna d'employer contre les  
 débiteurs la rigueur des supplices, à moins qu'ils ne  
 prouvassent qu'ils avoient été ruinés par quelque événement  
 involontaire. Il confirma les privilèges accordés aux  
 médecins. Théodose en fit autant dans la suite. Ce discours  
 prononcé, en sortant du consulat, par l'empereur, le discours  
 de remerciement que nous avons vu encore, et qui peut servir  
 à fixer une des époques du déclin de l'éloquence.

*An. 380.* Au commencement de l'année suivante, Théodose  
*Prosop. chron.* consul avec Gratien, tomba malade à Thessalonique.  
*Soc. l. 5, c. 6.* On désespéroit de sa vie, et tout l'Orient craignoit  
*Soz. l. 7, c. 4.* de voir éteindre cet astre naissant, qui promettoit  
*Zos. l. 4.* de peuples des jours plus sereins et plus tranquilles.  
*Jorn. de reb. get. c. 27.* L'empereur, plus occupé du soin de son âme que  
*S. Ambr. ep. 21.* de sa guérison de son corps, désiroit le baptême. Mais, si  
*S. Aug. de civ. l. 5, c. 26.* lâchement attaché à la foi catholique qu'il avoit héritée  
 de ses pères, il ne vouloit être baptisé que par un

oxe. Il fit venir Ascole, évêque de Thessalonique. Ce prélat, célèbre par sa vertu, mais renfermé dans les fonctions de son ministère, étoit encore inconnu à l'empereur. Lui seul avoit servi de défense à la Macédoine dans le désastre de l'empire; et lorsque les Goths, vainqueurs, pillant impunément la Thrace, et poussant au loin leurs partis, étoient venus attaquer Thessalonique dépourvue de secours, Ascole, sans autres armes que les prières qu'il adressoit à Dieu, avoit repoussé leurs efforts. Frappés de la peste, et poursuivis par un bras invincible, les Goths avoient pris la fuite. Théodose l'interrogea sur sa croyance; il répondit : *Qu'il n'en avoit point d'autre que celle de Nicée; et que c'étoit la doctrine constante de toute la Macédoine, où les dogmes d'Arius n'avoient jamais eu le crédit de s'établir; plus heureuse en ce point que les provinces orientales, et que la ville de Constantinople, où les sectes hérétiques dévoroient le sein de l'Eglise.* L'empereur, satisfait de cette profession de foi, reçut le baptême de la main d'Ascole avec plus de joie qu'il n'avoit, un an auparavant, reçu de Gratien la couronne impériale. Il conserva toujours un profond respect pour ce saint évêque; il se gouvernoit par ses conseils dans ce qui concernoit les affaires de l'Eglise. La confiance d'un si grand prince, et l'éminente vertu du prélat, relevèrent beaucoup l'éclat du siège de Thessalonique. Le pape Damase revêtit Ascole et ses successeurs de la qualité de vicaire du saint siège pour l'Illyrie orientale; ils avoient l'autorité de juger en dernier ressort les causes ecclésiastiques dans ces provinces; ils y tenoient le premier rang entre les primats, sans préjudice des droits respectifs des églises. La guérison de Théodose suivit de près son baptême.

Sa convalescence fut longue: il ne put quitter Thessalonique avant le mois de juillet. Il profita de ce temps de repos pour remédier aux désordres de l'Eglise et de l'état. Il traita d'abord les hérétiques avec douceur; et

*Hermant  
vie de S.  
Greg. l. 9,*

*Soz. l. 7,*

*Greg. Ne  
carm. de v  
ti suâ.*

*l'od. Theod*

*L. 16, tit. 1,  
leg. 3; tit. 2,  
leg. 25.*

*Lib. 9, tit.  
35, leg. 4, 5,  
tit. 38, leg.  
6, 7, 8.*

*Lib. 15, tit.  
5, leg. 2.*

*Lib. 2, tit.  
8, leg. 2.*

*Append.  
Sirm. leg. 7.  
Baronius in  
ann. 385.*

saint Grégoire de Nazianze paroît douter si cette tolérance venoit d'un défaut de zèle, ou si c'étoit un effet de prudence que ce saint ne peut s'empêcher d'approuver. Mais Théodose ne tarda pas à déclarer quelle étoit la doctrine à laquelle il souhaitoit que tous ses sujets voulussent se conformer; et comme la ville de Constantinople étoit tout à la fois la capitale de son empire, d'où ses édits pouvoient plus aisément se répandre dans toute l'étendue de ses états, et le centre de l'hérésie qui étoit affermie sous le règne de Constance et de Valence fut au peuple de Constantiople que, dès le 28 de février il adressa une loi célèbre, dont voici les termes: *Nous voulons que tous les peuples de notre obéissance professent la religion qui, suivant une tradition constante, a été enseignée aux Romains par l'apôtre saint Pierre, qui est évidemment professée par le pontife Damase et par Pierre, évêque d'Alexandrie, prélat d'une sainte apostolique; en sorte que, selon les instructions des apôtres et la doctrine de l'évangile, nous reconnoissons dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, une seule et unique divinité, avec une égale majesté et dans une adorable unité. Nous donnons le titre de chrétiens catholiques à ceux qui suivront cette loi; et, regardant les autres comme des insensés, nous voulons qu'ils portent le nom ignominieux d'hérétiques, et que leurs assemblées ne soient point honorées du titre d'églises; en attendant qu'ils ressentent les effets de la vengeance de Dieu et de la nôtre, selon ce que la divine Providence nous inspirera.* Il déclare, par une autre loi datée du même jour, que ceux qui altèrent par leur ignorance, ou qui violent par leur négligence la sainteté de la loi de Dieu, se rendent coupables de sacrilège. Au milieu du carême de cette année il ordonna, par une loi, de suspendre toute procédure criminelle durant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques. Ce qu'il confirma neuf ans après par une seconde loi: *Le*

ges, dit-il, ne doivent pas punir les criminels dans le temps où ils attendent de Dieu la rémission de leurs propres crimes. Il suspendit aussi dans la suite les procédures, même civiles, durant la quinzaine de Pâque, et tous les dimanches de l'année, pendant lesquels les spectacles furent interdits. Nous avons une loi sans date par laquelle, à l'exemple de Valentinien, il fait grâce à tous les criminels en faveur de la fête de Pâque; il excepte aussi les crimes énormes, qui sont celui de lèse-majesté, l'homicide, l'adultère, le poison ou la magie, la fausse monnaie. Gratien, à l'occasion d'une pareille remission, excepte encore le rapt et l'injustice; et il excepte de cette grâce ceux qui, après l'avoir déjà obtenue, sont retombés dans les mêmes crimes. Valentinien le même en fit une loi perpétuelle pour l'Occident; mais, aux exceptions précédentes il ajoute le sacrilège en général, et en particulier celui qui consistoit à violer les sépultures. En l'année 387, comme Théodose dictoit l'ordonnance de l'indulgence pascalle : *Plût à Dieu, dit-il, qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts !* Dans une autre loi faite sur le même sujet on lit cette belle maxime : *Que c'est une perte pour l'empereur de ne trouver personne à qui il puisse pardonner.*

La foiblesse de Valens avoit laissé un libre cours à plusieurs abus : Théodose se fit un devoir de les réformer. Il se déclara ennemi des délateurs; et, pour rendre ce pernicieux métier aussi rare qu'il est infâme, il prononça la peine capitale contre tout esclave qui accuseroit son maître, même avec fondement, et contre tout délateur qui auroit réussi dans trois différentes dénonciations : la mort étoit le prix de la troisième victoire. Il y eut toujours de ces hommes dangereux qui abusent de leur puissance et de leur crédit pour opprimer les foibles; et toujours ils ont trouvé des magistrats intéressés ou timides, qui se sont prêtés à leurs injustices. Sur une plainte non vérifiée, on arrêtoit les accusés; on les laissoit languir dans

*Cod. Theod.*  
l. 10, tit. 10.  
leg. 12, 13,  
17, 18, 19,  
tit. 18, leg.  
2, 3.  
Lib. 9, tit.  
2, leg. 3; tit.  
5, leg. 6; tit.  
27, leg. 1, 2,  
3, 4, 5, 6.  
Lib. 15, tit.  
1, leg. 20, 21,  
23, 24, 27, 28,  
et ibi God.  
p. 302.  
Tit. 5, leg.  
2.  
Lib. 8, tit.  
15.  
Lib. 3, tit.

8, *leg.* 1, 2, des cachots étroits et incommodes, où ils ne pouvoient que debout : là ces misérables, souvent innocents, étoient abandonnés à l'avarice des geôliers, qui leur faisoient bien cher les nécessités de la vie, et les traitoient cruellement lorsqu'ils n'avoient pas de quoi payer. Les magistrats, occupés de spectacles, de festins et d'amusemens frivoles, ne voient pas le temps de visiter les prisons. Théodose défendit de mettre aux fers quiconque ne seroit pas vaincu : il voulut que l'accusateur fût détenu en prison pour subir la peine du talion, s'il étoit reconnu calomniateur ; que le procès fût promptement instruit et jugé, afin que le coupable ne tardât pas à recevoir son châtiment, et l'innocent sa délivrance. Il interdit aux geôliers leurs exactions inhumaines, et ordonna que, tous les mois, le garde des registres mettroit sous les yeux du juge le rôle des prisonniers, avec la note de leur crime, de la qualité des crimes dont ils étoient accusés, du temps de leur détention ; que le juge négligent et paresseux, qui n'avoit de sa charge que le titre, seroit condamné à une amende de dix livres d'or, et à l'exil pendant six ans après, pour donner aux magistrats le loisir de s'acquiescer de leurs devoirs, ils leur défendit d'assister aux spectacles, excepté le jour de la naissance et du couronnement des empereurs. Il paroît, par un discours de Libanius, que ces lois furent plus foibles que les précédentes : l'an 386 il adressa à Théodose en faveur des prisonniers une remontrance hardie, dans laquelle il ne craint pas de dire que le prince ne peut s'excuser si qu'il ignore ces iniquités ; que son devoir est de les leur faire connaître et de les punir. Jamais empereur ne prit tant de précautions pour arrêter les concussions des magistrats : il ordonna que les juges convaincus de ce crime seroient dépouillés de leur charge, déclarés incapables d'en exercer aucune ; qu'en cas de mort, leurs héritiers seroient responsables de leurs larcins ; que, pour les malversa-

*tit.* 11, *leg.*  
*unic.*

*Lib.* 12, *tit.*  
1, *leg.* 80,  
*usque ad* 40,  
*et ibi* *God. p.*  
431. *tit.* 12,  
*leg.* 7.

*Cod. Just.*  
l. 5, *tit.* 9,  
*leg.* 1.

*Lib.* 6, *tit.*  
55, *leg.* 4.

*Liban. de*  
*vincis.*

*Vetus. des-*  
*cript. C. P.*

*Themist. or.*  
18.



ns les causes des particuliers, ils seroient assujettis aux inces du pécumat : il invita ceux qui se trouveroient lésés poursuivre la vengeance, et leur promit justice et récompense. Natalis, commandant des troupes en Sarrigine sous le règne de Valens, avoit pillé la province : Théodose l'y fit reconduire sous bonne garde pour y être vaincu sur les lieux, et le condamna à rendre le quadruple de ce qu'il avoit pris injustement. Il défendit aux officiers qu'il envoyoit dans les provinces d'y faire aucune acquisition d'immeubles, d'y recevoir aucun présent ni pour eux, ni pour leur famille, leurs conseillers, leurs domestiques ; il permit aux habitans de répéter en justice ce qu'ils auroient ainsi donné. Si un gouverneur ou magistrat de province employoit son autorité pour briser une promesse de mariage, soit en sa faveur, soit en faveur de qui que ce fût, il déclara la promesse nulle ; pour une simple tentative du magistrat, pour une simple proposition accompagnée de promesses ou de menaces, il le condamnoit à payer dix livres d'or, et perdre, après sa gestion, toutes les prérogatives que sa charge procuroit ; les personnes qu'il avoit sollicitées soient affranchies de sa juridiction, elles et leur famille, et avoient leurs causes commises par-devant d'autres juges. Pour entretenir cet esprit de vie, qui dans un grand empire doit animer toutes les parties même les plus éloignées du centre, il maintint en vigueur l'ordre municipal des villes. Il nous reste de lui beaucoup de lois sur la nomination de ces officiers, sur les moyens de conserver leur nombre, sur leurs exemptions et leurs privilèges. Flavien, proconsul d'Asie, et un préfet d'Egypte furent mis en prison pour avoir appliqué à la torture des officiers municipaux. Afin d'épargner aux villes les frais nombreuses de députations, il ordonna que, dans les occasions où elles auroient quelque demande à porter au prince, toutes celles d'une même province concerteroient ensemble, et se contenteroient d'envoyer trois députés

pour la province entière. Il eut encore plus de soin de maintenir les anciens édifices que d'en construire de nouveaux, ce qui, flattant davantage la vanité des particuliers ou des magistrats, apporte aux villes plus de dépenses souvent moins d'utilité. Il ne permit aux gouverneurs de faire de nouveaux ouvrages publics qu'après avoir réparé les anciens qui tomboient en ruine, et achevé ceux que leurs prédécesseurs avoient commencé. Il voulut que les entrepreneurs fussent pendant cinq ans, eux et leurs héritiers, responsables de la solidité des constructions. Cette attention ne l'empêcha point de travailler à l'embellissement de Constantinople ; il y fit dans la suite construire un port, un aqueduc, des temples, des portiques, des académies, un palais, une plume, et une colonne, qui portèrent son nom. Valentinien suivit l'exemple de Théodose, et recommanda d'entretenir dans Rome les anciens monumens plutôt que d'entreprendre de nouveaux. Constantin avoit décidé que si quelqu'un trouvoit un trésor, il le partageroit moitié avec le fisc ; Théodose le laissa tout entier à celui qui l'auroit découvert, à condition cependant que, si le trésor étoit sur le terrain d'autrui, il en céderoit le tiers au propriétaire du terrain. Les lois romaines avoient borné le temps du deuil au terme de dix mois ; Théodose l'étendit à l'année entière : il déclara infâme la femme qui, avant l'année révolue, convoleroit à de secondes noces. Telle étoit déjà la disposition des anciennes lois, mais il y ajouta la perte de tous les biens que la femme tiendrait du premier mari. Quant aux veuves qui n'avoient marié après le terme prescrit, il les obligea de réserver aux enfans du premier lit tous les biens que leur père, et il leur ôta la liberté de les aliéner. La plupart de ces lois sont adressées à Eutrope, alors préfet du prétoire d'Orient, et dont nous avons déjà parlé dans l'histoire de la conjuration de Théodore.

*Zos. l. 4.*

Dans le même temps que Théodose s'occupoit à

er les désordres, il songeoit aussi à fortifier l'empire contre les attaques des barbares. Il employa pour cet effet un moyen dangereux, ainsi qu'il a déjà été observé, tout-à-fait contraire à la saine politique. Les malheurs précédens avoient affoibli les armées; il invita les Goths au-delà du Danube à prendre parti dans ses troupes, il promit de les traiter comme ses sujets naturels. Il vint une si grande multitude, qu'ils surpassèrent bien en nombre les soldats romains, et l'empereur craignoit avec raison de n'être plus le maître de les contenir, ils venoient à former quelque entreprise. En effet, selon l'auteur de ce temps-là, avant que de passer le fleuve, ils étoient secrètement engagés, par des sermens exécrables, à faire aux Romains tous les maux qu'ils pourroient, soit par la force, soit par la ruse et la trahison, et ne se donner de repos qu'après s'être rendus maîtres de tout l'empire. Quoique Théodose ignorât ce perfide complot, cependant, par une sage précaution, il résolut de les mettre hors d'état de nuire en les divisant: il manda une partie des légions qu'il avoit en Egypte, et envoya les remplacer un corps considérable de ces barbares, sous la conduite d'Hormisdas, ce neveu de Sapor qui s'étoit signalé dans la révolte de Procope. Les deux peuples se rencontrèrent à Philadelphie. Celui des Goths étoit de beaucoup le plus nombreux: ils avoient traversé l'Asie comme des brigands, en pillant tout sur leur passage. Réunis dans la même ville avec des troupes disciplinées, ils voulurent continuer les mêmes violences. Un marchand qui venoit de vendre quelque denrée à un soldat, en reçut pour paiement un coup d'épée au travers du corps; un autre, qui étoit accouru pour le défendre, fut pas mieux traité. On s'attroupa de part et d'autre. Des officiers venus d'Egypte s'efforcèrent en vain de faire entendre aux barbares que la discipline romaine, qu'ils avoient embrassée, ne permettoit pas ces emportemens; mais leur répondit qu'à grands coups d'épée. Alors les

*Eunap. in  
exerpt. de  
legat.*

soldats romains , quoique fort inférieurs en nombre , jetant sur les Goths , en massacrèrent plus de deux cent plusieurs se sauvèrent dans les égouts de la ville , où ils périrent. On épargna les autres , qui , après cette sanglante leçon , continuèrent leur voyage en observant une plus exacte discipline.

Ce mélange de Goths et de Romains introduisit le désordre dans les armées. On dit même que l'empereur , pour attirer à son service un plus grand nombre de ces barbares , leur permettoit de retourner dans leur pays en substituant un soldat en leur place , et de leur venir reprendre leur rang lorsqu'ils le jugeroient à propos. Malgré la haine qu'ils avoient jurée au nom romain , Théodose , à force de caresses et de libéralités parvint à gagner le cœur de quelques-uns , et à les attacher sincèrement à l'intérêt de l'empire. C'étoit le plus foible parti , s'il n'avoit eu pour chef un jeune homme plein de courage ; il se nommoit Fravite. Païen de religion , mais sincère ennemi du déguisement et de l'artifice , il détestoit les noirs desseins de ses compatriotes , et croyoit faire pour eux plus encore qu'il ne devoit en ne les démasquant pas. Il épousa même une Romaine , pour ne pas entretenir dans sa maison une secrète intelligence avec la trahison et la perfidie. A la tête de l'autre parti étoit Eriulphe , homme violent et emporté. Un jour qu'ils étoient tous deux à table de l'empereur , qui , pour adoucir l'humeur féroce de ces barbares , les traitoit souvent avec magnificence , le vin échauffant leurs esprits , ils se prirent de parole. Dans le transport de leur colère , ils dévoilèrent le secret de la conspiration générale. Les convives prenant la fuite en tumulte : Fravite tire l'épée et tue Eriulphe ; les gens de celui-ci accoururent pour venger leur maître ; ils alloient mettre en pièces le meurtrier , si les gardes du prince ne se fussent jetés à la traverse et ne l'eussent tiré de leurs mains. Théodose , averti par

nement du complot des barbares, ne crut pas devoir ployer la violence pour en prévenir les effets : il prit sans doute des mesures de prudence, dont l'histoire ne rend aucun compte.

Les Goths établis en Thrace n'étoient pas mieux mentionnés que leurs compatriotes. Oubliant les otages qu'ils avoient donnés l'année précédente, ils envoyèrent des partis en Pannonie, et favorisèrent le passage d'Alaric et de Saphrax, qui, sans trouver aucun obstacle, continuèrent encore avec Fritigerne se montrer en-deçà du Danube. Vitalien commandoit en Pannonie. Gratien, ne comptant pas beaucoup sur la capacité de ce général, partit de Trèves au mois de mars, après avoir ordonné des levées d'hommes, de chevaux et de vivres; il alla attendre à Milan que ses troupes fussent rassemblées. Justine, qui s'y trouvoit alors, toujours attachée à protéger l'hérésie, profita de ce séjour pour solliciter l'empereur d'accorder aux Ariens une des églises de la ville. Elle obtint seulement par ses importunités que cette église fût mise en séquestre. Mais bientôt Gratien, honteux d'une si foible complaisance, se rendit aux catholiques, sans attendre les remontrances de saint Ambroise. Ce fut sans doute par le conseil du même prélat que ce prince exempta les femmes chrétiennes de la nécessité de monter sur le théâtre, à moins qu'elles n'eussent démenti la sainteté de leur religion par les désordres de leur vie. Il imposa une amende de cinquante livres d'or à quiconque retireroit dans sa maison une comédienne ou une danseuse. Théodose, animé des mêmes sentimens, entreprit dans les années suivantes de réformer la licence et le luxe des gens de théâtre; défendit d'acheter, de vendre, d'instruire et de paraître dans les festins ou dans les spectacles, d'entretenir même dans son domestique une chanteuse ou un joueur d'instrumens; d'exposer dans les lieux publics où se trouvoit l'image des princes les portraits des pan-

*Zos. l. 4.  
Vici. epit.  
Till. vie de  
S. Amb. art.  
21.  
Cod. Theod.  
l. 1, tit. 16,  
leg. 22.  
Lib. 15, tit.  
7, leg. 4, 5,  
6, 9, 10, 11,  
12, et ibi  
God.*

tomimes, des cochers du Cirque, des histrions, terdit aux comédiennes l'usage des pierres précieuses, la magnificence des habits; aux femmes chrétiennes de laisser leurs enfans tout commerce avec les acteurs et actrices.

*Zos. l. 4.*  
*Jorn. de reb.*  
*get. c. 27.*  
*Cod. Theod.*  
*l. 7, tit. 13,*  
*leg. 8, 9; tit.*  
*22, leg. 9,*  
*10.*

*Idac. fast.*  
*Greg. Naz.*  
*carm. de vi-*  
*ta sud.*

*Philost. l. 9,*  
*c. 19.*

*Marc. chron.*  
*Oros. l. 7,*

*c. 34.*  
*Prosp.*  
*chron.*

Gratien, étant parti de Milan au mois de juin, par Aquilée, et prit la route de la Pannonie pour combattre les partis des Goths qui ravageoient la province. Pour les détacher du reste de la nation, il entra en négociation avec eux, et conclut un traité de paix. Théodose crut devoir accéder. Mais, ni Alathandre, ni Fritigerne ne furent compris dans le traité. Celui-ci, s'étant séparé des autres après le passage du Danube, prit sa route vers la Thessalie, dans le dessein de ravager la Grèce. Théodose avoit trop confiance en ses gardes du corps, pour se défier des Goths pour n'être pas sur ses gardes. Ce qu'il pouvoit réunir de troupes romaines étoit peu de chose. Long-temps assemblé auprès de lui : il avoit rasé sous son service les fils des vétérans, qui prétendoient à des privilèges de leurs pères sans en avoir supporté les fatigues. Quoiqu'il eût besoin de soldats, il avoit cependant par une loi expresse, exclu du métier des armes les esclaves, les eunuques, et toutes les professions vaines et oisives, qui vaillent pour la table, le luxe et la volupté. Au bruit de la marche de Fritigerne, il se mit en campagne. Tous les auteurs, à l'exception de Zosime, concordent à dire que ce prince remporta cette année plusieurs victoires, qu'il dompta les Goths, et qu'il triompha dans Constantinople. Mais, si l'on rapporte à cet historien, l'empereur fut défait et couvert de honte. Son récit, qui ne se soutient ni par lui-même, et qui est démenti par les autres auteurs, et par la suite des événemens, ne mérite aucune croyance. Fritigerne repassa le Danube avec ses autres généraux, qui n'avoient pas eu plus de succès que lui.

Théodose, ayant dissipé ce nouvel orage, alla conférer avec Gratien à Sirmium, où il paroît qu'il étoit le 8 de septembre; mais il n'y demeura que peu de jours, puis-que le 20 du même mois il étoit de retour à Thessalonique. Il entra le 24 novembre à Constantinople, où il fut reçu avec beaucoup de joie, surtout de la part des catholiques. Il y avoit quarante ans que l'arianisme dominoit dans cette ville; depuis l'exil d'Evagre, choisi pour évêque par les catholiques en 370, et chassé par Valens, Démophile possédoit seul toutes les églises. Valens étant mort, les catholiques avoient appelé Grégoire de Nazianze pour les soutenir contre les hérétiques. Grégoire, sans être attaché à aucun siège, étoit revêtu du caractère épiscopal; il avoit été ordonné évêque de Sasime en Cappadoce, dont il n'avoit jamais pris possession. Après la mort de son père, qu'il avoit aidé dans les fonctions d'évêque de Nazianze sa patrie, il s'étoit retiré dans la solitude. Pressé par les instances de l'église de Constantinople, qui le prioit de venir combattre les ennemis de la foi, il s'étoit rendu dans cette ville. Ce saint prélat, vénéré et respecté des fidèles, persécuté sans cesse par les ariens, avoit, par la sainteté de sa vie et la force de son éloquence, ranimé la foi prête à s'éteindre dans la capitale de l'empire. Un philosophe cynique, nommé Maxime, flétri de crimes et de châtimens, mais hypocrite et fronté, étoit venu d'Alexandrie traverser les succès du saint évêque, et s'étoit fait secrètement ordonner et installer par une cabale sur le siège de Constantinople. Chassé aussitôt par les catholiques, il étoit allé trouver Théodose à Thessalonique pour implorer sa protection. L'empereur l'avoit rebuté avec indignation; mais ce prince étoit soutenu par un puissant parti. Tel étoit l'état de l'église de Constantinople à l'arrivée de Théodose. Ce prince, deux jours après, c'est-à-dire le 26 de novembre, fit demander à Démophile s'il vouloit embrasser la foi de Nicée; et, sur son refus, il lui ordonna

*Zos. l. 4.  
Idac. chron.  
et fast.  
Marc. chron.  
Chron. Alex.  
Greg. Naz.  
or. 25 et 32,  
et carm. de  
vita sua.  
Soc. l. 5, c.  
6, 7.  
Soz. l. 7, c.  
5, 6.  
Philost. l.  
9, c. 19.  
Chron. du  
cod. Theod.  
Hermant  
vie de S.  
Greg. l. 9, c.  
9.  
Fleury, hist.  
ecclés. l. 17,  
art. 59.*

d'abandonner toutes les églises de la ville. Le hérétique préféra l'exil à l'abjuration de ses erreurs ; alla mourir à Bérée en Thrace, dont il avoit été fois évêque. Grégoire ne soupiroit qu'après la retraite accablée d'années et de travaux, il vouloit se débarrasser du fardeau de l'épiscopat. L'empereur le retint ; lui, le conduisit lui-même à la grande église, et en possession de la maison épiscopale et de tous les revenus attachés au siège de Constantinople. Eunnome, chef des anoméens, dogmatisoit alors à Chalcedoine. Comme il étoit hardi et subtil dans la dispute, il attiroit à ses discours un grand nombre de persévérans. Théodose lui-même témoigna quelque désir de le contredire ; mais l'impératrice Flaccille l'en détourna, lui représentant que ce seroit accréditer l'erreur et autoriser une curiosité dangereuse.

*Cod. Theod.*  
*l. 16, tit. 5,*  
*leg. 6*

*Theod. l. 5,*  
*c. 2.*

*Marcel. et*  
*Faust. libel.*

*Appendix.*

*Sirm. a l'*

*cod. Theod.*

*Till arian.*

*art. 156, et*

*vie de S. Mé-*

*lèce, art. 14.*

Après avoir dépossédé les ariens des églises de Constantinople, il déclara par une loi datée du 10 janvier 448, au consulat d'Euchérius et de Syagrius qu'il ne seroit permis à nulle secte hérétique, et notamment aux photiniens, aux ariens, aux eunomiciens, de tenir des assemblées dans l'enceinte d'aucune ville ; qu'on n'eût égard aux rescrits impériaux qu'ils pourroient prendre en leur faveur ; que la foi de Nicée seroit publiquement professée ; que les évêques orthodoxes seroient, dans toute l'étendue de l'empire, remis en possession des églises, et que, si les hérétiques formoient quelque entreprise séditieuse pour s'y maintenir, ils seroient eux-mêmes chassés des villes sans espérance de retour. Cette loi ne leur ôtoit que les églises des villes. On voit en effet que dans ce même temps les orthodoxes obtinrent hors de Constantinople l'église de Saint-Étienne qui tomboit en ruine ; ils la réparèrent ; elle tomba deux ans après, lorsqu'ils y étoient assemblés, et en entraîna un grand nombre. Elle ne fut rebâtie que sous Justinien, Sapor, un des plus illustres généraux de Théodose.



chargé de faire exécuter cette loi dans toutes les provinces. Il n'eut pas de peine à y rétablir la paix, excepté dans Antioche. Il en chassa Vital, évêque des apollinaristes, qui avoient formé une secte séparée en 376 ; mais le peuple catholique étoit lui-même divisé entre deux évêques orthodoxes, Paulin et Méléce. Celui-ci, pour rétablir la concorde, offroit de partager l'épiscopat avec Paulin, à condition qu'en ne nommeroit point de successeur à celui des deux qui mourroit le premier. Sur le refus que fit Paulin d'accepter une proposition si raisonnable, Sapor donna les églises à Méléce, et n'en laissa qu'une seule à Paulin pour y célébrer les mystères avec ses partisans qu'on appeloit *eustathiens*. Ce triomphe de la foi si long-temps opprimée combla de joie les fidèles ; et dans la suite plusieurs conciles en témoignèrent à Théodose une pieuse reconnoissance.

L'arianisme abattu n'osoit faire éclater son ressentiment. Les vertus de Théodose rendoient impuissante la malignité naturelle à l'hérésie. Il étoit irréprochable ; ses sujets l'aimoient avec tendresse ; et jamais prince ne fut plus propre à régner sur les esprits, à la faveur de ce doux empire qu'il sut s'établir dans le cœur de ses peuples. La douceur de ses regards, celle de sa voix, la sérénité qui brilloit sur son visage, tempéroient en lui l'autorité souveraine. Grand observateur des lois, il avoit cependant en adoucir la rigueur. Dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à la mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeler les exilés, faire grâce aux coupables dont l'impunité ne tiroit pas à conséquence, relever par ses libéralités les familles ruinées, remettre ce qui restoit à payer des anciennes impositions. Il ne punissoit pas les enfans des fautes de leurs pères par la confiscation de leurs biens ; mais il ne pardonnoit pas les fraudes qui tendoient à frustrer le prince des contributions légitimes ; également attentif à arrêter deux excès, d'enrichir son

*Themist.*  
15, 16, 19.  
*Cod. Theod.*  
l. 9, tit. 4.  
leg. 8, 9.  
*Lib.* 10, 24, leg. 2.  
*Lib.* 13, 11, leg. 1, 3, 4.

trésor par des exactions odieuses , et de le laisser appauvrir par négligence. Ses sujets le regardoient comme leur père ; ils entroient avec confiance dans son palais comme dans un asile sacré. Ses ennemis mêmes , qui auparavant ne se fiant pas aux traités , ne se croyoient point en sûreté à la table des empereurs , venoient sans défiance se jeter entre ses bras ; et ceux qu'on n'avoit pu vaincre par les armes se rendoient volontairement à sa bonne foi.

On en vit un exemple éclatant dans la personne d'Athanaric. Ce fier monarque des Visigoths, qui avoit traité d'égal à égal avec Valens , chassé par Fritigère du territoire où il s'étoit long-temps maintenu contre les Huns, n'eut d'autre ressource que la générosité de Théodose. Il oublia le serment qu'il avoit fait autrefois de ne jamais mettre le pied sur les terres des Romains, et envoya demander à l'empereur une retraite pour lui et pour les Goths qui lui étoient demeurés fidèles. Théodose oublia de son côté les hostilités d'Athanaric; il tint à grand honneur que son palais devînt l'asile des princes malheureux ; il l'invita à venir à son secours ; il alla plusieurs milles au-devant de lui ; et, l'ayant embrassé avec tendresse, il le conduisit à Constantinople. Athanaric y entra le onzième de janvier avec cet air de grandeur que l'infortune ajoute encore aux princes qui savent s'élever au-dessus d'elle. L'empereur lui fit les honneurs de sa capitale , et le roi barbare, qui n'avoit vu jusqu'alors que les forêts et les cabanes des Goths, ne put considérer sans étonnement la situation de cette ville, la hauteur de ses murs, la beauté de ses édifices, ce nombre infini de vaisseaux qui remplissoient le port, l'affluence de tant de nations qui venoient y aborder de toutes les contrées de la terre, la belle ordonnance des troupes rangées en haie sur son passage. Il étoit païen et avoit même persécuté les chrétiens avec violence. Frappé de cette sorte d'admiration qui agit plus fortement dans les âmes les plus grossières, il s'écria : *Certes, l'empereur*

*Zos. l. 4.  
Themist. or.  
15.*

*Soc. l. 5, c.  
10.  
Idac. fast. et  
chron.*

*Prosp.  
chron.*

*Marcel. chr.  
Oros. l. 7,  
c. 54.*

*Jorn. de reb.  
get. c. 28.*

*Isidor. chr.  
goth.*

*Anim. l. 27,  
c. 5.*

*Ambros.  
procem, de  
Spiritu sanc.  
10.*

*le dieu de la terre ; et quiconque ose lever les bras contre lui court infailliblement à sa perte.* La vue de la statue de son père, érigée par Constantin, lui tira des larmes ; il se crut établi dans le sein de sa famille ; et le sentiment honorable que lui fit Théodose lui promettait les jours les plus heureux de sa vie, lorsqu'il fut frappé d'une maladie qui le conduisit au tombeau, le troisième jour après son arrivée. L'empereur lui fit de magnifiques funérailles ; il y assista lui-même, chantant devant le cercueil. Les Goths qui étoient venus à leur roi, charmés de la bonté de Théodose, lui rendirent un attachement inviolable. Les uns s'en retournèrent dans leur pays, publiant hautement les louanges du prince ; les autres, en plus grand nombre, s'engageant dans ses troupes. Ils furent employés à garder les passages du Danube contre les entreprises de leurs compatriotes, et ils s'en acquittèrent avec fidélité. Pendant le court intervalle qui s'écoula entre l'arrivée et la mort d'Athanaric, Thémistius prononça dans le palais, en présence de Théodose, un discours dans lequel, en rendant l'éloge de l'empereur, il montra que la justice, la bonté, la vigilance à maintenir l'ordre, sont les qualités essentielles de la souveraineté ; que ce sont ces qualités qui forment la vraie grandeur du prince et le bonheur des sujets.

La faveur que Théodose accordoit à saint Grégoire et la protection des catholiques ne mettoient ce prélat à couvert ni des attentats des hérétiques, ni des sourdes intrigues de Maxime. Cet hypocrite, n'ayant pu séduire l'empereur, étoit retourné à Alexandrie. Loin de s'y reposer, il força Pierre, évêque de cette ville, qui étoit bien intentionné, mais foible et timide, de lui adresser des lettres de communion, et de le reconnoître pour le légitime évêque de Constantinople. Il menaçoit de le dépouiller lui-même. Le préfet d'Egypte, craignant les suites d'une audace si déterminée, l'obligea de sortir

*Greg. Naz. Carm. de vilitate sud. et or. 52. Pagi ad Baron. Till. vie de S. Damasc, art. 12.*

de la province. Mais Maxime, muni du témoignage de Pierre, passa en Italie, et vint à bout d'en imposer tout l'Occident. Damase étoit lui-même alors vivement attaqué par les calomnies de l'anti-pape Ursin, qui, légué à Cologne, tâchoit inutilement de s'accréditer près de Gratien. Le pape ne fut pas instruit par son propre exemple; il ne fit pas réflexion que la révolte de Maxime contre ce saint prélat ressembloit à celle d'Ursin contre lui-même. Il se laissa tromper, et mit les évêques d'Occident dans les intérêts de l'imposteur. Grégoire fut encore d'autres assauts à soutenir dans Constantinople. Les hérétiques se vengeoient sur lui de leur disgrâce; ils avoient porté la hardiesse jusqu'à lui jeter des pierres pendant qu'il prêchoit au peuple dans l'église des Saints Apôtres. Sa pauvreté évangélique, la simplicité de ses habits, son visage mortifié et atténué par les jeûnes, son corps courbé d'austérités et de vieillesse, son extérieur peu avantageux, opposé au faste et à la magnificence des autres évêques, le rendoient un objet de mépris. Comme s'il eût été lui-même d'intelligence avec ses ennemis, il ne songeoit qu'à quitter le siège épiscopal. Son dessein fut déconvent : les catholiques, alarmés, s'assemblèrent sitôt; on le supplie de ne pas abandonner son peuple; on le force d'en donner sa parole. Il promet de demeurer jusqu'à l'arrivée des prélats qui devoient incessamment tenir un concile à Constantinople, et qu'il espéroit engager à nommer un autre évêque.

*Greg. Naz.  
Earm. de vi-  
ta sud.*

*Soc. l. 5, c.  
8.*

*Theod. l. 5,  
c. 8.*

*Prosp. chr.*

*Marc. chron.*

*Chron. Alex.*

*Zon. t. 2, p.  
36.*

*Pagi ad Ba-  
ron.*

Théodose, résolu de faire tous ses efforts pour rétablir la paix dans l'église universelle, et en particulier celles d'Antioche et de Constantinople, avoit convoqué pour le mois de mai de cette année un concile de l'Orient. Cent cinquante évêques orthodoxes s'y rendirent des diverses provinces. Il y en vint aussi trente-six qui étoient attachés à l'hérésie de Macédonius. L'empereur, espérant les ramener, les avoit appelés au concile; à peine y furent-ils arrivés, qu'ils se séparèrent, et

qu'ils ne consentiroient jamais à reconnoître la substantialité. Les prélats catholiques commencèrent par examiner l'ordination de Maxime; elle fut déclarée nulle, et Grégoire, malgré ses larmes et sa révérence, fut confirmé dans la possession du siège de Constantinople.

*Hermant, vie de S. Greg. l. 9, c. 18. Till. arian. art. 137, et vie de S. Méléce, art. 16.*

Il n'y fut pas long-temps tranquille. Méléce, qui avoit précédemment présidé au concile, mourut en peu de jours. L'empereur témoigna sa vénération pour la vertu de cet évêque par la pompe des funérailles qu'il lui fit faire. Le corps de Méléce fut porté à Antioche, et, contre l'avis des Romains, toutes les villes qui se trouvoient sur le passage eurent ordre de le recevoir. Cette mort troubla la paix du concile. Les partisans de Méléce et de Paulin étoient enfin depuis quelque temps convenus entre eux qu'on ne donneroit point de successeur à ces deux évêques, et que les deux conciles se réuniroient sous l'autorité du survivant. Cet accord avoit même été confirmé par un serment. Cependant, dès que Méléce eût fermé les yeux, le concile se trouva partagé en deux avis. S. Grégoire, à la tête des vieillards, demandoit que la convention fût exécutée: il représentoit que la bonne foi et la paix de l'église d'Antioche y étoient également intéressées; que Paulin, jeune en âge, recommandable d'ailleurs par sa vertu et la pureté de sa doctrine, méritoit bien d'occuper la place qu'il laisseroit bientôt vacante; que d'agir autrement, ce seroit à la fois rendre la division éternelle, mettre le bon droit dans le parti de Paulin, dont le concile ne pouvoit devenir évêque sans violer un pacte authentique. Ces motifs, quelque puissans qu'ils fussent, ne rétoient pas les nouveaux prélats, qui, faute de meilleures raisons, s'écrioient que Paulin n'étoit en communion qu'avec les églises d'Occident, et que, Jésus-Christ ayant honoré l'Orient de sa présence, la partie orientale ne devoit pas céder à l'autre. La chaleur et

*Greg. Naz. carm. de vita sua. Greg. Nys. in fun. Meletii. Joan. Chrys. laus Meletii. Soc. l. 5, c. 9. Soz. l. 7, c. 10, 11. Till. vie de S. Méléce, art. 9. Vie de S. Ambr. art. 27.*

l'activité de ces jeunes évêques entraîna enfin les vieillards. Flavien, prêtre d'Antioche, fut élu pour successeur de Méléce. Le seul Grégoire refusa de consentir à cette élection : il prit de nouveau le parti de renoncer à l'épiscopat, et ne fut retenu que par les instances de son peuple.

*Greg. Naz.  
carm. de vi-  
tâ sud.*

*Theod. l. 5,  
c. 8.*

*Soz. l. 7, c.*

*7.  
Pagi ad Ba-  
ron.*

*Till. vie de  
S. Ambr. art.  
21.*

Cependant on avoit mandé aux évêques d'Egypte et de Macédoine de venir se joindre au concile, sous prétexte de contribuer au rétablissement de la paix. C'étoient sans doute les ennemis de saint Grégoire qui les y avoient appelés. Les évêques d'Occident étoient prévenus contre son ordination : Timothée, frère et successeur de Pierre d'Alexandrie, mort depuis peu, et les autres évêques d'Egypte n'étoient pas mieux disposés. Ils réclamoient l'autorité des canons contre un prélat qui, déjà évêque de deux sièges, disoient-ils, étoit venu s'emparer encore de celui de Constantinople. Saint Grégoire n'eût pas été embarrassé de se défendre, s'il eût souhaité de gagner sa cause. Mais il embrassa avec empressement cette occasion de se soustraire à tant de cabales et de traverses; et, après avoir déclaré que, pour calmer la tempête, il subissoit avec joie le sort de Jonas, il abdiqua l'épiscopat en plein concile. Il y eut un petit nombre d'évêques qui sentirent la perte que faisoit l'église de Constantinople, et qui, pour n'avoir rien à se reprocher, sortirent de l'assemblée avec une profonde douleur. Les autres acceptèrent sans délibérer la démission d'un prélat dont l'éloquence excitoit leur jalousie, et dont l'austérité condamnoit leur luxe.

*Greg. Naz.  
de vitâ sud.*

Il ne devoit pas être si facile d'obtenir le consentement de Théodose. Grégoire alla au palais; et, s'approchant de l'empereur, qu'il trouva environné d'une cour nombreuse et brillante: « Prince (lui dit-il), je viens vous  
« demander une grâce; vous aimez à en accorder. Ce  
« n'est pas de l'or pour mon usage, ni de riches orne-  
« mens pour mon église: ce ne sont pas non plus de

« gouvernemens ni des emplois pour quelqu'un de mes  
 « proches. Je laisse ces faveurs à ceux qui recherchent  
 « ce qui n'est de nul prix. Mon ambition s'est toujours  
 « élevée au-dessus des choses de la terre. Je ne désire de  
 « votre bonté que la permission de céder à l'envie. Je  
 « respecte le trône épiscopal ; mais je ne veux le voir que  
 « de loin. Je suis las de me rendre odieux à mes amis  
 « mêmes, parce que je ne cherche à plaire qu'à Dieu.  
 « Rétablissez entre les évêques cette concorde si pré-  
 « cieuse ; qu'ils terminent enfin leurs débats, si ce n'est  
 « par la crainte de la justice divine, du moins par com-  
 « plaisance pour l'empereur. Vainqueur des barbares,  
 « remportez encore cette victoire sur l'ennemi de l'Eglise.  
 « Vous voyez mes cheveux blancs et mes infirmités. J'ai  
 « épuisé au service de Dieu ce qu'il m'avoit donné de  
 « forces. Vous le savez, prince, c'est contre mon gré  
 « que vous m'avez chargé du fardeau sous lequel je suc-  
 « combe : permettez-moi de le mettre à vos pieds, et  
 « d'achever en liberté ce qui me reste d'une longue et  
 « pénible carrière. » Ces paroles affligèrent sensiblement  
 l'empereur. Mais la demande étoit aussi juste que sin-  
 cère ; il consentit à regret ; et le saint prélat, après avoir  
 dit adieu à son peuple par un discours plein d'une ten-  
 dresse noble et chrétienne, qu'il prononça dans la grande  
 église de Constantinople, en présence des évêques du  
 concile, alla terminer le cours d'une vie pénitente et  
 laborieuse dans sa chère solitude, après laquelle il n'a-  
 voit cessé de soupirer.

On ne pouvoit se flatter de donner à Grégoire un suc-  
 cesseur d'un égal mérite. Théodose recommanda au  
 concile de ne rien négliger pour trouver un pasteur digne  
 d'une place si importante. Mais les vues de la plupart  
 des prélats n'étoient pas si pures que celles du prince.  
 Les intérêts d'amitié ou de parenté déterminoient les  
 suffrages. Il y avoit alors à Constantinople un nommé  
 Nectaire, né à Tarse, d'une famille sénatorienne, et

*Soc. l. 5,*

*8. Soc. l. 7,*

*7, 8, 10. Theod. l.*

*c. 8, 9.*

*Marcel. c.*

*Zon. t. 2,*

*26. Herman*

*vie de S.*

*Greg. l. 9*

*18 et 26.*

actuellement préteur. Comme il étoit sur le point de tourner dans sa patrie, il alla rendre visite à Dioscure évêque de Tarse, pour lui offrir de se charger de ses fonctions. Diodore cherchoit alors dans son esprit sur quel point il feroit tomber son choix. La vue de Nectaire fixa son irrésolution. Les cheveux blancs du magistrat, sa physionomie noble et majestueuse, la douceur et la pureté peintes sur son visage, le rendoient respectable. Le préteur, frappé de cette idée, le conduisit au nouvel évêque d'Antioche, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de l'empereur : il lui demanda sa voix en faveur de Nectaire. Flavien reçut d'abord en riant la recommandation de Diodore ; il trouvoit quelque chose de bizarre à proposer un laïc presque inconnu, en concurrence avec les ecclésiastiques les plus distingués dans le clergé de l'Orient. Cependant, par complaisance pour son ami, il conseilla à Nectaire de différer son départ quelques jours. Théodose, pour accélérer l'élection, les évêques de lui donner par écrit les noms de ceux que chacun d'eux avoit en vue, se réservant la liberté de choisir. Flavien ayant composé la liste de ceux qu'il proposoit sérieusement, voulut bien, pour ne pas obliger Diodore, ajouter à la fin le nom de Nectaire. Ce fut à ce nom que s'arrêta la pensée de l'empereur ; il connoissoit ce magistrat ; il estimoit sa vertu. La vie de Nectaire n'avoit pas toujours été fort réglée ; mais il avoit corrigé dans la maturité de l'âge les désordres de sa jeunesse. Théodose, après avoir plusieurs fois parcouru la liste avec réflexion, se décida pour Nectaire. Cette décision surprit tous les évêques ; on demandoit qui étoit Nectaire : on fut encore plus étonné d'apprendre qu'il ne fût pas encore baptisé, quoique déjà avancé en âge. Ni cette circonstance, ni les représentations de plusieurs prélats ne firent changer d'avis à l'empereur. Nectaire fut baptisé ; et avant même que d'avoir quitté son pays de néophyte, il reçut les ordres sacrés, et fut, e



Le prince, installé sur le siège épiscopal avec le consentement unanime des évêques, du clergé et du peuple. Ce fut un prélat médiocre, plus pieux que plus capable de ménagement que de fermeté, sévère dans les affaires politiques que dans les matières de la foi. Mais Théodose fut heureux qu'un choix ainsi fait n'eût pas de suites plus fâcheuses.

La discussion qui avoit régné dans le concile, tant que les intérêts personnels avoient divisé les esprits, se calma par la décision de Nectaire. Dans le silence des passions, la foi parla seule, et son langage fut unanime. Toutes les hérésies contraires à la décision de ce concile à la doctrine orthodoxe sur la Trinité furent déclarées d'anathème. Pour confondre les Macédoniens qui nioient la divinité du Saint-Esprit, on arrêta le symbole qu'on le chante aujourd'hui à la messe, à l'exception de l'addition *Filioque*, qui est plus récente. On ajouta aussi plusieurs canons de discipline. Le plus fameux est celui qui donne à l'église de Constantinople le premier honneur après celle de Rome; et la raison qu'allegue le concile, c'est que Constantinople est la nouvelle Jérusalem. Ce canon ne parloit que du rang; on l'étendit plus tard à la juridiction. Le concile de Chalcédoine attribua à l'église de Constantinople l'ordination des métropolitains de la Thrace, de l'Asie et du Pont. Ce nouveau concile eut la supériorité d'honneur sur ceux de Nicée et d'Antioche; mais il n'en fut point unanime, parce que les trois diocèses dont il fut décidé ne dépendoient auparavant d'aucun patriarche. Les évêques se séparèrent vers la fin de juillet, et Théodose eut promis d'appuyer de son autorité l'exécution de leurs décrets. Ce concile n'étoit pas ecclésiastique dans son origine; mais il le devint ensuite par la sanction qui regarde la foi, par l'accession du pape Damase de tout l'Occident. Il tient le second rang entre les conciles généraux.

*Soc. l. 5, c.*

*Soz. l. 7, c.*

*Pagi ad Baron.*

*Hermant, vie de S.*

*Greg. l. 9, c. 27.*

*Cod. Theod.**l. 16.**Tit. 7, leg. 1,**2, 3.**Tit. 5, leg. 7.**usque ad 25.**Soz. l. 7, c.**12.**Imper. orien.**Band. t. 1, p.**92, t. 2, p.**491, 789.*

Tandis que les évêques employoient les armes quelconques pour abattre l'erreur, l'empereur armoit contre elle l'autorité des lois. Dès les premiers jours du règne de mai, lorsque les prélats s'assembloient, il donna le signal par deux lois contre les apostats et les manichéens, qu'il déclara incapables de tester et de recevoir aucun héritage, aucune donation testamentaire. Gratien deux ans après, suivit son exemple. Pendant la tenue du concile, il défendit aux ariens de bâtir aucune église, ni dans les villes ni dans les campagnes, sous peine de confiscation du fonds sur lequel on auroit osé en construire. Pour mettre sous un seul point de vue toutes les lois de ce prince contre les hérétiques, j'en rassemblerai ici en peu de mots. Il leur interdit toute assemblée, même dans les maisons particulières; et si on contrevenoit à cette défense, il permit aux catholiques d'user de voies de fait pour les dissiper : cette permission pouvoit être d'une dangereuse conséquence. Il leur défendit d'ordonner des prêtres ou des évêques; il leur manda de rechercher leurs ministres et de les forcer à retourner dans leur pays natal, avec défense d'en venir ni de demeurer à Constantinople, sous quelque prétexte que ce fût. Il avoit surtout en horreur les manichéens, ces hérétiques se divisoient en plusieurs sectes, quelques-unes avoient des pratiques aussi contraires à la pudeur qu'à la religion : il proscrivit ces sectes infâmes; il déclara punissables de mort ceux qui seroient convaincus d'y être engagés; il ordonna au préfet du prétoire d'en faire la recherche. Il renouvela plusieurs fois ces lois; mais il est à remarquer que la dernière année de son règne il rendit aux eunoméens la liberté de donner et de recevoir par testament. On apporte diverses raisons de cette variation. La plus vraisemblable à mon avis, c'est que l'empereur, s'éloignant alors de Constantinople, où il laissoit ses deux fils, voulut par cette indulgence adoucir l'aigreur de ces hérétiques.

oient un parti redoutable. Sozomène observe que  
eines portées contre les hétérodoxes dans les lois de  
dose n'étoient que comminatoires ; qu'elles ne  
t jamais mises à exécution ; et que ce prince ne  
ignoit d'estime qu'à ceux qui revenoient à l'église  
n mouvement libre de leur volonté. D'ailleurs il  
dia à couvrir de mépris les hérésiarques. Ce fut  
ce dessein qu'il fit poser dans la grande place les  
es en marbre de Sabellius, d'Arius, de Macédonius  
Eunomius. Ces bustes ne s'élevoient que de deux  
rois pieds au-dessus du terrain , et étoient exposés  
ntes les insultes des passans.

uelques-uns des évêques assemblés à Constantinople  
'occupoient pas seulement des affaires de l'Eglise,  
devoient être leur unique objet ; ils se mêloient dans  
querelles séculières, et se laissoient traduire devant  
tribunaux pour y servir de témoins. Théodose dé-  
it d'y contraindre aucun évêque ; il déclara qu'un  
ue ne pouvoit , sans déshonorer son caractère , se  
entendre publiquement en qualité de témoin. Il  
nit de citer les prêtres en témoignage ; mais il les  
npta de la question , qui étoit alors en usage dans  
causes criminelles , pour assurer la vérité des dépo-  
as , à condition qu'ils seroient sévèrement punis ,  
étoient convaincus de faux : *Car , dit-il , ceux qui  
sent de nos respects pour couvrir la fraude et le men-  
ge , méritent les châtimens les plus rigoureux.* Après  
onclusion du concile , il renouvela l'ordre qu'il avoit  
h donné de remettre toutes les églises entre les mains  
évêques qui professoient la vraie foi sur le mystère  
la Trinité ; et , pour les reconnoître à une marque  
visible , il désigna nommément dans toutes les pro-  
ces de l'empire les prélats les plus orthodoxes , dé-  
rant qu'il ne tiendrait pour catholiques que ceux qui  
communiqueroient avec eux. Pour honorer encore le  
ctère épiscopal , il fit transporter d'Ancyre à Cons-

*Cod. Theod.*  
*l. 11, tit. 59,*  
*leg. 8, 10.*

*Lib. 16, tit.*  
*1, leg. 3.*

*Lib. 9, tit.*  
*17, leg. 6,*  
*7.*

*Soc. l. 5, c.*

*Soz. l. 7, c.*

*10.*  
*S. Aug. de*

*opere mo-*  
*nach. c. 28.*

Constantinople les reliques de Paul, évêque de cette ville, que les ariens avoient fait mourir à Cucuse, le règne de Constance. Le corps fut déposé dans une église, qui porta dans la suite le nom du saint; et celle que Macédonius, son persécuteur, avoit fait bâtir. Cette translation fut regardée comme un triomphe que le martyr remportoit après sa mort sur ses ennemis. A l'occasion de cette cérémonie, Théodose révoqua à l'égard de Constantinople la loi ancienne qui défendoit d'enterrer les corps ou les cendres des empereurs dans l'enceinte de Rome et des villes municipales, n'excepta que les reliques des martyrs et les corps des empereurs qui avoient leur sépulture dans le vestibule de l'église des Saints-Apôtres, où l'on permit aussi d'enterrer les évêques de Constantinople. J'ajouterai ici une autre loi de Théodose, quoiqu'elle n'ait été faite que cinq ans après. Il s'introduisoit dès-lors une sorte de posture, qui devint dans les siècles suivans beaucoup plus commune et plus scandaleuse. Des charlatans, selon saint Augustin, étoient pour la plupart des hommes hypocrites et vagabonds, abusoient de la simplicité des peuples; ils alloient de ville en ville, et vendoient de fausses reliques de martyrs. Théodose tâcha d'abolir ce honteux trafic, capable de décréditer les vrais objets de la vénération des fidèles. Il défendit de transférer les corps hors de sa sépulture, de vendre ni d'acheter de fausses reliques.

*Appendix.* La doctrine du concile de Constantinople fut reçue dans tout l'Occident; c'étoit celle de l'église universelle; et l'ordination de Nectaire et celle de Flavien ne trouvèrent pas la même approbation. Dès l'an 379, Palladius et Sécondien, évêques d'Illyrie, zélés défenseurs de l'hérésie, avoient demandé à l'empereur Gratien un concile général; ils prétendoient s'y justifier des erreurs qu'on leur imputoit; car, en défendant la doctrine d'Arius, ils nioient qu'ils fussent ariens. Les prélats

*Sirm. ad Const. Theod. Baronius. Hermant, vie de S. Ambroise, l. 2, c. 18, 22, 25. Till. arian. art. 157, et vie de S. Flavien, art. 4. Fleury, hist. eccles. l. 18, c. 10 et suiv.*

liques offroient de prendre l'empereur pour arbitre de cette dispute. Gratien refusa de se charger de ce jugement. Il indiqua d'abord un concile général à Aquilée ; mais saint Ambroise lui ayant représenté qu'il n'étoit pas raisonnable de mettre en mouvement tout le monde chrétien , et d'obliger tous les évêques aux fatigues d'un long voyage pour une cause si peu importante, il consentit que le concile ne fût convoqué que les évêques du vicariat d'Italie et des députés des autres provinces. Ce concile se tint au mois de septembre, la même année que celui de Constantinople. Pallade et Eudémonien y furent convaincus d'arianisme , et déposés. Les évêques écrivirent deux lettres à Gratien, l'une pour lui rendre compte de leur décision, l'autre pour le prier de réprimer les nouvelles entreprises de l'antipape Ursin ; et une troisième à Théodose, par laquelle ils prioient ne pas reconnoître Flavien pour légitime évêque d'Antioche , et demandoient un nouveau concile, et d'apaiser les divisions qui troubloient l'Eglise.

L'ordination de Nectaire étoit encore plus odieuse aux évêques d'Occident. Ils reçurent à bras ouverts l'athéisme le cynique. Ce prélat, sans titre légitime comme évêque, s'étant présenté au concile de Milan, fut admis à la communion. On écrivit en sa faveur à Théodose, et on le pria de concourir avec Gratien pour assembler comme un concile universel. Ce prince répondit aux évêques que leurs raisons n'étoient pas suffisantes pour une convocation ; que, comme l'affaire de Nectaire et celle de Flavien s'étoient passées en Orient, et que toutes les parties y étoient présentes, il n'étoit pas à propos de transférer la décision de ces deux causes en Occident, et de changer par des innovations les bornes que leurs pères avoient posées ; que les évêques d'Orient avoient dû se défendre de s'offenser de leur demande. Il les blâmoit de témoigner un peu trop de chaleur contre les Orientaux,

*Appendix.  
Sirm. ad  
Cod. Theod.  
Baronius.  
Pagi ad Ba-  
ron.*

*Hermant,  
vie de S. Am-  
broise, l. 3,  
c. 6.  
Till. vie de  
S. Ambr, art.  
30, et suiv.  
Fleury hist.  
eccles. l. 18,  
art. 17.*

et d'ajouter foi trop légèrement à Maxime, dont il dévoiloit les impostures.

*Theod. l. 5, c. 8, 9, 10, 11.*

*Appendix. Sirm. ad*

*Cod. Theod. Baronius.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 6.*

*Till. vie de S. Flavien,*

*art. 4.*

*Fleury, hist. eccles. l. 18,*

*art. 18, 19.*

Cette réponse de Théodose trouva les évêques rassemblés à Rome. Il avoit lui-même fait venir Constantinople la plupart des prélats qui l'année précédente avoient assisté au concile général, à prendre avec eux les moyens de rétablir la concorde entre l'église d'Orient et celle d'Occident. Ces évêques reçurent une députation du concile de Rome qui les invitoit à se rendre en Italie. Ils s'en excusèrent par la difficulté de s'éloigner de leurs églises, où l'hérésie, universellement proscrite, excitoit encore de grands troubles. Ils se contentèrent de députer à Rome trois évêques, avec une lettre par laquelle ils justifioient l'électeur Nectaire et de Flavien, et envoyoient leur protestation de foi tout-à-fait conforme à la croyance des Occidentaux. Le pape Damase, à la tête du concile de Rome, répondit par une exposition de foi claire et précise sur le mystère de la Trinité : il déclara que les évêques d'Occident abandonnoient Maxime, reconnoissant qu'ils avoient été trompés par ses fourberies, et remercia Théodose de leur avoir ouvert les yeux. Ce concile envoya à Gratien pour le prier de réprimer l'insolence de la faction d'Ursin, qui, malgré les ordonnances de l'empereur, se soutenoit en Italie. Gratien répondit par un rescrit adressé au vicaire Aquilin, dans lequel il le réprimandoit de ce qu'il ne faisoit pas exécuter ses ordres : il attribuoit ces troubles à la négligence ou à la collusion des magistrats, et les menaçoit de punition, s'ils ne procuroient pas le repos à Damas. Il établissoit de nouveau les règles des jugemens ecclésiastiques.

*Soc. l. 5, c. 10, 20, 21.*

*Soz. l. 7, c. 6, 12, 17.*

*Theod. l. 5, c. 16.*

La disgrâce des hérétiques, loin de les abattre, étoit leur opiniâtreté et les accrédoit parmi le peuple. Leurs évêques, chassés des autres villes, se réfugioient dans la capitale de l'empire ; ils y répandoient

; et Constantinople retentissoit de controverses. On se rassemblait dans les places publiques pour disputer l'essence de Dieu; les femmes, les artisans, les valets s'érigeoient en dogmatistes : c'étoit une frénésie monique. L'empereur voulut d'abord imposer silence; il défendit ces dangereuses contestations. Ses efforts furent inutiles. Il crut que, pour fermer la bouche à la frénésie, le meilleur moyen étoit de la confondre. Il convoqua encore un concile de tout l'Orient, et y manda des évêques de toutes les sectes. Ils s'y rendirent, ainsi que quelques orthodoxes. Ceux-ci n'approuvoient pas cette condescendance du prince; c'étoit, à leur avis, paroître faiblir dans la foi, que de remettre en question ce qui avoit été décidé par tant de conciles. Un d'entre eux alla faire connoître à l'empereur le mécontentement général des catholiques. Théodose venoit de déclarer son fils Arcadius; et ce jeune prince, âgé de dix-huit ans, assis à côté de son père, partageoit avec lui les hommages des prélats, qui venoient saluer l'empereur aussitôt qu'ils arrivoient à Constantinople. Amphiloque, évêque d'Icône étoit un vieillard aussi simple dans ses mœurs que célèbre pour la sainteté de sa vie. S'étant présenté à Théodose, et l'ayant salué avec respect, il se baissa tout droit devant Arcadius, et se contenta de lui toucher le front, en lui portant la main au visage, *Dieu vous bénisse, mon fils*. L'empereur, offensé de cette familiarité, ordonna aussitôt de faire retirer ce vieillard.

Amphiloque se tournant vers lui : *Prince, s'écria-t-il, vous ne pouvez souffrir qu'on manque de respect à votre fils; pensez-vous que le père céleste, le souverain des empires, pardonne à ceux qui blasphèment contre son fils unique, ou qui usent de mépris et de condescendance envers ces blasphémateurs?* Ces paroles firent une vive impression sur l'empereur; il embrassa le saint prélat, et conçut plus

*Philost. l. 10, c. 6.  
Pagi ad Baron.  
Hermant, vie de S. Greg. l. 10, c. 15.  
Till. arian. c. 138, 139.*

d'horreur que jamais contre les dogmes impies ariens. Les conférences s'ouvrirent au mois de juin qu'on en sait de certain, c'est qu'elles se terminèrent à l'avantage des orthodoxes, et que les hérétiques furent confondus. Eunomius, le plus redoutable de tous par sa subtilité et sa hardiesse, et qui avoit corrompu plusieurs chambellans de l'empereur, fut envoyé en exil où il mourut. Théodose épargna seulement les iconoclastes, qui témoignaient la même ardeur que les catholiques pour la défense de la doctrine orthodoxe de la Trinité. Le zèle de l'empereur pour étouffer les hérésies n'eut pas le succès qu'il désiroit : privées de richesses et de crédit, elles subsistèrent pendant tout son règne, comme on le voit par les lois qu'il fut obligé de renouveler presque tous les ans. Ce dernier concile de Constantinople ne se tint qu'en 383 ; mais ce fut la suite du concile œcuménique assemblé en 382 ; on crut qu'il étoit à propos de suivre sans interruption la conduite que Théodose a tenue à l'égard des hérétiques de l'église catholique.

*Cod. Theod.*  
*l. 16. tit. 10,*  
*leg. 7, 8.*

L'idolâtrie s'affoiblissoit de jour en jour. Constantin lui avoit porté les premiers coups : Gratien et Théodose se proposoient d'en achever la ruine. Une mort prématurée traversa le projet de Gratien. Théodose ne put le temps d'y réussir ; mais il ménagea ce dessein avec une prudence ; et, avant que d'abattre les temples, il en mina les fondemens par diverses ordonnances. Cette année, de bannir des temples les sacrifices et les cérémonies superstitieuses par lesquelles on consultoit les dieux sur l'avenir. L'année suivante il usa d'indulgence à l'égard des païens de l'Orient. Il y avoit à Edesse un temple fameux, orné de plusieurs statues, et qui servoit de lieu d'assemblée au peuple de la ville. On avoit obtenu de l'empereur l'ordre de le fermer, ce qui excitoit les murmures de



73. Théodose permit de le rouvrir, à condition qu'on n'abuseroit pas de cette liberté pour y célébrer les sacrifices dont il avoit interdit l'usage.

Pendant que ce prince animoit par sa présence les troupes rassemblées à Constantinople, il se préparoit à mettre ses troupes en campagne. Les Squirres, qui faisoient partie des Alains, joints aux Huns et aux Carpathes, avoient passé le Danube. Les Carpodaces étoient le reste de la nation des Carpes, qui, chassés de leurs pays par les Goths, s'étoient établis dans l'ancienne Thrace. L'empereur marcha en personne contre ces barbares, les défit, et les obligea de repasser le fleuve. Dans le même temps une armée de Goths traversoit la Macédoine, et marchoit vers la Thessalie. Théodose se reposa du soin de les repousser sur Bauto et Arbogaste, que Gratien avoit envoyés à son secours avec un grand corps de troupes. C'étoient deux capitaines francs, qui, s'étant attachés au service de l'empire, parvinrent aux premières dignités. Tous deux vaillans, désintéressés et pleins de prudence : mais Bauto étoit plus modeste, plus doux et plus modéré; il fut consul dans la suite, et se contenta des distinctions que lui procuroit son mérite. Arbogaste, hardi, emporté, cruel, ambitieux au point de vouloir dominer ses maîtres, étoit d'ailleurs réglé dans ses mœurs, sobre et frugal, vivant comme un simple soldat. Ces deux généraux arrêterent les Goths à l'entrée de la Thessalie; et par leur bravoure et leur sage conduite, ils leur firent perdre l'espérance de pénétrer plus avant. Les Goths regagnèrent la Thrace, où, ne se flattant pas de pouvoir se soutenir contre les forces de Théodose, ils prirent le parti de retourner au-delà du Danube.

Ce n'étoit pas pour eux une retraite plus assurée. Le voisinage des Huns, qui les avoient obligés, sous le règne de Valens, de quitter leurs demeures, les tenoit dans de continuelles alarmes; et ce peuple malheureux ne pou-

*Zos. l. 4.  
Soc. l. 5, c. 24.*

*Philost. l. 11, c. 2, 6.*

*Claud. in 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> consulat. Honor.*

*Oros. l. 7, c. 55.*

*Jornand. de reb. get. c. 50.*

*Suid. in Αβρογάνης.*

*AN. 382.*

*Themist. or. 16, 18, 19.*

*Oros. l. 7, c. 34.*

*Idac. fast. et chron.*

Marcel. chr.  
Synes. de re-  
3 no.

vant ni rester tranquillement dans son pays, ni en sortir impunément, couroit risque d'être entièrement détruit. Théodose crut pouvoir profiter de leur embarras pour le bien de l'empire. La Thrace et la Moésie étoient tellement désolées, que, sans une colonie étrangère, il falloit plusieurs siècles pour les repeupler. Les Goths étoient affoiblis; leurs défaites, leurs victoires même leur avoient coûté une partie de leur nation, sans compter ceux qui, s'étant détachés de leurs compatriotes, s'étoient déjà donnés à l'empire. Théodose pensa qu'ils n'avoient plus assez de forces pour être de redoutables ennemis, mais qu'il leur en restoit assez pour devenir des sujets utiles. Dans ces circonstances, il leur envoya Saturnin, au commencement de l'année, dans laquelle Antoine étoit consul avec Syagrius, différent de celui que nous avons vu dans le consulat l'année précédente. Saturnin étoit propre à cette négociation. Parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, il ne pouvoit manquer d'être agréable à une nation guerrière qui n'estimoit que la valeur. Il connoissoit les Goths, contre lesquels il avoit servi dans toutes les guerres, et il en étoit connu. Il ne se pressa pas de terminer cette importante affaire. Il leur fit entendre à loisir *que la clémence de l'empereur leur tendoit les bras; qu'il vouloit bien oublier les violences passées; qu'il ne tenoit qu'à eux de trouver un asile assuré dans le pays même qu'ils avoient d'abord ravagé, et ensuite inondé de leur propre sang, pourvu qu'ils se consacraient sincèrement au service de l'empire; que, s'ils étoient assez sages pour embrasser ce parti, ils auroient à se féliciter de leurs défaites, puisque le vainqueur leur accordoit ce que n'avoient pu leur procurer des succès passagers, dont ils avoient été assez punis.* Les Goths écoutèrent ces propositions. Leurs chefs suivirent Saturnin à Constantinople, où, étant arrivés le 3 d'octobre, ils se prosternèrent devant l'empereur, lui demandèrent grâce,

ils promirent une inviolable fidélité. Théodose fit à toute la nation de s'établir dans la Thrace et la Moésie. Elle y répara les maux qu'elle y avoit ; les campagnes furent ensemencées et se couvrirent de moissons ; les villages se relevèrent de leurs ruines, et les bords du Danube recouvrèrent leur ancienne fertilité. Un grand nombre de Goths prirent des habitations à Constantinople, et du service dans les armées. Si l'on en juge par l'événement, cette politique de Théodose n'est pas exempte de censure. Il est probable que les conjonctures n'étoient pas les mêmes que du temps de Valens ; aussi, tant que Théodose vécut, les Goths se tinrent dans les bornes de la soumission. Mais dès que ses successeurs réveillèrent leur haine, qui n'étoit qu'assoupie. Théodose les laissa réunis dans le même camp ; ceux qui servoient dans ses troupes formoient un corps à part sous des chefs de leur nation. Cette distinction empêcha de s'incorporer aux autres sujets ; bien-tôt ils s'en séparèrent et excitèrent de nouveaux troubles. Théodose étoit sans doute assuré de les contenir tant qu'il vivoit ; mais un prince bon et prudent porte ses vues au-delà des bornes de sa vie ; il écarte les dangers qui sont éloignés ; il prépare des jours heureux à ses successeurs et à leurs sujets. C'est par les effets de cette prévoyance paternelle qu'on peut dire qu'il règne encore à la postérité.

Les barbares établis depuis peu à Constantinople eurent peine à se plier aux lois d'une police réglée. L'un d'eux, l'entre eux ayant commis quelque violence, le peuple se jeta sur lui, le massacra, et traîna son corps dans la mer. La cruauté d'une telle vengeance pouvoit provoquer le soulèvement de toute la nation. Pour le prévenir, Théodose se hâta de punir la ville ; il retrancha ce qu'on avoit coutume de distribuer au peuple ; mais il se laissa fléchir dès le même jour. Ce prince devoit son bonheur à pardonner. Il donna la vie à

*Liban. or.*  
14, 15.  
*Themist. or.*  
16.

quelques Galates condamnés à mort ; et fit grâce à une ville de Paphlagonie que l'histoire ne nomme pas, non plus que le crime dont elle s'étoit rendue coupable.

*Liban. vit.*

L'intempérie des saisons produisit en Orient la stérilité et la famine. Le pain manqua dans Antioche. Malgré les soins pressés des magistrats, le peuple s'en prenoit à eux de sa misère : il menaçoit d'égorger le sénat. Philagre, comte d'Orient, se contenta d'abord d'exhorter les boulangers à se relâcher sur le prix du pain : il craignoit qu'ils ne prissent la fuite, s'il usoit de rigueur à leur égard. Mais, voyant que le peuple l'accusoit de leur vendre sa protection, il voulut se justifier à leurs dépens. Il les fit arrêter et appliquer à la torture, au milieu de la grande place, pour leur faire dire s'il y avoit quelque magistrat qui s'entendit avec eux. La populace impitoyable repaissoit ses yeux du supplice de ces malheureux ; elle étoit armée de bâtons et de pierres pour assommer le premier qui prendroit leur défense. Un si grand danger n'effraya point l'orateur Libanius. Il osa percer la foule, et, ayant pénétré jusqu'au tribunal, il parla avec tant de force en faveur de ces innocens, qu'il calma la colère du peuple, et engagea Philagre à faire cesser les tortures. Ce miracle de persuasion perd beaucoup de son autorité, parce qu'il n'est rapporté que par l'auteur même. Je soupçonnerois que quelque convoi de vivres survenu à propos aida aux efforts de son éloquence.

*Cod. Theod.*

*l. 1, tit. 2, leg. 6.*

*Lib. 1, tit. 37, leg. 3.*

*Lib. 10, tit. 21, leg. 2.*

Les abus et les vices, qui cherchent sans cesse à s'introduire dans un grand état, trouvoient un obstacle puissant dans la vigilance de Théodose. Il réprima le luxe en défendant aux particuliers l'usage de l'or sur leurs habits ; il ôta aux calomniateurs tout moyen d'excuse, toute espérance d'impunité. Comme il savoit que la bonté du prince l'expose à la surprise, et que ceux qui par leurs richesses et leur crédit sont plus en

État de payer les taxes publiques sont d'ordinaire les seuls qui obtiennent des remises, il défendit aux officiers d'avoir égard sur cet article à ses propres rescrits.

Si Gralien n'avoit pas les qualités brillantes de Théodose, il ne lui cédoit pas en humanité, en attention sur la police de l'état, en zèle pour le progrès de la religion chrétienne. Des gouverneurs durs et avarés prenoient quelquefois la liberté d'imposer des taxes extraordinaires qu'ils faisoient autoriser par des lettres des préfets du prétoire. Il arrêta ces concussions, et défendit absolument de lever aucun impôt qui ne fût établi par un édit du prince. Persuadé que les mendiants valides sont dans tout état un levain de sédition et de désordres, et que les moins dangereux sont en quelque sorte des frelons qui dévorent la subsistance des vrais pauvres, il proscrivit ce métier honteux; il ordonna que les mendiants qu'on trouveroit n'avoir d'autre titre à la compassion publique que le libertinage et la paresse seroient livrés à ceux qui les auroient dénoncés, à titre d'esclaves, s'ils étoient de condition servile, et de colons perpétuels, s'ils étoient libres.

L'évêque de Milan, où Gralien faisoit alors sa résidence la plus ordinaire, profitoit de la bonté naturelle de l'empereur pour le porter à des actions de clémence. Mais plusieurs officiers du palais, qui ne cherchoient qu'à perdre leurs ennemis ou leurs rivaux, tâchoient d'éloigner de l'oreille du prince un prélat si opposé à leurs projets violens ou injustes. Un magistrat s'étoit échappé en discours injurieux contre l'empereur; il en fut convaincu et condamné à mort. Comme on le conduisoit au supplice, Ambroise accourut au palais pour intercéder en sa faveur. Les ennemis que cet infortuné avoit à la cour, ayant bien prévu cette sollicitation, avoient engagé le prince à une partie de chasse dans son parc; et lorsque Ambroise vint demander audience, on lui répondit que l'empereur étoit à la chasse, et qu'il

*Cod. Theod.*  
*l. 11, tit. 1.*  
*leg. unic.*  
*Lib. 14, tit. 1.*  
*8, leg. unic.*  
*Ambros. c. 1.*  
*fic. l. 2, c. 1.*

*Soz. l. 7, c. 24.*  
*Till. vie d'Ambr.*  
*S. Ambr. ar. 28.*

n'étoit permis à personne d'aller troubler ses plaisirs. L'évêque feignit de se retirer; mais il trouva moyen de s'introduire secrètement par une autre porte avec les valets qui menaient les chiens. Alors, s'étant présenté à Gratien, il se fit écouter malgré les contradictions des courtisans, et ne quitta le prince qu'après avoir obtenu la grâce du coupable.

*Jurat. de dignit. Sym.*

*Ambr. cl. 1, epit. 17.*

*Cod Theod. l. 16, tit. 10,*

*leg. 10. Zos. l. 4.*

*Till. Grat. art. 14.*

*Vie de S. Damase, art. 13.*

*Vie de S. Ambroise, art. 33.*

*Mem. acad. t. 15, p. 140.*

Ce saint prélat soutint l'honneur de l'empereur et du christianisme dans une affaire plus éclatante. L'autel de la Victoire subsistait à Rome dans la salle du sénat, depuis que Julien l'avoit rétabli. C'étoit un monument célèbre où l'idolâtrie sembloit encore triompher, et que les sénateurs chrétiens ne pouvoient voir sans honte et sans douleur. Gratien fit cesser ce scandale; l'autel fut détruit. Il fit plus; il confisqua les revenus assignés à l'entretien des pontifes, et les terres dont la superstition avoit fait donation aux temples. Il annula les privilèges et les immunités des prêtres et des vestales; il ordonna que les fonds qui leur seroient légués par testament seroient dévolus au fisc, et il ne les laissa jouir que des legs mobiliers. Jamais l'idolâtrie n'avoit reçu de coup plus sensible. Attaquée dans son sanctuaire, elle anima à sa défense les sénateurs païens: ils dressèrent une requête pour demander la révocation de cet édit, et députèrent, au nom du sénat entier, Symmaque à la tête du collège des pontifes, qui tous étoient sénateurs. Ce Symmaque est celui dont nous avons dix livres de lettres. Il étoit recommandable par son mérite et par celui de son père, que nous avons vu préfet de Rome sous Valentinien. Il avoit été gouverneur de la Lucanie et du pays des Bruttians, et proconsul d'Afrique. La demande des païens ne pouvoit être appuyée d'une plus grande autorité. Mais les sénateurs chrétiens, et c'étoit le parti le plus nombreux, désavouèrent hautement les députés. Ils mirent entre les mains du pape Damase une requête toute contraire, par laquelle ils

testoient que, loin de demander le rétablissement de tel de la Victoire, ils étoient résolus de ne plus aller au sénat, s'il étoit rétabli. Damase fit tenir cette requête à saint Ambroise pour la remettre à l'empereur. Gratien, prévenu par le prélat, renvoya les députés païens sans vouloir les entendre. Il refusa même la robe de grand pontife, qu'ils avoient apportée pour la lui prêter à cette occasion, et rejeta ce titre, que Constantin et ses successeurs avoient jugé à propos de conserver. Il dit que, dans l'état de foiblesse où tant de coups redoublés avoient réduit le paganisme, il n'étoit plus besoin de ce ménagement politique. Depuis ce temps le titre de grand pontife cessa d'être attaché à la dignité impériale; et Gratien conféra au préfet de Rome la jurisdiction dont avoit été revêtu le chef de la religion païenne. Zosime raconte que le premier des pontifes, recevant la robe que Gratien lui renvoyoit, s'écria : *ne veut pas être grand pontife, Maxime le sera bientôt.*

La témérité de ces paroles est voilée dans l'expression même, sous une équivoque assez puérile. Si le fait est véritable, il faut supposer qu'on avoit déjà en Italie quelque pressentiment de la révolte de Maxime.

L'année suivante, Mérobaude étant consul pour la seconde fois avec Saturnin, les païens attribuèrent à la colère des dieux, que Gratien méprisoit, la famine dont Rome fut affligée. La moisson avoit manqué dans cette contrée de l'Italie, et les vents contraires avoient arrêté les vaisseaux qui apportoit le blé d'Afrique. Ce fut vers que Rome fit connoître la prodigieuse corruption qu'elle étoit parvenue depuis un peu plus de trois siècles, et que nous avons tracée d'avance dans l'histoire de Constantin. Auguste, dans une pareille extrémité, avoit fait sortir de Rome les étrangers, excepté les médecins et ceux qui enseignoient les arts libéraux. Cette mesure, à laquelle la nécessité servoit d'excuse, avoit été trop souvent imitée. Dans l'occasion dont je parle,

*Ambr. cl. 1, ep. 18, 49, et offic. l. 3, c. 7.*

*Symm. l. 2, ep. 7, et l. 10, ep. 54.*

*Amm. l. 14, c. 6.*

*Theod. or. 18.*

*Baronius. Till. Grat. art. 16, et*

*not. 23.*

*Suet. in Aug. c. 42.*

tous les étrangers eurent ordre de sortir de la ville ; mais on y retint par privilège les baladins et les danseuses, qui se trouvèrent au nombre de trois mille. Ces malheureux bannis, errant sans secours dans les campagnes desséchées et stériles , étoient réduits à se nourrir de gland , de racines et de fruits sauvages : leur sort déplorable attendrissoit ceux qui , dans leurs propres maux, conservoient encore quelque sensibilité du malheur des autres. Personne n'en fut plus vivement touché que le préfet de la ville ; on croit qu'il se nommoit Anicius Bassus. C'étoit un vieillard ferme et généreux , rempli de cette charité que la religion chrétienne étend sur tous les hommes, et de cette confiance qu'elle inspire dans les plus rudes adversités.

Il assembla les plus riches citoyens. « Que faisons-nous (leur dit-il) ? Pour prolonger notre vie, nous faisons périr ceux qui travaillent à la soutenir. Ces étrangers que nous bannissons ne font-ils pas une partie de l'état précieuse et nécessaire ? Ne sont-ils pas nos laboureurs, nos serviteurs, nos marchands, quelques-uns même nos parens ? Nous ne retranchons pas la nourriture à nos chiens, et nous la plaignons à des hommes ! Que la crainte de la mort est aveugle en même temps qu'elle est cruelle ! Qui voudra désormais nous procurer par un commerce utile les nécessités de la vie ? Qui voudra ensemençer nos terres ? Qui nous fournira du pain, si nous en refusons à ceux par les mains desquels la Providence nous le donne ? Quelle horreur les provinces vont-elles concevoir de Rome ! enverront-elles leurs enfans dans une ville homicide ? Mais la faim qui va consumer ces innocentes victimes fera-t-elle cesser la nôtre ? Nous épargnons quelques morceaux de pain ; nous achetons un répit de peu de jours au prix de la vie de tant d'infortunés ; semblables à ces malheureux navigateurs qui , pour éloigner la mort de quelques momens , se dévorent les



« **uns les autres. Sacrifions bien plutôt toutes nos fortunes ; ce sera subsister à meilleur marché que par la perte d'un seul homme. Nous n'avons de secours à attendre que du ciel : il sera d'airain pour nous , si nous sommes impitoyables pour nos frères : notre miséricorde méritera la sienne. Ouvrons les bras à ces misérables ; contribuons tous à leur subsistance. Il ne nous en coûtera pas plus pour les nourrir que pour en acquérir d'autres après les avoir perdus ; et où en trouverons-nous qui veuillent s'exposer à la mort en servant des maîtres inhumains ? »** Ce discours arracha des larmes aux plus insensibles. L'avarice même ouvrit ses trésors. On fit venir des blés de toutes parts ; on permit l'entrée de la ville aux bannis que la famine avoit épargnés. Le superflu des riches , versé sur les pauvres , procura à ceux-ci le nécessaire ; et la charité d'un seul homme , assez féconde pour suppléer à la stérilité de la terre , sauva la vie à un peuple nombreux.

Gratien avoit de la bonté et de la justice ; mais il manquoit de prudence. Il venoit de publier plusieurs lois qui tendoient à soulager ses peuples et à les affranchir des vexations que les officiers exerçoient dans les provinces , en supposant des ordres de l'empereur. S'apercevant que sa facilité naturelle avoit tellement multiplié les exemptions , que ceux qui demeuroient assujettis aux charges publiques en étoient écrasés , il révoqua toute immunité , tout privilège ; et , pour donner l'exemple , il se réduisit lui-même au droit commun , et voulut que sa propre maison partageât le fardeau des contributions. Il défendit de faire exécuter aucun ordre du prince qui ne seroit pas justifié par lettres-patentes ; en un mot , il s'occupoit à rendre ses sujets heureux ; mais il ne songeoit pas assez à ménager leurs esprits. Franc et sans défiance , trop livré au plaisir de la chasse , et trop peu attentif aux murmures de sa cour , il prodignoit les distinctions à des barbares , et surtout à des Alains qu'il

*Cod. Theod.*  
l. 11, tit.  
leg. unic.  
Lib. 13, l.  
10. leg. 8.  
Lib. 11, l.  
3, leg. 1.  
Zos. l. 4.  
V'ict. epist.

avoit attirés à son service. Il leur donnoit des ~~emp~~<sup>sa pe</sup> honorables dans les armées; il les approchoit de ~~leur~~<sup>sa pe</sup> sonne; il prenoit même plaisir à s'habiller à ~~leur~~<sup>sa pe</sup> manière. Cette préférence excita d'abord la jalou~~sie~~<sup>se</sup> contre les nouveaux favoris, et bientôt une haine secrète ~~contre~~<sup>sa pe</sup> le prince. Les Romains, comblés de ses bienfaits, l'oublièrent dès qu'ils les virent partagés avec des étran~~gers~~<sup>sa pe</sup>. Ces mécontentemens préparoient une révolution, il ne manquoit plus qu'un chef pour la faire éclater.

*Sulp. de vita Martini, c. 5.* Il s'en trouva un à l'extrémité de l'empire assez hardi pour lever l'étendard de la révolte, et assez habile pour faire croire qu'il y avoit été forcé. Magnus Clément *Dial. 2, c. 7.* Maximus tenoit un rang considérable dans les légions romaines, qui défendoient alors la Grande-Bretagne contre les incursions des barbares du nord. La naissance et le caractère de cet usurpateur sont un problème historique; et, dans la contrariété des opinions, il est difficile d'asseoir un jugement assuré. Les poètes et les panégyristes, qui lui préparoient sans doute des éloges, s'il eût été heureux jusqu'à la fin, l'ont chargé d'opprobres après sa défaite. Selon eux, c'étoit un hâtard sorti de la poussière; il fut dans sa jeunesse valet de Théodose, dont la protection lui tint lieu de mérite, et lui procura de l'emploi dans les troupes. D'un autre côté, Maxime se couvrit du masque de la religion; il honora les évêques, il fit mourir des hérétiques. Ce zèle sanguinaire, qui ne coûte rien à un prince sans humanité, et qui n'en imposa ni à saint Martin, ni à saint Ambroise, lui a cependant rendu favorables quelques auteurs ecclésiastiques, de ceux-mêmes qui ont désapprouvé sa cruauté. Par une bizarrerie très-commune, ils ont condamné l'action et estimé la personne. A les entendre, Maxime sortoit d'une illustre origine; il avoit autant de vertu que de valeur; et, pour porter avec gloire le nom d'empereur, il ne lui manqua qu'un titre légitime. Dans cette opposition de sentimens, je crois que le meilleur

est de ne rien assurer touchant sa famille, et de  
de son génie par ses actions mêmes. On y verra  
litique qui se joue de la religion, un ambitieux  
a point d'autre caractère, doux et cruel selon ses  
s, brave lorsqu'il peut le paroître sans péril,  
contre des ennemis courageux, adroit à colorer  
justices, d'un génie assez vaste pour former de  
desseins, mais trop foible pour surmonter de  
obstacles.

voit pris naissance en Espagne, dans la même  
e que Théodose, dont il se vantoit d'être allié. Il  
avec lui dans la Grande-Bretagne, lorsque Théo-  
faisoit ses premières armes, sous les ordres de son  
Etant resté dans ce pays, il parvint aux premières  
és de la milice. Il ne put, sans jalousie, voir élevé  
trône celui qu'il traitoit d'ancien camarade de  
e, tandis que lui-même demouroit caché dans un  
obscur de l'empire. La haine qu'il conçut contre  
en, auteur de l'élévation de Théodose, le porta à  
npre les troupes, toujours plus séditionnelles en ce  
parce qu'elles étoient plus éloignées du souve-  
Il semina des mécontentemens et des murmures;  
il eut l'adresse de couvrir ses intrigues, et se mé-  
le prétexte, dont il sut souvent se prévaloir, d'a-  
té malgré lui entraîné à la révolte. Les faveurs  
empereur répandoit sur les barbares achevèrent  
lever les esprits; les officiers et les soldats déclara-  
que, puisque Gratien méconnoissoit les Romains,  
le reconnoissoient plus pour empereur. On pro-  
Maxime Auguste; et, malgré sa feinte résistance,  
revêtu de la pourpre.

Embarqua aussitôt à la tête des soldats romains  
n grand nombre de Bretons qui accoururent au  
er signal. Pour autoriser sa rébellion, il fit courir  
it qu'il agissoit de concert avec Théodose. Etant  
é à l'embouchure du Rhin, il traversa comme un

*Zos. l. 4:*

*Vict. epit.*

*Pacat. pa-*

*neg.*

*Clau. l. de 4.*

*consulatu*

*Honor.*

*Soc. l. 5, c.*

*11.*

*Prosop. chron.*

*Pacat. pa-*

*neg.*

*Vict. pi.*

*Zos. l. 4.*

*Ruf. l. 2, c.*

*14.*

*Oros. l. 7,*

*c. 34.*

*Till. Grat.*  
*art. 18.*

torrent, la Gaule septentrionale, entraînant sa  
passage les troupes du pays et une multitude de  
lois qui le reconnurent pour maître. Il étoit déjà  
de Paris lorsqu'il vit paroître l'armée de Gratien  
marchoit à sa rencontre. Malgré les désertions, elle  
encore assez nombreuse, et commandée sous les  
du prince par deux généraux vaillans et fidèles,  
baude, actuellement consul, et le comte Vallion. Gr  
présenta la bataille, que Maxime n'accepta pas. On  
campé en présence durant cinq jours, qui se passèrent  
en escarmouches. Dans cet intervalle, Maxime perdit  
les troupes de Gratien; il en corrompit la plus grande  
partie. Le tyran répandoit l'argent à pleines mains  
au contraire, les profusions précédentes du jeune  
pereur ayant épuisé ses finances, il ne lui restoit  
de quoi retenir des âmes vénales et sans foi. De  
toute la cavalerie maure passa du côté de Maxime.  
Les autres corps suivirent successivement cet exemple.  
Gratien, se voyant trahi, se sauva à course de cheval  
et prit le chemin des Alpes pour gagner l'Italie.  
Il n'eut avec lui que trois cents cavaliers qu'il croyoit fidèles.

*Pacat. pa-*  
*neg.*

*Pict. epit.*

*Zos. l. 4.*

*Ambros. in*

*Psalm. 61, et*  
*de obitu Val-*  
*ent.*

*S. Aug. de*  
*civ. l. 2, c. 25.*

*Hieron. ep.*

*Soc. l. 5, c.*

*Soz. l. 7, c.*

*Prosop. chr.*

*Huf. l. 2, c.*

*Oros. l. 7,*

*c. 34.*

*Marcel. chr.*

*Zon. t. 2, p.*

*34*

Il en fut bientôt abandonné; toutes les villes lui  
fermèrent leurs portes: alors, errant çà et là, sans secours  
et sans espérance, poursuivi par un détachement de  
cavaliers ennemis, il quitta la robe impériale pour se faire  
pas reconnu. On rapporte diversement la manière dont  
il perdit la vie. Selon l'opinion la plus commune, Maxime  
envoya pour le poursuivre un de ses généraux nommés  
Andragathe, né sur les bords du Pont-Euxin, et dont  
le tyran avoit une singulière confiance. Ce barbare  
étant averti que le prince approchoit de Lyon, se fit  
dans une litière; et dès qu'il aperçut Gratien sur l'autre  
bord du Rhône, il envoya lui dire que c'étoit sa femme  
Læta qui venoit le joindre pour partager ses malheurs.  
Gratien aimoit tendrement cette princesse, qu'il avoit  
depuis peu épousée. Il passa le fleuve, et ne fut pas ph

terre, qu'Andragathe s'élança de sa litière et le poignarda. Ce récit auroit besoin d'un meilleur garant que Crate, qui paroît en être le premier auteur. Il est beaucoup plus sûr de s'en rapporter à saint Ambroise, qui n'a pu ignorer la mort d'un prince qu'il chérissoit, dont il étoit chéri. Ce saint prélat, après avoir gémi sur la malignité des ennemis de Gratien, qui avoient voulu répandre des calomnies sur sa chasteté, quoiqu'elle fut irrépréhensible, raconte qu'il fut trahi par un homme qui mangeoit à sa table, et qu'il avoit honoré de gouvernemens et d'emplois distingués; que le prince, invité à un festin, refusa d'abord de s'y trouver; mais qu'il se laissa persuader par les sermens que ce perfide fit sur les saints Evangiles; qu'on fit reprendre à Gratien ses habits impériaux; qu'on le traita avec honneur pendant le repas, et qu'il fut assassiné au sortir de la table. On ne sait quel est ce traître dont parle saint Ambroise. C'est sur une manvaise leçon de la chronique de saint Prosper que quelques auteurs ont attribué ce crime forfait au consul Mérobaude; sa mort, que nous raconterons dans la suite, le justifie assez d'un soupçon injurieux: d'autres, avec aussi peu de fondement, imputent ce crime à Mellobaud, prince françois. Il vaut mieux dire que l'auteur en est inconnu. Saint Jérôme dit que, quelques années après, on voyoit encore avec horreur, dans la ville de Lyon, les marques du sang de Gratien sur les murailles de la chambre où il avoit été massacré.

Gratien témoigna en mourant la tendre confiance qu'il avoit en saint Ambroise; il le nomma plusieurs fois pendant qu'il recevoit les coups mortels; il avoit encore son nom à la bouche lorsqu'il rendit les derniers soupirs; et le saint prélat, qui raconte le fait en versant les larmes, proteste qu'il n'oubliera jamais ce prince et qu'il l'offrira sans cesse à Dieu dans ses prières et dans le saint sacrifice. Il fait en toute occasion l'éloge de

*Theoph. p. 57.*  
*Baronius.*  
*Till. Grat.*  
*art. 18, not. 1.*  
 25.

*Ambr. Serm.*  
 1, 2, de di-  
 vers. et in  
*psalm. 61.*  
*S. Aug. de*  
*civ. l. 5, c.*  
 25.  
*Orms. l. 7,*  
*c. 54.*  
*Vict. epit.*  
*Soc. l. 5, c.*  
 11.

*Soz. l. 7, c. 12.*  
*Philost. l. 10, c. 5.*  
*Zos. l. 5.*  
*Marc. chron. l. 12.*  
*Ilist. miscell. l. 12.*  
*Till. Grat. art. 19, not. 26.*

sa piété et de ses autres vertus. Il est sans doute plus digne de foi que l'arien Philostorge, qui ose démentir l'histoire pour noircir la mémoire de ce bon prince, et qui le compare à Néron. Il mourut le 25 d'août, dans la vingt-cinquième année de sa vie, ayant régné, depuis la mort de son père, sept ans neuf mois et huit jours. Il avoit eu des enfans de sa femme Constantia; mais ils moururent avant lui. On croit qu'il avoit un fils lorsqu'il éleva Théodose à l'empire; ce qui rendroit cette action plus noble et plus généreuse. Constantia étoit morte quelque temps avant la révolte de Maxime, et son corps fut cette année même porté à Constantinople. Dans les derniers mois de sa vie il épousa Leta, dont on ne connoît pas la famille. On sait seulement que sa mère se nommoit Pissaniène. Après la mort de Gratien, Théodose prit soin de les entretenir l'une et l'autre dans la splendeur qui convenoit à leur fortune passée. Elles vivoient encore vingt-cinq ans après, et elles eurent assez de richesses et de charité pour soulager par d'abondantes aumônes les pauvres de Rome, lorsque cette ville fut assiégée par Alaric.

## VRE VINGT-DEUXIÈME.

### VALENTINIEN II, THÉODOSE.

JUSTINE et son fils Valentinien attendoient à Milan la nouvelle de la défaite de Maxime lorsqu'ils apprirent la mort cruelle de Gratien. Un si funeste événement les remplit d'effroi. L'Italie étoit dépourvue de troupes; Théodose étoit éloigné. Sans secours, et presque sans conseil, au milieu d'une cour mal affectonnée, quel obstacle une reine et un enfant de douze ans pouvoient-ils opposer aux succès rapides de l'usurpateur? Ce qui redoubloit la crainte, c'est que Maxime s'étoit déjà pratiqué des intelligences en Italie. Les païens, redoutables par leur nombre et par l'esprit de vengeance qui les animoit, se préparoient secrètement de sa victoire. Quoiqu'il fût chrétien et qu'il eût une femme très-pieuse, il les avoit gagnés par la flatteuse espérance de rendre à leur culte son ancienne splendeur. Son frère Marcellin, qui s'étoit rendu à Milan avant même que la révolte fût déclarée, traquoit à former de sourdes intrigues. Dans cette extrémité, Justine donna ordre de fermer le passage des Alpes par de grands abattis d'arbres. Se défiant de tous ses partisans, elle eut recours à saint Ambroise, qu'elle connoissoit la fidélité et le courage. Elle déposa son fils entre ses bras, lui recommandant avec larmes ce jeune prince et le salut de l'empire. Le généreux prélat embrassa tendrement Valentinien, et sans considérer le péril, il entreprit d'aller au-devant

AN. 383.

*Ambr. orat. in fun. frat. et ep. 38.*
*Pacat. pag. neg.*
*Baronius.*
*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 17.*
*Till. vie de S. Ambr. art. 34.*

de l'ennemi, et de s'opposer seul à ses progrès. Valentinien pouvoit venger la mort de son frère sur Marcellin, qu'il avoit entre les mains : par le conseil de saint Ambroise, il le renvoya au tyran.

*Ambr. orat. in fun. Val. et ep. 24, 55.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 17.*

*Till. vie de S. Ambr. art. 34.*

Un guerrier plus actif que Maxime auroit profité de l'effroi que sa victoire avoit répandu pour se rendre maître de tout l'Occident. Mais, soit qu'il craignît d'attirer sur lui les armes de Théodose en s'approchant de ses états, soit qu'il voulût assurer ses conquêtes avant que de les étendre, il s'arrêta dans la Gaule, et fixa son séjour à Trèves. Ambroise, en passant par Mayence, y rencontra le comte Victor. Le tyran l'envoyoit, de son côté, à Valentinien pour engager ce prince à venir en Gaule, afin de concerter ensemble une paix solide et honorable aux deux partis : il lui promettoit une entière sûreté. Le prélat, étant arrivé à Trèves, ne put obtenir une audience particulière. Il se présenta donc devant le tyran au milieu du conseil, quoiqu'il lui parût que cette démarche dérogeoit à la dignité épiscopale. Il exposa en peu de paroles l'objet de sa commission ; c'étoit de demander la paix à des conditions raisonnables. *Je ne la refuse point, dit Maxime ; mais c'est à Valentinien à venir lui-même la proposer : qu'il me regarde comme son père ; la défiance seroit un outrage.* Ambroise repartit *qu'on ne pouvoit exiger d'un enfant et d'une mère veuve qu'ils s'exposassent à passer les Alpes durant la rigueur de l'hiver ; qu'au reste il n'avoit aucun ordre de rien promettre sur cet article ; qu'il n'étoit chargé que de traiter de la paix.* Maxime, sans vouloir s'expliquer davantage, ordonna au prélat d'attendre le retour de Victor. Ambroise, au milieu d'une cour ennemie, n'ayant pour lui que Dieu et son courage, osa se séparer de communion avec l'usurpateur ; et sur la plainte que lui faisoit Maxime : *Vous ne pouvez, lui dit-il, participer à la communion des fidèles qu'après avoir fait pénitence d'avoir versé le sang de votre empereur.* Enfin Victor arriva ;



rapporta que Valentinien étoit prêt à accepter la paix, mais qu'il refusoit d'abandonner l'Italie pour venir en Gaule. Sur cette réponse, Maxime congédia saint Ambrase, qui, ayant pris sa route par la Gaule, rencontra Valence en Dauphiné de nouveaux députés que Valentinien envoyoit à Maxime. En traversant les Alpes, on trouva tous les passages gardés par des troupes de l'un et l'autre parti.

Après plusieurs députations réciproques, Valentinien consentit à reconnoître Maxime pour légitime empereur en Gaule, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, et Maxime lui assura la possession tranquille du reste de l'Occident. La crainte de Théodose qui armoit déjà contribua beaucoup à déterminer l'usurpateur à cet accommodement. Maxime associa à l'empire son fils Valence encore enfant, et lui donna le nom de *Floce*, que les empereurs portoient depuis Constantin, mais qu'il n'avoit, ni par les médailles, ni par les auteurs, qu'il n'eût pris pour lui-même. La Grande-Bretagne, dépourvue de la jeunesse du pays et des troupes romaines, que Maxime avoit prises à sa suite, demeura exposée aux incursions des Pictes et des Ecossois. Les foibles secours que l'empire y envoya de temps en temps ne servirent qu'à procurer quelques intervalles de repos jusqu'à la venue des Anglois et des Saxons, qui s'en rendirent maîtres au milieu du cinquième siècle. C'est à cette dernière invasion, et non pas au temps de Maxime, qu'il faut rapporter l'établissement des Bretons dans la partie de la Gaule nommée alors *Armorique*, et aujourd'hui *Bretagne*. Tout ce que les légendaires racontent ici de la venue de sainte Ursule et de ses onze mille vierges, est également fabuleux, et a été réfuté par les plus savans écrivains.

La paix conclue entre Maxime et Valentinien n'étoit ni de part ni d'autre. Ils attendoient tous deux une occasion favorable; l'un, pour arracher à l'usurpa-

*Ambr. libell.*  
2, *advers.*

*Symm.*

*Soc. l. 5, c.*  
11.

*Soz. l. 7, c.*  
15.

*Zos. l. 4.*

*Vict. epit.*

*Marcel. chr.*

*Baronius.*

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

*Reines. ins-*  
*cript. p. 326.*

*Médailles.*

*Till. Grat.*

*art. 20, not.*

27, *et vie de*  
*S. Ambr. art.*  
34.

tenir ce qu'il avoit envahi ; l'autre , pour envahir le reste. Dans cette vue , Maxime travailla d'abord à priver Valentinien de ses meilleurs capitaines. Il entreprit de lui enlever le comte Bauton , dont la capacité pouvoit faire échouer ses desseins. Il s'efforça de le rendre suspect en l'accusant d'avoir voulu usurper l'empire sous prétexte de défendre les états de son maître. Pendant le cours des négociations , ce qui restoit de soldats romains en Italie étant occupé à garder les passages des Alpes , les Juthunges avoient profité de la conjoncture pour venir piller la Rhétie. Bauton , au défaut de troupes romaines , appela au secours de l'empire les Huns et les Alains , qui chassèrent de la Rhétie les Juthunges , et les poussèrent jusque sur la frontière de la Gaule. Maxime s'étant plaint alors qu'on attiroit ces barbares pour lui susciter une guerre , Valentinien , afin de lui ôter tout prétexte de rompre la négociation , les avoit engagés , à force d'argent , à retourner dans leur pays. La conduite que Bauton avoit tenue en cette rencontre étant parfaitement connue du jeune empereur , les calomnies de Maxime ne purent lui inspirer aucune défiance ; il n'eut garde de se défaire d'un général qui lui devenoit plus nécessaire que jamais.

*Pacat. paneg. art. 28.*  
*Ambros. ep. 24, 34.*  
*Paulin, vit. Ambros.*  
*Till. Grat. art. 20.*  
*Fleury, hist. ecclésiast. l. 13, art. 28.*

Il venoit d'en perdre deux autres qu'il étoit difficile de remplacer. Dans le même temps que Gratien , abandonné de ses troupes , prit la fuite , le consul Mérobaude et le comte Vallion , qui commandoit l'armée , furent livrés par les traîtres entre les mains du tyran. Maximien les fit périr. Il força Mérobaude à se tuer , et ordonna d'abord de conduire Vallion à Châlons-sur-Saône pour y être brûlé vif ; mais ensuite , craignant de s'attirer le reproche de cruauté , il le fit étrangler secrètement par des soldats bretons , et répandit le bruit que le prisonnier s'étoit lui-même ôté la vie. Macédonius , maître des offices , méritoit mieux le sort qu'il éprouva. C'étoit un âme corrompue , qui n'avoit jamais fait scrupule d'

sa conscience, son honneur et son maître. Il fut  
ré par ordre de Maxime à la porte d'une église  
ouroit se réfugier; il vérifia par cet événement  
réliction de saint Ambroise. Un jour que Macé-  
s lui refusoit l'entrée du palais, où il s'étoit rendu  
ntercéder en faveur d'un malheureux : *Tu vien-*  
*oi même quelque jour à l'église, lui dit le prélat,*  
*n'y pourras entrer.*

tyrannie est un édifice fondé sur la cruauté et ci-  
de sang, mais qui s'élève et parvient quelquefois  
à s'embellir par la réputation de clémence. Maxime  
posa de faire oublier ses forfaits dès qu'il n'ent  
ntérêt d'en commettre. Connoissant le génie des  
sans, qui consentent volontiers à parler d'après le  
e, pourvu qu'il veuille bien agir d'après eux, il  
it sans cesse *qu'il n'avoit point désiré le diadème;*  
*le ciel s'étoit servi des soldats pour le forcer à l'ac-*  
*; qu'il n'avoit pris les armes que pour soutenir le*  
*de la Providence; que la facilité de sa victoire*  
*une marque évidente de la protection divine; et*  
*cun de ses ennemis n'avoit péri que dans la guerre.*  
auteurs outroient encore les éloges qu'il faisoit de  
té. Les évêques même se rendoient de toutes parts  
ur, et, selon un auteur ecclésiastique de ces temps-  
prostituaient leur dignité à la plus honteuse adu-  
. Saint Martin, alors évêque de Tours, fut le seul  
utint l'honneur du ministère apostolique. Il vint  
der grâce pour des proscrits; mais il la demanda  
'avilir, et d'un ton qui imposoit au tyran même.  
xtérieur n'étoit rien moins qu'avantageux; il n'a-  
le grand que son âme et son caractère. Maxime  
it plusieurs fois invité avec instance à manger à sa  
il avoit toujours répondu qu'il ne se croyoit pas  
s de s'asseoir à la table d'un homme qui de ses  
maîtres avoit ôté à l'un la vie, à l'autre la moitié  
états. Il se rendit cependant aux pressantes solli-

*Sulp. Sev.*  
*vit. Mart. c.*  
*23.*

*Till. vie de*  
*S. Martin,*  
*art. 7, 8.*

citations de Maxime, qui en parut ravi de joie, et invita, comme pour une fête solennelle, les plus distingués de sa cour. Martin s'assit à côté du prince, le prêtre de l'église de Tours dont il se faisait toujours accompagner fut placé entre Marcellin et son oncle. Lorsque le repas fut commencé, l'échanson ayant présenté à boire à Maxime, celui-ci donna la coupe à Martin, voulant qu'il en bût le premier, et la reçut ensuite de sa main. Mais l'évêque, après avoir touché ses lèvres, fit porter la coupe à son prêtre, comme celui qui méritoit la préférence d'honneur sur tous les convives. Cette liberté, qui trouveroit aujourd'hui d'approbateurs, fut admirée de toute la cour : on l'honoraient Martin d'avoir fait à l'égard de l'empereur ce que tout autre évêque n'auroit osé faire à la face du dernier des magistrats. Maxime lui fit présent d'un vase de porphyre, que le prélat consacra à l'usage de son église ; et comme il pénétoit les plus secrètes pensées du tyran, et qu'il déconvroit déjà dans son cœur le dessein de détrôner Valentinien, il lui prédit que, s'il venoit en Italie, il auroit d'abord quelque succès, qu'il y trouveroit bientôt sa ruine.

*Sulp. Sev.  
dial. 2, c. 7.  
Till. vie de  
S. Martin,  
art. 8.*

Maxime le mandoit souvent à la cour ; il le traitoit avec honneur ; et soit par hypocrisie, soit par les besoins passagers d'une piété superficielle et inconséquente, il aimoit à s'entretenir avec lui de matières de religion. Mais la femme de Maxime, dont le nom n'est parvenu jusqu'à nous, avoit pour le saint prélat une vénération plus profonde et plus sincère. Elle l'écoutoit avec attention, elle lui rendoit les devoirs les plus humbles et les plus assidus : et comme la piété prend quelquefois une forme singulière dans les femmes de la cour, elle vint un jour, avec la permission de son mari, le servir à table. Elle apprêta elle-même les viandes ; elle lui lava les pieds, lui servit à boire, se tint debout derrière lui, et recueillit avec respect les restes de son repas.

in y consentit avec peine , en faveur de quelques  
aniers dont il sollicitoit l'élargissement.

accommodement du jeune empereur et du tyran ne  
oit subsister sans l'agrément de Théodose. La pro-  
nde ce prince étoit devenue nécessaire à Valentinien  
ustine , qui gouvernoit sous le nom de son fils.  
it la crainte de Théodose plus que la difficulté du  
ge des Alpes qui retenoit le tyran dans la Gaule.  
me redoutoit un guerrier habile et heureux qui  
t de grands préparatifs pour venir jusque sur le  
lui arracher le fruit de son crime. Pour conjurer  
tempête , il envoya son grand-chambellan. C'étoit  
omme grave et avancé en âge, qui, dès l'enfance de  
me , avoit été attaché à son service. Le député,  
entreprendre de justifier son maître au sujet de la  
de Gratien , exposa à Théodose l'état de l'Occi-  
le traité conclu et la foi donnée ; il lui représenta  
lien de désoler l'empire par une guerre civile, qui  
seroit les desseins des barbares toujours prêts à  
leurs barrières , il étoit plus à propos de réunir  
eux les forces des deux états ; qu'il trouveroit dans  
me un guerrier capable de couvrir les bords du  
tandis qu'il défendrait lui-même ceux du Da-  
Il finissoit par demander son amitié et son ac-  
n au traité des deux princes. L'empereur ne se  
oit pas encore en état d'entreprendre une guerre si  
rée. Pour mieux assurer la vengeance qu'il devoit  
collègue et à son bienfaiteur, il crut qu'il lui étoit  
is de dissimuler , et d'attendre une occasion que  
ition de Maxime ne pouvoit manquer de lui pro-  
Il accepta les propositions du tyran , le reconnut  
empereur des pays qui lui avoient été cédés , et  
ntit que les statues de Maxime fussent placées à  
les siennes , de celles de Valentinien et de son fils  
lius.

*Zos. l. 4.  
Ambr. ep.  
56.  
Themist. or.  
18, 19.*

son fils étoit le seul qu'avoit alors Théodose ; et son

*Idac. chron.  
fast.*

*Marcel. chr.* père l'avoit associé à l'empire et honoré du titre  
*Prosp. chr.* guste dès le mois de janvier de cette année. Cette  
*Chron. Alex.* tante proclamation s'étoit faite dans la place de l'  
*Themist. or.* 16, 18. dome. Arcadius étoit âgé de six ans, et Théodose  
*Soc. l. 5, c.* 10. à lui donner un précepteur auquel il pût confier  
*Soz. l. 7, c.* 12. pût si précieux à l'empire. Thémistius, alors  
*Theod. lect* par son éloquence, désiroit avec empressement ce  
*l. 2.* ploi ; il avoit publiquement témoigné ce désir dans  
*Zos. l. 4.* harangue qu'il avoit prononcée dans les premiers  
*Oros. l. 7, c.* 34. de cette année pour honorer le consulat de Sator  
*Hist. mis-* semble même que l'empereur avoit en lui une con  
*cell. l. 12.* particulière ; et lorsqu'il se disposoit à partir pour  
*Pagi ad Ba-* cident, il lui avoit recommandé le jeune prince  
*ron.* tendresse en présence du sénat. Mais, quoiqu'il eût  
*Till. vie de* les lumières et la probité de cet orateur païen, il  
*S. Arsène.* choit un chrétien sage et éclairé pour former le cœur  
son fils, et y jeter les pures semences de la vertu. Il le trouva dans Arsène, distingué par sa modestie  
plus encore par l'intégrité de ses mœurs et par une  
faite connoissance des lettres et de toutes les sciences  
humaines. Lorsque Honorius, qui naquit l'année  
vante, fut en âge de recevoir des leçons, il le joignit  
son frère sous la direction d'Arsène. Cet habile  
teur ne manquoit d'aucun des talens propres à  
de grands princes, si dans ses élèves la nature n'étoit  
pas refusée à ses soins. Il eut l'honneur de les baptiser  
fontes baptismaux Arcadius et Honorius. Théodose  
donna sur eux l'autorité qu'il avoit lui-même. Arsène  
sène, après onze ans de travaux continuels, se retira  
de la cour. Il vivoit dans la pompe et la délicatesse  
perbement vêtu et menblé, servi par un grand nombre  
de domestiques, l'empereur lui entretenoit une maison  
sommptueuse. A l'âge de quarante ans, vers l'an 395, il  
fit réflexion que, tandis qu'il se livroit tout entier à l'édu  
cation des deux princes, il ne travailloit pas à s'enrichir  
lui-même. Frappé de cette pensée, il se retira

ent du palais, et s'étant dérobé à toutes les recherches de Théodose, il s'alla cacher dans le désert de Scéthé, et vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans dans une austère pénitence. Voilà ce que l'on peut adopter comme certain au sujet de l'éducation qu'Arsène fut chargé de donner aux enfans de Théodose. Les autres circonstances, que leur singularité n'a pas manqué d'accroître, et qui, uniquement fondées sur le récit de Métaphraste, sont plus propres à embellir une légende romanesque qu'à trouver place dans l'histoire.

Théodose ne se reposoit pas tellement sur le zèle et la vigilance d'Arsène qu'il ne prît lui-même toutes les précautions d'inspirer à son fils les vertus nécessaires aux empereurs. Il l'accoutumoit de bonne heure aux actions de justice et de clémence. On conduisoit un jour à la mort des criminels qui avoient outragé par leurs discours la majesté impériale. Flaccille, toujours prompt à secourir les malheureux, en donna avis à son mari. Il se plaignit qu'on ne l'eût pas averti avant la condamnation, pour lui épargner même la vue du supplice, et leur envoya par le champ leur grâce, après l'avoir fait signer par le préfet. Théodose, dont le caractère avoit beaucoup de rapport à celui de Titus, lui ressembloit surtout par son mépris qu'il faisoit des injures. Rassuré par sa propre conscience, il n'en croyoit pas mériter de véritables, et avoit l'âme trop élevée pour s'abaisser à écouter celles qui n'avoient aucun fondement. Il déclara quelques années après à tout l'empire ce sentiment généreux par une loi dans laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que sa personne : *Car, dit-il, si elles naissent de légèreté, elles sont méprisables; si elles naissent de folie, elles ne méritent que notre pitié; si elles sont produites par le dessein de nous faire outrage, nous devons les pardonner.* En conséquence, il lie les juges aux magistrats sur cet article, et leur ordonne de

*Themist. ori.  
19.  
Cod. Just.  
l. 9, tit. 7,  
leg. unic.  
Xiphil. in  
Tito.*

lui envoyer la connoissance de ce crime, afin qu'il juger par la qualité des personnes si le délit d'être éclairci ou d'être oublié.

*Pacat. pa-  
neg. c. 22.*

*Procop. bel.  
pers. l. 1, c.  
3.*

*Till. Theod.  
art. 14.*

*M. de Gui-  
gues, l. 1,  
part. 2, p.  
323.*

Il y eut cette année quelques expéditions peu déraables en Orient. Théodose se contenta d'y en ses généraux. Les Sarrasins, au mépris des traités, attaquèrent les terres de l'empire; ils punis de leur infidélité. Une peuplade de Huns en Orient firent des courses en Mésopotamie, rent assiéger Edesse, d'où ils furent repoussés. Ils rent peu de temps après avec un renfort de Perses étoient joints à ces barbares; mais ils ne furent plus heureux. Ces Huns étoient une portion d'une nation féroce dont nous avons tracé l'histoire au règne de Valens. Tandis que leurs compatriotes au nord de la mer Caspienne, ceux-ci s'arrêtèrent à l'orient de cette mer, le long de l'Oxus. Le nom de *thalites* ou d'*Abthélites* qu'ils portoient signifioit dans leur langue qu'ils habitoient près d'un fleuve. Les historiens grecs et latins les distinguent encore par le nom de *blancs*, parce que leur teint n'étoit pas comme celui des Huns du nord. Dans un climat doux et fertile, l'espace d'environ trois siècles avoit changé leurs mœurs et les traits de leur visage. Leur nation n'avoit plus rien d'affreux ni de difforme, et leur manière de vivre ne retenoit plus que quelques traces de barbarie de leur origine. Ils habitoient dans des villages dont la capitale étoit Korkandge, que les Grecs appelloient *Gorgo*. Ils avoient un roi, des lois, une religion réglée. Ils étoient fidèles dans le commerce entre eux et avec leurs voisins. Les plus riches se formoient une petite cour d'une vingtaine de cliens, qu'ils nourrissoient à leur table, et qu'ils entretenoient à leurs dépens. Les subalternes attachoient inséparablement leur sort de leur patron; et lorsqu'il venoit à mourir, ils



nt enterrer avec lui. Telles étoient les mœurs de ces  
s Euthalites, dont il sera plusieurs fois parlé dans  
uite de notre histoire.

icomer, qui avoit eu la plus grande part à leur dé- An. 385.  
e, fut l'année suivante revêtu du consulat avec Idac. fast.!  
arque. Tous deux, quoique païens, étoient estimés Greg. Tur.  
Théodose, et distingués, l'un par les emplois mili- hist. franc.  
es, l'autre par les charges civiles. Ricomer, François l. 2, c. 9.  
naissance, et sorti du sang des rois, s'étoit attaché à Vales. rerum  
entinien 1<sup>er</sup>. Il parvint à la dignité de comte des franc. p. 61.  
estiques. Il avoit été envoyé au secours de Valens  
la guerre des Goths, où il s'étoit signalé. Gratien  
oit donné à Théodose, qui fit usage de sa bravoure,  
éleva au grade de général de la cavalerie et de l'in-  
erie. On croit qu'il fut père de Théodémir, roi des  
nçois avant Pharamond. Il étoit lié d'amitié avec  
amaque; et Libanius composa en son honneur un  
égyptique que nous n'avons plus. Cléarque, vicaire  
sie, avoit fidèlement servi Valens dans le temps de  
évolte de Procope. Il en avoit reçu pour récompense  
roconsulat de la même province, et ensuite la pré-  
ure de Constantinople. D'abord ardent idolâtre et  
lecteur déclaré du fanatique Maxime, il avoit sans  
te permis à son zèle de se modérer pour ne pas dé-  
re à Théodose, qui le nomma préfet de Constanti-  
le une seconde fois.

son successeur dans cette dignité fut Thémistius: Themist. or.  
pereur voulut peut-être le consoler de ce qu'il ne 17, 18.  
avoit pas confié l'éducation d'Arcadius. Le nouveau  
fet remercia le prince par un discours qu'il prononça  
ant le sénat. Théodose entendoit avec plaisir cet  
teur vertueux, et lui fournissoit sans cesse une abon-  
te matière d'éloges. Il diminua les impôts dans le  
ps même qu'il étoit obligé d'entretenir de nom-  
uses armées. Il veilloit avec une attention paternelle  
substistance de Constantinople, y faisant venir des

vivres par mer, même pendant l'hiver, et visitant personnellement les magasins, qu'il regardoit comme ses trésors les plus précieux. Il augmenta les distributions qu'il avoit coutume de faire au peuple, et attira par cette libéralité un plus grand nombre d'habitans.

*Lib. vit. et  
or. 19, 20.  
Till. Theod.  
art. 16.*

Antioche, plus éloignée des yeux du prince, ne jouit pas d'un sort aussi heureux que la capitale de l'empire. Eumolpe, gouverneur de Syrie, étoit un magistrat sage et compatissant; mais il ne pouvoit arrêter les violences tyranniques des comtes d'Orient. Proculus, revêtu de cette charge depuis deux ans, étoit en ce temps libéral et cruel; ses largesses ne lui coûtoient rien des injustices; il prodiguoit aux uns ce qu'il ravaloit aux autres. Il fit massacrer, sur je ne sais quel prétexte, un grand nombre de personnes dans le bourg de Dapim. Théodose, instruit enfin de ses forfaits, le déposa d'ignominie. Mais il fut encore trompé dans le choix de son successeur. Icarius, fils de ce Théodore qui avoit été mis à mort sous le règne de Valens, fut envoyé à la place de Proculus. L'étude et l'amour des lettres, par lesquels ce nouveau comte étoit parvenu aux honneurs, promettoit une conduite plus sage et plus modérée; mais en effet, il n'aimoit ni l'argent ni les plaisirs; mais il étoit dédaigneux superbe, impudent, aussi inhumain que son prédécesseur. La peste désoloit Antioche et les autres villes de Syrie; elle cessa en peu de temps; mais elle fut suivie d'une longue famine. Antioche fut bientôt remplie d'une foule d'indigens qui venoient y chercher du secours. On l'exhortoit à les soulager: *Laisse-les* dit-il, *périr ces misérables; les dieux les condamneront puisqu'ils les abandonnent.* Ces paroles cruelles excitèrent une juste horreur. Il continua de se rendre odieux par les mauvais traitemens dont il accabla les boulangers et les marchands de blé, et par les rapines qu'il toiloit dans les officiers de police. Le peuple se souleva; et l'on peut conjecturer par une invective de Libanius qu'il

fut dépouillé de sa charge. Mais l'histoire n'a pas à la postérité la satisfaction d'apprendre avec quelle punition de ce barbare com-

modose ne perdoit pas de vue le grand dessein qu'il conçut d'abattre entièrement l'idolâtrie. Après avoir vu, dès le commencement de son règne, les sacrifices par lesquels on cherchoit à pénétrer dans l'aveuglement, il avoit enfin interdit toute immolation de vic-  
Il n'étoit plus permis aux païens que d'allumer des feux sur les autels, d'y brûler de l'encens, d'y répandre des libations, et d'y offrir les fruits de la terre. L'idolâtrie étoit revenue à son berceau; c'étoit avoir beaucoup fait pour la détruire tout-à-fait. Il ne restoit plus en Egypte qu'Alexandrie où l'on osât encore faire couler du sang dans les temples. Libanius, toujours avocat des païens, entreprit par un discours de fléchir Théodose en faveur de l'idolâtrie. Il employoit toutes les couleurs de sa rhétorique pour exagérer les insultes que les chrétiens faisoient aux dieux et à leurs adorateurs; il accusoit sur-tout les moines; il avançoit que, secondés des officiers et des soldats, ils brisoient les statues, ils abattoient les autels sacrés, ils égorgoient les prêtres sur les ruines des autels, et que, sous prétexte de saisir en faveur des hérétiques les fonds appartenans aux temples, ils s'emparaient des biens des particuliers, et dépouilloient de leurs terres les légitimes possesseurs. Il prétendoit que les évêques et les pasteurs chrétiens justifioient eux-mêmes le culte des idoles, puisqu'ils le toléroient dans Rome et dans Alexandrie; qu'ils laissoient subsister plusieurs temples; qu'ils n'excluoient pas les païens des plus éminentes dignités, et qu'ils recevoient le serment de fidélité fait au nom des dieux. Il finissoit par ce trait de hardiesse : *Les habitans des campagnes sauront bien défendre par eux-mêmes leurs divinités, si on les vient attaquer sans l'ordre de l'empereur.* S'il est vrai que ce discours ca-

*Ambros. de div. serm. 3, et ep. 17.*

*Liban. de templis.*

*Zos. l. 4.*

*Idac. Just. chron.*

*Cod. Theod. l. 9, tit. 1,*

*leg. 15.*

*Cod. ad cod.*

*Theod. t. 6,*

*p. 267. Till. Theod.*

*art. 17.*

l'omnietux soit parvenu jusqu'à Théodose, ce p  
 reçut sans doute comme un avis de ce qui lui  
 faire pour fermer à jamais la bouche à l'idole  
 lui ôter toute espérance. Il avoit déjà envoyé en  
 Cynégius, préfet du prétoire, avec ordre d'a  
 culte des idoles dans cette province et dans to  
 rient. Il le chargea en même temps de porter à  
 drie les images de Maxime, et de l'y faire reco  
 empereur, selon le traité qui venoit d'être conc  
 les trois souverains. Ce magistrat, ferme et in  
 tible, s'acquitta de sa commission, mais avec pr  
 Il fit cesser en plusieurs endroits les sacrifices; il  
 les temples. En arrachant au peuple les objets  
 adoration, il sut prévenir leur révolte et les con  
 la perte de leurs dieux par un gouvernemen  
 table, qui a mérité des éloges publics de la  
 Théodose dans une de ses lois. Ce témoignage e  
 digne de foi que celui de Libanius. Le sophiste,  
 contre Cynégius, qui venoit de démolir un temp  
 gnifique, qu'on croit être celui d'Edesse, dépr  
 préfet comme un homme cruel, avare, sans n  
 abusant de sa fortune, esclave de sa femme gou  
 par des moines. Nous voyons, par la suite de l'hi  
 que Cynégius ne vint cependant pas à bout de  
 entièrement le culte idolâtre, ni dans l'Egypte n  
 la Syrie. Ce fut alors que les païens, oubliant les  
 ciennes violences, commencèrent à se prévaloir d  
 maxime dont les fidèles avoient fait usage dans le  
 des persécutions, et dont les vrais chrétiens ne s'écar  
 jamais, *que la religion doit s'établir par la persuasion  
 et non par la contrainte.*

Marcel. et  
 Faust. libel.  
 Till. Theod.  
 art. 19, et  
 arrian. art.  
 140.

Théodose ne poursuivoit que les erreurs capal  
 troubler l'ordre public. Il épargnoit ces sectes  
 fiques qui rampoient dans l'obscurité et le silence  
 pour cette raison qu'il faisoit grâce aux novatien  
 lucifériens surprirent même sa bonté naturelle. S

it d'être persécutés parce qu'ils n'avoient pas assez  
orce pour être persécuteurs, deux de leurs prêtres,  
cellin et Faustin, lui présentèrent une requête. Ils  
utoient faussement aux catholiques les violences les  
outrées. Le ton de piété, que l'hypocrisie emprunte  
ment, trompa Théodose. Il les reçut comme des  
odoxes injustement outragés : ils se déclara leur pro-  
cur par un rescrit dans lequel il traite d'hérétiques  
s adversaires, reconnoissant néanmoins que c'est aux  
ques qu'il appartient de décider les questions qui  
cernent la foi.

alens n'avoit conclu la paix avec le roi de Perse  
par la nécessité de tourner toutes ses forces contre  
Goths. Il paroît que les conditions du traité ne fu-  
pas avantageuses à l'empire, et qu'on fut obligé  
andonner l'Arménie à Sapor. Ce prince étoit mort  
79, après avoir vécu et régné avec gloire soixante et  
ans. Son fils Artaxer n'avoit occupé le trône que  
re ans. Sapor III, fils et successeur d'Artaxer, crai-  
t Théodose, qui entretenoit une armée sur les bords  
l'igre. Moins guerrier que son aïeul, il prit le parti  
étourner l'orage par un nouveau traité. Pour se con-  
r l'empereur romain, il fit rendre à ses images les  
mes honneurs qu'on rendoit à celles des rois du pays,  
si envoya à Constantinople une célèbre ambassade  
de riches présens : c'étoit des pierreries, de la soie, et  
éléphants pour traîner son char. La négociation dura  
p-temps, et ne fut terminée que cinq ans après, en  
. Mais il y a lieu de croire que Théodose fit acheter  
e suspension d'armes de la cession de quelques ter-  
ires. Du moins il est certain que dès l'an 387 il exer-  
les droits de la souveraineté sur la Sophanène et sur  
atrapies voisines. Cette province, située en-deçà du  
re, au midi de l'Arménie et au septentrion de Ni-  
et d'Amide, avoit appartenu aux Perses; et quel-  
s auteurs la nomment au nombre de celles que Jo-

*Pocat. pa-  
neg. art. 22.  
Liban. or.  
14, 15.  
Themist. or.  
16.*

*Claud. de  
nupt. Honor.  
Virt. epit.  
Idac. fast.  
chron.  
Marcel. chr.  
Uros. l. 7, c.  
54.*

*Soc. l. 5, c.  
12.  
Agath. l. 4.  
Patric. in  
excerpt.*

*Cod. Theod.  
l. 12, tit. 13.  
leg 6, et ibi  
Gord.*

*Chron. Alex.  
Harl. not.  
ad Themist.  
p. 484.*

*Cellar. geng.  
ant. l. 5, c.*

*15, art. 2.  
Till. Theod.  
art. 21.*

vien leur avoit cédées. Il la distinguent de la Soph province d'Arménie , plus occidentale et plus voisine l'Euphrate.

*Claud. de  
laud. Stilic.  
l. 1.*

Stilicon fut député vers le roi de Perse. Il étoit et dans la première jeunesse ; mais il avoit déjà fait nôtre sa valeur et sa dextérité dans la conduite des affaires. Il tiroit son origine de la nation des Vandaliaires de Germanie. Il avoit l'esprit élevé , plein de capacité de former de grands projets et d'en suivre l'exécution ; éloquent , bien fait de sa personne , d'un air vif et animé , noble dans son port et dans sa démarche , il s'attira l'estime des seigneurs de la Perse et du roi de Perse. Les rois de Perse étoient passionnés pour la chasse : Stilicon se signala dans ce divertissement , et par son adresse à tirer de l'arc et à lancer le javalot : c'en fut assez pour faire écouter favorablement ses propositions. Retourné quelque temps après à la cour de Théodose , il fit conclure le traité de paix entre les deux souverains.

*Idac. fast.  
chron.  
Marcel. chr.  
Clau l. de  
laud. Sere.  
nre.*

*Soc. l. 5, c.  
12.*

*Chron. Alex.  
Symm. l. 10,*

*ep. 20, 21,  
22, 57, et l.*

*4, ep. 8, et l.  
3, ep. 55, 82.*

*Cod. Theod.  
l. 6, tit. 4,*

*leg. 15.  
Lib. 15, tit.*

*9, leg. 1.  
Cod. Just. l.*

*1, tit. 16,  
leg. unic.*

*Hier. ep. 11.*

Peu de temps après l'arrivée des ambassadeurs de Perse , le 9 de septembre , il naquit un second Théodose. L'empereur le nomma Honorius, en mémoire de son frère , qu'il avoit tendrement aimé. On donna , dès sa naissance , le titre de nobilissime , et on désigna consul pour l'année 386. Il n'y avoit eu jusqu'alors que quatre préteurs à Constantinople : Théodose en doubla le nombre ; mais il ordonna en même temps que deux préteurs ensemble ne feroient point de jeux publics que la même dépense à laquelle un seul avoit été auparavant obligé. Les magistrats se ruinoient souvent , soit par les largesses qu'il étoit d'usage de leur faire , et qu'ils portoient à l'excès ; soit par la magnificence dont ils se piquoient dans les spectacles qu'ils donnaient au peuple : l'empereur mit un frein à une vanité si dispendieuse aux familles , en réglant ces dépenses. Valenti-

noit d'en faire autant pour l'Occident ; et les deux princes avoient par ces lois répondu aux désirs des deux sénats de Rome et de Constantinople, qui, gémissant de ces abus, auxquels leurs membres étoient forcés de s'assujettir, en avoient proposé la réforme. Mais, comme les plus sages réglemens deviennent trop souvent inutiles, par les dispenses que la faveur obtient pour y contrevenir, Théodose déclara par une loi que quiconque demanderoit au prince un rescrit pour avoir liberté de violer un décret du sénat seroit noté d'infamie et puni par la confiscation du tiers de son patrimoine. Il étendit sa générosité jusque sur l'empire d'Occident. Il honoroit Symmaque et le combloit de présens. Il fit conduire à Rome des chevaux et des éléphans pour les jeux du Cirque. Le blé d'Afrique n'ayant pu arriver à cause des vents contraires, Rome étoit menacée de la famine lorsqu'elle reçut avec une joie incroyable un grand convoi de blé que Théodose y envoyoit de Macédoine. Le sénat lui marqua sa reconnaissance de tant de bienfaits par une statue équestre qu'il fit dresser en honneur de Théodose le père. Rome, qui depuis longtemps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un vers ce temps-là d'une espèce toute nouvelle, et aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue en comparaison de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme du peuple, ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux athlètes célèbres. Enfin la femme mourut ; et le mari, la couronne sur la tête et une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable. Saint Jérôme rapporte ce fait, dont il fut témoin oculaire.

Constance avoit déclaré incestueux les mariages des oncles avec leurs nièces. Théodose les défendit entre

*Vict. epist.  
Ambr. 60.*

*Liban or. de angariis.*

*Symm. ap- pend. ep. 14.*

*Aug. de civ.*

*l. 5, c. 16.*

*Cod. Theod.*

*l. 5, tit. 12,*

*leg. 3; tit.*

*10, leg. 1, et*

*ibi God.*

*Lib. 7, tit.*

*1, leg. 12.*

*Cod. Just.*

*l. 5, tit. 4,*

*leg. 19.*

*Tit. 5, leg.*

*6.*

*Till. Theod.*

*art. 20.*

cousins germains, sous peine du feu et de la confiscation des biens. Ces alliances avoient été permises jusqu'alors; mais la pudeur naturelle, qui les rendoit fort rares, lui parut une raison suffisante pour les interdire tout-à-fait. Il laissa cependant la liberté de les contracter sous une dispense obtenue du prince. Arcadius modéra dans la suite la rigueur excessive de cette loi, en retranchant la peine du feu; mais il déclara ces mariages illégitimes, les enfans qui en naîtreient inhabiles à succéder et à recevoir aucune donation de leurs pères, les femmes privées de leur dot, qui seroit dévolue au fisc. Quelques années après, Arcadius abolit entièrement la loi de son père, que son frère Honorius continua de faire observer dans ses états. Justinien rétablit dans son code l'ancien droit romain sur cet article, et permit dans tout l'empire les mariages des consins germains. Mais la discipline de l'Eglise a conservé la loi de Théodose : elle a toujours pros crit ces alliances comme illicites, à moins qu'il n'y eût dispense accordée pour les contracter. Le mélange des barbares faisoit croître la licence parmi les troupes. Les officiers et les soldats s'écartoient de leurs quartiers pour piller les campagnes, et traitoient en ennemis les sujets de l'empire. Théodose enjoignit aux gouverneurs des provinces et aux défenseurs des villes, dont nous avons déjà parlé, de l'instruire sur-le-champ du nom de ceux qui se rendroient coupables de ces désordres.

*Symm. l. 10, ep. 16.*

L'Orient étoit en paix. Elle ne fut troublée en Occident que par une incursion des Sarmates; mais ils furent repoussés par les généraux de Valentinien. Ce prince, qui passa cette année tantôt à Milan, tantôt à Aquilée, fit conduire à Rome un grand nombre de prisonniers. On les fit combattre dans l'arène les uns contre les autres avec les armes de leur nation, pour le divertissement du peuple.

*Symm. l. 1, ep. 40, 47.*

Probe, alors préfet d'Illyrie, conservoit sous Valen-



finien la considération que sa naissance et ses richesses lui avoient depuis long-temps procurée. Principal ministre du jeune prince, il étoit chargé du gouvernement civil. Prétextat, dont nous avons déjà parlé, partageoit le crédit de Probe. C'étoit le héros du paganisme, auquel il faisoit honneur par l'élévation de son âme et par l'intégrité de ses mœurs. Les chrétiens ne lui ont reproché que son zèle pour l'idolâtrie. Les païens relèvent par les plus grands éloges sa modération dans la haute fortune, sa compassion envers les malheureux, sa sévérité pour lui-même, sa douceur pour les autres, sa vaste érudition. Il consacroit à l'étude de l'antiquité tout le loisir que lui laissoient ses emplois. C'est dans sa maison que Macrobe place la scène de ces conversations savantes qu'il a intitulées *Saturnales*. On admiroit en lui ce juste tempérament de qualités opposées qui le rendoit complaisant sans bassesse, ferme sans hauteur. Riche, mais désintéressé, il n'accepta jamais les legs qu'on lui faisoit par testament, préférant à ces avantages la satisfaction généreuse de les laisser aux parens du défunt. Ses voisins le prenoient pour arbitre des prétentions qu'ils avoient sur ses terres. Cet homme si juste et si éclairé d'ailleurs, étoit aveugle et injuste sur le point le plus important de l'humanité. Ennemi de la religion chrétienne, il s'efforçoit d'en retarder les progrès, et de conserver les restes de l'idolâtrie expirante. Il fuyoit les honneurs, mais les honneurs le recherchoient. Il avoit été sept fois député par le sénat aux empereurs dans des conjonctures difficiles. Il avoit passé par toutes les charges, il étoit revêtu de tous les sacerdoces. Préfet d'Italie et désigné consul pour l'année suivante, il vint à Rome; et étant monté au Capitole au milieu des applaudissemens de tous les citoyens, il exhorta par deux discours éloquens le sénat et le peuple à l'obéissance et à l'amour du gouvernement. Peu de jours après, la mort lui enleva toutes ses dignités. Dès

*Lib. 2, ep. 36.*

*Lib. 10, ep. 23, 24, 25, 34, 37.*

*Macrob. sat. l. 1, c. 1, 2, 6, 7, 17.*

*Soc. l. 5. c. 11.*

*Soz. l. 7, c. 13.*

*Hieron, epit. 23, 24.*

*Grut. inscr. cccix, 2, 3, 4.*

*cccix, 5.*

*ccccclxxxvi, 5.*

*mcii. 2.*

*Till. Theod. art. 22, not. 19, 20.*

que la nouvelle s'en répandit dans Rome, le peuple, qui étoit alors au théâtre, abandonna avec de grands gémissemens les spectacles, pour lesquels il étoit passionné. La douleur fut si éclatante et si universelle, que l'empereur auroit pu en être jaloux. On lui avoit dressé des statues pendant sa vie, et le peuple, dans un de ces caprices qui lui sont si ordinaires, les ayant un jour abattues avec des clameurs séditieuses, les avoit presque aussitôt vu relever par ordre du prince avec d'aussi vives acclamations. Après sa mort, le sénat obtint de l'empereur la permission de lui en élever une nouvelle, dont l'inscription subsiste encore. Les vestales lui en décernèrent une autre en leur propre nom, ce qui étoit sans exemple. Jamais ces vierges respectées n'avoient rendu le même honneur aux hommes les plus religieux. La chose fut cependant exécutée, malgré l'opposition de Symmaque, ami de Prétextat, mais encore plus attaché aux bienséances et aux usages de sa religion. La femme de Prétextat, Fabia Aconia Paulina, fille de Catulus, consul en 349, décorée elle-même des titres les plus fastueux de la superstition païenne, honora la mémoire de son mari avec toute la pompe et la vanité de l'idolâtrie. Elle fit son apothéose, et prétendit que son âme s'étoit établie dans la voie lactée, comme dans un palais semé d'étoiles.

*Symm. l. 4, p. 8, l. 10, p. 15, 16, 7, 21, 23, 7, 47.* Prétextat laissoit au paganisme, dans la personne de Q. Aurélius Symmachus, un défenseur encore plus ardent et aussi considérable par sa noblesse, par ses emplois et par ses éminentes qualités. Celui-ci étoit préfet de Rome depuis la fin de l'année précédente. Il posséda pendant trois ans cette dignité, qu'il n'avoit pas recherchée, et dont il demanda plusieurs fois d'être déchargé. Il la devoit à la recommandation de Théodose, dont il étoit estimé. Il passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Sa femme, Rusticienne, fille d'Orfitus, préfet de Rome sous Constance, secondoit son amour

*Olympiod. pud Phot. idon. l. 2, p. 10. 'od. Just. l. , tit. 29, leg.*

l'étude; et l'on dit qu'elle lui tenoit souvent le globe pendant qu'il lisoit ou qu'il composoit. Le père de Symmaque lui avoit laissé une éclatante réputation à soutenir, mais une médiocre fortune. Quoiqu'il tât de retracer l'ancienne simplicité romaine, on voit dans sa conduite un combat de modestie et de vanité où l'une et l'autre ont tour à tour l'avantage. Il refusa de se servir d'un char superbe que Gratien lui avoit destiné à l'usage des préfets de Rome, et il débita sur ce sujet à Valentinien les plus sages maximes : *Que la modestie ne relève pas les magistratures : que les mœurs des magistrats en font le plus bel ornement : que Rome, toujours libre, quoique soumise à ses princes, n'a jamais su et ne sait pas encore respecter une pompe inutile, qui n'est à ses yeux de nulle ressource pour suppléer à la vertu.* Mais dans la suite ce Romain si modeste, voulant par sa magnificence faire briller son fils, préteur, trouva fort mauvais qu'on prétendît lui faire observer la loi qu'il avoit sollicitée lui-même pour limiter la dépense des magistrats : il se donna beaucoup de mouvement pour en obtenir la dispense, et n'eut point de repos qu'il n'eût dépensé en cette occasion deux millions de livres pesant d'or. Il donna plusieurs fois de bons conseils à Valentinien. Ce prince voulut imposer une taxe à certaines compagnies chargées des fournitures de la ville de Rome ; Symmaque représenta qu'un prince promettoit son autorité en commandant l'imposition ; que d'une imposition trop onéreuse il ne recueilloit que des mécontentemens et des murmures ; qu'en tyrannisant ses sujets, il gagnoit moins qu'il ne perdoit, qu'il les mettoit hors d'état de rendre les services attachés à leur condition ; que la richesse du prince et le bien-être des peuples étoient inséparables ; et que toutes les lois prenoient leur source dans l'humanité du souverain. En entrant en charge, il trouva en place d'assez mauvais officiers subalternes, qui avoient été nommés

par l'empereur : il prit la liberté de lui mander *que la nature produisoit toujours assez d'honnêtes gens pour remplir les postes de l'état ; que pour les démêler dans la foule, il falloit d'abord écarter ceux qui demandoient ; que ceux qui méritoient se trouveroient dans le reste.* On peut aisément conjecturer que cette leçon ne plut pas au jeune prince : du moins je soupçonne qu'un rescrit adressé à Symmaque, et qui se trouve entre les lois de Valentinien, servit de réponse à cette remontrance. En voici les termes : *Il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain ; c'est offenser la majesté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* La date de ce rescrit tombe sur la fin de cette année, temps auquel le prince nommoit les nouveaux officiers ; et le ton que prend Valentinien s'accorde assez bien avec la fierté présumptueuse d'un jeune empereur.

*Symm. l. 10, ep. 54.*

*Ambr. libell.*

*1, 2, contra.*

*Symm. et ep.*

*11, 12, 17,*

*57, et orat.*

*de obitu Val.*

*Paulin. vit.*

*Ambros.*

*Ennodius.*

*Till. vie de*

*S. Ambr. art.*

*37.*

Mais l'intérêt de la religion païenne étoit l'affaire la plus importante de Symmaque. Ce fut pour la soutenir sur le penchant de sa ruine qu'il réunit tout ce qu'il avoit d'activité, d'adresse et d'éloquence. Il s'étoit déjà inutilement adressé à Gratien, qui n'avoit pas même daigné répondre à sa requête. Il comptoit trouver moins de fermeté dans un prince de treize ans, qui, malgré le traité de paix, devoit craindre Maxime et ses intrigues. Dans cette espérance, il assembla le sénat : les sénateurs chrétiens furent exclus de la délibération. On fit un décret en forme de plainte, sur lequel Symmaque dressa son rapport ; il l'envoya à l'empereur en qualité de préfet de Rome, obligé, par le devoir de sa charge de rendre compte au prince de ce qui se passoit dans la ville.

Jamais la cause de l'idolâtrie ne fut plaidée avec plus de chaleur et d'éloquence. La requête contenoit deux chefs : on demandoit que l'autel de la Victoire fût rétabli dans le sénat, et qu'on rendît aux prêtres

les vestales les fonds, les revenus, les privilèges Gratien les avoit dépouillés. L'orateur faisoit valoir l'ancienneté du culte qu'on prétendoit proscrire ; il avoit l'avantage de la tolérance de Constantin, de Valentinien le père, qui n'avoient trou-

vé dans les temples ni les dieux, ni leurs sacrifices. Il étaloit avec pompe les obligations que les Romains avoient à la victoire, tant d'ennemis abattus, tant de royaumes conquis, tant de triomphes. Il se feroit à l'exemple de Constantin et de Constance

Valentinien le père, qui, du séjour des dieux, la vertu l'avoit élevé, considéroit avec attendrissement les larmes des vestales, et s'offensoit de voir enlever ce qu'il avoit voulu conserver. Il faisoit parler ainsi à Valentinien et à Théodose tout ensemble : « Vous, pères généreux (disoit-elle), pères de la patrie, rendez-moi mes années. C'est au culte des dieux que je dois la durée de mon empire ; je serois ingrate de les oublier. Permettez-moi de suivre mes maximes ; c'est le privilège de ma liberté. Cette religion que vous m'avez soumise m'a soumis l'univers ; elle a repoussé Annibal devant mes murailles, elle a précipité les Gands du haut de mon Capitole. N'ai-je donc si long-temps vécu que pour tomber dans le mépris ! Laissez-moi du moins le temps d'examiner ce nouveau culte qu'on veut introduire ; quoique, après tout, vouloir me corriger dans ma vieillesse, c'est s'y prendre bien tard ; c'est faire un affront sensible. » Il ajoutoit que tous les cultes tendent au même but, quoique par des voies différentes ; qu'il falloit laisser aux hommes la liberté de choisir le chemin pour arriver à ce sanctuaire auguste où la Divinité s'enveloppe de sa propre gloire et se dérobe à leurs yeux. Il relevoit le ministère des pontifes et des vestales, et montrait combien il étoit injuste de les priver de leur subsistance, de leur liberté, des droits qui leur revenoient de la libéralité des

testateurs. Il insistoit beaucoup sur la famine dont Rome avoit été désolée aussitôt après l'édit de Gratien : c'étoit, à l'entendre, un effet manifeste de la vengeance des dieux, qui, voyant que les hommes refusoient la subsistance à leurs prêtres, la refusoient eux-mêmes aux hommes : c'étoit le sacrilège de Gratien qui avoit séché les fruits de la terre jusque dans leurs racines. Il excusoit cependant ce prince séduit par de mauvais conseils ; et il finissoit en exhortant Valentinien à réparer le mal que son frère n'avoit fait que par la malice des impies, qui avoient fermé l'accès du trône aux députés du sénat, dépositaires de la vérité.

Ces conseillers pervers, ces impies dont parloit Symmaque étoient les hommes les plus saints et les plus respectables de l'empire ; le pape Damase et saint Ambroise. La délibération du sénat avoit été tenue fort secrète : la requête arriva à Milan, et fut présentée à l'empereur dans son conseil, avant que personne fût informé de l'entreprise. Ceux qui composoient le conseil, surpris de ce coup imprévu, et craignant que la partie ne fût déjà liée avec Maxime pour appuyer la cabale, opinèrent tous, chrétiens ainsi que païens, à consentir à la demande. L'empereur seul ne jugea pas à propos de conclure, et remit la décision au lendemain.

S. Ambroise fut averti sur le champ du danger dont le christianisme étoit menacé. Il dresse aussitôt une requête contraire pour fortifier la religion du prince : il lui représente ce qu'il doit à Dieu ; qu'il ne peut, sans une sorte d'apostasie, rendre aux païens ce que Gratien leur a ôté ; qu'ils ont mauvaise grâce de se plaindre de la soustraction de leurs privilèges, eux qui n'ont pas épargné le sang des chrétiens : que l'empereur ne les force pas à rendre hommage au vrai Dieu ; qu'ils doivent au moins lui laisser la même liberté ; et ne le pas contraindre à honorer leurs folles divinités ; que c'étoit sacrifier aux idoles que d'opiner en leur faveur ; que la

chrétiens faisant la plus grande partie du sénat, c'étoit une sorte de persécution que de les forcer de s'assembler dans un lieu où il leur faudroit respirer la fumée des sacrifices impies : qu'un petit nombre de païens abusent du nom du sénat ; que , si cette entreprise incroyable n'eût pas été tramée en secret, tous les évêques de l'empire seroient accourus pour s'opposer au succès. Il prioit Valentinien de consulter Théodose, dont il avoit coutume de prendre les avis sur les affaires importantes : et quelle plus importante affaire que celle de la religion et de la foi ? Il demandoit communication de la requête pour y répondre en détail. « Si vous prenez le parti des infidèles ( continuoit-il ), les évêques ne pourront fermer les yeux sur une prévarication si criminelle : vous pourrez venir à l'église, mais vous n'y trouverez point d'évêque, ou l'évêque n'y sera que pour vous en interdire l'entrée. Que lui répondrez-vous quand il vous dira : l'Eglise refuse vos dons ; nos autels ne peuvent les souffrir ; Jésus-Christ les rejette avec horreur ; vous les avez prostitués aux idoles : pourquoi cherchez-vous les prêtres du Dieu véritable, après avoir reçu entre vos bras les pontifes des démons ? Que répondrez-vous encore à votre frère, qui vous dira au fond de votre cœur : Je ne me suis pas cru vaincu parce que je vous laissois empereur ; j'ai vu la mort sans regret, parce que je me flattois que vous maintiendriez ce que j'avois établi pour l'honneur du christianisme. Hélas ! que pouvoit faire de plus contre moi celui qui m'a ôté la vie ? Vous avez détruit les trophées que j'avois élevés à notre sainte religion, vous avez cassé mes ordonnances, ce que n'a osé faire mon rebelle meurtrier. C'est maintenant que je reçois dans mes entrailles la blessure la plus cruelle. La meilleure partie de moi-même est dans le cœur de mon frère ; et c'est là qu'on me poursuit encore ; c'est là qu'on me porte encore des coups mortels. » Il lui représente en-

suite son père qui s'excuse d'avoir souffert l'idolâtrie dans le sénat de Rome, sur ce qu'il ignoroit ce désordre. En effet, Valentinien n'étoit jamais entré dans Rome depuis qu'il étoit parvenu à l'empire. S. Ambroise conclut enfin que l'empereur ne peut souscrire à la requête de Symmaque sans offenser à la fois tout ce qu'il doit respecter, son frère, son père, et Dieu même.

Le jeune Valentinien avoit le cœur droit, et ne manquoit pas de prendre le bon parti, lorsqu'il n'en étoit pas détourné par les artifices de Justine. La lettre de saint Ambroise trouva dans son âme des dispositions favorables; elle acheva de le déterminer. Il la fit lire dans le conseil; il reprocha aux chrétiens leur perfide foiblesse; et s'adressant ensuite aux païens : *Comment osez-vous penser, leur dit-il, que je sois assez impie pour vous rendre ce que vous a enlevé la piété de mon frère? Que Rome demande de moi telle autre faveur qu'elle voudra: je la chéris comme ma mère; mais je dois plutôt obéir à Dieu.* Il prononça ces paroles d'un ton aussi ferme que les auroit prononcées Théodose. Personne n'osa répliquer; et les comtes Bauto et Rumoride, généraux des armées d'Occident, quoique nourris dans le paganisme, furent eux-mêmes d'avis de rejeter la requête. On disoit, à cette occasion, *que la Victoire étoit une ingrate, qui, par un de ses caprices ordinaires, avoit abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.* L'affaire étoit terminée: cependant saint Ambroise crut que, pour honorer la vérité, il devoit réfuter les raisons que le préfet avoit si pompeusement étalées en faveur de l'idolâtrie. Il s'en acquitta par un ouvrage que nous admirons encore; il foudroie les sophismes de Symmaque avec cette supériorité que donne la vérité quand elle est soutenue par la beauté du génie et la force de l'éloquence.

*Symm. l. 9,  
ép. 118, 119.*

La religion païenne fut bientôt après déshonorée par un scandale qui couvrit Symmaque de confusion. Saint Ambroise avoit opposé au petit nombre de vestales et



un grand nombre de vierges chrétiennes, qui renoncèrent pour toujours à tous les honneurs et à tous les plaisirs du siècle ; il avoit observé que les païens avoient en de la peine à trouver parmi eux sept filles en qui, plus flatteuses distinctions, la vie la plus commode la plus fastueuse, l'espérance d'être libres après un certain nombre d'années, la terreur du plus affreux supplice, pussent conserver pendant quelque temps une virginité forcée. L'événement justifia deux ou trois ans après cette réflexion de saint Ambroise. Une vestale fut vaincue d'inceste. Symmaque, revêtu du souverain pontificat depuis que Gratien l'avoit refusé, poursuivit devant le préfet de Rome, son successeur, la punition de la vestale coupable. Elle fut enterrée vive, selon les lois anciennes, et son corrupteur fut puni de mort.

La guerre que Symmaque avoit déclarée à la religion chrétienne rendit quelques chrétiens injustes à son égard. Les murs de Rome étoient d'une construction solide et très-magnifique. Les pierres, remarquables par leur tendue, étoient liées ensemble avec l'airain et le plomb. Des citoyens avides venoient pendant la nuit enlever ces métaux, et dégradèrent leurs propres murailles. Valentinien chargea le préfet d'en informer. On accusa Symmaque d'avoir saisi cette occasion pour se venger du peu de succès de sa requête ; d'avoir fait enlever des chrétiens du sanctuaire des églises pour leur faire éprouver les tourmens de la question ; d'avoir mis en prison des évêques même qu'il envoyoit prendre dans les provinces. L'empereur, dans un premier mouvement d'indignation, rendit contre le préfet un édit sévère, lui ordonnant d'élargir tous les prisonniers, et de cesser ses poursuites injustes. Symmaque se justifia en défiant les accusateurs de prouver leur calomnie, en prenant à témoin toute la ville de Rome ; et, ce qui n'admettoit point de réplique, en s'appuyant du témoignage même

*Symm. l. 10, ep. 34.*

*S. Aug. conf. l. 5, c. 15, et contra litt.*

*Pet. l. 3, c. 25.*

*Cassiod.*

*l'ar. l. 3, ep. 31.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3,*

*c. 22.*

*Till. vie de S. Damase,*

*art. 14.*

du pape Damase, qui reconnut par écrit qu'aucun chrétien n'étoit fondé à se plaindre du préfet. Je ne dois pas oublier ici une circonstance qui fait honneur au christianisme, à l'occasion de l'ordre que Valentinien avoit donné à Symmaque de mettre les prisonniers en liberté: *J'ignore, répond-il, quels sont ceux que votre majesté veut que je délivre; nous avons ici dans les prisons plusieurs criminels; j'en ai pris connoissance; il n'y a pas un chrétien.* Peu de temps après, les habitans de Milan ayant prié Symmaque de leur envoyer un professeur d'éloquence, que la ville devoit entretenir, saint Augustin, qui n'étoit pas encore revenu des erreurs de sa jeunesse, poursuivit cet emploi. La vanité l'avoit conduit d'Afrique à Rome pour y enseigner la rhétorique; mais il n'étoit pas content des désordres qui régnoient dans les écoles. Symmaque, à la recommandation de quelques manichéens, se détermina en sa faveur, après avoir éprouvé sa capacité par un discours public, dont il fut très-satisfait.

*Prosp. chr.  
Idac. chron.  
Marcel. chr.  
Pagi ad Ba  
ron.*

*Hermant,  
vie de S. Am-  
broise, l. 4,  
Till. vie de  
S. Damase,  
not. 12, et  
vie de Sirice,  
art. 1, 2.*

Le pape Damase mourut le 10 ou 11 décembre de cette année, ayant gouverné avec sagesse pendant dix-huit ans et environ deux mois. Onze jours après, Sirice fut élu en sa place. Ursin renouvela en vain ses prétentions sur le siège de Rome; il fut rejeté par le peuple; et Valentinien soutint l'élection de Sirice par un rescrit du 23 février de l'année suivante. Le premier soin du nouveau pape fut de sonder les dispositions de Maxime. Les intelligences qu'on le soupçonnoit d'entretenir avec les païens d'Italie donnoient à l'Eglise de justes alarmes. Sirice lui écrivit donc pour l'exhorter à demeurer fidèle à la religion qu'il avoit jusqu'alors professée. Maxime, dans sa réponse, lui proteste d'un attachement inviolable à la doctrine catholique. Il la maintint en effet, mais en tyran, et avec une cruauté qui arracha des larmes à l'Eglise même dont il prenoit la défense.

*Sulp. Sev.  
hist. l. 2.*

Les priscillianistes furent l'objet de son zèle sangui-

ire. Quoique cette hérésie n'ait pas été une de ces sectes dominantes qui ont agité l'empire et causé de grandes révolutions dans l'ordre civil, elle mérite cependant une place distinguée dans cette histoire. C'est la première contre laquelle le bras séculier se soit armé d'initiative; et l'Eglise témoigna pour lors, par un cri général, combien elle est éloignée de cet esprit de persécution. On va le fer à la main chercher l'hérésie jusque dans le sein de l'hérétique. La source du mal vint de l'Egypte. Marc de Memphis, ayant formé un composé monstrueux de diverses erreurs jointes aux pratiques les plus obscènes des païens, des gnostiques et des manichéens, fut chassé par les évêques. Il passa d'abord dans la Gaule, aux environs du Rhône, et de là en Espagne, où il séduisit une femme noble nommée Agape, et le rhéteur Helpidius. Priscillien, né en Galice, embrassa ses dogmes impies, et devint aussitôt le chef de la secte. Il étoit noble, riche, spirituel, éloquent, d'une grande lecture, et subtil dialecticien. A ces qualités si propres à séduire il joignoit des apparences de vertu encore plus dangereuses, l'austérité des mœurs, l'humilité extérieure, le détachement des richesses, l'habitude des veilles, des jeûnes, des travaux. Mais il étoit vain, inquiet, enflé de son pouvoir; et sous un visage mortifié il cachoit les plus hideux désordres. Il s'étoit, dès sa jeunesse, entêté des chimères de la magie. Flatteur et persuasif, il eut bientôt gagné un grand nombre d'Espagnols de toute condition, et surtout des femmes légères, curieuses, avides de nouveautés. Cette contagion s'étendit en peu de temps presque dans toute l'Espagne; elle infecta même plusieurs évêques, entre autres Instance et Salvien, qui prièrent par serment avec Priscillien.

Hygin, évêque de Cordoue, et successeur du célèbre Optat, s'étant aperçu du progrès de l'erreur, en donna avis à Idace, évêque de Mérida. Celui-ci, trop vif et trop violent, ne fit qu'aigrir le mal en poursuivant à outrance.

*Prosp. chr. Hier. in Isai. c. 44.*

*Isid. de viris illustr.*

*Baron. an. 381.*

*Pagi ad Baron.*

*Till. hist. des Priscill.*

*art. 1.*

*Sulp. Sev. l.*

*Baron. an.*

*381.*

*Till. Priscill. art. 5,*

*not. 4.*

trance la nouvelle hérésie. Après de longs débats, sembla un concile à Saragosse, où furent évêques d'Aquitaine. Les hérétiques n'osèrent s'opposer. Ils furent condamnés par contumace, et ordonné, sous peine d'anathème, de communiquer avec Ithace, évêque d'Ossonoba, aujourd'hui Faro en Algarves, fut chargé de notifier à toute l'église le décret du concile, et d'excommunier Hyginien ayant été le premier à dénoncer les sectaires, s'étant même laissé surprendre par leurs artifices.

*Sulp. Sev. l. 1.* Instance et Salvien, condamnés par le concile, devinrent que plus opiniâtres. Pour fortifier leur position, ils honorèrent du titre d'évêque Priscillien, au lieu de tous ces maux, qui n'étoit encore que laïc, et le firent sur le siège d'Avila. De l'autre côté, Idace et encore plus emportés, implorèrent le secours de l'autorité séculière ; et, après beaucoup de poursuites, lesquelles la passion déshonorait le caractère épiscopal, ils obtinrent de Gratien un rescrit qui bannissait les sectateurs de Priscillien, non-seulement de l'Espagne, mais même de tout l'empire. Les hérétiques, frappés de ce coup de foudre, prirent le parti de se cacher et dispersèrent en diverses provinces.

*Sulp. Sev. l. 1.* Mais Instance, Salvien et Priscillien, prirent le chemin de Rome, se flattant de tromper le pape Damase. *Auson. in profess.* En traversant l'Aquitaine, ils y semèrent leurs erreurs, surtout dans la ville d'Eause, alors métropole de la première Aquitaine. Saint Delphin, évêque de Bordeaux, leur ferma l'entrée de sa ville ; mais ils séjournèrent quelque temps dans le voisinage sur les terres d'Eudicia, veuve d'Atticus Tyro Delphidius, qui avoit porté l'éloquence à Bordeaux avec réputation. Cette femme, fortement entêtée de la nouvelle doctrine, se mit en suite de ces fanatiques avec sa fille Procula, qui se donna si aveuglément à Priscillien, qu'elle devint enceinte, et se procura l'avortement pour sauver l'honneur.

de l'un et de l'autre. Ce nouveau crime fut inutile, et n'étouffa pas le bruit de leur infâme commerce. Arrivés à Rome, ils ne purent obtenir audience de Damase. Ils allèrent à Milan, où saint Ambroise ne les rejeta pas avec moins d'horreur. Ils s'adressèrent à la cour, où ils espéroient que l'argent et l'intrigue leur procureroient plus de faveur. Ils ne se trompoient pas. Macédonius, maître des offices, gagné par leurs présents, obtint de Gratien un nouveau rescrit, qui révoquoit le précédent, et les rétablissoit dans leurs églises. En vertu de cet ordre, Instance et Priscillien retournèrent en Espagne, car Salvien étoit mort à Rome. Ils rentrèrent sans obstacle en possession de leurs sièges. Ithace ne manquoit pas de courage pour s'y opposer; mais les hérétiques avoient mis dans leurs intérêts le proconsul Volvence : il leur étoit d'autant plus facile d'en imposer, qu'ils avoient pour maxime de ne pas épargner le parjure, pour ne pas trahir le secret de leur secte. Ils accusèrent même Ithace comme perturbateur de la paix des églises, et obtinrent une sentence pour le faire arrêter. Ce prélat, effrayé d'une si violente procédure, s'enfuit en Gaule, et s'adressa au préfet Grégoire. Celui-ci, bien instruit des faits, se fit amener les auteurs du trouble; et, pour fermer aux hérétiques toute voie de séduction, il informa l'empereur de la vérité. Mais tout étoit vénal à la cour. Les priscillianistes achetèrent de nouveau la protection du maître des offices, qui persuada à Gratien de retirer cette affaire des mains du préfet, et d'en charger le vicaire d'Espagne; car on venoit de supprimer la dignité de proconsul de cette province. Macédonius dépêcha en même temps des officiers, pour conduire en Espagne Ithace, qui s'étoit réfugié à Trèves. Le prélat se déroba leur recherche, et se tint caché jusqu'à l'arrivée de Maxime, qui, ayant déjà pris le titre d'empereur dans Grande-Bretagne, se dispoit à passer en Gaule. Ithace attendit l'événement de la guerre civile. Après

*Prosp. chr.*  
*Idac. chron.*  
*Hermant,*  
*vie de S. Am-*  
*br. l. 3, c.*  
*15.*  
*Till. vie de*  
*S. Mart. art.*  
*9.*

la mort de Gratien, lorsque Maxime eut choisi la ville de Trèves pour sa résidence, l'évêque vint faire sa cour au tyran, et lui présenta une requête, dans laquelle il faisoit une affreuse peinture des crimes de Priscillien et de sa secte. Maxime, qui affectoit un grand zèle pour la foi et la discipline de l'Eglise, manda aussitôt au préfet des Gaules et au vicaire d'Espagne de faire transférer tous les hérétiques à Bordeaux, où se devoit assembler un concile. L'ordre fut exécuté. Instance tenta en vain de se justifier devant le concile : il fut déclaré déchu de l'épiscopat. Priscillien, pour éviter la même condamnation, refusa de répondre, et en appela à l'empereur. Le concile eut égard à son appel ; il s'abstint de prononcer contre lui ; et toute l'Eglise blâma ces évêques d'avoir renvoyé à la puissance séculière une cause ecclésiastique. On conduisit donc à la cour de Maxime, et le chef et les sectateurs. Idace et Ithace les y suivirent pour les accuser, et montrèrent, par un acharnement qui n'avoit rien d'apostolique, que la passion les animoit plutôt que le zèle de la vérité. Ithace, le plus violent des deux, étoit un homme de peu de jugement, hardi, hautain, grand parleur, aimant la dépense et la bonne chère. Il voyoit partout le priscillianisme ; la science, la régularité des mœurs, l'extérieur mortifié, n'osoient paroître à ses yeux sans être soupçonnés d'hérésie.

*Sulp. Sev. l.*  
*2.*  
*Till. Pris-*  
*cil. art. 9, et*  
*vie de S.*  
*Martin, art.*  
*9.*

Une sainteté reconnue ne suffisoit pas pour lui imposer silence. Saint Martin, qui étoit pour lors à Trèves, ne cessoit de l'exhorter à renoncer au personnage d'accusateur, si contraire à la douceur épiscopale. Ithace lui reprocha d'être lui-même un priscillianiste déguisé. Le saint prélat ne pouvant rien sur cet esprit opiniâtre, prit le parti de s'adresser à Maxime ; il le supplia de ne pas verser le sang de ces malheureux : *Qu'ils étoient assez punis par la sentence épiscopale qui les jugroit hérétiques, et les chassoit de leurs églises ; qu'il étoit inouï qu'un juge séculier prononçât dans une cause de foi.*

L'autorité d'un évêque si respectable arrêta Maxime tant que saint Martin fut à Trèves ; et lorsque le prélat sortit de la ville , il se fit promettre par le tyran qu'on épargneroit le sang des accusés.

A peine saint Martin fut-il éloigné que les sollicitations cruelles d'Ithace et de ses partisans firent oublier à Maxime la parole qu'il avoit donnée. Il chargea de l'information le préfet Evode , magistrat intègre , mais sévère. La cause fut examinée en deux audiences. Priscillien , convaincu , n'osa désavouer ses infamies ; il fut déclaré coupable et mis en prison jusqu'à ce que le prince eût été consulté. Maxime ordonna de trancher la tête à Priscillien et à ses complices. Ithace étoit l'âme de toute cette procédure ; il avoit assisté à la question. Mais , après avoir conduit ces misérables jusqu'aux portes de la mort , il s'arrêta par une vaine politique ; et comme s'il eût encore été temps d'éviter la haine publique , il refusa de se trouver au jugement définitif. L'avocat du fisc prit à sa place le rôle d'accusateur. Priscillien eut la tête coupée avec la veuve Euchrocia , et cinq de ses sectateurs. Instance et un autre complice , qui n'est pas nommé , furent dépouillés de leurs biens , et relégués pour toujours dans les îles Sylines , nommées maintenant *Sorlingues* , à la pointe occidentale de l'Angleterre. Quelques autres en furent quittes pour un exil de quelque temps , parce qu'ils n'avoient pas attendu la question pour avouer leurs crimes et révéler leurs complices. Une femme nommée Urbica , connue pour être attachée à la doctrine de Priscillien , fut assommée à coup de pierres par la populace dans la ville de Bordeaux.

Maxime n'oublia pas de tirer avantage de cette exécution cruelle et irrégulière , comme d'une action héroïque en faveur de la religion. Il envoya au pape Sirice une copie des pièces du procès avec cette lettre : *Nous vous protestons que nous ne désirons rien avec plus d'ardeur que de conserver la foi catholique dans sa pureté,*

AN. 385

Sulp. Sev.

2. Pacat.

neg. art.

Prosp.

Idac. ch.

Till. P.

cil. art. 9

Herm.

vie de S.

broise,

c. 15.

*de bannir de l'Eglise toutes les divisions, et de voir tous les évêques servir Dieu dans une parfaite union de cœur et d'esprit.* Après un discours assez obscur, qui paroît avoir rapport au schisme d'Ursin, qu'il se vante d'avoir étouffé, il ajoute : *Pour ce qui concerne les horreurs des manichéens, qui sont depuis peu parvenues à notre connoissance, et qui ont été vérifiées en jugement, non par des conjectures, mais par l'aveu des coupables, j'aime mieux que votre sainteté en soit instruite par les actes que je lui envoie que par notre bouche, ne pouvant énoncer sans rougir des crimes honteux tout à la fois à commettre et à rapporter.*

*Sulp. Sev. dial. 3, art. 15.*

*Pacat. p. neg. art. 29.*

*Prosp. chr. Isid. de viris illustr. c. 2.*

*Pagi ad Baron.*

*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 3, c. 15.*

*Till. Priscil. art. 10, 11, 12, 13.*

Cette lettre ne fit pas sur le pape l'impression que Maxime avoit espérée. Sirice blâma la rigueur employée contre les priscillianistes, et les plus saints prélats de l'Occident furent du même avis. Jamais hérétiques n'avoient été plus dignes de punition; ils renouveloient toutes les abominations de ces sectes hypocrites et voluptueuses qui avoient enveloppé sous de ténébreux mystères la débauche la plus effrénée. Mais l'Eglise, en poursuivant l'hérésie, avoit toujours épargné la personne des hérétiques; elle ne connoissoit d'autres armes que ses anathèmes; et cette mère tendre, priant sans cesse pour ses enfans égarés, demandoit à Dieu, non pas leur mort, mais leur conversion. L'acharnement de ces évêques les déshonora aux yeux de toute l'Eglise. Quoiqu'ils eussent été déclarés innocens dans un synode tenu à Trèves par leurs partisans, le concile de Milan en 390, et celui de Turin en 401, les condamnèrent. Idace, qui étoit le moins coupable, se démit volontairement de l'épiscopat, et perdit ensuite le mérite de cette action par les efforts qu'il fit pour y rentrer. Ithace fut excommunié, et mourut en exil.

*Sulp. Sev. dial. 5, art. 15.*

*S. Ambr. ep. 24.*

Mais personne ne témoigna contre ce prélat sanguinaire plus d'indignation que saint Martin. Dans le temps même que le synode de Trèves étoit assemblé, ce saint



que vint à la cour pour intercéder en faveur de Narsès et de Leucade. Ces deux comtes alloient périr parce qu'ils avoient été fidèles à Gratien. Les amis d'Ithace venoient d'engager Maxime à envoyer des tribuns en Espagne pour juger souverainement les priscilliates, et leur ôter les biens et la vie. C'étoit mettre en danger il les plus innocens, car on confondoit alors avec les hérétiques tous ceux dont l'extérieur portoit des marques de mortification. Dès que ces prélats apprirent que saint Martin approchoit de Trèves, persuadés qu'il s'opposeroit à l'exécution de ces ordres violens, ils lui firent interdire l'entrée de la ville au nom de l'empereur, s'il ne consentoit à s'accorder avec eux. Saint Martin, ayant répondu d'une manière qui ne l'engageoit rien, entra dans Trèves, alla au palais, demanda la grâce des deux comtes, et la révocation des commissaires nommés pour l'Espagne. Maxime différa de lui répondre sur ces deux points, et saint Martin rompit toute communication avec Ithace et ses partisans, qu'il traitoit de meurtriers. Ceux-ci s'en plaignirent amèrement à Maxime. *Nous sommes, lui dirent-ils, perdus sans ressource, si vous ne forcez l'évêque de Tours à communiquer avec nous ; son exemple va former contre nous un préjugé universel. Martin n'est plus seulement l'auteur des hérétiques, il s'en déclare le vengeur ; lui ôter ce pouvoir, c'est ressusciter Priscillien.* Ils le supplioient avec larmes de faire encore usage de sa puissance pour abattre un séditieux. Il ne tint pas à ces reproches injustes et inhumains que Martin ne fût confondu avec les sectaires. Mais le tyran respectoit sa vertu. Il le manda, il lui parla avec douceur, il tâcha de lui faire approuver le traitement fait aux hérétiques ; et, le voyant inflexible, il entra dans une furieuse colère, jeta brusquement l'évêque, et donna ordre de mettre à mort Narsès et Leucade. A cette nouvelle, Martin retourna promptement au palais ; il promit de commu-

*Till. vie de  
S. Martin,  
art. 9, 10.*

niquer avec les autres évêques, si l'empereur pardonnoit aux deux comtes, et s'il révoquoit l'ordre donné aux deux tribuns. Maxime accorda tout. Martin entra le lendemain en communion avec les ithaciens; mais il partit le jour d'après, pénétré d'un vif repentir de s'être laissé entraîner à cette condescendance, qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise témoigna deux ans après, plus de fermeté; il aima mieux sortir de la cour de Maxime, où il étoit retenu par un intérêt important, que de communiquer avec les évêques qui avoient fait périr Priscillien.

*Sulp. Sev. l.*

*2. Idac. chron.*

*cod. Theod.*

*l. 16, tit. 5,*

*leg. 40, 45,*

*48, 59, 65.*

*Till. Pris-*

*cil. art. 18.*

La mort de cet hérétique montra dès-lors quel effet devoient produire dans toute la suite des temps ces procédés inhumains. Loin d'éteindre l'hérésie, elle la répandit et l'accrédita. La Galice surtout en fut pour long-temps infectée. Ceux qui avoient écouté Priscillien comme un prophète le révérent comme un martyr; son corps et ceux de ses adhérens mis à mort avec lui furent transportés en Espagne; on les honora de magnifiques funérailles; on juroit par le nom de Priscillien. Le fanatisme devint plus vif, et la discorde plus opiniâtre. Ses sectateurs furent condamnés l'an 400 par le concile de Tolède. Malgré tous ces anathèmes, malgré les lois accablantes d'Honorius et de Théodose le jeune, cette pernicieuse doctrine se soutint jusqu'au milieu du sixième siècle.

*Idac. fast.*

*Pacat. pa-*

*l. 3, art. 29.*

*Aug. conf.*

*l. 1, c. 6, et*

*l. 2, c. 15.*

*Hermandt,*

*éccl. de S. Am-*

*broise, l. 4,*

*l. 2.*

Théodose, dont les sentimens s'accordèrent toujours avec la plus saine partie de l'Eglise, n'approuva pas l'emportement des ithaciens. C'est ce qu'on peut conclure des titres odieux dont les charge Pacatus, orateur païen, dans un discours qu'il prononça quatre ans après en présence de Théodose. Ce prince avoit donné le consulat à son fils Arcadius, et Valentinien lui avoit nommé Banton pour collègue. Saint Augustin, qui professoit alors la rhétorique à Milan, composa, selon l'usage, le panégyrique de Banton et Valentinien. Il avoue, dans ses Confessions, qu'il devoit y débiter un

nombre de mensonges, auxquels, dit-il, n'auroient laissé d'applaudir ceux-mêmes qui en connoissoient l'ausseté. De la manière dont il s'exprime, il semble il ne l'ait pas prononcé.

Tandis que Maxime défendoit en apparence la foi *Ambr. ep.* <sup>20</sup> *Sermo de Basil. non trad. et contra Auxen.* *S. Aug. contra Julian. c.* <sup>14.</sup> *Ruf. l. 2, c.* <sup>15.</sup> *Soc. l. 5, c.* <sup>11.</sup> *Soz. l. 7, c.* <sup>15.</sup> *Theod. l. 5, c. 15.* *Mabil. itin.* *Italic. p. 17.* *Baroniut.* *Hermant, vie de S. Ambroise, l. 4, c. 54 et suiv.* *Till. vie de S. Ambroise, art. 58.* *holique, Justine l'attaquoit véritablement, et abus de l'autorité de son fils pour relever le parti des Aériens. La fermeté de Valentinien son mari l'avoit obligée de se contraindre tant qu'il avoit vécu ; elle n'avoit trouvé Gratien plus disposé à seconder ses intentions ; mais, après la mort de ce prince, lorsqu'elle crut sa puissance de son fils affermie par le traité conclu avec Maxime, elle leva le masque, et se déclara hautement protectrice de l'arianisme. Sa vivacité naturelle étoit encore animée par les dames de la cour, qui, depuis la ruine d'Arius, s'étoient transmises comme de main en main le poison de cet hérésiarque. Elle n'eut pas de peine à se faire obéir du jeune Valentinien, esprit doux, facile, soumis sans réserve aux volontés de sa mère. Il ne lui fit bien d'une autre difficulté de subjuguier Ambroise. Elle n'avoit à lui opposer qu'un adversaire fort inégal à la personne d'Auxence, que les ariens avoient choisi pour être leur évêque. Il étoit Scythe de nation, et se nommoit Mercurin. Mais, ayant été contraint de quitter son pays à cause de ses crimes, il avoit changé de nom, et pris celui de l'évêque Arien, auquel Ambroise avoit succédé. Ce faux prélat, sans talens comme sans mœurs, faisoit peu de prosélytes ; il ne comptoit entre ses disciples aucun des habitans de la ville ; tout son troupeau se réduisoit à un petit nombre d'officiers de la cour, et à quelques Goths. Il n'avoit d'autre église que son appartement ou le chariot de Justine, qu'il accompagnoit dans ses voyages.*

Cette princesse voulut l'établir dans une des églises de Milan. Elle choisit la basilique Porcienne, qui étoit à ce temps-là hors des murs ; c'est aujourd'hui l'é-

glise de Saint-Victor. Elle prévoyoit une vive résistance de la part d'Ambroise; mais elle étoit résolue de mettre en œuvre en cette occasion toute la force du pouvoir impérial. Ne pouvant pardonner à l'évêque d'avoir malgré elle placé un catholique sur le siège de Sirmium, elle avoit oublié l'important service qu'il avoit rendu à son fils, en s'exposant lui-même pour arrêter les progrès du tyran, et ne cherchoit qu'une occasion de le perdre. Valentinien fait venir Ambroise au palais; et, suivant la leçon dictée par sa mère, il emploie d'abord la douceur pour l'engager à céder la basilique. Sur le refus du prélat, à quoi on s'étoit bien attendu, il prend le ton de maître; il commande, il menace. Ambroise est inébranlable; il rappelle au jeune prince la piété de son père, il l'exhorte à conserver cette précieuse portion de son héritage, il lui expose la croyance catholique, il lui en montre la conformité avec celle des apôtres, et l'opposition de celle des ariens. Cependant le peuple accouru en foule au palais, il demande à grands cris qu'on lui rende son évêque. On envoie un comte avec des soldats pour dissiper cette multitude: sans s'effrayer ni se mettre en défense, elle se présente aux soldats, et s'offre à mourir pour sa foi. La cour, intimidée de cette fermeté, prend le parti de céder pour le moment; elle prie saint Ambroise d'apaiser le peuple, et le renvoie avec parole de rien entreprendre sur la basilique.

Cette promesse n'étoit qu'une feinte de Justine. Elle accusoit saint Ambroise d'être l'auteur de l'émeute; elle tâchoit même de soulever le peuple contre lui, et prodiguoit dans cette vue les caresses et les présents. Elle offroit des dignités à quiconque seroit assez hardi pour le tirer de l'église où il se tenoit renfermé, et le conduire en exil. Un officier, nommé Euthyme, se chargea de l'enlever. Il alla se loger près de l'église, et tint un chariot préparé. Son projet fut découvert; le peuple prit l'alarme, et le courtisan, craignant pour lui-même,

etira au palais. L'année suivante, à pareil jour, l'hyme ayant encouru la disgrâce du prince, fut arrêté et conduit en exil sur le même chariot. Ambroise se repentit alors de son mauvais dessein, par la vengeance la plus digne d'un âme généreuse, et la seule qui sauve le christianisme; il le consola, il s'empressa de lui fournir de l'argent, et tout ce qui lui étoit nécessaire pour adoucir sa disgrâce. Auxence de son côté servait le parti arien de tout ce qu'il avoit de talens : il étoit choit tous les jours, et ne persuadoit personne.

Justine n'étoit pas de caractère à se contenter d'une simple tentative. Comme si elle eût voulu punir Ambroise de sa résistance, elle lui envoya demander, de la part de l'empereur, une autre basilique nommée *la neuve*, plus grande que la première, et renfermée dans une ceinte de la ville. Ambroise répondit qu'il n'étoit permis ni à l'évêque de donner une église, ni à l'empereur de la recevoir : *Vous n'avez pas le droit*, ajouta-t-il, *de donner à un particulier sa maison ; et de quel droit l'ôtez-vous à Dieu ?* Les courtisans, dans leur langage ordinaire, répondirent que tout étoit permis à l'empereur, et tout lui appartenait : *Mais*, dit Ambroise, *Dieu est le souverain prince ; il a ses droits dont le prince n'est pas le maître.* Néotère, préfet du prétoire, vint le lendemain à l'église, où le peuple étoit assemblé avec son évêque; il conseille de livrer au moins la basilique Porcienne; qu'il fera en sorte que l'empereur ne s'en contentera pas. La proposition est rejetée avec de grands cris, et le préfet obligé de se retirer. Le lendemain suivant, sixième d'avril (c'étoit le dimanche des Rois), les ariens s'emparent de la basilique Porcienne : le peuple se soulève; il les chasse, il se saisit de leurs prêtres nommé Castule, et l'alloit mettre en pièces, si saint Ambroise, qui célébroit alors le saint sacrifice, en étant promptement averti, n'eût envoyé bientôt des prêtres et des diacres pour le tirer de leurs

maines. La cour fit arrêter et charger de chaînes un nombre d'habitans. Ces violences alloient allumer sédition : le saint évêque vint cependant à bout prévenir ; mais il persista à ne point céder la basilique et la nuit , étant survenue , mit fin aux contestations.

L'orage paroissoit apaisé. Deux jours se passèrent sans nouvelle entreprise. Mais saint Ambroise continuoit à solliciter Justine ; il attendoit constamment dans sa maison les effets de la vengeance de cette princesse , lorsqu'un mercredi saint les soldats prirent possession de la basilique neuve. Ils obéissoient aux ordres du prince , à regret ; ils étoient catholiques , et tandis que leurs armes menaçoient leur évêque , leurs vœux le faisoient servir. Ils firent dire à l'empereur que , s'il venoit à l'assemblée des catholiques ils étoient prêts à l'accompagner ; qu'autrement ils alloient se joindre au peuple pour assister au service divin que l'évêque célébroit dans l'ancienne basilique. Les courtisans , commençant à trembler pour eux-mêmes , changeoient de langage ; ils tâchoient d'adoucir Justine. Les ariens osèrent se montrer. Ambroise fit signifier aux soldats qui entouraient la basilique neuve qu'il les séparait de la communion. Aussitôt la plupart abandonne leur poste et se rendent à l'église où étoit saint Ambroise. L'arrivée apportel'alarme ; mais ils rassurent les fidèles en déclarant qu'ils ne viennent que pour prier avec lui. La cour avoit tout à craindre , si le peuple eût eu un chef moins respecté , ou capable d'interpréter au peuple la passion les maximes de l'Evangile. Ambroise , avec lui-même et des autres , les arrêtoit sur les bornes qui séparent la résistance chrétienne d'une rébellion , bornes si étroites et si difficiles à ne pas franchir. Comme si l'empereur eût été présent , on crioit de toutes parts : *Prince , nous n'employons envers vous que les prières ; nous n'avons pas la témérité de combattre contre vous ; mais aussi nous ne craignons pas*

*Ecoutez nos supplications ; c'est la religion attaquée qui vous présente sa requête.* On souhaitoit que saint Ambroise se transportât à la basilique neuve, près de laquelle une autre troupe de peuple l'attendoit ; il refusa, de crainte que sa présence n'allumât la sédition ; pour occuper les esprits et amortir tant de mouvements dont les cœurs étoient agités, il monta dans l'église, et se mit à instruire son peuple aussi tranquillement que s'il eût été en pleine paix.

Il étoit encore lorsque l'empereur envoya des officiers pour lui faire des reproches, qu'il réfuta avec fermeté mêlée de respect. L'eunuque Calligone, chambellan, s'étant approché du prélat, osa lui dire : *Quoi ! de mon vivant vous êtes assez hardi pour aller à l'empereur ! je vais vous abattre la tête.* Ambroise, lui répondit : *je suis prêt à mourir ; mais l'office d'un eunuque, et moi celui d'un évêque.* Calligone eut, deux ans après, la tête tranchée pour sa témérité dont il sembloit qu'un eunuque ne pût être puni. Dans cette crise violente, le peuple ne voulut pas abandonner son évêque ; il passa la nuit en prières dans l'église. Enfin, le jour saint, l'empereur fit donner aux soldats de quitter la basilique neuve ; et la tranquillité se rétablit dans la ville. Justine renferma son ressentiment pour le faire éclater dans une autre occasion. Valentinien, peu capable de distinguer entre ce qui étoit dû et ce qui étoit dû à Dieu, regarda Ambroise comme son ennemi déclaré ; et sur les instances qu'il faisoient les seigneurs de sa cour de se rendre à l'église, où le peuple l'attendoit pour assurer la paix : *Allez, leur dit-il, je crois que, si Ambroise vous y va, vous me livreriez pieds et mains liés à la sédition.*

Il étoit alors l'aveuglement de ce prince, que la foi de son âge assujettissoit aux caprices d'une mère pieuse. Théodose étoit bien capable de lui ouvrir

*Greg. Nyss.  
de Pulcheria  
rid.  
Idem de Placidia.*

*Ambr. serm. de divers. 3.* les yeux , et d'arrêter les emportemens de Justine. *Hieron. ep. 9.* il respectoit la veuve de Valentinien , et connois-  
*Claud. de nupt. Honor. Themist. or. 18, 19.* assez son caractère<sup>9</sup> hautain et jaloux<sup>u</sup> pour craindre  
*Theod. l. 5, c. 18.* l'offenser , s'il jetoit ses regards sur l'Occident , qu'il  
*Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 35.* gouvernoit. Il ne sortit pas cette année de Constantinople , et remporta en Orient , par ses généraux , quelques victoires dont les annales de ce temps-là ne mentionnent aucune circonstance. Mais cette joie fut trou-  
*Du Cange, fam. byz. Hard. not. ad Themist. p. 477.* blée dans sa maison par deux afflictions très-sensibles. Elle  
*Marcel. chr.* perdit d'abord sa fille Pulchérie. Cette jeune princesse donnoit dès l'âge de six ans les plus heureuses espérances. Elle avoit toutes les grâces de la beauté. On voyoit éclore en elle de jour en jour toutes les vertus d'une mère. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre , et rendit bientôt le même devoir à Flaccien. Cette grande et sainte impératrice ne survécut pas long-temps à sa fille. Elle mourut à Scotume en Thrace , où elle étoit allée prendre les eaux minérales. Son corps fut rapporté à Constantinople. Elle fut honorée des larmes de tout l'empire , qui perdoit en elle un si précieux soutien des vertus de Théodose. Les pauvres surtout pleurèrent ; elles l'aimoit avec tendresse ; ils n'avoient besoin auprès d'elle d'aucune autre recommandation que de leur misère , de leurs infirmités , de leurs misères. Sans gardes et sans suite , elle passoit des journées entières dans les hôpitaux , servant elle-même les malades , et leur rendant les plus humbles offices , qui ne main-  
*9.* ennoblissoient. Comme on lui représentoit un jour que ces fonctions ne s'accordoient pas avec la majesté impériale , et qu'il lui suffisoit d'assister les pauvres par ses aumônes : *Ce que je leur donne , dit-elle , n'est pas pour le compte de l'empereur , à qui l'or et l'argent partien-*  
*u.* *nent. Il ne me reste que le service de mes malades pour m'acquitter envers celui qui nous a donné l'empire et qui leur a transporté ses droits.* Elle visitoit fréquemment les prisonniers , et travailloit à leur délivrance.



émoire est encore en vénération dans l'église grecque, on célèbre sa fête le 14 septembre, qu'on croit être le jour de sa mort. Elle laissoit deux fils; quelques auteurs en ajoutent un troisième, nommé Gratien; mais le dernier, qui mourut avant son père, naquit de la seconde femme de Théodose. Arcadius commençoit sa huitième année; Honorius n'avoit encore qu'un an. L'empereur le mit entre les mains de sa nièce Sérène. Flaccille laissoit encore dans le palais un neveu qu'elle avoit pris soin d'élever avec Arcadius; c'étoit Nébride. Théodose lui procura quelques années après une alliance illustre, en lui faisant épouser Salvine, fille de Gildon, prince Maure et comte d'Afrique. Nébride fut revêtu, en 396, de la dignité de proconsul d'Asie. Saint Jérôme parle avec éloge de sa vertu. Un palais que Flaccille avoit fait bâtir à Constantinople conserva dans la suite le nom de cette princesse. On lui avoit de son vivant érigé une statue; elle étoit placée dans le sénat avec celles de son mari et de son fils Arcadius.

La douleur de Théodose ne lui faisoit pas perdre de vue le bon ordre de l'empire et les devoirs du souverain. Tisamène gouvernoit la Syrie avec une dureté insupportable. Il n'avoit aucun égard aux lois que l'empereur avoit publiées pour le soulagement de ses peuples; et, sous le règne d'un prince rempli d'humanité, la Syrie ressentoit tout le poids de la tyrannie. Libanius en adressa des plaintes à l'empereur par un discours où il demandoit au nom de la province la déposition de ce magistrat inhumain. On ne sait pas de quelle manière on traita Tisamène. Mais nous avons une loi du 9 décembre de cette année par laquelle Théodose donna ordre au préfet du prétoire de destituer tous les juges qui seront devenus odieux par leurs concussions, ou même inutiles par leur négligence ou par une longue maladie; il lui permet d'en nommer d'autres en leur place, et de punir ceux qui se trouveront coupables; il

*Cod. Theod.*  
l. 9, tit. 7,  
leg. 4, 5, 6.

7, 8, 9.

*Cod. Just. l.*  
1, tit. 26,  
leg. 3; tit. 9,

leg. 7,

*God. ad cod.*  
*Theod. t. 4,*

p. 449.  
*Liban. or.*

18.  
*Soc. l. 5, c.*

18.

il lui ordonne de ne faire à l'empereur le rapport de leur crime qu'en lui annonçant leur châtement. Deux jours après il fit contre l'adultère une autre loi, qui ordonne de mettre à la torture pour tirer la preuve de ce crime, non-seulement les esclaves du mari accusateur, mais aussi ceux de la femme accusée. Ce prince témoigna toute sa vie une extrême horreur de ce désordre, et de tous ceux qui souillent la pureté des mœurs. Il écarta par ses lois tous les subterfuges, tous les délais qui pouvoient ou en éluder ou en retarder la punition. Il défendit aux Juifs la polygamie ; et ordonna que les abominations contraires à la nature seroient expiées en place publique par le supplice du feu.

## LIVRE VINGT-TROISIÈME.

### VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

Au commencement de l'an 386, Honorius, âgé seulement de quinze à seize mois, reçut le titre de consul, qui lui avoit été, dès sa naissance, destiné pour cette année. Il eut pour collègue Evode, préfet du prétoire de Maxime; et cette union prouve que Théodose vivoit en paix avec le tyran, et qu'il le reconnoissoit pour empereur. L'impérieuse Justine n'avoit pas renoncé au dessein de rendre à l'arianisme la supériorité dont il avoit joui sous le règne de Constance et sous celui de Valens. Elle employoit toute l'autorité de son fils pour troubler la paix des églises; elle menaçoit d'exil les évêques, s'ils n'adhéroient aux décrets de Rimini; elle attaquoit Ambroise par des outrages publics et par de viles intrigues; elle tâchoit de semer parmi le peuple l'esprit de discorde; et, regardant comme un affront le succès de ses cabales, elle excitoit son fils à laenger du mal qu'elle ne pouvoit faire. Les ariens et les courtisans, esclaves de la faveur, secondoient sa passion. Tout étoit odieux dans Ambroise: on noircissoit ses vertus mêmes: c'étoit un factieux, un rebelle, qui ne cherchoit par ses aumônes qu'à se faire des créatures. Pour lui, loin de s'en alarmer: *C'est un reproche, dit-il, dont je n'ai garde de rougir; et plaise à Dieu que je puisse toujours le mériter! Si c'est un crime de vouloir acheter par mes aumônes l'assistance et l'appui des indigens auprès du maître des empires, je m'avoue*

*Ax. 386.*

*Idac. fast.*

*Sulp. Sev.*

*hist. l. 2.*

*Ruf. l. 2, c.*

*15.*

*Soz. l. 7, c.*

*13.*

*Ambros. de*

*divers. serm.*

*x.*

*Till. vie de*

*S. Ambroise,*

*art. 44.*

il lui ordonne de ne faire à l'empereur le rapport de leur crime qu'en lui annonçant leur châtement. Deux jours après il fit contre l'adultère une autre loi, qui ordonne de mettre à la torture pour tirer la preuve de ce crime, non-seulement les esclaves du mari accusateur, mais aussi ceux de la femme accusée. Ce prince témoigna toute sa vie une extrême horreur de ce désordre, et de tous ceux qui souillent la pureté des mœurs. Il écarta par ses lois tous les subterfuges, tous les délais qui pouvoient ou en éluder ou en retarder la punition. Il défendit aux Juifs la polygamie; et ordonna que les abominations contraires à la nature seroient expiées en place publique par le supplice du feu.

## IVRE VINGT-TROISIÈME.

### VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

Au commencement de l'an 386, Honorius, âgé seulement de quinze à seize mois, reçut le titre de consul, à lui avoir été, dès sa naissance, destiné pour cette année. Il eut pour collègue Evode, préfet du prétoire : Maxime; et cette union prouve que Théodose vivoit en paix avec le tyran, et qu'il le reconnoissoit pour empereur. L'impératrice Justine n'avoit pas renoncé au dessein de rendre à l'arianisme la supériorité dont il avoit joui sous le règne de Constance et sous celui de Valens. Elle employoit toute l'autorité de son fils pour troubler la paix des églises; elle menaçoit d'exil les évêques, s'ils n'adhéroient aux décrets de Rimini; elle attaquoit Ambroise par des outrages publics et par de lourdes intrigues; elle tâchoit de semer parmi le peuple l'esprit de discorde; et, regardant comme un affront le peu de succès de ses cabales, elle excitoit son fils à la vengeance du mal qu'elle ne pouvoit faire. Les ariens et les courtisans, esclaves de la faveur, secondoient sa passion. Tout étoit odieux dans Ambroise: on noircissoit ses vertus mêmes: c'étoit un factieux, un rebelle, qui ne cherchoit par ses aumônes qu'à se faire des créatures. Pour lui, loin de s'en alarmer: *C'est un reproche, disoit-il, dont je n'ai garde de rougir; et plaise à Dieu que je puisse toujours le mériter! Si c'est un crime de vouloir acheter par mes aumônes l'assistance et l'appui des indigens auprès du maître des empires, je m'avoue*

AN. 386.

Idac. fast.

Sulp. Sev.

hist. l. 2.

Ruf. l. 2, c.

15.

Soz. l. 7, c.

13.

Ambros. de divers. serm.

x.

Till. vie de

S. Ambroise,

art. 44.

*coupable : c'est en effet ce que je cherche. Ces aveugles, ces boiteux, ces malades, ces vieillards sont de plus puissans défenseurs que les plus vaillans guerriers.*

*Cod. Theod.*

*l. 16, tit. 1,*

*leg. 4; tit. 4,*

*leg. 1.*

*Ambr. ep.*

*50.*

*Ruf. l. 2, c.*

*16.*

*Gaud. pref.*

*sermon. ad*

*Benevolum.*

*Soz. l. 7, c.*

*13.*

*baronius.*

Le jeune prince entra dans la passion de sa mère. Résolu de la seconder de toute sa puissance, il approuva le projet d'une ordonnance dressée par Auxence, évêque de Milan, pour les ariens. L'empereur se déclaroit pour la foi du concile de Rimini; il permettoit aux ariens de s'assembler; il défendoit aux catholiques, sous peine de mort, de les troubler dans l'exercice du culte public, et même de présenter contre eux aucune requête. Pour rédiger cette disposition, et y donner la forme de loi, Justine s'adressa à Bénévole, secrétaire des brevets. Celui-ci, né à Bresce en Italie, et instruit dans la foi de Nicée par le saint évêque Philâtre, refusa de prêter son ministère à l'hérésie; et comme l'impératrice le pressoit d'obéir, en lui promettant un emploi plus élevé : *C'est en vain*, lui dit-il, *qu'on tente de m'éblouir; il n'est point de fortune qui mérite d'être achetée par une action impie; ôtez-moi plutôt la charge dont je suis revêtu, pourvu que vous me laissiez ma foi et ma conscience.* En parlant ainsi, il jeta aux pieds de Justine la ceinture qui étoit la marque de son office. Il ne fut pas difficile de trouver à la cour un ministre plus flexible et plus complaisant. La loi fut publiée le 23 de janvier : elle répandit la joie et la confiance parmi les ariens, et la consternation dans l'église catholique.

*Ambr. ep. 21,*

*et de Basilicis*

*non tradendis,*

*et contra Auxen-*

*tium, et de*

*diversis ser-*

*mon. 1.*

*S. Aug. conf.*

*l. 9, c. 7, et*

*de civ. l. 22,*

*c. 8.*

*Hermant,*

*vie de S. Am-*

La fête de Pâque approchoit. C'étoit le temps où les ariens avoient coutume de redoubler leurs efforts pour se rendre maîtres des églises. L'empereur presse de nouveau Ambroise de leur céder la basilique Porcienne. Le prélat résiste; il offre au prince de lui abandonner les terres de l'Eglise; mais il refuse de livrer la maison de Dieu. Justine lui fait donner ordre de sortir de Milan; on le menace de la mort, s'il n'obéit; il se détermine à ne point partir, et à se laisser enlever de force

plutôt que de se rendre coupable de l'usurpation de la *basilique*. Il répond aux officiers de Justine *qu'il respecte l'empereur ; mais qu'il craint Dieu plus que le prince ; qu'il ne peut abandonner son église ; que la violence pourra bien en séparer son corps , mais non pas son esprit ; que , si le prince fait usage du pouvoir impérial , il ne lui opposera que la patience épiscopale.* Le peuple, résolu de mourir avec son évêque, accourt à l'église ; il y passe plusieurs jours et plusieurs nuits. Les églises étoient alors accompagnées d'un vaste enclos qui renfermoit plusieurs bâtimens pour le logement de l'évêque et du clergé. Tant que durèrent les attaques de Justine, le peuple ne sortit pas de cette enceinte ; et il en restoit toujours un grand nombre dans l'église même, où, prosternés au pied des autels, qu'ils baignoient de leurs larmes, ils imploroient pour eux et pour leur évêque le secours du ciel. Ce fut en cette rencontre que , pour occuper le peuple et dissiper l'ennui d'une si longue résidence, saint Ambroise fit pour la première fois chanter des hymnes ; il en composa lui-même , qui firent dans la suite partie de l'office de l'église. Il introduisit aussi le chant des psaumes à deux chœurs ; et cette coutume, déjà établie dans les églises orientales, se répandit de Milan dans tout l'Occident.

Ces chants étoient interrompus par les gémissemens du peuple. Pour le consoler et le contenir en même temps dans les bornes de la soumission due aux souverains, saint Ambroise montoit de temps en temps dans la tribune, et tâchoit de faire passer dans le cœur des fidèles la sainte assurance dont le sien étoit rempli. *Je ne consentirai jamais à vous abandonner*, leur disoit-il ; *mais je n'ai contre les soldats et les Goths d'autres armes que les prières au dieu que nous servons ; telle est la défense d'un prêtre. Je ne puis ni ne dois combattre autrement. Je ne sais ni fuir par crainte , ni opposer la force à la force. Vous savez que j'ai coutume d'obéir aux*

*empereurs, mais je ne veux leur sacrifier ni ma religion ni ma conscience. La mort qu'on endure pour Jésus-Christ n'est pas une mort; c'est le commencement d'une vie immortelle.* Pendant qu'il parloit, l'église fut investie de soldats que la cour envoyoit pour garder les portes, et empêcher les catholiques d'en sortir. *J'entends, disoit Ambroise, le bruit des armes qui nous environnent; ma foi n'en est pas effrayée. Je ne crains que pour vous; laissez-moi combattre seul. L'empereur demande l'église et les vases sacrés: ô prince, demandez-moi mes biens, mes terres, ma maison, ce que j'ai d'or et d'argent; je vous l'abandonne. Pour les richesses du Seigneur, je n'en suis que dépositaire; il vous est aussi pernicieux de les recevoir qu'à moi de vous les donner. Si vous me demandez le tribut, nous ne vous le refusons pas; les terres de l'Eglise paient le tribut. Si vous voulez nos terres, vous avez le pouvoir de les prendre; nous ne nous y opposons pas; les collectes du peuple suffiront pour nourrir les pauvres.* Ces paroles généreuses étoient reçues avec de grands applaudissemens. Les soldats qui étoient au-dehors, pleins de respect pour celui même qu'ils tenoient assiégé, joignoient leurs acclamations à celles du peuple; et ce concert alarmoit Justine.

Valentinien, désespérant de réussir par la terreur, et n'osant en venir aux dernières violences, envoya sommer Ambroise de se rendre devant lui pour disputer contre Auxence, se réservant le pouvoir de décider par son autorité souveraine. Ambroise s'excusa d'aller au palais y plaider la cause de Dieu devant l'empereur ni devant aucun juge séculier; il représenta que les contestations qui concernent la foi ne doivent se traiter qu'en présence des évêques, et il offroit à Auxence d'entrer en dispute avec lui devant un concile. Justine, ne trouvant plus de ressource ni dans ses menaces ni dans ses artifices, conçut le dessein de faire assassiner Ambroise. Elle s'occupoit de cette affreuse pensée, lorsque les mi-



racles qui s'opérèrent à la découverte des corps de saint Gervais et de saint Protas l'effrayèrent sans la changer. En vain les ariens s'efforçoient de tourner en ridicule des prodiges que tout le peuple attribuoit à la sainteté de l'évêque aussi-bien qu'aux mérites des deux martyrs, l'impératrice n'osa combattre plus long-temps le prélat. Elle le laissa en possession de toutes les églises de Milan.

Les remontrances de Maxime firent peut-être sur l'esprit de Justine encore plus d'impression que les miracles. Elle le craignoit, et ne vouloit lui donner aucun prétexte de prendre les armes. Ce tyran fut bien aise de saisir cette occasion de faire une action digne d'un prince légitime, pour diminuer, s'il étoit possible, l'odieux de son usurpation. Il conjura Valentinien de cesser la guerre qu'il faisoit à la vérité. On a conservé sa lettre, dans laquelle il proteste de sa sincérité, et déclare que le seul motif qui le fasse agir, est le vif intérêt qu'il prend à la prospérité de Valentinien ; que, s'il eût formé quelque dessein sur l'Italie, il ne devoit songer qu'à entretenir le feu de la division que le jeune prince allumoit lui-même dans ses états : *C'est une chose infiniment périlleuse*, ajoutoit-il, *de toucher à ce qui regarde Dieu.*

En même temps que Valentinien se déclaroit ennemi de la foi catholique, par une bizarrerie dont les exemples ne sont pas rares, il s'occupoit d'actions de piété. Il donnoit ordre de rebâtir et d'agrandir à Rome la basilique de S. Paul sur le chemin d'Ostie. Ce projet fut ensuite exécuté par Théodose, et achevé par Honorius. Placidie, fille de Théodose, y ajouta de riches ornemens. Le jeune prince ne se contenta pas des lois déjà établies par Constantin et par son père Valentinien pour obliger les peuples à sanctifier le dimanche : il défendit de faire ce jour-là aucune procédure, aucun acte, aucune transaction ; d'exiger le paiement d'aucune dette ; de débattre aucun droit, même devant des ar-

*Epist. r. pontif. Ruf. l. 2, 16. Theod. c. 14. Baronius*

*Prudentius. hyst. 6. Grut. in MCLXX, C. Baronius. Till. Theod. art. 29. Cod. Theod. l. 8, tit. leg. 5.*

bitres ; et il déclara infâme et sacrilège quiconque ne s'acquitteroit pas en ce saint jour des devoirs que prescrit la religion.

*Cod. Theod.*  
*l. 12, tit. 1,*  
*leg. 112.*

Les ordonnances de Théodose s'accordoient mieux avec la pureté de sa foi. Il n'avoit pas porté les derniers coups à l'idolâtrie ; et dans chaque province subsistoit encore un pontife supérieur, qui étoit chargé de la police de toute la religion païenne. Ce titre, regardé comme très-honorable, étoit conféré aux personnes les plus distinguées de l'ordre municipal. On le donnoit quelquefois à des chrétiens malgré eux ; d'autres, moins scrupuleux que Gratien, alloient jusqu'à le rechercher : l'ambition, qui sait plier la conscience au gré de ses désirs, leur persuadoit que cette dignité, n'exigeant aucun acte particulier d'idolâtrie, n'étoit pas incompatible avec leur religion. Théodose, mieux instruit des obligations du christianisme, ne voulut pas à la vérité abolir cette fonction ; l'ordre public la rendoit nécessaire tant que le paganisme subsisteroit ; mais il défendit aux païens d'y contraindre les chrétiens, et à ceux-ci de l'accepter.

*Claud. in 4<sup>o</sup>*  
*consulatu*  
*Honor.*

*Symm. l. 5,*  
*ep. 74.*

*Zos. l. 4.*  
*Iduc. Just.*  
*chron.*

*Marc. chron.*

Depuis cinq ans la paix n'avoit été troublée en Orient que par quelques incursions qu'on avoit facilement réprimées. La réputation de Théodose rendoit la frontière respectable à tant de nations guerrières dont l'empire étoit environné, lorsqu'un nouvel essaim de barbares vint menacer la Thrace des mêmes désastres qu'elle avoit éprouvés sous le règne de Valens. C'étoient des Ostrogoths, appelés aussi Gruthonges, qui, dix ans auparavant, chassés de leur pays par les Huns, erroient dans cette vaste contrée qui s'étend du Danube à la mer Baltique. Réunis sous un chef nommé Odothée, ils entraînérent avec eux une partie de ces nations féroces, dont ils traversoient le pays. L'amour de la guerre et l'espérance du pillage leur associèrent un grand nombre de Huns, et c'est à cause du mélange de

ces, deux puissantes nations que quelques auteurs donnent à ces barbares le nom de *Gothuns*. Tout à coup la rive septentrionale du Danube parut couverte d'une multitude immense de guerriers suivis de leurs chariots, de leurs femmes et de leurs enfans. Ils envoyèrent demander le passage à Promote, général des troupes de la Thrace. Ce capitaine, aussi rusé que vaillant, s'avança aussitôt avec son armée, qu'il étendit le long du fleuve pour en défendre les bords. En même temps il choisit entre ses soldats des hommes de confiance qui savoient la langue de ces barbares; il leur ordonna de passer le fleuve, et de tromper les ennemis en leur promettant de leur livrer l'armée romaine avec le général. Ceux-ci s'acquittèrent adroitement de leur commission. Ils demandèrent d'abord une somme exorbitante pour récompense de leur trahison. On disputa long-temps; enfin on se relâcha de part et d'autre, et l'on s'accorda sur le prix, dont la moitié seroit payée sur l'heure, et le reste après la victoire. On convint et des signaux et du moment de l'attaque; elle devoit se faire de nuit. Les soldats revinrent et informèrent de tout leur général.

On avoit choisi une nuit où la lune ne donnoit pas de lumière. L'obscurité sembloit favorable aux barbares pour dérober le passage; elle l'étoit encore plus à Promote pour leur cacher ses mouvemens. Lorsque cette nuit fut arrivée, les ennemis jettent dans des canots faits d'un seul arbre ce qu'ils avoient de plus braves soldats : ceux-ci devoient descendre les premiers et égorger les Romains, qu'ils s'attendoient à trouver endormis. Ils font ensuite embarquer les autres, afin de soutenir leurs camarades. Ils laissent sur le bord les gens inutiles au combat, femmes, vieillards, enfans, qui ne devoient passer qu'après le succès. Cependant Promote, instruit de ces dispositions, se préparoit à les recevoir. Ayant rassemblé les jours précédens un

très-grand nombre de grosses barques, il les rangea sur trois lignes; et quoiqu'il ne laissât entre elles qu'un médiocre intervalle, il en eut assez pour border le fleuve dans l'espace de vingt stades, c'est-à-dire de deux mille cinq cents pas. On observoit un grand silence; et la largeur du fleuve empêchoit les ennemis d'entendre le bruit des barques et des rames. Lorsque tout fut prêt du côté des Romains, Promote fit donner le signal dont ses émissaires étoient convenus avec les barbares pour leur indiquer le moment du passage. Les Gruthonges font aussitôt force de rames, et s'avancent avec impatience comme à une victoire assurée. Au même instant les deux premières lignes des barques romaines se détachent afin d'envelopper les ennemis. Celles qui sont au-dessous s'étendent dans toute la largeur du fleuve pour former une barrière : les autres, aidées par le courant, descendent avec impétuosité. Fort supérieures aux canots des barbares par leur élévation, par leur masse et par le nombre des rameurs, elles les heurtent, les renversent, les brisent, les coulent à fond. La plupart des Gruthonges sont entraînés au fond des eaux par le poids de leurs armes. Ceux qui traversent le fleuve sont arrêtés par la troisième ligne des barques qui bordent la terre; ils y trouvent la mort. En peu de temps le Danube n'est plus couvert que de cadavres et de débris. Jamais combat naval ne coûta tant de sang. Odothée y perdit la vie.

Les vainqueurs, après avoir détruit et enseveli dans les eaux l'armée ennemie, passent à l'autre rive; ils s'emparent des bagages, et mettent aux fers les femmes, les enfans, et tous ceux qui n'avoient pas trouvé place dans les canots. Théodose, qui, sur le premier avis de Promote, étoit parti de Constantinople, arrive en ce moment. Il vient trop tard pour vaincre, mais assez tôt pour sauver les vaincus. Il juge de l'importance de la victoire par la quantité de butin et par le nombre des

prisonniers. Il leur fait rendre la liberté et leurs dépouilles : il y ajoute même des libéralités ; et par cette généreuse clémence il les change en sujets affectionnés. Il reçoit dans ses troupes ceux qui sont en état de porter les armes, et donne aux autres des terres à cultiver. Il laisse Promote dans la Thrace pour garder la frontière.

Ces barbares, dispersés en divers cantons de la Thrace, conservoient leur férocité naturelle ; ils avoient peine à s'accoutumer à la discipline romaine. Un de leurs détachemens, composé des plus braves et des mieux faits, campoit aux portes de Tomes, métropole de la petite Scythie, en-deçà du Danube. L'empereur leur avoit assigné une paie plus forte qu'à ses propres troupes ; il leur avoit par honneur donné des colliers d'or. Fiers de ces distinctions, ils méprisoient les soldats de la garnison ; ils les insultoient et les maltraitoient en toute occasion. Ils formoient même des desseins sur la ville ; et l'on avoit sujet de tout appréhender de leur caractère brutal et impétueux. Géronce commandoit la garnison ; c'étoit l'homme du monde le moins propre à souffrir ces insultes. Aussi fougueux que les barbares, il ne leur cédoit ni en courage, ni en force de corps. Il résolut de les prévenir ; et, ayant fait part de son dessein aux officiers de la garnison, comme il les voyoit intimidés et peu disposés à le suivre, il ne prend avec lui que sa garde, qui formoit un fort petit nombre, sort à cheval, l'épée à la main, et va d'un air intrépide charger les barbares. Les autres soldats, saisis de frayeur, se tiennent sur la muraille simples spectateurs d'un combat si inégal. Les barbares se moquent d'abord de la folle émérité de Géronce ; c'étoit à leurs yeux un insensé qui venoit chercher la mort : ils détachent sur lui quelques-uns de leurs guerriers les plus braves et les plus robustes. Géronce s'attache au premier qui vient à lui ; il le saisit au corps ; et, tandis qu'il s'efforce de le renverser de

cheval, un de ses gardes abat d'un coup de sabre l'épau du barbare, qui tombe par terre. Ce coup saisit les autres d'effroi. Géronce se jette tête baissée au travers de son cadron : les soldats romains, ranimés par son exemple, sortent de la ville; ils fondent sur la troupe ennemie et ils en font un horrible carnage. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans une église voisine, qui leur servit d'asile. Géronce ayant, par cette action de valeur, comprimé l'insolence de Gruthonges, s'attendoit à de grandes récompenses. Mais Théodose, irrité qu'il eût de sa propre chef, et sans l'avis de ses supérieurs, entrepris un acte de cette importance, songeoit bien plutôt à le punir. On l'accusa même de n'avoir attaqué les barbares que pour leur enlever les colliers d'or qu'ils tenoient de la libéralité de l'empereur. Géronce s'en justifia par les colliers qu'il avoit en aussitôt après sa victoire de remettre entre les mains des officiers du trésor. Si l'on s'en rapporte à Zosime, qui ne rend presque jamais justice à Théodose, Géronce n'évita un traitement rigoureux qu'aux dépens de sa fortune, qu'il fallut sacrifier pour acheter la protection des eunuques du palais.

*Idac. fast.*  
*Marcel. chr.*  
*Zos. l. 4.*  
*Soc. l. 4, c.*  
*26.*  
*Philost. l.*  
*10, c. 1.*  
*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

Théodose avoit conduit à la guerre contre les Gruthonges son fils Arcadius, âgé de neuf ans. Il revint avec lui à Constantinople, où il entra comme en triomphe le 12 d'octobre. Il épousa quelques jours après Gallienne, fille de Valentinien I.<sup>er</sup>, et de Justine. Selon Philostorge elle étoit arienne, ainsi que sa mère. On ne voit pas pendant qu'elle ait causé aucun trouble dans l'Eglise; mais ce ne seroit pas une preuve de la pureté de sa foi. Elle mourut avant son mari; et sous un empereur que Théodose, on pouvoit ne pas s'apercevoir que l'impératrice fût hérétique. Zosime recule ce mariage d'une année; et il fait une aventure romanesque qui ne s'accorde guère avec le caractère de Théodose, et qui a besoin d'un meilleur garant.

*Liban. vita.*

Ce prince n'avoit d'autre passion que de rendre

plus heureux : il l'étoit lui-même lorsqu'il trouvoit l'occasion d'user de clémence. Un sénateur d'Antioche, qui aimoit à donner de magnifiques repas, raconta un jour devant un grand nombre de convives des songes que ne lui promettoient rien moins que l'empire. Quoiqu'il affectât d'en rire le premier, on sentit qu'il étoit dupe de ces visions frivoles. Les parasites firent leur devoir ; ce fut de le flatter d'abord et de l'accuser ensuite. Il étoit perdu s'il eût vécu sous le règne de Constance ou de Valens. Les juges se piquoient d'un zèle impitoyable ; ils faisoient de cette extravagance une affaire d'état. Tous les convives, excepté les délateurs, étoient considérés de complices. Il y en avoit déjà deux condamnés à l'exil ; plusieurs avoient souffert la question. Le secrétaire de Libanius fut accusé entre les autres : on prouva qu'il étoit mort avant le festin dont on faisoit tant de bruit ; il n'en fallut pas moins pour arrêter les informations déjà commencées. Théodose fit cesser, et cassa toute cette procédure. Ne punissant qu'à regret les crimes réels, il étoit bien éloigné de s'engager à poursuivre ceux qui n'étoient qu'imaginaires.

Toujours prêt à pardonner les attentats contre sa personne, il punissoit sévèrement les atteintes portées à l'honneur des particuliers. Il ordonna que ceux entre les mains de qui tomberoit un libelle diffamatoire fussent à le déchirer sur-le-champ, leur défendant d'en exciter à personne le contenu, et soumettant à la même peine et celui qui l'auroit composé et celui qui l'auroit communiqué, à moins qu'il n'en déclarât l'auteur. Pour donner plus d'éclat à la ville de Constantinople, il voulut que tous ceux qui étoient revêtus de dignités civiles ou militaires, ne parussent en public que sur des chars attelés de deux chevaux : les magistrats du premier ordre, tels que les préfets du prétoire et ceux de la ville, avoient des chars à quatre chevaux : car, selon la louable discipline établie dès le temps de la répu-

*Cod. Theod.*  
*l. 2, tit. 53,*  
*leg. 2.*

*Lib. 9, tit.*  
*54, leg. 9;*  
*tit. 44, leg.*

*Lib. 14, tit.*  
*12, leg. unic.*  
*et ibi God.*

blique, il n'étoit pas libre aux particuliers de se distinguer par la pompe des équipages : c'étoit le rang et pas la fortune qui permettoit l'usage des voitures pareil. Les statues des princes étoient un asile : qui redoutoient la violence et l'injustice trouvoient sûreté dans l'enceinte où ces statues étoient placées. Mais il arrivoit que certaines gens s'y réfugioient par malice et par affectation de terreur, afin de rendre odieuses les personnes par qui ils se prétendoient punis. Théodose ordonna que ceux qui auroient recouru à ces asiles y demeureroient pendant dix jours ; durant cet intervalle on ne pourroit les en arracher qu'ils n'auroient pas eux-mêmes la liberté de s'en aller ; qu'après l'examen des motifs de leur crainte elle se trouvoit bien fondée, les lois prendroient leur défense ; au lieu qu'ils seroient punis si leur alarme tendue n'étoit qu'un artifice et un effet de malice. Constantin avoit mis un frein à l'avarice ; mais cette passion, qui veille sans cesse pour se dérober à la trainte des lois, avoit franchi ses barrières. Les lois étoient devenues arbitraires. Théodose se contenta de les renfermer dans leurs anciennes bornes, qui n'étoient que trop étendues. Il permit l'intérêt à douze pour cent par année, et condamna les usuriers à rendre le triple de ce qu'ils exigeroient au-delà. La loi de l'Évangile n'avoit pas encore en ce point pris le dessus sur les anciennes lois romaines.

AN. 387.  
*Idac. fast.*  
*Lib. or. 14.*

L'année suivante est mémorable par un de ces événements dont l'histoire a pris soin de conserver tous les détails pour l'instruction des princes et des peuples. C'est la sédition d'Antioche. On connoît les causes qui la firent naître, la manière dont elle s'alluma, les efforts auxquels elle se porta, les effets qu'elle produisit, la conduite des magistrats dans la punition, et la clemence de Théodose dans le pardon des coupables. Valeur étoit consul pour la quatrième fois avec l'historien



, lorsqu'une première étincelle de sédition éclata à Alexandrie. Le peuple, assemblé au théâtre, se souleva contre les magistrats. On les accabla d'injures, sans ménager la personne même des empereurs. On porta ce jusqu'à demander Maxime pour maître : on étoit à grands cris ; on souhaitoit qu'il voulût accepter la souveraineté de l'Egypte. Cette émeute, excitée en un moment, passa aussi rapidement qu'un orage. Ce n'étoit plus ordinaire au peuple d'Alexandrie : rarement cette multitude légère et turbulente se voyoit dans le théâtre sans insulter les magistrats. La coutume étoit tellement passée en coutume, que le gouvernement n'y faisoit nulle attention.

On ne dit pas même quel fut le prétexte de cet événement populaire ; comme s'il n'en eût fallu aucun pour soulever les Alexandrins. Il est cependant vraisemblable que ce fut la même cause qui excita vers le même temps dans Antioche une sédition dont les suites furent beaucoup plus fâcheuses. En voici l'occasion. Au mois de janvier de cette année, il y avoit quatre ans révolus depuis qu'Arcadius avoit reçu le titre d'Auguste. Théodose voulut commencer par une fête magnifique la cinquième année de l'empire de son fils. Cette solennité se nommoit *les quinquennales*. Pour y ajouter plus d'éclat, on y joignoit d'une année ses propres *décennales*, c'est-à-dire la dixième année de son empire. C'étoit la coutume de distribuer en cette occasion de l'argent aux soldats. Ces dépenses épuisèrent le trésor. Théodose, ne voulant pas tarir cette source de la prospérité des états, songea à d'autres moyens de le remplir : il imposa une contribution extraordinaire.

Les ordres du prince ne trouvèrent aucune résistance dans le reste de la Syrie ; mais ils soulevèrent Antioche. Cette ville étoit par sa grandeur, par son opulence, par la beauté de sa situation et de ses édifices, connue comme la capitale de l'Orient. Divisée en

*Lib. or. 25.  
Idac. fast.  
Marcel. chr.  
Pagi ad Baron.  
Till. Theod.  
not. 27.*

*Chrysost.  
Hom. in S.  
Ignatium. c.  
4.  
Liban. or.  
14, 15, 25.  
Strab. l. 16.*

quatre quartiers entourés de murailles, et qui formoient presque autant de villes, elle renfermoit deux cent mille habitans, partagés en dix-huit tribus. A ce peuple nombreux se joignoient une infinité d'étrangers qui y venoient sans cesse de toutes les contrées de l'univers. Les passions d'humeurs diverses étoient une matière toujours prête aux plus violentes agitations. On parloit depuis quelques jours de la nouvelle imposition : ce n'étoit qu'un bruit sourd, qui trouvoit peu de croyance, mais qui mettoit déjà les esprits dans cet état d'incertitude où l'on devient plus facile à émouvoir. Les ordres de l'empereur étant arrivés pendant la nuit du 26 de février, le gouverneur assemble de grand matin le conseil. La lecture des lettres n'étoit pas achevée, que les assistans abandonnent à la douleur : ils s'écrient *que la somme est exorbitante ; qu'on peut leur briser les os par les tortures, leur tirer tout le sang des veines, mais qu'en vendant leurs biens et leurs personnes, on ne pourra tirer de quoi satisfaire à cette exaction cruelle*. Les murmures, les gémissemens, les cris, les marques du dernier espoir troublent toute l'assemblée. Plusieurs élèvent la voix pour adresser à Dieu des prières plus séditieuses que les murmures.

Chrysost.  
hom. de stat.  
5, c. 3.

Liban. or.  
14, 15, 22,  
25.

Le gouverneur fait de vains efforts pour les apaiser. Ils sortent de la salle, et courent comme des fous sous le portique. Là, redoublant leurs cris en se défilant de leurs robes, ils appellent les citoyens; ils exagèrent le sujet de leur alarme. On accourt de tous parts : bientôt un peuple innombrable les environne, la fureur se communique plus promptement que leur colère; la plupart ignorent encore la cause du tumulte et frémissent déjà de colère. Tout à coup, sans aucun commandement, il se fait un grand silence; cette immense populace demeure calme et immobile, ainsi la mer aux approches d'un violent orage; et un nuage après, poussant des cris furieux, et se divisant en

Les troupes comme en autant de vagues, les uns se précipitent dans les thermes voisins; ils renversent, ils brûlent, ils détruisent et les vases et les ornemens: d'autres se précipitent à la maison de l'évêque Flavien, et, ne l'ayant trouvé, ils reviennent à la salle du conseil, d'où le gouverneur n'avoit encore osé sortir: ils tâchent d'entr'ouvrir les portes, et menacent de le massacrer, ce qui n'eut pas sans exemple à Antioche. N'ayant pu réussir, ils se dispersent en criant: *Tout est perdu; la ville est perdue; une imposition cruelle a détruit Antioche.*

Tout ce qu'il y avoit d'étrangers, de misérables, d'esclaves, grossit la foule des séditiens. Ce mélange confus ne connoît plus ni prince, ni magistrats, ni patrie. A la vue des portraits de l'empereur, qui étoit peint en plusieurs endroits de la ville, la rage s'allume; on l'insulte de paroles et à coups de pierres; et, comme s'il resistoit encore plus sensiblement dans les ouvrages de bronze, on va attaquer ses statues: on n'épargne pas celles de Flaccille, d'Arcadius, d'Honorius, ni la statue même de Théodose le père. On attache des cordes à son cou; chacun s'empresse de prêter son bras à ce ministère de fureur: on les arrache de leur base; on les brise en morceaux, en les chargeant d'opprobres et d'imprécations: on en abandonne les débris aux enfans, qui les traînent par les rues de la ville.

Ce dernier excès d'insolence effraya les coupables eux-mêmes. La vue des images d'un empereur si respectable brisées et mises en pièces les frappa d'horreur, comme s'ils eussent vu les membres du prince même épars et dispersés. Pâles et tremblans, la plupart s'enfuient et se cachent. La sédition se ralentissoit; mais elle n'étoit encore apaisée. Une troupe des plus opiniâtres s'assemble autour de la maison d'un des principaux sénateurs, qui, se tenant renfermé chez lui, paroissoit contenir la révolte. Ils y mettent le feu. Pendant l'effroi du peuple, les plus sages citoyens n'avoient

Chrysost.

Hom. 2, c.

Hom. 3, c.

Hom. 5, c.

Hom. 6, c.

Hom. 17, c.

Liban. de

vit. detor. 14,

15, 21, 23.

Zos. l. 4.

Theod. l. 5,

c. 19.

Soz. l. 7, c.

23.

Liban. or.

14, 15, 25.

osé s'exposer : les magistrats, cachés dans leurs maisons, ne songeoient qu'à conserver leur vie. Ne pouvant se concerter ensemble ni prendre aucune mesure, ils en étoient réduits à faire des vœux au ciel. Quantité de voix appeloient en vain le gouverneur. Quoique ce fût un officier vaillant, et qui s'étoit signalé dans la guerre, cependant il n'osa se montrer jusqu'au moment où il apprit que la plus grande fougue du peuple étoit passée, et que la maison du sénateur n'étoit attaquée que par une poignée de misérables. Il s'y transporta à la tête de sa garde. Il n'en coûta que deux coups de flèches pour dissiper ce reste de sédition. Le comte d'Orient, qui commandoit les troupes, et qui n'avoit pas montré plus de hardiesse, vint alors se joindre à lui. On les blâma tous deux dans la suite de n'avoir pas affronté le péril pour défendre les statues de l'empereur, et pour épargner à la ville un si criminel attentat. Leurs soldats poursuivirent les mutins, qui fuyoient devant eux. On en prit un grand nombre, qui furent aussitôt enfermés dans les prisons.

*Liban. or.* On remarqua que les femmes de la plus vile populace, <sup>11.</sup> *Soz. l. 7, c.* qui ont coutume de signaler leur rage dans ces émeutes soudaines, ne prirent aucune part à celle-ci. L'agitation qui subsistoit encore dans les esprits après tant de secousses violentes, fit, comme il arrive souvent, imaginer des fantômes et des prodiges bizarres. On ne pouvoit croire que ce désordre n'eût pas été produit par une puissance surnaturelle. Le bruit courut que dans le fort du tumulte on avoit vu un vieillard d'une taille gigantesque, monté sur un puissant cheval ; et que, s'étant changé d'abord en jeune homme, ensuite en enfant, il avoit disparu. On disoit encore que la nuit d'auparavant on avoit aperçu au-dessus de la ville une femme horrible à voir, et d'une grandeur effrayante ; que ce spectre avoit passé sur toutes les rues en frappant l'air d'un fouet avec un bruit affreux. Ce n'étoit rien moins dans l'idée du peuple

un monstre infernal qui excitoit les esprits à la fureur, la même manière que les valets de l'amphithéâtre immoient à grands coups de fouet la rage des bêtes féroces dans les spectacles. Selon saint Jean Chrysostôme, n'étoit pas besoin que le démon courût dans l'air; c'étoit assez qu'il entrât dans leur cœur, et qu'il y soufflât le feu de la révolte. Elle avoit commencé au point du jour; à midi le calme étoit rétabli dans la ville.

Mais ce calme n'avoit rien que de sombre et de lugubre. Après cet accès de frénésie, les habitans, abattus, égarés, ne se reconnoissoient qu'avec horreur. La crainte, les remords, la crainte, tenoient tous les cœurs égarés. La vue des courriers qui partent pour informer l'empereur leur annonce déjà leur condamnation. Les innocens et les coupables attendent également la mort; mais personne ne veut être coupable; ils s'accusent les uns les autres. Les païens, qui n'étoient pas plus criminels que les chrétiens, tremblent qu'on ne leur impute tout le désordre. Tous, renfermés avec leurs familles qui pleurent en larmes, déplorent le sort de leurs femmes et de leurs enfans; ils se pleurent eux-mêmes. Partout une affreuse solitude: on voit seulement errer et là dans les places et dans les rues des troupes d'armes, traînant aux prisons des malheureux qu'ils ont rachetés de leurs maisons.

La nuit se passe dans de mortelles inquiétudes: elle présente à leur esprit que des gibets, des feux, des bûchers. La plupart se déterminent à quitter leur patrie, qui ne leur paraît plus qu'un vaste sépulcre. Les riches cachent et enfouissent leurs richesses. Chaque homme se tient heureux de sauver sa vie. Dès le point du jour les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards qui fuient la colère du prince comme un incendie. Les magistrats, incertains du sort de la ville, n'osent les retenir. À peine peuvent-ils, à force de menaces, arrêter les sénateurs, qui se préparoient

*Chrysost.  
Hom. 5, c. 16.*

*Hom. 6, c. 1.*

*Liban. or. 14, 15, 22, 23.*

*Theod. l. 5, c. 19.*

*Chrysost.  
Hom. 2, c. 1, 2, 5.*

*Hom. 3, c. 1, 5, 6.*

*Hom. 5, c. 5, 6.*

*Hom. 13, c. 1.*

*Lib. de vita et or. 14, 23.*

eux-mêmes à désert<sup>er</sup> Antioche. Les autres sortent en foule, et se dispersent sur les montagnes et dans les forêts. Plusieurs sont massacrés par les brigands qui profitent de cette alarme pour infester les campagnes voisines, et l'Oronte rapporte tous les jours dans la ville quelques-uns des cadavres de ces malheureux citoyens.

*Chrysost.*  
*Hom. 3, c.*  
*6, 7.*  
*Hom. 5, c.*  
*5.*  
*Hom. 6, c.*  
*5.*  
*Hom. 8, c.*  
*4.*  
*Hom. 13, c.*  
*1, 2.*  
*Liban. or.*  
*14, 22.*

Cependant les magistrats étoient assis sur le tribunal et faisoient comparoître ceux qu'on avoit arrêtés à la suite de la sédition et la nuit suivante. Ils déployoient l'horreur des supplices. On pouvoit leur reprocher n'avoir rien fait pour empêcher le crime : cette crainte les rendoit plus implacables; ils croyoient faire leur devoir en punissant avec rigueur. Les fouets armés de plomb, les chevalets, les torches ardentes, toutes les tortures redoutables à l'innocence même, étoient mises en œuvre pour arracher l'aveu du crime et des complices. Tout ce qui restoit de citoyens dans la ville étoit rassemblé aux portes du prétoire, dont les soldats gardoient l'entrée. Là, plongés dans un morne silence, se regardant les uns les autres avec une défiance mutuelle, les yeux et les bras levés vers le ciel, ils le conjuroient de leur faire miséricorde, et larmes d'avoir pitié des accusés, et d'inspirer aux juges des sentimens de clémence. La voix des bourreaux, le bruit des coups, les menaces des magistrats, les glais d'effroi; ils prêtent l'oreille à toutes les interrogations, à chaque coup, à chaque gémissement qu'ils entendent ils tremblent pour leurs parens, pour eux-mêmes, ils craignent d'être nommés entre les complices. Mais rien n'égale la douleur des femmes : enveloppées de leurs voiles, se roulant à terre, et se traînant aux pieds des soldats, elles les supplient en vain de leur permettre l'entrée; elles conjurent les moindres officiers qui passent devant elles de compatir au malheur de leurs proches et de leur prêter quelque secours. Entendant les cris douloureux de leurs pères, de leurs fils, de leurs maris,

pendent par des cris lamentables. Elles ressentent au fond de leur cœur tous les coups dont ils sont frappés, et les dehors du prétoire présentent un spectacle aussi orable que les rigueurs qu'on exerce au-dedans. Ce jour affreux et funeste se passa à interroger et à vaincre les coupables. La nuit étoit déjà venue ; on étoit au-dehors, dans des transes mortelles, la dévotion des magistrats : on demandoit à Dieu, par les vœux les plus ardens, qu'il touchât le cœur des juges, et qu'ils voulussent bien accorder quelque délai, et renvoyer le jugement à l'empereur, lorsque tout à coup les portes du prétoire s'ouvrirent. On vit sortir, à la tête des flambeaux, entre deux haies de soldats, les criminels de la ville chargés de chaînes, languissans et râlant à peine, les tortures ne leur ayant laissé de forces qu'autant qu'il en falloit pour mourir de la main des bourreaux à la vue de leurs concitoyens. On avoit voulu commencer ce terrible exemple par la punition des plus coupables. On les conduisit au lieu des exécutions. Leurs pères, leurs femmes, leurs filles, plus mortes qu'eux-mêmes, veulent les suivre et manquent de forces. Le désespoir les ranime ; elles courent, elles voient leurs proches tomber sous le glaive, et tombent avec eux par la violence de leur douleur. On les emporte à leurs maisons. Elles en trouvent les portes scellées du sceau du prétoire ; on avoit déjà ordonné la confiscation de leurs biens ; et ces femmes, distinguées par leur rang et par leur naissance, sont réduites à mendier un asile qu'elles trouvent qu'avec peine, la plupart de leurs parens et leurs amis refusant de leur donner retraite, de peur de partager leur crime en soulageant leur infortune. On continua pendant cinq jours de faire le procès aux coupables : plusieurs innocens furent enveloppés dans la condamnation, s'étant déclarés criminels dans la force des tortures. Les uns périrent par l'épée, d'autres par le feu ; on en livra plusieurs aux bêtes : on ne fit pas

même grâce aux enfans. Tant de supplices ne rassuroient pas ceux qui restoient : après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur leurs têtes : ils craignoient les effets de la colère du prince ; et quoiqu'il ne pût encore être instruit de la sédition, on entendoit sans cesse répéter dans la ville : *L'empereur sait-il la nouvelle ? Est-il irrité ? L'a-t-on fléchi ? Qu'a-t-il ordonné ? Voudra-t-il perdre Antioche ?* Pour effacer, s'il étoit possible, la mémoire du soulèvement, chacun s'empressoit de payer l'impôt qui en avoit été l'occasion. Loin de le trouver alors insupportable, les habitans offroient de se dépouiller de tous leurs biens, et d'abandonner à l'empereur leurs maisons et leurs terres, pourvu qu'on leur laissât la vie.

*Chrysost.*  
*Hom. 4, c.*  
2. *Hom. 6, c.*  
1. *Hom. 15, c.*  
1. *Hom. 17, c.*  
2. *Hom. 18, c.*  
4. *Liban. or.*  
14. Antioche étoit une ville de plaisir et de dissolution. L'adversité, cette excellente maîtresse de la philosophie chrétienne, la changea tout à coup. Plus de jeux, plus de festins de débauche, de chansons et de danses lascives, de divertissemens tumultueux. On n'y entendoit plus que des prières et le chant des psaumes. Les chrétiens, qui faisoient la moitié des habitans, pratiquoient toutes les vertus ; les païens avoient renoncé à tous les vices. Le théâtre étoit abandonné ; on passoit les journées entières dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville sembloit être devenue un monastère. Libanius en gémit ; saint Jean Chrysostôme en félicite les habitans ; il préfère aux emportemens insensés de leur gaîté ordinaire les fruits heureux de leur infortune et de leur tristesse.

*Pallad. dial.*  
*Soc. l. 5, c.*  
5. *Chrysost.*  
*Hom. 2, c.*  
1, 2. *Hom. 4, c.*  
1. *Hom. 5, pas-*  
*sim.* Ce grand homme, animé de l'esprit de Dieu, fut seul, dans ces jours d'alarme et de douleur, la consolation d'un peuple nombreux. Il étoit né à Antioche l'an 347, de parens nobles. Il avoit pris les leçons de Libanius. Mais la beauté de son génie, le goût du vrai et du grand, la lecture assidue de ces admirables modèles que l'ancienne Grèce avoit enfantés, et surtout l'étude de



Ecriture sainte, dont la sublime simplicité passa dans son esprit comme dans son cœur, lui donnèrent un ton d'éloquence fort supérieure à celle de son maître. Ce fut une de ces âmes choisies que la sagesse de Dieu se plaît à former de temps en temps, et à montrer aux hommes, pour leur apprendre jusqu'à quel degré peuvent s'élever les forces humaines soutenues de la grâce divine. Il embrassa d'abord la profession d'avocat. L'injustice des hommes, qu'il voyoit de trop près, l'en dégoûta presque aussitôt. Saint Méléce le fit lecteur. Il se retira dans la solitude; et le Démosthène du christianisme vécut pendant deux ans renfermé dans une caverne, où il ne s'occupoit que de la prière et de l'étude : le mauvais état de sa santé l'en fit sortir à l'âge de trente-trois ans. Il fut bientôt après ordonné diacre par saint Méléce. Flavien lui conféra la prêtrise en 385 ou 386, et lui confia le ministère de la parole. Il étoit alors dans un âge où l'on peut être assez instruit et assez exercé dans la pratique de la morale évangélique pour accepter sans présomption le redoutable emploi de la prêcher aux autres hommes. Il parut comme un ange chargé d'annoncer les ordres du ciel, et s'attira, sans y prétendre et sans en vouloir tirer aucun avantage temporel, l'admiration de toute la ville d'Antioche. L'éclat, la solidité, la force, la pureté de son éloquence, lui firent donner avec raison le surnom de *Chrysostôme*. Depuis le vendredi 26 février, jour de la sédition, jusqu'au jeudi de la semaine suivante, il demeura dans le silence. Enfin, lorsque les plus coupables furent punis, que plusieurs de ceux que la erreur avoit bannis de la ville commençoient à y revenir, et qu'il ne restoit plus que l'inquiétude de la vengeance du prince, il monta dans la tribune. Pendant tout le temps du carême, qui commença cette année à Antioche le huitième de mars, il continua de prêcher au peuple, dont il sut calmer les craintes et essuyer les larmes; et l'on doit principalement attribuer à ce grand

*Hom. 6, c.*

*3, 1, 5.*

*Hom. 14, c.*

*1. Soz. l. 8, c.*

*2. Zon. t. 2,*

*p. 36.*

*l'ita S. Joan.*

*Chrystost. be*

*nedict*

*Fleury, hist.*

*eccles. l. 19,*

*c. 7, 9.*

orateur la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses alarmes qui survinrent. Il prononça dans cet intervalle vingt discours comparables à tout ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus éloquent. L'art en est merveilleux. Incertain du parti que vaudra prendre Théodose, il mêle ensemble l'espérance du pardon et le mépris de la mort, et dispose ses auditeurs à recevoir avec soumission et sans trouble les ordres de la Providence. Il entre toujours avec tendresse dans les sentimens de ses citoyens; mais il les relève et les fortifie. Jamais il ne les arrête trop long-temps sur la vue de leurs malheurs; bientôt il les transporte de la terre au ciel : pour les distraire de la crainte présente, il leur en inspire une autre plus vive; il les occupe du souvenir de leurs vices, et leur montre le bras de Dieu levé sur leurs têtes, et infiniment plus terrible que celui du prince.

*Chrysost.* Il y avoit déjà huit jours que les courriers qui por-  
*Hom. 5, c.* toient à l'empereur la nouvelle de la sédition étoient  
*1, 2.* partis d'Antioche, lorsqu'on apprit qu'ils avoient été  
*Hom. 6, c.* arrêtés dans leur route par divers accidens, et obligés de  
*2.* quitter les chevaux de poste pour prendre les voitures  
*Hom. 21, c.* publiques. On crut qu'il étoit encore temps de les pré-  
*1.* venir; et toute la ville s'adressa à l'évêque Flavien, prélat  
*Liban. de* vénérable par sa sainteté, et chéri de l'empereur. Il ac-  
*vitæ et or. 24.* cepta cette pénible commission; et ni les infirmités d'une  
*Zos. l. 4.* extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage dans une saison incommode et pluvieuse, ni l'état où se trouvoit une sœur unique qu'il aimoit tendrement, et qu'il laissoit au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle. Résolu de mourir ou de fléchir la colère du prince, il part au milieu des larmes de son peuple. Tous les cœurs le suivent par leurs vœux; on espère que la bonté naturelle de l'empereur ne pourra se défendre d'éconter un prélat si respecté. Zosime fait honneur de cette députation à Libanius et à un certain Hilaire, distingué, dit-il, par sa naissance et par son savoir. Nous avons,

en effet deux discours de Libanius qui semblent avoir été prononcés devant l'empereur, l'un pour apaiser sa colère, l'autre pour louer sa clémence. Mais ce n'est qu'une fiction de déclamateur. Si l'on s'en rapporte à Libanius lui-même, il paroît qu'il ne sortit point de la ville. Ce sophiste, qui veut toujours jouer un grand rôle, prétend avoir beaucoup servi à rassurer les habitans, et à disposer ensuite à la douceur les commissaires de Théodose. Il y a tout lieu de croire que ce récit de Zosime n'est qu'une fable inventée pour dérober aux chrétiens la gloire d'avoir sauvé Antioche.

Quoique Flavien fit une extrême diligence, il ne put atteindre les courriers. Ils arrivèrent avant lui, et leur rapport excita dans Théodose cette violente colère dont les premiers accès étoient toujours prompts et terribles. Il étoit moins irrité du renversement de ses propres statues que des outrages faits à celles de Flaccille et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoubloit encore son courroux. Il avoit distingué cette ville entre toutes celles de l'empire par des marques de sa bienveillance : il y avoit ajouté de superbes édifices. On venoit d'achever par ses ordres un nouveau palais dans le faubourg de Daphné, et il avoit promis de venir incessamment honorer Antioche de sa présence. Son premier mouvement fut de détruire la ville, et d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Etant revenu de cet accès d'empportement, il choisit le général Hellébique, et Césaire, maître des offices, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice. Comme il ignoroit encore la punition des principaux auteurs du désordre, il chargea ces commissaires d'informer contre les coupables avec pouvoir de vie et de mort. Il leur donna ordre de fermer le théâtre, le Cirque et les bains publics; d'ôter à la ville son territoire, ses privilèges, et la qualité de métropole; de la réduire, comme avoit autrefois fait l'empereur Sévère, à la condition d'un simple bourg sou-

*Chrysost.*  
*Hom. 14, c.*

*Hom. 17, c.*

*Idem. in*  
*epist. ad Co-*  
*loss.*

*Hom. 7, a.*

*Lib. or. 15,*

*Theod. L 5,*  
*c. 19.*

*Zos. l. 4.*  
*Soz. l. 7, c.*

*Theoph. p.*

*Till. Theod.*  
*not. 30.*

mis à Laodicée, son ancienne rivale, qui deviendrait par ce changement métropole de la Syrie; de retrancher aux pauvres la distribution du pain, qui étoit établie dans Antioche comme dans Rome et dans Constantinople.

*Chrysost.*

*Hom. 12, c.*

*Hom. 16, c.*

*Hom. 17, c.*

*Hom. 18, c.*

*Hom. 21, c.*

*Liban. or.*

*15, 22, 23.*

Hellébique et Césaire, étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrèrent Flavien, et redoublèrent sa douleur. Il continua sa route avec plus d'empressement pour obtenir quelque grâce. Les deux commissaires se hâtèrent d'arriver en Syrie. La renommée, qui les devança, renouvela la terreur dans Antioche. On publioit qu'ils venoient à la tête d'une troupe de soldats qui ne respiroient que le sang et le pillage. Les habitans prononçoient eux-mêmes leur propre sentence : *On égorgera le sénat ; on détruira la ville de fond en comble ; on la réduira en cendres avec son peuple ; on y fera passer la charrue ; et pour éteindre notre race , on poursuivra, le fer et le feu à la main, jusque dans les montagnes et les déserts ceux qui y chercheront une retraite.* On attendoit en tremblant le moment de leur arrivée. On se disoit de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui étoit païen, vint à l'église, où une multitude innombrable s'étoit assemblée comme dans un asile ; il y parla au peuple, et s'efforça de le rassurer. Lorsqu'il se fut retiré, saint Jean Chrysostôme fit reproche aux chrétiens d'avoir eu besoin d'une voix étrangère pour affermir des cœurs que la confiance en Dieu devoit rendre inébranlables. Enfin ceux qui connoissoient le caractère des deux officiers vinrent à bout de calmer ces alarmes. On commença de se persuader que le prince ne vouloit pas ruiner Antioche, puisqu'il confioit sa vengeance à deux ministres si équitables et si modérés. A leur approche, une foule de peuple sortit au-devant d'eux, et les conduisit à leur demeure avec des acclamations mêlées de prières et de larmes. C'étoit le soir du 29 de mars.

En effet, les deux commissaires n'étoient pas de ces artisans vils et mercenaires qui, livrés sans réserve à la passion de leur maître, vont aussi vite que son char, et lui préparent d'inutiles repentirs. C'étoient des hommes prudents et vertueux. Hellébrique étoit même d'amitié avec S. Gregoire de Nazianze; et c'est une tache pour Théodose d'avoir choisi, dans sa colère, ses ministres propres, non pas à la servir aveuglément, mais à la diriger et à la retenir dans les bornes d'une juste justice. Ils apprirent, en arrivant, que les magistrats les avoient prévenus, et que la sédition étoit déjà calmée par des exemples assez rigoureux. Cependant, malgré les ordres du prince, ils se voyoient réduits à la triste nécessité de rouvrir les plaies récentes de cette malheureuse ville, et d'en faire encore couler du sang. Ils commencèrent d'abord la révocation de tous les privilèges d'Antioche.

Le lendemain, ils firent comparoître tous ceux qui composoient le conseil de la ville. Ils écoutèrent et les accusations formées contre eux, et leurs réponses. L'humanité des juges adoucissoient, autant qu'il leur étoit permis, la sévérité de leur ministère : ils n'employoient ni soldats ni licteurs pour imposer silence; ils permettoient aux accusés de plaindre leur sort, de verser des larmes; ils en versaient eux-mêmes; mais ils ne leur laissent pas espérer aucune grâce; ils paroissent à la fois compatissans et inflexibles. Sur la fin du jour, ils firent enfermer tous ceux qui étoient convaincus dans une grande enceinte de murailles, sans toit et sans aucune retraite qui pût les garantir des injures de l'air. C'étoient les personnes les plus considérables d'Antioche par leur naissance, par leurs emplois et par leurs richesses. Toutes les familles nobles prirent le deuil; la ville perdoit avec eux tout ce qu'elle avoit d'éclat et de splendeur. Le troisième jour devoit être le plus funeste : tous les habitans étoient glacés d'effroi. C'étoit le jour destiné au

*Chrysost.*  
*Hom. 17, c.*

*Hom. 18, c.*

*Lib. or. 14,*

*22, 23.*  
*Greg. Naz.*

*ep. 123.*

*Chrysost.*  
*Hom. 17, c.*

*Hom. 18, c.*

*Liban. or.*

*22, 23.*

*Chrysost.*  
*Hom. 17, c.*

*1, 2.*

*Hom.* 18, c. 4. *Lib. or.* 23. *Theod.* l. 5, c. 19. jugement et à l'exécution des coupables. Avant le lever du soleil, les commissaires sortent de leurs demeures à la lueur des flambeaux. Ils montroient une contenance plus sévère que la veille, et l'on croyoit déjà lire sur leur front la sentence qu'ils alloient prononcer. Comme ils traversoient la grande place, suivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, saisit la bride du cheval d'Hellébique, et s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. Elle demandoit grâce pour son fils, distingué par ses emplois et par le mérite de son père. En même temps Hellébique et Césaire se voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtemens lugubres, des visages pâles et exténués faisoient ressembler à des fantômes plutôt qu'à des hommes. C'étoient les solitaires des environs d'Antioche, qui dans cette triste conjoncture étoient accourus de toutes parts; et tandis que les philosophes païens, plus orgueilleux, mais aussi timides que le vulgaire, étoient allés chercher leur sûreté sur les montagnes et dans les cavernes, les moines, qui étoient alors les vrais philosophes du christianisme, et qui portoient ce nom à juste titre, avoient abandonné leurs cavernes et leurs montagnes pour venir consoler et secourir leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commissaires; ils leur parlent avec hardiesse; ils offrent leurs têtes à la place des accusés; ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce: ils demandent d'être envoyés à l'empereur. *Nous avons, disent-ils, un prince chrétien et religieux; il écoutera nos prières; nous ne vous permettrons pas de tremper vos mains dans le sang de vos frères; ou nous mourrons avec eux.* Hellébique et Césaire tâchoient de les écarter en leur répondant qu'ils n'étoient pas maîtres de pardonner, et qu'ils ne pouvoient désobéir au prince sans se rendre eux-mêmes aussi coupables que le peuple d'Antioche.

Ils continnoient leur marche , lorsqu'un vieillard , dont l'extérieur n'avoit rien que de méprisable , s'avança à leur rencontre. Il étoit de petite taille , vêtu d'habits sales et déchirés. Saisissant par le manteau l'un des deux commissaires , il leur commanda à tous deux de descendre de cheval. Indignés de cette audace , ils alloient le repousser avec insulte , lorsqu'on leur dit que c'étoit Macédone. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. Macédone vivoit depuis long-temps sur le sommet des plus hautes montagnes de Syrie , occupé jour et nuit de la prière. L'austérité de sa vie lui avoit fait donner le surnom de *Crithophage* , parce qu'il ne se nourrissoit que de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple , sans aucune connoissance des choses du monde , et qu'il se fût rendu comme invisible aux autres hommes , il étoit célèbre dans tout l'Orient. Les commissaires s'étant jetés à ses pieds , le prioient de leur pardonner , et de souffrir qu'ils exécutassent les ordres de l'empereur. Alors ce solitaire , inspiré par la sagesse divine , leur parla en ces termes : « Mes amis , portez ces paroles au prince : Vous n'êtes pas seulement empereur , vous êtes homme , et vous commandez à des hommes de même nature que vous. L'homme a été formé à la ressemblance de Dieu : n'est-ce donc pas un attentat contre Dieu même de détruire cruellement son image ? On ne peut outrager l'ouvrage sans irriter l'ouvrier. Considérez à quelle colère vous emporte l'insulte faite à une figure de bronze. Et une figure vivante , animée , raisonnable , n'est-elle pas d'un plus grand prix ? Il nous est aisé de rendre à l'empereur vingt statues pour une seule ; mais , après nous avoir ôté la vie , il lui sera impossible de rétablir un seul cheveu de notre tête. » Le discours de cet homme sans lettres fit une vive impression sur les commissaires. Ils promirent à Macédone de faire part à l'empereur de ses sages remontrances.

Ils se trouvoient dans un extrême embarras , et n'é-

*Chrysost.*

*Hom.* 17, c. 2.  
*Liban.* or. 25.  
toient guère moins agités au-dedans d'eux-mêmes que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté les ordres de l'empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colère; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et surtout des moines, dont les plus hardis menaçoient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avoit déjà conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étoient alors dans Antioche, et il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux; ils les arrêtent et leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire et Hellébique ayant témoigné par un signe de tête qu'ils leur accorderoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie, ils leur baissent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent en même temps dans le prétoire, et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride du cheval d'Hellébique, apercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'Hellébique, et, le arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances: ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires, ne pouvant contenir leurs larmes, se rendent enfin; ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodose.



Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards atténués par les austérités aux fatigues d'un long et pénible voyage. Ils leur demandent seulement une lettre ; ils se chargent de la porter au prince et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête dans laquelle , en implorant la clémence de Théodose, ils lui mettoient devant les yeux le jugement de Dieu , et protestoient que , s'il falloit encore du sang pour apaiser son courroux , ils étoient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique demeureroit dans la ville, et que Césaire iroit à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'étoit un vaste édifice, orné de portiques et de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. Cette nouvelle fit renaître l'espérance, dont les effets se diversifioient selon la différence des caractères. Les citoyens sensés bénissoient Dieu, et lui rendoient des actions de grâces : ils se flattoient que l'empereur, en considération de la fête de Pâques, qui approchoit, pardonneroit les offenses qu'il avoit reçues. Mais une jeunesse dissolue, dont cette ville voluptueuse étoit remplie, s'abandonnoit déjà aux excès d'une joie extravagante ; elle avoit en un moment oublié tous ses malheurs. Dès le lendemain du départ de Césaire, pendant que les principaux d'Antioche étoient dans les fers, et le pardon encore incertain, les bains publics étant fermés, une troupe de jeunes libertins coururent au fleuve, sautant, dansant, chantant des chansons lascives, et entraînant avec eux les femmes qu'ils rencontroient. Ces désordres n'échappèrent pas aux sévères réprimandes de saint Jean Chrysostôme. Pour les tirer de cette folle sécurité, il fit de nouveau gronder sur leurs têtes le tonnerre de la vengeance divine et les menaces de celles du prince.

Césaire étoit parti dès le soir même. Une foule de

*Chrysost  
Hom. 17,*

*2.  
Hom. 18,*

*4.  
Hom. 20,*

*7.  
Lib. or. 2*

« Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers;  
« tieg; il s'élève contre nous plus fortement que vous  
« même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Louez  
« la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a  
« ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous  
« nous pardonnez, nous devons notre salut à votre in-  
« dulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une  
« gloire nouvelle : nous vous aurons, par notre attentat,  
« préparé une couronne plus brillante que celle dont  
« Gratien a orné votre tête ; vous ne la tiendrez que de  
« votre vertu. On a détruit vos statues : ah ! qu'il vous  
« est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus pré-  
« cieuses ! Ce ne seront point des statues muettes et fr-  
« giles, exposées dans les places aux caprices et aux in-  
« jures : ouvrages de la clémence, et aussi immortels  
« que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous  
« les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y  
« a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais.  
« Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste ét-  
« due d'un empire, ne procurent pas aux princes un  
« honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la  
« douceur. Rappelez - vous les outrages que des mains  
« séditeuses firent aux statues de Constantin, et les con-  
« seils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance :  
« vous savez que ce prince, portant alors la main à son  
« front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je*  
« *ne suis point blessé*. On a oublié une grande partie  
« des victoires de cet illustre empereur ; mais cette pa-  
« role a survécu à ses trophées ; elle sera entendue des  
« siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et  
« les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin  
« de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ?  
« Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-  
« vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir  
« de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de  
« Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux

prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le dieu des chrétiens ! Des hommes il en sait faire des anges ; il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que votre impunité corrompe les autres villes : hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice ; fuyant dans les déserts ; en proie aux bêtes féroces ; cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles : mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! Il vous tiendra compte non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible dans lequel les princes et les

« Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers;  
« tieg; il s'élève contre nous plus fortement que vous  
« même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Initez  
« la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a  
« ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous  
« nous pardonnez, nous devons notre salut à votre in-  
« dulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une  
« gloire nouvelle : nous vous aurons, par notre attentat,  
« préparé une couronne plus brillante que celle dont  
« Gratien a orné votre tête ; vous ne la tiendrez que de  
« votre vertu. On a détruit vos statues : ah ! qu'il vous  
« est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus pré-  
« cieuses ! Ce ne seront point des statues muettes et fra-  
« giles, exposées dans les places aux caprices et aux in-  
« jures : ouvrages de la clémence, et aussi immortels  
« que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous  
« les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y  
« a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais.  
« Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue  
« d'un empire, ne procurent pas aux princes un  
« honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la  
« douceur. Rappelez - vous les outrages que des mains  
« séditeuses firent aux statues de Constantin, et les con-  
« seils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance :  
« vous savez que ce prince, portant alors la main à son  
« front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je*  
« *ne suis point blessé*. On a oublié une grande partie  
« des victoires de cet illustre empereur ; mais cette pa-  
« role a survécu à ses trophées ; elle sera entendue des  
« siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et  
« les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin  
« de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ?  
« Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-  
« vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir  
« de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de  
« Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux

prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le dieu des chrétiens ! Des hommes il en sait faire des anges ; il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que votre impunité corrompe les autres villes : hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice ; fuyant dans les déserts ; en proie aux bêtes féroces ; cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat en faisant naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles : mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! Il vous tiendra compte non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible dans lequel les princes et les

« sujets comparoîtront au tribunal de la suprême justice ;  
 « et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors  
 « effacées par le pardon que vous nous aurez accordé.  
 « Pour moi , je vous le proteste , grand prince , si votre  
 « juste indignation s'apaise , si vous rendez à notre patrie  
 « votre bienveillance , j'y retournerai avec joie ; j'irai  
 « bénir avec mon peuple la bonté divine , et célébrer la  
 « vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des  
 « regards de colère , mon peuple ne sera plus mon pe-  
 « ple ; je ne le reverrai plus ; j'irai dans une retraite  
 « éloignée cacher ma honte et mon affliction ; j'irai  
 « pleurer , jusqu'à mon dernier soupir , le malheur d'une  
 « ville qui aura rendu implacable à son égard le plus  
 « humain et le plus doux de tous les princes. »

Chrysost.  
 Hom. 21, c.  
 4.  
 Theod. l. 5,  
 c. 19.  
 Soc. l. 7, c.  
 25.

Pendant le discours de Flavien , l'empereur avoit fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Eufra , ne pouvant plus retenir ses larmes : *Pourrions-nous , dit-il , refuser le pardon à des hommes semblables à nous après que le maître du monde , s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave , a bien voulu demander grâce à son père pour les auteurs de son supplice qu'il avoit comblés de ses bienfaits !* Flavien , touché de la plus vive reconnaissance , demandoit à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople pour célébrer avec lui la fête de Pâques : *Allez , mon père ,* lui dit Théodose ; *hâtez-vous de vous montrer à votre peuple , rendez le calme à la ville d'Antioche ; elle ne sera parfaitement rassurée après une si violente tempête que lorsqu'elle reverra son pilote.* L'évêque le supplioit d'envoyer son fils Arcadius : le prince , pour lui témoigner que , s'il lui refusoit cette grâce , ce n'étoit par aucune impression de ressentiment , lui répondit : *Priez Dieu qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé , et vous me verrez bientôt moi-même.* Lorsque le prélat eut passé le détroit , Théodose lui envoya encore des officiers de sa cour pour le presser de se rendre à son troupeau.

la fête de Pâques. Quoique Flavien usât de toute rigueur dont il étoit capable, cependant, pour ne dérober à son peuple quelques momens de joie, il devança par des courriers qui portèrent la lettre à l'empereur avec une promptitude incroyable.

Depuis que Césaire étoit parti d'Antioche, les esprits étoient entre l'espérance et la crainte. Les prisonniers recevoient sans cesse des alarmes par les bruits qui se répandoient, *que l'empereur étoit inflexible, qu'il persistoit dans la résolution de ruiner la ville.*

Ses parens et leurs amis, gémissant avec eux, leur disoient tous les jours le dernier adieu; et l'éloquente simplicité de saint Jean-Chrysostôme pouvoit à peine les rassurer. Enfin la lettre de Théodose arriva pendant la nuit, et fut rendue à Hellébique. Cet officier généreux fut le premier toute la joie qu'il alloit répandre dans la ville. Il attendit le jour avec impatience; et dès le matin il se transporta au prétoire. L'allégresse peinte sur son visage annonçoit le salut; il fut bientôt environné d'une foule de peuple qui pousoit des cris de joie; le lieu arrosé de tant de larmes quelques jours auparavant retentissoit d'acclamations et d'éloges. Tous ceux que la crainte avoit jusqu'alors tenus cachés accouroient au transport; tous s'efforçoient d'approcher d'Hellébique. Ayant imposé silence, il fit lui-même la lecture de la lettre : elle contenoit des reproches tendres et paternels. Théodose y paroissoit plus touché des insultes faites à Flaccille et à son père que de celles qui tombaient sur lui-même. Il y censuroit cet esprit de révolte et de mutinerie qui sembloit faire le caractère du peuple d'Antioche; mais il ajoutoit qu'il étoit encore si naturel à Théodose de pardonner. Il témoignoit être affligé que les magistrats eussent ôté la vie à quelques coupables; et finissoit par révoquer tous les ordres qu'il avoit donnés pour la punition de la ville et des habitans.

Après ces mots, il s'élève un cri général. Tous se disper-

*Chrysost.*  
*Hom. 21, c.*

*1, 4.*  
*Liban. or.*  
*15, 22, 23.*

*Chrysost.*

*Hom. 21, c.* sent pour aller porter cette heureuse nouvelle à l'  
*4. Idem in* femmes et à leurs enfans. La veille on accusoit de  
*epist. ad Co-* teur et Flavien et Césaire; aujourd'hui on s'étonne qu'  
*loss.*  
*Hom. 7, c.* affaire si importante, si difficile, ait été si prompten  
*5. Lib. or. 15,* terminée. On ouvre les bains publics, on orne les  
*25. Strab. l. 16.* et les places de festons et de guirlandes, on y dresse  
 tables; Antioche entière n'est plus qu'une salle de fe  
 La nuit suivante égale la lumière des plus beaux jo  
 la ville est éclairée de flambeaux; on bénit l'Être  
 verain qui tient en sa main le cœur des princes  
 célèbre la clémence de l'empereur; on comble de lo  
 ges Flavien, Hellébique et Césaire. Hellébique p  
 part à la réjouissance publique; il se mêle dans les j  
 dans les festins. Les jours suivans on lui dresse  
 statues ainsi qu'à Césaire, et lorsqu'il fut ensuite rap  
 par l'empereur, il fut conduit hors de la ville ave  
 vœux et les acclamations de tout le peuple. Flavien  
 à son arrivée des témoignages de reconnoissance et  
 plus précieux et plus dignes d'un évêque; il fut ho  
 comme un ange de paix, et toutes les églises retenti  
 d'actions de grâces. Il eut même la consolation de  
 trouver encore sa sœur, à qui Dieu avoit prolong  
 vie jusqu'à son retour, et de recevoir ses derniers sou  
 Plusieurs villes s'étoient intéressées en faveur d  
 tioche; le sénat et le peuple de Constantinople av  
 joint leurs instances à celles de Césaire et de Flav  
 Séleucie, située sur la mer à quarante stades de l'  
 bouchure de l'Oronte, avoit aussi envoyé une dép  
 tion à l'empereur. Cette ville célèbre, autrefois ap  
*la sœur d'Antioche*, avoit beaucoup perdu de son an  
 lustre. Antioche, après en avoir été long-temps jal  
 affectoit alors de la mépriser; et ses habitans, eni  
 d'un insolent orgueil au milieu même de leurs désast  
 disoient hautement qu'ils aimoient mieux voir p  
 leur patrie que de devoir son salut à de pareils in  
 cesseurs. Il paroît que les habitans d'Antioche ay



Obtenu leur pardon, osèrent demander à Théodose la permission de donner à leur ville le nom d'Arcadius. Mais on ne voit pas que ce prince ait eu égard à leur demande. Ainsi se terminèrent les suites d'une sédition que la politique se seroit crue obligée de châtier à la rigueur pour donner un exemple terrible. Celui qui s'applique en même temps à la sûreté et à la gloire des monarches qui le servent ne voulut armer contre les coupables que le bras de leurs propres magistrats; il ne laissa au prince que l'honneur de pardonner.

L'état de l'Occident donnoit alors à Théodose de grandes inquiétudes. Maxime se préparoit à la guerre, et faisoit des levées d'hommes et d'argent. Ses exactions désoloient la Gaule; il épuisait les provinces; et, renonçant à cette feinte douceur qu'il avoit jusqu'alors affectée, il s'enrichissoit par les exils et les proscriptions. Lorsqu'il eut rempli ses trésors, déguisant son ambition sous le masque d'un zèle hypocrite, il signifia à Valentinien que, s'il n'abandonnoit la protection des ariens pour favoriser la foi catholique que son père avoit professée, il alloit s'y contraindre par la force des armes. Cette déclaration alarma Justine et toute la cour. On sentoit aisément que la religion n'entroit pour rien dans les vues de Maxime, et que son unique dessein étoit d'usurper ce qui restoit à Valentinien. Plusieurs des principaux officiers, craignant que Maxime ne les demandât pour les faire nourrir, et que le jeune prince n'eût la foiblesse de les livrer au tyran, se retirèrent auprès de Théodose.

Pour écarter l'orage dont l'Italie étoit menacée, Justine s'adressa encore une fois à saint Ambroise. Elle l'avoit employé quatre ans auparavant à négocier un accommodement avec Maxime; et quoiqu'elle n'eût payé ce service que de traitemens injurieux, elle comptoit assez sur sa générosité pour lui confier de nouveau les plus grands intérêts. D'ailleurs c'étoit fermer la bouche au tyran, qui se couvroit du prétexte de la reli-

*Ruf. l. 2, c.*

*16.*

*Pacat. pa-*

*neg. c. 25,*

*26, 27, 28.*

*Theod. l. 5,*

*c. 14.*

*Hermant,*

*vie de S. Am-*

*broise, l. 5,*

*c. 5.*

*Ambr. ep.*

*24.*

*Idem de*

*obitu Valer. l.*

*Paulin, vit.*

*Ambros.*

*Hermant,*

*vie de S. Am-*

*broise, l. 5,*

*c. 3, 4.*

*Till. vie de*

*S. Ambroise,*

*art. 51.*

*Hom.* 17, c. 2.  
*Liban.* or. 23.  
toient guère moins agités au-dedans d'eux-mêmes que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté les ordres de l'empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colère; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et surtout des moines, dont les plus hardis menaçoient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent aux portes du prétoire, où l'on avoit déjà conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étoient alors dans Antioche, et il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient, se présentent devant eux; ils les arrêtent et leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire et Hellébique ayant témoigné par un signe de tête qu'ils leur accorderoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie, ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent en même temps dans le prétoire et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride de cheval d'Hellébique, apercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'Hellébique, et, le arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances: ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grâce de tant de malheureux. Les commissaires, ne pouvant contenir leurs larmes, se rendent enfin; ils consentent surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodos

**M**ais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards atténués **par** les austérités aux fatigues d'un long et pénible **voyage**. Ils leur demandent seulement une lettre ; ils se **chargent** de la porter au prince et d'y joindre les plus **pressantes** sollicitations. Les solitaires composèrent une **requête** dans laquelle , en implorant la clémence de **Théodose**, ils lui mettoient devant les yeux le jugement **de Dieu**, et protestoient que , s'il falloit encore du sang **pour** apaiser son courroux , ils étoient prêts à donner **leur** vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique de-  
~~meureroit~~ <sup>meureroit</sup> dans la ville, et que Césaire iroit à Constan-  
~~tinople~~ <sup>tinople</sup>. Ils firent transférer les criminels dans une prison  
~~plus~~ <sup>plus</sup> commode. C'étoit un vaste édifice, orné de porti-  
~~ques~~ <sup>ques</sup> et de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes,  
~~on~~ <sup>on</sup> leur permit de recevoir toutes les consolations de la  
**vie**. Cette nouvelle fit renaître l'espérance, dont les  
**effets** se diversifioient selon la différence des caractères.  
**Les** citoyens sensés bénissoient Dieu, et lui rendoient  
**des** actions de grâces ; ils se flattoient que l'empereur,  
**en** considération de la fête de Pâques, qui approchoit,  
**pardonneroit** les offenses qu'il avoit reçues. Mais une  
**jeunesse** dissolue, dont cette ville voluptueuse étoit rem-  
**plie**, s'abandonnoit déjà aux excès d'une joie extrava-  
**gante** ; elle avoit en un moment oublié tous ses mal-  
**heurs**. Dès le lendemain du départ de Césaire, pendant  
**que** les principaux d'Antioche étoient dans les fers, et  
**le** pardon encore incertain, les bains publics étant fer-  
**més**, une troupe de jeunes libertins coururent au fleuve,  
**sautant**, dansant, chantant des chansons lascives, et en-  
**trainant** avec eux les femmes qu'ils rencontroient. Ces  
**désordres** n'échappèrent pas aux sévères réprimandes de  
**saint Jean Chrysostôme**. Pour les tirer de cette folle sécu-  
**rité**, il fit de nouveau gronder sur leurs têtes le tonnerre  
**de la vengeance divine** et les menaces de celles du prince.

Césaire étoit parti dès le soir même. Une foule de

*Chrysost.*  
*Hom. 17, c.*  
*Hom. 18, c.*  
*Hom. 20, c.*  
*Lib. or. 23.*

gion, que de lui opposer le prélat qui en étoit le ardent défenseur. Ambroise accepta cette comm difficile; il s'empessa de montrer à Justine et à to terre que la persécution ne relâche pas les nœuds qui attachent les vrais chrétiens à leur prince; e croyant pas qu'il lui fût permis de vendre à son s rain les services qu'il lui devoit, il regarda comm bassesse de profiter du besoin qu'on avoit de sa per pour exiger aucune condition même en faveur de l catholique. Il partit après Pâques pour se rendre à l auprès de Maxime. Il avoit ordre de sonder les di tions du tyran, de renouveler avec lui le traité de et de lui demander les cendres de Gratien pour donner une sépulture honorable.

Le lendemain de son arrivée il alla au palais, manda une audience particulière. L'eunuque et chambellan lui répondit qu'il ne pouvoit être qu'en présence du conseil. Ambroise, ayant répliqué n'étoit pas ainsi qu'on avoit coutume de recevoir évêques, et que d'ailleurs il étoit chargé d'une mission secrète, l'eunuque alla en informer Maxime revint avec la même réponse. Le prélat consentit pour ne pas rompre la négociation. Lorsqu'il fut dans le conseil, il refusa le baiser de Maxime. *Voilà en colère, évêque*, lui dit le tyran : *n'est-ce pas que je vous ai reçu dans votre précédente ambas* Il est vrai, répondit Ambroise, *que vous avez temps-là manqué à la dignité épiscopale; mais a demandois la paix pour un inférieur, aujourd'hui demande pour un égal. Et qui lui donne cette é* repartit fièrement Maxime? *Le Tout-puissant*, ré Ambroise, *qui a conservé à Valentinien l'empire lui avoit donné.* Cette fermeté irrita le tyran; il porta en invectives contre Valentinien et contre le Bauton, qui avoient, disoit-il, amené jusque frontières de la Gaule les Huns et les Alains. Il re

en prélat de l'avoir trompé la première fois, et d'avoir arrêté le cours rapide de ses conquêtes. Ambroise justifia le comte et l'empereur ; il fit voir que , loin d'attirer les barbares dans la Gaule , ils les en avoient écartés à force d'argent. Il se disculpa lui-même , en rappelant à Maxime la bonne foi et la franchise dont il avoit usé dans la première négociation ; il le fit souvenir que Valentinien , étant le maître de venger la mort de Gratien sur Marcellin , frère de Maxime , qu'il tenoit alors en son pouvoir , il le lui avoit renvoyé ; il demandoit en récompense les cendres du défunt empereur. Maxime alléguoit pour raison de son refus que la vue des cendres de ce prince animeroit les soldats contre lui. « Et quoi ! (répondit Ambroise) défendront-ils après sa mort celui qu'ils ont abandonné pendant qu'il vivoit ? Vous craignez ce prince lorsqu'il n'est plus ! qu'avez-vous donc gagné à lui ôter la vie ? Je me suis défait d'un ennemi , dites-vous. Non , Maxime , Gratien n'étoit pas votre ennemi , c'étoit vous qui étiez le sien. Il n'entend pas ce que je dis en sa faveur ; mais vous , soyez-en le juge. Si quelqu'un s'élevoit aujourd'hui contre votre puissance , diriez-vous que vous êtes son ennemi , ou qu'il est le vôtre ? Si je ne me trompe , c'est l'usurpateur qui est l'auteur de la guerre ; l'empereur ne fait que défendre ses droits. Vous refusez donc les cendres de celui dont vous ne pourriez retenir la personne , s'il étoit votre prisonnier ! Donnez à Valentinien ce triste gage de votre réconciliation. Comment ferez-vous croire que vous n'avez pas attenté à la vie de Gratien , si vous le privez de la sépulture ? » Il convainquit ensuite Maxime d'être l'auteur de la mort du comte Vallion , qui n'étoit coupable que de fidélité envers son maître. Ambroise , entre les mains et sous le pouvoir du tyran , sembloit être son juge ; et Maxime , confus , ne se tira d'embarras qu'en renvoyant le prélat , et en lui disant qu'il délibérerait sur les demandes

de Valentinien. Ambroise avoit eu trop d'avantage sur Maxime pour espérer aucun succès ; il aigrit encore le tyran en refusant de communiquer avec les évêques de sa cour qui avoient fait mourir Priscillien. Maxime saisit ce prétexte pour lui donner ordre de s'en retourner sans délai. Le saint évêque, plus propre à soutenir avec force et avec franchise la vérité et la justice qu'à se démêler avec souplesse des détours obliques d'une négociation épineuse, partit, malgré les avis qu'on lui donnoit secrètement qu'il seroit assassiné en chemin. S'il est vrai que Maxime eût formé ce dessein, Dieu préserva l'évêque ; il revint à Milan, et rendit compte à Valentinien de son ambassade, qui n'avoit servi qu'à démasquer le tyran.

*Zos. l. 4.  
Theod. l. 5,  
c. 14.*

Le jeune empereur ne perdit pas encore l'espérance de prévenir une rupture ouverte. Ses courtisans lui persuadoient que la roideur inflexible du prélat avoit rebuté Maxime, et celui-ci donnoit à entendre qu'il n'étoit pas éloigné de renouer la négociation. Domnin s'offrit à conduire cette affaire ; c'étoit un Syrien qui, s'étant introduit à la cour du jeune prince, étoit devenu son confident et son principal ministre. On le regardoit comme un profond politique, et il avoit lui-même la plus haute idée de sa propre capacité. Maxime le reçut à bras ouverts ; il accepta sans résistance toutes ses propositions, et flatta sa vanité en le comblant d'honneurs et de présens. Le ministre s'applaudissoit d'un succès si brillant ; il ne doutoit pas qu'il n'eût fait de Maxime le meilleur ami de Valentinien. Le tyran, profitant de son imprudence, le fit, au retour, accompagner d'une partie de son armée : c'étoit, disoit-il, des troupes qu'il prêtoit à son collègue pour dompter les barbares qui menaçoient la Pannonie. Domnin partit de Trèves vers la fin du mois d'août, fort glorieux des présens qu'il avoit reçus et du nombreux renfort qu'il conduisoit à son maître. Maxime le suivit de près avec le reste

de ses troupes ; il se faisoit précéder d'un grand nombre de batteurs d'estrade pour arrêter tous ceux qui pouvoient donner des nouvelles de sa marche. Il trouva le pas de Suze ouvert par le passage de Domnin , et , s'étant joint à ses troupes avancées , qui avoient abandonné l'ambassadeur pour garder l'entrée de l'Italie , il prit le chemin de Milan.

Valentinien , surpris de cette irruption imprévue , se sauva en diligence à Aquilée. Bientôt , ne s'y croyant pas en sûreté , et n'attendant pas un meilleur sort que celui de Gratien , s'il tomboit entre les mains de l'usurpateur , il s'embarqua avec sa mère , et gagna Thessalonique pour y trouver un asile sous la protection de Théodose. Probe , que ses grandes richesses exposoient à un grand danger , accompagna le jeune empereur dans sa fuite. Dès qu'ils furent arrivés dans cette capitale de l'Illyrie , ils firent savoir à Théodose , qui étoit alors à Constantinople , l'extrémité à laquelle ils étoient réduits. Ce prince écrivit aussitôt à Valentinien *qu'il ne devoit s'étonner ni de ses malheurs ni des succès de Maxime ; que le souverain légitime combattoit la vérité , et que le tyran faisoit gloire de la soutenir ; que Dieu se déclaroit contre l'ennemi de son Eglise.* En même temps il partit de Constantinople , accompagné de plusieurs sénateurs. Lorsqu'il fut à Thessalonique , il tint conseil sur le parti qu'il devoit prendre. Tous les avis alloient à tirer de Maxime une prompte vengeance : *qu'il ne falloit pas laisser vivre plus long-temps un meurtrier , un usurpateur , qui , accumulant crimes sur crimes , venoit d'enfreindre des traités solennels.* Théodose étoit plus touché que personne du sort déplorable de deux empereurs , l'un cruellement massacré , l'autre chassé de ses états : il étoit bien résolu de venger son bienfaiteur et son beau-frère. Mais , comme l'hiver approchoit , et que la saison ne permettoit pas de commencer la guerre , il crut qu'au lieu de la déclarer avec

Zos. l. 4.  
Sulp. Sev.  
vit. Mart. c.  
25.  
S. Aug. de  
civ. l. 5, c.  
26.  
Oros. l. 7, c.  
34.  
Soc. l. 5, c.  
11.  
Theod. l. 5,  
c. 14, 15.  
Soz. l. 7, c.  
15.  
Philost. l. 4  
10, c. 8.

une précipitation inutile, il étoit plus à propos d'amuser Maxime par des espérances d'accommodement. Il fut donc d'avis de lui proposer de rendre à Valentinien ce qu'il avoit de nouveau usurpé, et de s'en tenir au traité de partage, le menaçant de la guerre la plus sanglante, s'il refusoit des conditions si raisonnables.

*Suidas in*  
*Οὐαλιντινιανός.*

*Theod. l. 5,*  
*c. 15.*

Au sortir du conseil, Théodose tira Valentinien à l'écart; et, l'ayant tendrement embrassé : « Mon fils  
« (lui dit-il), ce n'est pas la multitude des soldats, c'est  
« la protection divine qui donne les succès dans la  
« guerre. Lisez nos histoires depuis Constantin; vous  
« verrez souvent le nombre et la force du côté des infidèles, et la victoire du côté des princes religieux.  
« C'est ainsi que ce pieux empereur a terrassé Licinius,  
« et que votre père s'est rendu invincible. Valens, votre  
« oncle, attaquoit Dieu; il avoit proscrit les évêques  
« orthodoxes; il avoit versé le sang des saints. Dieu  
« a rassemblé contre lui une nuée de barbares; il a  
« choisi les Goths pour exécuteurs de ses vengeances:  
« Valens a péri dans les flammes. Votre ennemi a sur  
« vous l'avantage de suivre la vraie doctrine : c'est votre  
« infidélité qui le rend heureux. Si nous abandonnons  
« le fils de Dieu, quel chef, malheureux déserteurs,  
« quel défenseur aurons-nous dans les batailles? » Dieu parloit au cœur de Valentinien en même temps que la voix de Théodose frappoit ses oreilles. Fondant en larmes, le jeune prince abjura son erreur, et protesta qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché à la foi de son père et de son bienfaiteur. Théodose le consola; il lui promit le secours du ciel et celui de ses armes. Valentinien fut fidèle à sa parole; il rompit dès ce moment tous les engagements qu'il avoit contractés avec les ariens; il embrassa sincèrement la foi de l'Eglise; et sa mère Justine, qui mourut l'année suivante, toujours obstinée dans son erreur, n'osa même entreprendre d'effacer les heureuses impressions des paroles de Théodose.



L'hiver se passa en négociations infructueuses. Maxime envoya des députés à Théodose, qui les retint long-temps à Thessalonique sans leur donner ni audience ni congé. Ce prince profitoit de cet intervalle pour faire ses préparatifs. Cependant Maxime, qui avoit fixé sa résidence dans Aquilée, achevoit de soumettre à sa puissance tous les états de Valentinien. Rome ne fut pas la dernière à lui rendre hommage. Les païens se déclarèrent pour lui avec empressement ; ils espéroient obtenir de lui le rétablissement du culte de leurs dieux. Ce fut sans doute une si flatteuse espérance qui aveugla Symmaque. Cet illustre sénateur, qui avoit paru jusqu'alors un modèle de sagesse et d'attachement à ses maîtres légitimes, se déshonora en cette occasion par un discours qu'il prononça à la louange du tyran. La ville d'Emone, aujourd'hui Lanbach, dans la Carniole, soutint un long siège : on ne sait si elle fut prise. Bologne se signala en faveur du nouveau prince ; elle lui érigea des monumens sur lesquels elle lui donnoit à lui et à son fils Victor tous les titres que la flatterie avoit inventés pour les souverains. L'Afrique se soumit à ses lieutenans, et fut bientôt épuisée par ses exactions. Avant la fin de l'hiver, tout l'Occident le reconnoissoit pour maître.

La terreur de son nom s'étoit répandue jusqu'au-delà du Rhin et du Danube ; plusieurs nations de la Germanie lui payoient tribut. En effet, ses forces étoient redoutables : le nombre et le courage de ses troupes sembloient lui promettre la conquête de l'Orient. A la tête de son armée étoient son frère Marcellin et Andragathe, tous deux aussi méchans que lui, mais plus braves et plus intrépides. Andragathe, pour fermer à Théodose l'entrée de l'Italie, s'occupa pendant l'hiver à fortifier les Alpes Juliennes et les passages des rivières. Maxime, ayant choisi Aquilée pour sa résidence, gouvernoit de là tout l'Occident : résolu de ne pas hasarder sa personne, il s'attendoit à voir bientôt à ses pieds

*Ambr. ep. 40, et de divers. serm. 3. Pocat. c. 57, 58.*

*Symmi. l. 2, ep. 51. Soc. l. 5, c.*

*12. Sigon. de occident. imp. l. 9.*

*Ambr. ep. 40.*

*Oros l. 7, c. 55.*

*Amm. Marcell. 27, c. 6.*

Théodose chargé de fers. Il avoit établi pour préfet de Rome Rusticus Julianus, que ses partisans avoient onze ans auparavant songé à élever à l'empire pendant une maladie de Valentinien. C'étoit un homme cruel et sanguinaire : mais incertain du succès de la guerre, il se ménagea une ressource auprès de Théodose, en se conduisant avec une douceur et une humanité qui ne lui étoient pas naturelles. Le peuple de Rome ayant brûlé la synagogue des Juifs, Rusticus attendit à ce sujet les ordres de Maxime. Celui-ci envoya des soldats pour contenir le peuple et rétablir la synagogue. La protection qu'il accordoit à cette nation odieuse acheva de lui faire perdre l'affection des chrétiens, dont tous les vœux se réunissoient en faveur de son ennemi.

AN. 388.

Théodose avoit pris le consulat pour la seconde fois, et s'étoit donné pour collègue Cynégius, qui étoit depuis quatre ans revêtu de la dignité de préfet du prétoire d'Orient. Ce sage magistrat avoit secondé avec zèle, mais sans éclat et sans violence, le dessein formé par Théodose d'abolir l'idolâtrie. Il mourut à Constantinople, dans le mois de mars de cette année. Le peuple, dont il étoit chéri, assista en foule à ses funérailles, et les honora de ses larmes. Son corps fut déposé dans l'église des Saints-Apôtres, et l'année suivante sa femme Acanthia le fit transporter en Espagne, où il étoit né. Théodose délibéra long-temps sur le choix d'un préfet du prétoire. Cette place devenoit plus importante par la nécessité où se trouvoit l'empereur de s'éloigner de l'Orient pour aller combattre Maxime. Son fils Arcadius, qu'il avoit laissé à Constantinople, n'étoit pas en âge de soutenir le poids des affaires. Enfin il jeta les yeux sur Taticien, connu par sa capacité et par les charges qu'il avoit exercées sous Valens. C'étoit lui qui en 367, étant préfet d'Egypte, avoit traité durement saint Athanase et les catholiques d'Alexandrie. Le changement de prince avoit sans doute changé la religion du magistrat. Son

*Idac. fast.**Zos. l. 4.**Soc. l. 5, c.**Soz. l. 7, c.**Till, Theod.**art. 17, 42,**not. 15.*

filz Proculus fut fait en même temps préfet de Constantinople.

L'empereur prenoit toutes les mesures que la prudence lui inspiroit pour le succès d'une expédition si périlleuse. Afin de ne laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude, il renouvela les alliances avec les princes voisins de ses états. Les provinces n'étant pas encore remises des maux qu'elles avoient soufferts sous le règne malheureux de Valens, il ne pouvoit, sans les dépeupler entièrement, en tirer toutes les troupes qu'il falloit opposer aux nombreuses armées de Maxime. Il attira donc les barbares qui, en son absence, auroient pu insulter la frontière. Les habitans du Caucase, du mont Taurus, des bords du Danube et du Tanaïs, Goths, Huns, Alains, nations endurcies à toutes les fatigues, vinrent en foule lui offrir leurs services. Il ne leur manquoit que la discipline. Théodose les y dressa en peu de temps sous des capitaines expérimentés. Bientôt ces barbares apprirent à obéir à l'ordre sans confusion et sans tumulte, à résister à l'attrait du pillage, à épargner les vivres, et à souffrir patiemment la disette, à préférer l'honneur au butin. L'amour et l'admiration que les vertus de Théodose leur inspirèrent en firent des Romains. Il y en eut cependant qui conservèrent leur ancienne férocité, et qui abandonnèrent son armée, comme nous le verrons bientôt. Théodose se fit accompagner dans cette expédition par quatre généraux que leur valeur et leur expérience militaire avoient déjà rendus célèbres. Promote, renommé par la défaite des Gruthonges, avoit le titre de général de la cavalerie. Timase, qui s'étoit distingué dès le temps de Valens, commandoit l'infanterie. Ricomer et Arbogaste, François de naissance, et pleins de cette bravoure impétueuse qui plaît surtout aux barbares, eurent la plus grande part aux opérations de cette campagne. Ces officiers formoient son conseil. Mais, avant que de partir, il voulut consulter Dieu même par

l'organe d'un de ses plus saints serviteurs. Jean l'anachorète vivoit dans les déserts de la Thébaine , près de Lycopolis. Il étoit fameux par ses miracles. Théodose lui écrivit pour lui demander quel seroit le succès de ses armes. Jean lui promit la victoire ; et ce prince ne forma depuis ce temps-là aucune entreprise importante sans avoir consulté ce saint solitaire.

*Cod. Theod.*  
*l. 5 , tit. 7 ,*  
*leg. 2.*

*Lib. 9 , tit.*  
*11 , leg. unic.*

*Lib. 16 , tit.*  
*5 , leg. 14.*

*Till. vie de*  
*Ste. Olymp.*  
*c. 1 , et not.*  
*1.*

Il n'oublia pas de faire les réglemens nécessaires pour maintenir pendant son absence le bon ordre dans l'Eglise et dans l'état. Il défendit de nouveau aux hérétiques de tenir des assemblées. Il déclara nuls et adulteres les mariages entre les chrétiens et les Juifs. Les hommes puissans, surtout en Egypte et dans Alexandrie, ville turbulente et pleine de désordres, s'attribuoient l'autorité d'arrêter leurs ennemis, et de les tenir en chartre privée, quoique cette violence fût, dès les temps anciens, prohibée par les lois romaines. Théodose adressa au préfet d'Egypte une loi plus rigoureuse que les précédentes ; il soumit cet abus aux peines du crime de lèse-majesté. Ce prince, si juste et si religieux, se laissa cependant alors entraîner à une violence également contraire à la religion et à la justice. Olympiade, sortie d'une famille très-illustre, et connue dans l'histoire de l'Eglise par la sainteté de sa vie et par son attachement à saint Jean Chrysostôme persécuté, étoit alors dans sa première jeunesse. Ayant perdu son mari Nébride, qui avoit été préfet de Constantinople, elle renonça à un second mariage, et se consacra au service de Dieu. Elpide, seigneur espagnol, cousin de Théodose, après de vaines sollicitations, s'adressa à l'empereur pour la contraindre de l'épouser. Le prince fut piqué du refus d'Olympiade, comme d'un mépris qu'elle faisoit de son alliance ; il commanda, il menaça : tout fut inutile. Voulant vaincre la constance de cette femme, il ordonna au préfet de Constantinople de tenir tous ses biens en saisie jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans, dont elle étoit

encore éloignée. Olympiade écrivit à l'empereur qu'elle le remercioit de l'avoir déchargée d'un fardeau si onéreux, et que, s'il vouloit l'obliger tout-à-fait, elle le prioit de distribuer ses biens aux pauvres et aux églises. Le préfet gênoit beaucoup Olympiade, et la tenoit dans une sorte de servitude : un si dur traitement n'ébranla pas sa résolution. Enfin Théodose, au retour de la guerre contre Maxime, admirant lui-même la fermeté de cette veuve chrétienne, lui fit rendre ses biens et sa liberté.

L'empereur étoit près de partir de Thessalonique lorsqu'il fut averti qu'un grand nombre de barbares incorporés à ses légions s'étoient laissé corrompre par les emissaires secrets de Maxime. Ces traîtres s'étant aperçus que leur perfidie étoit découverte, prirent la fuite vers les lacs et les marais de la Macédoine, et s'allèrent cacher dans les forêts. On envoya après eux des détachemens qui les poursuivirent dans leurs retraites. On en massacra plusieurs ; mais il en échappa assez pour faire dans la suite de grands désordres. L'empereur se mit en marche avec toutes ses troupes, et prit la route de la Pannonie supérieure, conduisant avec lui Valentinien.

Les opérations de la guerre n'étoient pas encore commencées, et déjà on publioit à Constantinople qu'elle étoit finie, et que Maxime avoit défait Théodose dans une grande bataille. Ce faux bruit se chargeant toujours de nouvelles circonstances en passant de bouche en bouche, on citoit le nombre des morts et des blessés ; on ajoutoit que l'empereur étoit poursuivi de près, et qu'il ne pouvoit échapper. Ceux qui avoient le matin inventé cette fable, l'entendoient débiter le soir revêtue de tant de particularités et avec tant d'assurance, qu'ils devenoient eux-mêmes les dupes de leur propre mensonge. Les ariens, irrités de voir les églises de la ville en la possession de ceux qu'ils en avoient si long-temps exclus, crurent aisément ce qu'ils désiroient. Ils s'as-

*Zos. l. 4.  
Till. Theod.  
not. 86.*

*Ambros. ep.  
40.  
Soc. l. 5,  
15.  
Soc. l. 7,  
14.  
Theoph. p.  
59.  
Codin. 61.  
Constant,  
64.  
Cod. Theod.  
l. 16, tit. 1.  
leg. 2 ; tit. 1.  
leg. 15, 16.*

semblèrent , et coururent mettre le feu à la maison de l'évêque Nectaire. Elle fut réduite en cendres avec le toit de l'église de Sainte-Sophie , que Rufin fit réparer dans la suite par ordre de l'empereur. La fureur auroit été plus loin , s'il ne fût arrivé des nouvelles certaines qui détrompèrent les séditeux. Il fallut demander pardon de cette insulte. Arcadius en écrivit à son père , et obtint grâce pour les coupables. Mais, afin de réprimer à l'avenir l'insolence des hérétiques , Théodose étant arrivé à Stobes , sur les frontières de la Macédoine , renouvela , par une loi du 14 de juin , les défenses qu'il leur avoit faites tant de fois de s'assembler , de prêcher , de célébrer les mystères. Il chargea le préfet du prétoire de veiller à l'observation de cette ordonnance , et de punir les contrevenans. Deux jours après , étant encore dans la même ville , il ordonna au préfet d'employer les plus sévères châtimens pour imposer silence à tous ceux qui disputeroient publiquement sur la doctrine , et qui , soit par des prédications , soit par des conseils , échaufferoient sur ce point l'esprit des peuples.

*Ambr. ep. 4<sup>o</sup>.* Théodose faisoit diligence : le 21 de juin il étoit à Scupes en Dardanie, ville éloignée de trente-cinq lieues de Stobes. Son armée marchoit sur trois colonnes. Il n'avoit pu établir de magasins dans un pays dont Maxime venoit de se rendre maître ; mais , la Providence divine lui aplanissant toutes les difficultés , les magasins du tyran lui furent ouverts par les troupes mêmes qui avoient ordre de les garder. Il ne lui restoit qu'une inquiétude. Il sembloit impossible de forcer les Alpes Juliennes , défendues par Andragathe , capitaine habile , vaillant , déterminé. Maxime eût été invincible , s'il se fût tenu derrière cette chaîne de montagnes , dont il pouvoit aisément fermer tous les passages. Son aveuglement lui fit perdre cet avantage , et leva cet obstacle aux succès de son ennemi. Le tyran se persuada que Théodose faisoit prendre à Valentinien et à Justine la route

*Pacat. c. 52.*  
*Oros. l. 7. c. 35.*  
*Zos. l. 4.*

de la mer pour débarquer en Italie. Sur une si foible conjecture, il rassembla tout ce qu'il put de vaisseaux légers, et en donna le commandement à Andragathe, avec ordre de se saisir du jeune empereur et de sa mère. Ce général, ayant abandonné le poste important qu'il occupoit, perdit son temps à courir vainement les mers de l'Italie et de la Sicile.

Après le départ d'Andragathe, l'armée de Maxime se partagea en deux corps, dont chacun surpassoit en nombre les troupes de Théodose; et, ayant traversé les montagnes, elle entra dans les plaines de la Pannonie. Pour enfermer l'ennemi, qui, ayant passé la Save, marchoit entre cette rivière et celle de la Drave, l'un des deux corps s'arrêta près de Siscia, ville alors considérable, qui n'est plus qu'un bourg nommé *Siszek*, sur le bord méridional de la Save. L'autre corps, composé des troupes d'élite, et commandé par Marcellin, frère du tyran, alla camper à Petau sur la Drave. Théodose avança avec tant de diligence, qu'il arriva à la vue du camp de Siscia beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendoit. Aussitôt profitant de la surprise, sans donner à ses soldats le temps de se reposer, ni aux ennemis celui de se reconnoître, il passe à la nage à la tête de sa cavalerie, gagne les bords, tombe avec furie sur les troupes de Maxime qui accouroient en désordre pour disputer le passage. Elles sont renversées, foulées aux pieds des chevaux, taillées en pièces. Ceux qui échappent au premier massacre veulent se sauver dans la ville: les uns sont précipités dans les fossés; les autres, aveuglés par la terreur, donnent dans les pieux armés de fer qui défendent l'entrée; la plupart s'écrasent mutuellement dans la foule, ou périssent par le fer ennemi; le reste fuit vers la Save. Là, tombant les uns sur les autres, ils s'enbarrassent et se noient: bientôt le fleuve est comblé de cadavres. Le général, qui n'est pas nommé dans l'histoire, fut englouti dans les eaux.

*Parat. c. 34.  
Ambr. ep.  
40.*

*Pacat. c. 35,*  
*36.*  
*Ambr. ep.*  
*40.*

Marcellin étoit arrivé le même jour à Pétan. Théodose, s'étant remis en marche le lendemain, vint le troisième jour, sur le soir, camper en sa présence. Les deux généraux et les deux armées ne respiroient que le combat ; le succès animoit les uns ; la rage et le désir de la vengeance enflammoit les autres. Ils passèrent la nuit dans une égale impatience. Dès que le jour parut, on se rangea en bataille. C'étoit des deux côtés la même disposition : les cavaliers sur les ailes, l'infanterie au centre ; à la tête, des pelotons de troupes légères. On s'ébranla, et, après quelques décharges de traits et de javelots, on s'avança de part et d'autre avec une égale fierté pour se charger l'épée à la main. La victoire fut quelque temps disputée. Marcellin savoit la guerre ; il avoit un courage digne d'une meilleure cause. Ses soldats se battoient en désespérés. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils se débandèrent et prirent la fuite. Ce ne fut plus alors qu'un affreux carnage. La plupart, mortellement blessés, allèrent mourir dans les forêts voisines, ou se précipitèrent dans le fleuve. La nuit mit fin au massacre et à la poursuite. Au commencement de la déroute, un grand corps de troupes baissa ses enseignes et demanda quartier : les soldats, jetant leurs armes, se tinrent prosternés à terre, comme pour attendre leur sentence. L'empereur, doux et tranquille dans l'ardeur même de la bataille, leur ordonna avec bonté de se relever et de se joindre à son armée ; et ses ennemis, devenus tout à coup ses soldats, partagèrent avec leurs vainqueurs la joie de leur propre défaite. L'histoire ne parle plus de Marcellin, qui périt apparemment au milieu du carnage.

*Pacat. c. 37,*  
*38, 40, 41.*  
*Ambr. ep.*  
*40.*  
*Oros. l. 7, c.*  
*35.*

Maxime n'avoit pas eu le courage de se trouver en personne à l'une ni à l'autre bataille. Il s'étoit tenu à quelque distance de ses armées. A la nouvelle de la double victoire de Théodose, il prit la fuite sans tenir de route certaine : détesté des vaincus, poursuivi par les vainqueurs, déchiré au-dedans par les remords de



son crime, il ne voyoit nulle retraite assurée. Conduit par la crainte, le guide le plus infidèle, il alla se jeter dans Aquilée. C'étoit se renfermer lui-même dans une prison pour y attendre le supplice. La ville n'étoit pas en état de tenir contre une armée victorieuse. Théodose marchoit avec ses troupes légères. Lorsqu'il approchoit d'Emone, qui venoit de ressentir tous les maux d'un long siège, les habitans sortirent au-devant de lui avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les sénateurs, vêtus d'habits blancs, les prêtres païens, couverts de leurs plus riches ornemens, étoient suivis de tout le peuple, qui faisoit retentir l'air de chants de victoire. L'entrée du prince fut un triomphe. Les portes étoient ornées de fleurs, les rues de riches tapis : partout brilloient des flambeaux allumés. Une multitude de tout sexe et de tout âge s'empressoit autour du vainqueur : tous le félicitoient, et prioient le ciel de couronner ses succès par la mort du tyran.

Théodose, ayant traversé la ville, franchit sans peine les Alpes Juliennes, dont Maxime avoit laissé les passages ouverts, et s'arrêta à trois milles d'Aquilée. Arbogaste, à la tête d'un gros détachement, s'étant avancé jusqu'à la ville, força les portes, qui n'étoient défendues que par une poignée de soldats. Maxime, encore plus dépourvu de conseil que de forces, étoit si peu instruit des mouvemens de son ennemi, qu'on le trouva occupé à distribuer de l'argent aux troupes qui lui restoient. On le jette en bas du tribunal, on lui arrache le diadème, on le dépouille, et, les mains liées derrière le dos, on le conduit au camp du vainqueur comme un criminel au lieu du supplice. L'empereur, après lui avoir reproché son usurpation et l'assassinat de Gratien, lui demanda sur quel fondement il avoit osé publier que, dans sa révolte, il agissoit d'intelligence avec Théodose. Maxime répondit en tremblant qu'il n'avoit inventé ce mensonge que pour attirer des partisans, et s'autoriser

*Pacat. c. 43, 44, 45.*

*(laud. in 4<sup>o</sup> consul. Honorii.*

*Oros. l. 7, c. 55.*

*Auson. in Aquileid.*

*Vict. epit. Zos. l. 4.*

*Soc. l. 5, c. 14.*

*Philost. l. 10, c. 8.*

*Prosp. chr. Idac. chron. fast.*

*Till. Theod. not. 37.*

d'un nom respectable. Cet aveu et l'état déplorable du tyran désarmèrent la colère de Théodose : la compassion sollicitoit déjà sa clémence, lorsque ses officiers enlevèrent Maxime de devant ses yeux, et lui firent trancher la tête hors du camp. Ainsi périt cet usurpateur, le 28 de juillet ; ou, selon d'autres, le 27 d'août ; cinq ans après qu'il eut fait périr son prince légitime. On fit mourir ensuite deux ou trois de ses partisans les plus opiniâtres, et quelques soldats maures, ministres de ses cruautés. Théodose fit grâce à tous les autres.

Andragathe, après avoir inutilement cherché Valentinien sur les mers d'Italie et de Grèce, avoit reçu sur les côtes de Sicile un échec dont on ignore les circonstances. Il faisoit voile vers Aquilée pour rejoindre Maxime, lorsqu'il apprit sa défaite et sa mort. Ce furieux, qui, ayant trempé ses mains dans le sang de Gratien, ne pouvoit espérer de pardon, prévint son supplice en se précipitant lui-même dans la mer.

Victor, fils de Maxime, qui dans un âge encore tendre portoit déjà le titre d'Auguste, étoit demeuré dans la Gaule. Son père avoit confié le soin de sa personne et la défense du pays à Nannien et à Quentin, qu'il avoit établis maîtres de la milice. Tandis que Maxime étoit occupé de la guerre contre Théodose, ses généraux en avoient deux à soutenir contre les Saxons et contre les Francs. Les premiers avoient fait une descente sur les côtes de la Gaule : ils furent aisément repoussés. Il n'en fut pas de même des Francs. Conduits par trois princes, Génobaude, Marcomir et Sunnon, ils passèrent le Rhin, ravagèrent le pays, massacrèrent les habitans, et donnèrent l'alarme à Cologne. La nouvelle en étant venue à Trèves, Nannien et Quentin rassemblèrent des troupes, et marchèrent à l'ennemi. A leur approche, la plupart des Francs repassèrent le Rhin avec leur butin. Ceux qui demeurèrent en-deçà furent taillés en pièces près de la forêt Carbonnière ;

c'étoit une partie de la forêt d'Ardenne, qui s'étendoit entre le Rhin et l'Escaut. Après ce succès, les deux généraux se séparèrent. Nannien refusa de poursuivre les Francs dans leur pays, persuadé qu'on les trouveroit en état de se bien défendre : il se retira à Mayence. Quentin, plus téméraire, prit seul le commandement de l'armée, et passa le Rhin près de Nuits. Au second campement, il trouva de grands villages abandonnés. Les Francs, feignant d'être effrayés, s'étoient retirés dans des forêts dont ils avoient embarrassé les chemins par de grands abattis d'arbres. Les soldats romains mirent le feu aux habitations, et passèrent la nuit sous les armes. Au point du jour, Quentin entra dans les forêts, où il s'égara. Enfin, trouvant toutes les routes fermées, il prit le parti d'en sortir, et s'engagea dans des marais dont ces bois étoient bordés. On aperçut d'abord un petit nombre d'ennemis qui, élevés sur les monceaux d'arbres abattus comme sur des tours, lançoient des flèches empoisonnées, dont la moindre blessure portoit la mort. Leur nombre croissant à chaque moment, les Romains tentèrent d'abord de traverser les marais pour gagner la plaine; mais ils reconnurent bientôt que c'étoit chercher une perte assurée. Les hommes et les chevaux s'enfonçant de plus en plus à chaque pas dans une vase molle et profonde, y demeuroient engagés et immobiles, exposés à tous les coups des ennemis. Il fallut donc retourner sur leurs pas à travers une grêle de traits. Dans ce désordre toute l'armée fut détruite. Plusieurs périrent dans les marais. Ceux qui gagnèrent les bois, cherchant en vain une retraite, trouvèrent partout l'ennemi et la mort. Héraclius, tribun des joviens, et presque tous les officiers, y laissèrent la vie. Il n'y eut que très-peu de soldats qui se sauvèrent à la faveur de la nuit. Quentin revint en Gaule couvert de honte. Il y apprit la mort de Maxime, et se vit lui-même en grand danger de subir le même

sort. Arbogaste, envoyé par Théodose en cette province, fit mourir le jeune Victor. Nannien et Quentin, dépouillés du commandement, ne conservèrent leur vie que par la clémence du vainqueur.

*Claud. in 4<sup>o</sup>  
consul. Honorii.*

*Ambr. ep.  
40, 41.*

*S. Aug. civ.  
l. 5, c. 2<sup>o</sup>.*

*Pacat. c. 45,  
46.*

*Oros. l. 7, c.  
35.*

*Ruf. l. 2, c.  
17.*

*Vict. epit.  
Zos. l. 4.*

*Cod. Theod.  
l. 15, tit. 14,  
leg. 6.*

Jamais victoire, après une guerre civile, ne fut moins sanglante ni plus désintéressée. Théodose pouvoit regarder comme sa conquête tout l'Occident, et surtout les provinces que Maxime avoit enlevées à Gratien, et que le jeune Valentinien n'avoit jamais possédées. La perfidie de ceux qui s'étoient livrés au tyran, et qui avoient secondé son usurpation, le mettoit en droit de les punir. Il rendit à Valentinien tout ce qu'il avoit perdu; il y ajouta le reste de l'Occident, et n'écouta point les conseils d'une politique avide et ambitieuse, qui auroit bien su lui établir des droits spécieux sur la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Il accorda une amnistie générale à ceux qui avoient suivi le parti de Maxime; il leur conserva leurs biens et leur liberté. En les dépouillant des dignités qu'ils tenoient de la main du tyran, il les laissa jouir de celles qu'ils possédoient avant la révolte. Toutes les inimitiés cessèrent avec la guerre. Théodose oublia qu'il avoit vaincu; et ce qui est plus difficile encore et plus avantageux pour assurer la paix, les vaincus oublièrent qu'ils avoient été ses ennemis. On vit alors ce qui, selon la remarque d'un auteur païen, ne peut être que l'effet d'une vertu rare et sublime, un prince devenir meilleur lorsqu'il n'eut plus rien à craindre, et sa bonté croître avec sa grandeur. Théodose veilla plus que jamais à entretenir ses sujets dans la prospérité et dans l'abondance; et tandis que les autres princes croient faire beaucoup après une guerre civile en rendant aux légitimes possesseurs leurs terres dépouillées et ravagées, il tira de son propre trésor de quoi restituer aux particuliers les sommes d'or et d'argent qui leur avoient été enlevées par le tyran. Il prit soin de la mère et des filles de Maxime, et leur assigna

des pensions pour subsister avec honneur. La femme de ce tyran avoit apparemment fini ses jours ; autrement , l'histoire n'auroit pas oublié le traitement que lui auroit fait Théodose. Ce caractère de clémence étoit soutenu par les conseils de saint Ambroise , qui n'employoit son crédit auprès du prince que pour combattre la flatterie toujours cruelle , et les passions des courtisans , toujours basses et intéressées.

Cependant il étoit de la justice de ne pas étendre l'indulgence jusqu'à laisser subsister les actes injustes du tyran. C'est pourquoi Théodose cassa les lois que Maxime avoit publiées , et déclara ses jugemens nuls et sans effet. Il obligea ceux qu'il avoit revêtus de juridiction de rendre leurs brevets ; il ordonna que les sentences qu'ils avoient prononcées fussent rayées de tous les registres publics, comme étant sans autorité. Il excepta les actes et les conventions civiles passés sans fraude et sans contrainte entre les particuliers. On voit même , par une loi de l'année suivante, qu'il confisqua les biens de ceux qui avoient abusé de la faveur de Maxime pour exercer dans la Gaule des concussions et des violences. C'est ainsi que Théodose rendit la paix à l'empire. La mort de Justine assura celle de l'Eglise. Cette princesse arienne n'eut pas la satisfaction de voir son fils rétabli dans ses états : avant que la guerre fût terminée, elle alla rendre compte à Dieu des persécutions qu'elle avoit suscitées aux catholiques. Théodose , après s'être arrêté deux mois à Aquilée, vint à Milan , où il passa le reste de l'année et les cinq premiers mois de la suivante. Il demeura trois ans en Italie pour rétablir l'ordre dans l'Occident, et pour instruire dans l'art de régner le jeune Valentinien, dont il gouverna les états avec le zèle et l'autorité d'un père. Ce grand prince ne croyoit au-dessous de lui aucun des détails qui pouvoient contribuer au succès des affaires. Les provinces qui abondoient en mines de fer

*Ruf. l. 2, c. 17.*  
*Cod. Theod. l. 4, tit. 22, leg. 3, et ibi God.*  
*Lib. 10, tit. 21, leg. 2, et ibi God.*  
*Lib. 15, tit. 14, leg. 7, 8.*  
*Till. vie de S. Ambroise, art. 53.*  
*Idem. Th. art. 45.*

étoient obligées d'en fournir une certaine quantité pour forger les épées et les autres armes : elles acquittoient ainsi leur tribut. On en tiroit beaucoup des mines du mont Taurus et de la Cappadoce. Mais on voit que les fraudes si préjudiciables à l'état dans ce qui regarde la fourniture des armées étoient dès-lors connues et pratiquées. Des entrepreneurs infidèles et avarés se faisoient donner de l'argent au lieu de fer, et employoient pour les armes des soldats des matières de mauvaise qualité, qui leur coûtoient beaucoup moins qu'ils n'avoient reçu. Ces misérables, pour le plus léger profit, auroient fait perdre vingt batailles. Théodose, dans son expédition contre Maxime, s'étant aperçu de cette fraude, la défendit par une loi du 18 octobre de cette année, et ordonna que les provincesourniroient en nature le meilleur fer. Il n'est pas dit qu'il ait puni, et par conséquent l'abus dut continuer.

*Ambr. ep.*

*Symm. l. 2,*

*ep. 51.*

*Soc. l. 5, 14.*

*Till. Theod.*

*art. 46.*

L'inclination bienfaisante de Théodose fut pour les sénateurs païens un motif de faire une nouvelle tentative en faveur de l'idolâtrie. Maxime leur avoit donné lieu d'espérer le rétablissement de l'autel de la Victoire. Ils députèrent à Théodose pour demander cette grâce. Ils trouvèrent encore auprès du prince un obstacle invincible dans le zèle de saint Ambroise. Le prélat s'opposa à leur requête avec son courage ordinaire; et comme Théodose sembloit flatté du désir de satisfaire le sénat de Rome, Ambroise cessa de le voir, et se tint pendant quelques jours éloigné de la cour. Son absence donna un nouveau poids à ses remontrances; et Théodose rejeta la demande des sénateurs. Symmaque, qui avoit peut-être encore cette fois plaidé la cause du paganisme, voulut profiter de l'occasion pour se laver du reproche qu'on lui faisoit, avec justice, d'avoir déshonoré son éloquence en faveur de Maxime. Il prononça un éloge de Théodose dans lequel il faisoit sa propre

apologie, et montrait qu'il s'étoit personnellement senti des injustices de l'usurpateur. Mais, comme il eut la hardiesse de revenir encore sur la demande du sénat, Théodose, irrité de cette opiniâtreté importune, le fit sur-le-champ arrêter, avec ordre de le conduire à cent milles de Rome. Symmaque s'échappa et se réfugia dans une église; et le prince se laissa bientôt adoucir par les prières de plusieurs personnes distinguées. Il pardonna à Symmaque, et lui rendit même toute la faveur dont il l'honoroit depuis long-temps.

Quoique Théodose fût ennemi de l'erreur, il exigeoit des chrétiens la modération et la douceur qui fait le plus beau caractère de la religion qu'ils professent. Callinique étoit une ville épiscopale de l'Osrhoëne, sous la métropole d'Edesse : elle fut depuis nommée Léontopolis. Les Juifs y avoient une synagogue, et les hérétiques valentiniens un temple enrichi d'un grand nombre d'offrandes. Les habitans chrétiens brûlèrent la synagogue; et les moines, troublés dans l'exercice de leurs cérémonies religieuses par les hérétiques, mirent le feu au temple, dont les richesses furent consumées. Le comte d'Orient en écrivit à Théodose, qui étoit à Milan, et accusa l'évêque d'avoir conseillé ces violences. Le prince ordonna que l'évêque rebâtiroit la synagogue à ses dépens; que les moines seroient sévèrement punis, et qu'on dédommageroit les valentiniens de la perte qu'ils avoient faite. Ambroise étoit alors à Aquilée. Ayant appris l'ordre de l'empereur, il lui écrivit pour en obtenir la révocation. Il se plaignoit qu'on eût condamné l'évêque sans l'avoir entendu : il représentoit que *les ordres du prince alloient faire ou des prévaricateurs, si les chrétiens y obéissoient, ou des martyrs, s'ils aimoient mieux obéir à la loi de Dieu et de leur conscience : que l'on avoit laissé impunies les violences tant de fois exercées contre l'Eglise, soit par les Juifs, soit par les*

*Ambr. 4  
40. 41.  
Paulin. 2  
Ambr.  
Till. vie  
S. Ambros  
art. 55.  
Fleurj, h  
eccl. 2. l. 1  
art. 14. 1.*

*hérétiques : quelle honte seroit-ce pour un empereur chrétien qu'on eût sujet de dire que son bras ne s'armoit que pour venger les hérétiques et les Juifs !* Cette lettre n'ayant pas produit l'effet qu'il désiroit, il retourna promptement à Milan ; et l'empereur étant venu à l'église, l'évêque prit le ton du prophète Nathan en faisant parler Dieu à Théodose en ces termes : *C'est moi qui vous ai choisi pour vous élever à l'empire ; je vous ai livré l'armée de votre ennemi ; je l'ai réduit sous votre puissance ; j'ai placé vos enfans sur le trône ; je vous ai fait triompher sans peine , et vous faites triompher de moi mes ennemis !* Comme il descendoit de la tribune , Théodose lui dit : *Mon père , vous avez bien parlé aujourd'hui contre nous : Non pas contre vous , prince ,* repartit Ambroise , *mais pour vous.* L'empereur avoua qu'il étoit trop dur d'obliger l'évêque à la réparation de la synagogue : *Mais , ajouta-t-il , les moines sont coupables de beaucoup de désordres.* Comme Timasæ , maître de la milice , naturellement hautain et insolent, qui étoit présent à cet entretien , s'emportoit en invectives contre les moines : *Je parle à l'empereur ,* lui dit Ambroise , *avec vous je traiterois autrement.* Il obtint que l'ordre fût révoqué , et ne consentit à célébrer les saints mystères qu'après avoir tiré de Théodose une parole réitérée. Ce n'est pas que ce saint prélat autorisât les procédés violens en matière de religion ; il avoit montré le contraire dans l'affaire de Priscillien. Mais il regardoit comme un crime de forcer des chrétiens à rétablir des édifices dans lesquels Dieu étoit outragé. Cependant , comme les chrétiens , trop souvent animés contre les Juifs d'une haine que le christianisme n'autorise pas , continuoient en Orient de détruire ou de piller leurs synagogues , cinq ans après , Théodose ordonna de punir sévèrement ces excès , déclarant que la secte juive n'étoit proscrite par aucune loi , et qu'elle de-



voit avoir partout son empire le libre exercice de sa religion.

Ce fut un bonheur pour l'état et pour l'Eglise d'avoir en même temps un évêque dont la liberté héroïque retenoit dans de justes bornes la puissance souveraine, et un souverain dont la généreuse docilité se prêtoit aux conseils salutaires de l'évêque. C'étoit une coutume introduite par la flatterie, et tolérée par la timide complaisance des prélats, que les empereurs, pendant la célébration de l'office, fussent assis dans le sanctuaire, où les prêtres seuls avoient leur place, selon l'ancienne discipline. Un jour que Théodose y étoit resté après avoir fait son offrande, Ambroise, s'en étant aperçu, lui envoya demander ce qu'il attendoit : *J'attends*, répondit l'empereur, *le moment de participer aux saints mystères*. Alors l'évêque lui fit dire par un de ses diacres *que le sanctuaire étoit réservé aux seuls prêtres ; que la pourpre donnoit droit à l'empire, mais non pas au sacerdoce, et qu'il devoit prendre place avec les autres laïcs*. Théodose reçut cet avis avec respect, et se retira hors de la balustrade en disant, *qu'il n'avoit eu dessein de rien entreprendre contre les canons de l'Eglise ; qu'il avoit trouvé cette coutume établie à Constantinople, et qu'il remercioit l'évêque de l'avoir instruit de son devoir*. Il retint si fidèlement cette leçon, qu'étant retourné à Constantinople, la première fois qu'il vint à l'église il sortit du sanctuaire après avoir porté son offrande à l'autel. L'évêque Nectaire lui ayant envoyé demander pourquoi il ne restoit pas dans l'enceinte sacrée : *Hélas !* dit-il en soupirant, *j'ai appris bien tard la différence d'un évêque et d'un empereur ! Que de temps il m'a fallu pour trouver un homme qui osât me dire la vérité ! Je ne connois qu'Ambroise qui soit digne du nom d'évêque*. Depuis ce temps les empereurs prirent leur place dans l'église à la tête du peuple, hors de l'enceinte destinée

*Theod. l. 5, c. 17.*  
*Soz. l. 7, c. 24.*  
*Hermant, vie de S. Ambroise, l. 6, c. 15.*

aux prêtres ; et cette coutume subsista sous les successeurs de Théodose , jusqu'à ce que les princes usurpèrent une partie des fonctions ecclésiastiques , et que , par un mélange bizarre , voulant être tout à la fois empereurs et évêques , ils ne furent ni évêques ni empereurs.

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

DU SECOND VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE ONZIÈME.

### SUITE DU RÈGNE DE CONSTANCE.

*Conduite impénétrable de Julien dans la révolution qui l'élève à l'empire, 1. Ursicindisgracié, 2. Constance rappelle de la Gaule une partie des troupes, 3. Expédition de Lupicin contre les Écossois, 4. Julien se dispose à obéir, ibid. Murmures des soldats et des habitants, 5. Julien reçoit les troupes à Paris, 6. Julien proclamé Auguste, 7. Il résiste et se rend enfin au désir des soldats, ibid. Péril de Julien, 9. Il harangue les soldats, 10. Clémence de Julien envers les officiers de Constance, 12. Lettre de Julien à Constance, ibid. Constance refuse tout accommodement, 14. Les soldats s'opposent à l'exécution des ordres de Constance, 16. Lettres et députations inutiles de part et d'autres, ibid. Expédition de Julien contre les Attuariens, 17. Mort d'Hélène femme de Julien, 18. Singare prise par Sapor, 19. Prise de Bézabde, 20. Retraite de Sapor, 22. Dédicace de Sainte-Sophie, ibid. Constance en Mésopotamie, 23. Siège de Bézabde,*

*24. Vigoureuse résistance, 25. Constance lève le siège, 27. Fin malheureuse d'Amphilochius, ib. Mort d'Eusébie et mariage de Faustine, 28. Constance se dispose à retourner contre les Perses, ibid. Il s'assure de l'Afrique, 29. Il passe en Mésopotamie, 30. Julien se détermine à faire la guerre à Constance, 31. Les Allemands reprennent les armes, 32. Prise de l'Adomaire, 33. Julien fait prêter le serment à ses troupes, 34. Dispositions de Julien, 36. Marche de Julien jusqu'à Sirmium, 37. Il s'empare de cette ville, 39. Il se rend maître du pas de Surques, ibid. L'Italie et la Grèce se déclarent pour lui, 40. Il fait profession ouverte d'idolâtrie, 41. Bienfaits qu'il répand sur les provinces, 42. Il prend soin de la ville de Rome, ibid. Révolte de deux légions, 43. Siège d'Aquilée, 44. Inquiétudes de Julien, 46. Constance revient à Antioche, 47. Mort de Constance, 49. Ses bonnes et ses mauvaises qualités, 50. Dernières lois de Constance, 51.*

## LIVRE DOUZIÈME.

## JULIEN.

( Ce règne comprend les livres 12, 13 et 14. )

*Julien arrive à Constantinople , 55. Caractère de Julien , 56. Funérailles de Constance , 57. Punition des courtisans de Constance , 58. Réforme du palais , 61. Rétablissement de la discipline militaire , 62. Modération de Julien , 63. Il soulage les provinces , ibid. Sa manière de rendre la justice , 65. Il donne audience aux ambassadeurs , 67. Nouveaux consuls , 68. Occupation de Julien à Constantinople , 69. Il ajoute à Constantinople de nouveaux embellissemens , 70. Requête de plusieurs Egyptiens rejetée , 71. Ambassades des nations étrangères , 72. Julien environné de sophistes , ib. Plan de Julien pour détruire la religion chrétienne , 75. Il travaille à rétablir le paganisme , 76.*

*Il veut imiter le christianisme. Perfection qu'il exigeoit des païens , 78. Feinte douceur de Julien. 80. Rappel des chrétiens. 81. Nouveaux excès des donatistes. 83. Julien défend aux chrétiens d'enseigner ni d'étudier les lettres humaines , ibid. Exécution d'un édit , 85. Douleur de l'Empereur. ibid. Conduite de Julien à l'égard des médecins , 86. Il accable les chrétiens , 87. Il tâche de surprendre les soldats. 89. Constance Julien, de Valentinien et de Jovien. 91. Persécution dans les provinces , 92. Julien part de Constantinople , 93. Il va à Pessin. 94. Julien à Ancre , 95 ; à la ville de Cappadoce , 96. Il arrive à Antioche , 98.*

## LIVRE TREIZIÈME.

*Conduite de Julien à l'égard de ses ennemis , 99. Ses occupations à Antioche , 100. Son amitié pour Libanius , 101. Il va au mont Cassius , 102. Il censure la négligence des habitans d'Antioche sur les sacrifices , 103. Mort d'Artème , ibid. George massacré , 105. Julien cherche à soulever le peuple contre les chrétiens , 106. Fureur des païens , 107. Supplices de Marc , évêque d'Aréthuse , 108. Zèle ardent des chrétiens , ibid. Superstitions de Julien , 109. Translation des reliques de saint Babylas , 111. Colère de Julien , ibid. Fermeté d'une*

*femme chrétienne , 112. Incendie du temple de Daphné , 113. Piété du comte Julien , 114. Cruautés réprimées par l'empereur. 115. Mort de Juventin et de Maximin , 116. Malheurs arrivés cette année , 117. Disette à Antioche , ibid. Julien l'augmente en voulant la diminuer , 118. Nouvelle persécution contre Athanase , 119. Il est chassé d'Alexandrie. 120. Œuvres de Julien contre la religion chrétienne , 121. Mort de Julien , ibid. Propositions de paix rejetées. 122. Julien croit voir des présages , 123. ibid. Mauvais présages , 125.*

*lien persiste dans le dessein d'attaquer les Perses, 124. Il veut rétablir le temple de Jérusalem, 125. Insolence des Juifs, 126. Julien leur ordonne de rebâtir leur temple, ibid. Empressement des Juifs,*

*127. Prodiges qui arrêtent l'entreprise, 128. Croix lumineuse, ibid. Preuves de ce miracle, 129. Raileries du peuple d'Antioche, 130. Julien compose le Misopogon, ibid. Clémence et dureté de Julien, 131.*

## LIVRE QUATORZIÈME.

*Départ d'Antioche, 133. Liberté d'un habitant de Bérée, ibid. Julien à Héliopolis, 134. Il passe l'Euphrate, 135. Julien à Carrhes, ibid. Il dispose tout pour sa marche, 136. Il arrive à Callinique, 138; à Cercuse, ibid. Discours de Julien à ses troupes, 139. Marche de l'armée en Assyrie, 141. Elle avance dans le pays ennemi, 142. Prise de la forteresse d'Anatha, 143. Inondation de l'Euphrate, 144. Précautions de Julien, 145. Marche jusqu'à Pirisabore, ibid. Prise de Pirisabore, 148. Sévérité de Julien, 150. Réprimande qu'il fait à ses soldats, 151. Marche jusqu'à Maozumalque, 152. Situation de la ville, 154. Péril de Julien, ibid. Divers événemens qui se passent hors de la ville, 155. Attaques, ibid. Prise de la ville, 158. Modération de Julien, ibid. Ennemis enfumés dans des souterrains, 159. On détruit le parc du*

*roi de Perse, 160. Suite de la marche, ibid. Passage du Naarmalcha, 162. Julien rassure ses soldats, 163. Passage du Tigre, 165. Combat contre les Perses, ibid. Suites de la victoire, 167. Julien se détermine à ne pas assiéger Ctésiphon, 168. Il refuse la paix, 169. Il est trompé par un transfuge, 170. Il brûle ses vaisseaux, 171. Il ne peut pénétrer dans la Perse, 172. Il prend le chemin de la Corduène, 173. Marche de l'armée, ibid. Arrivée de l'armée royale, ibid. Divers événemens de la marche, 174. Bataille de Maranga, 176. Inquiétudes de Julien, ibid. Blessure de Julien, 177. Succès du combat, 179. Dernières paroles de Julien, 180. Sa mort, 182. Précis de son caractère, 183. Fables inventées au sujet de sa mort, ibid. Faits véritables, 184.*

## LIVRE QUINZIÈME.

### JOVIEN.

*Etat de l'armée, 186. Election de Jovien, 187. Qualités de ce prince, ibid. Il est reconnu par les soldats, 188. Trahison d'un officier, 189. Marche des Romains, 190. Continuation de la marche, 191. On*

*essaie de passer le Tigre, ibid. Paix proposée par Sapor, 192. Négociations, 193. Conclusion du traité, 194. Examen de ce traité. 195. Jovien repasse le Tigre, 197. Il s'assure de l'Occident, 199. Il*

*arrive à Nisibe, 200. Nisibe abandonnée aux Perses, 201. Discours de Sabin, ibid. Départ des habitans de Nisibe, 202. Diversité des impressions que fit la mort de Julien, 205. Sépulture de Julien, 204. Jovien à Antioche, 206. Il se propose de rétablir la concorde dans ses états, ibid. Sa conduite*

*à l'égard des païens, 207; à l'égard des catholiques, 208; à l'égard des hérétiques, 209. Les rebelles par l'empereur, 210. Révoltes en Afrique, 211. Jovien à Antioche, 212. Etat de l'empire de la Gaule, 213. Consulat de Jovien, 214. Mort de Jovien,*

## LIVRE SEIZIÈME.

### VALENTINIEN, VALENS.

*Infortune de Varronien, 217. Valentinien est élu empereur, ibid. Histoire du père de Valentinien, 218. Qualités de Valentinien, 219. Disgrâces précédentes de Valentinien, ibid. Il est proclamé par les soldats, 220. On veut le forcer à se nommer un collègue, 221. Il résiste à la volonté des soldats, ibid. Il retient Salluste dans la préfecture, 222. Il prend pour collègue son frère Valens, ibid. Députations des villes, 224. Sévérité excessive de Valentinien, 225. Mouvements des barbares, ibid. Maladie des deux princes, ibid. Procédures rigoureuses contre les prétendus magiciens, 226. Premières lois des deux princes, 228. Divisions des provinces de l'empire, ibid. Divers réglemens de Valentinien, 230. Valentinien à Milan, 232. Il donne liberté de religion, ibid. Conduite de Valentinien à l'égard des hérétiques, 234; à l'égard de l'église catholique, 235. Valens à Constantinople, 237. Etablissement des défenseurs, 238. Tremblement de terre, 239. Valentinien en Gaule, 240. Valens apprend la révolte de Procope, 241. Aventures de Procope, 242. Méchanceté de Pétrone, beau-père de Valens, 243. Intrigues*

*de Procope, 244. Procope prend le titre d'empereur, 245. Il se rend maître de Constantinople, 246. Artifices de Procope, 247. Il donne les charges à ses partisans, 248. Il se prépare à la guerre, 249. Valentinien apprend la révolte, 250. Premiers succès de Procope, 251. Siège de Chalcédoine. Arinthée se fait livrer un anneau de Procope, 252. Siége de Cyzique, 253. Hormisdas partisan de Procope, 254. Conduite de Procope, 255. Il se prépare à continuer la guerre. Naissance de Valentinien III, 257. Bataille de Thyatire. Défaite et mort de Procope. Mort de Marcel, 259. Punition des complices de Procope, ibid. Il donne à Andronic, 260. Conduite de Valens à l'égard de quelques partisans de Procope, 261. Rumeurs de Chalcédoine, ibid. Révolte de Philippopolis, 262. Guerre contre les Allemands, ibid. Valentinien veut punir les révoltés, 263. Victoire de Jovin, 264. Cantates de ses victoires, 265. Caricatures de divers magistrats de ce temps, 266. Symmaque préfet de l'éloquence, 267. Lampade, 268. Schisme de Jovin, 269.*

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

## VALENTINIEN, VALENS, GRATIEN.

( Ces règnes comprennent les livres 17, 18 et 19. )

*Altération dans le caractère des Romains, 272. Consuls, ibid. Maladie de Valentinien, 273. Gratien Auguste, ibid. Paroles de Valentinien à son fils, 274. Caractère du questeur Eupraxé, 275. Théodose dans la Grande-Bretagne, 276. Conspiration de Valentin étouffée, 278. Théodose bat les Saxons et les Francs, ibid. La ville de Treves surprise par les Allemands, 280. Mort du roi Vithicabe, ibid. Actions cruelles de Valentinien, 281. Rigueurs de Valentinien dans l'exercice de la justice, 282. Prétextat préfet de Rome, 283. Valens se déclare pour les ariens, 284. Athanase est encore chassé de son siège, 285. Commencement de la guerre des Goths, 286. Leur origine et leurs migrations, ibid. Guerres et incursions des Goths, 287. Leur caractère et leurs mœurs, 288. Division en Visigoths et Ostrogoths, 291. Cau-*

*ses de la guerre des Goths, ibid. Valens refuse de rendre les prisonniers, 293. Disposition pour la guerre contre les Goths, ibid. Première campagne, 294. Seconde campagne, ibid. Guerre de Valentinien en Allemagne, 295. Disposition des Romains et des Allemands, 296. Bataille de Sultz, 297. Second mariage de Valentinien, 298. Règlement pour les avocats, 299. Loi contre les concussions, ibid. Etablissement des médecins de charité, 300. Probe préfet du prétoire, ibid. Caractère de Probe, 301. Olybre préfet de Rome, 302. Valentinien fortifie les bords du Rhin, 303. Romains surpris et tués par les Allemands, 304. Punitions sévères, ibid. Suite de la guerre des Goths, 305. Paix avec les Goths, 306. Forts bâtis sur le Danube, 307. Valens à Constantinople, ibid. Incursions des Isaurès, 308. Pillages en Syrie, ibid.*

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

*Valens établit Démophile sur le siège de Constantinople, 310. Persécution des cultes, 311. Valens fait brûler jusqu'à quatre-vingt ecclésiastiques, ibid. L'amine, 312. Modeste préfet du prétoire, ibid. Élévation de Maximin, 313. Il est chargé de rechercher les crimes de magie, 314. Ses cruautés, 315. Condamnations, 316. Funestes artifices de Maximin pour multi-*

*plier les accusations, 317. Histoire d'Aginace, ibid. Méchanceté de Simplicie, successeur de Maximin, 319. Calomnie contre Aginace, ibid. Sa mort, ibid. Ampélius préfet de Rome, 320. Règlement de Valentinien pour les études de Rome, 321. Il défend les mariages avec les barbares, 322. Persécution des Romains à l'égard des Saxons, 323. Valentinien appelle*

*les Bourguignons pour faire la guerre aux Allemands, 324. Origine et mœurs des Bourguignons, 325. Ils viennent sur le Rhin, et se retirent mécontents, 326. Valentinien veut surprendre Macrien, roi des Allemands, 327. Macrien lui échappe, 328. Cruautés de Valentinien dans la Gaule, ibid. Lois de Valentinien, 330. Valens traverse l'Asie, 331. Saint Basile lui résiste, 332. Valens tremble devant saint Basile, 333. Mort de Valentinien. Galate, 334. Saint Basile arrête une sédition dans Césarée, 335. Valens à Antioche, ibid. Sapor s'empare de l'Arménie, 337. Adresse d'Olympias, 338. Para, fils d'Olympias, rétabli et chassé de nouveau, 339. Valens prend la défense de l'Arménie, ibid; et de l'Ibérie, 340. Valens à Edesse, ibid. Il traverse la Mésopotamie, 341. Décennales des deux empereurs, 342. Seconde campagne de Valens contre les Perses, ibid.*

*Courses des Blemmyes. Guerre de Mavia, reine arabique, 343. Persécution en 344. Troubles d'Afrique. Plaintes de ceux de Leptis par les intrigues du comain, ibid. Nouvelles insurrections des Austuriens, 348. Superstitions et artifices de Romain, 349. Innocent mis à mort, 350. Devoir et punition de l'imposteur. Suites de cette affaire. Julien, 352. Révolte de l'Arménie. Théodose envoyé contre elle, 353. Conduite prudente de Théodose, 354. Ses premiers succès, ibid. Firme se soumet à lui, 355. Punition des rebelles, 356. La guerre recommence. Belle retraite de Théodose. Il se remet en campagne. Rencontre des nègres, 360. Victoire contre les Issaéliens, 361. Victoires remportées sur les Perses, ibid. Mort de Valens, 363.*

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

*Complots formés contre Valens, 365.*

*Devins consultés pour savoir quel sera son successeur, 366. Caractère de Théodore, 367. Découverte de cette intrigue, ibid. Théodore est arrêté, 368. Punition de quelques conjurés, 369. Interrogatoire de Théodore et des principaux complices, 370. Leur supplice, ibid. Funeste crédit de Pallade et d'Héliodore, 371. Histoire d'Héliodore, 372. Innocents condamnés, 373. Funérailles d'Héliodore, 374. Persécution excitée contre les philosophes, ibid. Cruautés de Festus, 376. Mort du philosophe Maxime, ibid. Para, roi d'Arménie, attiré à Tarse, 377. Para s'échappe, 378. Il regagne*

*l'Arménie, 379. Il est arrêté, ibid. Négociations avec Sapor. Assassinat de Gabinus. Quades, 381. Les Quades demandent la mort de leur roi, 383. Théodose repousse les Sarmates, 384. Paix avec Macrien. Inondation du Tibre, 385. Mort de Valentinien, ibid. Sulpice, évêque de Milan. Valentinien marche en Italie, 389. Il apprend les nouvelles de Probe, 390. Il ravage les Quades, 391. Mort de Valentinien, 392. Valentinien veut se rétablir, 393. Conduite de Gratien à l'égard de son frère, 395. Caractère de Gratien encore. Qualités de Gratien en*



*de Théodose, 398. Pu-  
Maximin 399. Lois de  
on Irruption des Huns,  
ne des Huns, ibid. Ca-  
outumes des Huns, 402.  
de leur histoire, 404.*

*Origine des Alains, 406. Mœurs  
des Alains, 407. Les Huns passent  
en Europe, ibid. Ils chassent les  
Ostrogoths, 408. Défaite des Vi-  
sigoths, 409. Les Goths s'assem-  
blent sur les bords du Danube, 410.*

## LIVRE VINGTIÈME.

### S, GRATIEN, VALENTINIEN II.

*s obtiennent la permis-  
ser en Thrace, 411. Ils  
Danube, 412. Mauvaise  
les Romains, 413. L'a-  
rétablit chez les Goths,  
Ostrogoths demandent  
qui leur est refusé, 415.  
s Romains, ibid. Ré-  
sigoths, 416. Horribles  
Thrace, 417. Siège  
ple, 418. Valens et Gra-  
nent des secours, 419.  
armées se préparent au  
Bataille de Salces,  
de la bataille, 422.  
toute la Thrace, ibid.  
Frigérid, 423. Prépa-  
Valens, 424. Irruption  
nls dans la Gaule, ibid.  
Argentaria, 425. Gra-  
les Allemands Lentiens,  
et en marche pour aller  
lens, 427. Valens à Con-  
s, 428. Sébastien géné-*

*ral, 429. Il taille en pièces un  
grand parti de Goths, 430. Valens  
marche aux ennemis, 431. Ruse  
de Fritigérne, 432. Valens range  
son armée en bataille, 433. Nou-  
velle ruse de Fritigérne, ibid. Ba-  
taille d'Andrinople, 434. Fuite  
des Romains, 435. Mort de Valens,  
ibid. Perte des Romains, 436. Di-  
vers traits du caractère de Valens,  
437. Les Goths assiègent Andri-  
nople, 438. Belle défense des assié-  
gés, 439. Les Goths marchent à  
Périnthe. 441. Ils sont repoussés  
de devant Constantinople, ibid.  
Massacre des Goths en Asie, 442.  
Ravages des Goths, 443. Théodose  
rappelé, 444. Victoire de Théo-  
dose, 445. Gratién rétablit en  
Orient les affaires de l'Eglise, 446.  
Ausone consul, 447. Théodose em-  
pereur, 448. Partage de l'empire,  
449.*

## LIVRE VINGT-UNIÈME.

### ATIEN, VALENTINIEN II, THÉODOSE.

*Thessalonique, 451.  
lité de Théodose, 452.  
de Zosime réfutées, 453.*

*Fautes de Théodose, 454. Carac-  
tère de Flaccille, ibid. Famille de  
Théodose, ibid. Théodose délivre*

*la Thrace, 455. Exploit du général Modaire, 456. Gratien à Milan, 457. Il retourne dans les Gaules, 458. Baptême de Théodose, ibid. Lois de Théodose concernant la religion, 459. Lois civiles, 461. Théodose envoie en Egypte un grand nombre de Goths, 465. Division entre les Goths, 466. Gratien se prépare à repousser les Goths, 467. Avantages de Gratien et de Théodose sur les Goths, 468. Théodose à Constantinople, 469. Loi contre les hérétiques, 470. Théodose se concilie l'amour des peuples, 471. Athanaric vient à Constantinople, 472. Intrigue de Maxime le cynique, 473. Concile de Constantinople, où saint Grégoire est confirmé dans l'épiscopat, 474. Troubles dans le concile au sujet du successeur de Méléce, 475. Saint Grégoire abdique l'épiscopat, 476. Il obtient le consentement de Théodose, 477. Election de Nectaire, 478. Décrets du concile,*

*479. Lois de Théodose contre les hérétiques, à l'occasion de ce concile, 480. Lois en faveur des Juifs, 481. Concile d'Aquilée. Suite des intrigues de Maxime le cynique, 483. Concile de Rome, 484. Tronçage de Constantinople, 485. Loi sur les sacrifices, 486. Evénement de cette année, 487. Les Goths soumettent à l'empire, 488. Effets de la clémence de Théodose, 489. Famine à Antioche, 490. Lois de Théodose, ibid. Lois de Gratien, 491. Saint Ambroise obtient la grâce d'un criminel, 492. Gratien travaille à la destruction de l'idolâtrie, ibid. Famine dans l'empire, 493. Discours d'Anicius Flavius, 494. Gratien se rend à Rome, 495. Caractère de Maxime. Il est proclamé empereur. Il marche contre Gratien, 496. Mort de Gratien, ibid. Circonstances de sa mort, 499.*

## LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

### VALENTINIEN II, THÉODOSE.

*Alarmes de Justine et de Valentinien, 501. Saint Ambroise va trouver Maxime, 502. Accommodement de Maxime et de Valentinien, 503. Maxime veut faire périr Bauto, 504. Il ôte la vie à plusieurs officiers de Gratien, ibid. Saint Martin à la cour de Maxime, 505. Honneurs que la femme de Maxime rend à saint Martin, 506. Théodose reconnoît Maxime pour empereur, 507. Arcadius Auguste confié aux soins d'Arsène, 508. Théodose donne à son fils des leçons de clémence, 509. Barbares vaincus*

*en Orient, 510. Consuls, 511. Valentinien préfet de Constantinople, ibid. Proculus et Icarus préfets d'Orient, 512. Nouveaux efforts de Théodose pour détruire l'idolâtrie, 513. Il est trompé par les lucifériens, 514. Ambassade des Perses, 515. Stilicon en Perse, 516. Divers événements de cette année, ibid. Loi qui défend les mariages entre chrétiens et païens, 517. Sarmates vaincus, 518. Mort de Prétextat, 519. Valentinien préfet de Rome, 520. Recherche de Symmaque en faveur*

*paganisme, 522. Extrait de la requête, ibid. Elle est approuvée par le conseil, 524; combattue par saint Ambroise, 525; rejetée par Valentinien, 526. Vestale punie, 527. Symmaque, accusé de maltraiter les chrétiens, s'en justifie, ibid. Sirice succède à Damase, 528. Commencement des priscillianistes, 529. Concile de Saragosse, 530. Rescrit de Valentinien contre les priscillianistes, ibid. Priscillien obtient un décret contraire, ibid. Concile de Bordeaux, 532. Saint Martin s'efforce de sauver la vie aux hérétiques, ibid. Punition de Priscillien et de ses*

*sectateurs, 533. Lettre de Maxime au pape Sirice, ibid. Toute l'Eglise blâme le supplice des priscillianistes, 534. Saint Martin se sépare de communion d'avec les ithaciens, 535. Le supplice des priscillianistes étend leur hérésie, 536. Consuls, ibid. Justine favorise les ariens, 537. Elle tente de leur donner une église à Milan, 538. Entreprises contre saint Ambroise, ibid. Nouveaux efforts de Justine, 539. Résistance de saint Ambroise, 540. L'empereur se désiste, 541. Mort de Pulchérie et de Flaccille, 542. Lois de Théodose, 543.*

## LIVRE VINGT-TROISIÈME.

### VALENTINIEN II, THÉODOSE, ARCADIUS.

*Opiniâtreté de Justine en faveur des ariens, 545. Valentinien les autorise par une loi, 546. Nouvelles entreprises contre saint Ambroise, ibid. Saint Ambroise rassure son peuple. 547. Fin de la persécution, 548. Maxime s'intéresse pour les catholiques, 549. Actions de piété de Valentinien, ibid. Théodose interdit aux chrétiens toute participation à l'idolâtrie, 550. Guerre des Gruthonges, ibid. Leur défaite, 551. Théodose épargne les vaincus, 552. Histoire de Gêronce, 553. Théodose épouse Galla, 554. Sénateur accusé pour des songes, 555. Lois de Théodose, ibid. Sédition d'Alexandrie, 556. Nouvel impôt, 557. La sédition commence à Antioche, ibid. Elle s'allume dans toute la ville, 558. On abat les statues de la famille impériale, 559. Fin de la sédition,*

*ibid. Prodiges fabuleux, 560. Crainte des habitants, 561. Ils prennent la fuite, ibid. Interrogatoires, 562. Punitions, 563. Changement des habitants d'Antioche, ibid. Discours de saint Jean Chrysostôme, ibid. Flavien part pour aller fléchir l'empereur, 566. Colère de l'empereur, 567. Arrivée des commissaires à Antioche, 568. Conduite qu'ils y tiennent, 569. Informations nouvelles, ibid. Courage des moines, 570. Hardiesse de Macédone, 571. Les commissaires remettent l'affaire au jugement de l'empereur, 572. La joie renaît dans Antioche, 573. Césaire va trouver l'empereur, 574. Flavien se présente à Théodose, ibid. Discours de Flavien, 575. Clémence de l'empereur, 578. Le pardon est annoncé aux habitants d'Antioche, 579. Joie de toute la*

ville, 580. *Maxime se prépare à la guerre*, 581. *On lui députe saint Ambroise*, *ibid.* *Saint Ambroise devant Maxime*, 582. *Maxime passe les Alpes*, 584. *Valentinien se réfugie à Thessalonique*, 585. *Théodose ramène Valentinien à la croyance orthodoxe*, 586. *Succès de Maxime*, 587. *Généraux et officiers de Maxime*, *ibid.* *Tatien succède à Cynégius dans la dignité de préfet du prétoire d'Orient*, 588. *Dispositions de Théodose*, 589. *Lois de Théodose*, 590. *Trahison*

*punie*, 591. *Soulèvement des ariens à Constantinople*, 592. *Fin de Maxime*, *ibid.* *Bataille de Surin*, 593. *Bataille de Pe'uu*, 594. *Théodose poursuit Maxime*, *ibid.* *Mort de Maxime*, 595. *Mort d'Audre-gathe*, 596. *Guerre des Francs*, *ibid.* *Clémence de Théodose*, 598. *Actions de justice*, 599. *Théodose refuse de rétablir l'autel de la Victoire*, 600. *Synagogue de Calinique*, 601. *Théodose exclu du sanctuaire*, 603.

FIN DE LA TABLE.

15  
15











SEP 9 1928

